PREMIERE PARTIE - VOYAGE AUX ORIGINES

INTRODUCTION

En juillet 1872, le *Journal des Économistes,* la vénérable revue du libéralisme français, publie un article d'une trentaine de pages, signé de Maurice Block et consacré au "Système de M. Karl Marx" [1]. Avec ce texte s'amorce, de la part des intellectuels français,un long processus de réception de l'œuvre du socialiste allemand, jusque là pratiquement inconnue. Les économistes sont longtemps presque seuls à lui prêter quelque attention. Ce n'est en effet qu'à l'extrême fin du siècle, à partir des années 1890, qu'une poignée de philosophes et des sociologues vont à leur tour "découvrir" Marx. Pourquoi dans ces conditions, se demandera-t-on, commencer cette recherche par un retour aux années 1840 ? Nous pourrions répondre que le *Journal des Économistes* fait référence à Marx déjà en 1846, et que la revue de Littré, *La Philosophie positive*, fait paraître pour la première fois en France, en 1868, un compte-rendu du *Capital*. Mais il ne s'agit là que d'indices d'une réalité plus importante.

Notre enquête a montré, pensons-nous, que l'accueil réservé à Marx par l'économie politique et la sociologie est fortement conditionné - au delà de facteurs plus conjoncturels, d'ailleurs importants - par une sorte de "configuration culturelle" propre à la France, différente de celle où s'insère Marx lui-même, et où s'exprime encore à la fin du siècle la puissance exceptionnelle du socialisme français, tel qu'il s'élabora dans la première moitié du XIXe siècle. Le fait n'étonnera pas, si l'on entend par configuration culturelle l'entrelacement des courants de pensée qui ont été façonnés par une histoire intellectuelle, qu'on ne saurait - surtout en

---

1 Maurice BLOCK, " Les théoriciens du socialisme en Allemagne. I Système de M. Karl Marx ", *JDE* , 27 (79), juillet 1872, pp. 5-39.

France et au XIXe siècle - disjoindre d'une histoire politique et sociale particulièrement heurtée. A lire les économistes et les sociologues qui s'intéressent à Marx, il apparaît vite en effet que ces deux disciplines ont déjà eu, avant que l'écho de l'œuvre de Marx ne leur parvienne, à instruire le procès de doctrines socialistes qui, comme celle du théoricien allemand, projetaient une transformation radicale, voire subversive, de la société, tout en se revendiquant de la science. Mais cela ne signifie pas pour autant que leur rencontre avec Marx puisse s'envisager comme la simple répétition de leur affrontement avec ce premier socialisme français - même si nombre d'intellectuels, à l'époque, l'ont perçue en ces termes. En réalité, il apparaît bien plutôt que c'est justement leur expérience de ce premier socialisme qui a, pour une part notable, contribué à sculpter le profil de l'économie politique et de la sociologie telles qu'elles se présentent en France à la fin du siècle.

On touche là, semble-t-il, à l'une des singularités majeures de la configuration culturelle française, qui puise son origine au début du siècle lorsque, au lendemain de la Révolution, s'ébauchent *en même temps* le socialisme, le libéralisme économique, et les premiers linéaments de cette "science sociale" qui deviendra la sociologie. Cette naissance conjointe, que l'on ne retrouve pas chez nos voisins européens, mérite réflexion. Elle signale d'abord une sorte de spécificité partagée, entre ces trois courants, qui est à rechercher du côté de la science. Car ce premier socialisme, comme l'a démontré Ch. Prochasson, a dès le départ partie liée avec la science : "Il s'est construit, note-t-il, dans un monde de savants désireux d'articuler des propositions scientifiques sur le social. Par nature, le socialisme est ainsi au point de jonction de la science et de la politique. Il tente d'en conjuguer les genres[2]". Or cette dualité du scientifique et du politique est précisément ce qui situe le socialisme sur le terrain même où s'enracinent aussi l'économie politique et la sociologie. Ces deux disciplines en effet s'efforcent de combiner - d'une façon beaucoup plus immédiate que ne le font la philosophie et l'histoire, par exemple - les préoccupations proprement scientifiques avec la volonté d'être en prise directe sur la vie économie et sociale. En fait à l'époque, comme le premier

---

2 Christophe PROCHASSON, *Les Intellectuels et le socialisme*, Paris, Plon, 1997, p. 74.

socialisme, l'économie politique et la "science sociale", selon des modalités différentes, tentent d'appréhender le lien social, l'insertion de l'individu dans la société. Ils le font aussi, avant 1848, dans des perspectives de réforme pacifique de la société qui, pour être inconciliables, n'excluent pas encore la confrontation des idées. Il était donc logique que, dès l'origine, la trajectoire des unes, l'économie et la sociologie encore embryonnaire, et de l'autre le socialisme - nés du même terreau - se côtoient et se croisent.

Et c'est bien là ce que l'on constate : ce premier socialisme interfère profondément dans le processus même de constitution de ces sciences sociales. De sorte que, lorsqu'à partir des années 1870 les théories de Marx pénètrent en France, c'est à une économie politique et à une sociologie organiquement marquées par près d'un demi-siècle de relations avec le socialisme français qu'elles vont se heurter. Des relations, doit-on ajouter, que l'on pourrait qualifier de passionnelles, tant elles sont le fait de frères ennemis, dressés les uns contre les autres par le traumatisme de deux révolutions qui, en 1848 comme en 1871, tournèrent à la guerre civile.

Au regard d'un passé qui se révèle si essentiel et si lourd, il nous semble donc qu'on ne peut chercher à penser la réception de l'œuvre de Marx par les sciences sociales françaises sans l'inscrire dans une "longue durée", autorisant à prendre en compte les principaux moments d'une expérience qui la conditionne si profondément. C'est là reconnaître que la puissance du premier socialisme français aide à déchiffrer la spécificité des lectures savantes de Marx en France, comme il est admis depuis longtemps qu'elle le fait de ses lectures militantes. Au demeurant, cette première partie ne se veut qu'une simple mise en perspective historique qui, en éclairant le poids du socialisme français dans la constitution des sciences sociales, permettrait de mieux prendre la mesure des difficultés de la pénétration en France de la pensée de Marx, comme aussi de l'impact qu'elle a pu avoir sur le développement de l'économie politique et de la sociologie françaises. Car les résistances suscitées par l'irruption de l'œuvre du socialiste allemand dans le monde des savants français renvoient autant à sa radicalité politique, qu'au fait qu'il relève d'une configuration culturelle autre. C'est également dans ce registre, celui

de la rencontre toujours complexe de cultures différentes, que peuvent se lire l'originalité et la singularité des interprétations auxquelles l'auteur du *Capital* a donné lieu dans notre pays.

***

Reste à évoquer dans quelles conditions le socialisme français a joué dans la structuration des sciences sociales. Pour cela il nous faut interroger plus avant leur naissance conjointe, où s'origine leur devenir croisé. Elle eut lieu à l'aube du siècle, en un temps qui porte encore l'empreinte d'une des plus violentes secousses qu'ait connu la France. La Révolution de 1789 a brisé brutalement les relations sociales traditionnelles. Elle les a remplacées par des rapports politiques nouveaux, bâtis sur le modèle du contrat, c'est à dire impliquant l'atomisation de la société en individus libres et égaux en droits. Mais la forme encore fragile de cette construction démocratique initiale ne survécut pas longtemps aux différentes dérives autoritaires qui se succédèrent. Si bien que la société, au lendemain du séisme révolutionnaire, pouvait à bon droit passer pour un champs de ruines.

Dans cette situation l'effervescence intellectuelle, si remarquable, qui se déploie dans les deux premières décennies du siècle, est comme sous-tendue par la question du lien social : quelle est sa nature, comment le reconstruire ou, à tout le moins, le consolider ? En schématisant les choses, on peut considérer que trois types de réponses s'élaborent, que l'on caractérisera - en suivant Louis Dumont - comme relevant d'une gamme qui s'étire du "holisme" à l'individualisme. Il nous semble en effet que la distinction des conceptions holistes/individualistes, introduite par Louis Dumont, éclaire singulièrement le foisonnement des idées du temps. La première réponse est celle des penseurs catholiques, J. de Maistre et le vicomte de Bonald. Ils fustigent la Révolution, mais plus encore l'idéologie des Lumières, son sensualisme et son individualisme. Leur conception est celle d'une société qui prime sur l'individu, une

société structurée hiérarchiquement et où le lien entre les hommes est renforcé par un pouvoir spirituel, appuyé sur la morale et la religion. Cette conception holiste de la société, dans la mesure où elle inspirera fortement Le Play, constituera l'une des origines de la sociologie française. A l'opposé, la conception individualiste trouve, selon L. Dumont, son expression la plus achevée dans l'économie politique. La représentation de la société qu'elle implique s'enracine dans l'esprit des Lumières. Elle en retient le rationalisme, débouchant sur la science, et l'individualisme profond qui voit l'homme comme un individu isolé, un sujet libre, dont le rapport aux autres passe d'abord par le rapport aux choses. "L'avoir" y prime sur "l'être", de sorte que la société, qui a pour but le bonheur individuel, s'organise avant tout dans l'échange marchand. Les individus sont liés entre eux par le marché, tandis que la sphère économique, coupée de la morale et de la politique, s'affirme comme autonome. La naissance du libéralisme économique français, avec J.B. Say, s'inscrit évidemment dans ce cadre.

Quant au socialisme, il est, explique L. Dumont, une "forme nouvelle et originale, (qui) retrouve la préoccupation du tout social et conserve un legs de la Révolution. Il combine des aspects individualistes et des aspects holistes[3]". Ce mélange des genres est bien, nous semble-t-il, ce qui permet de rendre compte de l'originalité d'un Saint-Simon ou d'un Fourier. Saint-Simon, le "père" du socialisme et de la "science sociale", n'est pas loin de Bonald quand il s'attache à décrypter le fonctionnement et l'évolution de cette totalité qu'est la société, organisée autour d'un double pouvoir -temporel et spirituel. Mais en même temps sa proximité avec J. B. Say est indéniable. Leur rationalisme est comparable, comme l'est aussi leur souci prioritaire de la croissance économique, reléguant à l'arrière-plan la politique proprement dite. Quant à Fourier, lui aussi mêle clairement holisme et individualisme dans sa conception d'une organisation collective de la production et de la vie, fondée sur le jeu des passions des individus, et destinée à les satisfaire.

Il apparaît ainsi que, dès les années 1820, se trouvent posées les fondations théoriques de ce qui allait devenir le socialisme, l'économie

---

3 Louis DUMONT, *Essais sur l'individualisme*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 113.

politique et la sociologie. Mais il est clair, en même temps, qu'aucun clivage strict n'existe encore entre ces trois types de regards portés sur la société. La chose est particulièrement notable entre ceux que Durkheim désignait comme "deux frères ennemis[4]", l'économie politique et le socialisme, et qui vont se structurer les premiers.

Jean-Baptiste Say (1767-1832) et Saint-Simon (1760-1825), Sismondi (1773-1842) et Fourier (1772-1837) appartiennent à la même génération. Ils sont fils des Lumières, même si Saint-Simon et Fourier rejettent comme essentiellement négative la Révolution française. Tous prétendent faire œuvre scientifique, mettre la raison au service du progrès et du bonheur de l'humanité. Tous aussi, dans cette optique, centrent leur réflexion sur le fonctionnement économique de la société, n'assignant au politique qu'une mission secondaire et dérivée. Saint-Simon peut d'ailleurs par certains côtés - son industrialisme, ou la place éminente qu'il accorde aux savants - sembler plus proche de J. B. Say, qu'au reste il admire, que celui-ci ne l'est de Sismondi. Quant à ce dernier, bien qu'il soit un économiste reconnu par le fondateur du libéralisme français, il critique le règne de la concurrence illimitée avec une vigueur que ne désavouerait pas Fourier ; et il dénonce la paupérisation des prolétaires par l'industrie moderne en des termes qui le feront classer par Marx comme socialiste. Mais si aucune frontière nette ne s'impose encore, des divergences se font pourtant jour entre ces auteurs, où s'origine la différenciation à venir entre libéralisme et socialisme.

La doctrine de J. B. Say est la seule qui relève d'une autonomie quasi complète de la sphère économique. Celle-ci y est explicitement séparée de la politique, et implicitement de la morale, qui n'y interfère pratiquement pas. Il en résulte que sa théorie se préoccupe davantage de la production des richesses que de leur répartition. Say s'embarrasse ainsi fort peu des inégalités sociales. Quand il lui arrive de les mentionner, c'est pour affirmer qu'elles relèvent, pour l'essentiel, "de la nature des hommes

---

4 Emile Durkheim, *Le Socialisme,* Paris, Alcan, 1928, réed. PUF, 1971, p. 99.

et des choses[5]". D'ailleurs à ses yeux, les lois générales qui règlent le monde social, et en particulier les principes de l'économie politique, "dérivent de la nature des choses, tout aussi sûrement que les lois du monde physique[6]". De cette conception très "naturaliste" de la science, il résulte donc que la science économique, qui explicite ces principes, ne laisse qu'une marge de manœuvre bien limitée à l'intervention volontaire des hommes. Celle-ci consiste principalement à empêcher que des ingérences intempestives, administratives ou politiques, ne viennent contrarier la liberté économique, et par là la croissance naturelle de la production.

La position de Sismondi, Saint-Simon et Fourier est, sur ces questions, tout à fait différente. Les trois auteurs sont beaucoup plus sensibles que J. B. Say à l'injustice qui préside à la répartition des produits. A la différence de celui-ci, ils en font un élément organique du système économique existant ; de sorte que leur pensée s'attache d'abord à la contestation de ses fondements. De plus, ces théories foncièrement critiques de l'organisation économique s'insèrent dans des conceptions générales d'ordre philosophique qui entretiennent une tension permanente entre un pôle éthique, et religieux, et un pôle proprement scientifique. De ce fait - et notamment pour Saint-Simon et Fourier, bien que de façon différente - la recherche des lois qui gouvernent l'ordre social débouche immédiatement sur des projets de réorganisation volontaire de la société. Pour eux donc, loin de "laisser faire" un ordre naturel, il revient aux hommes d'organiser leur propre monde social.

Les événements de 1830 vont révéler et accentuer ces divergences, mais il faudra attendre 1840 pour qu'émerge le *concept* de socialisme. C'est là, pensons-nous, l'une des manifestations majeures du rôle joué par le socialisme dans la construction de l'économie politique en France. Car celui qui, pour la première fois, regroupe Saint-Simon, Fourier et Owen sous le vocable de "socialistes", afin de les exclure de

---

5 Jean-Baptiste Say, *Traité d'économie politique,* Paris, 1826, réed. Calmann-Lévy, 1972, p. 384.

6 *Ibid., "Discours préliminaire"* (1826), p. 15.

l'économie politique où ils avaient jusque là leur place, est un économiste, Louis Reybaud. Or cette reconnaissance du socialisme par les économistes implique du même coup, comme on le verra, une sorte de recentrage de l'économie politique sur le libéralisme pur, avec lequel la nouvelle discipline scientifique allait désormais presque totalement fusionner.

Mais les interactions entre le socialisme et l'économie politique ne s'arrêtent pas là. Tous deux s'organisent en même temps, durant les années 1830 et 1840, quoique de manière très différente. L'ordonnancement du socialisme reste en effet celui d'une nébuleuse, où s'opposent, plus qu'elles ne se rencontrent, des écoles marquées par les personnalités fort diverses des "réformateurs" qui les inspirent. L'économie politique, au contraire, se structure d'emblée sur un mode plus centralisé, autour d'une doctrine unique. La raison principale en est que les disciples de J. B. Say, loin d'être des penseurs marginaux, sont des intellectuels ou des hommes d'affaires fortement intégrés dans le tissu social, et pour qui le libéralisme signifie d'abord la conquête politique d'une liberté économique effective. C'est donc dans la bataille pour le libre-échange que se constitue en France l'économie politique. Ce qui la conduit à se donner la forme, très remarquable pour ce qui est aussi une discipline scientifique, d'un véritable "lobby[7]".

Cependant le lobby des économistes ne se contente pas de ferrailler contre le protectionnisme. La confrontation idéologique avec le socialisme est permanente. Elle est le lieu où se forge une théorie du libéralisme pur qui signe la spécificité de l'économie politique française. Reprise et développée par les économistes après le traumatisme de 1848, le choc de la Commune consolidera pour plusieurs décennies cette doctrine où se lit l'exacte coïncidence de la science économique et d'un libéralisme particulièrement radical et intransigeant. On mesure par là combien le socialisme a contribué à modeler véritablement l'économie politique, par son existence théorique foisonnante d'abord, puis, à deux reprises par son irruption violente sur la scène politique. Façonnés au

---

7 Lucette LE VAN-LEMESLE, "La promotion de l'économie politique en France au XIXe siècle jusqu'à son introduction dans les facultés (1815-1881)", *Revue d'Histoire moderne et contemporaine,* t. XXVII, avril-juin 1980, p. 273.

même creuset, les uns contre les autres, pendant plus de trente années d'une histoire tourmentée, socialistes et économistes français en ont été durablement marqués. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les économistes, déjà bien organisés et dont l'argumentaire anti-socialiste est rôdé, ayant l'œil exercé et l'oreille aux aguets, aient été les premiers à "découvrir" Marx.

(Je compte revenir plus tard sur la façon dont l'existence du socialisme - qui joue aussi un rôle dans le champ de la philosophie (cf Jannet et Renouvier) - intervient dans le processus de formation de la sociologie. Le problème est celui des rapports du positivisme et du socialisme. L'évolution des positions de Littré permet, je pense, de montrer qu'il y a à la fois proximité et rupture. Proximité, quand Littré déclare en août 1849 qu'il se propose de voir, sous le terme de socialisme, "la rénovation sociale toute entière et d'embrasser sous ce nom l'ensemble des opinions qui donnent à la révolution un objet autre que les réformes politiques". Mais en même temps, il distingue très nettement le socialisme qu'est, à ses yeux, le positivisme, de celui qui s'est exprimé en 1848 : "Il n'y a vraiment que deux socialismes. L'un disciple de l'économie politique. L'autre disciple de l'histoire, et convaincu qu'il n'y a de réforme radicale dans les choses que quand les esprits ont été radicalement réformés (...) C'est à ce dernier socialisme, inauguré par M. Comte sous le nom de philosophie positive, que j'appartiens" (décembre 1849). Littré cesse de se dire socialiste après la Commune. Mais auparavant, en 1868, il publie dans sa revue le 1er compte rendu du *Capital*, dans le cadre d'une rupture avec le jugement de Comte sur l'économie politique - que Littré met au rang de science.)

CHAPITRE I

LA STRUCTURATION DU MILIEU ECONOMISTE

A l'aube de la Monarchie de Juillet, l'économie politique est encore en France une science nouvelle, et quelque peu précaire. Certes la théorie du libéralisme économique, venue d'Angleterre, a commencé d'acquérir, dans notre pays, ses lettres de noblesse grâce à l'action de Jean-Baptiste Say. Mais parce que l'économiste avait rejoint de longue date le groupe des Idéologues, il dut se taire sous l'Empire ; et parce que le libéralisme économique avait partie liée avec le libéralisme politique, Say et ses amis ne purent qu'amorcer, avec beaucoup de difficultés, la propagation de leurs idées sous la Restauration.

La révolution de 1830 leur ouvre certes de nouveaux espoirs, mais qui ne tarderont pas à être déçus. Le régime demeure protectionniste, et en conséquence l'accès à l'Université reste barrée pour les défenseurs de la liberté économique. Pourtant aux yeux de ces derniers - disciples de J. B. Say, industriels tournés vers l'exportation, ou négociants - le temps presse. Le retard économique de la France, mais aussi l'émergence de la question sociale, dans la foulée des insurrections ouvrières qui marquent les premières années du régime de Juillet, les décident à agir. C'est donc en dehors des circuits universitaires qu'ils s'organisent, avec d'emblée le double objectif de faire œuvre scientifique et de peser sur les milieux dirigeants pour assurer le triomphe des thèses libérales.

1 - Des débuts difficiles

Né avec le siècle, le libéralisme économique français connaît des débuts difficiles. Son texte fondateur, le *Traité d'économie politique* de J. B. Say, date de 1803. Mais son auteur, à qui l'Empire a valu disgrâce et censure, a bien du mal à se faire entendre sous la Restauration. C'est que l'économie politique est alors une science qui, bien que récente, plonge ses racines dans l'esprit des Lumières et qui défend en fait, avec la liberté économique, les valeurs et les acquis de 1789. On comprend donc qu'elle fasse figure d'épouvantail, et soit à peine tolérée par des ministres qui se veulent héritiers de l'Ancien Régime, et dont le protectionnisme recueille l'adhésion tant des propriétaires fonciers que des maîtres de forge et autres industriels effrayés par la puissance de l'Angleterre.

J. B. Say est très sensible à la double nature, théorique et pratique, de l'économie politique. Il revendique hautement pour elle le statut d'une véritable science, précisément parce que - en dévoilant les lois qui président à l'accroissement naturel des richesses - elle peut, et doit, accompagner "l'impulsion qui porte les sociétés vers un meilleur avenir[8]". Le progrès économique, s'alimentant de lui-même pour peu qu'aucune intervention administrative superflue ne vienne le freiner, est ainsi au coeur de son projet : c'est lui qui permet d'améliorer le bien-être de tous, et d'atténuer les inégalités sociales[9].

A travers une présentation ternaire qui deviendra classique (production, distribution, consommation des richesses), le *Traité* emprunte beaucoup à l'économie politique anglaise. Mais son auteur se distingue aussi d'Adam Smith sur des points décisifs. Sa théorie de la valeur, fondée non plus sur le travail mais sur l'utilité, conduit en effet J. B. Say à penser le système économique comme une combinaison de "services productifs". Le rôle de l'entrepreneur y est essentiel, à la mesure de celui de l'industrie elle-même. C'est sur son développement, libéré des réglementations

---

8 Jean-Baptiste SAY, *Traité d'économie politique, "Discours préliminaire"*, 1826,), p. Paris, réed. Calmann-Lévy, 1972, p. 45.

9 *Ibid.*.pp. 39-40.

tatillonnes et autoritaires de l'État, ainsi que sur celui du commerce international exonéré de taxes prohibitives, que l'économiste mise pour assurer l'enrichissement du pays et de chacun de ses citoyens Sa "loi des débouchés" implique d'ailleurs, avec optimisme, que le dynamisme de cette croissance, ancrée sur les besoins en fait illimités que suscite "la civilisation", n'a pas à redouter de crise durable, d'engorgement général des marchés. Cette conception du *Traité* d'une croissance autorégulée, indéfinie pour peu que l'ingérence de l'État ne vienne pas perturber les mécanismes naturels du marché, allait ainsi fonder la spécificité du libéralisme français.

Ouverte sur l'avenir, sur le progrès inéluctable qu'apportera la liberté économique, la doctrine de J. B. Say semble en revanche, sur le plan scientifique, comme fermée sur elle-même. Dans le "*Discours préliminaire*", rédigé en préface à l'édition de 1826, il explique que, dans l'ouvrage, il avait à prouver et exposer les principes dégagés par ses prédécesseurs, "établir ceux qui n'avaient pas encore été posés, et lier le tout de manière qu'on pût s'assurer qu'il ne s'y trouve plus de lacune importante, *plus de principe fondamental à découvrir*[10] ". L'ambition est redoutable ! Et la formulation, si elle permet de comprendre l'enthousiasme de ses disciples dans leurs croisades pour la vérité, explique aussi l'assurance, la suffisance même, de nombre de ses successeurs, barricadés dans leur certitude d'une science achevée, qu'il ne s'agit plus tant d'enrichir que de défendre.

Mais dans l'immédiat, et pour J. B. Say lui-même, c'est tout autant en considération de sa fonction pratique et sociale que la science économique doit être largement diffusée. Il faut "propager les bons principes[11]", écrit-il, auprès des hommes d'État, mais également auprès des simples citoyens dont l'intérêt privé ne saurait se séparer du "bien public". L'énergie acharnée que mirent les économistes, à la suite de Say lui-même, et durant tout le XIXe siècle, à répandre les "saines notions" n'a pas d'autres sources. La coïncidence de l'intérêt privé et de l'intérêt public,

---

10 *Ibid.*.p. 34. C'est nous qui soulignons.

11 *Ibid.*, p. 43.

au cœur même de leur doctrine, et la certitude optimiste, héritée du siècle précédent, de la puissance des Lumières suffisent à expliquer les efforts impressionnants qu'ils déployèrent pour conquérir l'opinion publique.

En l'occurrence, J. B. Say s'emploie dès 1815 à faire connaître la science économique. Il l'enseigne à l'Athénée, un établissement privé, devenu, sous la Restauration, un véritable foyer des idées libérales et surveillé de près par la police. Mais il ne parviendra pas à la faire admettre dans les programmes universitaires[12] . L' économie politique trouve cependant des appuis. Outre l'opposition intellectuelle libérale, certains milieux d'affaires - négociants des grands ports, fabriquants et exportateurs de produits de luxe etc. - s'y intéressent. Et c'est en mettant en valeur l'importance pratique de la discipline, sa contribution à la modernisation de la production, que J. B. Say obtient en 1820 la création de la première chaire publique "d'économie industrielle" au Conservatoire des Arts et Métiers. Il y enseignera jusqu'à son décès en 1832. Un second enseignement suivra, en 1824, à l'École supérieure de Commerce, un établissement privé qui passera sous le contrôle de la Chambre de commerce de Paris en 1869. Sur proposition de Say, le cours est confié à un jeune économiste de ses amis, Adolphe Blanqui, le frère aîné du célèbre révolutionnaire [13] .

2 - une conjoncture nouvelle

Avec le triomphe du libéralisme politique, en juillet 1830, la jeune science économique peut espérer un sort meilleur. Et, de fait, le nouveau régime amorce la reconnaissance de la discipline. Le symbole en

---

12 Lucette LE VAN-LEMESLE, " La promotion de l'économie politique en France... ", *op.. cit.* , pp. 275-276. En ce qui concerne la structuration de l'économie politique en France, nous nous inspirons largement de cet important article, ainsi que de la contribution de Lucette LE VAN-LEMESLE, " L'institutionnalisation de l'économie politique en France ", dans Yves BRETON et Michel LUTFALLA, *L'Économie politique en France au XIXe siècle* , Paris, Economica, 1991, p. 355-388.

13 *Ibid.* , p. 280.

est son entrée au Collège de France, avec la chaire créée en 1831 pour J. B. Say. A sa mort lui succèderont tour à tour l'économiste italien Pellegrino Rossi, puis à partir de 1840 Michel Chevalier, l'ancien saint-simonien rallié aux idées libérales. Autre signe des temps, la prestigieuse Académie des Sciences morales et politiques, récemment rétablie par la Monarchie de Juillet, va elle aussi être conquise. En 1842, sa section d'économie politique compte cinq libre-échangistes sur six membres[14]. Son rôle est loin d'être négligeable. Elle stimule la recherche en commanditant des enquêtes économiques et sociales, et en mettant au concours, chaque année, un thème nouveau. Les prix et mentions qu'elle décerne à cette occasion contribuent de façon décisive à la légitimation scientifique et sociale des candidats récompensés. Mais si la reconnaissance scientifique de l'économie politique progresse quelque peu, elle n'est toujours pas enseignée à l'université. En 1846, le gouvernement de Guizot doit enterrer un projet de création de chaires d'économie dans toutes les facultés de droit, en raison de l'opposition tenace des juristes qui y enseignent. Il accordera, en compensation, la création d'une chaire à l'École des Ponts et Chaussées, qui échoit à Joseph Garnier, le jeune disciple d'Ad. Blanqui [15].

Les moyens institutionnels de diffusion des thèses libérales restent donc, malgré tout, très limités. Ce qui va sans aucun doute contribuer à ce que les disciples de J. B. Say s'organisent en dehors du milieu universitaire. Plusieurs éléments, en effet, permettent de comprendre qu'ils ressentent fortement le besoin d'agir. Le principal est à coup sûr l'attitude du nouveau régime face à la législation ultra-protectionniste mise en place sous la Restauration. Sur ce point décisif leurs espoirs sont vite déçus. Les tentatives de réforme douanière lancées en 1832 et 1833, puis en 1834 par le ministre Duchâtel, proche du libéralisme, échouent devant l'opposition des députés. Quant à l'économiste Hippolyte Passy, ministre des Finances en 1834 et nommé ministre du Commerce en 1836, il ne réussit guère mieux. Il ne parvient qu'avec beaucoup de difficultés à faire voter une loi abaissant les droits d'entrée, sur quelques produits seulement. En fait, les taxes douanières

---

14 *ibid.* , p. 283.

15 *Ibid.*, p. 285.

restent souvent prohibitives : 70% sur la fonte, 110% sur le fer[16]. Cette expérience est certainement décisive pour les partisans du libre-échange. Ils doivent mesurer à quel point l'opposition à leur théorie est farouche parmi nombre d'industriels, ceux du textile et de la sidérurgie surtout, effrayés par la concurrence anglaise. Un entrepreneur de Saint-Quentin ne déclarait-il pas, en 1834 : "Toute notre existence manufacturière repose sur la prohibition[17]" ? Aux yeux des libéraux, on le voit, il y a fort à faire pour convaincre les élites du bien-fondé de leur doctrine. D'autant qu'un autre facteur vient assombrir la conjoncture nouvelle née de la révolution de 1830 : l'émergence de "la question sociale".

La révolte des canuts lyonnais en novembre 1831, la première grande bataille ouvrière, marque une date, celle de la prise de conscience de ce que les classes ouvrières sont des "classes dangereuses". A preuve l'analyse, devenue célèbre, du *Journal des Débats*. L'insurrection a révélé, écrit-il, "un grave secret, celui de la lutte intestine qui a lieu dans la société entre la classe qui possède et celle qui ne possède pas... Les Barbares qui menacent la société ne sont point dans le Caucase, ni dans les steppes de la Tartarie, ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières[18]". D'ailleurs l'inquiétude de la bourgeoisie n'allait pas tarder à s'accroître. En 1832 et 1833, dans une ambiance électrique, l'agitation républicaine s'étend, menée par la *Société des droits de l'Homme*, dont le programme exige tout autant le suffrage universel que l'émancipation de la classe ouvrière. Ses militants soutiennent les grèves qui se multiplient, animées par des sociétés de résistance, tandis que des ouvriers participent au soulèvement républicain qui marque les obsèques du général Lamarque. Mais la politisation des luttes ouvrières va s'affirmer encore davantage avec la seconde insurrection de Lyon en avril 1834, qui scelle l'alliance des ouvriers et des républicains. Matée par des

---

16 Philippe VIGIER, *La Monarchie de Juillet*, PUF, 1962, p. 39.

17 Ibid., p. 38.

18 SAINT-MARC GIRARDIN, *Le Journal des Débats*, 8 déc. 1831, citation dans Jean BRUHAT, "Le socialisme français de 1815 à 1848", dans Jacques DROZ (Dir), *Histoire générale du socialisme*, Paris, PUF, t. 1, 1972, p. 361

combats sanglants, elle jette l'effroi parmi les vainqueurs de Juillet. Car la révolte est contagieuse ; elle gagne quelques grandes villes de province, au moment où la Société des droits de l'Homme dresse des barricades à Paris. Il faudra le grand procès intenté aux républicains, et les lois répressives de 1835 pour tranquilliser les possédants et affermir le régime.

Les économistes sont évidemment sensibles à cette brusque irruption de la révolte ouvrière. Ils n'ignorent pas non plus la misère qui accompagne l'industrialisation et les mutations économiques de l'époque. La plupart partagent l'optimisme de J. B. Say, pour qui la croissance économique implique en elle-même l'amélioration du sort des plus pauvres. Mais elle conduit Adolphe Blanqui, nous y reviendrons, à nuancer fortement le libéralisme pur. D'autres le critiquent, comme le fait en 1834 l'économiste catholique Villeneuve-Bargemont, dans son *Économie politique chrétienne ou Recherches sur les causes du paupérisme.* L'Académie des Sciences morales et politiques se penche elle aussi sur le problème. Dès 1832 elle charge l'un des siens, Louis-René Villermé de mener une enquête sur "l'état physique et moral des classes ouvrières". Le texte en sera publié en 1840, et il alimentera le débat parlementaire à l'issue duquel la loi de 1841 interdisant le travail des enfants de moins de huit ans sera votée. En 1840 également paraît le livre d'Eugène Buret, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*. Son auteur venait de recevoir le prix de l'Académie pour ce mémoire répondant à la question qu'elle avait mise au concours : "En quoi consiste la misère, par quels signes elle se manifeste en divers pays ; quelles sont ses causes?[19]".

Mais face à cette misère d'autres voix se font entendre : celles que les économistes eux-mêmes, on le verra, ne tarderont pas à regrouper sous le terme de "socialistes". Ce sont d'abord les saint-simoniens. Dès la mort du maître en 1825, les disciples se sont organisés pour propager - c'est à dire aussi, en l'occurrence, pour repenser et reconstruire - sa parole. La révolution de 1830 ouvre un champ inespéré à l'École, devenue Église sous la direction des Pères Enfantin et Bazard. Durant quelques mois un public choisi et nombreux vibre aux accents passionnés de ses prédicateurs. Ceux-ci mettent également en place un enseignement pour

---

19 *Ibid.*, p. 366.

les ouvriers et envoient des missions en province, notamment à Lyon. *Le Globe*, le journal de Pierre Leroux qui se rallie à la doctrine, vient compléter le dispositif.

Les saint-simoniens veulent agir pour "l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre". Ils ne se contentent plus de s'en prendre, comme le faisait Saint-Simon, aux "oisifs" vivant du travail des "industriels". Leurs dénonciations se font maintenant plus précises : "L'exploitation de l'homme par l'homme, écrivent-il, n'a point cessé : elle se continue à un très haut degré dans les relations des propriétaires et des travailleurs, des maîtres et des salariés (...) Le rapport du maître avec le salarié est la dernière transformation qu'a subi l'esclavage[20]". A leurs yeux, l'économie politique est coupable de s'en remettre à la loi de l'offre et de la demande pour régler le problème crucial de la répartition des richesses ; ils en concluent que "l'économie politique n'a pas de moralité[21]". En s'attaquant non plus seulement à l'héritage, mais à la propriété privée de la terre, ils prônent l'association, la solidarité remplaçant la concurrence, et la distribution des produits selon la devise "à chacun selon ses oeuvres" se substituant à l'échange marchand.

Mais l'heure de gloire des années 1830-1831 passée, on sait comment devait se terminer l'épopée de l'église saint-simonienne, lorsque le procès de 1832 dispersa ceux des apôtres de Ménilmontant qui n'étaient pas emprisonnés. C'est aussi en 1832 que paraît, en revanche, le premier journal fouriériste, *Le Phalanstère*, fondé par Victor Considerant. Fourier lui-même s'en était pris violemment aux saint-simoniens qu'il accusait de plagiat. Ils "méditent de s'emparer de la théorie d'industrie attrayante ou

---

20 *Doctrine Saint-Simonienne. Résumé général de l'exposition faite en 1829 et 1830,* Paris, Au bureau du *Globe*, 1831, p. 23. La *Préface* présente cette série d'articles du *Globe*, rassemblés en volume, en précisant qu'ils "ont pour but d'asseoir sur une nouvelle base l'économie politique et la politique" (p. 6).

21 Citation dans Sébastien CHARLÉTY, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Gonthier, 1965, (1ère édition 1896) p. 86.

art d'associer dont je suis l'inventeur...; C'est une mission de piraterie[22]" écrit-il dans le pamphlet qu'il leur adresse en 1831. Son titre d'ailleurs - *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès* - situe bien le climat de rivalité qui préside à la naissance de ce qui allait devenir l'école sociétaire. Celle-ci se développe surtout après la mort de Fourier en 1837 ; Victor Considerant en est le maître d'œuvre. En 1843 il lance *La Démocratie pacifique,* un quotidien qui témoigne du rayonnement croissant d'une doctrine que diffusent aussi de très nombreuses brochures.

Les disciples de Fourier cherchent à systématiser son œuvre, touffue et complexe, quitte à l'élaguer des néologismes et autres fantaisies imaginatives qui lui donnent son sel, et souvent sa profondeur. Mais ils popularisent ses thèmes principaux, et d'abord sa critique virulente d'une société où l'esprit mercantile et l'anarchie d'une concurrence acharnée étouffent et enchaînent les individus. Pour dépasser ce stade aliénant de "Civilisation", dont V. Considerant dénonce l' antagonisme des classes qui va croissant, il faut l'association, le Phalanstère ou "Commune sociétaire". La combinaison des divers types de personnalités et l'utilisation subtile de leurs passions permettront, alors, d'organiser le travail et la vie humaine selon un ordre harmonieux, au sein duquel les individus, enfin libres, connaîtront, avec le plein développement de tout leur être, le bonheur.

C'est donc dans ce climat très particulier que va commencer à se tisser le réseau des économistes. En cette première décennie de la Monarchie de Juillet les enjeux sont forts, en effet, pour les disciples de J. B. Say. Persuadés de la valeur éminente d'une science qui fait de la liberté économique le levier de la prospérité, et fournit ainsi la solution de la question sociale, ils ont à combattre - et d'abord à convaincre - tant les partisans du protectionnisme que ceux qui, de divers horizons, accusent l'économie politique d'être "une science sans entrailles[23]". Pour cela il leur faut avant tout accroître leur audience, mais sans toutefois pouvoir

---

22 *Ibid.*, p. 103.

23 L'expression est fréquente à l'époque ; voir par exemple Louis BLANC,*Histoire de dix ans,* Paris, t. 1, 1841, p. 134.

prendre appui sur une Université qui leur demeure fermée. C'est donc en dehors de l'*Alma mater* qu'ils vont se retrouver. Entre 1835 et 1842 la création successive d'une maison d'édition, d'une revue - le *Journal des Économistes* - et d'une société de pensée - la *Société d'économie politique* - marque les phases de leur regroupement. Mais ce sont là, également, autant d' étapes qui signalent une triple naissance : celle d'une École, le libéralisme économique, celle aussi d'un véritable "lobby" - l'outil des batailles de pouvoir que doivent mener les militants de la liberté économique - celle enfin d'une discipline scientifique, l'économie politique. Car cette dernière ne s' édifie pas en France, comme d'autres sciences humaines, dans la sérénité - relative - des enceintes universitaires. C'est prise dans l'urgence d'une conjoncture agitée, et exposée au grand vent des luttes politiques, sous le drapeau du libéralisme, qu'elle se structure, et avec elle tout un milieu, celui des économistes, qui portera pour longtemps l'empreinte de cette genèse.

3 - Le réseau des économistes s'ébauche

La maison d'édition Guillaumin est créée en 1835. Son succès tient pour beaucoup au dynamisme de son fondateur. D'extraction très modeste, Gilbert-Urbain Guillaumin (1800-1864) est un autodidacte à qui, sous la Restauration, "l'opposition républicaine sert d'université"[24] . Son esprit militant le conduit à ouvrir une librairie en 1830. Mais séduit par les cours d' Adolphe Blanqui au Conservatoire des Arts et Métiers, il se prend d'une véritable passion pour l'économie, et désormais c'est à son service que va se déployer son militantisme. La société d'édition Guillaumin est issue en fait de la conjonction d'un réseau de sociabilité, le cercle de Blanqui, très lié à celui de la famille Say, et de l'appui du grand négoce libre-échangiste. Guillaumin est devenu l'ami d'Adolphe Blanqui, qui mène alors une carrière brillante.

---

24 La biographie de G. Guillaumin est retracée par Lucette LE VAN-LEMESLE dans "Guillaumin, éditeur d'économie politique (1801-1864) ", *Revue d'économie politique*, 1985, 2, pp. 134 - 149.

Curieuse destinée que celle de la famille Blanqui : le parcours opposé des deux frères, Adolphe et Auguste, symbolise en quelque sorte les deux facettes d'un siècle qui fut celui du développement de l'industrie, tout autant que du socialisme. Leur père, député girondin sous la Convention, est nommé sous-préfet par l'Empire. Adolphe, né à Nice en 1798, s'intéresse à l'économie durant ses études de médecine à Paris. Sa rencontre avec J. B. Say sera décisive. Grâce à son appui, on l'a vu, Ad. Blanqui obtient la chaire de l'École supérieure de commerce en 1824. En 1830 il devient directeur de l'École, fonction qu'il cumule avec son enseignement au Conservatoire des Arts et Métiers, où il a succédé en 1833 à J. B. Say. Son *Histoire de l'économie politique* , publiée en 1837, accroît encore sa notoriété et lui vaut d'être élu l'année suivante à l'Académie des Sciences morales et politiques[25] . L'oeuvre était en effet remarquable. D'abord parce qu'en établissant, pour la première fois, son histoire l'auteur conférait à l'économie politique une cohérence nouvelle. Mais aussi, on y reviendra, parce qu'en prenant ses distances par rapport au libéralisme pur, il abordait avec un esprit original le problème social.

L'amitié de Guillaumin pour le disciple le plus prestigieux de J. B. Say allait lui permettre de se lier également avec le fils de ce dernier, Horace Say. A peine plus âgé que Blanqui - il a quarante ans à l'époque - Horace Say est un négociant fortuné, influent dans le milieu du grand commerce acquis au libre-échange. C'est lui qui réunit le capital nécessaire pour fonder la maison d'édition[26]. La librairie Guillaumin constitue désormais un rouage essentiel dans la structuration du milieu économiste. Enthousiasme et ténacité, en effet, ne manquent pas à l'éditeur, qui aime se lancer dans de vastes entreprises collectives, telles que le *Dictionnaire du commerce et des marchandises* , dès 1837, ou en 1852 le *Dictionnaire de l'économie politique* , sans parler bien sûr du *Journal des Économistes* en 1841. Ces grandes aventures éditoriales sont pour lui l'occasion de

---

25 Richard ARENA, "Adolphe - Jérôme Blanqui, un historien de l'économie aux préoccupations sociales ", dans Y. BRETON et M. LUTFALLA, *L'Économie politique en France au XIXe siècle, op. cit.* , pp. 164-165.

26 Lucette LE VAN -LEMESLE, "Guillaumin, éditeur d'économie politique", *op. cit.*, p. 138.

susciter des collaborations nouvelles, de mettre en contact des auteurs, d'amorcer des réflexions et des discussions inédites ; de sorte qu'elles deviennent autant de lieux où s'accrochent les mailles du réseau, de plus en plus dense, qui se tisse entre les économistes. En fait, beaucoup plus qu'un simple "esprit - maison", c'est l'unité même de l'économie politique française qui se construit dans les bureaux de l'éditeur. Et avec elle, le sentiment d'appartenance qui signe l'affiliation à une même École. Car si Guillaumin, et après lui ses filles qui reprennent l'affaire, éditent beaucoup, ils choisissent soigneusement leurs titres. A partir des années 1870, les dissidents du libéralisme pur - les Cauwès, Laveleye, Gide - devront se faire éditer ailleurs, tant le "label" Guillaumin avait pris valeur de drapeau. Il reste que la librairie Guillaumin, jusqu'à la reprise de son fonds par Félix Alcan vers 1903, fut la seule maison d'édition entièrement consacrée à l'économie. Sa longévité, comme l'importance considérable de son catalogue - déjà plus de deux mille titres en 1886[27] - permettent de mesurer son poids, tout au long du siècle dans la diffusion des idées libérales.

Les deux autres initiatives qui vont accélérer de façon décisive la constitution du milieu économiste se situent au début des années 1840. En décembre 1841 sort le premier numéro du *Journal des Économistes* , tandis qu'un an plus tard se forme la *Société d'économie politique* . En réalité il est difficile de disjoindre ces deux institutions tant elles ont concouru ensemble au même résultat : façonner véritablement le milieu économiste, le faire exister comme tel. Car la rédaction du *Journal* et la Société rassemblent les mêmes hommes. Et c'est en établissant entre eux des liens réguliers - faits d'échanges intellectuels et personnels, d'élaboration de projets communs destinés à diffuser leurs idées et à les faire triompher - qu'elles ont construit, au sens fort, le groupe des économistes, lui donnant cohésion et rayonnement. Agissant comme un creuset où se rencontrent des personnalités de générations, d'origines sociales et de formations différentes, elles ont fabriqué un milieu qui est tout autant une école de pensée, le libéralisme, qu'une discipline, l'économie politique, et qu'un groupe de pression.

---

27 *Ibid..*, p. 148.

Trois hommes ont joué un rôle particulièrement éminent dans la création du *Journal des Économistes* : le négociant Horace Say fils du " fondateur " et mécène directement intéressé au succès des doctrines libres-échangistes, l'éditeur G. Guillaumin qui joint à l'énergie du militant un précieux talent d'organisateur, et le professeur Ad. Blanqui, habile à susciter des vocations, qui a ses entrées à l'Académie. Ce sont eux qui vont faire naître la revue[28]. Horace Say assure son financement auprès de ses parents et collègues négociants, et obtient la collaboration de l'académicien Charles Dunoyer (1786- 1862) - le vieil ami de J. B. Say, militant libéral emprisonné sous la Restauration et nommé préfet par le nouveau régime[29]. Dans le sillage d'Adolphe Blanqui, qui sera le premier rédacteur en chef du *Journal* en 1841-1842, on trouve d'abord Joseph Garnier (1813-1881). Ce jeune homme - à 28 ans, il est le benjamin de l'équipe - est à l'époque très proche de Blanqui, dont il a épousé la soeur, et dont il a été l'élève puis le collaborateur à l'École supérieure de commerce. De ses combats républicains de 1830 il a gardé l'étoffe d'un militant, tout entier dévoué maintenant au libéralisme dont il est l'étoile montante. Passionné, travailleur et ambitieux, son activité est débordante : il cumule sa participation au *Journal* avec un enseignement à l'Athénée, le lancement d'un recueil périodique l'*Annuaire de l'économie politique* en 1844, et la rédaction d'un volumineux *Traité d'économie politique, sociale ou industrielle* (1845). Sa carrière est à la mesure de son dynamisme. Il s'impose avec autorité : rédacteur en chef du *Journal des Économistes* dès 1845, il obtient l'année suivante la troisième chaire d'économie, nouvellement créée à l'École des Ponts et Chaussées, avant d'accéder en

---

28 Sur la création du *Journal des Économistes*, voir Lucette LE VAN-LEMESLE, "Guillaumin, éditeur d'économie politique", *op. cit.* , ainsi que Évelyne LAURENT et Luc MARCO, " Le *Journal des Économistes* ou l'apologie du libéralisme ", pp. 82 - 89, dans Luc MARCO (Dir.) , *Les Revues d'économie en France. Genèse et actualité (1751-1994)* , Paris, L'Harmattan, 1996.

29 Marc PÉNIN, "Charles Dunoyer, l'échec d'un libéralisme", dans Y. BRETON et M. LUTFALLA, *L'Économie politique en France au XIXe, op. cit.*, pp. 36-38.

1849 au poste stratégique de "secrétaire perpétuel" de la Société d'économie politique dont il est l'un des fondateurs[30].

Sans doute Blanqui contribua-t-il aussi à assurer la participation de Michel Chevalier (1806-1879), et celle des académiciens Louis-René Villermé (1782-1863), Pellegrino Rossi (1787-1848), et Hippolyte Passy, l' ancien ministre (1793 - 1880). Louis Wolowski (1810 - 1863) figure également au nombre des amis de Blanqui. Polonais, exilé après la révolution de 1830, ce jeune juriste est remarqué par H. Passy, qui lui obtient la chaire de législation industrielle au Conservatoire des Arts et Métiers où enseigne Blanqui[31]. Les autres collaborateurs du *Journal des Économistes* font partie de ce réseau d'auteurs que Guillaumin a réuni autour du *Dictionnaire du Commerce* ; tels sont Adolphe Blaise, Charles Coquelin (1802-1852), ou les publicistes Théodore Fix (1800-1846), et Louis Reybaud (1799-1879), déjà célèbre.

4 - La Société d'économie politique

On trouve donc rassemblées là, dans les premières livraisons du *Journal* , toutes les figues marquantes de la jeune science économique. Et ce serait elles aussi qu'il nous faudrait à nouveau évoquer pour retracer les débuts de la Société d'économie politique. A en croire Adolphe Courtois, son secrétaire perpétuel dans les années 1880, la Société est née le 15 novembre 1842, lorsque cinq jeunes et ardents partisans du libéralisme, parmi lesquels Gilbert Guillaumin et Joseph Garnier, décident de se réunir chaque mois au restaurant "pour y faire un dîner modeste et causer ensuite des vérités économiques que leurs maîtres leur avaient

---

30 Richard ARENA, "Joseph Garnier, libéral orthodoxe et théoricien éclectique", dans Y. BRETON et M. LUTFALLA, *L'Économie politique en France au XIXe siècle, op. cit.,* pp. 111 - 113.

31 Michel LUTFALLA, "Louis Wolowski ou le libéralisme positif", dans Y. BRETON et M. LUTFALLA, *L'Économie politique en France au XIXe siècle, op. cit.,* pp. 186-187.

enseignées"[32]. Mais les maîtres ne tarderont pas à rejoindre leurs disciples au sein de ce groupe, d'abord informel, qui s'organise plus officiellement en 1845.

On imagine bien comment à travers ces contacts fréquents et réguliers, à la rédaction du *Journal* ou à la Société d'économie politique, s'est tissé le réseau économiste. Chacun de ces deux organismes joue cependant un rôle distinct dans la structuration du milieu. La Société d'économie politique, quant à elle, se charge d'une double attribution : elle est une société savante , mais qui constitue également le centre d'impulsion du groupe de pression. Ses soirées mensuelles sont occupées par la présentation de livres nouveaux, la réception de personnalités étrangères invitées, et surtout par la discussion d'une question centrale - qui peut relever de la théorie pure, ou se rattacher davantage à l'actualité économique et sociale du moment. Les thèmes débattus sont souvent repris et approfondis dans des articles du *Journal des Économistes* , lequel donne par ailleurs, chaque mois, le compte-rendu des débats de la Société. Laboratoire d'idées, la Société d'économie politique fonctionne ainsi comme une société savante, copiant même l'Académie avec son poste de "secrétaire perpétuel", confié à Joseph Garnier dès 1849.

Cependant au delà de son caractère proprement scientifique, la Société est aussi l'organe essentiel du groupe de pression que construisent les économistes. Sur ce plan, son action se déploie selon deux axes. D'un côté elle prend directement des initiatives, organise des interventions ; de l'autre, elle fait jouer l'influence de ses membres. Sa première action d'éclat est la grande campagne pour le libre - échange, lancée en 1846, après l'accueil triomphal réservé par la Société à Richard Cobden, le chef prestigieux de l'*Anticorn Law Association* alors en plein succès. Léon Say, qui assistait aux côtés de son père Horace au banquet offert au militant anglais, évoquera encore avec émotion, devant la Société d'économie politique de 1882, l'ambiance de l'époque :

---

32 "Société d'économie politique . 40e anniversaire de la fondation de la Société. Discours de MM. Léon Say, A. Courtois, d'Esterno, Fr. Passy et E. Levasseur", *JDE*, 20 (11) , novembre 1882, p. 263.

"Avec quelle ardeur nous sommes - nous lancés, à partir de ce moment dans le mouvement de la réforme des tarifs. De tous côtés on se réunissait (...) et à chacune de nos séances, nous nous racontions les uns aux autres les efforts de nos amis, leurs succès et leur espoir[33]. "

L'autre grande revendication des économistes, l'organisation d'un enseignement universitaire de leur discipline, donna lieu également à des démarches multiples de la Société[34]. Mais c'est aussi, à partir de 1848, la lutte contre le socialisme et le communisme qui mobilise ses membres. En 1848, A. Courtois le rappelle, c'est la Société d'économie politique qui établit un véritable tir de barrage, "verbalement ou de la plume", contre les doctrines subversives de la Commission du Luxembourg[35]. Et en 1869, on le verra, elle sert d'état - major pour organiser une campagne de réunions publiques destinée à contrer les socialistes.

Toutefois à ce militantisme direct mais ponctuel, la Société ajoute d'autres pratiques qui s'accordent davantage au caractère des notables qui la composent. Elle est le lieu où se méditent et se nouent ces rapports d'influence sur lesquels misent avant tout les libéraux. Ses membres forment une phalange d'avocats de la doctrine, cherchant à rallier à leur cause les décideurs. Ils vont à leur rencontre, que ce soit dans les salons, ou dans les bureaux de la haute administration[36] . Mieux, ils les intègrent à la Société elle-même. C'est ainsi, écrit Joseph Garnier, que celle-ci permet à des hommes très divers par leur position sociale et leurs

---

33 *Ibid.* , p. 260.

34 Lucette LE VAN-LEMESLE, "La promotion de l'économie politique en France ...", *op. cit.* , pp. 285-286.

35 "Société d'économie politique. 40e anniversaire...", *op. cit.* , p. 270.

36 *Ibid.* , p. 267. A. Courtois évoque le salon d'Horace Say, toujours ouvert aux membres de la Société : "On y rencontrait des notabilités de tous ordres et beaucoup qui ignoraient, si ce n'est le nom, au moins le but, de l'économie politique, vinrent apprendre à l'apprécier au contact des membres de notre Société."

opinions politiques mais "ayant pour la plupart une grande influence par leur situation ou leurs écrits, de se rencontrer sur le terrain neutre de la science, de s'y éclairer mutuellement et d'y puiser comme une impulsion indirecte ou du moins un enseignement profitable[37]". Le recrutement de la société est en effet significatif. A partir du Second Empire elle s'ouvre à des membres des grands corps de l'État, à des hauts fonctionnaires, et à des hommes de presse[38]. Si bien que la Société - dont les effectifs ont rapidement gonflé : une cinquantaine en 1847, 165 en 1868, 227 en 1882 - constituera sous la Troisième République une sorte d'élite économico-politique, servant de médiation, parfois sur un mode conflictuel, entre le monde économique et les détenteurs du pouvoir[39]. Ce terrain est par excellence celui du lobby libéral, dont la Société est, on le voit, le centre nerveux ; mais sa puissance repose largement sur celle du *Journal des Économistes.*

5 - Le *Journal des Économistes*

Malgré les sombres pronostics qui ont entouré sa naissance - une *Revue mensuelle d'économie politique* , lancée par Théodore Fix, n'avait survécu que de 1833 à 1836 - le *Journal des Économistes* est d'emblée une réussite éditoriale. Il a déjà 400 abonnés après un an d'existence, et en

---

37 Joseph GARNIER, article "Économie politique (Société d') ", dans Charles COQUELIN et Gilbert GUILLAUMIN, *Dictionnaire de l'économie politique* , Paris, Guillaumin, 1852, T. 1, p. 671.

38 Lucette LE VAN-LEMESLE, "La promotion de l'économie politique en France ...", *op. cit.* , p. 288.

39 Les nombres d'adhérents sont ceux cités par A. COURTOIS dans "Société d'économie politique. 40eanniversaire...", *op. cit.* , p. 273. Le recrutement de la Société se faisait par parrainage, et le chiffre de ses membres fut volontairement limité ; voir sur ce point Lucette LE VAN-LEMESLE, "L'institutionnalisation de l'économie politique en France", *op. cit.* , p. 363.

atteindra 1 400 de 1866 à 1880[40]. Mais ces chiffres reflètent imparfaitement l'importance du *Journal*. Celle-ci tient à la double fonction exercée par une revue qui, tout en structurant le milieu des économistes, est le vecteur obligé de leur groupe de pression.

On notera tout d'abord que l'équipe de départ du *Journal* s'incorpore rapidement de nouveaux collaborateurs, tel Frédéric Bastiat en 1844, dont les intuitions théoriques, la plume acérée et l'ardeur militante devaient faire en quelques années une figure de proue du libéralisme. Mais la rédaction sait aussi attirer à elle de jeunes talents, promis à un bel avenir. Maurice Block, le "découvreur " de Marx, n'a que vingt six ans quand il signe en 1842 son premier article pour le *Journal* dont il allait devenir, au long de cinquante huit ans d'intense collaboration, un véritable pilier. De même le journaliste - économiste belge, Gustave de Molinari, ce "jeune économiste de la plus belle espérance" comme le prophétisait J. Garnier[41], a vingt huit ans en 1847, à son entrée dans une revue dont il ne se doutait certes pas qu'il en assumerait, pendant plus de deux décennies, la direction. A partir des années 1848-1850 le périodique s'enrichit des apports de Frédéric Passy, le neveu d'Hippolyte, et de Léon Say, le fils d'Horace, mais aussi de la participation de Courcelle-Seneuil, d'Émile Levasseur, et de Henri Baudrillart qui exercera la fonction de rédacteur en chef de 1855 à 1865[42].

Au cours du temps, on voit ainsi s'édifier, au même rythme, la rédaction du *Journal* et le réseau entier du libéralisme français. Malgré les différences de générations, la diversité des sensibilités, voire quelques francs désaccords, l'unité théorique et idéologique de la revue est solide. Elle le doit autant au travail en symbiose avec la Société d'économie

---

40 Évelyne LAURENT et Luc MARCO, " Le *Journal des Économistes* ou l'apologie du libéralisme ", *op. cit.*, p. 87.

41 Joseph GARNIER, " Études économiques, par M. G. de Molinari ", *JDE*, 14 (54), mai 1846, p. 192.

42 Évelyne LAURENT et Luc MARCO, "Le *Journal des Économistes* ou l'apologie du libéralisme", *op. cit.*, p. 92.

politique qu'à l'énergie et, il faut bien le dire, au dogmatisme de Joseph Garnier - son secrétaire perpétuel, rédacteur en chef du *Journal* de 1845 à 1855 puis de 1866 à sa mort en 1881 - devenu la véritable incarnation de l'orthodoxie libérale.

Mais si le *Journal des Économistes* bâtit, en quelque sorte, l'école libérale, il construit aussi son public. Chaque livraison fournit des articles de fond, longs, documentés, souvent théoriques. Les comptes-rendus bibliographiques sont nombreux, en général développés. S'y ajoutent, à intervalles réguliers, des rubriques spécialisées telle la "Revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques", ou la "Revue des principales publications économiques de l'étranger" tenue à partir de 1867 par Maurice Block. En fait il est clair que le *Journal* est avant tout une revue savante, ouverte sur l'étranger, et n'hésitant pas quand elle le juge nécessaire à engager un débat entre ses rédacteurs, parfois même en réponse à la correspondance d'un lecteur. En tant que revue savante, elle s'adresse d'abord aux économistes eux-mêmes, mais aussi à tout ce public "éclairé", grand amateur de revues au XIXesiècle, et qui déborde largement le monde universitaire.

L'originalité du *Journal* consiste cependant en ce que cette revue savante sert en même temps de caisse de résonance aux actions du lobby. Elle les prépare, les accompagne, en amplifie l'écho. L'exemple le plus frappant en est sans doute le lancement de la campagne libre-échangiste de 1846 que nous avons déjà évoquée. Cette année là articles théoriques et comptes-rendus détaillés des débats du parlement anglais aboutissants à l'abolition des *corn laws* emplissent les livraisons. En avril 1846 le *Journal* publie une lettre de R. Cobden aux membres de la Société d'économie politique les incitant, à la suite de la victoire de l'Angleterre, à lutter par "la parole, la plume et la presse" pour que la liberté triomphe enfin dans la législation industrielle et commerciale. La fin du texte mérite d'être citée tant son lyrisme témoigne de ce que le libéralisme est une véritable *conception du monde*, sachant conjuguer revendications économiques et philosophie :

> "Quelle plus noble et glorieuse mission, écrit Cobden,
> pourriez-vous vous proposer que de prendre en quelque sorte vos

> populations par la main et de les conduire, en les instruisant mieux de leurs vrais intérêts, vers cette sainte fin du christianisme, le rapprochement des nations, la paix universelle et la fraternité du genre humain?[43] ".

Quelques pages plus loin, on trouve dans ce numéro l'annonce de la fondation de l'*Association pour la liberté des échanges* de Bordeaux, suivie d'une circulaire pour l'abolition des droits de douane, signée entre autres par Horace Say et Louis Reybaud, envoyée aux membres des Chambres de Commerce pour les mobiliser[44]. Le mois suivant la "Chronique" - rubrique mensuelle, non signée à l'époque, et qui tient lieu d'éditorial tout en regroupant diverses informations d'actualité - est un appel direct à l'action, dont par ailleurs l'anglophilie mâtinée de nationalisme ne manque pas de saveur :

> "Gloire à Peel, gloire à Cobden ! (...) A notre tour maintenant, Parisiens, Bordelais, Marseillais, Lyonnais, Nantais, agriculteurs, négociants et producteurs non subventionnés ! Ne craignons pas d'imiter la perfide Albion ; travaillons pour faire pénétrer dans l'esprit de tous et dans la pratique des affaires, ce glorieux principe de la liberté mis en lumière par les économistes français du dix-huitième siècle[45]."

Dans la même livraison est relatée la naissance de l'*Association centrale pour la liberté des échanges,* patronnée par Horace Say, Bastiat, Blanqui, Dunoyer etc. , et invitation est faite aux personnes qui désirent assister à ses prochaines réunions de se manifester auprès du président dont l'adresse personnelle est donnée[46]. Revue savante, le *Journal* sait être aussi, on le voit, un organe militant. Et il le restera, sous des formes à peine plus mesurées, qu'il s'agisse de promouvoir l'enseignement de

---

43 "Correspondance", *JDE*, 14 (53), avril 1846, p. 67.

44 *Ibid.* , p. 91 et 71-74.

45 "Chronique", *JDE*, 14 (54), mai 1846, p. 403.

46 "Association centrale pour la liberté des échanges", *Ibid.* , p. 305-307.

l'économie politique ou d'affronter le socialisme. Dans tous ces cas il se fait l'instrument des campagnes orchestrées par la Société d'économie politique auxquelles il donne publicité et impact, jouant son rôle auprès des notables de la vie économique, et construisant par là même la puissance du lobby.

Si nous nous sommes quelque peu attardés au récit du combat de 1846, c'est qu'il s'agit d'un acte fondateur du *groupe* des économistes comme tel. Cette lutte pour le libre-échange restera longtemps présente dans leur mémoire collective parce qu'elle fut un baptême du feu ; soudant dans l'action des hommes rassemblés depuis quelques années à peine autour d'une doctrine, et accordant soudain à leurs idées une influence toute nouvelle. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le groupe des économistes restera très marqué par ses origines, qui lui ont conféré cette double cohésion théorique et militante. On ne saurait donc surestimé l'originalité du milieu économiste, tel qu'il résulte des circonstances de sa constitution. La réussite du *Journal* est d'ailleurs là : alors qu'en 1841 l'économie politique ne concerne encore qu'une poignée de personnalités à l'audience limitée, la revue - en coopération étroite avec la Société d'économie politique, et aidée par les éditions Guillaumin qui la patronnent - a su construire l'économie politique comme une discipline à part entière. Elle a bâti d'un même mouvement le corps de savants qui la constitue, et son public. Le processus est inédit, qui voit ainsi s'instaurer une discipline nouvelle, en marge de l'Université qui la refuse. Seul l'explique ce qui fera, des décennies durant, la spécificité de l'économie politique : son double caractère d'École et de groupe de pression. Jusqu'au milieu des années 1880, les "économistes" sont avant tout les adeptes du libéralisme pur, des hommes qui sont et se pensent comme des savants certes, mais aussi comme des "agents économiques", engagés dans les combats du siècle. C'est à ce double titre qu'ils se sont trouvés confrontés très vite à un courant nouveau, dont ils seront les premiers à dégager l'unité d'inspiration : le socialisme.

CHAPITRE II

L'INVENTION DU SOCIALISME

En 1851-1852 une polémique feutrée s'engage sur la paternité de ce néologisme qu'est le "socialisme". Au socialiste Pierre Leroux qui affirme : "j'inventais il y a vingt ans le terme de socialisme pour l'opposer au terme d'individualisme", l'économiste Louis Reybaud répond en déclarant au contraire qu'il a eu lui-même "le triste honneur de l'introduire dans notre langue[47] ". Il est avéré aujourd'hui que l'expression "socialiste" est employée dans *Le Globe* saint-simonien début 1832, en 1833 dans *Le Phalanstère* de Victor Considerant, et en 1835 par Lamartine dans son *Voyage en Orient*[48]. Cependant, c'est bien Louis Reybaud qui se révèle être le véritable "inventeur" du socialisme car, à travers son livre *Etudes sur les Réformateurs contemporains, ou Socialistes modernes*[49], publié en 1840,

---

47 Louis REYBAUD, article "Socialistes, socialisme", dans Ch. COQUELIN et G. GUILLAUMIN, *Dictionnaire de l'économie politique,* t. 2, *op. cit.*, p. 629. La phrase de P. LEROUX est citée par Jean BRUHAT, "Le socialisme français de 1815 à 1848", dans Jacques DROZ, *Histoire générale du socialisme,* t. 1, Paris, PUF, 1972, p. 333. Nous empruntons également à J. Bruhat lachronologie de l'emploi du terme dans les journaux socialistes.

48 "Les prolétaires se trouvent aujourd'hui dans une condition pire qu'ils n'ont jamais été ; ils ont reconquis des droits stériles sans avoir le nécessaire, et remueront la Société jusqu'à ce que le socialisme ait succédé à l'odieux individualisme.", cité par Étienne CABET, *Voyage en Icarie,* Paris, J. Mallet, 1840, p. 524. On notera que Cabet ne reprend pas le terme de socialisme à son compte (cf plus loin).

49 Louis REYBAUD, *Études sur les Réformateurs contemporains, ou Socialistes modernes, Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen,* Paris, Guillaumin, 1840.

il a non seulement popularisé le mot, mais surtout constitué le socialisme comme objet d'étude spécifique, lui donnant ainsi la cohérence d'un courant d'idées reconnu.

Il peut sembler paradoxal que ce soit sous la plume d'un économiste, au sein d'une école libérale elle-même en formation, que le concept de socialisme ait commencé à prendre consistance. Cela n'implique d'ailleurs pas que les socialistes eux-mêmes n'aient perçu que leurs critiques de la société tendaient à les réunir. Les passages fréquents de saint-simoniens vers l'école sociétaire, par exemple, témoignent sans doute de la proximité ressentie des différentes doctrines. Mais ils signalent aussi, du même coup, le poids d'une structure sectaire et des querelles d'écoles qui en découlent, empêchant toute affirmation unitaire. C'est précisément, pensons nous, parce que l'école libérale est, elle aussi, en train de se constituer, mais sur la base d'une doctrine unique, celle de J. B. Say, qu'il va lui revenir - pour mieux se délimiter elle-même - de définir cet "autre", situé à ses marges - le socialisme.

Nous y voyons en tous cas la preuve de ce que la vitalité du socialisme a contribué à modeler, dès l'origine, le visage de l'économie politique française. Les étapes qui mènent à l'émergence du concept de socialisme, dans les années 1837-1840, sont en effet très éclairantes sur ce point. Car d'Adolphe Blanqui - le premier à présenter dans le cadre de son *Histoire de l'économie politique* de 1837 une analyse d'ensemble des oeuvres de Saint-Simon, Fourier et Owen, où il les regroupe sous le terme d' "économistes réformateurs" - à Louis Reybaud qui en 1840 traite des même auteurs, considérés désormais comme "socialistes", on assiste en fait à la mise en place du processus qui va conduire l'économie politique française à coïncider de plus en plus exactement avec le libéralisme pur. Processus de clarification idéologique certes, mais en même temps processus de fermeture sur des positions dogmatiques, c'est de lui - pour une large part - que l'économie politique française tiendra, pratiquement jusqu'à la fin du siècle, son identité propre

L'histoire de "l'invention" du socialisme par les économistes mérite également attention à un autre titre car elle préfigure, plus de trente ans auparavant, les débats qui entoureront la "découverte" de Marx

par le même milieu économiste. Dans les deux cas en effet le problème est identique : comment l'économie politique, la science attachée à découvrir les lois de la production et de la distribution des richesses, doit elle apprécier l'oeuvre de ces Saint-Simon, Fourier ou, plus tard, Proudhon et Marx ? Comment doit-elle lire les textes de ces théoriciens hautement subversifs, mais qui se revendiquent pourtant, chacun à sa manière, de la science ? Doit-on les inclure dans le champ de la science économique, ou les en rejeter ? La réponse à ces questions dépend principalement, en réalité, des représentations diverses que les économistes élaborent de l'économie politique elle-même. Des problématiques qu'ils adoptent procèdent, en effet, la délimitation du champs même de la discipline, de ses frontières, et la reconnaissance, ou non, de l'apport scientifique de ceux que l'on ne tardera pas à appeler "les socialistes".

1 - Saint-Simon, Fourier et Owen : des "économistes réformateurs"

L'*Histoire de l'économie politique en Europe* [50] est un livre important à plusieurs titres. On notera d'abord que le succès immédiat de l'ouvrage ouvre à son auteur les portes de l'Académie des Sciences morales et politique. C'est que nul ne s'était encore, en France, attelé à ce projet ambitieux, bien à même de consolider une science nouvelle en en retraçant l'histoire depuis ses plus antiques fondements. Le livre, réédité à plusieurs reprises, servira d'ailleurs longtemps de référence en la matière car ce n'est pas avant les années 1890 que les économistes s'intéresseront à nouveau à l'histoire de leur discipline[51]. Mais surtout, alors que Blanqui est, faut-il le rappeler, l'un des économistes les plus en vue, successeur de

---

50 BLANQUI ainé, *Histoire de l'économie politique en Europe, depuis les Anciens jusqu'à nos jours*, Paris, Guillaumin, 1837, 2 vol. (réédité en 1842,1845,1860,1882).

51 Nous pensons que ce fait, à première vue curieux, doit être mis en relation avec les bases du libéralisme pur, qui domine la période : dans la mesure où les lois économiques sont des lois "naturelles", elles n'ont pas d'histoire, et celle de leur découverte importe assez peu. Pour le libéralisme, l'économie politique n'est pas une science historique.

J. B. Say au Conservatoire des Arts et Métiers et directeur de l'École supérieur de commerce, les perspectives qu'il trace nous paraissent, aujourd'hui, profondément originales, en quelque sorte atypiques. Son livre est en effet remarquable en ce qu'il donne à voir ce moment, initial et bref, de la constitution de l'économie politique française où celle-ci n'a pas encore rallié le libéralisme pur.

Pour Blanqui, qui se distingue sur ce point de J. B. Say, la science économique est loin d'être achevée ; elle se bâtit par l'apport successif des différentes écoles, et elle n'a toujours pas réussi à résoudre les graves questions de l'époque. Car une idée forte accompagne cette conception ouverte de l'économie politique : celle-ci est "une science vraiment sociale plutôt qu'une théorie de finances", et qui devrait contribuer à ce "qu'un jour il n'y (ait) plus de parias au banquet de la vie[52]". Blanqui perçoit avec acuité le développement de la misère ouvrière, ce "fruit amer" d'une croissance industrielle, par ailleurs créatrice d'immenses richesses. Le paupérisme, l'injustice qui préside à la répartition du produit, tels sont à ses yeux les grands problèmes sur lesquels achoppe l'économie politique. Et c'est sur la base de cette "philosophie sociale[53]" originale qu'il passe en revue l'œuvre des économistes.

Il le fait avec une indépendance d'esprit frappante. S'il reconnaît qu'Adam Smith a posé les fondements de la science nouvelle, il critique le dogmatisme avec lequel celui-ci affirme la nécessité de la "liberté illimitée" des intérêts privés et de leur concurrence effrénée. Avec le temps, écrit-il, sa doctrine a créé, à côté d'énormes richesses, une misère telle que "nous sommes obligés, aujourd'hui, de chercher un régulateur et de mettre un frein à ces instruments gigantesques de la production, qui nourrissent et affament les hommes, qui les vêtissent et qui les dépouillent, qui les soulagent et qui les broient[54] ". Cette appréciation bien

---

52 *Ibid*. t.1, p. XI.

53 Richard ARENA, "A. J. Blanqui, un historien de l'économie aux préoccupations sociales", *op. cit.* , p. 166.

54 Adolphe BLANQUI, *Histoire de l'économie politique*, *op. cit.* , t. 2, p. 127 (éd. 1845).

peu orthodoxe de la part du brillant disciple de J. B. Say s'accompagne d'un jugement certes plus nuancé, mais sévère, à l'égard de ce dernier. Blanqui lui reproche de traiter la question cruciale des salaires "avec sa rigidité naturelle" ; et cinq ans seulement après la mort du maître, il ne craint pas d'affirmer : "C'est par là désormais que ses écrits sont vulnérables et qu'ils ne peuvent manquer d'être dépassés par l'école de M. de Sismondi, malgré les erreurs qu'elle a commises[55]". En fait Blanqui approuve "l'école industrielle" en ce qu'elle permet le développement de la production, et son soutien personnel à la cause libre-échangiste s'inscrit dans ce cadre. Mais il s'en distingue clairement en plaçant au centre de l'économie politique le problème de la répartition des richesses.

La question est si décisive à ses yeux qu'il en fait le trait distinctif d'une "nouvelle école économique française", dont il n'hésite pas à prédire qu'"elle fera le tour du monde[56]". La répartition fondée sur les principes de justice et de morale, voilà le critère de cette "nouvelle école économique française qui a pris pour devise l'amélioration du sort du plus grand nombre[57]". Cette amélioration passe par des réformes. Celles-ci concernent, outre l'abolition du protectionnisme, "l'affranchissement des travailleurs[58]". Sur ce point Blanqui prend à nouveau ses distances par rapport à J. B. Say, lui reprochant de méconnaître l'action efficace que peuvent avoir les pouvoirs publics : pour lui, des lois protectrices du travail s'imposent[59]. Cependant les progrès de la législation ne saurait suffire à régler ce que Blanqui décrit comme une véritable lutte des classes, plus aiguë que les affrontements nationaux, et à laquelle il

---

55 *Ibid.* , p. 202.

56 *Ibid.* , p. 127.

57 *Ibid.* , p. 358. Voir aussi p. 365 : "La nouvelle école économique française qui ne sépare pas les progrès de l'industrie de ceux de la morale et du bien-être général".

58 *Ibid.* , p. 177.

59 *Ibid.* , p. 202 et 174.

propose de remédier par "l'association"[60], mais sans jamais toutefois préciser autrement sa pensée.

On mesure à quel point Ad. Blanqui et les premiers socialistes évoluent sur un terrain proche, celui de réformes sociales profondes, que l'on pourrait dire "structurelles". Il n'est donc pas surprenant de voir l'économiste considérer Saint-Simon, Fourier et Owen comme partie prenante de l'économie politique. Blanqui va d'ailleurs plus loin, car il inscrit Saint-Simon, et même en partie Fourier, aux côtés de Sismondi dans cette généalogie de l'économie politique spécifiquement française dont lui-même se revendique ; une économie politique dont, comparaison faite avec celle d'autres États européens, il affirme : "C'est seulement en France qu'elle a pris le caractère organisateur et social[61]". C'est ainsi que Sismondi, suivi d'ailleurs de Villeneuve-Bargemont, font l'objet d'un chapitre intitulé : "Des économistes *sociaux* de l'école française". Les *Nouveaux principes d'économie politique* sont pour Blanqui "le meilleur ouvrage critique qui existe en économie politique[62]". Sismondi a eu le courage et le mérite insignes de dénoncer, le premier, le productivisme de "l'école industrielle" et la misère dans laquelle il plonge les classes laborieuses. Mais s'il a éclairé brillamment le problème, il n'a pas pu proposer de solution ; de sorte que, note Blanqui, " Nous entendrons bientôt son cri d'alarme, répété d'une voix solennelle par les saint-

---

60 *Ibid.* , p. 178-179 : "La France, écrit-il, a sans doute l'air de rivaliser avec l'Angleterre ; mais le capital lutte bien plus profondément avec l'ouvrier. Sous prétexte de faire triompher le pays dans le premier de ces combats, on maintient dans le travail une organisation qui a cessé d'être en harmonie avec ses besoins et les progrès de la civilisation (...) Toutefois, il sortira bientôt du sein de l'industrie une puissance irrésistible, destinée à guérir, comme la lance d'Achille, les maux qu'elle aura faits (...) c'est *l'association* ".

61 *Ibid.* , p. 310.

62 *Ibid.* , p. 236.

simoniens, retentir au sein de nos villes et dans le tumulte des insurrections[63] ".

A ses yeux, l'impuissance de Sismondi à résoudre le problème social tient surtout à un jugement par trop unilatéral, et quelque peu passéiste, qui l'empêche de voir les potentialités d'amélioration du sort des ouvriers que recèle en lui-même le développement industriel. Il n'en va pas de même des saint-simoniens, et l'on comprend dès lors l'éloge appuyé que l'économiste leur adresse, plus encore qu'à la personne de Saint-Simon. Il retrouve en effet dans les textes de l'école sa propre préoccupation : combiner la reconnaissance de la puissance transformatrice et progressiste de la grande industrie moderne avec le souci de "l'émancipation" des travailleurs. Blanqui connaît d'ailleurs d'autant mieux les saint-simoniens qu'il a collaboré quelques temps, en 1825-1826, à leur premier organe doctrinal, *Le Producteur* [64].

Son chapitre "De l'économie politique saint-simonienne" ne laisse aucun doute sur la contribution scientifique d'une école qui, dès le départ, affirme le rôle essentiel des savants et des "industriels". Au lendemain de 1830, écrit-il, les saint-simoniens, élaborant des projets de réformes, traitaient "avec une supériorité incontestée les questions de finances, de travaux publics, de banques, d'associations, de paupérisme, et il faut convenir que jamais aucune réunion de savants n'avait mis en circulation une pareille masse d'idées[65] ". Les apports des saint-simoniens sont donc considérables. Blanqui n'hésite pas à affirmer que "c'est à eux que nous devons la tendance industrielle de l'époque actuelle[66]" ; à eux, aussi, qu'il revient d'avoir incité les classes aisées à la sollicitude envers les travailleurs. De sorte que, non seulement ils ont su poser les graves problème de l'époque, mais ils ont "préparé les principaux éléments de

---

63 *Ibid.*, p. 240.

64 Sébastien CHARLETY, *Histoire du Saint-Simonisme (1825-1864)*, Paris, Gonthier, 1965 (1ère édition : 1896), p. 31.

65 Adolphe BLANQUI, *Histoire de l'économie politique, op. cit.* , t. 2, p. 278-279.

66 *Ibid.* , p. 279.

leur solution[67]" : c'est à dire, en fait, ceux que Blanqui lui-même s'efforce de synthétiser, la croissance industrielle et l'amélioration du sort des classes laborieuses. L'école n'est pas responsable, ajoute-t-il, des insurrections qui marquèrent le début des années 1830, et qui sont le fait de masses peu éclairées, excitées par des démagogues. La propagande des saint-simoniens fut toujours, quant à elle, profondément pacifique, et elle ne prôna jamais ni la communauté des biens, ni celle des femmes[68].

C'est pourtant dans les contradictions mêmes de leur doctrine que se trouve à ses yeux le germe de leur dégénérescence. Déjà chez Saint-Simon lui-même, Blanqui relève - mais sans insister - le dangereux paradoxe d'un "industrialisme" qui professe en même temps la soumission aveugle à l'autorité, risquant ainsi de susciter "une intervention universelle de l'administration dans les intérêts de tous les particuliers[69]". Quant à l'abolition de l'héritage et à l'application de la formule fameuse "A chacun sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres", elles impliquent "un répartiteur des jouissances et des fonctions", un grand-prêtre aussi infaillible et plus puissant que le pape. C'est bien là ce qui entraîne le dérapage. Car dès lors qu'est désigné ce *Père-suprême*, "le saint-simonisme dégénère en une sorte de théocratie mondaine et cesse de s'arrêter à la limite des utopies économiques. On ne le considère plus comme une école, mais comme une église[70]". Au nombre des "extravagances" qui ont perdu la secte saint-simonienne, Blanqui compte aussi leurs "folles tentatives d'émancipation des femmes", tandis qu'il souligne, mais discrètement, que les succès de salon de la rue Monsigny ont "contribué à la tendance vers l'épicurisme qui a égaré ces hommes remarquables[71]". Faisant ainsi la part entre l'école économique, et sa

---

67 *Ibid.* , p. 282.

68 *Ibid.* , p. 274.

69 *Ibid.* , p. 271.

70 *Ibid.* , p. 276.

71 *Ibid.* , p. 276-277.

dérive - cléricale et excentrique - Blanqui ménage, en définitive, une place de choix aux saint-simoniens : leur doctrine, lue à travers sa propre problématique, apparaît nettement comme l'annonciatrice directe de sa "nouvelle école économique française". Il est clair, au contraire, que l'économiste se sent plus éloigné de Fourier, à qui il réserve, ainsi qu'à Owen, le terme d'"utopistes".

Le chapitre qui analyse les systèmes de ces deux "philosophes" est intitulé : "Des économistes *utopistes"*. Mais si Blanqui les distingue ainsi des saint-simoniens, il les rassemble au contraire avec eux dans la catégorie des "*économistes* réformateurs[72]". Celle-ci comprend donc, outre le saint-simonisme, le "système *sociétaire*" de Fourier, et le "système *social*" de Owen. On notera que c'est pour nommer ce dernier, le "socialiste anglais", que l'économiste utilise, une seule fois, l'expression "socialiste". Le terme était d'ailleurs appliqué de façon courante, en Angleterre, à Owen et à ses disciples. Pour Blanqui, "socialiste" et "sociétaire" désignent donc deux types de réformes qui trouvent encore leur place au sein de l'économie politique [73].

Le portrait que Blanqui trace de Charles Fourier est celui d'un esprit hardi, blessé par les injustices et les déceptions amères de la société, et dans l'œuvre duquel les élans d'une imagination féconde se mêlent à des raisonnements souvent obscurs. L'auteur de l'*Histoire de l'économie politique* est choqué par l'acrimonie et le dénigrement que Fourier manifeste systématiquement à l'égard de ses savants devanciers ; il y voit un grave manquement aux principes de la science[74]. Toutefois il prend au sérieux le phalanstère et analyse son fonctionnement. Ses réserves portent surtout sur les modalités de la répartition, l'association du capital et du travail. Fourier, écrit-il, "s'imaginait faire disparaître les causes de haine et d'envie qui séparent (les classes pauvres) depuis l'origine du monde, des

---

72 *Ibid.* , p. 283. C'est nous qui soulignons.

73 *Ibid.* , p. 293 : "Les *sociétés coopératives* du *socialiste* anglais n'avaient presque rien de commun avec les *phalanges* du *sociétaire* français".

74 *Ibid.* , p. 291 et 286.

classes riches. Il n'y aurait plus de pauvres[75]". De même la suppression des guerres, la liberté absolue et l'égalité politique complète lui semblent ressortir de l'utopie. Mais d'une utopie qui, toutefois, n'incite nullement à l'ironie :

> "Un homme, écrit-il, qui voue sa vie entière au culte d'une telle idée, qui veut faire concourir les passions au bien de l'humanité, qui entreprend d'associer les familles et les intérêts, et qui travaille avec une telle énergie à l'abolition des misères sociales, n'est point un utopiste vulgaire, quoique tous ses projets tiennent de l'utopie. Une utopie n'est souvent qu'une opinion avancée, proclamée à la face d'une génération qui ne la comprend pas encore, et destinée à devenir un lieu commun pour la génération qui suit[76]".

En réalité, ajoute-t-il, l'importance de Fourier tient à ce qu'il ne fait que théoriser "une sorte d'instinct" humain, celui de l'association, qui prolifère déjà sous des formes multiples, et dont il voit en Owen, également, un héraut. L'économiste va même jusqu'à regretter que le gouvernement n'ait pas patronné un phalanstère expérimental dont l'échec, comme l'éventuelle réussite, auraient pu enrichir la science[77].

On voit donc bien comment Saint-Simon, Fourier et Owen s'intègrent sans difficulté dans l'économie politique telle que l'envisage Blanqui. Il est clair que l'intérêt qu'il porte, le premier, à l'œuvre de ces trois "économistes réformateurs" renvoie à la spécificité de ses propres conceptions. Son libéralisme, qu'il distingue soigneusement de celui de l'"école industrielle" d'A. Smith et de J. B. Say, est en effet bien particulier.

---

75 *Ibid.* , p. 290.

76 *Ibid.*, p. 291. Dans le même esprit, Blanqui termine son chapitre par cette injonction aux classes aisées : "Respectez les utopistes qui vous accusent d'insouciance et rougissez de leurs erreurs, car ils consument leur vie à penser pour des millions d'ingrats" (p. 299).

77 *Ibid.*, p. 292.

Il recouvre certes son attachement à la liberté économique, seule capable de développer la croissance de la production, mais tout autant son souci de la réforme sociale qui, pour assurer une distribution équitable, tend à relativiser et à limiter la liberté économique elle-même. Au moment où se préparent les grandes enquêtes sur la condition ouvrière menées par des hommes, Villermé ou Buret, comme lui tourmentés par la misère des travailleurs, il refuse d'enfermer l'économie politique dans les dogmes productivistes du libéralisme pur. Car ce n'est qu' au regard de l'orientation "libérale-réformatrice", pourrait-on dire, de sa "nouvelle école économique française" que Saint-Simon, Fourier et Owen s'inscrivent pleinement à l'intérieur des frontières de l'économie politique. Mais pour que surgisse la catégorie de "socialistes", c'est-à-dire pour que nos trois "réformateurs" soient distingués, et exclus, de l'économie politique, il suffisait dès lors d'une simple inflexion dans l'équilibre fragile de cette problématique libérale *et* réformatrice. Il suffira en l'occurrence qu'un économiste ami de Blanqui, proche de lui par son ouverture d'esprit, mais néanmoins plus attaché que lui à la liberté économique, ainsi d'ailleurs qu'à l'ordre moral, reprenne, dans une perpective un peu modifiée, sa propre étude. Ce sera la tâche de Louis Reybaud qui - par ce qui peut ne sembler à l'époque qu'un léger déplacement doctrinal, un subtil recentrage sur la théorie de la liberté économique - allait faire émerger le concept de socialisme.

2 - Louis Reybaud et les "socialistes modernes"

Né à Marseille en 1799 dans une famille de négociants, Louis Reybaud est d'abord un jeune homme passionné de marine, qui s'initie au commerce par de longs voyages en Amérique et au Levant[78]. Venu à Paris pour compléter ses études dans les dernières années de la Restauration, il prend une part active à l'opposition libérale, écrit dans les journaux, et devient ce publiciste prolixe dont la plume agile et ironique devait faire le succès, quelques années plus tard, de la série des *Jérôme Paturot.* Nous

---

78 Ces renseignements biographiques sont donnés par l'économiste Henri BAUDRILLART, "Une enquêtre morale sur l'industrie. M. Louis Reybaud", *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1876, p. 889.

ignorons si ce militantisme politique est à l'origine de sa rencontre avec Guillaumin. Toujours est-il que l'éditeur, mettant à profit sa connaissance de la marine et des marchés lointains, sollicite Reybaud pour la préparation du *Dictionnaire du commerce et des marchandises* ; ce qui allait lui permettre de s'intégrer dans le milieu des économistes, et bien sûr d'y rencontrer Ad. Blanqui.

A partir de juillet 1836 et jusqu'en 1838, L. Reybaud fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* une série d'articles sur les saint-simoniens, les fouriéristes et Owen sous le titre d'ensemble "Socialistes modernes". Il s'agit là de la première étude consacrée aux socialistes par une revue savante, et de la première popularisation dans les milieux intellectuels d'un terme sur lequel, cependant, l'auteur ne s'explique guère. Mais l'écho, certain, de ces articles va se trouver fortement amplifié par leur reprise et leur développement dans l'ouvrage que publie l'économiste en 1840, *Études sur les Réformateurs contemporains, ou Socialistes modernes.* Le livre connaît d'emblée un succès remarquable, à tel point que le tirage s'en trouve épuisé trois mois après la parution. Il reçoit le grand prix Monthyon, décerné par l'Académie, en 1841 ; l'année précisément où son auteur signe l'éditorial du premier numéro du *Journal des Économistes,* dirigé par Ad. Blanqui, ce qui souligne, s'il en était besoin, la proximité intellectuelle des deux hommes. Dès lors les rééditions des *Études* se succèdent chaque année jusqu'en 1844.

Si dans l'analyse des doctrines de Saint-Simon, Fourier et Owen, Reybaud et Blanqui font souvent preuve d'une inspiration commune, le caractère novateur des *Études* n'en est pas moins frappant. Car regrouper ainsi les trois théoriciens sous le vocable de "socialistes" implique de les distinguer et de les détacher de l'économie politique. Et c'est bien là, semble-t-il, l'objectif principal de Reybaud, qui ne fournit nulle part, on le verra, une définition "positive" complète de ce qui est encore un néologisme. Par contre, à lire les textes ajoutés par l'auteur en 1840 à ses articles repris de la *Revue des Deux Mondes,* il devient clair, pensons nous, que Reybaud cherche d'abord à préciser - en écho direct à

Blanqui, et autrement que lui[79] - quelles sont les frontières de l'économie politique, et comment sa problématique propre - celle de la liberté économique, différenciée de celle des "socialistes" - permet seule de résoudre le problème social. Or c'est précisément dans la mesure où Reybaud se place ainsi dans une perspective théorique plus profondément libérale que celle de Blanqui qu'il en arrive à construire la catégorie de "socialistes".

Cette construction s'articule en trois moments, correspondants à chacun des textes ajoutés aux articles précédemment parus. Le premier de ceux-ci, l'*Avant propos*, cherche à justifier le regroupement de Saint-Simon, Fourier et Owen sous le terme de "socialistes". Mais alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que l'auteur définisse ce vocable nouveau, il n'en est rien. L'économiste se contente d'indiquer qu'il qualifie ses trois auteurs de "socialistes, en empruntant ce mot à l'Angleterre pour en user avec discrétion" ; car, ajoute-t-il, il s'agit d'esprits inclassables, qu'on ne saurait "confondre dans une catégorie consacrée. Ils n'aspirent pas à une seule science, mais à toutes. (...) (Ils) sont à la fois philosophes, législateurs, moralistes, philanthropes, économistes[80]". On le voit, Reybaud procède plutôt par défaut : il ne dénie pas à ses auteurs une place parmi les savants, mais leurs spéculations débordant le cadre établi des disciplines reconnues, on ne peut que réunir ces "penseurs excentriques", et prendre acte de ce qui les singularise, du "caractère distinctif de ces conceptions aventureuses : elles prétendent à la science universelle et n'acceptent aucune des idées reçues[81]".

La catégorie de "philosophe", d'un usage souvent assez extensif à l'époque, aurait sans doute pu convenir. Mais Reybaud est un

---

79 Il convient de rappeler que les premiers articles de Reybaud dans la Revue des Deux Mondes, en 1836, précèdent la parution de l'*Histoire de l'économie politique* de Blanqui en 1837-1838.

80 Louis REYBAUD, *Etudes sur les réformateurs contemporains ..., op. cit.*, 2ème éd. 1841 ; "Avant propos de la première édition", p. 2.

81 *Ibid.* ,p. 3.

économiste : c'est en tant que tel qu'il s'intéresse aux trois théoriciens, dans la foulée de Blanqui ; et c'est visiblement en réponse à ce dernier qu'il les retranche de l'économie politique, tout en notant que des "affinités nombreuses" les en rapprochent : "En économie morale et politique, écrit-il, ces trois novateurs côtoient souvent nos autorités les plus légitimes : MM. Sismondi, Ad. Blanqui, Rossi, Droz, Dûchatel, Dunoyer, Ch. Dupin, Villermé, Passy, de Tocqueville[82]". On ne peut signifier plus nettement que, pour l'auteur, Saint-Simon, Fourier et Owen sont extérieurs à l'économie politique, y compris à son aile la plus sensible à la question sociale. D'ailleurs aux yeux de Reybaud, la singularité de ses trois penseurs est telle qu'il les considère comme formant "à eux seuls une famille ". Il admet pourtant qu'ils ont inspiré d'autres théoriciens : en "philosophie sociale", Pierre Leroux et Reynaud, en "théosophie transcendantale", Bûchez et Roux. Cependant il est clair que pour lui la catégorie de "socialistes" se limite à ces trois personnalités, à ces "esprits téméraires qui ont voulu refaire l'humanité et le monde[83]", et qu'il entend visiblement traiter dans une optique différente de son prédécesseur. De cet avant-propos ressort pleinement l'ambivalence de l'auteur, pris entre admiration et réticences face à la hardiesse de ces théoriciens. On conviendra pourtant que ce premier texte ne fournirait qu'une justification prudente, pour ne pas dire assez faible, de la nouvelle terminologie s'il n'ouvrait à ce qui fait l'une des grandes originalités de l'ouvrage : la recherche d'une véritable généalogie des "socialistes modernes".

Le chapitre qui lui est consacré - "Origine et filiation des utopies sociales" - n'avait pas, lui non plus, paru dans la *Revue des Deux Mondes.* Placé en tête des articles repris de la revue et consacrés aux trois socialistes, il en oriente la lecture dans un sens nouveau. Désormais, en effet, aucun doute n'est possible. Reybaud confère bien à ses penseurs un statut différent, qui les sépare clairement des économistes, dès lors qu'il les rattache à une lignée autre, celle des "utopies sociales". L'auteur traite sous ce terme des "utopies particulières", œuvres purement spéculatives de créateurs individuels, de Platon à Babeuf et Rétif de la Bretonne ; puis

---

82 *Ibid.*, p. 3.

83 *Ibid.* , p. 5.

des "sectes sociales" qui, des Esséniens aux Jésuites du Paraguay, tentèrent de concrétiser dans la réalité leurs rêves de Cités terrestres idéales.

Mais avant de développer ce thème, Reybaud se lance dans ce qui apparaît comme un véritable éloge de l'utopie. Car il ne se contente pas d'affirmer, sur les traces de Blanqui, que "les penseurs qui croient avoir la conscience et l'inspiration d'un état meilleur, les utopistes (ont) quelque droit au respect et à l'attention des hommes. Ils comptent dans l'ensemble des existences, comme un stimulant, un aiguillon nécessaires[84]". Il expose une sorte de conception dialectique où le progrès des idées, et celui des sociétés qui en résulte, procèdent du négatif, de la critique de ce qui est. Les "esprits qui rompent avec les opinions accréditées" réveillent la pensée, la force à sortir de la routine où elle se complaît. "La négation de ce qui est, en renversant l'état consenti des sociétés " impose de penser à nouveaux frais le problème de l'organisation sociale. Et d'ajouter :

> "On résiste, il est vrai, à des appels subversifs, on se tient en garde contre des systèmes de dénigrement absolu et de régénération chimérique, mais on les discute, on les combat, et de cette controverse naît le doute, qui se traduit bientôt par un besoin de changement. Qu'en résulte-t-il ? Une infiltration continuelle d'éléments nouveaux dans un monde en apparence stationnaire, un mélange de témérité et de prudence, de résistance et de mouvement qui constitue la vie et l'essence même des sociétés[85]".

Dans le cadre d'une théorie si ouverte, le nouveau, qui est folie aujourd'hui, sera accepté comme vérité demain. Et Reybaud de citer quelques exemples célèbres - Socrate, le Christ, ou Galilée - avant de conclure : "Il faut chercher la vérité partout, même au sein de l'erreur, même dans les rêves. Là est le devoir, là est la science[86]". Le propos est clair : en insérant Saint-Simon, Fourier et Owen dans cette longue filiation

---

84 *Ibid.* , p. 42 (ed. 1864).

85 *Ibid.* , p. 41.

86 *Ibid.* , p. 42.

d'utopistes, l'économiste les reconnaît comme des esprits avant tout critiques, qui sonnent l'alarme et obligent à la réflexion ; comme des "révélateurs", également, dont les intuitions doivent être déchiffrées, dégagées - par la science - de leur gangue de "bizarreries" et de rêves. Tout à la fois stimulants et matériaux pour la science économique, leurs œuvres ne se situent donc pas à l'intérieur de ses frontières, comme le pense Blanqui, mais à l'extérieur. Toutefois ces "novateurs" sont, aussi, en quelque sorte des précurseurs de la science. Alors que Blanqui, tout en les incluant dans l'histoire de l'économie politique, relevait leur incapacité à résoudre la question sociale, Reybaud trace une perspective différente. De cette vaste succession de réformateurs utopistes, il tire la conviction suivante : "Ce qu'il faut voir surtout dans cette poursuite opiniâtre du problème social, c'est moins son impuissance que son irrésistibilité. N'est ce pas là le gage d'un succès plus ou moins prochain, et peut-on admettre que Dieu se plaise à pousser impérieusement l'esprit humain vers des recherches éternellement vaines?[87]". Est-ce forcer les choses d'avancer que, aux yeux de Reybaud, cette longue période d'utopies paraît être comme une préhistoire de la science économique ? Peut être. Mais il semble bien cependant qu'en retraçant cette histoire millénaire, notre économiste cherche - face à Blanqui et autrement que lui - à justifier leur conception commune d'une économie politique qui doit impérativement se préoccuper de résoudre la question sociale. Pour lui l'économie politique s'insère en quelque manière dans la longue suite de ces efforts et de ces rêves de régénération sociale ; ne serait-ce que parce qu'elle y puise la légitimité de ses objectifs propres, ce qui implique aussi qu'elle vienne la clore[88]. Car l'économie politique se distingue nettement de cette antique tradition, comme si la vérité de la science mature se séparait des erreurs et des scories qui accompagnèrent son émergence.

Quoi qu'il en soit, en détachant ainsi Saint-Simon, Fourier et Owen de l'économie politique et en les inscrivant dans une filiation

---

87 *Ibid.* , p. 43.

88 Rappelons que dans son avant-propos, Reybaud écrit : "Ainsi ces trois noms forment à eux seuls une famille. Quand on les a parcourus, la liste est close : on ne trouve plus ailleurs ni cette audace, ni cette ambition". *Ibid.*, p. 3.

spécifique, celle des "utopies sociales", Reybaud donne consistance, pour la première fois, à la catégorie de "socialiste". Il la construit comme celle des héritiers et des continuateurs de ce courant immémorial qui de tous temps, à travers des imaginations chimériques et fécondes, combina la critique sociale avec les aspirations à un monde meilleur. Cette généalogie, véritablement fondatrice du socialisme, allait faire date. Elle sera reprise inlassablement, nous le verrons, tant par les économistes que par les socialistes eux-mêmes. L'écho du livre de Reybaud dépassa d'ailleurs la France. Celui-ci servit de base à l'ouvrage de Lorenz von Stein, *Le Socialisme et le communisme dans la France contemporaine,* qui révéla outre-Rhin, en 1842, les doctrines françaises, et joua un rôle important dans l'évolution des Jeunes-Hégéliens vers le communisme. Marx lui-même connaissait bien l'œuvre de Reybaud. Dans *L'Idéologie allemande*, rédigée avec Engels en 1845-1846, il démontre, citations à l'appui, que son adversaire, le "socialiste vrai" Karl Grün, a plagié honteusement, en le déformant, le texte de Reybaud ; donnant ainsi dans son propre livre - *Le Mouvement social en France et en Belgique* - une interprétation spéculative et fausse du socialisme français [89].

La conclusion des *Études sur les Réformateurs contemporains,* elle aussi ajoutée aux articles de la *Revue des Deux Mondes,* permet de compléter cette représentation initiale des socialistes. Toutefois il serait vain de chercher dans ce texte une caractérisation délibérée du *socialisme* comme tel. Reybaud n'emploie d'ailleurs qu'avec parcimonie l'adjectif *socialiste*, lui préférant les termes de "novateurs" ou de "réformateurs". Quant au substantif, qui implique une conceptualisation plus poussée et rigoureuse, il ne se trouve nulle part dans son livre. C'est ainsi que l'auteur se contente d'intituler sa conclusion : "Influence de ces théories contemporaines sur les tendances de nos sociétés". Il s'agit d'un bilan

---

89 Karl MARX et Frédéric ENGELS, *L'Idéologie allemande*, Editions sociales, 1968, notamment p. 544-548, 562, 574 . La conception d'un socialisme *utopique* est étrangère aux premières problématiques de Marx. Il se pourrait par contre que sa lecture de Reybaud, en 1846, ait contribué à lui inspirer la catégorie de "socialisme et communisme critico-utopiques" sous laquelle il range Saint-Simon, Fourier et Owen dans le *Manifeste communiste*.

critique où sont abordés tour à tour les "écueils de ces théories", puis les "services rendus" par ces mêmes doctrines. Reybaud en juge par rapport à l'économie politique, confirmant par là que tel est bien l'essentiel de son propos : deux ans après l'*Histoire de l'économie politique* de Blanqui, il vise, en en excluant les socialistes, à rectifier les frontières de la science économique tout en affirmant - d'une façon plus assurée, plus offensive même que ne l'a fait son collègue et ami - la capacité de celle-ci à résoudre le problème social.

Au chapitre des "écueils" auxquels se heurtent ses trois penseurs, l'économiste développe l'idée qu'ils "ont ébranlé les croyances des sociétés modernes sur deux points essentiels : les vérités morales et les vérités économiques". En matière de morale, la critique est cinglante. Alors que Blanqui ne se place jamais sur ce terrain, Reybaud s'insurge avec véhémence contre des hommes qui osent "proclamer la légitimité absolue, illimitée des passions", et qui viennent ainsi "ouvrir la porte à tous les dérèglements, à tous les abus, à tous les excès, dépouiller la vie de son idéal et détrôner l'esprit pour conserver la matière[90] ". En prônant "l'abandon aux appels des sens", ils sapent les valeurs sur lesquelles reposent la famille et la société, entraînées par l'abolition de la propriété et du mariage vers une destruction inéluctable. C'est donc au nom de l'ordre social que notre auteur fustige la subversion de l'ordre moral.

Mais cette incitation à la liberté des moeurs, de la part des trois théoriciens, lui semble d'autant plus paradoxale et condamnable qu'ils s'en prennent à la liberté économique, en la désignant comme responsable de tous les maux de la société. Ces hommes, écrit-il, "n'hésitent pas à se déclarer les partisans de l'autorité pour ce qui touche à l'économie des richesses. Ils ont proclamé l'émancipation des passions et ils décrètent la servitude des intérêts[91]". Les socialistes sont donc des "autoritaires", un terme promis à un bel avenir. Et c'est sur ce point que l'économiste développe le plus longuement son réquisitoire. Nous sommes là en effet au cœur du problème : ce n'est qu'au regard d'un libéralisme conséquent -

---

90 *Ibid.*, p. 306.

91 *Ibid.* , p. 313.

plus conséquent en tous cas, et plus radical que celui de Blanqui - que prend corps la notion de socialiste. Reybaud reconnaît d'abord, en termes aussi forts que son devancier, que "l'économie politique n'est pas une science complète". Elle ne se préoccupe pas assez de la répartition des richesses. L'élément moral lui manque encore. De sorte que la question du paupérisme reste entière : "On pourrait, admet-il, lui demander, avec autant de tête, un peu plus d'entrailles[92]". Mais puisque la discipline, attaquée avec vigueur, "a été mollement défendue[93]", l'économiste passe à l'offensive. Son argumentation est simple : la liberté économique n'existe pas encore ; le protectionnisme, les monopoles et taxes sur divers produits continuent d'entraver la production. Comment, dans ces conditions, rendre responsable des maux de la société une science qui prône le contraire de ce qui est, la liberté, et dont les avis restent lettre morte ? Comment incriminer une liberté économique, qui n'existe pas encore, alors qu'elle serait précisément à même de fournir la solution des problèmes sociaux ? Suit un ardent plaidoyer en faveur de cette liberté économique, qui seule peut améliorer la situation des travailleurs, en accélérant la marche vers la prospérité générale et, par là, vers une "égalité relative" des conditions.

Reybaud en vient donc à conclure qu'il est nécessaire de "*renverser les termes* des trois théories que nous avons parcourues et de reconnaître comme instruments nécessaires du progrès social : l'autorité dans l'ordre moral ; dans l'ordre économique, la liberté[94]". La formule montre clairement comment, sous la plume de l'économiste, les notions de socialisme et de libéralisme économique se construisent ensemble, l'une par rapport à l'autre. De plus elle souligne à quel point le clivage entre les deux doctrines s'élabore sur la base d'une problématique qui leur est encore commune : celle des réformes, jugées nécessaires vue l'acuité du problème social. Reybaud partage certes sur ce point essentiel l'orientation "libérale-réformatrice" de Blanqui. Mais si ce dernier considère que les

---

92 *Ibid.* , 314.

93 *Ibid.* , p. 315. Cette remarque semble bien viser Blanqui.

94 *Ibid.*, p. 323. C'est nous qui soulignons.

réformes destinées à une juste répartition du produit doivent s'imposer, y compris aux dépens d'une liberté économique illimitée, il n'en va pas de même pour l'auteur des *Études.* C'est de celle-ci, au contraire, que Reybaud attend la solution de la question sociale. Et les réformes qu'il envisage consistent avant tout en son instauration pleine et entière[95]. A un moment où la lutte contre le protectionnisme est précisément ce qui va cimenter l'organisation des économistes, on ne saurait s'étonner de voir son argumentaire à l'encontre des socialistes très largement repris.

L'accent mis sur la liberté économique - c'est à dire en fait, l'affirmation du libéralisme - est donc bien, on le voit, la condition de l'émergence de la catégorie de "socialiste". Mais si les frontières et les principes de l'économie politique s'en trouvent clarifiés, il n'en reste pas moins que les oppositions sont encore loin d'être rigides. La bienveillance de Reybaud envers ses trois penseurs, tout au long de son ouvrage, est indéniable, et elle s'explicite quand il examine les "services rendus" par leurs œuvres. Ces théories, écrit-il, qui partaient du cœur et "sont allées droit aux classes souffrantes", ont ainsi sonné l'alarme en pointant la misère sociale. Et d'ajouter : "On ne peut plus fermer les yeux sur le mal. C'est sur ce terrain que doit se placer désormais la science économique (...) (Celle-ci) renferme tous les éléments du progrès social : il suffit de les en dégager et de les féconder par la mise en œuvre[96]". C'est bien là reconnaître une problématique commune, celle de l'amélioration de la situation des travailleurs, que les économistes partagent avec les socialistes, et qu'ils leur empruntent. Mais au-delà, n'est-ce pas affirmer que, leur tâche accomplie, le temps des socialistes est révolu ? Alors que ceux-ci n'ont pu que dénoncer le paupérisme, l'économie politique, elle, à

---

95 Le libéralisme de Reybaud est pourtant loin d'être absolu. S'il refuse en général l'intervention de l'État dans l'économie, il l'accepte néanmoins en matière de crédit, et il considère le projet de réglementation de l'emploi des enfants dans les manufactures comme une "mesure de police nécessaire " contre les abus. *Ibid.* , p. 320.

96 *Ibid.* , p. 326-327.

partir de ses principes scientifiques saura l'éradiquer. Aux théories critiques et utopistes succède la science...économique[97].

La dette des économistes envers les socialistes, cependant, ne s'arrête pas là. Reybaud met au compte des "services rendus" par Saint-Simon, Fourier et Owen d'avoir soulevé "le plus grand problème des temps modernes, celui de l'association[98]". La question de l'association est d'importance, et incite à nuancer toute conception trop schématique des rapports du libéralisme et du socialisme à leur origine. La preuve en est que l'économiste ne se contente pas, comme le fait Blanqui, de reprendre le terme à son compte. Beaucoup plus clairement que lui, il perçoit la convergence, sur ce point, de ces trois brillants "novateurs". Surtout, il ne se contente pas de noter que l'association constitue le point d'unité des trois théoriciens, mais il y voit aussi, personnellement, le meilleur remède "aux sacrifices que conseille une concurrence sauvage", et il lui adresse un hymne vibrant, fortement inspiré de ses trois auteurs :

> "L'avenir, ne nous y trompons point, appartient à l'association (...) Dans le monde des passions, dans le monde des intelligences, dans le monde des intérêts, l'harmonie ne se fondera que par l'association. Rien n'est encore prêt pour son avènement, gouvernements et peuples, personne n'est mûr, tout résiste[99]".

Pour tenter de vaincre cette résistance, Reybaud termine d'ailleurs son livre par un appel à l'économie politique, l'incitant à réagir, car c'est à l'association que doit tendre la science économique : "Par la pratique intelligente de la liberté, il faut qu'elle arrive à l'association[100]". L'association comme apothéose de la liberté économique, la formule peut

---

97 On sait comment la réflexion de F. Engels sur le "trio" utopiste le conduisit à une conclusion parallèle, mais inverse, qui fait du "socialisme scientifique" la science enfin advenue.

98 *Ibid.* , p. 328.

99 *Ibid.* , p. 329.

100 *Ibid.* , p. 331.

sembler étrange sous la plume d'un libéral. Elle témoigne d'abord, croyons nous, d'un temps où un trait d'union existe encore entre économistes et socialistes. L'association, cette parole magique du socialisme pré-quarante-huitard, enflamme encore, en 1840, les économistes eux-mêmes. Mais en 1840 précisément Louis Blanc fait paraître son *Organisation du travail*. Dès lors le terme d'association va se fractionner en significations opposées - défense de la société comme association "naturelle" pour les uns, ou sa réorganisation "volontaire" sur la base de l'association ouvrière pour les autres ; et il ne tardera pas à devenir ainsi, nous le verrons, l'un des thèmes majeurs de la confrontation entre libéralisme et socialisme.

Mais pour l'heure, l'association est encore le lien qui rattache l'une à l'autre les deux doctrines. C'est sans doute pourquoi Reybaud ne parvient nulle part à définir pleinement ses socialistes. Dans la conclusion même de son livre, leur caractérisation est fragmentée. Les éléments de leurs doctrines étrangers à l'économie politique sont scindés de ceux qui les en rapproche. C'est bien d'ailleurs la preuve que, comme on l'a signalé, l'enjeu de cette conclusion, et de l'ouvrage tout entier, est moins d'enserrer les socialistes dans une définition rigoureuse que, à travers un bilan critique de leurs œuvres, de préciser à quelles conditions la science économique peut résoudre le problème social. Aux yeux de Reybaud, il est évident que seul le libéralisme peut venir à bout de cette tâche. En percevant l'opposition de la liberté économique et du principe "d'autorité" des socialistes, en affirmant que la pleine liberté économique est le facteur décisif de solution de la question sociale, il se sépare de Blanqui ; et il est conduit à retrancher les "réformateurs contemporains", en tant que "socialistes", de l'économie politique. Mais dans le même temps, il partage avec son prédécesseur, et avec les socialistes eux-mêmes, l'espoir d'une société fondée sur l'association. C'est pourquoi il ne peut construire pleinement le concept de socialisme. On notera cependant que ce n'est sans doute pas un hasard si le premier penseur à lui donner forme est un économiste, préoccupé par la question sociale et qui cherche , pour la résoudre, à explorer plus avant la solution libérale. Les socialistes de l'époque, même quand ils rapprochent Saint-Simon, Fourier et Owen - comme le font, précisément en cette année 1840, Flora Tristan ou Cabet

[101]- ne parviennent pas à ce degré de conceptualisation. C'est que l'unité du courant socialiste, par ailleurs divisé par la diversité de ses systèmes et par l'esprit de secte qui préside à ses débuts, surgit plus clairement en référence à un corps de doctrines déjà structuré, considéré par ses théoriciens comme une science établie. L'invention du socialisme impliquait, dans le même mouvement, l'approfondissement de la théorie libérale ; la confrontation des économistes avec un socialisme en pleine efflorescence, durant les années 1840, allait les conduire à élaborer une version particulièrement radicale du libéralisme.

---

[101] A FAIRE !

3 - De la confrontation avec les "réformateurs" à la lutte ouverte contre les socialistes

De 1840 à 1848 on assiste, pourrait-on dire, au double essor, parallèle et croisé, de l'économie politique et du socialisme. Sans doute la violence des affrontements qui ont marqué le début des années 1830 et la consolidation bourgeoise du régime ont elles, pour un temps, verrouillé tous les espoirs. Mais à partir de 1840 les grèves ouvrières reprennent, tandis que l'on voit éclore une extraordinaire profusion d'idées et de systèmes nouveaux qui se proposent de transformer la société, et l'humanité toute entière. Rationaliste et mystique, jacobine et libertaire, organisatrice et onirique, la pensée sociale du temps est contradictoire, luxuriante, lyrique. A côté de celle des fouriéristes surgissent de nouvelles doctrines : celles des anciens saint-simoniens Pierre Leroux ou Pecqueur, de chrétiens tels Lamenais ou Buchez, de républicains socialistes comme Louis Blanc et Vidal, de communistes enfin, de diverses nuances - néo-babouvistes de Pillot et Laponneraye, blanquistes et cabétistes - sans oublier l'inclassable Proudhon. A travers cette effervescence, certains thèmes s'imposent. Et d'abord la dénonciation, unanime, d'un ordre social injuste, marqué par l'égoïsme et l'individualisme, fondé sur une concurrence aux effets dévastateurs, et qui exploite les prolétaires. A cela une idée force répond : l'association. Elle est déclinée de mille façons, qu'elle soit sociétaire ou chrétienne, communiste ou étatiste. Avec elle sera réalisée - pacifiquement, pour la plupart du moins de ces penseurs - "l'organisation du travail", qui doit atténuer, voire supprimer les inégalités sociales, et assurer le "droit au travail".

PREMIERE PARTIE

MAURICE BLOCK, LE PIONNIER

CHAPITRE III

L'ONDE DE CHOC DE LA COMMUNE

L'écrasement de la Commune marque le véritable point de départ de la réception de Marx en France, tant dans le milieu économiste que dans celui des socialistes. L'année 1872 est, sur ce point, frappante. Tandis que Maurice Block fait connaître Marx aux économistes par le long article qu'il lui consacre dans le *Journal des Économistes,* l'ancien communard Benoît Malon, du fond de son exil en Suisse, réussit à faire publier à Paris son *Exposé des écoles socialistes françaises* où figure un court résumé du *Capital*. Mais c'est également fin 1872 que la traduction en français de l'ouvrage de Marx commence à paraître, de façon presque clandestine, en livraisons à bas prix. L'éditeur en est un autre proscrit de la Commune, Maurice La Châtre, qui a été contacté par la fille et le gendre de Marx, Laura et Paul Lafargue, eux-mêmes réfugiés en Espagne.

L'évocation de ces premiers jalons fait ressortir d'emblée à quel point la découverte de Marx s'enracine, pour les uns comme pour les autres, dans le lourd climat qui suit cette "Saint-Barthélémy du socialisme"(B. Malon) qu'a été la Semaine sanglante. Mais elle suffit aussi à signaler les différences qui vont s'imprimer dans les rythmes, comme dans les modalités, de l'introduction de Marx en France. D'un côté en effet, le socialiste allemand focalise la peur sociale, ainsi que la critique théorique, de quelques uns de ces économistes dont le réseau - maintenant bien établi, et solidement amarré aux principaux lieux du pouvoir intellectuel - côtoie le pouvoir politique. De l'autre les conceptions du dirigeant de l'Internationale suscitent l'espoir, voire l'admiration, d'une poignée de

socialistes vaincus et proscrits, dispersés aux quatre coins de l'Europe, ou réduits pratiquement au silence, en France même, par la répression.

Que les économistes aient contribué, pour une part, à diffuser les idées d'un Marx dont la théorie était alors pratiquement inconnue en France, a été mis en évidence dès 1933 par l' universitaire américain, spécialiste du socialisme français, Samuel Bernstein. Dans son livre, *The Beginnings of Marxian Socialism in France,* il souligne que, après la Commune, "les économistes bourgeois ont aidé à faire connaître le nom de Marx et ses principes. Inconsciemment ils ont facilité la propagation de ses théories en France[1]". Le fait est partiellement repris par Maurice Dommanget, qui signale qu'à cette époque "le marxisme apparaît en France sous une forme hostile. C'est, si l'on veut, une pénétration à rebours[2]".

Ce que nous avons retracé de la longue lutte qui a opposé, depuis les années 1840, les économistes aux socialistes permet, pensons nous, de mieux comprendre que ce soit les tenants de l'économie politique qui, les premiers - avant les intellectuels de tout autre horizon - se soient souciés

---

1 Samuel BERNSTEIN, *The Beginnings of Marxian Socialism in France,* New York, Social Sciences Studies X, 1933, p. 111. Ce livre constitue la thèse complémentaire soutenue par l'auteur pour le doctorat de philosophie. S. Bernstein, né en 1898 à Minsk et venu à New York en 1906, avait une formation en sciences politiques, ce qui a sans doute contribué à l'originalité de sa recherche. Dans les quelques pages qu'il consacre aux économistes (pp 109-111), il aborde outre l'article de Maurice Block en 1872,celui d'Emile de Laveleye en 1876, ainsi que l'intervention prononcée par Funck-Brentano devant la Société d'économie sociale de Le Play, en 1876 également - des textes dont nous traitons plus loin.

2 Maurice DOMMANGET, *L'Introduction du marxisme en France,* Lausanne, Ed. Rencontre, 1969, p. 28. La remarque de M. Dommanget que nous citons conclut son évocation de la seule intervention de Funck-Brentano en 1876. Mais l'auteur, qui signale ensuite le compte rendu du *Capita*l dans la revue de Littré en 1868 (cf. ici note 4), et l'article de M. Block de 1872, ajoute que ces deux textes "établissent des plus nettement que c'est dans les milieux savants et non dans la classe ouvrière et le socialisme que le *Capital* a d'abord été connu et a trouvé un écho". p. 71.

de Marx. Leur discipline est en effet celle où se trouvent noués, de la façon la plus immédiate, le théorique et le politique. Sensibilisés à l'extrême par la révolution de 1848 au danger politique que représentent socialisme et communisme, les économistes le sont aussi à la critique des mécanismes socio-économiques, et à celle de l'économie politique elle-même, que développent depuis plus de quarante ans les socialistes français. Mais cependant, pour qu'ils rencontrent Marx, encore fallait-il que la conjoncture s'y prête.

On remarque en effet que le *Journal des Économistes* - dont on se souvient qu'il mentionne Marx, mais sans lendemain, en 1846 - n'a pas signalé la publication en Allemagne par celui-ci de la *Contribution à la critique de l'économie politique* en 1859, ni surtout celle du *Capital* en 1867. Et pourtant Maurice Block, économiste d'origine allemande, très au fait de l'actualité éditoriale d'outre-Rhin en matière économique, était déjà depuis de longues années l'un des collaborateurs les plus assidus de la revue. Certes le silence de la critique qui entoura, en Allemagne même, cette première édition du *Capital* - et que les efforts de Marx et d'Engels pour promouvoir le livre ne réussirent pas à briser - doit avoir fortement joué. Mais il faut y joindre le fait que le théoricien allemand est, à l'époque, presque aussi totalement ignoré dans le mouvement ouvrier et socialiste français, que les économistes scrutent pourtant avec attention.

On ne peut donc que souligner ici le poids d'une conjoncture très particulière, celle de l'après-Commune, qui vient s'ajouter aux spécificités de l'économie politique et conditionner cette rencontre initiale d'intellectuels non socialistes avec l'auteur du *Capital*. Sur ce plan, le premier élément à prendre en compte est que le nom même de Marx émerge brusquement en France dès le début de l'insurrection parisienne. Il est en effet stigmatisé par des journaux à sensation versaillais comme le chef d'une Internationale honnie et qui serait manipulée par Bismarck. C'est donc à la faveur d'une véritable campagne de désinformation qu'il est désormais célèbre. Mais, surtout, le traumatisme laissé par la guerre civile est profond. Vécu comme une répétition - dont l'horreur est décuplée - des événements de 1848, le choc de la Commune va aiguiser encore l'inquiétude des économistes, et leur volonté d'éradiquer toute tentative de subversion, à commencer bien sûr par celle de l'AIT.

Cependant, si le socialisme a été écrasé et durablement désorganisé en France, il n'en va pas de même en Allemagne. Or la menace vient maintenant de là. Elle réside dans la vitalité théorique, multiforme et potentiellement contagieuse, du socialisme allemand. Et c'est bien dans ce cadre, celui d'une étude attentive de la situation outre-Rhin, à la croisée exacte du politique et du théorique, que Maurice Block "découvre" Marx, - qu'il installe d'emblée dans sa double stature de dirigeant révolutionnaire et de théoricien.

1 - "Le grand chef de l'Internationale"

Jusqu'en 1871, on l'a vu, les économistes ignorent Marx. Certains d'entre eux ont pourtant déjà entendu son nom. C'est le cas précisément de Maurice Block, qui dira lui-même l'avoir rencontré en 1844, et de Gustave de Molinari, qui le cite comme l'un des chefs du socialisme allemand, au détour d'un article du *Journal des Débats* en été 1869[3]. Il semble aussi difficile d'imaginer qu'aucun d'entre eux n'ait lu la recension du *Capital* publiée dans la revue de Littré[4]. Pourtant, à l'époque, rien ne vient, à son propos, retenir leur attention. En particulier nul d'entre eux ne semble soupçonner son rôle dans l'Internationale. En tous cas aucun des textes consacrés par les économistes à l'Association ne le mentionne, y compris quand il s'agit des comptes rendus de ses congrès auxquels, comme on l'a dit, Baudrillart, puis Courcelle-Seneuil ont assisté.

---

3 Gustave de MOLINARI, *Le Mouvement socialiste et les réunions publiques avant la révolution du 4 septembre 1870,* Paris, Garnier frères, 1872. L'un des chapitres, "Les Trades Unions en Angleterrre" est la reprise d'une série d'articles publiés dans le *Journal des Débats* en juillet-août 1869. L'auteur y écrit que "l'Angleterre a importé depuis 1848 un stock considérable de socialistes étrangers, et notamment les chefs du socialisme français et allemand, MM. Louis Blanc, Karl Marx etc." p. 132.

4 Ce premier compte rendu du *Capital* publié en France est rédigé par un philosophe positiviste russe, Eugène de Roberty, et paraît dans *La Philosophie positive*, 3 (3), nov-déc. 1868, pp. 508-509. Nous y reviendrons plus loin.

Il est vrai que Marx n'est pas présent à ces congrès, et que son action personnelle dans l'Internationale, sans être totalement souterraine, s'entoure d'une certaine discrétion, qu'il juge sans doute nécessaire pour le combat à mener contre les autres tendances socialistes, puissantes dans l'AIT. Toujours est-il que peu nombreux sont les militants, ou même les dirigeants, de la section française de l'Internationale qui connaissent son existence, et surtout ses idées[5]. Paul Lafargue, qui deviendra son gendre en 1868, est bien sûr de ceux -là. Et les deux seules références à Marx que Maurice Dommanget a relevées dans la presse socialiste de 1843 à 1870 sont de sa plume[6]. Lafargue, qui a dû s'exiler à Londres en raison de sa participation active au Congrès international des étudiants à Liège en 1865, vient d'entrer au conseil général de l'AIT en mars 1866. Il collabore à *La Rive gauche* - une feuille de tendance proudhonienne, influente dans le milieu étudiant. Bien qu'encore marqué par les théories de Proudhon et de Blanqui, Paul Lafargue est néanmoins en train de se rapprocher des conceptions de Marx. C'est ainsi que son article "La lutte sociale", publié dans *La Rive gauche* en juillet 1866, se veut une introduction aux idées de celui qu'il présente comme "un éminent socialiste allemand", et dont il reproduit un long fragment de *Misère de la philosophie*[7]. Par ailleurs, P. Lafargue réussit à faire publier la traduction d'un extrait de la préface du *Capital* dans le journal d'inspiration proudhonienne *Le Courrier français* (numéro du 1er octobre 1867), au moment de la parution de l'édition

---

5 Maurice DOMMANGET, *L'introduction du marxisme...*, op. cit., p. 22. L'auteur rapporte une anecdote relatée par James Guillaumes dans ses *Souvenirs*, montrant que Benoît Malon, l'un des reponsables de la section française, ignorait jusqu'au nom de Marx en mars 1870.

6 *Ibid.*, p. 21.

7 Paul LAFARGUE, *Textes choisis, Introduction et notes par Jacques GIRAULT* Paris, Ed. sociales, 1970. Introduction, p. 13-15. Leslie DERFLER, *Paul Lafargue and the Founding of French Marxism (1842-1882)*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1991, p. 48 et 50-53. L'auteur estime qu'il s'agit du "premier compte-rendu de la doctine de Marx apparu en France".

allemande[8]. Ces textes montrent bien le rôle de précurseur joué par Lafargue dans la diffusion en France des idées de Marx. Mais ils ne permettent pas de conclure pour autant que celui-ci soit véritablement connu, à l'époque, au-delà du cercle très étroit d'une poignée d'"internationaux"[9].

Le contraste est donc grand entre ce personnage presque ignoré en France qu'est l'auteur du *Capital*, et la publicité soudaine que vont lui apporter, brusquement, quelques journaux anticommunards.

Marx à la "une" des journaux.

Dès le 14 mars 1871 en effet, *Paris-Journal* lui consacre un article sous le titre "Le Grand Chef de l'Internationale" ; et le 19 mars, au lendemain de l'insurrection parisienne, le même journal publie, en première page, une "Lettre du Grand Chef de l'Internationale", dont le texte est reproduit , le 20 mars, par *Le Soir*. Ces coupures de presse ont été conservées dans le dossier de la police française concernant Marx ; un dossier disparu aujourd'hui, mais dont l'historienne Jeannine Verdès a pu prendre connaissance[10]. La lettre en question, signée de Marx et datée du 28

---

8 Maurice DOMMANGET, *L'Introduction du marxisme...*, op. cit., p. 72-73. Dommanget souligne que ces deux interventions "font incontestablement (de Lafargue) le premier en date des introducteurs du marxisme en France" p. 181.

9 Samuel BERNSTEIN, *The Beginnings..., op. cit.* p. 109. L'auteur évoque le cas d'Albert Richard, à l'époque membre de la section lyonnaise de l'AIT, dont la brochure *L'Association internationale des travailleurs,* publiée à Lyon au printemps 1870, ne cite pas Marx, alors qu'elle fait référence deux fois à Proudhon.

10 Jeannine VERDES, " "BA 1175", Marx vu par la police française (1871-1883)", *Cahiers de L'ISEA*, Série S (10), août 1966, p. 85. L'article analyse le dossier de Marx versé aux archives de la Préfecture de Police (BA 1175), mais qui en a été retiré en 1938. L'auteur a pu en effet disposer, par l'intermédiaire de Maximilien Rubel, d'une copie de ce dossier réalisée dans les années 1930, et qu'elle estime à peu près complète. Le texte de *Paris-Journal* du 19 mars est reproduit dans l'article de J. Verdès.

février, est adressée à Serrailler. Elle critique l'attitude de certains membres français de l'Internationale, et incite les ouvriers à prendre exemple sur "leurs frères d'Allemagne", qui "ne cherchent point leur force dans l'émeute[11]". Ce texte est bien évidemment un faux qui vise à semer le désarroi dans les rangs socialistes, tout en soulignant l'enracinement allemand de l'AIT. Sa diffusion est importante : il a été affiché sur les murs de Paris[12], et mentionné par le *Times*, qui avait déjà reproduit l'article du 14 mars transmis par son correspondant parisien. Marx s'empresse de démentir cette "impudente mystification" auprès du *Times* et d'autres journaux anglais. Mais la campagne dont il est l'objet ne s'arrête pas là. Dans une lettre à Wilhelm Liebknecht, il dénonce de nouveaux mensonges des journaux français. Le plus récent, écrit-il, provient du *Soir,* d'où il s'est répandu dans les feuilles réactionnaires de province. Et Marx de recopier lui-même pour son correspondant la dépêche du journal *La Province,* que sa fille Laura lui a fait parvenir de France :

> "Paris. 2 avril. Une découverte en provenance d'Allemagne a fait sensation ici. On a constaté de manière authentique maintenant que Karl Marx, l'un des chefs les plus influents de l'*Internationale* a été *le secrétaire privé du Comte de Bismarck* en 1857 et n'a cessé depuis lors de rester en relations avec son ancien patron[13]".

Voilà donc Marx, parfait inconnu il y a peu, placé sous les projecteurs des "médias" de l'époque dans le rôle infamant du domestique de Bismarck ! La légende va survivre à la Commune, dans la presse de droite, pendant plusieurs années. Marx, quant à lui, accuse Stieber, le chef

---

11 *Ibid.*, p. 85.

12 Maurice DOMMANGET, *L'Introduction du marxisme..., op. cit.*, p. 96. Par ailleurs un autre élément témoigne de l'écho de cette lettre. Le *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle* de Pierre LAROUSSE, fin 1873, ignore qu'il s'agit d'un faux, et en cite un passage pour souligner que Marx n'a pas poussé les parisiens à l'insurrection. cf. T. X, article "Marx" (non signé), p. 1292.

13 Lettre de Marx à Wilhelm Liebknecht, Londres (vers le 10 avril) 1871, dans MARX ENGELS, *La Commune de 1871. Lettres et déclarations pour la plupart inédites.* Traduction et présentation de Roger DANGEVILLE, Paris, UGE, Col. 10/18, 1971, p. 184.

de la police prussienne, avec lequel des éléments de l'ancienne police bonapartiste resteraient en contact, d'être à l'origine de la calomnie, et d'alimenter la "presse policière" versaillaise[14].

Le dossier de la police française ne suffit pas à trancher sur ce point, mais il est évident que des contacts de ce type ne laissent pas de trace écrite. Toutefois d'août 1871 à septembre 1872, six notes de police présentent Marx comme agent de Bismarck. La première et la plus claire est datée de Londres le 31 août 1871, au moment de la rupture des Trade Unions avec l'AIT, qu'au reste elle signale. Elle annonce que la rumeur est répandue par Cremer,un leader syndicaliste anglais, ancien membre du Conseil général[15]. Marx, en été 1870, quand le bruit commençait à circuler dans l'Internationale elle-même, considérait qu'il provenait de son sein, et incriminait Bakounine[16]. En réalité les deux hypothèses sur l'origine de cette diffamation ne sont pas contradictoires, et peuvent très bien s'épauler l'une l'autre. Tant il est vrai que l'Internationale ne manquait ni d'ennemis de Marx (et pas seulement Bakounine), ni d'agents provocateurs des polices prussiennes et françaises, prêts à utiliser toutes divergences politiques et personnelles.

On notera toutefois que la police française collationne d'autres informations sur les activités supposées occultes du dirigeant socialiste. En 1872 un rapport venant d'Espagne explique que celui-ci "est actuellement considéré comme un agent de plusieurs gouvernements". La même année, différents indicateurs rapportent l'écho des sympathies bonapartistes de Marx, tandis que des renseignements persistants en font un conspirateur préparant un attentat contre Thiers[17]!

---

14 *Ibid.*, p. 183-184.

15 Jeannine VERDES, "BA 1175 ...", *op. cit.* p. 92.

16 MARX ENGELS, *La Commune de 1871, op. cit*. p. 184.

17 Jeannine VERDES, "BA 1175...", op. cit., p. 108 ; p. 97 et 99 : notes datées de Londres les 23 février, 11 mars et 7 août 1872 ; cette dernière prévient que, devant "le Conseil suprême", Marx a annoncé avoir envoyé en France "le citoyen Ranvier" doté de 15000

Pour en rester à la période de la Commune, les journaux qui alimentent cette campagne de désinformation relèvent de la presse à sensation, mais sont aussi, faut-il le préciser, des organes favorables aux versaillais. La Commune va les interdire. *Paris-Journal* est un des premiers à être supprimé, dès le 4 avril, en raison de la violence de ses attaques contre les nouvelles institutions ; *Le Soir* le sera le 18. Tous deux reprennent aussitôt leur parution à partir de Versailles. Et le massacre des derniers insurgés n'arrêtera pas, bien au contraire, le zèle des faussaires. Benoît Malon en atteste. "Le Paris-journal, écrit-il, avait pour spécialité d'inventer chaque jour des réunions de l'*Internationale*, où l'on avait rédigé force manifestes *authentiques et irréfutables*[18]".

Marx et Engels multiplient donc les démentis aux journaux anglais qui répercutent ces "informations" venues de cette "petite presse française de boulevard[19]". C'est ainsi que le 13 juillet Marx dénonce "les inventions de la police parisienne que l'on fait passer quotidiennement sous mon nom dans les journaux[20]". De fait son dossier de police contient une coupure de *Paris-Journal* du 5 juillet, publiant une nouvelle lettre qui lui est attribuée. Datée de Berlin le 28 avril, celle-ci est adressée "à l'un des hauts personnages de la Commune", désigné par une initiale. Le texte en est assez habile car il met en scène un Marx incitant les parisiens à traiter avec Versailles, tout en dénonçant les machinations et arrière-pensées de

---

francs et des "instructions nécessaires pour acheter un homme capable de tuer M. Thiers, pendant son séjour à Trouville".

18 Benoît MALON, *La Troisième défaite du prolétariat français,* Neuchâtel, G. Guillaume fils, 1871, p. 513.

19 MARX ENGELS, *La Commune de 1871, op. cit.* p.158 et p. 171. Dans cette lettre au *Spectator* et à l'*Examiner*, datée du 21 juin 1871, Engels affirme que "tous les prétendus manifestes (...) dont la presse anglaise fourmille (et qui tous ont d'abord été publiés par le fameux *Paris-Journal*) sont, sans exception aucune, l'oeuvre de la police versaillaise"

20 *Ibid.*, p. 172.

Bismarck d'une façon telle qu'il semble, au lecteur, l'avoir connu de près[21]. La publication de faux documents de ce genre - manifestes et proclamations incendiaires attribués à l'Internationale - continue durant tout l'été. Une autre protestation vigoureuse envoyée par Marx figure dans son dossier. Elle a été publiée début septembre par *La Vérité*, *Le Soir* et *Paris-Journal*[22].

Marx est donc désormais connu, et il se plaint de ce que "des journalistes, des gens de toutes espèces (le) harcèlent pour voir le *monstre* de leurs propres yeux[23]". Il va cependant finir par accorder deux interviews aux correspondants du *New York World's* et du *New York Herald*. L'article de ce journal est repris par *Le Gaulois* le 22 août. Il présente le "célèbre chef de l'Internationale" comme partisan d'une action purement légale qui, à travers le parlement, devrait conduire à la victoire en Angleterre. Là encore Marx désavouera les paroles qui lui sont prêtées auprès du *Gaulois*[24]. Les journalistes continuent pourtant de s'intéresser à lui. *Le Figaro* publie une biographie de ce personnage "dont on a beaucoup parlé", et que le journaliste Francis Magnard, qui signe l'article, décrit sans acrimonie . Il est visiblement surpris de rencontrer "un assez bel homme, qui porte d'abondants cheveux gris, une belle barbe blanche, un lorgnon, qui a l'air d'un gentleman et ne laisse deviner par aucun signe extérieur

---

21 Jeannine VERDES, « BA 1175 » … op. cit., p. 88-89. *Paris-Journal* ne manque pas d'encourager, également, le climat de psychose envers l'Internationale qui se développe sur les ruines de la Commune : "Nous ne sommes encore que trois millions tout au plus, fait-il dire à Marx, dans vingt ans nous serons cinquante, cent millions peut-être. Alors, le monde nous appartiendra".

22 *Ibid.*, p. 91.

23 Karl MARX, Jenny MARX, Friedrich ENGELS, *Lettres à Kugelmann,* Ed. sociales, 1971, lettre de Marx, 27 juillet 1871, p. 201. A propos de la campagne de calomnies dont il est l'objet, Marx ajoute cette réflexion : "La presse quotidienne et le télégraphe qui répand ses inventions en un clin d'œil dans tout le globe fabriquent plus de mythes en un jour qu'on ne pouvait en fabriquer autrefois en un siècle".

24 Jeannine VERDES, *op. cit.*, p. 90.

son rôle d'agitateur infatigable[25]". Enfin, la célébrité récente de Marx s'exprime pleinement quand *L'Illustration* publie en première page le portrait du "chef de l'Internationale", tandis qu'un long article, non signé, éclaire sa biographie[26].

La hantise de l'Internationale

C'est donc bien la presse versaillaise qui fait connaître Marx en France en tant que dirigeant de l'Internationale. Comme tel, il est, dans ses colonnes, l'homme d'une Allemagne haïe qui tire les ficelles de l'Association. Celle-ci est d'abord utilisée par certains journaux pour jouer contre la Commune, avant qu'ils ne la rendent responsable de tous ses "crimes". Et pourtant il nous faut constater un fait à première vue étrange. Alors que, au lendemain de la Semaine sanglante, se développe un climat de peur et de haine envers l'Internationale, et qu'une importante littérature fleurit à son propos, les livres les mieux documentés sur le sujet font pratiquement le silence sur Marx.

La défaite parisienne, en effet, ne met évidemment pas fin au déferlement de cette vague d'intense peur sociale qui vient de submerger les classes possédantes. La hantise de l'Internationale s'amplifie même. La

---

25 *Ibid.*, p. 95.

26 *L'Illustration*, 11 nov. 1871, p. 305 et p. 310-311. Cette information est donnée par la fille de Marx, Jenny, dans une lettre du 21 déc. 1871 à la famille Kugelmann, dans *Lettres à Kugelmann,* op. cit., p. 211. Marx et sa famille se retrouvent d'ailleurs même dans les pages réservées au "carnet mondain". C'est ainsi que quelques mois plus tard le 27 juin 1872, Jenny fait part à ses correspondants de son prochain mariage, "si souvent annoncé par la presse policière de paris". "La semaine dernière, ajoute-t-elle, *Le Gaulois* m'a mariée pour la vingtième fois". Mais il se trouve que le mari que le journal lui a "choisi" n'est pas le bon, c'est-à-dire Charles Longuet. Dans sa rubrique "Ce qui se passe", *Le Gaulois* annonce en effet le 18 juin 1872 qu'un citoyen Landeck "vient d'épouser à Londres la fille de Karl Marx, le grand pontife de l'Internationale". *Ibid.*, p. 217 et note 6.

circulaire de Jules Favre, début juin, appelant solennellement les gouvernements européens à la proscrire n'est d'ailleurs pas pour rien dans cette cristallisation du traumatisme social autour de l'Association. Celle-ci renvoie, dans l'imaginaire de l'époque, au secret des complots républicains et communistes d'antan, comme à l'angoisse de destruction de la société elle-même, déjà ressentie en 1848 et maintenant réactivée. Mais s'y ajoute bien sûr la phobie de cette "main de l'étranger", s'activant dans l'ombre pour parachever le désastre national de la défaite et de l'invasion. Sur l'AIT viennent donc se fixer tous les fantasmes d'esprits profondément perturbés par l'écrasement de la patrie et la violence de la guerre civile.

Le livre de l'avocat lyonnais Oscar Testut, *L'Internationale,* est le premier en date des nombreux ouvrages consacrés à l'AIT pour appeler à son éradication. Il est publié avant même la chute de la Commune et ses deux éditions initiales s'arrachent en quelques jours, tandis que la troisième sert de référence aux auteurs qui vont suivre. L'Internationale, déclare-t-il, est seule responsable de l'insurrection du 18 mars qu'elle a suscitée et dirigée. Elle est, affirme Testut, "un véritable fléau ; il est de notre devoir le plus impérieux de la combattre vigoureusement : il y va de l'existence même de la société[27]". Ailleurs, dans les anonymes *Mystères de l'Internationale*, on écrit que l'insurrection communaliste, avec sa "horde de meurtriers et d'incendiaires" venus de l'AIT, n'a été qu'un "incident", annonçant "cette formidable avalanche humaine, qui, semblable à l'antique invasion des Barbares, est prête à s'abattre sur le monde

---

27 Oscar TESTUT, *L'Internationale*, Paris, Lachaud éditeur. Versailles, Subercazes, libraire. 3e éd., 1871. "Préface", Paris le 10 juin 1871, p. VII-IX. L'historien Georges Weill note que Testut a utilisé une documentation considérable - dont les papiers saisis en 1870 chez le dirigeant lyonnais de l'AIT, Albert Richard - mais que "la passion politique" altérait son jugement. L'avocat continua sa très vigoureuse compagne par une série d'articles du même style, parus d'avril à décembre 1872, dans *Paris-Journal*. Georges WEILL, *Histoire du mouvement social en France (1852-1924),* Alcan, 1924, 3ème éd., p. 161.

civilisé[28]". Dans une veine proche, l'avocat - et futur économiste - catholique Claudio Jannet assure qu'"il s'agit de l'existence même de la société". Car l'Internationale, dans la foulée du soulèvement parisien, prépare "la destruction systématique du christianisme", grâce à l'aide de tous ceux qu'elle a déjà réussi à phagocyter : mouvement coopératif, Ligue de l'enseignement, cercles positivistes et franc-maçonnerie. Ses "millions" d'adhérents seraient dirigés de Londres par quelques meneurs "en communication avec les chefs des grandes sociétés secrètes et peut être aussi avec certains gouvernements" - parmi lesquels l'auteur soupçonne ceux, protestants, de Prusse mais aussi d'Angleterre - parce qu'ils rêvent de "détruire la France et le catholicisme[29]". Le professeur de philosophie au Collège de France, Adolphe Franck, voit lui aussi dans la Commune l'émanation et l'instrument de l'AIT. C'est dans cette Association, prévient-il, "qu'est le véritable danger de notre temps, c'est là que se trouve depuis des années une formidable conspiration contre la liberté et la civilisation de l'Europe[30]".

Cependant, prêts aux imaginations les plus débridées sur la toute-puissance supposée de l'Internationale, nos auteurs sont plus proches de la réalité quand ils décrivent les structures et le fonctionnement de l'Association. Sur ce point les informations assez précises de Testut sont reprises dans les parutions plus tardives. Or Oscar Testut est plus que sobre sur le rôle de Marx. Il le cite en tant que secrétaire correspondant

---

28 *Les Mystères de l'Internationale. Son origine, son but, ses chefs, ses moyens d'action, son rôle sous la Commune,* Paris, E. Dentu, 1871, p. 95 et 79.

29 Claudio JANNET, *L'Internationale et la question sociale,* Paris, Douniol, juin 1871, p. 6-7, 22-26. Jannet évalue à trois millions les adhérents de l'AIT en France, sur un total de cinq millions (p. 14). Les *Mystères* n'en dénombrent qu'un million en France (p. 1).

30 Adolphe FRANCK, *Le Communisme jugé par l'histoire, depuis son origine jusqu'en 1871,* 3e éd., Paris, Lachaud, 1871, p. 24. Il s'agit d'une nouvelle édition du livre publié en 1848, que nous avons déjà mentionné. Il est précédé d'une longue étude sur "Le communisme en 1871, avant et depuis l'insurrection du 18 mars", datée du 15 mai 1871 à Fontainebleau (ce qui est bien sûr significatif, comme l'est l'indication de l'adresse de la succursale à Versailles de l'éditeur).

pour l'Allemagne, et membre du Conseil général en 1868. Mais une note est ajoutée dans la troisième édition (mai-juin 1871), où l'auteur constate que quelques changements ont eu lieu dans la composition du Conseil général. Marx est désormais absent de la liste qu'il présente ; ce que O. Testut explicite ainsi :

> "Quant à Karl Marx, c'est à tort que les journaux l'appellent le grand chef de l'*Internationale* ; il n'est simplement que secrétaire correspondant pour l'Allemagne[31]".

Il est donc clair que l'avocat, en analyste qui se veut sérieux et informé, tient à se démarquer des "révélations" lancées par la presse à sensation. Cette rectification est d'autant plus importante que son livre est tenu longtemps pour l'ouvrage de référence sur l'AIT.

En élargissant le propos d'ailleurs, on ne peut exclure l'hypothèse que les auteurs dont la réputation est établie - Franck, Jannet, ou Villetard dont nous allons parler - s'abstiennent de citer Marx en raison précisément du climat équivoque de désinformation qui a entouré la première divulgation de son nom. On aboutit ainsi à ce résultat, très paradoxal, que les textes les plus solides sur l'AIT (ce qui n'empêche pas, on l'a vu, l'extrême virulence de leurs appréciations) en viennent à sous-estimer, voire à ignorer le rôle de Marx. C'est ainsi que Claudio Jannet ne prononce pas son nom, et qu'Adolphe Franck s'abstient de désigner quiconque lorsqu'il évoque "les missionnaires et les fondés de pouvoir de cette association redoutable" qu'est l'AIT[32]. Edmond Villetard, rédacteur au *Journal des Débats*, fait, lui aussi, silence sur Marx dans son *Histoire de l'Internationale* qui paraît début 1872.

---

31 Oscar TESTUT, *L'Internationale, op. cit.*, p. 37.

32 Adolphe FRANCK, *Le Communisme jugé par l'histoire..., op. cit.*, p. 6. Cl. JANNET mentionne cependant Bakounine (p. 26). Le nom de celui-ci a été connu des économistes avant celui de Marx parce qu'en 1868 il représentait les ovalistes lyonnaises au congrès de l'AIT, et qu'il avait tenté quelques jours plus tard d'imposer sa direction au congrès de la Ligue de la paix.

A vrai dire, la chose est encore plus curieuse pour cet ouvrage bien documenté, et qui fait référence à la position de Fribourg, l'un des fondateurs de la première section française de l'AIT. En suivant celui-ci, Villetard constate en effet que l'influence du socialisme français, un temps prépondérante durant la "période parisienne" de l'Association, a été battue en brèche. Et, citation de Fribourg à l'appui, il fustige "cette seconde période, dite russo-allemande, (où) l'Internationale devient communiste, c'est-à-dire autoritaire[33]". Or ce texte est tiré de la préface du livre de Fribourg, *L'Association Internationale des Travailleurs*, publié depuis peu, et dans lequel, en expliquant sa propre déception militante, celui-ci dénonce explicitement le rôle de Marx. Depuis le congrès de Bâle en 1869, explique-t-il, "le collectivisme russo-allemand l'emporte (...) Il est évident pour tous que Karl Marx, le communiste allemand, Bakounine, *le barbare russe* - comme il se complaît à se dénommer lui-même, - et Blanqui, l'autoritaire forcené, forment le triumvirat omnipotent[34]". Pourquoi Villetard ne répercute-t-il pas cette appréciation de Fribourg ? Aucune certitude, évidemment, n'est possible. Mais il est plausible en tous cas que ce soit parce qu'il se refuse à cautionner une rumeur en contradiction flagrante avec "l'information", donnée par l'expert qu'est Testut, sur l'influence déclinante de Marx depuis 1868.

On pourrait faire la même hypothèse en ce qui concerne l'article de Charles de Mazade paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er mai 1872. L'auteur relève la responsabilité de l'Internationale "que l'Empire a contribué à former", dans le déclenchement de la Commune. Mais bien qu'il s'appuye notamment sur les déclarations de Tolain et de Fribourg, il se contente de noter que les militants français avaient à affronter "des

---

33 Edmond VILLETARD, *Histoire de l'Internationale*, Paris, Garnier frères, 1872, p. 270.

34 E.E. FRIBOURG, *L'Association Internationale des Travailleurs*, Paris, Le Chevalier, 1871, p. 140. Fribourg a rencontré Marx à Londres en 1865. Mais il connaît visiblement peu de choses de sa pensée, excepté sa "haine profonde" pour Proudhon, que Marx lui a avouée. A ce propos d'ailleurs, il écrit que *Misère de la Philosophie* est un chapitre du *Capital* (p. 46.).

théoriciens, des communistes anglais et allemands", dont il se garde bien de citer les noms[35].

Il existe toutefois une exception à cette discrétion sur Marx, et elle est savoureuse : on la trouve dans *Les Mystères de l'Internationale.* L'ouvrage relève certes davantage du pamphlet, mais l'auteur, anonyme, y insère quelques considérations qui ne manquent pas d'intérêt. Il s'élève, par exemple, contre la thèse généralement admise d'une origine anglaise de l'AIT, en affirmant que "la pensée de l'Internationale est allemande. Elle a pris naissance dans des régions politico-philosophiques" fort éloignées du monde ouvrier[36]. Toutefois il ne s'agit là que d'une entrée en matière, destinée à introduire l'âme damnée de l'Association : "Karl Marx. Karl Marx, l'étudiant allemand formé à l'école du maître, Karl Marx, la créature du comte de Bismarck[37]".

Mais que l'on ne s'attende pas à une plate reprise des rumeurs courant la ville. Non ; notre auteur a du talent, et il a du s'illustrer ailleurs dans le roman-feuilleton dont l'époque raffole, car tous les ingrédients en sont présents. Rien n'y manque. Ni la belle aristocrate, la mystérieuse Mme de B., dont la demeure sert de refuge aux patriotes allemands. Ni le héros, le jeune et prometteur Otto de Bismarck, qui tout en fréquentant assidument la dame, dès 1836, dans son salon, conçoit d'utiliser à son profit les aspirations nationales des peuples en créant une Internationale. Intervient alors l'Artiste germanique, Richard Wagner en personne, un autre adorateur de la "prêtresse" du lieu, qui lui fait connaître l'inévitable patriote irlandais, étudiant en chimie de surcroît. Elle le présente à Bismarck, qui va le manipuler à son insu. C'est donc cet apôtre de la révolution irlandaise, pérégrinant à travers toute l'Europe durant quinze ans, qui recrute, entre autres militants de la cause, Marx - que Bismarck

---

35 Charles de MAZADE, "L'insurrection du 18 marx et l'enquête parlementaire. L'Empire, le 4 septembre et la Commune", *Revue des Deux Mondes,* 1er mai 1872, p. 75 et 77.

36 *Les Mystères de l'Internationale, op. cit.*, p. 28.

37 *Ibid.*, p. 29.

choisit enfin pour l'envoyer à Londres, en 1862, "avec le programme de l'Internationale en poche[38]". L'affaire, toutefois, ne s'arrête pas là. Car, toujours en 1836, Bismarck a pris contact, aux eaux de Bade, avec le prince Louis-Napoléon. On devine la suite : Napoléon III lui aussi a voulu patronner l'Internationale, mais dans cette sourde lutte où l'empereur et le chancelier "se disputaient l'arme puissante que devait fournir l'Association, l'Allemand l'emportait[39]". Et l'on sait ce qu'il en advint.

Cette incroyable fiction méritait d'être contée, parce qu'elle est la plus imaginative des biographies de Marx que nous ayons rencontrées. Mais est-elle, en fait, si éloignée, sinon par son souffle romantique, de celles que nous livrent les rapports des indicateurs collectés par la police ? De plus, cette figure romanesque du socialiste allemand, s'inscrivant dans la continuité de celles qu'en a dressé un journalisme peu scrupuleux, a certainement contribué, elle aussi, à la réserve, voire au silence, des auteurs qui se veulent sérieux et fiables à l'endroit du rôle de Marx dans l'Internationale.

---

38 *Ibid.*, p. 29-33.

39 *Ibid.*, p. 40, et 108-110.

2 - Des textes généralement ignorés

La Guerre civile en France

Mais il est un autre facteur qui, sans aucun doute, concourt à cette réserve : on ignore très généralement en France, à l'époque, que Marx est l'auteur de l'adresse de l'Internationale sur *La guerre civile en France*. Or la comparaison avec ce qui s'est passé en Angleterre est, sur ce point, très éclairante. C'est à Londres en effet qu'a été publié d'abord ce texte incisif et brillant à la gloire du Paris ouvrier et de sa Commune, où Marx voit le combat d'avant-garde du prolétariat moderne. Le Conseil général de l'AIT, devant lequel il l'a lu le 30 mai 1871, l'adopte à l'unanimité et en décide l'impression. Le manuscrit étant rédigé en anglais, le premier tirage paraît dès le 13 juin, à mille exemplaires et sans nom d'auteur[40]. Les réactions sont immédiates. Marx écrit le 18 juin que la brochure "fait un bruit du diable", et ajoute qu''il a "l'honneur d'être en ce moment l'homme le plus calomnié et le plus menacé de Londres", ce dont il n'est visiblement pas mécontent[41]. La violence de la campagne de presse l'incite d'ailleurs, le 26 juin, par des lettres à différents journaux londoniens, à se déclarer l'auteur du texte, et seul responsable des soi-disant "calomnies" que celui-ci contiendrait envers Jules Favre et le gouvernement français[42].

Le tumulte que fait l'affaire explique l'envol des ventes de *La Guerre civile* : un second tirage de huit mille exemplaires est réalisé fin juin, et une troisième tirage fin juillet. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un historien américain, Kirks Willis, qui a étudié l'introduction de la pensée de Marx

---

40 Karl MARX, *La Guerre civile en France*, Paris, Ed. sociales, 1972, "Note de l'éditeur", p. 18-19.

41 Karl MARX, Lettre à Kugelman du 18 juin 1871, *op. cit.* p. 195.

42 MARX ENGELS, *La Commune..., op. cit*. p. 157-158.

en Grande-Bretagne, voit dans la publication de ce livre précisément ce qui a fait découvrir à un large public le nom de Marx, lequel n'était jusque là connu que dans des cercles ouvriers beaucoup plus restreints. Davantage que la Commune elle-même, dont l'écho fut pourtant très vif en Angleterre, il est, écrit Willis, "un événement qui a catapulté ensemble Marx et l'Internationale de l'obscurité à l'infamie : la publication en juin 1871 de *La Guerre civile en France*[43]". En s'appuyant sur quelques articles des revues de l'époque, dont une contribution vengeresse de Mazzini, l'auteur conclut que Marx "ne fut pas seulement identifié à l'Internationale, mais il fut taché de façon indélébile par la violence et les destructions des communards. Ce fut une flétrissure dont il ne put jamais se débarasser[44]".

Les choses nous semblent avoir été très sensiblement différentes en France. Excepté pour une certaine presse, on l'a vu, le nom de Marx n'est pas aussi directement lié à l'oppobre de la Commune ; ne serait-ce justement que parce que le texte de *La Guerre civile* est peu connu, et qu'on ignore en général qui en est l'auteur. La traduction française de l'adresse de l'AIT a pourtant été rapidement prête, et le journal des sections belges, *L'Internationale,* l'a publiée du 16 juillet au 3 septembre 1871. De plus en juin 1872, à Bruxelles, elle fut tirée en brochure à neuf mille exemplaires[45]. Mais la diffusion en France de ces éditions belges fut à coup sûr très limitée, compte tenu de l'état de siège et de la désorganisation du socialisme français.

En tous cas, quand le contenu de l'adresse est connu, le nom de son auteur ne l'est pas. C'est ainsi que Benoît Malon cite des extraits du texte, soulignant qu'il a "défini nettement la Commune, et fait ressortir sa haute signification socialiste et fédéraliste". Mais il ignore visiblement que Marx

---

43 Kirk WILLIS, "The introduction and critical reception of marxist thought in Britain, 1850-1900", *The Historical Journal,* vol.XX, 2, june 1977, p. 425.

44 *Ibid.,* p. 427.

45 Karl MARX, *La Guerre civile en France, op. cit.,* p. 18.

l'a rédigé[46]. La situation d'Edmond Villetard est semblable, bien que son appréciation soit évidemment opposée. Son *Histoire de l'Internationale* fournit en appendice le texte intégral de "cet abominable factum" qu'est à ses yeux l'adresse du Conseil général, mais sans en citer l'auteur[47]. En fait, il semble bien que seule la police, en France, détenait la vérité sur ce point. L'un de ses informateurs, en effet, rend compte de la réunion de la section belge de l'AIT, le 26 juin 1871, où lecture a été donnée de *La Guerre civile en France* - "rédigée par les soins du fameux Karl Marx" précise-t-il. L'indicateur, qui ne manque pas de culture politique, résume le texte en quelques lignes avant d'ajouter : "Il y a cinq pages d'insultes de tous genres, à l'adresse de plusieurs membres du gouvernement français actuel et de M. Thiers[48]". Mais on se doute bien toutefois que, étant donné la teneur de ce vibrant manifeste, la police n'avait aucun intérêt à lui faire de la publicité, fût-ce pour en dénoncer l'auteur.

Le nom de Marx n'est donc pas lié immédiatement, en France, à la brochure controversée qui lui valut une célébrité plus que suspecte en Angleterre[49]. Cependant *La Guerre civile* n'est pas le seul de ses écrits qui demeure inconnu. L'existence même du *Manifeste communiste* est

---

46 Benoît MALON, *La Troisième défaite..., op. cit.* p. 517. De même Malon donne le texte intégral des statuts de l'AIT, mais n'en connaît pas le rédacteur. Par ailleurs, Maurice Dommanget relève que *L'Emancipation*, un journal socialiste publié à Toulouse, et qui sera lu par le jeune Gabriel Deville, a fait paraître des extraits de *La Guerre civile* sans en donner l'auteur (numéro du 1er janvier 1872), *L'Introduction du marxisme..., op., cit.,* p. 117.

47 Edmond VILLETARD, *Histoire de l'Internationale, op., cit.,* p. 327-384. Lui aussi reproduit les statuts de l'AIT, sans en indiquer l'auteur, p. 285-288.

48 Jeannine VERDES, *op. cit.*, p. 87.

49 On notera pourtant que fin 1873, le *Grand Dictionnaire* de Pierre LAROUSSE indique que Marx est l'auteur de *La Guerre civile,* "un violent factum qui produisit une très grande sensation, et qui fut en partie la cause des attaques passionnées dont l'Internationale ne tarda pas à être l'objet". Art. "Marx", *Grand Dictionnaire..., op. cit.*, p. 1292.

totalement ignorée en France, et le restera très longtemps comme on le verra[50]. Il en va de même des *Luttes de classes en France* et du *Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*. Les articles qui composent le premier de ces ouvrages ont paru en 1850, mais ce n'est qu'en 1895 qu' Engels les réunit en volume ; sa publication en français aura lieu seulement en 1900. Quant au second titre, il paraît en 1852 dans une revue de New York, et est réédité en allemand en 1869. Il ne sera publié en français qu'en 1891. Par ailleurs, on a déjà signalé que la publication de *Misère de la Philosophie* à Paris en 1847 a eu une diffusion très restreinte, et que la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 était ignorée, même des économistes français.

Il est donc parfaitement clair qu'aucun des écrits de Marx - leur teneur, bien sûr, mais même leur existence - n'est connu en France en 1871 ; à l'exception toutefois, on l'a dit, du *Capital*, dont les deux seules références qui lui ont été faites - par P. Lafargue, et par E. de Roberty dans *La Philosophie positive* - n'ont dû toucher, en 1867 et 1868, qu'un public très limité. Il est vrai cependant que la biographie de Marx publiée par *Le Figaro* en septembre 1871, (ainsi que celle de *L'Illustration*) dont l'audience fut à coup sûr plus large, le présentent comme l'auteur du *Capital*[51]. Et c'est bien là d'ailleurs l'œuvre qui allait faire connaître le Marx théoricien, dans les milieux intellectuels d'abord, avant même qu'il ne le soit des socialistes.

Sur ce point également la situation en France diffère de celle de l'Angleterre, où des textes de Marx ont circulé très tôt dans des cercles d'ouvriers radicaux. Kirk Willis indique en effet que "Marx devint d'abord

---

50 En ce qui concerne une éventuelle édition française du texte en 1848, dont aucune trace n'a été retrouvée, cf Maurice DOMMANGET, *L'Introduction..., op. cit.,* p. 67.Le *Manifeste* paraît pour la première fois en français à New-York, dans *Le Socialiste* du 20 janvier au 30 mars 1872. Il ne sera disponible en brochure en France qu'en 1895.

51 Jeannine VERDES, *op. cit.,* p. 95. L'article du *Figaro* mentionne également les activités de journaliste révolutionnaire de Marx, en citant la *Rheinische Zeitung,* les *Annales franco-allemandes*, et la *Neue Rheinische Zeitung*. Il ajoute aussi la rédaction des statuts de l'AIT, mais ne cite pas le *Manifeste communiste.*

connu par des Anglais en tant que journaliste révolutionnaire et pamphlétaire politique[52]". C'est que les contacts noués par Engels, dès son premier séjour en Angleterre, avec le mouvement chartiste, et tout spécialement avec Julian Harvey, lui permirent de publier des articles dans la *Northern Star* dès 1843. Ces liens d'Engels, puis de Marx lui-même à partir de 1849 quand il s'installe à Londres, avec le mouvement ouvrier anglais expliquent que le *Manifeste* ait été traduit et publié dans le journal de la gauche chartiste, le *Red Republican*, fin 1850 - ce qui lui valut les commentaires effrayés du *Times*[53]. Durant les années 1850, c'est dans le *People's Paper* d'Ernest Jones, le leader chartiste socialiste proche de Marx et d'Engels, que tous deux font paraître des articles[54]. Quelque limité que soit le tirage de ces journaux, on peut donc en conclure que, en Angleterre, les idées de Marx ont commencé à pénétrer dans le mouvement ouvrier bien avant qu'elles ne retiennent l'attention des milieux cultivés. *Le Capital* y fut, en revanche, traduit beaucoup plus tard qu'en France, et il ne parut en volume qu'en 1887[55].

La première édition française du *Capital*

Il n'en va pas de même, on le sait, de sa traduction française qui fut livrée au public à partir de 1872. En fait, Marx nourrissait le projet d'une édition française du *Capital* depuis sa publication en 1867. Mais les

---

52 Kirk WILLIS, *op. cit.*, p. 421.

53 *Ibid.*, p. 423.

54 *Ibid.*, p. 429. Le tirage du *People's Paper*, l'organe de ce "chartisme rénové et marxisé", était de l'ordre de 2500 à 3000 exemplaires ; voir François BEDARIDA, "Le socialisme anglais de 1848 à 1875", dans Jacques DROZ, *Histoire générale du Socialisme*, t. I, *op. cit.*, p. 562-563.

55 *Ibid.*, p. 420. L'année suivante, en 1888, paraît la traduction du *Manifeste*, donc plusieurs années avant sa publication en brochure en France.

différentes tentatives faites pour trouver un éditeur échouèrent[56]. La Commune l'incita évidemment à intensifier ses efforts, et fin 1871 il parvient, avec l'aide de Laura et Paul Lafargue ainsi que celle de Charles Longuet, à réunir éditeur et traducteur. C'est par l'intermédiaire d'Edouard Vaillant que Ch. Longuet lui indique le traducteur, Joseph Roy. Celui-ci, ami de Vaillant qui l'a introduit auprès de Feuerbach, avait traduit dans les années 1860 *L'Essence du christianisme*[57]. Ce qui, de toute évidence, laissait augurer à Marx une bonne maîtrise de cette langue allemande "hégélienne" qui est largement la sienne dans *Le Capital*. Quant à l'éditeur, Maurice La Châtre, il est découvert par les Lafargue à Saint-Sébastien, en Espagne, où ils ont tous trouvé refuge après la Commune.

Maurice La Châtre est un personnage haut en couleur. Né en 1814 dans une famille de noblesse d'Empire, il abandonne très jeune la carrière militaire et se consacre à la propagande saint-simonienne, ce qui est à l'origine de sa première condamnation en 1835. Puis s'étant établi libraire-éditeur en 1843, il publie notamment *Les Mystères du peuple* d'Eugène Sue, dont il devient l'ami, ainsi qu'une *Histoire des papes,* rédigée par lui-même - dont le sous-titre, *Mystères d'iniquité de la cour de Rome*, dit assez son profond anticléricalisme. Dans les années 1850, tout en poursuivant son travail d'éditeur, il organise dans son château du sud-ouest une "commune modèle", nantie d'une banque de crédit mutuel[58], qui témoigne de ses conceptions phalanstériennes mâtinées de proudhonisme du moment. Peu après, la publication de son *Dictionnaire universel*, progressiste et anticlérical, sera l'occasion d'une nouvelle condamnation, à laquelle il se soustrait en se réfugiant à Barcelone jusqu'en 1864. Il participe activement à la Commune comme capitaine fédéré, et échappe à l'arrestation le 24 mai 1871. Il sera néanmoins condamné par contumace à la déportation en 1873. Commence alors pour lui une longue période

---

56 Jean-Pierre LEFEBVRE, "Introduction", dans Karl MARX, *Le Capital*, Paris, Messidor-Ed. sociales, 1983, p. VII-XI.

57 *Ibid.*, p. XIV.

58 Jean MAITRON, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, Paris, Ed. ouvrières,1969, 2ème partie (1864-1871), t. 6, p. 441.

d'exil, pendant laquelle il continue de diriger, de loin et grâce à des amis, sa maison d'édition parisienne. On le trouve d'abord à Saint-Sébastien, où sera signé en février 1872 le contrat pour l'édition du *Capital*, puis en Belgique, en Suisse et enfin en Italie. Il ne pourra rentrer à Paris qu'en 1879.

Que ce soit par son audace éditoriale, son anticléricalisme virulent mêlé de libertinage - il édite un *Manuel des confesseurs*, livre de "pornographie sacrée", qui lui vaut une nouvelle condamnation en 1875 - ou par son talent d' encyclopédiste, Maurice La Châtre reste profondément marqué par l'esprit des Lumières. Pourtant il est tout aussi bien un socialiste de son temps. Son engagement révolutionnaire est entier, mais il n'hésite pas à prendre son bien où il le trouve, et à associer des éléments disparates de différentes doctrines. Son admiration pour Marx est sincère, même s'il a d'évidentes difficultés à le lire[59]. Et s'il s'adresse respectueusement à l'auteur du *Capital* en l'appelant "cher Maître", on notera qu'il le regarde comme un philosophe, un "illustre philosophe" dit-il souvent[60]. Le terme est certainement à prendre dans son acception du XVIIIe siècle, et le fait ne manque pas d'intérêt si l'on considère que La Châtre est, avec P. Lafargue, le premier lecteur socialiste français du *Capital*[61].

---

59 Emile BOTTIGELLI, "La première édition française du Capital", *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez*, n° 28, sept-oct. 1972, p. 18-19. Dans une lettre à P. Lafargue du 23 oct. 1872, La Châtre se plaint du caractère "illisible" des premières livraisons du *Capital*. "J'avoue, déplore-t-il, ne pas avoir compris le sens de beaucoup de phrases, même après trois lectures attentives". Et écrivant à Marx, le 15 février 1875 : "je lis vos dissertations avec respect, mais sans les comprendre (...) j'en conclus que la masse des lecteurs ne comprendra pas mieux que moi vos admirables théories, si vous ne finissez pas par les traduire en langage qui soit à la portée du vulgaire". J.P. LEFEBVRE, *op. cit*. p. XXVII.

60 *Ibid*., p. 20 et p.27.

61 *Ibid*., p. 15. E. Botigelli a retrouvé des calculs prévisionnels établis par l'éditeur ; ce papier porte en titre : "Calculs relatifs à la publication du livre de philosophie "Le Capital" par M. Karl Marx". Ce document étant, selon Botigelli, antérieur à la

On connaît les difficultés multiples et les diverses péripéties qui ont fait de cette édition française une véritable aventure. La publication en livraisons à bas prix, que La Châtre avait déjà pratiquée pour Eugène Sue, a été adoptée pour faciliter une diffusion populaire. Le premier cahier est ainsi mis en vente en septembre 1872. Mais les problèmes ne tardent pas à s'accumuler, aggravés par l'état de siège qui pèse sur Paris. Les plus importants tiennent à la traduction, dont Marx est à ce point mécontent qu'il réécrit entièrement de nombreux passages, utilisant d'ailleurs la 2ème édition allemande qu'il prépare en même temps. Aux retards du traducteur et de Marx lui-même, submergé de travaux divers, s'ajoutent les distances. Le texte doit circuler entre Bordeaux, où réside Joseph Roy, Londres, et Paris où il est imprimé. L'ensemble est organisé de San-Sébastien, d'où La Châtre dirige sa maison parisienne. Finalement la publication du *Capital* va s'étaler sur quatre ans, jusqu'en novembre 1875. Le livre entier, en volume, n'est disponible qu'au début 1876[62].

Reste la question, importante, de la commercialisation. La situation en France, et celle de l'éditeur lui-même, lui ont imposé d'emblée la prudence. Lors de la sortie des premiers cahiers, La Châtre écrit à Lafargue : "Pendant que la publication se fait, il ne faut ni tambours ni clairons ; le grand sabre de Mac-Mahon est suspendu sur nos têtes ; l'acier tranche la plume ; glissons-nous sans bruit, et atteignons le but : paraître. Lorsque l'ouvrage entier sera publié, alors nous pourrons nous occuper de la propagande[63]". Mais contrairement à ces promesses, l'éditeur ne fait pas non plus de publicité quand l'ouvrage est terminé. Parce qu'il est sous le coup d'une nouvelle inculpation pour son *Manuel des confesseurs,* entraînant la mise en règlement judiciaire de son entreprise, La Châtre ne déclare pas officiellement la sortie du livre ; il ne l'annonce que par un

---

signature du contrat, il est probable que Lafargue lui-même a présenté à l'éditeur l'ouvrage de Marx comme relevant de la philosophie.

62 Jean-Pierre LEFEBVRE, *op. cit.*, p. XXVIII-XXIX.

63 Emile BOTTIGELLI, *op. cit.*, p. 23.

prospectus remis de la main à la main[64]. C'est donc de façon à demi clandestine que *Le Capital* paraît en France fin 1875.

Cela contribue à expliquer sa diffusion relativement faible. A partir de 1873, le tirage est de mille exemplaires. Mais quand l'éditeur revient enfin à Paris et constate l'état de son stock, début 1880, il écrit à Marx : "On aurait donc vendu seulement 600 ou 700 exemplaires dans une période de six ans. C'est un bien triste résultat...[65]". Toutefois si l'on comprend la déception de l'éditeur, on peut estimer au contraire, aujourd'hui, qu'un tel tirage est loin d'être négligeable. Il est même à vrai dire plutôt étonnant, compte tenu de la désorganisation du mouvement socialiste au lendemain de la Commune. Certes quelques militants de l'Internationale, obligés de se faire discrets en ces temps de dure répression, figurent sans doute parmi les acheteurs. Il en va de même de ce groupe d'étudiants qui commencent à partir de 1873 à se réunir pour discuter de socialisme au Café Soufflet, en plein cœur du Quartier latin[66]. Parmi eux se trouve Gabriel Deville, qui découvre dans cette traduction du *Capital* la pensée théorique de Marx dont il ne connaissait jusque là que le rôle dans l'AIT, et qui allait devenir l'un de ses principaux propagateurs[67]. Mais au-delà, il reste difficile de savoir quels ont été ces premiers lecteurs français du *Capital*. Il semble, pourtant, que le chiffre relativement élevé des exemplaires vendus confirme le fait que nous avons déjà noté : la campagne de presse déclenchée pendant la Commune a fait connaître le nom de Marx, y compris dans les rangs ouvriers. Elle a donc contribué, à sa façon, à alimenter une vie souterraine des idées socialistes, qui réussit à se maintenir malgré l'état de siège.

Des intellectuels, et parmi eux des économistes, se sont aussi très certainement procuré la traduction française. Mais une chose est sûre,

---

64 Jean-Pierre LEFEBVRE, *op. cit.*, p. XXX.

65 *Ibid.*, p. XXVIII.

66 Samuel BERNSTEIN, *op. cit.*, p. 112-113.

67 Maurice DOMMANGET, *op. cit.*, p. 172.

néanmoins : Maurice Block ainsi que les premiers économistes qui lisent véritablement Marx n'utilisent pas l'édition française. Aucun d'entre eux ne mentionne même son existence, à l'exception d'Emile de Laveleye et de Frédéric Le Play qui l'indiquent en note[68] . De plus, aucune revue d'économie ou de philosophie ne la recense. Maurice Block, et après lui Laveleye ou Leroy-Beaulieu, étudient l'ouvrage dans l'édition allemande. Or il ne s'agit pas là d'une question sans importance. C'est au contraire l'indice de ce que pour ces hommes - qui sont tous de bons connaisseurs de l'Allemagne, y ayant fait au moins une partie de leurs études - l'attention qu'ils prêtent à Marx est très fortement conditionnée par l'inquiétude que suscite en eux l'évolution théorique et politique de ce pays.

3 - Le *Journal des Économistes* "découvre" Marx

Cette curiosité mêlée de préoccupation envers l'Allemagne est particulièrement frappante quand il s'agit de Maurice Block, et du vrai travail de pionnier que constituent ses deux articles du *Journal des Économistes*, en juillet et août 1872, sur "les théoriciens du socialisme en Allemagne", et dont le premier est consacré au "système de M. Karl Marx". Comme le titre l'indique, c'est bien dans le cadre d'une recherche sur le socialisme allemand, et non pas sur l'Internationale, que M. Block rencontre Marx. De là l'originalité profonde de son étude. D'autant que l'auteur n'oublie pas, malgré tout, d'évoquer la dimension politique du chef de l'AIT, ce qui replace aussi son texte dans la continuité des interrogations que suscite alors l'Association.

Car le *Journal*, bien sûr, ne fait pas exception à la règle : l'attention portée à l'Internationale y est vive. Toutefois, dans ce climat de croisade

---

68 Emile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain en Allemagne. 1 Les théoriciens", *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1876, p. 135. Frédéric LE PLAY, Société d'économie sociale, séance du 12 mars 1876, dans *Société internationale des études pratiques d'économie sociale, Bulletin des séances de la société*, T. 5, 1877, p. 200.

teinté d'hystérie qui suit l'écrasement de la Commune, la revue entend garder la tête froide. Sur le moment même, en juin 1871, Joseph Garnier dénonce certes la manipulation des ouvriers parisiens par les chef de l'AIT. Mais derrière elle, pour lui, c'est la Prusse qui se profile, et qui porte la responsabilité majeure des événements. Quant à "l'anxiété" que suscite l'Internationale, il ne s'agit pas d'y céder. "Nous pensons, écrit-il, que l'opinion publique, peu apte à démêler le vrai du faux dans les questions économiques, surtout après un pareil ébranlement, grossit les proportions de cette charbonnerie ouvrière". En conséquence, face à "ce danger qui est fort grave, mais qui n'est pas insurmontable", le *Journal* doit se tenir en éveil, comme il l'a été, rappelle à bon droit son rédacteur en chef, depuis la création de l'Association[69] . D'ailleurs, dans la même livraison, sont publiés d'une part la circulaire de Jules Favre, et de l'autre un article de fond sur l'AIT d' Anatole Dunoyer. L'économiste explique l'organisation de celle-ci, son historique et son fonctionnement - sans citer le nom d'aucun de ses dirigeants - tout en soulignant le péril que représente cette association "cosmopolite".

Mais en mars 1872, l'Internationale est de nouveau d'actualité parce que le vote récent de la loi Dufaure vient de la mettre hors-la-loi. Fidèles, il faut le souligner, à leur idéal libéral, les économistes critiquent alors la décision : "On donne de l'importance à ce qui n'en a pas, estime Joseph Garnier ; (...) on organise en franc-maçonnerie occulte ce qui ne pouvait vivre à la lumière[70]". Et le mois suivant, un long article de Joseph Lefort, avocat à la cour d'appel, vient étayer cette appréciation. L'exposé, bien documenté et désormais classique, sur l'origine, les structures et l'évolution de l'AIT est mené sans passion. Il conclut à la nécessité de surveiller l'Association, mais "sans excessive sévérité" à son égard, car ses propres divergences internes suffiront à paralyser son action[71]. Outre la

---

69 Joseph GARNIER, "Chronique économique", *JDE*, 22 (66), juin 1871, p. 182-183.

70 Joseph GARNIER, "Chronique économique", *JDE*, 25 (75), mars 1872, p. 502.

71 Joseph LEFORT, "L'Association internationale des travailleurs", *JDE*, 26 (76), juillet 1872, p. 22-47. L'article donne une bibliographie importante, et se réfère aux ouvrages que nous avons déjà évoqués.

lucidité de l'analyse, on notera que là encore Marx n'est pas cité ; tant il se confirme que les auteurs "sérieux" semblent manifestement indécis sur son rôle exact, et ne veulent pas alimenter des rumeurs qu'ils jugent trop alarmistes sur l'Internationale.

Un précurseur : Maurice Block

En fait c'est l'article de Maurice Block, trois mois plus tard, qui va mettre un terme à cette incertitude du public cultivé. Et cela de façon incidente, presque marginale, lorsque - exposant la vie de Marx et sa bibliographie - il cite le tome premier du *Capital* en ajoutant : "Mais voilà cinq ans qu'on attend le tome II ; il y a lieu de penser que la direction de l'Internationale absorbe trop le temps de M. Marx[72]". L'information reprise par le *Journal* de novembre 1872, où Marx est qualifié de "grand pontife de l'Internationale[73]", allait être désormais acquise pour la plupart des économistes.

La façon dont Block insère cet aspect politique de la vie du socialiste allemand, de manière subsidiaire et sans le développer, indique bien que le propos de son travail est tout autre. Mais en même temps, elle amène à penser que pour Maurice Block lui-même la brusque célébrité de Marx durant la Commune est sans doute ce qui l'a conduit à se plonger dans l'étude du *Capital*. Néanmoins plusieurs éléments dans le parcours biographique de l'économiste contribuent à éclairer le rôle de précurseur dans la découverte de Marx qu'il allait ainsi jouer.

Le premier est sans conteste son origine allemande. Maurice Block est né à Berlin en 1816, dans une famille de religion protestante. Son père était professeur, et dès 1818 ses parents décident de se fixer à Paris auprès

---

72 Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne - I -Système de M. Karl Marx", *JDE*, 27 (79), juillet 1872, p. 7.

73 Louis WOLOWSKI, "Sur l'utilité pour les ouvriers d'étudier l'économie politique", *JDE*, 28 (83), novembre 1872, p. 201.

d'autres branches de la famille. Le fils mène donc ses études dans la capitale, mais il les complète en Allemagne[74]. Il enseigne quelques temps dans ce pays, puis revient s'installer à Paris en 1842. Son bilinguisme et sa culture franco-allemande vont alors permettre à ce jeune homme de vingt-six ans de s'engager de façon originale et double dans la carrière d'économiste. En 1843, en effet, il entre en qualité de rédacteur traducteur au bureau de statistique générale du ministère de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce. Mais c'est aussi l'époque (1842) où démarre sa collaboration - qui allait s'avérer fort longue, 58 ans ! - avec le *Journal des Économistes* à peine créé. Naturalisé en 1848, Maurice Block devient en 1853 sous-chef du service de la Statistique de la France, le lointain ancêtre de l'INSEE. Dans ce poste, il publie les ouvrages qui feront sa première réputation, celle d'un expert : le *Dictionnaires de l'administration française* (1856), puis *Statistique de la France* (1860) qui est couronné par l'Institut. Toutefois, parallèlement, il s'affirme de plus en plus comme un économiste "généraliste" à travers ses nombreuses interventions, notamment sur les questions financières, dans le *Journal des Économistes.* Aussi, à la fin des années 1850, rares sont les numéros de la revue auxquels il ne participe pas, ne serait-ce que par le compte rendu d'un livre publié en Allemagne, en Autriche ou aux États-Unis.

En 1859 il est admis comme membre de la Société d'économie politique, tandis qu'il co-dirige avec G. Guillaumin, depuis 1856, l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique* ; une publication annuelle fondée par l'éditeur avec J. Garnier en 1844, et dont M. Block assurera seul la direction après la mort de Guillaumin en 1864. En 1856, également, il entre au conseil de la Société d'encouragement à l'industrie nationale. Mais cette intense activité menée en marge de l'administration ne semble pas avoir été pleinement appréciée de celle-ci. Toujours est-il que M. Block en démissionne en 1861, et se consacre tout entier à ses recherches. Il signe alors différents ouvrages, dont certains vont faire référence. Parmi ceux-ci, son *Dictionnaire général de la politique,* en 1863, est une entreprise d'envergure, qui n'est pas sans rappeler le *Dictionnaire de*

---

74 Ces éléments biographiques sont donnés par le dictionnaire de SAINT-LANNE, p. 135 (à compléter). Les informations qui suivent, sur la carrière administrative de M. Block, se trouvent également dans le DBF, t. VI, p. 684.

l'économie politique de son ami Guillaumin. D'ailleurs tous les grands noms de l'économie politique y participent, aux côtés des gloires philosophiques de l'Institut. Le texte en sera refondu pour l'édition de 1873 - qui ne cite cependant "le célèbre socialiste Karl Marx" que très marginalement[75]- et réédité en 1884. De même, en 1872, son *Petit manuel d'économie pratique* qui obtient le prix Monthyon, connaît un grand succès et sera traduit en treize langues.

A cette date, à 56 ans, Maurice Block est donc à coup sûr un notable de l'économie politique. Il professe un libéralisme de strict obédience, proche de celui de Joseph Garnier[76]. Cela lui permettra, compte tenu de la notoriété de ses travaux, d'être élu en 1880 à l'Académie des sciences morales et politiques. A sa mort, en 1901, les économistes qui l'ont connu feront surtout ressortir l'ardeur au travail de ce "bénédictin de l'économie politique", et son don des langues qu'il a mis au service d'une réelle curiosité, ouverte sur le monde. Yves Guyot, futur rédacteur en chef du *Journal des Économistes*, le caractérise comme "un curieux de la vérité" , dont le mérite est d'avoir "fait connaître en France les travaux de toutes les nations[77]".

---

75 Maurice BLOCK, *Dictionnaire général de la politique*, nouvelle édition, Paris, O. Lorenz, 1873, t. II, p. 106 ; il s'agit de l'article sur l'Internationale, rédigé par G. de Molinari.

76 Voir, par exemple, le débat sur la propriété, à la Société d'économie politique en 1869, où il refuse, comme J. Garnier, la légitimation de la propriété par le travail, thèse qui risquerait d'ouvrir la voie au socialisme : *JDE*, 14 (40), avril 1869, p. 147. On notera, par ailleurs, que Joseph SCHUMPETER cite Block (mais non J. Garnier) parmi les six "noms les plus remarquables" de ces "ultras du laissez-faire connus sous le nom de groupe de Paris". Et il mentionne son grand œuvre - *Le Progrès de la science économique depuis Adam Smith* (1890) - comme "un bon échantillon de ce qu'était, selon cette école, le travail analytique", cf *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard, 1983, t. III, p. 129.

77 Yves GUYOT, nécrologie de M. Block parue dans *Le Siècle*, et reproduite dans Gustave de MOLINARI, "Nécrologie. Maurice Block", *JDE*, 45 (1), janvier 1901, p. 124. Molinari, quant à lui, se contente de propos rapides et convenus sur un personnage qu'il présente pourtant comme l'un des "maîtres" de l'économie politique. On ne peut s'empêcher de penser qu'entre ces deux hommes, de la même

C'est en effet dès janvier 1866 que Maurice Block inaugure sa "Revue des principales publications économiques de l'étranger", une chronique qu'il allait faire paraître tous les trois mois, dans le *Journal des Économistes*, durant 34 ans. De fait l'intérêt porté par notre auteur à l'actualité de la science économique, en Europe comme en Amérique, a beaucoup contribué à l'ouverture internationale de la revue, et par là à son rayonnement. En contrepartie, il fait aussi de Maurice Block l'un des piliers importants du *Journal*[78]. Le monde germanique est, évidemment, celui qu'il connaît le mieux. Il en est devenu le spécialiste incontesté. Il y entretient des contacts suivis, et notamment assiste aux congrès des économistes allemands dès avant 1870. Nul doute que ce soit ses antennes outre-Rhin qui lui aient permis de s'informer sur Marx, et de prendre la mesure des mutations à l'œuvre dans le paysage idéologique de l'Allemagne.

Cependant l'hypothèse que nous formulions tout à l'heure ne doit pas être écartée. Il est probable que c'est l'onde de choc de la Commune qui, en projetant Marx en pleine actualité, a poussé l'économiste à lire *Le Capital*. Elle a dû jouer pour lui comme un rappel. Un rappel de sa propre jeunesse, car, comme il l'explique dans son article, Maurice Block a eu l'occasion de rencontrer Marx. Il se permet en effet cette notation

---

génération et tous deux d'origine étrangère, régnait une certaine tension personnelle. Celle-ci a dû s'aggraver en raison de la collaboration notable de M. Block à *L'Économiste français,* le périodique de Paul Leroy-Beaulieu, concurrent du *Journal*. On remarque d'ailleurs que Leroy-Beaulieu figure parmi les amis proches de Block : il est , avec M. de Franqueville, Albert Sorel et René Stourm, de ceux qui tiennent "les cordons du poêle" à son enterrement.

78 Evelyne LAURENT et Luc MARCO, "Le *Journal des économistes*, ou l'apologie du libéralisme (1841-1940)", op. cit., p. 92-94. Les auteurs classent M. Block parmi les vingt "grands collaborateurs" du *Journal* ; ils entendent par là les "grandes plumes" qui ont rédigé plus de quinze articles de fond. Block en a signé trente et un, sans compter sa chronique, ni ses comptes rendus et notices bibliographiques. Il se distingue, de plus, dans cette liste par la longueur exceptionnelle de sa période de collaboration à la revue, qui atteint,on l'a dit, le "record" de 58 ans.

personnelle, la seule du texte, quand, retraçant la biographie du socialiste allemand, il évoque le séjour de celui-ci à Paris à l'époque des *Annales franco-allemandes*. "Nous avons vu alors à Paris, écrit l'économiste, vers 1844, MM. Arnold Ruge, W. Wolff et le plus jeune des trois M. K. Marx". Les liens d'amitié tissés en ce temps-là par Block concernent surtout Wilhelm Wolff - un des futurs dirigeants de la Ligue des communistes, et ami intime de Marx qui lui dédiera *Le Capital*[79]. Il nous confie l'avoir vu souvent en 1843, et c'est bien sûr par son intermédiaire qu'il a connu Marx. "Nous avons rencontré plusieurs fois M. Marx qui nous a laissé le souvenir d'un homme aussi instruit qu'agréable", note Maurice Block. S'agissait-il alors, pour lui, d'une sympathie politique de jeunesse envers la cause de ces pionniers du socialisme allemand ? Rien ne permet de l'affirmer, d'autant que l'économiste précise, à propos de Marx, n'avoir "pas eu l'occasion de l'entendre exposer ses doctrines[80]". On supposera plutôt une simple rencontre amicale entre jeunes intellectuels allemands, ce qu'était encore M. Block à peine rentré d'outre-Rhin. Mais il se peut fort bien que ces contacts personnels, et le souvenir précis qui en est conservé, contribuent à expliquer le ton modéré - quoique sans concession dans la critique - qui anime ce long article.

Marx, théoricien du socialisme allemand

Car la première chose, certainement, qui frappe le lecteur de M. Block est la longueur, tout à fait inhabituelle, de son texte. Jamais, à notre

---

79 Maurice BLOCK, "Système de M. Karl Marx", *JDE*, 27 (79), juillet 1872, p. 7. La dédicace de Marx à son "inoubliable ami" W. Wollf, mort en 1864, est sans doute ce qui a ravivé les souvenirs de Block. La présence à Paris en 1844 de celui que Marx et Engels surnommaient "Lupus" - peut-être en raison de son admiration pour les classiques latins, que relève ici Block - n'est pas mentionnée par les biographes de Marx. Mais elle est tout à fait plausible ; Wollf, qui a été emprisonné de 1834 à 1838 pour sa participation au mouvement étudiant allemand, ayant dû s'exiler pour échapper à de nouvelles poursuites au début des années 1840. Voir Franz MEHRING, *Karl Marx, histoire de sa vie,* Paris, Ed. sociales, 1983, p. 166.

80 *Ibid*., p. 7.

connaissance, le *Journal* n'a accordé tant de place (près de trente cinq pages) à l'analyse d'une œuvre d'un socialiste, fût-ce Proudhon, dont on sait pourtant qu'il lui a porté un temps cette forme de respect qu'on voue aux adversaires d'envergure. L'accord du rédacteur en chef, J. Garnier, pour une si copieuse étude - placée de plus en tête de la livraison - ne peut résulter que de ce qui fait l'originalité évidente du travail de Block. L'économiste découvre en effet que Marx, dont la célébrité récente tient à la réputation politique sulfureuse de l'Internationale, est d'abord un véritable théoricien du socialisme. Et qui plus est, un théoricien dont l'influence, dans une Allemagne où commencent à bouillonner les idées socialistes, est loin d'être nulle : "M. Marx, affirme-t-il en terminant son introduction, est incontestablement chef d'école[81]". Voilà qui modifie en profondeur les représentations courantes, et qui ne pouvait laisser indifférent au moment où, après la défaite, on s'interroge avec inquiétude sur l'Allemagne.

Les indications sur la vie de Marx données par Block sont, il le reconnaît lui-même, "très incomplètes" ; plus incomplètes, ajouterons-nous, que celles fournies par *Le Figaro* de septembre 1871 - qu'il ne connaît sans doute pas. Les deux textes ont en commun d'abord de ne pas indiquer la teneur des études, en fait juridiques et philosophiques, du jeune Marx. Mais ils évoquent ensuite de façon relativement précise sa direction de la *Gazette rhénane*, brillant et radical organe d'opposition, suivi de son séjour à Paris en 1844 après l'interdiction du journal. Mais là où M. Block s'en tient à ses souvenirs personnels et ne mentionne que le départ de Marx pour Bruxelles en 1845, puis "plus tard" pour Londres, le journaliste du *Figaro* est mieux informé. Il relate sa participation au mouvement révolutionnaire en Allemagne, en 1848-1849, ainsi que la publication de la *Neue Rheinische Zeitung*. De même, il donne quelques détails sur son activité dans l'AIT[82], alors que Block ne signale que d'un

---

81 *Ibid.*, p. 6.

82 Jeannine VERDES, *op. cit.*, p. 95. L'article du *Figaro*, reproduit par J. Verdes, ne mentionne pourtant ni la Ligue des communistes, ni le *Manifeste communiste* inconnu également de Block. Concernant l'AIT, *Le Figaro* écrit que Marx en a rédigé les statuts,

mot, on l'a vu, son rôle dirigeant dans l'Association. En fait, le portrait que trace du socialiste allemand *Le Figaro* est celui d'un chef révolutionnaire - auteur toutefois du *Capital*, dont il ne consigne que le titre ; tandis que l'économiste dessine celui d'un théoricien, inconnu jusqu'ici. Block cite en effet *Misère de la philosophie* et la *Contribution à la critique de l'économie politique*, accompagnées de leurs dates et références bibliographiques très complètes, qu'il n'a pu se procurer, pour ce dernier titre en tous cas, que par ses contacts en Allemagne.

A la suite de cette biographie rapide, Maurice Block se lance dans un résumé, chapitre par chapitre, du *Capital*, ponctué de nombreuses citations qu'il traduit lui-même. Cet exposé est assez substantiel puisqu'il occupe dix huit pages de l'article. De sorte qu'il servira longtemps de base pour ceux des économistes qui veulent s'informer sur le théoricien socialiste sans se donner le mal de déchiffrer son œuvre. Pour d'autres il sera, sans aucun doute, une incitation, et une introduction, à une lecture souvent ardue. On mesure d'ailleurs d'autant mieux le rôle joué par Block dans la diffusion de la théorie de Marx au sein du milieu économiste, que l'on peut comparer son écrit avec celui par lequel, en cette même année 1872, Benoît Malon s'efforce lui aussi de la faire connaître, aux socialistes cette fois. Mais B. Malon avoue n'avoir accès au *Capital*, non encore traduit, que par des comptes rendus. Il doit donc se contenter de présenter, en une vingtaine de lignes seulement, ce qui fait la spécificité de l'œuvre. Son objectif étant surtout de faire ressortir ce qu'il pense être la méthode, nouvelle, de l'auteur qu'il présente simplement comme "un proscrit allemand, Karl Marx[83]".

Dans le texte de Block, l'analyse du *Capital* est suivie de sa critique qui, sous le titre "Examen de la doctrine de M. Marx", occupe l'autre moitié de l'article. Nous n'entrerons pas ici dans les détails, nous réservant d'aborder de façon plus précise dans le chapitre suivant les positions de

---

qu'il "inspire le comité, compose les manifestes et négocie avec les sociétés de travailleurs pour obtenir leur affiliation".

83 Benoît MALON, *Exposé des écoles socialistes françaises, suivi d'un aperçu sur le collectivisme international,* Paris, A. Le Chevalier, 1872, p. 236-237.

l'économiste, telles qu'elles s'expriment tant dans son exposé du livre de Marx, qui est loin d'être neutre, que dans sa critique. Nous ne voulons,pour l'instant, que souligner le caractère novateur de son approche. Or celui-ci se manifeste clairement lorsque Block, pris dans la logique du *Capital*, en vient très vite, dans la discussion, à critiquer la théorie de la valeur-travail - à propos de laquelle il note cependant : "M. Marx n'est pas seul de cet avis, plusieurs économistes le partagent, entre autres Ad. Smith et Ricardo[84]".

La réflexion est, bien sûr, essentielle, et tout à fait inédite dans l'argumentaire libéral à l'encontre du socialisme. Non seulement elle témoigne de ce que le socialiste allemand - s'il n'est pas encore explicitement reconnu comme économiste - est déjà, de fait, situé dans la filiation de l'économie politique. Mais, en même temps, elle démontre que la lecture et la critique de Marx imposent aux économistes de modifier leur angle d'attaque traditionnel du socialisme. Maurice Block le perçoit d'emblée, et l'introduction de son article est à cet égard très éclairante. L'auteur s'y fixe la tâche de définir le socialisme, afin de justifier la nécessité pour l'économie politique de l'étudier. Certes l'exercice est classique, et nombre de ses devanciers s'y sont essayés. Mais alors que depuis Bastiat régnait sans partage l'idée que la critique de "l'artificialisme" socialiste s'imposait pour défendre "les lois naturelles " de la société, ces formules sont, ici, soigneusement évitées.

Dans l'édition de 1873 du *Traité* de Joseph Garnier, on peut encore lire que le socialisme renvoie aux conceptions "des réformateurs excentriques, inventeurs de mécanismes sociétaires artificiels, qui, méconnaissant la nature de l'homme, ne respectant pas la Propriété et violant la Liberté du Travail, imaginent des institutions sociales sans la Responsabilité[85]". Il était évidemment fort délicat d'inscrire l'auteur du *Capital* dans cette catégorie d'esprits imaginatifs. Aussi M. Block s'en tient-il prudemment à une définition plus générale, et beaucoup moins marquée idéologiquement. Les personnes, écrit-il, qui ne voient dans la

---

84 Maurice BLOCK, "Système...", *op. cit.*, p. 26.

85 Joseph GARNIER, *Traité d'économie politique*, éd. 1873, *op. cit.*, p. 154.

charité qu'un palliatif à la souffrance sociale, et qui veulent "extirper le mal jusqu'à la racine, dût-on changer tous les rapports entre les hommes, toute l'organisation sociale. Ce sont ces hommes-là qu'on a nommés socialistes[86]". La formulation, par ailleurs, ne manquera pas d'étonner par l'espèce de neutralité bienveillante qui s'en dégage, un an seulement après la Commune ; comme si - et nous pensons que c'est le cas - Block s'était trouvé un moment ébranlé par la lecture de ses auteurs. Toujours est-il que, parmi les socialistes, il distingue les utopistes, qui expriment leur idéal social en "un roman politique", et les démagogues qui ne savent qu'exciter les appétits grossiers des masses - de ceux qui "ont établi des théories et des systèmes pour démontrer que l'organisation sociale qui s'est formée par la suite des temps et par la collaboration de milliers de générations, n'était fondée ni en droit ni en justice[87]". Non seulement, bien sûr, Marx est à ranger parmi ces derniers, mais la définition elle-même semble taillée sur mesure pour inclure la conception historique du monde social qui est la sienne. Block y est visiblement sensible, au point d'éviter avec soin toute évocation du caractère "naturel" de la société ; même si l'allusion aux "milliers de générations" renvoie pourtant à une échelle des temps quasi-géologique, et à la permanence presque immuable qui l'accompagne.

En réalité M. Block ne renonce pas à la problématique libérale, et il la rappelle explicitement à la fin de son second article. Mais c'est dans un contexte un peu différent, nous le verrons. La présentation de Marx lui-même, dans le premier texte, lui a cependant imposé de la nuancer fortement. Tout comme la discussion du *Capital* va l'obliger, lui et ses successeurs à décentrer l'axe de leur offensive antisocialiste. Block n'annonce-t-il pas d'ailleurs que l'économiste a le devoir de prendre en compte "ces systèmes ou ces critiques" socialistes, qui constituent pour l'économie politique "un examen de conscience[88]" ? On ne saurait mieux pressentir que la critique de Marx, en ébranlant certaines de ses vérités qui

---

86 Maurice BLOCK, "Système...", *op. cit.*, p. 5.

87 *Ibid.*, p. 6.

88 *Ibid.*, p. 6.

semblaient les mieux assises, va contraindre l'économiste à entrer dans un processus d'adaptation et de "mise à jour" des dogmes ultra-libéraux. C'est que Maurice Block perçoit d'emblée que Marx diffère des socialistes français en ce qu'il se situe dans le champ même de l'économie politique. Visiblement impressionné, l'économiste souligne d'ailleurs que "par cet ouvrage, M. Marx se classe parmi les esprits analytiques les plus éminents, et nous n'avons qu'un regret, c'est qu'il ait suivi une fausse direction[89]". En fait, ce que découvre, avec *Le Capital*, M. Block, c'est que le socialisme ne se laisse plus inscrire dans le registre des constructions artificielles et utopiques ; mais qu'il constitue désormais une théorie cohérente, rivale, en quelque sorte de l'économie politique, et qui vient la contester sur son propre terrain.

Il faut ajouter que l'économiste est d'autant plus frappé par cette émergence d'un socialisme théorique que son regard ne s'arrête pas à Marx. Son second article est en effet tout aussi copieux et novateur que le premier. Il y montre une Allemagne où le socialisme développe une vitalité étonnante et méconnue. Et où, surtout, il arbore des formes nouvelles, que l'on ne saurait plus aussi facilement enfermer dans l'antinomie classique d'une science économique, toute entière confondue avec le libéralisme pur, à laquelle s'oppose radicalement le socialisme - comme le bon grain des "saines doctrines" à l'ivraie des utopies "démentes".

Désormais la frontière devient floue entre l'économie politique et le socialisme. En témoigne cette sorte de lapsus volontaire : "*En économie politique, ou plutôt en socialisme,* écrit-il, Lassalle est l'élève de M. Karl Marx[90]". L'expression en dit long sur la perplexité de l'auteur face à Lassalle certes, bien connu des économistes, mais aussi face à Marx lui-même. Or voici maintenant d'autres figures, inconnues à l'époque, et plus

---

89 *Ibid.*, p. 7. Cette appréciation, somme toute élogieuse, sera citée par Marx - qui ne relève, c'est de bonne guerre, que la première partie de la phrase - dans la *Postface* à la 2ème édition allemande, datée du 24 janvier 1873 ; voir *Le Capital*, *op. cit.*, p. 15.

90 Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne -II- Lassalle Les Fédéralistes Les Sentimentalistes", *JDE*, 27 (80), août 1872, p. 162. Souligné par nous.

ambiguës encore. Ce sont les "fédéralistes", auxquels appartient Schaeffle, l'initiateur du terme. Le personnage est loin d'être un rêveur plus ou moins marginal. Il est professeur d'économie politique à l'université de Vienne et ancien ministre de l'Autriche. Dans un livre récent cependant, *Capitalisme et Socialisme*, il "prétend, explique Block, réconcilier les deux frères ennemis[91]". Pourtant si Schaeffle - à ses yeux, et avec quelques nuances - "bon gré mal gré reste économiste", il n'en va pas de même de cet autre "fédéraliste" qu'est Karl Marlo - et qu'il range, avec d'autres nuances, parmi les socialistes.

Mais que signifie donc alors ce terme de "fédéraliste", s'interroge Maurice Block. La chose n'est pas très claire, avoue-t-il. "Nous le prenons pour l'équivalent de *économiste-socialiste,* ou d'économiste qui ne l'est qu'à demi, ou aussi de socialiste qui ne l'est qu'à demi, au choix du lecteur". Et d'ajouter : "M. Schaeffle admet en effet des demi-économistes, des demi-libéraux, des demi-socialistes[92]". Certes M. Block critique, en note, "l'éclectisme" de Schaeffle. Mais il est clair qu'il prend acte lui-même d'un fait nouveau, et qui visiblement le trouble. Alors que le libéralisme français professe haut et fort que "le socialisme est l'inverse des vérités économiques[93]", il existe désormais en Allemagne des théoriciens "économistes-socialistes" qui cherchent à combiner l'eau et le feu, le libéralisme et le socialisme.

De plus, une dernière catégorie de penseurs vient brouiller les repères de notre économiste : ceux qu'il appelle "les sentimentalistes". La désignation là encore n'est pas évidente, mais c'est qu'elle renvoie à une réalité pour le moins complexe. Il s'agit, indique Block, d'une "école d'économistes", qui n'est pourtant en général pas reconnue comme telle. Les auteurs qui la composent sont considérés "purement et simplement comme des socialistes, et comme ils sont professeurs on les appelle "les

---

91 *Ibid.*, p. 171.

92 *Ibid.*, p. 171-172.

93 Joseph GARNIER, *Traité..., op. cit.,* p. 674.

socialistes en chaire" (*Katheder Socialisten*)[94]". Maurice Block est certainement le premier en France à mentionner l'existence des socialistes de la chaire, avant même que ne se déroule leur congrès constitutif de 1872. La discussion de leurs thèses, qu'il amorce ici, va prendre chez les économistes français un essor considérable pendant plusieurs années. Nous y reviendrons car la pleine reconnaissance de Marx comme économiste, dans la seconde moitié de la décennie, s'inscrit dans la foulée de ce grand débat qui, en mettant en question l'ultra-libéralisme, oblige les économistes à redéfinir leur propre discipline.

Or c'est bien sur ce plan que Maurice Block est un véritable précurseur. Son intérêt pour Marx s'enracine en effet dans cette nouvelle conjoncture théorique qui s'esquisse en Allemagne, et qu'il est le premier à repérer. Une gradation subtile, qui va du chef de l'Internationale à ces universitaires réputés que sont les socialistes de la chaire, y vient battre en brèche une problématique du "naturalisme" de la société qui, depuis Bastiat, tient du dogme pour le libéralisme français. Ébranlé un moment lui-même dans ses certitudes par ses propres découvertes, M. Block cherche d'ailleurs, dans sa conclusion, à se rassurer en répétant les formules rituelles. "La société réelle est basée sur la nature humaine, rappelle-t-il, tandis que les sociétés des réformateurs sont une œuvre de fantaisie, elles sont fondées sur l'imagination d'un individu (...) Enseignez les bonnes doctrines et vous empêcherez les mauvaises de s'établir[95]".

Son souci reste bien celui, comme il le dit, d'une "contre-propagande", un genre où les libéraux français sont, de longue date, passés maîtres. Il n'empêche qu'en propageant lui-même, et avec un certain brio, ces doctrines hérétiques - au premier rang desquelles, celle de Marx - Maurice Block, à son corps défendant peut-être, a fait œuvre de "passeur". Car cette floraison d'idées neuves qui commence d'agiter l'Allemagne, il l'appréhende avec l'expérience d'un économiste français, qui a traversé deux révolutions sociales. Mais si, dans le climat inquiet de l'après-Commune, il réussit à attirer un moment l'attention sur l'auteur

---

94 Maurice BLOCK, "Lassalle...", *op. cit.*, p. 177.

95 *Ibid.*, p. 184.

du *Capital*, c'est qu'il a su *traduire* au sens fort du terme, et commencer de rendre accessible à ses collègues français, une pensée et une configuration théorique qui relèvent fondamentalement de la culture allemande, sa culture d'origine. Comme toute traduction, cependant, celle-ci était périlleuse. Et si les écueils furent contournés, ce fut au prix de lourdes conséquences, comme nous allons le voir en examinant de plus près l'image qu'il donne du *Capital*.

CHAPITRE IV

DE LA DIFFICULTE DE RESUMER *LE CAPITAL*

L'importance de l'article de Maurice Block tient en premier lieu à sa structure, qui sépare clairement l'exposé du "système de M. Karl Marx" de celui de sa critique. Cette méthode permet à l'économiste de présenter d'abord une analyse du *Capital* qui, rappelons-le, n'était pas encore disponible en français. Il suit, chapitre par chapitre, l'original allemand, en le citant largement, ou bien, comme il le dit lui-même, en en faisant des "résumés avec une fidélité scrupuleuse[96]". Son effort est d'autant plus intéressant que la matière est complexe et que, surtout, elle a de quoi désorienter le critique. Or précisément, à lire son texte, on s'aperçoit vite que ce qui constitue pour nous, aujourd'hui, l'originalité profonde du *Capital* – la dialectique de Marx - échappe à l'économiste libéral.

1 - Le premier résumé de l'ouvrage

Maurice Block commence par indiquer que la théorie de Marx "ne s'applique qu'aux sociétés suffisamment développées pour que le capital y joue son rôle, c'est-à-dire - pour nous servir du langage de la doctrine - aux sociétés *capitalistiques*[97]". On ne peut évidemment pas considérer qu'il s'agit là d'un résumé de la *Préface,* où Marx expose sa problématique et sa méthode. Celle-ci est en fait entièrement passée sous silence. Tout juste a-t-on là une sorte d'avertissement au lecteur, permettant d'introduire le

---

96 Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne - I - Système de M. Karl Marx", *op. cit.*, p. 9, note 1. "Nous tenons à être exact jusqu'à la minutie", insiste Block.

97 *Ibid.*, p. 8.

néologisme forgé par Block pour les besoins de la traduction. Car le terme de "société capitalistique" ne va pas de soi. L'économiste se trouve donc conduit à évoquer la perspective historique qui est, selon lui, celle de Marx. "L'humanité a passé par plusieurs périodes", note-t-il, avant d'arriver à la nôtre. La première est celle "des familles, tribus ou peuplades", vivant de cueillette.

> "Puis sont venues les sociétés dans lesquelles chaque chef de famille possédait lui-même les instruments de son travail ou ses moyens de production, et dont les produits étaient destinés à sa propre consommation et à celle de sa famille. Les échanges étaient alors l'exception, et en tous cas n'exerçaient encore aucune influence sur l'organisation de la société. C'est par l'établissement ou plutôt la généralisation du travail, et partant des échanges, que s'est développée la société capitalistique dans laquelle nous vivons[98]".

Le passage est, bien sûr, très remarquable. Il présente, certes, une conception des stades successifs de l'évolution de la société. Mais il est clair que la façon dont Block envisage cette évolution, et notamment le passage d'une économie familiale à la société "capitalistique", est très éloignée de celle de Marx. En fait, le processus évoqué – "la généralisation du travail, et partant des échanges" – aboutit surtout à *éluder* ce qui est au cœur de son ouvrage, c'est-à-dire le dynamisme historique et dialectique des rapports du travail et du capital. Qu'il s'agisse là d'une décision volontaire, ou non, de Block est une autre question, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Mais toujours est-il que la conséquence s'impose : la conception qu'il prête à Marx permet à l'économiste français de disjoindre totalement l'analyse des mécanismes économiques de leur caractère historique. Cette courte mention introductive est ainsi *la seule*, dans tout l'article de Block, qui fasse référence à la dimension historique du *Capital*. Celle-ci va donc se trouver étrangement absente du résumé proprement dit qu'il en donne.

Ayant de la sorte réglé la question de l'histoire, notre auteur aborde maintenant la première section du livre, "La marchandise et la monnaie".

---

98 *Ibid.*, p. 8.

L'économiste s'efforce de résumer les analyses souvent difficiles par lesquelles Marx met en évidence le double aspect de la marchandise, valeur d'usage et valeur, ainsi que celui du travail dont elle est la cristallisation, avant d'établir, à travers le développement de la forme de la valeur, la genèse de la forme argent. Toutefois Block ne cite jamais les termes de "travail humain général" ou de "travail abstrait" que Marx emploie pour désigner la forme spécifique du travail producteur de valeur. Il s'agit pourtant d'un aspect fondamental de la dialectique de la forme valeur, qui sert de base à sa critique de Ricardo. Et cependant Block reprend soigneusement la formule de Marx : on a là "la clef de toute l'économie politique". De même, l'économiste ne mentionne pas le paragraphe essentiel que Marx consacre au "caractère fétiche de la marchandise[99]".

L'économiste traite ensuite de la deuxième section : "La transformation de l'argent en capital". En suivant l'auteur, il indique d'abord que l'argent, "ce dernier produit de la circulation des marchandises, est la première forme sous laquelle apparaît le capital[100]". Puis il expose le schéma de circulation de la marchandise (M-A-M), dont se différencie celui de l'argent en tant que capital (A-M-A'), lequel inclue la recherche d'une plus-value ; de sorte que "celui qui fait sciemment cette opération est capitaliste[101]". Marx quant à lui, ayant indiqué que A-M-A'

---

99 Karl MARX, *Le Capital, critique de l'économie politique* - Livre I - Le Développement de la production capitaliste, Traduction de Joseph Roy, Editions sociales, 1950, T. I, p. 83-94. Dans ce passage devenu célèbre, Marx met en évidence le caractère réifié et inversé du monde marchand. Il montre que la spécificité de ce mode de production , où la société est atomisée en producteurs privés, implique que le caractère social du travail des sujets individuels ne peut se manifester que dans le caractère social des *choses*, des produits du travail devenues marchandises. Cela explique, ajoute-t-il, que bien que ces formes sociales des choses, que sont la marchandise et la valeur, relèvent d'un monde où "la production et ses rapports régissent l'homme au lieu d'être régis par lui", elles paraissent à l'économie politique et à "sa conscience bourgeoise, une nécessité tout aussi naturelle que le travail productif lui-même".

100 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 14. (MARX, *op. cit.* p. 151.)

101 *Ibid.*, p. 16. (MARX, p. 157.)

est "la formule générale du capital, tel qu'il se montre dans la circulation", souligne qu'elle contredit les lois de la circulation simple, impliquant l'échange d'équivalents, puis il développe la contradiction qu'elle contient : la plus-value ne peut trouver sa source dans la sphère de la circulation, alors qu'en même temps "l'homme aux écus" ne peut se transformer en capitaliste en dehors de cette sphère. Maurice Block ne semble pas voir cette contradiction, en tous cas il ne la relève pas . Mais il est visiblement choqué par la suite du raisonnement de Marx. Il le cite : "La tentative de présenter la circulation des marchandises comme une source de plus-value (Mehrwerth) renferme toujours une confusion entre l'utilité et la valeur[102]". Puis il reprend en détail son argumentation, notamment à l'encontre de Condillac, contre l'idée que le commerce est "productif d'une plus-value", en ajoutant en note qu"il s'agit en ce moment du pivot de la doctrine[103]".

Ayant donc écarté la possibilité que la plus-value, qui transforme l'argent en capital, provienne de l'argent lui-même, Marx montre "l'homme aux écus" découvrant, sur le marché, une marchandise très particulière : la force de travail. M. Block, de son côté, annonce, presque comme s'il s'agissait d'un coup de force théorique, que : "Pour qu'une plus-value puisse naître, il faut introduire un nouvel élément, le seul d'ailleurs qui crée la valeur, c'est la *Arbeitskraft*, la puissance ou le pouvoir de travail". Il la définit, en citant Marx, comme "la réunion des aptitudes physiques et intellectuelles incarnées dans un homme, aptitudes qu'il met en action chaque fois qu'il produit une utilité quelconque". Mais là où le texte allemand précise déjà rigoureusement la spécificité unique de cette marchandise, Block traduit de façon évasive : "L'Arbeitskraft est une utilité d'une nature particulière, qui a la faculté de créer des valeurs, et cette utilité se trouve sur le marché[104]".

---

102 *Ibid.*, p. 16. (MARX, p. 162.)

103 *Ibid.*, p. 17, note 2.

104 *Ibid.*, p. 19. Marx parle de la force de travail comme d'"une marchandise dont la valeur usuelle possède la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer serait réaliser du travail et par conséquent, créer de la valeur" p. 170.

Dans la foulée de Marx, Block précise alors que, pour que l'Arbeitskraft soit disponible sur le marché, il faut qu'il s'y trouve des hommes libres, au double point de vue suivant : des personnes juridiquement libres, donc disposant à leur gré de leur force de travail ; et des hommes libres en ce qu'ils sont dépourvus de tout moyen de production qui pourraient leur permettre de vendre le produit de leur travail, au lieu de leur force de travail. L'économiste ajoute ici une note précisant que "M. Marx insiste beaucoup sur la nécessité de la liberté ; où il y a des esclaves, on ne pourrait même acheter du travail[105]". En revanche, il s'abstient tout à fait d'évoquer les commentaires dont Marx accompagne son analyse. Celui-ci s'interroge : "Pourquoi ce travailleur libre se trouve-t-il dans la sphère de la circulation ?". Sa réponse souligne sans ambiguïté le caractère historique du phénomène :

> "La nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises et de l'autre des possesseurs de leurs propres forces de travail purement et simplement. Un tel rapport n'a aucun fondement naturel, et ce n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. Il est évidemment le résultat d'un développement historique préliminaire, le produit d'un grand nombre de révolutions économiques, issu de la destruction de toute une série de vieilles formes de production sociale."

Et, pour ne laisser aucun doute sur la détermination historique du capital, Marx ajoute aussitôt : "De même, les catégories économiques que nous avons considérées précédemment portent un cachet historique". La catégorie de "marchandise", précise-t-il, n'apparaît que dans certaines conditions historiques. Mais la circulation marchande est encore loin d'impliquer l'émergence du capital lui-même.

> Car le capital "ne se produit que là où le détenteur des moyens de production et de subsistance rencontre sur le marché le travailleur libre qui vient y vendre sa force de travail, et cette unique condition historique recèle tout un monde nouveau. Le

---

105 *Ibid.*, p. 19, note 1.

capital s'annonce dès l'abord comme une époque de la production sociale[106]".

Ce n'est évidemment pas un hasard, nous y reviendrons, si Block choisit de ne pas mentionner un passage qui présente de façon aussi explicite la perspective socio-historique de Marx, et qui affirme une conception de la spécificité du capital totalement opposée à la sienne. En revanche il le suit à nouveau lorsqu'il s'agit de la détermination de la valeur de la force de travail. Celle-ci est "égale à la valeur des subsistances du travailleur". Elle varie donc selon les temps et les lieux, mais elle ne saurait descendre durablement au-dessous d'un minimum indispensable à la survie de l'ouvrier[107]. Marx souligne alors que jusqu'ici, dans la sphère de la circulation, règne la liberté et l'égalité des échangistes - ces propriétaires qui "en vertu d'une harmonie préétablie des choses", en agissant chacun selon ses intérêts égoïstes, travaillent à l'intérêt commun. C'est cette sphère de la circulation simple, ajoute-t-il, "qui fournit au libre-échangiste vulgaire ses notions, ses idées, sa manière de voir et le critérium de son jugement sur le capital et le salariat[108]". Block ne relève pas cette critique directe, et annonce sobrement : "C'est par la consommation de l'utilité de l'arbeitskraft que se produit une nouvelle marchandise avec une plus-value" ; une opération qui n'a pas lieu sur le marché, mais dans l'usine[109].

La troisième section du *Capital* - "La production de la plus-value absolue" - s'ouvre sur la production de la valeur d'usage. Il s'agit là d'une longue analyse du procès de travail lui-même, où l'on retrouve, avec une inspiration hégélienne évidente, la trace des travaux de jeunesse de Marx.

---

106 MARX, *op. cit.*, p. 172-173.

107 BLOCK, *op. cit.*, p. 20. (MARX, p. 176-177)

108 MARX, *op. cit.*, p. 179.

109 BLOCK, p.20. Marx précise qu'en "entrant dans ce laboratoire secret de la production", on va voir "non seulement comment le capital produit, mais encore *comment il est produit lui-même.* La fabrication de la plus-value, ce grand secret de la société moderne, va enfin se dévoiler" p. 178 (C'est nous qui soulignons)

Block résume le texte en quelques lignes très réductrices, et surtout en gommant ce qui en fait la fonction. Marx indique, en effet, que le procès de travail est "une nécessité physique de la vie humaine, indépendante par cela même de toutes ses formes sociales, ou plutôt également commune à toutes[110]". Il ne révèle donc rien, en lui-même, des conditions sociales dans lesquelles il s'accomplit. Mais il s'agira de montrer comment la production de la plus-value, c'est-à-dire le procès de valorisation, se combine, en tant qu'aspect spécifique, avec le procès de travail pour le constituer comme procès de production *socialement déterminé*. Block, qui ne consigne pas cette articulation importante de la pensée de Marx, se contente de noter avec lui, mais dans une terminologie moins rigoureuse, les conditions nouvelles qui président désormais au procès de travail. le capitaliste, s'étant "muni" des moyens de production et de la force de travail, fait travailler l'ouvrier sous son contrôle, et le produit lui appartient donc. Quant à la "marchandise *puissance de travail*", l'ayant achetée il dispose de son usage. Il va la consommer en l'incorporant au produit, qui devient une marchandise d'une valeur supérieure à celle des marchandises nécessaires pour la produire[111]. Reste à expliquer comment cela est possible.

A la suite de Marx, Block met donc en scène un industriel propriétaire de machines à filer, qui achète coton et force de travail. Ses calculs ne tardent pas à lui faire comprendre que - pour que la valeur du produit ne soit pas seulement équivalente au capital avancé, pour qu'apparaisse une plus-value - il faut "prolonger la journée de travail au-delà de ce qui eût été nécessaire à l'ouvrier, pour produire l'équivalent de son entretien", soit six heures de travail dans l'exemple considéré. Et l'économiste de reprendre la formule du *Capital* : "C'est la production de cette plus-value qui transforme l'argent en capital[112]"

---

110 MARX, p. 186.

111 BLOCK, p. 20. (MARX, p. 187-188).

112 *Ibid.*, p. 21. (MARX, p. 194-195).

Dans la foulée de cette analyse, Block explique alors la distinction établie par Marx entre le capital variable, créateur de la plus-value, et le capital constant, correspondant aux moyens de production qui "ne sauraient ajouter par eux-mêmes de la valeur au produit". Mais il ne mentionne pas la note du *Capital* critiquant explicitement la conception contraire de J. B. Say[113]. Vient ensuite la définition du taux de la plus-value, que Marx appelle le "taux d'exploitation de la force de travail", le rapport de celle-ci au seul capital variable, entraînant le fait que la plus-value absolue résulte de l'allongement de la journée de travail. La quatrième section concernant la production de la plus-value relative est évoquée après. Il s'agit de "rendre plus efficace (plus productif) le travail de l'ouvrier, en changeant les conditions de la production[114]". La conclusion de cette section est citée intégralement par Maurice Block qui déclare :

> "La conséquence la plus frappante de la doctrine exposée plus haut, c'est "que le capital ne commande pas du travail, comme pense A. Smith, mais du travail non payé. Toute la plus-value, sous quelque forme qu'elle se cristallise, sous la forme de profit, d'intérêt, de rente etc., n'est que la *matérialisation* d'une certaine durée de travail non payé (le temps de travail devenu matière). Le mystère du capital productif se résout en ce fait, qu'il dispose d'une certaine quantité de travail qu'il ne paye pas[115]".

---

113 MARX, *op.cit.*, p. 205, note 1. Marx s'en prend ironiquement à "l'idée lumineuse de J.B. Say qui veut faire dériver la plus-value (intérêt, profit, rente) des "services productifs" que les moyens de production : terre, instruments, cuir, etc. , rendent au travail par leur valeur d'usage".

114 BLOCK, *op. cit*, p. 23. Une note signale que Block regrette de devoir passer sous silence les chapitres du *Capital* sur la division du travail et la manufacture, les machines et la grande industrie, "car dans ces pages remplies d'une haine contre la bourgeoisie qui trouble trop fréquemment la vue de l'auteur, il y a des observations vraies et des analyses remarquables".

115 *Ibid.*, p. 24 . C'est Block qui souligne "matérialisation", et tente de l'expliquer, dans la parenthèse, à sa manière. (MARX, T. 2, p. 205).

L'économiste ne s'arrête pas au problème que peut lui poser l'idée que profit, intérêt et rente ne sont que des formes diverses - "apparemment indépendante les unes des autres[116]", dira Marx qui, pour la première fois, affirme leur source commune - de la plus-value ; et il passe à la sixième section sur le salaire.

Dans le premier chapitre, Marx se livre à une appréciation critique de l'économie politique classique, dont le contenu, tout autant que la fonction échappent très largement à Maurice Block. Certes, celui-ci saisit le début du raisonnement : "En payant le prix du salaire", écrit-il, ce n'est "pas le travail qu'on paye, "comme le croit l'économie politique classique", mais l'Arbeitskraft, la puissance de travail[117]". Mais il ne perçoit pas que Marx souligne ici tant ce qu'il doit à l'économie classique que ce qui en constitue les limites. Celle-ci en effet ne distingue pas travail et force de travail, mais en cherchant à approfondir le rapport du "prix du travail" à sa valeur, elle définit cette dernière par la valeur des subsistances nécessaires à l'entretien du travailleur. "A son insu, note-t-il, elle changeait ainsi de terrain, en substituant à la valeur du travail, jusque-là l'objet apparent de ses recherches, la valeur de la force de travail[118]". Cependant les économistes anglais ne s'aperçurent pas du "quiproquo", et s'enfoncèrent dans des contradictions inextricables. Toutefois, à condition de distinguer rigoureusement force de travail et travail, il devenait possible de comprendre ce que la forme "salaire" cache - la valeur de la force de travail - et donc de la saisir comme l'une des formes phénoménales dans lesquelles se manifeste en se travestissant le rapport réel du capital et du travail.

Maurice Block, qui s'est un peu perdu dans toutes ces subtilités dialectiques, relève cependant que "l'expression de "valeur du travail" est un non-sens (...) C'est une manière de parler, qui considère l'apparence

---

116 MARX, *op. cit.*, T. 3, p. 7.

117 BLOCK,*op. cit.*, p. 24.

118 MARX, *op. cit.*, T. 2, p. 209.

des choses comme si c'était la réalité[119]". Marx toutefois est plus explicitement hégélien, en renvoyant de "l'entendement" à "la science": il en est de la forme "valeur du travail" ou "salaire", conclut-il,

> "comme de toutes les formes phénoménales vis - vis de leur substratum. Les premières se réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être découvert par la science. L'économie politique classique touche de près le véritable état des choses sans jamais le formuler consciemment. Et cela lui sera impossible tant qu'elle n'aura pas dépouillé sa vieille peau bourgeoise[120]".

Parvenu à ce stade de son résumé, Maurice Block s'arrête. Il indique que la dernière partie du *Capital* est consacrée à l'accumulation des capitaux, et justifie la décision de mettre un terme à son travail en ces termes :

> "Comme l'auteur part de cette proposition que le capital c'est du travail non payé, que la plus-value n'existe pas, en ce sens que le capital ne peut que se reproduire et jamais donner naissance à un excédent, il pose en principe que l'ouvrier est exploité, que le profit du patron est un pur vol et tire de ce principe toute une série de conséquences de même nature. Il ne nous semble pas utile de continuer cette analyse. N'admettant pas les prémisses, les conséquences perdent tout intérêt[121] ".

On pourrait certainement appliquer à M. Block ce qu'il reprochait il y a peu à Marx : la passion altère son jugement. L'idée que la plus-value provient du travail, et non du capital constant, le choque à tel point que lui échappe cette formulation étrange de la part de Marx, "la plus-value n'existe pas"...! Mais contrairement à ce qu'il affirme, il aurait été très "utile" de l'entendre résumer ces chapitres où, après avoir examiné comment la plus-value naît du capital, Marx montre "comment le capital

---

119 BLOCK, *op. cit.*, p. 24.

120 MARX, *op. cit.*, T. 2, p. 213.

121 BLOCK, *op. cit.*, p. 25.

sort de la plus-value[122]" ; avant de se lancer dans l'analyse de ce "*mouvement historique* qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures", et qui, de ce fait, constitue "le fin mot de l'accumulation appelée "primitive" parce qu'elle appartient à l'âge préhistorique du monde bourgeois[123]". Et sans doute aurait-il été encore plus intéressant d'écouter Maurice Block évoquer ce qui est, en fait, la conclusion du *Capital* ; ces quelques pages où Marx dessine la spirale du processus qui conduit de l'expropriation des producteurs immédiats à l'expropriation des expropriateurs, laquelle "s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste". Car, explique-t-il, à la centralisation du capital, à son développement prodigieux grâce à la science et aux techniques, à son extension mondiale répond l'accroissement de la misère, de la dégradation et de l'exploitation - mais aussi de la résistance - de la classe ouvrière. De sorte que "le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices". Si l'appropriation capitaliste, conclut Marx, a été la première négation de la propriété privée - celle qui accompagne "le travail indépendant et individuel"- la production capitaliste "engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature", laissant la place à l'appropriation des moyens de production par la société elle-même[124].

2 - L'originalité du *Capital* : la dialectique de Marx

Malgré qu'il en ait considérablement écourté l'ouvrage, le résumé du *Capital* que propose Maurice Block possède des mérites évidents. Et d'abord celui de donner une idée sérieuse, relativement précise des premières parties du livre de Marx. Block est, en général, attentif à la terminologie nouvelle - à l'exception notable, toutefois, de l'expression

---

122 MARX, *op. cit*. T. 3, p. 21 , dans le chapitre "La transformation de la plus-value en capital".

123 *Ibid.*, p. 155, dans "Le secret de l'accumulation primitive"

124 *Ibid.*, p. 204-205, dans "La tendance historique de l'accumulation capitaliste".

"mode de production" qu'il n'emploie pas. Il s'explique souvent en note sur sa traduction, en observant que "le choix des mots est chose très importante, car M. Marx sait tirer parti de tout[125]". On le sent s'efforcer, avec conscience et malgré les difficultés, de pénétrer la pensée de l'auteur. Nous avons pu constater cependant que nombre de passages - importants, voire essentiels, pour l'intelligence de l'ouvrage - ont été omis. La nécessité où se trouvait l'économiste de devoir faire des choix pour condenser une telle œuvre ne suffit pas à l'expliquer ; d'autant que les pages laissées dans l'ombre traitent toutes des mêmes thèmes. C'est ainsi que Block, qui ne relève pas les principales articulations dialectiques du raisonnement, "oublie" dans ses extraits *tout* ce qui concerne le caractère *socio-historique* du capital, ainsi que l'essentiel des critiques adressés par Marx à l'économie politique. On admettra qu'il ne s'agit là ni de détails, ni de hasard !

En réalité il est clair, pour le lecteur d'aujourd'hui, que ces thèmes sont très intimement liés. Ils le sont parce qu'ils touchent au cœur même de la théorie de Marx, et à ce qui fait l'originalité profonde du *Capital* : la méthode dialectique qui charpente l'ouvrage et qui, aux yeux de son auteur, l'inscrit en rupture tant de l'économie politique, que des doctrines socialistes précédentes.

Mais qu'entend, au juste, Marx par le terme de dialectique ? Il est évidemment bien délicat d'aborder, d'une façon nécessairement très rapide et schématique, un des problèmes principaux que fait surgir son œuvre. La question est d'autant plus centrale qu'elle rejoint celle, très complexe et controversée, du rapport de Marx avec la philosophie en général et celle de Hegel en particulier. Elle se trouve donc au cœur de commentaires et d'interprétations nombreux et importants, mais qu'on ne peut, bien sûr, ni analyser ni discuter ici. Et pourtant, non seulement la dialectique est essentielle, dans *Le Capital,* mais surtout elle donne lieu à des approches si particulières - de la part de Maurice Block d'abord, et de la plupart de nos auteurs ensuite - qu'on voit mal comment l'on pourrait éviter de l'évoquer. Nous nous bornerons donc à en mentionner certains aspects qui nous semblent essentiels. Ceux d'ailleurs que Marx met en

---

[125] Maurice BLOCK, *op. cit*. p. 12, note 1.

évidence, d'une manière extrêmement synthétique, dans l'un de ses rares écrits sur la dialectique - la *Postface* de 1873 à la deuxième édition allemande du *Capital*.

La dialectique du travail.

On sait comment dans ce texte essentiel Marx lui-même s'explique sur la question. "J'ai critiqué, dit-il, le côté mystique de la dialectique hégélienne il y a plus de trente ans" ; et il ajoute ce propos devenu célèbre÷ : "Hegel défigure la dialectique par le mysticisme, ce n'en est pas moins lui, qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui elle marche sur la tête ; il suffit de la remettre sur les pieds pour lui trouver la physionomie tout à fait raisonnable[126]". L'allusion biographique est intéressante car c'est bien trente années auparavant, dans les *Manuscrits de 1844* publiés seulement en 1932, que Marx "retourne" la dialectique de Hegel. Il le fait, pensons-nous, à travers une "transposition critique" de la *Phénoménologie de l'esprit*, qui résulte de sa première rencontre, critique elle aussi, avec l'économie politique[127].

Très schématiquement, on pourrait dire que l'ouvrage de Hegel expose une dialectique de l'Esprit qui *s'autoproduit* dans sa forme accomplie, moyennant l'aliénation de son essence - qui découle d'abord du processus de son individualisation -, puis le "dépassement" de cette aliénation, par *son activité spirituelle* de sujet moral et connaissant. Le parcours politique et philosophique du jeune Marx l'avait déjà conduit en 1843, dans la foulée de Feuerbach et de son matérialisme naturaliste, à critiquer l'esprit hégélien comme étant la représentation abstraite et spéculative de l'homme. Il voyait alors celui-ci comme un être de chair et

---

126 *Postface* à la 2ème édition allemande du *Capital*, *op. cit.* p. 29. Block n'a pas à sa disposition ce texte, daté de janvier 1873. Il n'en va pas de même des commentateurs suivants, qui pourtant, nous le verrons, l'utilisent fort peu.

127 Nous essayons d'expliciter plus précisément ce point, ainsi que l'ensemble des questions évoquées ici dans la note sur "Dialectique et science" présentée en annexe.

de sang, un être de nature, que - moyennant l'inversion spéculative caractéristique de son système - Hegel pensait comme le produit de l'Idée. Toutefois, c'est la première rencontre de Marx avec l'économie politique, dont il commence l'étude en 1844, qui va s'avérer décisive.

En effet, en considérant l'importance que les économistes anglais accordent au travail - producteur de richesses, mais également créateur de la propriété privée - Marx "découvre "dans ce travail la forme *aliénée* de l'*activité essentielle* de l'homme. Il va donc transformer la dialectique hégélienne de l'esprit en une dialectique de l'homme, dont l'essence est l'activité matérielle de production. En fait, il conçoit désormais le travail - en tant qu'il se distingue du travail aliéné - comme l'activité matérielle, universelle parce que consciente et sociale, d'élaboration de la nature. Et il le pense selon le modèle hégélien de l'activité *spirituelle*, c'est-à-dire en tant qu'il est l'activité essentielle, celle par laquelle l'universalité spécifique de l'homme se réalise.

Il en résulte que tout le processus d'autoproduction de l'esprit de Hegel lui apparaît maintenant comme l'image inversée du *processus d'autoproduction de l'homme.* Celui-ci s'autoproduit en tant que pleinement humain à travers le déploiement social-historique de son propre travail. Dans cette perspective, les *Manuscrits* ébauchent donc une conception de l'histoire où l'affirmation des individus isolés, qui se dégagent de l'organisation sociale collective primitive, entraîne d'abord l'aliénation de l'essence humaine. Cette aliénation se manifeste dans le stade de la propriété privée, où le capital, produit du travail aliéné, s'oppose à lui et le domine. Mais cette contradiction recèle aussi, en elle-même, le moteur du dépassement de l'aliénation. Son développement conduit à la réalisation de l'essence humaine, c'est-à-dire à l'émergence de la société dans sa forme accomplie qu'est le communisme. Une société dont les individus associés, ayant supprimé la propriété privée, se sont ainsi ré appropriés leur essence universelle naguère aliénée ; de sorte qu'ils sont advenus maintenant en tant qu'*individus-universels*.

On voit ici comment Marx utilise également, dans les *Manuscrits*, l'apport des socialistes et des communistes, principalement français. Pour lui, depuis 1843, le projet d'une transformation réelle, révolutionnaire, de

la société - fondée sur une abolition de la propriété privée, qui répond elle-même à l'exigence de l'universalité humaine - est venu "remplacer" l'objectif de la philosophie hégélienne - celui d'une universalité purement spéculative, qui est le "Savoir absolu"[128]. Mais désormais, il va au-delà : le communisme est pensé dans le prolongement de la dialectique du travail, comme le produit de l'histoire universelle. De fait le communisme, à ses yeux, est la naissance de l'homme. La naissance de cet homme effectivement humain - c'est-à-dire de cette société d'individus-universels, donc *libres* - qui est le résultat de l'histoire, elle-même conçue comme étant fondamentalement le déploiement du travail humain, dans une sphère qui tenait encore jusque là de la *nécessité* vitale, naturelle[129].

Nouveauté radicale, et limites de la conception de Marx

L'ensemble de cette construction philosophique repose ainsi sur l'idée que Hegel ne parvient qu'à une "expression encore abstraite et spéculative" de ce qui est, en fait, la réalité de l'histoire humaine. Mais, souligne Marx, il revient au philosophe de Berlin le grand mérite d'avoir, le premier, mis en évidence "la dialectique de la négativité comme principe moteur et créateur". Autrement dit, d'avoir découvert le rôle de l'activité qui - comme négativité, donc en elle-même critique - anime ce processus d'autocréation de l'homme qu'est l'histoire[130].

Cette première conception philosophique de l'homme et de son histoire va certes, on le verra bientôt, connaître des modifications importantes au long de l'évolution de Marx. Mais à travers ces

---

128 Cette conception est ébauchée dans *La Question juive*, et explicitée dans *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. Ces deux textes, rédigés fin 1843, paraissent en février 1844 dans les *Annales franco-allemandes*.

129 Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions sociales, 1968, p. 99 : " Pour l'homme socialiste, *tout ce qu'on appelle l'histoire universelle* n'est rien d'autre que l'engendrement de l'homme par le travail humain".

130 *Ibid.*, p. 132, 127-128. La même idée est reprise dans la *Postface* p. 29.

transformations, elle demeure, croyons-nous, en quelque façon le noyau, permanent, de sa pensée. De sorte que son examen est riche d'enseignements. Il faut d'abord souligner ce que le processus d'élaboration de cette conception, que nous venons d'évoquer très schématiquement, révèle. C'est de la confrontation intime et du remaniement intérieur, l'un par l'autre, des corpus existants - ceux de l'économie politique et de la philosophie hégélienne (sans oublier l'impulsion cruciale que Marx tire de la pensée socialiste et communiste française) - que surgit la dialectique du travail humain. La nouvelle conception fait, en quelque sorte, corps avec les anciennes ; mais, dans le même temps, elle en transgresse bien évidemment les limites. En fait, elle en ébranle en profondeur les fondements. L'audace, la richesse, et la complexité de la pensée de Marx n'ont pas d'autre source. Mais les difficultés qu'elle soulève aussi.

La première tient au fait que là où nous constatons un ébranlement et une refonte d'envergure des disciplines instituées, l'économie politique et la philosophie, Marx avait la conviction d'en avoir, par sa critique, sapé entièrement les bases ; provoquant ainsi l'écroulement et le "dépassement" de ces vénérables édifices. Le second problème en découle. Car il oblige à penser la forme de cette coupure, qui entaille au cœur, sans pourtant l'abolir, le lien organique de Marx et de ses devanciers.

De ce point de vue, bien qu'il ne puisse s'agir, bien sûr, de s'engager ici dans une véritable analyse critique, nous voudrions toutefois souligner que l'étude de la nouvelle conception de l'homme et de son histoire représente certainement un observatoire privilégié. Elle permet en effet de saisir ce qui constitue, dans le même mouvement, la nouveauté radicale de Marx, mais également celles des limites de sa théorie qui proviennent du terreau dans lequel elle est profondément enracinée. La question est, à notre avis, suffisamment importante pour justifier qu'on s'y attarde un instant. Car en considérant ainsi, même brièvement, la formation de la pensée de Marx dans une optique historique, en la replaçant au sein de la configuration culturelle dont elle est née, on met en lumière également les conditions de sa réception par les premières générations de ses lecteurs. Ces conditions se trouvent, en effet, quelque peu éclaircies dès lors que l'on tente de faire ressortir aussi bien l'innovation théorique à laquelle ces

hommes se heurtent, que, d'un autre côté, les présupposés tenant à l'époque, qu'ils partagent, pour une part du moins, avec Marx.

La puissante originalité de Marx réside avant tout, on l'a dit, dans cette dialectique sociale-historique du travail humain, qui constitue la clef de voûte de sa conception de l'homme et de son histoire. C'est sur elle, en particulier, qui repose, en 1844 comme plus tard dans *Le Capital*, sa critique, qui se veut radicale, de l'économie politique. Mais c'est en elle aussi que peuvent se lire les difficultés soulevées par une pensée qui reste, dans ses avancées les plus hardies et les plus fécondes, marquées par l'horizon culturel de son temps.

On a vu avec quelle créativité, dans cet étonnant creuset alchimique que sont les *Manuscrits*, Marx fait jouer les uns contre les autres les apports dont il se nourrit. L'économie politique lui sert, à coup sûr, de levier pour remettre "sur ses pieds" la dialectique spéculative de Hegel. Mais la proposition fondamentale qu'il trouve chez les économistes - le travail est "l'âme proprement dite de la production[131]" - il la lit immédiatement à travers la grille hégélienne. Si bien que sous sa plume, le travail dont partent les économistes n'est plus "l'essence de l'homme", comme ils le pensent eux-mêmes, mais l'essence *aliénée* de l'homme[132]. C'est dans cette différence de formulation que l'on peut comprendre à la fois le combat que mènera Marx, tout au long de sa vie, contre l'économie politique, et ce qu'il partage, fondamentalement, avec elle.

D'un côté en effet, avec la notion de travail aliéné, c'est l'historicité qui vient s'insinuer au sein de l'économie politique classique. Et dans sa foulée, le dynamisme d'une dialectique critique qui ruine, de l'intérieur, le naturalisme qui la caractérise. Désormais le couple que forment le travail et le capital se trouve structuré en un processus unique, assujetti à la temporalité ; c'est-à-dire impliquant une origine, et une fin - au double sens, d'ailleurs, de finalité et de dépassement que le terme revêt chez Hegel. La conception d'une économie de marché - régulée par des lois qui,

---

131 *Ibid.*, p. 67.

132 *Ibid.*, p. 67.

en tant qu'elles sont "naturelles", sont a-historiques et indépassables - vole en éclat. Tandis que dans le même mouvement, la figure utilitariste de l'*homo œconomicus* est attaquée comme étant précisément celle de l'homme qui n'a pas encore dépassé son aliénation, qui n'est pas encore un homme effectivement *humain*. Celui-ci est, pour reprendre les termes des *Manuscrits*, un homme pour qui l'élaboration de la nature n'est plus le *moyen* de survivre, mais l'objectivation de l'universalité de son essence, de la "socialité" pleinement humaine qui le constitue ; un homme dont, en conséquence, l'activité est à elle-même son propre *but*. Si bien que la nature "humanisée" est désormais, pour lui, "son œuvre et sa réalité", et qu'"il se contemple lui-même dans un monde qu'il a créé[133]".

On constate ainsi que, dans l'optique de Marx, la dialectique du travail humain implique en elle-même une critique radicale de l'économie politique ; une critique qui en est le dépassement. Car le naturalisme et l'utilitarisme qui spécifient l'économie politique renvoient, pour lui, aux limites qui sont celles de son fondement : l'individu "abstrait" et isolé ; un individu "naturel", coupé des rapports sociaux et de la dynamique historique qui le constituent. De sorte que sur cette base spéculative, l'économie politique ne peut élaborer qu'un système de catégories abstraites qui font d'elle une science inaccomplie.

Mais par ailleurs, dès lors que Marx pose le travail, l'élaboration de la nature, comme le propre de l'homme, il partage avec les économistes une conception d'ensemble qui voit dans le façonnage de la nature, dans son appropriation, la mise en œuvre privilégiée et la manifestation même de la liberté des individus. Sur une telle base, la critique marxienne ne peut donc se développer, malgré ses efforts pour s'en échapper, qu'*à l'intérieur* d'un horizon de la pensée qui est aussi celui de l'économie politique, et que Louis Dumont désigne comme "l'idéologie économique". Celle-ci est, pour l'anthropologue français, spécifique de la modernité

---

133 *Ibid.*, p.64. La transformation de la nature devient donc, pour Marx, une activité empreinte d'une forme de spiritualité, qui n'est pas sans rapport avec la pratique artistique. Cette "contemplation " de l'homme, qui s'est autoproduit, dans la nature humanisée, qui est son objectivation accomplie, rappelle évidemment celle de l'Esprit absolu hégélien.

occidentale en ce que, à la primauté de l'individu correspond celle de l'économique, comme sphère autonomisée, sur les autres instances de la vie sociale[134]. L'une des manifestations les plus claires, et les plus lourdes de conséquences, de cette ambivalence de Marx - de son appartenance à l'univers mental de l'économie politique, que pourtant il cherche à transcender - se lit dans la structure même de sa théorie de l'histoire. Puisqu'elle pose la sphère économico-sociale comme base quasiment autonomisée, déterminante, du processus d'ensemble de "fabrication" de l'individualité humaine.

Cette conception de l'homme et de son histoire constitue cependant, on l'a dit, l'outil le plus acéré de Marx dans sa critique de l'économie politique[135]. Il considère qu'elle lui permet, en dépassant cette science inaccomplie qu'est l'économie politique, de parvenir à la science véritable. En 1844 en effet, celle-ci consiste, pour le dire vite, à penser, c'est-à-dire à saisir conceptuellement, le processus pratique, réel d'autocréation de l'homme qu'est l'histoire humaine. La science effective ne ressort donc pas de l'économie politique ; mais elle ne s'inscrit pas davantage, pour lui,

---

134 Louis DUMONT, *Homo aequalis, Genèse et épanouissement de l'idéologie économique,* Paris, Gallimard, 1977, p. 15-16, et p. 75. Toute la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse de Marx dans cette perspective.

C'est dans une optique un peu différente, mais qui implique aussi la prise en compte de l'individualisme de l'auteur du *Capital*, que se situe le sociologue Christian LAVAL , dans son livre *L'Ambition sociologique : Saint-Simon, Comte, Tocqueville, Marx, Durkheim, Weber,* Paris, La Découverte-MAUSS, 2002. S'inspirant des travaux d'Alain Caillé et du MAUSS, l'auteur montre comment Marx se trouve à la fois en opposition *et* pourtant "à l'intérieur" de l'utilitarisme - cet "espace social dans lequel l'intérêt est le principe de connexion des individus" (p. 22). Pour lui Marx "traverse" l'utilitarisme ; il le combat, tout en en étant lui-même marqué. De sorte que, en intériorisant les présupposés de celui-ci, il fait de l'activité productive, du travail, une donnée "naturaliste", échappant à toute historicisation, et par là "un universel anthropologique" (p. 355).

135 Et c'est par là, précisément, que l'on peut à bon droit ranger son œuvre parmi celles des pionniers de cette discipline nouvelle qu'est la sociologie.

dans le cadre, critiqué parce que spéculatif, de la philosophie. Or c'était pourtant le cas chez Hegel, où la science dans sa forme accomplie se confond avec la philosophie dialectique elle-même.

Il faut rappeler sur ce point que - dans la foulée des Jeunes-hégéliens et de leur critique de la religion, puis dans celle de Feuerbach - Marx avait déjà critiqué le caractère abstrait et spéculatif de la philosophie de Hegel, ainsi que l'inversion "mystique" qui en résulte. Mais dès lors que, dans les *Manuscrits*, l'activité matérielle, pratique, de l'homme vient en place de l'activité spirituelle hégélienne, ce sont les frontières de la philosophie elle-même - qu'elle soit idéaliste, ou matérialiste avec Feuerbach - qui peuvent être enfin franchies. Car la philosophie, aux yeux de Marx, relève d'un mode abstrait et spéculatif de la pensée, qui isole celle-ci en la coupant de la pratique humaine réelle[136]. Elle relève d'un mode "mystique" de la pensée qui, en raison justement de cette inversion spéculative, fait de la sphère de la pensée elle-même l'univers propre de l'homme ; un univers au sein duquel son essence est censé se réaliser, alors qu'en fait l'homme réel, dans son activité matérielle réelle, se trouve alors dominé et aliéné par ce monde des Idées.

C'est d'ailleurs précisément parce que cette "inversion mystique" est ce qui spécifie, pour Marx, la philosophie, que le simple "retournement" de la dialectique hégélienne suffit pour reconduire à la vérité. La science véritable se situe ainsi hors du champ de la philosophie, qu'elle "dépasse". Elle est "l'expression du mouvement réel[137]" ; elle est le mouvement de la pensée qui, en conceptualisant la pratique d'autocréation de l'humanité, la rend consciente d'elle-même, et par là la guide.

Il est évident que la conviction de Marx affirmant que sa conception de l'homme et de son histoire relève d'une *science* qui est le dépassement de la philosophie, pose problème. Ne serait-ce, d'abord, que parce que cette affirmation s'inscrit dans une définition de la philosophie étroitement conditionnée par les travaux de Hegel et des Jeunes-hégéliens. En fait, il nous semble plutôt que la conception de l'homme de Marx

---

136 (sur Feuerbach ; à faire)

137 (I.A.)

demeure d'ordre philosophique, et qu'elle reste, dans son contenu même, largement imprégnée de l'héritage hégélien dont elle est née.

En "remettant sur ses pieds" la dialectique spéculative du maître de Berlin, Marx conserve en effet l'universalité et la toute-puissance de la raison humaine, qui marquaient déjà la philosophie de Hegel. Il en accentue même le caractère *prométhéen*, par son "matérialisme", et son athéisme explicite. Car ce n'est plus de l'Idée, ou du Logos divin, que surgissent l'homme et son monde. C'est maintenant par *son propre travail*, qui inclut en lui-même les virtualités et l'universalité de la raison humaine, que l'homme se "fabrique" et *se créé lui-même*. Il y parvient en humanisant l'universalité de la nature, dont il fait *son* monde, le monde naturel-social de l'homme, qu'il produit et transforme jusqu'à son accomplissement, au travers de l'histoire. Mais de plus, ce processus d'autocréation, qui implique nécessairement une phase d'aliénation, débouche, comme chez Hegel, sur une théorie *évolutionniste* et marquée d'un fort aspect *téléologique*. Une théorie où l'enchaînement nécessaire des stades progressifs aboutit à l'assomption d'une humanité quasi-messianique, dont les individus-universels associés maîtrisent enfin, avec la nature et leur propre organisation sociale, leur devenir même.

Qu'il s'agisse donc de "l'économisme", du caractère évolutionniste et téléologique de sa vision de l'histoire, ou de la toute-puissance exacerbée de son rationalisme, les difficultés que pose la conception de l'homme de Marx ressortent de la configuration culturelle de son temps et de ce qui nous apparaît, aujourd'hui, en être les limites. Des limites si contraignantes qu'elles mettent directement en question la valeur de sa doctrine, et qu'elles invalident, à nos yeux, son projet d'ensemble.

Certes Marx a su, pour une part, transgresser ces limites dans une synthèse hautement créative. Mais il ne pouvait évidemment pas les abolir. En tant que telles, elles constituent d'ailleurs des points obscurs de son œuvre, qui échappent très largement à sa propre conscience[138].

---

138 (note sur protestation de Mx : sa théorie n'est pas une philo de l'histoire cf Godelier p;14 et 82 lettre à Mikhailovski p. 351-352 du livre sur les sociétés pré-capitalistes)

Quant à ses lecteurs français du XIXe siècle, ils partagent bon nombre des présupposés implicites de Marx. Et c'est sur ce terrain qui leur est, en partie, commun que vont se développer leurs interprétations de ses textes. C'est pourquoi il nous a semblé important de les repérer avec précision. Mais si nous sommes, aujourd'hui, particulièrement sensibles au fait que les avancées les plus audacieuses de Marx restent marquées par l'horizon culturel de son temps, il va sans dire que, pour ces premiers lecteurs, ce sont au contraires ses créations théoriques nouvelles - qu'il a su faire surgir au croisement des divers héritages qu'il brasse - qui les déroutent, et, on le verra, très fortement.

3 - De la dialectique de l'homme à celle de la société

Il importe cependant de revenir à l'évolution personnelle de Marx. Car au travers d'un parcours complexe, il va transformer profondément cette conception initiale de l'histoire que révèlent les *Manuscrits*. À la dialectique de 1844, qui est celle du processus de réalisation de "l'essence humaine", succède une dialectique de *la société*, en tant qu'elle est produite et façonnée par le travail des hommes. La théorie de l'histoire qui en découle est esquissée dès 1846, dans *L'Idéologie allemande* ; tandis qu'une version devenue classique en est donnée par la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* en 1859.

On y retrouve une conception de la dialectique proche de celle des *Manuscrits* en ce sens que le processus d'*autoproduction* de la société est celui des rapports sociaux des hommes ; ces *rapports de production*, dans leur forme sociale historiquement déterminée, étant conditions et produits de l'activité productive, le travail ; et le travail lui-même étant saisi sous l'angle du rapport de sa forme sociale (le *mode de production*, au sens strict) et de sa productivité (les *forces productives*). Le caractère proprement dialectique du processus social réside ainsi essentiellement dans le fait que les rapports entre les hommes sont saisis comme *objectivation* de leur travail ; tandis que, dans le même temps, celui-ci est *activité* sociale, c'est-à-dire qu'il est *la négativité en acte*. De sorte que c'est le développement des contradictions qu'implique la dualité de ces moments "objectif" (les rapports de production) et "subjectif" (l'activité, les forces productives) du travail, qui constitue le moteur de la dynamique historique interne de la

société. La dialectique renvoie donc ainsi, *dans le même mouvement*, aux déterminations sociales *et* historiques de la société.

Celle-ci, à travers les différents stades qu'elle parcourt - "les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne[139]" - parvient à une phase de son développement, la société capitaliste, où l'antagonisme des forces productives et des rapports de production implique nécessairement le dépassement de ces derniers. "Avec cette formation sociale, conclut Marx, s'achève donc la préhistoire de la société humaine". Une formulation qui fait directement écho à celle des *Manuscrits* - où l'histoire toute entière ne figurait encore que "l'acte d'engendrement, l'histoire de la naissance de l'homme[140]". Elle témoigne ainsi de ce fil rouge qui sous-tend de façon permanente la pensée de Marx. Et cela parce que, au-delà de discontinuités évidentes, sa conception de l'homme et de son histoire, ébauchée dans les *Manuscrits* et dans laquelle s'inscrit toujours *Le Capital*, est organiquement liée à sa notion de la dialectique, telle qu'elle résulte du "retournement" de celle de Hegel.

Le retournement de la dialectique hégélienne

Il nous faut maintenant dégager plus précisément ce qu'implique ce retournement. En premier lieu, il est important d'insister sur le fait que, pour Marx, la dialectique n'est pas une simple méthode de pensée. Le terme fait référence tout autant à la *réalité*, *objective*, du processus social-historique, qu'au processus *subjectif*, celui de la pensée qui cherche à le faire sien, à concevoir ce qui est son objet. Et pourtant il ne s'agit plus là de l'identité du sujet et de l'objet qui caractérise *l'Idée* hégélienne et sa dialectique. Au contraire, c'est sur la base de la rupture avec ce fondement de la philosophie de Hegel que Marx développe sa propre conception de "l'unité" - ou plus précisément de la rencontre - d'une dialectique subjective et objective.

Le système de Hegel suppose, on le sait, une métaphysique idéaliste où, comme le dit Marx, "le mouvement de la pensée qu'il personnifie sous

---

139 Préface de la *Contribution*, p. 5;

140 *Manuscrits*, p. 128.

le nom de l'Idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'Idée[141] ". En conséquence, pour Hegel, les catégories de la logique dialectique ont une réalité ontologique. Et c'est le cas, avant tout, du *concept*, qui la caractérise et qui est, en lui-même, l'auto-processus - animé par la double négation - de l'Idée.

La critique de Marx, en 1844, s'appuyant sur l'apport de Feuerbach, consiste à considérer l'Idée et l'Esprit hégéliens comme des "entités spéculatives", qui sont des "abstractions" de cet être naturel, de chair et de sang, qu'est l'homme réel. Il s'agit donc pour lui de "déconstruire", en quelque sorte, ces abstractions. Et de cette déconstruction - celle, on l'a dit, de la *Phénoménologie* - surgit la réalité humaine vraie, celle qui leur a donné naissance ; en même temps qu'est mis en évidence le mécanisme d'abstraction conduisant à l'inversion idéaliste hégélienne. Dès lors se trouvent explicités, dans un même mouvement, ce qui fait la valeur de la dialectique - son caractère *réel, vrai* - ainsi que la forme "mystique" et inversée dans laquelle elle s'exprime chez Hegel.

De façon plus précise, il s'avère à ses yeux, on l'a vu, que la double négation est constitutive du processus social-historique humain réel, animé par la négativité qu'est l'activité de production. Et c'est bien parce que le monde humain est, dans sa réalité même, dialectique - au sens où il est un processus d'autoproduction des rapports des hommes entre eux - , que Marx peut avoir recours aux catégories et au mode de penser dialectiques, hérités de Hegel, pour l'appréhender. La "remise sur ses pieds" de la dialectique consiste donc en un double mouvement, de rupture et de transposition. En même temps que Marx rejette toute prétention ontologique de la pensée, il pose le caractère dialectique de la réalité sociale-historique elle-même ; tandis qu'il voit dans la *méthode* dialectique la marche de la pensée, son processus, capable d'épouser le processus propre du monde réel et de l'expliciter. A l'identité du sujet et de l'objet qui fonde la dialectique de l'Idée hégélienne, Marx substitue ainsi une forme de séparation *et* d'unité entre le monde humain dans sa réalité objective, et la pensée du sujet humain qui cherche à le comprendre. C'est à cette correspondance qu'il renvoie lorsque, dans la

---

141 *Postface* du *Capital*, p. 29.

Postface, il prévient que sa méthode dialectique "diffère par la base"de celle de Hegel ; car pour lui, "le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme[142]".

Cette rupture/transposition de la dialectique hégélienne entraîne un mouvement parallèle, de rupture/transposition, à l'égard de la conception de la science de Hegel. Mais cette question en recoupe une autre, qui découle elle aussi du retournement de la dialectique : il s'agit du caractère *critique* de celle-ci. Pour Marx, parce que Hegel "défigure par le mysticisme" la dialectique, il en altère du même coup la nature *critique*. Il est très clair à ce propos, quand il écrit dans la *Postface* :

> "Dans la conception positive des choses existantes, elle (la dialectique) inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire ; (...) saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer ; (...) elle est essentiellement critique et révolutionnaire[143]".

Cependant dans la mesure où, pour le philosophe de Berlin, les réalités humaines historiques, qui sont les objets de la pensée, ne sont que des "manifestations" de l'Esprit, il se trouve enfermé dans le cercle entièrement spéculatif de la pensée pure. Penser ces objets dans le processus contradictoire qui les anime, revient donc à les "dépasser" seulement dans la sphère de la pensée. La science - le "Savoir absolu", dans la *Phénoménologie* - qui les appréhende comme les formes successives, encore imparfaites de l'auto-développement de la raison, ne fait alors que *justifier* leur maintien *réel*.

Les conclusions de Marx sur ce point vont évidemment à l'opposé. Parce que la dialectique est celle d'objets sociaux réels, le processus de déploiement de leurs contradictions débouche sur la destruction réelle, par *la pratique* des hommes, de leurs formes dépassées. Le prolétariat et

---

142 *Ibid.*, p. 29.

143 *Postface*, p.29.

son son mouvement révolutionnaire, dit Marx, sont la *critique en acte* de la société bourgeoise[144]. La fonction de la science n'est plus, comme chez Hegel, dans la justification théorique de l'ordre socio-politique. Elle est au contraire de mettre en évidence, dans leur vérité, le processus social-historique et "les phases de son développement naturel" à l'œuvre, afin d' "abréger la période de gestation et (d') adoucir les maux de leur enfantement[145]". Pour Marx la science, parce que précisément la dialectique est en elle-même critique, ne peut être que *critique* - d'où, d'ailleurs, les titres qu'il donne à ses œuvres théoriques. En tant qu'elle est "l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classe existante, d'un mouvement qui s'opère sous nos yeux[146]", la science est le savoir vrai qui doit étayer la révolte du prolétariat et le guider.

Il n'en demeure pas moins que la conception de la science - ébauchée par Marx dès les *Manuscrits*, et mise en œuvre dans Le *Capital* - emprunte beaucoup à celle de Hegel. Cela n'a bien sûr rien d'étonnant puisque, pour les deux auteurs, la science, qui est la construction du savoir vrai de son objet, découle directement de la nature dialectique de celui-ci. Il s'agit donc pour elle, en allant au-delà de la forme immédiate qu'il revêt, de penser l'objet en tant qu'il est le produit de son propre processus, en tant qu'il est le positif comme résultat de sa négativité - c'est-à-dire d'élaborer son concept. Le concept est la "totalité concrète" où viennent s'unifier les déterminations contradictoires qui constituent l'être ; de sorte qu'en lui s'exprime la nécessité interne qui en régit le développement, et avec elle la vérité de l'être.

Le *concept*, qui spécifie la dialectique, est donc aussi ce qui, pour Hegel, caractérise la science véritable. Celle-ci se distingue en effet, à ses yeux, des "sciences de l'entendement", parmi lesquelles il classe d'ailleurs l'économie politique[147]. L'esprit, dans la mesure où il n'est encore

---

144 *Manuscrits de 1844,* p. 88.

145 Préface de la 1ère éd. allemande du *Capital, op. cit*. p. 19-20.

146 *Le Manifeste communiste*, p. 69.

147 HEGEL, *Principes de la philosophie du droit,* Gallimard, Coll. Idées, § 189, p. 224.

qu'entendement, ne parvient à saisir dans son objet qu'un ensemble de déterminations finies et séparées, que ne relie qu'une nécessité formelle et extérieure. Ces sciences ne mettent donc en œuvre que des catégories abstraites, figées, et elles aboutissent à des lois qui n'énoncent qu'une "apparence de rationalité[148]". La science vraie, en revanche, procède de la raison, et de sa forme propre, le *concept*, dont on a vu qu'il est seul capable d'appréhender l'objet dans la complexité de son dynamisme et dans sa vérité.

La méthode dialectique du *Capital*

C'est de cette conception de la science que Marx, pensons-nous, s'inspire profondément dans *Le Capital*. Certes il a rompu avec le fondement métaphysique et la fonction de la science qui sont ceux de Hegel. Mais sa propre conception de la dialectique, parce qu'elle maintient une unité entre la sphère de la réalité sociale et la pensée qui l'explore, lui offre la possibilité de transposer la méthodologie hégélienne. Celle qu'il inaugure va lui permettre de décrypter les mécanismes du système capitaliste, de telle façon que l'exposé en constitue, dans le même mouvement, la critique *et* celle de l'économie politique.

Tel est bien en effet l'objectif du *Capital*. Pendant qu'il rédigeait les *Grundrisse*, qui en sont en fait la première version, en 1858, Marx expliquait ainsi son travail à Lassalle :

> "C'est *la critique des catégories économiques,* ou bien si tu veux, le système de l'économie bourgeoise présenté sous une forme critique. C'est à la fois un tableau du système, et la critique de ce système par l'exposé lui-même[149]".

On constate ici à quel point la dialectique constitue le cœur même du *Capital*. Parce que la réalité sociale-historique, pour Marx, est en elle-même dialectique, il en élabore un savoir *conceptuel*. Et c'est bien

---

148 *Ibid.*, p. 224.

149 *Lettres sur Le Capital,* Lettre 29, 22 février 1858, p. 85.

justement dans la *forme conceptuelle* de l'analyse du mode de production capitaliste que réside son double caractère critique, et par là son caractère scientifique. L'exposé du système économique, en effet, en tant qu'il est la construction du *concept* de *capital*, met au jour le processus de l'auto-développement du capital réel, et révèle ainsi, avec la négativité qui l'anime, les contradictions internes qui l'entraînent nécessairement vers la mort. Mais c'est aussi, précisément, cette forme conceptuelle de l'analyse, qui la pose *en elle-même* comme la critique de l'économie politique. Car ce que les catégories abstraites et figées des économistes ne parviennent pas à saisir, ce n'est rien d'autre que ce qui, au-delà des apparences, constitue la réalité vraie de la société bourgeoise ; c'est-à-dire le processus social-historique de la production qu'est, en lui-même, le capital - cette forme sociale déterminée de la production, qui n'est qu'un moment, transitoire, du processus du travail humain.

"Le capital, dit Marx, n'est pas seulement un rapport social ; il est un processus". C'est là ce que veut démontrer *Le Capital,* et ce en quoi, "dépassant" cette science de l'entendement qu'est l'économie politique, il relève, pour Marx, de la science véritable. La critique du système de l'économie bourgeoise et la critique de l'économie politique se trouvent ainsi *organiquement liées*, en ce que l'une comme l'autre s'expriment dans le *concept* de "capital" que construit l'ouvrage. Son titre et son sous-titre, d'ailleurs, témoignent de cette démarche : le titre de *Capital* renvoie au concept qui comme tel, dans la perspective dialectique, intègre en lui-même la *Critique de l'économie politique* que désigne le sous-titre.

Les catégories de l'économie politique, écrit Marx, "ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent des rapports sociaux réels". Mais ce que les économistes ne perçoivent pas, c'est que "ces rapports n'appartiennent qu'à une époque historique déterminée, où la production marchande est le mode de production social[150]". Or si les économistes pensent ces rapports sociaux comme éternels, c'est qu'ils sont incapables de les saisir comme des moments d'un processus, d'en saisir l'essence.

---

150 *Le Capital*, T. 1, p. 88.

La raison, pour Marx, en est claire : ce processus, celui du travail humain, est l'*essence*, intérieure, qui ne se donne à voir, à la surface de la vie sociale, que dans des formes phénoménales. Celles-ci, pour être véritablement comprises, demandent donc à être décryptées ; ce que seul l'outillage dialectique de la pensée peut réussir. En effet, la forme sociale de la production marchande implique en elle-même l'abstraction, la réification et l'inversion - ces caractères que Marx désigne d'un mot : le "fétichisme", qu'il soit celui de la marchandise, de l'argent ou du capital. Et c'est précisément de ces apparences trompeuses que les économistes restent prisonniers. Car même lorsque, avec Ricardo, ils saisissent bien, derrière la valeur, le travail qui en est la substance, ils ne parviennent pas à penser la *forme sociale*, historiquement spécifique, du travail créateur de valeur - le "travail abstrait".

Cette question est décisive, dans la démarche de Marx. Il atteint là, en effet, dans le surgissement de ces formes historiquement déterminées que sont la valeur et la marchandise, le mécanisme élémentaire, "cellulaire[151]", de la société bourgeoise. Dès lors, il peut mettre en évidence le processus dialectique au travers duquel se produit le capital, "dépassant" les formes premières de son émergence que sont la marchandise et l'argent ; alors que dans sa forme sociale propre - celle du rapport antagonique du "travail vivant" et du "travail mort" - se révèle, à ses yeux, le moteur tant de son expansion gigantesque que de sa destruction inévitable.

Le mode d'exposition, tout comme le plan, dialectiques, du *Capital*, font ainsi ressortir le mouvement d'ensemble du système socio-économique bourgeois. Ils permettent d'expliciter la dialectique réelle qui y est à l'œuvre, et par là de "dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne[152]". C'est à ce titre que Marx revendique pour *Le Capital* un statut scientifique. Il ne s'agit pas cependant, pour son auteur, de se déclarer économiste ; bien au contraire. Dans la mesure précisément où la dialectique constitue le socle de son ouvrage, c'est en rupture d'avec

---

151 Préface de la 1ère éd. du *Capital*, p. 18.

152 *Ibid.*, p. 19.

l'économie politique existante - considérée comme une " science non-vraie ", inaccomplie - qu'il s'inscrit.

En définitive, la dialectique nous apparaît bien comme ce qui fonde l'originalité, tout à fait évidente, du *Capital*. Encore faut-il, en premier lieu, préciser que la représentation que nous venons d'en ébaucher, n'est qu'*une* des mises en perspective possibles qu'autorise ce texte polysémique. Mais en outre, elle est à coup sûr d'un abord plus facile pour un lecteur moderne, parce qu'il a accès aux autres textes de Marx, notamment à ses œuvres de jeunesse restées longtemps inédites ; et parce qu'il peut également puiser parmi les innombrables interprétations, divergentes voire contradictoires, auxquelles *Le Capital* a continué de donner naissance jusqu'à aujourd'hui. En bref, toutes les conditions culturelles, mais aussi politiques, d'une interprétation actuelle de Marx sont très profondément différentes de celles qui caractérisent les années 1870. Et c'est précisément sur ce point que nous voudrions attirer l'attention : pour lire Maurice Block, il nous faut prendre toute la mesure de la distance historique qui nous sépare de sa propre lecture, l'une des toutes premières en France, du *Capital*.

CHAPITRE IV

DE LA DIFFICULTE DE RESUMER *LE CAPITAL*

L'importance de l'article de Maurice Block tient en premier lieu à sa structure, qui sépare clairement l'exposé du "système de M. Karl Marx" de celui de sa critique. Cette méthode permet à l'économiste de présenter d'abord une analyse du *Capital* qui, rappelons-le, n'était pas encore disponible en français. Il suit, chapitre par chapitre, l'original allemand, en le citant largement, ou bien, comme il le dit lui-même, en en faisant des "résumés avec une fidélité scrupuleuse[1]". Son effort est d'autant plus intéressant que la matière est complexe et que, surtout, elle a de quoi désorienter le critique. Or précisément, à lire son texte, on s'aperçoit vite que ce qui constitue pour nous, aujourd'hui, l'originalité profonde du *Capital* – la dialectique de Marx - échappe à l'économiste libéral.

1 - Le premier résumé de l'ouvrage

Maurice Block commence par indiquer que la théorie de Marx "ne s'applique qu'aux sociétés suffisamment développées pour que le capital y joue son rôle, c'est-à-dire - pour nous servir du langage de la doctrine - aux sociétés *capitalistiques*[2]". On ne peut évidemment pas considérer qu'il s'agit là d'un résumé de la *Préface,* où Marx expose sa problématique et sa méthode. Celle-ci est en fait entièrement passée sous silence. Tout juste a-t-on là une sorte d'avertissement au lecteur, permettant d'introduire le néologisme forgé par Block pour les besoins de la traduction. Car le terme

---

1 Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne - I - Système de M. Karl Marx", *op. cit.*, p. 9, note 1. "Nous tenons à être exact jusqu'à la minutie", insiste Block.

2 *Ibid.*, p. 8.

de "société capitalistique" ne va pas de soi. L'économiste se trouve donc conduit à évoquer la perspective historique qui est, selon lui, celle de Marx. "L'humanité a passé par plusieurs périodes", note-t-il, avant d'arriver à la nôtre. La première est celle "des familles, tribus ou peuplades", vivant de cueillette.

> "Puis sont venues les sociétés dans lesquelles chaque chef de famille possédait lui-même les instruments de son travail ou ses moyens de production, et dont les produits étaient destinés à sa propre consommation et à celle de sa famille. Les échanges étaient alors l'exception, et en tous cas n'exerçaient encore aucune influence sur l'organisation de la société. C'est par l'établissement ou plutôt la généralisation du travail, et partant des échanges, que s'est développée la société capitalistique dans laquelle nous vivons[3]".

Le passage est, bien sûr, très remarquable. Il présente, certes, une conception des stades successifs de l'évolution de la société. Mais il est clair que la façon dont Block envisage cette évolution, et notamment le passage d'une économie familiale à la société "capitalistique", est très éloignée de celle de Marx. En fait, le processus évoqué – "la généralisation du travail, et partant des échanges" – aboutit surtout à *éluder* ce qui est au cœur de son ouvrage, c'est-à-dire le dynamisme historique et dialectique des rapports du travail et du capital. Qu'il s'agisse là d'une décision volontaire, ou non, de Block est une autre question, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Mais toujours est-il que la conséquence s'impose : la conception qu'il prête à Marx permet à l'économiste français de disjoindre totalement l'analyse des mécanismes économiques de leur caractère historique. Cette courte mention introductive est ainsi *la seule*, dans tout l'article de Block, qui fasse référence à la dimension historique du *Capital*. Celle-ci va donc se trouver étrangement absente du résumé proprement dit qu'il en donne.

Ayant de la sorte réglé la question de l'histoire, notre auteur aborde maintenant la première section du livre, "La marchandise et la monnaie". L'économiste s'efforce de résumer les analyses souvent difficiles par

---

3 *Ibid.*, p. 8.

lesquelles Marx met en évidence le double aspect de la marchandise, valeur d'usage et valeur, ainsi que celui du travail dont elle est la cristallisation, avant d'établir, à travers le développement de la forme de la valeur, la genèse de la forme argent. Toutefois Block ne cite jamais les termes de "travail humain général" ou de "travail abstrait" que Marx emploie pour désigner la forme spécifique du travail producteur de valeur. Il s'agit pourtant d'un aspect fondamental de la dialectique de la forme valeur, qui sert de base à sa critique de Ricardo. Et cependant Block reprend soigneusement la formule de Marx : on a là "la clef de toute l'économie politique". De même, l'économiste ne mentionne pas le paragraphe essentiel que Marx consacre au "caractère fétiche de la marchandise[4]".

L'économiste traite ensuite de la deuxième section : "La transformation de l'argent en capital". En suivant l'auteur, il indique d'abord que l'argent, "ce dernier produit de la circulation des marchandises, est la première forme sous laquelle apparaît le capital[5]". Puis il expose le schéma de circulation de la marchandise (M-A-M), dont se différencie celui de l'argent en tant que capital (A-M-A'), lequel inclue la recherche d'une plus-value ; de sorte que "celui qui fait sciemment cette opération est capitaliste[6]". Marx quant à lui, ayant indiqué que A-M-A' est

---

4 Karl MARX, *Le Capital, critique de l'économie politique* - Livre I - Le Développement de la production capitaliste, Traduction de Joseph Roy, Editions sociales, 1950, T. I, p. 83-94. Dans ce passage devenu célèbre, Marx met en évidence le caractère réifié et inversé du monde marchand. Il montre que la spécificité de ce mode de production , où la société est atomisée en producteurs privés, implique que le caractère social du travail des sujets individuels ne peut se manifester que dans le caractère social des *choses*, des produits du travail devenues marchandises. Cela explique, ajoute-t-il, que bien que ces formes sociales des choses, que sont la marchandise et la valeur, relèvent d'un monde où "la production et ses rapports régissent l'homme au lieu d'être régis par lui", elles paraissent à l'économie politique et à "sa conscience bourgeoise, une nécessité tout aussi naturelle que le travail productif lui-même".

5 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 14. (MARX, *op. cit*. p. 151.)

6 *Ibid.*, p. 16. (MARX, p. 157.)

"la formule générale du capital, tel qu'il se montre dans la circulation", souligne qu'elle contredit les lois de la circulation simple, impliquant l'échange d'équivalents, puis il développe la contradiction qu'elle contient : la plus-value ne peut trouver sa source dans la sphère de la circulation, alors qu'en même temps "l'homme aux écus" ne peut se transformer en capitaliste en dehors de cette sphère. Maurice Block ne semble pas voir cette contradiction, en tous cas il ne la relève pas . Mais il est visiblement choqué par la suite du raisonnement de Marx. Il le cite : "La tentative de présenter la circulation des marchandises comme une source de plus-value (Mehrwerth) renferme toujours une confusion entre l'utilité et la valeur[7]". Puis il reprend en détail son argumentation, notamment à l'encontre de Condillac, contre l'idée que le commerce est "productif d'une plus-value", en ajoutant en note qu"il s'agit en ce moment du pivot de la doctrine[8]".

Ayant donc écarté la possibilité que la plus-value, qui transforme l'argent en capital, provienne de l'argent lui-même, Marx montre "l'homme aux écus" découvrant, sur le marché, une marchandise très particulière : la force de travail. M. Block, de son côté, annonce, presque comme s'il s'agissait d'un coup de force théorique, que : "Pour qu'une plus-value puisse naître, il faut introduire un nouvel élément, le seul d'ailleurs qui crée la valeur, c'est la *Arbeitskraft*, la puissance ou le pouvoir de travail". Il la définit, en citant Marx, comme "la réunion des aptitudes physiques et intellectuelles incarnées dans un homme, aptitudes qu'il met en action chaque fois qu'il produit une utilité quelconque". Mais là où le texte allemand précise déjà rigoureusement la spécificité unique de cette marchandise, Block traduit de façon évasive : "L'Arbeitskraft est une utilité d'une nature particulière, qui a la faculté de créer des valeurs, et cette utilité se trouve sur le marché[9]".

---

7 *Ibid.*, p. 16. (MARX, p. 162.)

8 *Ibid.*, p. 17, note 2.

9 *Ibid.*, p. 19. Marx parle de la force de travail comme d'"une marchandise dont la valeur usuelle possède la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer serait réaliser du travail et par conséquent, créer de la valeur" p. 170.

Dans la foulée de Marx, Block précise alors que, pour que l'Arbeitskraft soit disponible sur le marché, il faut qu'il s'y trouve des hommes libres, au double point de vue suivant : des personnes juridiquement libres, donc disposant à leur gré de leur force de travail ; et des hommes libres en ce qu'ils sont dépourvus de tout moyen de production qui pourraient leur permettre de vendre le produit de leur travail, au lieu de leur force de travail. L'économiste ajoute ici une note précisant que "M. Marx insiste beaucoup sur la nécessité de la liberté ; où il y a des esclaves, on ne pourrait même acheter du travail[10]". En revanche, il s'abstient tout à fait d'évoquer les commentaires dont Marx accompagne son analyse. Celui-ci s'interroge : "Pourquoi ce travailleur libre se trouve-t-il dans la sphère de la circulation ?". Sa réponse souligne sans ambiguïté le caractère historique du phénomène :

> "La nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises et de l'autre des possesseurs de leurs propres forces de travail purement et simplement. Un tel rapport n'a aucun fondement naturel, et ce n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. Il est évidemment le résultat d'un développement historique préliminaire, le produit d'un grand nombre de révolutions économiques, issu de la destruction de toute une série de vieilles formes de production sociale."

Et, pour ne laisser aucun doute sur la détermination historique du capital, Marx ajoute aussitôt : "De même, les catégories économiques que nous avons considérées précédemment portent un cachet historique". La catégorie de "marchandise", précise-t-il, n'apparaît que dans certaines conditions historiques. Mais la circulation marchande est encore loin d'impliquer l'émergence du capital lui-même.

> Car le capital "ne se produit que là où le détenteur des moyens de production et de subsistance rencontre sur le marché le travailleur libre qui vient y vendre sa force de travail, et cette unique condition historique recèle tout un monde nouveau. Le

---

10 *Ibid.*, p. 19, note 1.

capital s'annonce dès l'abord comme une époque de la production sociale[11]".

Ce n'est évidemment pas un hasard, nous y reviendrons, si Block choisit de ne pas mentionner un passage qui présente de façon aussi explicite la perspective socio-historique de Marx, et qui affirme une conception de la spécificité du capital totalement opposée à la sienne. En revanche il le suit à nouveau lorsqu'il s'agit de la détermination de la valeur de la force de travail. Celle-ci est "égale à la valeur des subsistances du travailleur". Elle varie donc selon les temps et les lieux, mais elle ne saurait descendre durablement au-dessous d'un minimum indispensable à la survie de l'ouvrier[12]. Marx souligne alors que jusqu'ici, dans la sphère de la circulation, règne la liberté et l'égalité des échangistes - ces propriétaires qui "en vertu d'une harmonie préétablie des choses", en agissant chacun selon ses intérêts égoïstes, travaillent à l'intérêt commun. C'est cette sphère de la circulation simple, ajoute-t-il, "qui fournit au libre-échangiste vulgaire ses notions, ses idées, sa manière de voir et le critérium de son jugement sur le capital et le salariat[13]". Block ne relève pas cette critique directe, et annonce sobrement : "C'est par la consommation de l'utilité de l'arbeitskraft que se produit une nouvelle marchandise avec une plus-value" ; une opération qui n'a pas lieu sur le marché, mais dans l'usine[14].

La troisième section du *Capital* - "La production de la plus-value absolue" - s'ouvre sur la production de la valeur d'usage. Il s'agit là d'une longue analyse du procès de travail lui-même, où l'on retrouve, avec une inspiration hégélienne évidente, la trace des travaux de jeunesse de Marx.

---

11 MARX, *op. cit.*, p. 172-173.

12 BLOCK, *op. cit.*, p. 20. (MARX, p. 176-177)

13 MARX, *op. cit.*, p. 179.

14 BLOCK, p.20. Marx précise qu'en "entrant dans ce laboratoire secret de la production", on va voir "non seulement comment le capital produit, mais encore *comment il est produit lui-même.* La fabrication de la plus-value, ce grand secret de la société moderne, va enfin se dévoiler" p. 178 (C'est nous qui soulignons)

Block résume le texte en quelques lignes très réductrices, et surtout en gommant ce qui en fait la fonction. Marx indique, en effet, que le procès de travail est "une nécessité physique de la vie humaine, indépendante par cela même de toutes ses formes sociales, ou plutôt également commune à toutes[15]". Il ne révèle donc rien, en lui-même, des conditions sociales dans lesquelles il s'accomplit. Mais il s'agira de montrer comment la production de la plus-value, c'est-à-dire le procès de valorisation, se combine, en tant qu'aspect spécifique, avec le procès de travail pour le constituer comme procès de production *socialement déterminé*. Block, qui ne consigne pas cette articulation importante de la pensée de Marx, se contente de noter avec lui, mais dans une terminologie moins rigoureuse, les conditions nouvelles qui président désormais au procès de travail. le capitaliste, s'étant "muni" des moyens de production et de la force de travail, fait travailler l'ouvrier sous son contrôle, et le produit lui appartient donc. Quant à la "marchandise *puissance de travail*", l'ayant achetée il dispose de son usage. Il va la consommer en l'incorporant au produit, qui devient une marchandise d'une valeur supérieure à celle des marchandises nécessaires pour la produire[16]. Reste à expliquer comment cela est possible.

A la suite de Marx, Block met donc en scène un industriel propriétaire de machines à filer, qui achète coton et force de travail. Ses calculs ne tardent pas à lui faire comprendre que - pour que la valeur du produit ne soit pas seulement équivalente au capital avancé, pour qu'apparaisse une plus-value - il faut "prolonger la journée de travail au-delà de ce qui eût été nécessaire à l'ouvrier, pour produire l'équivalent de son entretien", soit six heures de travail dans l'exemple considéré. Et l'économiste de reprendre la formule du *Capital* : "C'est la production de cette plus-value qui transforme l'argent en capital[17]"

---

15 MARX, p. 186.

16 BLOCK, p. 20. (MARX, p. 187-188).

17 *Ibid.*, p. 21. (MARX, p. 194-195).

Dans la foulée de cette analyse, Block explique alors la distinction établie par Marx entre le capital variable, créateur de la plus-value, et le capital constant, correspondant aux moyens de production qui "ne sauraient ajouter par eux-mêmes de la valeur au produit". Mais il ne mentionne pas la note du *Capital* critiquant explicitement la conception contraire de J. B. Say[18]. Vient ensuite la définition du taux de la plus-value, que Marx appelle le "taux d'exploitation de la force de travail", le rapport de celle-ci au seul capital variable, entraînant le fait que la plus-value absolue résulte de l'allongement de la journée de travail. La quatrième section concernant la production de la plus-value relative est évoquée après. Il s'agit de "rendre plus efficace (plus productif) le travail de l'ouvrier, en changeant les conditions de la production[19]". La conclusion de cette section est citée intégralement par Maurice Block qui déclare :

> "La conséquence la plus frappante de la doctrine exposée plus haut, c'est "que le capital ne commande pas du travail, comme pense A. Smith, mais du travail non payé. Toute la plus-value, sous quelque forme qu'elle se cristallise, sous la forme de profit, d'intérêt, de rente etc., n'est que la *matérialisation* d'une certaine durée de travail non payé (le temps de travail devenu matière). Le mystère du capital productif se résout en ce fait, qu'il dispose d'une certaine quantité de travail qu'il ne paye pas[20]".

---

18 MARX, *op.cit.*, p. 205, note 1. Marx s'en prend ironiquement à "l'idée lumineuse de J.B. Say qui veut faire dériver la plus-value (intérêt, profit, rente) des "services productifs" que les moyens de production : terre, instruments, cuir, etc. , rendent au travail par leur valeur d'usage".

19 BLOCK, *op. cit*, p. 23. Une note signale que Block regrette de devoir passer sous silence les chapitres du *Capital* sur la division du travail et la manufacture, les machines et la grande industrie, "car dans ces pages remplies d'une haine contre la bourgeoisie qui trouble trop fréquemment la vue de l'auteur, il y a des observations vraies et des analyses remarquables".

20 *Ibid.*, p. 24 . C'est Block qui souligne "matérialisation", et tente de l'expliquer, dans la parenthèse, à sa manière. (MARX, T. 2, p. 205).

L'économiste ne s'arrête pas au problème que peut lui poser l'idée que profit, intérêt et rente ne sont que des formes diverses - "apparemment indépendante les unes des autres[21]", dira Marx qui, pour la première fois, affirme leur source commune - de la plus-value ; et il passe à la sixième section sur le salaire.

Dans le premier chapitre, Marx se livre à une appréciation critique de l'économie politique classique, dont le contenu, tout autant que la fonction échappent très largement à Maurice Block. Certes, celui-ci saisit le début du raisonnement : "En payant le prix du salaire", écrit-il, ce n'est "pas le travail qu'on paye, "comme le croit l'économie politique classique", mais l'Arbeitskraft, la puissance de travail[22]". Mais il ne perçoit pas que Marx souligne ici tant ce qu'il doit à l'économie classique que ce qui en constitue les limites. Celle-ci en effet ne distingue pas travail et force de travail, mais en cherchant à approfondir le rapport du "prix du travail" à sa valeur, elle définit cette dernière par la valeur des subsistances nécessaires à l'entretien du travailleur. "A son insu, note-t-il, elle changeait ainsi de terrain, en substituant à la valeur du travail, jusque-là l'objet apparent de ses recherches, la valeur de la force de travail[23]". Cependant les économistes anglais ne s'aperçurent pas du "quiproquo", et s'enfoncèrent dans des contradictions inextricables. Toutefois, à condition de distinguer rigoureusement force de travail et travail, il devenait possible de comprendre ce que la forme "salaire" cache - la valeur de la force de travail - et donc de la saisir comme l'une des formes phénoménales dans lesquelles se manifeste en se travestissant le rapport réel du capital et du travail.

Maurice Block, qui s'est un peu perdu dans toutes ces subtilités dialectiques, relève cependant que "l'expression de "valeur du travail" est un non-sens (...) C'est une manière de parler, qui considère l'apparence

---

21 MARX, *op. cit.*, T. 3, p. 7.

22 BLOCK,*op. cit.*, p. 24.

23 MARX, *op. cit.*, T. 2, p. 209.

des choses comme si c'était la réalité[24]". Marx toutefois est plus explicitement hégélien, en renvoyant de "l'entendement" à "la science": il en est de la forme "valeur du travail" ou "salaire", conclut-il,

> "comme de toutes les formes phénoménales vis - vis de leur substratum. Les premières se réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être découvert par la science. L'économie politique classique touche de près le véritable état des choses sans jamais le formuler consciemment. Et cela lui sera impossible tant qu'elle n'aura pas dépouillé sa vieille peau bourgeoise[25]".

Parvenu à ce stade de son résumé, Maurice Block s'arrête. Il indique que la dernière partie du *Capital* est consacrée à l'accumulation des capitaux, et justifie la décision de mettre un terme à son travail en ces termes :

> "Comme l'auteur part de cette proposition que le capital c'est du travail non payé, que la plus-value n'existe pas, en ce sens que le capital ne peut que se reproduire et jamais donner naissance à un excédent, il pose en principe que l'ouvrier est exploité, que le profit du patron est un pur vol et tire de ce principe toute une série de conséquences de même nature. Il ne nous semble pas utile de continuer cette analyse. N'admettant pas les prémisses, les conséquences perdent tout intérêt[26] ".

On pourrait certainement appliquer à M. Block ce qu'il reprochait il y a peu à Marx : la passion altère son jugement. L'idée que la plus-value provient du travail, et non du capital constant, le choque à tel point que lui échappe cette formulation étrange de la part de Marx, "la plus-value n'existe pas"...! Mais contrairement à ce qu'il affirme, il aurait été très "utile" de l'entendre résumer ces chapitres où, après avoir examiné comment la plus-value naît du capital, Marx montre "comment le capital

---

24 BLOCK, *op. cit.*, p. 24.

25 MARX, *op. cit.*, T. 2, p. 213.

26 BLOCK, *op. cit.*, p. 25.

sort de la plus-value[27]" ; avant de se lancer dans l'analyse de ce "*mouvement historique* qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures", et qui, de ce fait, constitue "le fin mot de l'accumulation appelée "primitive" parce qu'elle appartient à l'âge préhistorique du monde bourgeois[28]". Et sans doute aurait-il été encore plus intéressant d'écouter Maurice Block évoquer ce qui est, en fait, la conclusion du *Capital* ; ces quelques pages où Marx dessine la spirale du processus qui conduit de l'expropriation des producteurs immédiats à l'expropriation des expropriateurs, laquelle "s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste". Car, explique-t-il, à la centralisation du capital, à son développement prodigieux grâce à la science et aux techniques, à son extension mondiale répond l'accroissement de la misère, de la dégradation et de l'exploitation - mais aussi de la résistance - de la classe ouvrière. De sorte que "le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices". Si l'appropriation capitaliste, conclut Marx, a été la première négation de la propriété privée - celle qui accompagne "le travail indépendant et individuel"- la production capitaliste "engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature", laissant la place à l'appropriation des moyens de production par la société elle-même[29].

2 - L'originalité du *Capital* : la dialectique de Marx

Malgré qu'il en ait considérablement écourté l'ouvrage, le résumé du *Capital* que propose Maurice Block possède des mérites évidents. Et d'abord celui de donner une idée sérieuse, relativement précise des premières parties du livre de Marx. Block est, en général, attentif à la terminologie nouvelle - à l'exception notable, toutefois, de l'expression

---

27 MARX, *op. cit*. T. 3, p. 21 , dans le chapitre "La transformation de la plus-value en capital".

28 *Ibid.*, p. 155, dans "Le secret de l'accumulation primitive"

29 *Ibid.*, p. 204-205, dans "La tendance historique de l'accumulation capitaliste".

"mode de production" qu'il n'emploie pas. Il s'explique souvent en note sur sa traduction, en observant que "le choix des mots est chose très importante, car M. Marx sait tirer parti de tout[30]". On le sent s'efforcer, avec conscience et malgré les difficultés, de pénétrer la pensée de l'auteur. Nous avons pu constater cependant que nombre de passages - importants, voire essentiels, pour l'intelligence de l'ouvrage - ont été omis. La nécessité où se trouvait l'économiste de devoir faire des choix pour condenser une telle œuvre ne suffit pas à l'expliquer ; d'autant que les pages laissées dans l'ombre traitent toutes des mêmes thèmes. C'est ainsi que Block, qui ne relève pas les principales articulations dialectiques du raisonnement, "oublie" dans ses extraits *tout* ce qui concerne le caractère *socio-historique* du capital, ainsi que l'essentiel des critiques adressés par Marx à l'économie politique. On admettra qu'il ne s'agit là ni de détails, ni de hasard !

En réalité il est clair, pour le lecteur d'aujourd'hui, que ces thèmes sont très intimement liés. Ils le sont parce qu'ils touchent au cœur même de la théorie de Marx, et à ce qui fait l'originalité profonde du *Capital* : la méthode dialectique qui charpente l'ouvrage et qui, aux yeux de son auteur, l'inscrit en rupture tant de l'économie politique, que des doctrines socialistes précédentes.

Mais qu'entend, au juste, Marx par le terme de dialectique ? Il est évidemment bien délicat d'aborder, d'une façon nécessairement très rapide et schématique, un des problèmes principaux que fait surgir son œuvre. La question est d'autant plus centrale qu'elle rejoint celle, très complexe et controversée, du rapport de Marx avec la philosophie en général et celle de Hegel en particulier. Elle se trouve donc au cœur de commentaires et d'interprétations nombreux et importants, mais qu'on ne peut, bien sûr, ni analyser ni discuter ici. Et pourtant, non seulement la dialectique est essentielle, dans *Le Capital,* mais surtout elle donne lieu à des approches si particulières - de la part de Maurice Block d'abord, et de la plupart de nos auteurs ensuite - qu'on voit mal comment l'on pourrait éviter de l'évoquer. Nous nous bornerons donc à en mentionner certains aspects qui nous semblent essentiels. Ceux d'ailleurs que Marx met en

---

30 Maurice BLOCK, *op. cit*. p. 12, note 1.

évidence, d'une manière extrêmement synthétique, dans l'un de ses rares écrits sur la dialectique - la *Postface* de 1873 à la deuxième édition allemande du *Capital*.

La dialectique du travail.

On sait comment dans ce texte essentiel Marx lui-même s'explique sur la question. "J'ai critiqué, dit-il, le côté mystique de la dialectique hégélienne il y a plus de trente ans" ; et il ajoute ce propos devenu célèbre÷ : "Hegel défigure la dialectique par le mysticisme, ce n'en est pas moins lui, qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui elle marche sur la tête ; il suffit de la remettre sur les pieds pour lui trouver la physionomie tout à fait raisonnable[31]". L'allusion biographique est intéressante car c'est bien trente années auparavant, dans les *Manuscrits de 1844* publiés seulement en 1932, que Marx "retourne" la dialectique de Hegel. Il le fait, pensons-nous, à travers une "transposition critique" de la *Phénoménologie de l'esprit*, qui résulte de sa première rencontre, critique elle aussi, avec l'économie politique[32].

Très schématiquement, on pourrait dire que l'ouvrage de Hegel expose une dialectique de l'Esprit qui *s'autoproduit* dans sa forme accomplie, moyennant l'aliénation de son essence - qui découle d'abord du processus de son individualisation -, puis le "dépassement" de cette aliénation, par *son activité spirituelle* de sujet moral et connaissant. Le parcours politique et philosophique du jeune Marx l'avait déjà conduit en 1843, dans la foulée de Feuerbach et de son matérialisme naturaliste, à critiquer l'esprit hégélien comme étant la représentation abstraite et spéculative de l'homme. Il voyait alors celui-ci comme un être de chair et

---

31 *Postface* à la 2ème édition allemande du *Capital*, *op. cit.* p. 29. Block n'a pas à sa disposition ce texte, daté de janvier 1873. Il n'en va pas de même des commentateurs suivants, qui pourtant, nous le verrons, l'utilisent fort peu.

32 Nous essayons d'expliciter plus précisément ce point, ainsi que l'ensemble des questions évoquées ici dans la note sur "Dialectique et science" présentée en annexe.

de sang, un être de nature, que - moyennant l'inversion spéculative caractéristique de son système - Hegel pensait comme le produit de l'Idée. Toutefois, c'est la première rencontre de Marx avec l'économie politique, dont il commence l'étude en 1844, qui va s'avérer décisive.

En effet, en considérant l'importance que les économistes anglais accordent au travail - producteur de richesses, mais également créateur de la propriété privée - Marx "découvre "dans ce travail la forme *aliénée* de l'*activité essentielle* de l'homme. Il va donc transformer la dialectique hégélienne de l'esprit en une dialectique de l'homme, dont l'essence est l'activité matérielle de production. En fait, il conçoit désormais le travail - en tant qu'il se distingue du travail aliéné - comme l'activité matérielle, universelle parce que consciente et sociale, d'élaboration de la nature. Et il le pense selon le modèle hégélien de l'activité *spirituelle*, c'est-à-dire en tant qu'il est l'activité essentielle, celle par laquelle l'universalité spécifique de l'homme se réalise.

Il en résulte que tout le processus d'autoproduction de l'esprit de Hegel lui apparaît maintenant comme l'image inversée du *processus d'autoproduction de l'homme.* Celui-ci s'autoproduit en tant que pleinement humain à travers le déploiement social-historique de son propre travail. Dans cette perspective, les *Manuscrits* ébauchent donc une conception de l'histoire où l'affirmation des individus isolés, qui se dégagent de l'organisation sociale collective primitive, entraîne d'abord l'aliénation de l'essence humaine. Cette aliénation se manifeste dans le stade de la propriété privée, où le capital, produit du travail aliéné, s'oppose à lui et le domine. Mais cette contradiction recèle aussi, en elle-même, le moteur du dépassement de l'aliénation. Son développement conduit à la réalisation de l'essence humaine, c'est-à-dire à l'émergence de la société dans sa forme accomplie qu'est le communisme. Une société dont les individus associés, ayant supprimé la propriété privée, se sont ainsi ré appropriés leur essence universelle naguère aliénée ; de sorte qu'ils sont advenus maintenant en tant qu'*individus-universels*.

On voit ici comment Marx utilise également, dans les *Manuscrits*, l'apport des socialistes et des communistes, principalement français. Pour lui, depuis 1843, le projet d'une transformation réelle, révolutionnaire, de

la société - fondée sur une abolition de la propriété privée, qui répond elle-même à l'exigence de l'universalité humaine - est venu "remplacer" l'objectif de la philosophie hégélienne - celui d'une universalité purement spéculative, qui est le "Savoir absolu"[33]. Mais désormais, il va au-delà : le communisme est pensé dans le prolongement de la dialectique du travail, comme le produit de l'histoire universelle. De fait le communisme, à ses yeux, est la naissance de l'homme. La naissance de cet homme effectivement humain - c'est-à-dire de cette société d'individus-universels, donc *libres* - qui est le résultat de l'histoire, elle-même conçue comme étant fondamentalement le déploiement du travail humain, dans une sphère qui tenait encore jusque là de la *nécessité* vitale, naturelle[34].

Nouveauté radicale, et limites de la conception de Marx

L'ensemble de cette construction philosophique repose ainsi sur l'idée que Hegel ne parvient qu'à une "expression encore abstraite et spéculative" de ce qui est, en fait, la réalité de l'histoire humaine. Mais, souligne Marx, il revient au philosophe de Berlin le grand mérite d'avoir, le premier, mis en évidence "la dialectique de la négativité comme principe moteur et créateur". Autrement dit, d'avoir découvert le rôle de l'activité qui - comme négativité, donc en elle-même critique - anime ce processus d'autocréation de l'homme qu'est l'histoire[35].

Cette première conception philosophique de l'homme et de son histoire va certes, on le verra bientôt, connaître des modifications importantes au long de l'évolution de Marx. Mais à travers ces

---

33 Cette conception est ébauchée dans *La Question juive*, et explicitée dans *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. Ces deux textes, rédigés fin 1843, paraissent en février 1844 dans les *Annales franco-allemandes*.

34 Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions sociales, 1968, p. 99 : " Pour l'homme socialiste, *tout ce qu'on appelle l'histoire universelle* n'est rien d'autre que l'engendrement de l'homme par le travail humain".

35 *Ibid.*, p. 132, 127-128. La même idée est reprise dans la *Postface* p. 29.

transformations, elle demeure, croyons-nous, en quelque façon le noyau, permanent, de sa pensée. De sorte que son examen est riche d'enseignements. Il faut d'abord souligner ce que le processus d'élaboration de cette conception, que nous venons d'évoquer très schématiquement, révèle. C'est de la confrontation intime et du remaniement intérieur, l'un par l'autre, des corpus existants - ceux de l'économie politique et de la philosophie hégélienne (sans oublier l'impulsion cruciale que Marx tire de la pensée socialiste et communiste française) - que surgit la dialectique du travail humain. La nouvelle conception fait, en quelque sorte, corps avec les anciennes ; mais, dans le même temps, elle en transgresse bien évidemment les limites. En fait, elle en ébranle en profondeur les fondements. L'audace, la richesse, et la complexité de la pensée de Marx n'ont pas d'autre source. Mais les difficultés qu'elle soulève aussi.

La première tient au fait que là où nous constatons un ébranlement et une refonte d'envergure des disciplines instituées, l'économie politique et la philosophie, Marx avait la conviction d'en avoir, par sa critique, sapé entièrement les bases ; provoquant ainsi l'écroulement et le "dépassement" de ces vénérables édifices. Le second problème en découle. Car il oblige à penser la forme de cette coupure, qui entaille au cœur, sans pourtant l'abolir, le lien organique de Marx et de ses devanciers.

De ce point de vue, bien qu'il ne puisse s'agir, bien sûr, de s'engager ici dans une véritable analyse critique, nous voudrions toutefois souligner que l'étude de la nouvelle conception de l'homme et de son histoire représente certainement un observatoire privilégié. Elle permet en effet de saisir ce qui constitue, dans le même mouvement, la nouveauté radicale de Marx, mais également celles des limites de sa théorie qui proviennent du terreau dans lequel elle est profondément enracinée. La question est, à notre avis, suffisamment importante pour justifier qu'on s'y attarde un instant. Car en considérant ainsi, même brièvement, la formation de la pensée de Marx dans une optique historique, en la replaçant au sein de la configuration culturelle dont elle est née, on met en lumière également les conditions de sa réception par les premières générations de ses lecteurs. Ces conditions se trouvent, en effet, quelque peu éclaircies dès lors que l'on tente de faire ressortir aussi bien l'innovation théorique à laquelle ces

hommes se heurtent, que, d'un autre côté, les présupposés tenant à l'époque, qu'ils partagent, pour une part du moins, avec Marx.

La puissante originalité de Marx réside avant tout, on l'a dit, dans cette dialectique sociale-historique du travail humain, qui constitue la clef de voûte de sa conception de l'homme et de son histoire. C'est sur elle, en particulier, qui repose, en 1844 comme plus tard dans *Le Capital*, sa critique, qui se veut radicale, de l'économie politique. Mais c'est en elle aussi que peuvent se lire les difficultés soulevées par une pensée qui reste, dans ses avancées les plus hardies et les plus fécondes, marquées par l'horizon culturel de son temps.

On a vu avec quelle créativité, dans cet étonnant creuset alchimique que sont les *Manuscrits*, Marx fait jouer les uns contre les autres les apports dont il se nourrit. L'économie politique lui sert, à coup sûr, de levier pour remettre "sur ses pieds" la dialectique spéculative de Hegel. Mais la proposition fondamentale qu'il trouve chez les économistes - le travail est "l'âme proprement dite de la production[36]" - il la lit immédiatement à travers la grille hégélienne. Si bien que sous sa plume, le travail dont partent les économistes n'est plus "l'essence de l'homme", comme ils le pensent eux-mêmes, mais l'essence *aliénée* de l'homme[37]. C'est dans cette différence de formulation que l'on peut comprendre à la fois le combat que mènera Marx, tout au long de sa vie, contre l'économie politique, et ce qu'il partage, fondamentalement, avec elle.

D'un côté en effet, avec la notion de travail aliéné, c'est l'historicité qui vient s'insinuer au sein de l'économie politique classique. Et dans sa foulée, le dynamisme d'une dialectique critique qui ruine, de l'intérieur, le naturalisme qui la caractérise. Désormais le couple que forment le travail et le capital se trouve structuré en un processus unique, assujetti à la temporalité ; c'est-à-dire impliquant une origine, et une fin - au double sens, d'ailleurs, de finalité et de dépassement que le terme revêt chez Hegel. La conception d'une économie de marché - régulée par des lois qui,

---

36 *Ibid.*, p. 67.

37 *Ibid.*, p. 67.

en tant qu'elles sont "naturelles", sont a-historiques et indépassables - vole en éclat. Tandis que dans le même mouvement, la figure utilitariste de l'*homo œconomicus* est attaquée comme étant précisément celle de l'homme qui n'a pas encore dépassé son aliénation, qui n'est pas encore un homme effectivement *humain*. Celui-ci est, pour reprendre les termes des *Manuscrits*, un homme pour qui l'élaboration de la nature n'est plus le *moyen* de survivre, mais l'objectivation de l'universalité de son essence, de la "socialité" pleinement humaine qui le constitue ; un homme dont, en conséquence, l'activité est à elle-même son propre *but*. Si bien que la nature "humanisée" est désormais, pour lui, "son œuvre et sa réalité", et qu'"il se contemple lui-même dans un monde qu'il a créé[38]".

On constate ainsi que, dans l'optique de Marx, la dialectique du travail humain implique en elle-même une critique radicale de l'économie politique ; une critique qui en est le dépassement. Car le naturalisme et l'utilitarisme qui spécifient l'économie politique renvoient, pour lui, aux limites qui sont celles de son fondement : l'individu "abstrait" et isolé ; un individu "naturel", coupé des rapports sociaux et de la dynamique historique qui le constituent. De sorte que sur cette base spéculative, l'économie politique ne peut élaborer qu'un système de catégories abstraites qui font d'elle une science inaccomplie.

Mais par ailleurs, dès lors que Marx pose le travail, l'élaboration de la nature, comme le propre de l'homme, il partage avec les économistes une conception d'ensemble qui voit dans le façonnage de la nature, dans son appropriation, la mise en œuvre privilégiée et la manifestation même de la liberté des individus. Sur une telle base, la critique marxienne ne peut donc se développer, malgré ses efforts pour s'en échapper, qu'*à l'intérieur* d'un horizon de la pensée qui est aussi celui de l'économie politique, et que Louis Dumont désigne comme "l'idéologie économique". Celle-ci est, pour l'anthropologue français, spécifique de la modernité

---

38 *Ibid.*, p.64. La transformation de la nature devient donc, pour Marx, une activité empreinte d'une forme de spiritualité, qui n'est pas sans rapport avec la pratique artistique. Cette "contemplation " de l'homme, qui s'est autoproduit, dans la nature humanisée, qui est son objectivation accomplie, rappelle évidemment celle de l'Esprit absolu hégélien.

occidentale en ce que, à la primauté de l'individu correspond celle de l'économique, comme sphère autonomisée, sur les autres instances de la vie sociale[39]. L'une des manifestations les plus claires, et les plus lourdes de conséquences, de cette ambivalence de Marx - de son appartenance à l'univers mental de l'économie politique, que pourtant il cherche à transcender - se lit dans la structure même de sa théorie de l'histoire. Puisqu'elle pose la sphère économico-sociale comme base quasiment autonomisée, déterminante, du processus d'ensemble de "fabrication" de l'individualité humaine.

Cette conception de l'homme et de son histoire constitue cependant, on l'a dit, l'outil le plus acéré de Marx dans sa critique de l'économie politique[40]. Il considère qu'elle lui permet, en dépassant cette science inaccomplie qu'est l'économie politique, de parvenir à la science véritable. En 1844 en effet, celle-ci consiste, pour le dire vite, à penser, c'est-à-dire à saisir conceptuellement, le processus pratique, réel d'autocréation de l'homme qu'est l'histoire humaine. La science effective ne ressort donc pas de l'économie politique ; mais elle ne s'inscrit pas davantage, pour lui,

---

39 Louis DUMONT, *Homo aequalis, Genèse et épanouissement de l'idéologie économique,* Paris, Gallimard, 1977, p. 15-16, et p. 75. Toute la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse de Marx dans cette perspective.

C'est dans une optique un peu différente, mais qui implique aussi la prise en compte de l'individualisme de l'auteur du *Capital*, que se situe le sociologue Christian LAVAL , dans son livre *L'Ambition sociologique : Saint-Simon, Comte, Tocqueville, Marx, Durkheim, Weber,* Paris, La Découverte-MAUSS, 2002. S'inspirant des travaux d'Alain Caillé et du MAUSS, l'auteur montre comment Marx se trouve à la fois en opposition *et* pourtant "à l'intérieur" de l'utilitarisme - cet "espace social dans lequel l'intérêt est le principe de connexion des individus" (p. 22). Pour lui Marx "traverse" l'utilitarisme ; il le combat, tout en en étant lui-même marqué. De sorte que, en intériorisant les présupposés de celui-ci, il fait de l'activité productive, du travail, une donnée "naturaliste", échappant à toute historicisation, et par là "un universel anthropologique" (p. 355).

40 Et c'est par là, précisément, que l'on peut à bon droit ranger son œuvre parmi celles des pionniers de cette discipline nouvelle qu'est la sociologie.

dans le cadre, critiqué parce que spéculatif, de la philosophie. Or c'était pourtant le cas chez Hegel, où la science dans sa forme accomplie se confond avec la philosophie dialectique elle-même.

Il faut rappeler sur ce point que - dans la foulée des Jeunes-hégéliens et de leur critique de la religion, puis dans celle de Feuerbach - Marx avait déjà critiqué le caractère abstrait et spéculatif de la philosophie de Hegel, ainsi que l'inversion "mystique" qui en résulte. Mais dès lors que, dans les *Manuscrits*, l'activité matérielle, pratique, de l'homme vient en place de l'activité spirituelle hégélienne, ce sont les frontières de la philosophie elle-même - qu'elle soit idéaliste, ou matérialiste avec Feuerbach - qui peuvent être enfin franchies. Car la philosophie, aux yeux de Marx, relève d'un mode abstrait et spéculatif de la pensée, qui isole celle-ci en la coupant de la pratique humaine réelle[41]. Elle relève d'un mode "mystique" de la pensée qui, en raison justement de cette inversion spéculative, fait de la sphère de la pensée elle-même l'univers propre de l'homme ; un univers au sein duquel son essence est censé se réaliser, alors qu'en fait l'homme réel, dans son activité matérielle réelle, se trouve alors dominé et aliéné par ce monde des Idées.

C'est d'ailleurs précisément parce que cette "inversion mystique" est ce qui spécifie, pour Marx, la philosophie, que le simple "retournement" de la dialectique hégélienne suffit pour reconduire à la vérité. La science véritable se situe ainsi hors du champ de la philosophie, qu'elle "dépasse". Elle est "l'expression du mouvement réel[42]" ; elle est le mouvement de la pensée qui, en conceptualisant la pratique d'autocréation de l'humanité, la rend consciente d'elle-même, et par là la guide.

Il est évident que la conviction de Marx affirmant que sa conception de l'homme et de son histoire relève d'une *science* qui est le dépassement de la philosophie, pose problème. Ne serait-ce, d'abord, que parce que cette affirmation s'inscrit dans une définition de la philosophie étroitement conditionnée par les travaux de Hegel et des Jeunes-hégéliens. En fait, il nous semble plutôt que la conception de l'homme de Marx

---

41 (sur Feuerbach ; à faire)

42 (I.A.)

demeure d'ordre philosophique, et qu'elle reste, dans son contenu même, largement imprégnée de l'héritage hégélien dont elle est née.

En "remettant sur ses pieds" la dialectique spéculative du maître de Berlin, Marx conserve en effet l'universalité et la toute-puissance de la raison humaine, qui marquaient déjà la philosophie de Hegel. Il en accentue même le caractère *prométhéen*, par son "matérialisme", et son athéisme explicite. Car ce n'est plus de l'Idée, ou du Logos divin, que surgissent l'homme et son monde. C'est maintenant par *son propre travail*, qui inclut en lui-même les virtualités et l'universalité de la raison humaine, que l'homme se "fabrique" et *se créé lui-même*. Il y parvient en humanisant l'universalité de la nature, dont il fait *son* monde, le monde naturel-social de l'homme, qu'il produit et transforme jusqu'à son accomplissement, au travers de l'histoire. Mais de plus, ce processus d'autocréation, qui implique nécessairement une phase d'aliénation, débouche, comme chez Hegel, sur une théorie *évolutionniste* et marquée d'un fort aspect *téléologique*. Une théorie où l'enchaînement nécessaire des stades progressifs aboutit à l'assomption d'une humanité quasi-messianique, dont les individus-universels associés maîtrisent enfin, avec la nature et leur propre organisation sociale, leur devenir même.

Qu'il s'agisse donc de "l'économisme", du caractère évolutionniste et téléologique de sa vision de l'histoire, ou de la toute-puissance exacerbée de son rationalisme, les difficultés que pose la conception de l'homme de Marx ressortent de la configuration culturelle de son temps et de ce qui nous apparaît, aujourd'hui, en être les limites. Des limites si contraignantes qu'elles mettent directement en question la valeur de sa doctrine, et qu'elles invalident, à nos yeux, son projet d'ensemble.

Certes Marx a su, pour une part, transgresser ces limites dans une synthèse hautement créative. Mais il ne pouvait évidemment pas les abolir. En tant que telles, elles constituent d'ailleurs des points obscurs de son œuvre, qui échappent très largement à sa propre conscience[43].

---

43 (note sur protestation de Mx : sa théorie n'est pas une philo de l'histoire cf Godelier p;14 et 82 lettre à Mikhailovski p. 351-352 du livre sur les sociétés pré-capitalistes)

Quant à ses lecteurs français du XIXe siècle, ils partagent bon nombre des présupposés implicites de Marx. Et c'est sur ce terrain qui leur est, en partie, commun que vont se développer leurs interprétations de ses textes. C'est pourquoi il nous a semblé important de les repérer avec précision. Mais si nous sommes, aujourd'hui, particulièrement sensibles au fait que les avancées les plus audacieuses de Marx restent marquées par l'horizon culturel de son temps, il va sans dire que, pour ces premiers lecteurs, ce sont au contraires ses créations théoriques nouvelles - qu'il a su faire surgir au croisement des divers héritages qu'il brasse - qui les déroutent, et, on le verra, très fortement.

3 - De la dialectique de l'homme à celle de la société

Il importe cependant de revenir à l'évolution personnelle de Marx. Car au travers d'un parcours complexe, il va transformer profondément cette conception initiale de l'histoire que révèlent les *Manuscrits*. À la dialectique de 1844, qui est celle du processus de réalisation de "l'essence humaine", succède une dialectique de *la société*, en tant qu'elle est produite et façonnée par le travail des hommes. La théorie de l'histoire qui en découle est esquissée dès 1846, dans *L'Idéologie allemande* ; tandis qu'une version devenue classique en est donnée par la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* en 1859.

On y retrouve une conception de la dialectique proche de celle des *Manuscrits* en ce sens que le processus d'*autoproduction* de la société est celui des rapports sociaux des hommes ; ces *rapports de production*, dans leur forme sociale historiquement déterminée, étant conditions et produits de l'activité productive, le travail ; et le travail lui-même étant saisi sous l'angle du rapport de sa forme sociale (le *mode de production*, au sens strict) et de sa productivité (les *forces productives*). Le caractère proprement dialectique du processus social réside ainsi essentiellement dans le fait que les rapports entre les hommes sont saisis comme *objectivation* de leur travail ; tandis que, dans le même temps, celui-ci est *activité* sociale, c'est-à-dire qu'il est *la négativité en acte*. De sorte que c'est le développement des contradictions qu'implique la dualité de ces moments "objectif" (les rapports de production) et "subjectif" (l'activité, les forces productives) du travail, qui constitue le moteur de la dynamique historique interne de la

société. La dialectique renvoie donc ainsi, *dans le même mouvement*, aux déterminations sociales *et* historiques de la société.

Celle-ci, à travers les différents stades qu'elle parcourt - "les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne[44]" - parvient à une phase de son développement, la société capitaliste, où l'antagonisme des forces productives et des rapports de production implique nécessairement le dépassement de ces derniers. "Avec cette formation sociale, conclut Marx, s'achève donc la préhistoire de la société humaine". Une formulation qui fait directement écho à celle des *Manuscrits* - où l'histoire toute entière ne figurait encore que "l'acte d'engendrement, l'histoire de la naissance de l'homme[45]". Elle témoigne ainsi de ce fil rouge qui sous-tend de façon permanente la pensée de Marx. Et cela parce que, au-delà de discontinuités évidentes, sa conception de l'homme et de son histoire, ébauchée dans les *Manuscrits* et dans laquelle s'inscrit toujours *Le Capital*, est organiquement liée à sa notion de la dialectique, telle qu'elle résulte du "retournement" de celle de Hegel.

Le retournement de la dialectique hégélienne

Il nous faut maintenant dégager plus précisément ce qu'implique ce retournement. En premier lieu, il est important d'insister sur le fait que, pour Marx, la dialectique n'est pas une simple méthode de pensée. Le terme fait référence tout autant à la *réalité*, *objective*, du processus social-historique, qu'au processus *subjectif*, celui de la pensée qui cherche à le faire sien, à concevoir ce qui est son objet. Et pourtant il ne s'agit plus là de l'identité du sujet et de l'objet qui caractérise *l'Idée* hégélienne et sa dialectique. Au contraire, c'est sur la base de la rupture avec ce fondement de la philosophie de Hegel que Marx développe sa propre conception de "l'unité" - ou plus précisément de la rencontre - d'une dialectique subjective et objective.

Le système de Hegel suppose, on le sait, une métaphysique idéaliste où, comme le dit Marx, "le mouvement de la pensée qu'il personnifie sous

---

44 Préface de la *Contribution*, p. 5;

45 *Manuscrits*, p. 128.

le nom de l'Idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'Idée[46] ". En conséquence, pour Hegel, les catégories de la logique dialectique ont une réalité ontologique. Et c'est le cas, avant tout, du *concept*, qui la caractérise et qui est, en lui-même, l'auto-processus - animé par la double négation - de l'Idée.

La critique de Marx, en 1844, s'appuyant sur l'apport de Feuerbach, consiste à considérer l'Idée et l'Esprit hégéliens comme des "entités spéculatives", qui sont des "abstractions" de cet être naturel, de chair et de sang, qu'est l'homme réel. Il s'agit donc pour lui de "déconstruire", en quelque sorte, ces abstractions. Et de cette déconstruction - celle, on l'a dit, de la *Phénoménologie* - surgit la réalité humaine vraie, celle qui leur a donné naissance ; en même temps qu'est mis en évidence le mécanisme d'abstraction conduisant à l'inversion idéaliste hégélienne. Dès lors se trouvent explicités, dans un même mouvement, ce qui fait la valeur de la dialectique - son caractère *réel, vrai* - ainsi que la forme "mystique" et inversée dans laquelle elle s'exprime chez Hegel.

De façon plus précise, il s'avère à ses yeux, on l'a vu, que la double négation est constitutive du processus social-historique humain réel, animé par la négativité qu'est l'activité de production. Et c'est bien parce que le monde humain est, dans sa réalité même, dialectique - au sens où il est un processus d'autoproduction des rapports des hommes entre eux - , que Marx peut avoir recours aux catégories et au mode de penser dialectiques, hérités de Hegel, pour l'appréhender. La "remise sur ses pieds" de la dialectique consiste donc en un double mouvement, de rupture et de transposition. En même temps que Marx rejette toute prétention ontologique de la pensée, il pose le caractère dialectique de la réalité sociale-historique elle-même ; tandis qu'il voit dans la *méthode* dialectique la marche de la pensée, son processus, capable d'épouser le processus propre du monde réel et de l'expliciter. A l'identité du sujet et de l'objet qui fonde la dialectique de l'Idée hégélienne, Marx substitue ainsi une forme de séparation *et* d'unité entre le monde humain dans sa réalité objective, et la pensée du sujet humain qui cherche à le comprendre. C'est à cette correspondance qu'il renvoie lorsque, dans la

---

46 *Postface* du *Capital*, p. 29.

Postface, il prévient que sa méthode dialectique "diffère par la base"de celle de Hegel ; car pour lui, "le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme[47]".

Cette rupture/transposition de la dialectique hégélienne entraîne un mouvement parallèle, de rupture/transposition, à l'égard de la conception de la science de Hegel. Mais cette question en recoupe une autre, qui découle elle aussi du retournement de la dialectique : il s'agit du caractère *critique* de celle-ci. Pour Marx, parce que Hegel "défigure par le mysticisme" la dialectique, il en altère du même coup la nature *critique*. Il est très clair à ce propos, quand il écrit dans la *Postface* :

> "Dans la conception positive des choses existantes, elle (la dialectique) inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire ; (...) saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer ; (...) elle est essentiellement critique et révolutionnaire[48]".

Cependant dans la mesure où, pour le philosophe de Berlin, les réalités humaines historiques, qui sont les objets de la pensée, ne sont que des "manifestations" de l'Esprit, il se trouve enfermé dans le cercle entièrement spéculatif de la pensée pure. Penser ces objets dans le processus contradictoire qui les anime, revient donc à les "dépasser" seulement dans la sphère de la pensée. La science - le "Savoir absolu", dans la *Phénoménologie* - qui les appréhende comme les formes successives, encore imparfaites de l'auto-développement de la raison, ne fait alors que *justifier* leur maintien *réel*.

Les conclusions de Marx sur ce point vont évidemment à l'opposé. Parce que la dialectique est celle d'objets sociaux réels, le processus de déploiement de leurs contradictions débouche sur la destruction réelle, par *la pratique* des hommes, de leurs formes dépassées. Le prolétariat et

---

47 *Ibid.*, p. 29.

48 *Postface*, p.29.

son son mouvement révolutionnaire, dit Marx, sont la *critique en acte* de la société bourgeoise[49]. La fonction de la science n'est plus, comme chez Hegel, dans la justification théorique de l'ordre socio-politique. Elle est au contraire de mettre en évidence, dans leur vérité, le processus social-historique et "les phases de son développement naturel" à l'œuvre, afin d' "abréger la période de gestation et (d') adoucir les maux de leur enfantement[50]". Pour Marx la science, parce que précisément la dialectique est en elle-même critique, ne peut être que *critique* - d'où, d'ailleurs, les titres qu'il donne à ses œuvres théoriques. En tant qu'elle est "l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classe existante, d'un mouvement qui s'opère sous nos yeux[51]", la science est le savoir vrai qui doit étayer la révolte du prolétariat et le guider.

Il n'en demeure pas moins que la conception de la science - ébauchée par Marx dès les *Manuscrits*, et mise en œuvre dans Le *Capital* - emprunte beaucoup à celle de Hegel. Cela n'a bien sûr rien d'étonnant puisque, pour les deux auteurs, la science, qui est la construction du savoir vrai de son objet, découle directement de la nature dialectique de celui-ci. Il s'agit donc pour elle, en allant au-delà de la forme immédiate qu'il revêt, de penser l'objet en tant qu'il est le produit de son propre processus, en tant qu'il est le positif comme résultat de sa négativité - c'est-à-dire d'élaborer son concept. Le concept est la "totalité concrète" où viennent s'unifier les déterminations contradictoires qui constituent l'être ; de sorte qu'en lui s'exprime la nécessité interne qui en régit le développement, et avec elle la vérité de l'être.

Le *concept*, qui spécifie la dialectique, est donc aussi ce qui, pour Hegel, caractérise la science véritable. Celle-ci se distingue en effet, à ses yeux, des "sciences de l'entendement", parmi lesquelles il classe d'ailleurs l'économie politique[52]. L'esprit, dans la mesure où il n'est encore

---

49 *Manuscrits de 1844,* p. 88.

50 Préface de la 1ère éd. allemande du *Capital, op. cit*. p. 19-20.

51 *Le Manifeste communiste*, p. 69.

52 HEGEL, *Principes de la philosophie du droit,* Gallimard, Coll. Idées, § 189, p. 224.

qu'entendement, ne parvient à saisir dans son objet qu'un ensemble de déterminations finies et séparées, que ne relie qu'une nécessité formelle et extérieure. Ces sciences ne mettent donc en œuvre que des catégories abstraites, figées, et elles aboutissent à des lois qui n'énoncent qu'une "apparence de rationalité[53]". La science vraie, en revanche, procède de la raison, et de sa forme propre, le *concept*, dont on a vu qu'il est seul capable d'appréhender l'objet dans la complexité de son dynamisme et dans sa vérité.

La méthode dialectique du *Capital*

C'est de cette conception de la science que Marx, pensons-nous, s'inspire profondément dans *Le Capital*. Certes il a rompu avec le fondement métaphysique et la fonction de la science qui sont ceux de Hegel. Mais sa propre conception de la dialectique, parce qu'elle maintient une unité entre la sphère de la réalité sociale et la pensée qui l'explore, lui offre la possibilité de transposer la méthodologie hégélienne. Celle qu'il inaugure va lui permettre de décrypter les mécanismes du système capitaliste, de telle façon que l'exposé en constitue, dans le même mouvement, la critique *et* celle de l'économie politique.

Tel est bien en effet l'objectif du *Capital*. Pendant qu'il rédigeait les *Grundrisse*, qui en sont en fait la première version, en 1858, Marx expliquait ainsi son travail à Lassalle :

> "C'est *la critique des catégories économiques,* ou bien si tu veux, le système de l'économie bourgeoise présenté sous une forme critique. C'est à la fois un tableau du système, et la critique de ce système par l'exposé lui-même[54]".

On constate ici à quel point la dialectique constitue le cœur même du *Capital*. Parce que la réalité sociale-historique, pour Marx, est en elle-même dialectique, il en élabore un savoir *conceptuel*. Et c'est bien

---

53 *Ibid.*, p. 224.

54 *Lettres sur Le Capital,* Lettre 29, 22 février 1858, p. 85.

justement dans la *forme conceptuelle* de l'analyse du mode de production capitaliste que réside son double caractère critique, et par là son caractère scientifique. L'exposé du système économique, en effet, en tant qu'il est la construction du *concept* de *capital*, met au jour le processus de l'auto-développement du capital réel, et révèle ainsi, avec la négativité qui l'anime, les contradictions internes qui l'entraînent nécessairement vers la mort. Mais c'est aussi, précisément, cette forme conceptuelle de l'analyse, qui la pose *en elle-même* comme la critique de l'économie politique. Car ce que les catégories abstraites et figées des économistes ne parviennent pas à saisir, ce n'est rien d'autre que ce qui, au-delà des apparences, constitue la réalité vraie de la société bourgeoise ; c'est-à-dire le processus social-historique de la production qu'est, en lui-même, le capital - cette forme sociale déterminée de la production, qui n'est qu'un moment, transitoire, du processus du travail humain.

"Le capital, dit Marx, n'est pas seulement un rapport social ; il est un processus". C'est là ce que veut démontrer *Le Capital,* et ce en quoi, "dépassant" cette science de l'entendement qu'est l'économie politique, il relève, pour Marx, de la science véritable. La critique du système de l'économie bourgeoise et la critique de l'économie politique se trouvent ainsi *organiquement liées*, en ce que l'une comme l'autre s'expriment dans le *concept* de "capital" que construit l'ouvrage. Son titre et son sous-titre, d'ailleurs, témoignent de cette démarche : le titre de *Capital* renvoie au concept qui comme tel, dans la perspective dialectique, intègre en lui-même la *Critique de l'économie politique* que désigne le sous-titre.

Les catégories de l'économie politique, écrit Marx, "ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent des rapports sociaux réels". Mais ce que les économistes ne perçoivent pas, c'est que "ces rapports n'appartiennent qu'à une époque historique déterminée, où la production marchande est le mode de production social[55]". Or si les économistes pensent ces rapports sociaux comme éternels, c'est qu'ils sont incapables de les saisir comme des moments d'un processus, d'en saisir l'essence.

---

55 *Le Capital*, T. 1, p. 88.

La raison, pour Marx, en est claire : ce processus, celui du travail humain, est l'*essence*, intérieure, qui ne se donne à voir, à la surface de la vie sociale, que dans des formes phénoménales. Celles-ci, pour être véritablement comprises, demandent donc à être décryptées ; ce que seul l'outillage dialectique de la pensée peut réussir. En effet, la forme sociale de la production marchande implique en elle-même l'abstraction, la réification et l'inversion - ces caractères que Marx désigne d'un mot : le "fétichisme", qu'il soit celui de la marchandise, de l'argent ou du capital. Et c'est précisément de ces apparences trompeuses que les économistes restent prisonniers. Car même lorsque, avec Ricardo, ils saisissent bien, derrière la valeur, le travail qui en est la substance, ils ne parviennent pas à penser la *forme sociale*, historiquement spécifique, du travail créateur de valeur - le "travail abstrait".

Cette question est décisive, dans la démarche de Marx. Il atteint là, en effet, dans le surgissement de ces formes historiquement déterminées que sont la valeur et la marchandise, le mécanisme élémentaire, "cellulaire[56]", de la société bourgeoise. Dès lors, il peut mettre en évidence le processus dialectique au travers duquel se produit le capital, "dépassant" les formes premières de son émergence que sont la marchandise et l'argent ; alors que dans sa forme sociale propre - celle du rapport antagonique du "travail vivant" et du "travail mort" - se révèle, à ses yeux, le moteur tant de son expansion gigantesque que de sa destruction inévitable.

Le mode d'exposition, tout comme le plan, dialectiques, du *Capital*, font ainsi ressortir le mouvement d'ensemble du système socio-économique bourgeois. Ils permettent d'expliciter la dialectique réelle qui y est à l'œuvre, et par là de "dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne[57]". C'est à ce titre que Marx revendique pour *Le Capital* un statut scientifique. Il ne s'agit pas cependant, pour son auteur, de se déclarer économiste ; bien au contraire. Dans la mesure précisément où la dialectique constitue le socle de son ouvrage, c'est en rupture d'avec

---

56 Préface de la 1ère éd. du *Capital*, p. 18.

57 *Ibid.*, p. 19.

l'économie politique existante - considérée comme une " science non-vraie ", inaccomplie - qu'il s'inscrit.

En définitive, la dialectique nous apparaît bien comme ce qui fonde l'originalité, tout à fait évidente, du *Capital*. Encore faut-il, en premier lieu, préciser que la représentation que nous venons d'en ébaucher, n'est qu'*une* des mises en perspective possibles qu'autorise ce texte polysémique. Mais en outre, elle est à coup sûr d'un abord plus facile pour un lecteur moderne, parce qu'il a accès aux autres textes de Marx, notamment à ses œuvres de jeunesse restées longtemps inédites ; et parce qu'il peut également puiser parmi les innombrables interprétations, divergentes voire contradictoires, auxquelles *Le Capital* a continué de donner naissance jusqu'à aujourd'hui. En bref, toutes les conditions culturelles, mais aussi politiques, d'une interprétation actuelle de Marx sont très profondément différentes de celles qui caractérisent les années 1870. Et c'est précisément sur ce point que nous voudrions attirer l'attention : pour lire Maurice Block, il nous faut prendre toute la mesure de la distance historique qui nous sépare de sa propre lecture, l'une des toutes premières en France, du *Capital*.

CHAPITRE V

LA STRATEGIE D'APPROPRIATION DE MAURICE BLOCK

Le premier résumé du *Capital* publié en France est donc, nous l'avons vu, tout autre chose que ce qu'il prétend être. Certes l'analyse de Block est souvent précise, et sa traduction relativement fiable. Il n'empêche que le choix des passages retenus, et de ceux qui ne le sont pas, ainsi que la transcription fréquemment très "libre" et lacunaire de l'argumentation de Marx, confèrent d'emblée à son texte le caractère, pour le moins, d'un montage. En réalité, pensons-nous, il s'y révèle déjà à l'œuvre toute une stratégie d'appropriation du livre de Marx, que l'économiste libéral se trouve contraint d'élaborer afin de se saisir d'un ouvrage dont l'originalité le perturbe profondément. Et cette stratégie implique, de fait, une véritable reconstruction du *Capital*.

1 – Une œuvre extérieure à "l'horizon d'attente" de l'économiste

Il semble en effet difficile, au premier abord, de discerner ce que l'économiste ne comprend pas, dans *Le Capital*, de ce qu'il se refuse, sciemment, à relever. Cette distinction même d'ailleurs est-elle pertinente ? En partie, sans doute. Mais elle ne prend pas en compte ce que l'on ressent fortement, aujourd'hui, face à l'article de Block : des aspects essentiels de la pensée de Marx échappent au critique parce que, tout simplement et au propre, il ne les *voit* pas ; ils sont en dehors de son champ de vision. Ou pour le dire autrement, en employant les termes de H.R. Jauss - qui nous semblent ici très éclairants : ces aspects se situent à l'extérieur de "l'horizon d'attente[1]" de l'économiste. Un horizon d'attente

---

1 Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 49. Nous faisons également référence à l'article important de Christophe PROCHASSON, "Héritages et

que l'on pourrait définir, en première analyse, comme le système des références intellectuelles et la disposition d'esprit qui sont ceux de Block quand il commence à lire l'œuvre de Marx.

Qu'est ce donc, dans l'ouvrage, qui dépasse son horizon d'attente? Essentiellement, pensons-nous, la dialectique qui forme, on l'a vu, l'armature méthodologique du *Capital*, et qui en marque l'originalité.

La nouveauté de l'œuvre est, en effet, évidente, puisque le livre se donne pour une analyse de la production capitaliste qui en constitue par elle-même la critique pour autant qu'elle révèle, à travers les lois mêmes de son fonctionnement, sa nature sociale, éminemment historique, vouée à une mort inéluctable. Or cet énoncé se distingue radicalement de ceux qui ont cours aussi bien chez les socialistes que chez les économistes. Les socialistes en effet accompagnent leurs critiques tant de l'injustice de la société, que de l'économie politique, de projets divers de réorganisation sociale. Alors que dans *Le Capital* le socialisme apparaît comme le produit nécessaire - indépendant d'une quelconque imagination reconstructrice, comme aussi d'une simple condamnation morale - de la dynamique interne du capitalisme. Quant aux économistes, ils voient dans les lois de la production la manifestation et la preuve du caractère naturel, et pérenne, d'une société dont ils font l'apologie.

Et c'est bien dans la mesure où cet énoncé, dans lequel s'exprime " l'invention " de Marx, tranche catégoriquement sur les formulations des uns et des autres, qu'il sort de l'horizon d'attente de Maurice Block. Il constitue cet "écart théorique[2]" qui empêche le critique de penser les propositions de Marx - dans la forme, en tous cas, où elles se donnent. Il ne peut, en fait, s'approprier tel que cet espace où s'expose "l'invention

---

trahisons : la réception des œuvres", *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle,* 12, 1994, p. 5-17, qui analyse la problématique de Jauss sous l'angle de son apport à l'histoire intellectuelle.

2 Cette notion se révèle particulièrement féconde pour notre étude. Elle est élaborée par Christophe PROCHASSON, qui écrit : "Je propose qu'à la notion "d'écart esthétique" suggérée par Jauss comme critère majeur de l'innovation on associe celui "d'écart théorique" qui permettrait de mesurer, dans un milieu et un temps donné, la part de l'invention théorique". *op. cit.*, p. 12.

théorique" du *Capital*. Il est donc nécessairement conduit, sans qu'il s'agisse là d'un acte délibéré de sa part, à mettre en œuvre une stratégie d'interprétation qui lui permette de s'approprier le texte. Mais cette stratégie a, en quelque sorte, un coût : elle implique, pensons-nous, une véritable reconstruction du *Capital*. Cependant avant d'aborder cette question, il nous faut d'abord approfondir quelque peu l'horizon d'attente du critique.

C'est d'abord "l'outillage mental" dont il dispose, en tant qu'économiste libéral français, qui charpente cet horizon d'attente. Les structures de pensée de Maurice Block sont celles des économistes du temps, nourris de J. B. Say et de Bastiat. Pour lui, comme pour eux, le capital, le travail et la terre, coopérant à la production, ont tous trois droit à rétribution. En particulier les intérêts du capital et du travail, loin d'être antagoniques, s'accordent, et cette "harmonie sociale" n'est autre que la "loi naturelle" de la société. Or cette loi naturelle a permis à Bastiat, on s'en souvient, de construire, en contraste, le concept même de socialisme, en dégageant ce qui fait l'unité des multiples systèmes de l'époque : la volonté commune de rebâtir la société sur des bases artificielles et contingentes. L'opposition des "lois naturelles" et de "l'artificialisme" est donc pour lui véritablement fondatrice : c'est elle qui dessine la frontière entre l'économie politique comme science, et le socialisme qui en est rejeté, de façon d'ailleurs plus complète que ne l'avait fait en son temps Reybaud.

Maurice Block qui a 56 ans à l'époque, a été formé, sans aucun doute, par cette doctrine. Et elle s'est imprimée en lui d'autant plus fortement qu'elle a été l'instrument, pendant un quart de siècle, de la lutte menée, par tout le milieu libéral, contre le socialisme. Il est clair que cette expérience partagée, marquée par deux révolutions sociales, a forgé non seulement ses habitudes de pensée, mais aussi son attitude idéologique -la défense de « la société », et de la propriété privée. Que l'on imagine maintenant ce qu'un homme , façonné de la sorte, peut *attendre* de sa lecture du *Capital* quand, au lendemain de la Commune, il ouvre le livre rédigé par le chef de l'Internationale.

Jauss met en relief deux facteurs qui conditionnent l'horizon d'attente du premier public d'une œuvre : ce sont "l'expérience préalable

que le public a du genre dont elle relève, (ainsi que) la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance[3]". Bien que l'auteur ait ici en vue la réception d'une œuvre littéraire, il nous semble que la notion de "genre" touche de très près à notre problème. Car c'est bien de cela qu'il s'agit lorsque Maurice Block se met à lire ce qu'il sait être le livre d'un socialiste. Il n'y retrouve ni "les normes notoires" spécifiques du genre, ni "les rapports implicites qui lient le texte à des œuvres connues figurant dans son contexte historique[4]". Dans *Le Capital* en effet les canons de la littérature socialiste habituelle ne sont, à l'évidence, pas respectées aux yeux d'un lecteur qui comptait certainement plonger dans un essai fustigeant l'illégitimité du capital et proposant un énième plan de réorganisation de la société. De plus l'œuvre ne fait nulle allusion aux écrivains socialistes précédents. Quant aux rapports réels qu'elle entretient avec leurs écrits, ils sont précisément si "implicites" qu'ils en furent à coup sûr énigmatiques pour notre auteur.

En fait, l'embarras du critique ne dut avoir d'égal que son trouble quand il commença à soupçonner que *Le Capital* pouvait être un ouvrage scientifique d'économie politique. Car si les "normes" du genre, dans ce cas, semblaient respectées - l'ouvrage traitant des catégories de l'économie politique - la méthodologie, sans même parler des conclusions, en étaient, elles, carrément bouleversées. Or ce soupçon dut l'effleurer dès la préface, où Marx constate que "sur le terrain de l'économie politique, la libre et scientifique recherche" rencontre bien des ennemis, ce qui revenait à se situer lui-même dans le champs de cette science ; et où il déclare traiter non "du développement plus ou moins complet des antagonismes sociaux qu'engendrent les lois naturelles de la production capitalistes, mais de ces *lois elles-mêmes*, des *tendances* qui se manifestent et se réalisent avec une nécessité de fer[5] ".

---

[3] Hans Robert JAUSS, *op. cit.*, p. 49.

[4] *Ibid.*, p. 52.

[5] Karl MARX, *Le Capital, op. cit.*, p. 18, 20.

Le terme de "lois naturelles" ne pouvait, certes, que susciter l'intérêt de Block, mais au prix d'un grave quiproquo. Car s'il renvoie pour l'économiste à l'éternité de la nature humaine, il désigne au contraire, dans la problématique de Marx, cette "préhistoire" où les hommes restent dominés par leurs propres rapports sociaux, comme par une contrainte qui s'impose à eux avec la nécessité d'une force naturelle non encore maîtrisée. Et dans le cadre de ce malentendu initial, comment notre économiste pouvait-il seulement envisager que ces "lois naturelles" conduisent la production capitaliste à s'écrouler "avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature[6]", comme l'affirme la conclusion du livre ? Voilà qui sortait à ce point de l'horizon d'attente de Maurice Block qu'il lui était rigoureusement impossible de le *penser*. On pourrait même imaginer que ce soit sous le choc de ce trouble violent, qu'il ait décidé d'emblée de ne souffler mot, dans son résumé, ni de la préface ni de la fin du *Capital*.

2 - Maurice Block reconstruit *Le Capital*

De fait la stratégie à laquelle il va être conduit est certainement plus complexe. Elle passe, nous l'avons dit, par une sorte de reconstruction de l'ouvrage. Si le livre de Marx, en effet, lui apparaît hors norme, s'il est inclassable dans ces catégories consacrées que sont les traités d'économie politique ou les ouvrages polémiques et utopiques des socialistes, il le doit avant tout, on l'a vu, à la dialectique qu'il met en œuvre. Or il est évident que la culture et la grille de lecture qui sont celles de l'économiste ne lui permettent pas de la repérer. En tant que telle, elle échappe à son champ de vision. Mais à défaut d'une représentation unifiée de la méthode qui construit l'ouvrage et lui confère sa puissance subversive, ce sont ses éléments séparés, désengrenés l'un de l'autre, qui s'imposent au critique.

Certes Block ne passe pas complètement sous silence la dialectique. Pourtant, qu'il ait éliminé de son résumé toutes les articulations dialectiques du *Capital* montrait déjà qu'il était loin d'en appréhender la nature et la portée. Sa critique du texte vient confirmer qu'elle ne désigne

---

[6] *Ibid.*, T. 3, p. 205.

pour lui qu'une forme de pensée devenue spécieuse à force d'abstraction. Il introduit l'expression au début, quand il aborde l'exposé critique de la méthode de Marx. Toutefois celle-ci se réduit, pour lui, à l'emploi de "suppositions, (de) moyennes, (d')abstractions". "Ces agents dialectiques - continue Block - peuvent avoir leur utilité dans le domaine de la pensée", mais ils n'ont pas de réalité. De sorte qu' "en employant de pareils moyens *et en restant dans les régions de la pensée,* on prouve ce que l'on veut[7]". Maurice Block n'ignore pas, comme nous allons le voir, que Marx emprunte à Hegel, et il n'est pas exclu que sa critique d'un mode de pensée spéculatif, opposé à la réalité empirique, s'en ressente. En tous cas, le terme de dialectique ne recouvre guère plus ici que l'emploi de procédés sophistiques[8].

L'économiste et les "catégories historiques"

Cependant si cet aspect dialectique le préoccupe en définitive fort peu, il en va autrement de la conception historique de Marx, et plus précisément de ses "catégories historiques". Certes elles sont, pour nous, inhérentes à sa méthode dialectique. Mais, précisément, tel n'est pas le cas pour Maurice Block.

On a déjà fait remarquer que l'auteur s'est, en quelque sorte, débarrassé de la perspective historique du *Capital* en quelques lignes d'introduction, disjointes de l'analyse de l'ouvrage lui-même. La notion de "catégorie historique" est donc totalement absente de son article sur Marx. Et pourtant Block ne l'ignore pas. Car il en traite dans son second article de 1872, lorsqu'il aborde Lassalle. Le texte s'ouvre sur une analyse du livre de celui-ci, *Capital et Travail* publié en 1864, qui commence par ces mots :

---

[7] BLOCK, p. 25

[8] Il en va de même lorsque le mot se retrouve une seconde - et dernière - fois sous sa plume. Block reproche alors à Marx un "tout de passe-passe dialectique" (qui s'avère être la démonstration de ce que la circulation est un échange entre équivalents !). p. 30.

> "Comme M. Marx, Lassalle considère le capital comme une catégorie historique (style Hégélien), traduisons par : évolution historique, c'est-à-dire que c'est un terme, ou une idée ou une chose propre à une certaine époque, à une certaine organisation sociale[9]".

L'économiste a donc parfaitement saisi que le terme de "capital" renvoie, pour les deux socialistes, à une période et à une structure sociale déterminées. En suivant Lassalle, il se force d'ailleurs, péniblement, à expliquer dans les lignes suivantes qu'un instrument de travail n'est pas, en tant que tel, un capital[10]. Il perçoit aussi, dans cette conception, une influence hégélienne, attachée à l'emploi du terme *catégorie*, qu'il recommande de comprendre comme *évolution*. Quelques pages plus loin, en effet, il s'explique davantage sur cette signification. Il cite intégralement Lassalle qui dénonce la grande erreur que font les économistes

> "lorsqu'ils considèrent le capital ainsi que toutes les *idées* économiques, comme des *idées* logiques et éternelles. Les *idées* économiques ne sont pas des *idées* logiques, mais des *idées* historiques (c'est-à-dire vraies seulement à une époque déterminée)[11]".

La parenthèse, ajoutée par Block, prouve que le sens général ne lui échappe pas. Au reste, il complète consciencieusement la citation de Lassalle et ajoute : "La productivité du capital n'est pas une "loi naturelle", mais l'effet d'une situation historique déterminée, qui disparaîtra par une nouvelle évolution de l'état social". La formulation qu'il recopie est donc sans équivoque, et ne peut prêter à contresens. Il faut préciser par ailleurs qu'à côté du terme "*idées* économiques" (c'est lui qui souligne), Block intercale la note suivante : "Il y a en allemand catégories, dans le sens que lui a donné Hegel. Il s'agit donc d'une idée arrivée à un point déterminé

---

[9] Maurice BLOCK, "Les théoriciens...; II - Lassalle...", *op. cit.*, p. 163.

[10] *Ibid*. p. 163 : "L'arc du sauvage est un instrument, mais pas du capital, car il ne peut servir qu'à le nourrir lui et sa famille sans lui permettre de faire des économies, c'est-à-dire, de produire sa subsistance, plus un excédant".

[11] *Ibid*., p. 167. Ferdinand LASSALLE, *Capital et Travail ou M. Bastiat-Schulze (de Delitzch)*, traduction française par Benoît Malon, Paris, Librairie du Progrès, 1880, p. 246.

de son développement. On pourrait mettre dans certains cas : évolution économique[12]".

Ce texte sur Marx et Lassalle nous semble tout à fait remarquable. Et d'abord parce qu'il prouve que Maurice Block comprend bien des choses de la pensée de Marx qui ne figurent pas dans l'article où il traite du *Capital*. En premier lieu, bien sûr, l'antagonisme de la conception des deux socialistes avec son propre credo libéral. Mais de plus, parce qu'il est de culture allemande, il repère de façon intéressante l'influence de Hegel sur leur théorie. Certes M. Block n'est pas un philosophe, et sa connaissance du professeur de Berlin doit être sommaire. Mais il en sait assez pour expliquer, dans sa note, que chez Hegel "l'évolution" est celle de l'idée, l'*idée* elle-même se développe. D'où, en même temps, sa perplexité dans le premier extrait : dire que le capital est une catégorie historique, est-ce signifier "l'évolution" historique "d'un terme, ou d'une idée ou d'une chose" ? On pourrait avancer, nous semble-t-il, que Block frôle ici d'assez près la dialectique marxienne. Mais il ne parvient toutefois pas à l'identifier, notamment parce que sa pratique de Hegel est limitée - et encore moins à la concevoir vraiment. Car penser le capital comme un rapport social-historique spécifique animé de son dynamisme propre - ce en quoi s'exprime cette dialectique - est hors de portée d'un économiste attaché à l'idée que le capital est l'instrument de travail, qu'il est "une chose", et une chose très positive de surcroît.

La dialectique du *Capital* est donc trop extérieure aux références intellectuelles et idéologiques de Block pour qu'il puisse l'appréhender comme telle, c'est-à-dire dans son unité organique. Du coup ce qui apparaît au critique, ce sont deux aspects distincts de la pensée de Marx : son analyse économique d'une part, et, de l'autre, une sorte de point de vue historique d'ensemble, celui de "l'évolution", qu'il a exposé dans l'introduction de son résumé. Block perçoit clairement, on l'a vu, que cette conception historique est directement opposée à ses propres convictions, et d'un caractère hautement subversif. En fait, c'est à elle qu'il attribue toute la puissance révolutionnaire qui, pour Marx, est celle de la dialectique. Et s'il considère certainement que, dans *Le Capital*, cette

---

[12] *Ibid.*, p. 167, note 1.

conception interfère très étroitement avec l'analyse économique elle-même, il n'empêche qu'à ses yeux elle en constitue un élément séparé ; donc un élément *séparable*, que l'on peut, sans trop de mal, en détacher. Or c'est exactement ce qu'il réalise. Il expédie, en quelques lignes, la question de l'histoire dans son introduction. Puis dans son résumé et sa critique du *Capital*, il supprime radicalement toute allusion à la perspective historique, pourtant consubstantielle à la pensée de Marx.

Acte de lecture, et réécriture

Il reste à s'interroger sur cette circonstance apparemment étrange : pourquoi l'économiste consent-il à évoquer dans le deuxième article des propositions qu'il rejette du premier ? Il est évident d'abord que le livre de Lassalle, qui consacre de nombreux développements à ces questions, s'y prête. Or Block veut, dans ses articles, à la fois informer, et alerter sur ce qui fait précisément la nouveauté du socialisme allemand. Il n'est donc pas en mesure de faire l'impasse sur cette argumentation inédite sans manquer à l'honnêteté intellectuelle, et surtout à l'objectif même qu'il s'est fixé.

Mais il faut ajouter autre chose. Block peut plus facilement se permettre d'évoquer la théorie historique commune aux deux socialistes à l'occasion de son analyse de *Capital et Travail*, parce que le livre de Lassalle relève d'un tout autre genre que *Le Capital*. Il s'inscrit, lui, parfaitement dans l'horizon d'attente de l'économiste, qui a affaire là à une brochure ouvertement socialiste, où Lassalle défend sa proposition de coopératives ouvrières aidées par l'État. Maurice Block va donc concentrer sa critique sur ce projet de réorganisation sociale étatiste, qui ne le déconcerte en rien. Quant à l'exposé de la conception historique, il ne donne lieu, de sa part, à *aucun commentaire*[13]. Il semble donc clair que si l'économiste ne formule pas la moindre critique, c'est qu'il n'a pas les moyens théoriques d'affronter directement une telle conception. On voit mal, d'ailleurs, comment la doctrine des "lois naturelles" et de l'artificialisme socialiste lui aurait

---

[13] Maurice BLOCK, "Les théoriciens...;II- Lassalle...", *op. cit.*, p. 163-164 et p. 168.

permis, d'emblée, de le faire. Elle l'autorise certes à critiquer Lassalle, mais pas Marx ; car, comme il le note avec un certain dépit : "M. Marx ne propose rien - que nous sachions, du moins[14]".

Maurice Block se trouve donc en quelque sorte démuni face au *Capital*. Et l'on touche là, bien évidemment, à ce qui permet d'éclairer sa décision d'amputer l'ouvrage d'une partie de sa substance. Mais si son choix est à coup sûr conscient, il apparaît comme le résultat d'un processus qui, lui, l'est beaucoup moins. C'est l'acte de lecture lui-même qui est ici en cause. Un acte complexe, par lequel le lecteur s'approprie le texte en lui conférant sens. Un acte qui implique "une stratégie d'interprétation" dans la mesure même où il est *construction* de ses significations

Pour mettre au jour la stratégie d'interprétation de Maurice Block il suffit de lire, à notre tour, mais avec un œil neuf, son résumé du *Capital*. Que dit-il à ses lecteurs du temps, dont aucun ne connaît le texte ? Que Marx traite de la valeur, de l'argent, du capital et de la plus-value, laquelle provient non du capital investi (le capital constant), mais du travail non payé à l'ouvrier. Autrement dit l'ouvrage apparaît comme l'exposé d'une théorie économique qui considère que le patron vole l'ouvrier - et dont il est entendu, nous reviendrons sur ce point, qu'en tant que telle elle *justifie moralement* le socialisme. Énoncé sous cette forme, on conviendra qu'il s'agit véritablement d'une *réécriture* du livre de Marx. Or le résumé de Block ne transmet pas d'autre signification majeure, dès lors qu'en est retranché la conception du capital comme mode social de production[15], l'exposé théorique et historique de sa genèse, et celui de la dynamique interne qui le conduit, nécessairement pour l'auteur, à sa mort.

Cependant, considérer le résumé de Block comme une réécriture du *Capital* n'implique bien sûr pas que l'on mette en cause l'honnêteté intellectuelle de l'économiste. Les choses ne se jouent évidemment pas à ce niveau, mais à celui beaucoup plus complexe des mécanismes, non

---

[14] Maurice BLOCK, "Les théoriciens...; I ", *op. cit.*, p. 36.

[15] Rappelons que le terme de "mode de production" n'est pas prononcé par Block.

volontaires et non conscients en tant que tels, qui sont ceux de l'élaboration du sens du texte lu. Cette reconstruction du *Capital* s'impose, en quelque sorte, à Block. Elle est le résultat d'un cheminement de la pensée qui édifie les significations, un cheminement conditionné par la tension entre la nouveauté du *Capital* et l'horizon d'attente de son lecteur ; de sorte que la lecture, en elle-même, produit cet "effet de reconstruction". Dans l'acte de lecture Block est conduit à fabriquer un texte nouveau. Un texte qui est celui de Marx et qui pourtant ne l'est pas ; qui est *un autre* texte. Un texte autre que celui que Marx a affirmé avoir voulu écrire - ou autre que celui qu'aujourd'hui nous pensons qu'il a voulu écrire[16].

Le résumé de Block est une réécriture du *Capital* non seulement parce qu'il est un résumé, précisément, et une traduction ; deux raisons qui suffiraient déjà à le faire considérer comme tel. Il l'est dans un sens beaucoup plus radical, et notamment parce que se pose à lui avec acuité le problème du genre auquel se rattache l'ouvrage. Car c'est bien là que viennent se cristalliser la nouveauté et l'originalité propres d'une œuvre, où Marx veut s'inscrire en rupture tant avec les théories socialistes précédentes qu'avec l'économie politique existante. Sa lecture oblige dès lors Block à une interprétation qui réduise cet "écart théorique". Pour donner sens au *Capital*, Block doit en appréhender l'innovation de telle façon qu'elle devienne pensable. Il faut qu'il puisse, en le rapprochant de ce qu'il connaît déjà, concevoir à sa façon - interpréter - ce jaillissement du nouveau. Cela exige donc que s'élabore un "compromis[17]", qui limite, et en quelque sorte phagocyte, l'écart théorique, et par lequel Block, en "apprivoisant" le livre, se l'approprie.

---

[16] Nous nous appuyons ici sur les thèmes développés par Roger CHARTIER, dans un article devenu classique "Histoire intellectuelle et histoire des mentalités" (1983). L'historien y met en valeur le rôle actif du lecteur, qui vient s'ajouter, en quelque sorte, à celui de l'auteur. La signification d'un texte, écrit-il, "est le produit d'une lecture, une construction de son lecteur". De sorte que l'œuvre "ne prend de sens qu'à travers les stratégies d'interprétation qui construisent ses significations. Celle de l'auteur est une parmi d'autres, qui n'enferme pas en elle la "vérité", supposée unique et permanente, de l'œuvre". L'article est repris dans Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 55, et 57.

[17] Christophe PROCHASSON, *op. cit*. p. 13.

Dans cette perspective, le résumé en lui-même constitue la pièce maîtresse de cette stratégie d'appropriation[18] qui n'est, évidemment, pas sue comme telle. Car en bâtissant ce résumé, qui ampute *Le Capital* de son " épine dorsale" dialectique/historique, l'économiste pose la base d'un dispositif qui lui donne les moyens de construire ce compromis ; donc de penser le texte, et d'en faire la critique. A quoi aboutit, en effet, cette réécriture du *Capital* que propose Block, sinon à en fournir - si l'on nous passe l'expression - une version "soft" ? Ce qui est retranché de l'ouvrage permet, en quelque sorte, de le déminer ; de circonscrire, en l'atténuant, son caractère subversif. Désormais il apparaît comme un traité d'économie politique, mais dont l'auteur, socialiste, s'efforce de démontrer que le patron vole l'ouvrier. En cela *Le Capital*, malgré sa nouveauté - qui se trouve dès lors cantonnée à la théorie de la plus-value, considérée isolément de la dynamique d'ensemble du mode de production - fait néanmoins signe vers du déjà connu.

Et c'est bien là, en réalité, ce qui fait l'importance du travail que Block effectue sur le texte de Marx. Sans qu'il en ait réellement conscience, précisons le encore une fois, ce travail lui rend possible d'intégrer Marx dans la lignée des socialistes - celle de Proudhon, notamment - tout en présentant son œuvre comme un livre d'économie politique ; un livre qui doit bien sûr être combattu vivement, mais qui s'insère aussi, malgré tout, au sein de la discipline - à sa marge, en tous cas.

3 - La critique difficile d'un "socialiste-économiste"

Avec son résumé du *Capital*, Block met certes en place le dispositif nécessaire à cette opération complexe. Mais il n'empêche que la critique de l'ouvrage reste très délicate pour un économiste libéral, pourtant rompu aux grandes campagnes anti-socialistes du passé. C'est que même "reconstruit", *Le Capital* tranche complètement sur les incitations vibrantes

---

[18] Sur la notion d'"appropriation", qui "vise une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportées à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les produisent", voir Roger CHARTIER, op. cit., p. 74.

à "la liquidation sociale" des années 1868-1869, et sur les projets de réorganisation de la société qui les accompagnaient. Du reste Marx lui-même n'y prononce jamais les termes de socialisme ou de communisme. Et de plus, la stratégie de Block l'a conduit à passer sous silence les rares passages du livre où l'auteur évoque l'organisation sociale de l'avenir[19]. Il ne peut donc être question pour lui de faire appel à cette batterie d'arguments, bien rodés, qui fustigent les plans de reconstruction "artificielle" de la société. Aussi ne rencontre-t-on pas, dans la critique de Block, ces thèmes qui fleurissaient dans le *Journal des Économistes* avant la guerre de 1870. On ne trouve ici nulle allusion à la suppression de la propriété privée, ni aucune mise en garde contre un étatisme despotique, qui viendrait étouffer la liberté comme la responsabilité de l'individu, pour le réduire à la misère et à l'esclavage.

L'embarras de Maurice Block est donc perceptible. D'ailleurs jamais, sauf dans l'introduction de son article, il ne qualifie Marx de socialiste. Mais, pour autant, il ne le désigne pas non plus explicitement comme économiste. En fait le développement même de son argumentation - qui suit prudemment le texte du *Capital*, sans risquer aucune appréciation globale - reflète l'ambivalence de son jugement. Commençant par une controverse de type scientifique sur les catégories de "marchandise" et de "valeur", sa critique s'achève sur un ton polémique à l'encontre d'un auteur qui "donne toujours raison à l'ouvrier et toujours tort au patron[20]".

Une discussion scientifique

Examinons ces différents registres. La discussion s'engage, cela est de bonne guerre, par la critique de la méthode. On a déjà signalé que le

---

[19] Outre la fin du *Capital*, il s'agit principalement de ce passage où, dans le paragraphe "Le caractère fétiche de la marchandise", Marx envisage "une réunion d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social", *op. cit.*, T. I, p. 90.

[20] Maurice BLOCK, "Les théoriciens...; I ", *op. cit*. p. 38.

terme "dialectique" est utilisé ; mais dans une acception bien particulière puisque les "agents dialectiques" incriminés sont "les suppositions, moyennes, (et) abstractions", censés émailler le discours de Marx. En fait, il s'agit bien là de ce qui va se révéler une des lignes principales de défense de Block. L'auteur du *Capital*, proclame-t-il, reste "dans les régions de la pensée", il n'est pas en prise sur la réalité. Et d'ajouter : "M. Marx, qui possède un don éminent d'analyse, se meut à son aise dans cette région, qu'il peuple à son gré des suppositions et des abstractions utiles à son système. Mais ce ne sont là que fantômes, la réalité est ailleurs. Or, la vérité est dans la réalité et non dans l'abstraction[21]".

Cependant Block ne se préoccupe pas encore, à ce niveau, d'étayer ses affirmations sur une quelconque démonstration. Et l'on peut à bon droit juger que cette brutale opposition de la réalité et de "l'abstraction" est un peu courte, au regard de la définition qu'il donne lui-même, dans l'introduction de son article, de ce "savant" qu'est l'économiste. Celui-ci se doit, à ses yeux, "d'observer les faits économiques, d'étudier les rapports de causes à effets qui existent entre eux, et de formuler les lois de ces rapports[22]". Or on voit mal en quoi une telle mission devrait exclure a priori du raisonnement scientifique ces "suppositions, moyennes et abstractions" qui gênent tant Block. L'objectif de cette critique méthodologique liminaire, plutôt faible, semble donc clair. Il consiste, pensons-nous, à mettre en garde le lecteur contre l'image du *Capital* que son résumé vient précisément de donner : celle d'un traité *scientifique* d'économie politique. Il s'agit de le prévenir d'emblée que Marx *fausse* la science économique qu'il manie.

Mais par là, l'avertissement confirme aussi, en même temps, que son ouvrage est un livre d'économie politique. Ce que vient entériner immédiatement le ton de la discussion qui s'amorce. C'est en effet en économiste français, nourri de J.B. Say , que Maurice Block émet quelques réserves, en suivant le texte de Marx, sur les notions de "richesse " et de "marchandise", avant de réagir vivement sur la question de la valeur.

---

[21] *Ibid.*, p. 25.

[22] *Ibid.*, p. 6.

La théorie de la valeur

Pour Marx, écrit-il, "les utilités que le travail a produites ont seules de la valeur, et c'est le travail qui la leur donne. M. Marx n'est pas seul de cet avis, plusieurs économistes le partagent, entre autres Ad. Smith et Ricardo, mais aucun d'eux n'est absolu, ils reconnaissent encore l'influence d'autres circonstances[23]". La remarque est particulièrement intéressante en ce qu'elle insère Marx, avec évidence, au sein de l'économie politique, et plus précisément dans la filiation de ces économistes anglais qui fondent leurs écrits sur la théorie de la valeur-travail. Une théorie dont les économistes français n'ont jamais caché, depuis J.B. Say, qu'ils ne la partagent pas[24]. Et c'est d'ailleurs la conception de la valeur de celui-ci, axée sur l'utilité et la rareté, que Block oppose à "la théorie de l'influence absolue du travail"que Marx, à ses yeux, "affirme" sans démonstration. Au reste, ajoute-t-il, cela le conduit à prétendre mesurer la valeur. Une opération que les économistes français ont l'habitude de critiquer de la part de leurs confrères anglais, jugeant qu'elle est inutile et qu'elle relève de l'abstraction. Aussi n'est-il pas surprenant de l'entendre commenter : "Cette mesure - qui n'appartient pas exclusivement à M. Marx - n'a aucune réalité. C'est une pure abstraction, et une abstraction à une puissance élevée". Et cela d'autant plus qu'elle s'accompagne de la notion de "*travail moyen* simple", que Marx avancerait sans indiquer le mode de son calcul, et en négligeant de prendre en compte "le talent[25]".

Marx se trouve donc, on le voit, clairement pris à partie sur la question de la valeur. Mais il est important de remarquer que c'est en tant

---

[23] *Ibid.*, p. 26-27.

[24] Bastiat, cependant, fait exception. En définissant la valeur comme le rapport entre deux services échangés, il admet que la valeur est liée au travail. Mais pour lui, elle est proportionnelle au travail épargné à celui qui reçoit le service.

[25] *Ibid.*, p. 27-28. Cet argument, que vient compléter celui de ne considérer que le travail manuel, à l'exclusion de tout travail scientifique (cf. p. 26) , sera très souvent repris.

qu'économiste - un économiste partisan intransigeant des thèses jugées très contestables de l'école anglaise - qu'il est ici critiqué. Il en résulte d'abord que rien n'est retenu, dans l'exposé de Block, de ce qui sépare Marx de Ricardo. Cela n'est pas étonnant puisque son résumé montrait déjà que le concept de "travail abstrait" créateur de la valeur, échappait à Maurice Block ; et avec lui, bien sûr, le fait qu'il constitue une base essentielle de la critique de Marx envers Ricardo. Mais ce qui est, aussi, particulièrement frappant c'est que si l'économiste, à travers les thèses prêtées à Marx, critique l'économie politique anglaise, il ne franchit pas les limites du désaccord "académique" habituel. Car aucun lien précis n'est mis en évidence, ici, entre la théorie de la valeur-travail de Marx et son socialisme ; en particulier, on va le voir, avec sa conception de la plus-value. En conséquence, la démonstration de la filiation de Marx avec l'économie anglaise aboutit, dans les faits, à désigner celui-ci comme économiste ; sans que, pour autant, l'école anglaise ne soit accuser de prêter main forte au socialisme.

La chose peut paraître singulière, car les précédents ne manquent pas dans ce domaine. Bastiat, au lendemain de 1848, ne s'était pas privé d'affirmer que la théorie de la rente de Ricardo et la loi de Malthus, par leur pessimisme, faisaient le lit du socialisme[26] . Quant à la grande campagne anti-socialiste de 1869, elle avait vu fleurir les accusations du même ordre. L'économiste Cernuschi, le promoteur des réunions publiques de la Redoute, déplorait que la conception des socialistes, assujettissant la légitimité de la propriété au travail, ne soit "malheureusement pour les économistes, qu'un corollaire de la fameuse définition du capital donné par les disciples d'Adam Smith : le capital, c'est du travail accumulé[27]". Dans la même perspective, la théorie du "salaire naturel", limité à ce qui est nécessaire pour la subsistance de l'ouvrier, avait elle-même commencé d'être critiquée par Paul Leroy-Beaulieu, qui écrivait à ce propos : "L'autorité des plus grands noms

---

[26] Frédéric BASTIAT, *Harmonies économiques, op. cit.*, p. 7-11. Ces théories, écrivait l'auteur, reviennent à affirmer que "les grandes lois providentielles précipitent la société vers le mal", ce qui nourrit l'artificialisme socialiste.

[27] Société d'économie politique, *JDE*, 14 (40), avril 1869, p. 150.

entretient malheureusement ces préjugés, qui ne sont pas seulement des erreurs scientifiques, mais qui sont des ferments de discordes et de guerre sociale[28]".

Ce n'est donc que très marginalement que Maurice Block s'inscrit dans cette mouvance. Certes il innove, dans la mesure où il est le premier à mettre en cause, dans le cadre de la critique d'un socialiste, la théorie fondamentale de la valeur-travail[29]. Et pourtant, on le constate, il reste très prudent et circonspect sur cette question. C'est d'abord, bien sûr, que la cohérence profonde du *Capital* se dérobe à lui. Mais c'est aussi qu'il ne lui est pas possible de s'abstraire, pour critiquer Marx, de sa grille de référence usuelle. Ayant dû, par la force des choses, renoncer à tous les arguments qui découlent de "l'artificialisme" socialiste, il ne peut s'appuyer maintenant que sur les analyses fondamentales des économistes français ; celles qui soulignent la coopération nécessaire du capital et du travail, fondant la légitimité de la rétribution de l'un comme de l'autre. En conséquence, tout se passe comme s'il s'agissait moins, pour lui, d'approfondir la logique de Marx lui-même, que de faire entrer le texte de celui-ci dans la sienne propre - la logique de "l'échange des services" - afin de parvenir à le critiquer.

On ne comprendrait pas, sinon, l'insistance que met Block à contester une formulation avec laquelle Marx est loin d'innover - "on échange valeur égale contre valeur égale" - mais dont il déduit que la plus-value ne naissant pas dans la sphère de la circulation, son origine est à rechercher dans celle de la production. Or ce n'est pas sur ce plan que se place

---

[28] Paul LEROY-BEAULIEU, *La Question ouvrière au XIXe siècle,* Charpentier et Cie, 1872, p. 54. Ce texte reprend celui de l'article "Le socialisme et les grèves" publié début 1870 dans *La Revue des deux Mondes*. Il ne mentionne cependant pas Ricardo, mais renvoie à Turgot, Ad. Smith et John Stuart Mill.

[29] La critique du *Système des contradictions économiques* de PROUDHON par G. de MOLINARI, en 1847, abordait déjà, bien évidemment, la question de la valeur. Mais à la théorie de Proudhon - il faut "constituer" la valeur en la mesurant par le travail - l'économiste répondait que le problème était déjà résolu par Smith et Ricardo, dont il approuvait la théorie qualifiée d'"expression de la justice". *JDE*, 18 (72), nov. 1847, p. 386.

l'économiste. Il critique la proposition sur l'échange de valeurs égales parce qu'il y voit le fondement de l'illégitimité du profit du commerçant, que Marx proclamerait en dépit de l'évidence que "celui qui rend un service mérite salaire[30]". Et c'est ainsi que l'on en arrive à la plus-value, qui se trouve d'emblée insérée dans une problématique qui est celle de Block, et non celle de Marx :

> "Une fois arrivé, affirme-t-il, à tirer de ces prémisses la conséquence que le commerce n'a aucun droit au bénéfice, M. Marx s'efforce de prouver que le fabricant n'a aucun droit au profit[31]".

La critique de la théorie de la plus-value

Il s'agit là de l'articulation principale dans l'argumentation de notre économiste. En abordant la question de la plus-value, il change en effet brusquement de registre. Il veut prouver maintenant que Marx est un socialiste, qui s'en prend, comme d'autres avant lui, à la juste répartition des fruits de la production.

Mais cette seconde phase de l'opération, qui vise à faire entrer dans le rang de ses devanciers socialistes l'auteur du *Capital*, va s'avérer plus malaisée que la première, celle qui vient de le positionner dans la mouvance de Ricardo.

Le chapitre où Marx expose comment, sur le plan logique, l'existence du capital implique la production de la plus-value, joue évidemment un rôle majeur dans son ouvrage. Mais cela d'autant plus qu'il s'inscrit au fondement de l'analyse d'ensemble de la dynamique du capital, celle de son accumulation et des contradictions qui la caractérisent. Or il convient de rappeler qu'en passant sous silence cet aspect, dans son résumé, Block

---

30 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 29. On se rappelle peut-être que dans son résumé, à propos de l'échange de valeurs égales, Block a adjoint une note affirmant qu'"il s'agit en ce moment du pivot de la doctrine" de Marx (p. 17, note 2).

31 *Ibid.*, p. 30-31.

a déjà mis en place un dispositif efficace. Un dispositif qui coupe la théorie de la formation de la plus-value de la dialectique du capital lui-même. Cela permet donc maintenant à notre auteur de considérer cette théorie, prise isolément, comme *la* question, essentielle, du *Capital*. De façon plus précise, il lui est ainsi possible de réduire, quasiment, la doctrine de Marx à la seule conception de la production de la plus-value. Si bien qu'il ne lui reste qu'à rabattre cette théorie sur celles, déjà connues, du vol de l'ouvrier et de l'illégitimité du profit, pour désigner Marx comme socialiste, et le contester du même coup.

Toutefois, faire entrer de la sorte l'œuvre de celui-ci dans une problématique qui n'est, de toute évidence, pas la sienne, constitue une entreprise risquée ; et qui, en tous cas, a un coût : la manipulation délibérée du texte. Car c'est bien ce à quoi nous assistons lorsque Block engage sa critique de la théorie de la plus-value, en s'appuyant sur ces pages connues du *Capital* où Marx analyse les faits et gestes, ainsi que les réflexions personnelles, d'un fabricant "ordinaire". On se souvient comment, dans son résumé, l'économiste mentionnait clairement la différence que fait Marx entre "travail" et "force de travail" ; de même expliquait-il ce qui constitue la valeur d'échange de "l'arbeitskraft", ainsi que les modalités de son achat par l'industriel. Aussi est-il pour le moins curieux de le voir écrire maintenant que le fabricant, qui doit réunir ce qui est nécessaire pour la production, "a tout acheté, selon M. Marx, valeur égale contre valeur égale, *sauf l'arbeitskraft*". Le coton et les machines, poursuit-il, l'entrepreneur les achète à leur valeur. "Mais quand il est en présence de l'ouvrier ce n'est plus la même chose, l'ouvrier est payé *au-dessous de sa valeur*. Pourquoi ? Parce que si l'ouvrier était payé juste selon sa valeur, il n'y aurait pas de profit[32]".

A dire vrai, il est difficile de falsifier plus grossièrement un texte, puisque Block fait dire à Marx exactement le contraire de ce que celui-ci écrit ; et que, circonstance aggravante, il connaît fort bien, puisqu'il le cite en toutes lettres lui-même cinq pages plus loin, comme on le verra. Il joue là, bien évidemment, sur le double sens de "la valeur", ignorant superbement, pour les besoins de la cause, la différence de la valeur

---

[32] *Ibid.*, p. 31. C'est nous qui soulignons, dans les deux citations.

d'échange et de la valeur d'usage de la force de travail, qui fonde la conception de la plus-value de Marx, et qu'il a lui-même expliquée précédemment. Il ne s'agit donc pas pour l'économiste de réfuter la notion. Et encore moins, comme nous l'avons évoqué, de mettre en cause l'économie politique anglaise, dont il a noté que Marx est un héritier, pour disqualifier sa doctrine.

En lieu et place d'une argumentation, on assiste au contraire à la falsification de l'énoncé, permettant un détournement de son sens. C'est que, sur ce nouveau versant de sa critique, Block entend démontrer que Marx est un socialiste, bien qu'il soit largement démuni pour le faire. Sa reconstruction d'ensemble du *Capital* lui a certes permis de le désamorcer d'une partie de sa charge subversive. Mais il reste l'épineuse question de la plus-value, dont l'architecture modifiée du livre accentue encore la position centrale. Dans ces conditions, Block n'a d'autre solution, en vérité, que d'essayer d'introduire, de gré ou de force, le texte de Marx dans son propre cadre conceptuel, celui à travers lequel l'économiste a l'habitude d'appréhender le socialisme. C'est pourquoi, pensons-nous, il se décide à "reconstruire", mais cette fois sciemment, ce passage essentiel du *Capital*, afin de lui imposer une signification compatible avec sa propre grille de référence.

On remarquera, du reste, que dans la page que nous commentons, l'auteur ne *cite* pas Marx. Il rapporte, à l'en croire, ses propos. Les citations viendront plus tard. Après que l'économiste aura réussi, par sa manipulation, à déminer cette thèse, explosive, de la plus-value; après qu'il aura prescrit au lecteur, avec une insistance évidente, la signification qu'il entend lui assigner.

Cette signification a été d'emblée, on l'a vu, insinuée. A lire Block, Marx soutient que le patron vole l'ouvrier ; que la plus-value naît d'une violation de la morale et de la loi, de la loi économique en tous cas. C'est sur ce registre que continue, en effet, le porte-parole supposé de Marx, et du fabricant qu'il met en scène. Celui-ci, "surpris" de ne voir apparaître aucun profit au bout de six heures de production, décide : "Je m'en vais faire travailler (l'ouvrier) douze heures pour le même salaire, alors je profiterai des six heures supplémentaires. Et l'ouvrier, avec la docilité qu'on lui connaît, courbe la tête et travaille douze heures et nourrit ainsi

de son sang le rapace capitaliste[33] ". Voilà donc la thèse du vol pur et simple accréditée.

Une thèse que Block réfute aussitôt en lui opposant la conception classique du salaire. Si le salaire journalier correspond à huit ou dix heures de travail, "c'est que huit ou dix heures sont nécessaires" pour produire les subsistances de l'ouvrier. Mais au regard de ce fait, continue-t-il, les six heures nécessaires de Marx apparaissent comme une affirmation "gratuite", une pure "supposition". L'économiste ne se prive donc pas de revenir à sa critique méthodologique de départ : Marx se contente de *supposer* que six heures suffisent *en moyenne* pour produire ce qui est nécessaire à l'ouvrier. Et de conclure :

> "Si nous SUPPOSONS que le fabricant le fasse travailler douze heures, il lui retiendra indûment, tranchons le mot et ne nous gênons pas plus que M. Marx, il lui volera six heures de travail. Voilà donc la base du système de M. Marx : une supposition. (Un dicton allemand parle de) "bâtir des châteaux en l'air" ; eh bien, M. Marx sait exécuter ce tour de force, il s'appuie simplement sur une supposition[34]".

Il semblerait donc que l'affaire soit entendue. L'épais volume du *Capital* ne serait là que pour démontrer, à l'aide d'une prétendue science qui s'écroule d'elle-même, la vieille antienne socialiste du vol des ouvriers par les patrons. L'économiste, en tous cas, martèle à nouveau sa conclusion avec vigueur : la proposition que la partie de la journée de travail non nécessaire à l'ouvrier pour produire sa subsistance "lui a été enlevée de force par le patron, qui ne le paye pas, est une assertion qui ne s'appuie sur rien, si ce n'est sur la haine que M. Marx a vouée au "bourgeois" [35]". Un vol, obtenu par "la force" - la formule est claire. Elle implique que Marx, dénonçant à l'aide d'une fausse science, *l'injustice* de la société, se range sous la bannière de ses devanciers ; et notamment sous celle de Proudhon, le grand héraut de *La Justice dans la Révolution et dans*

---

[33] *Ibid.*, p. 31.

[34] Ibid., p. 31-32. (Les majuscules sont de Block)

[35] *Ibid.*, p. 33.

l'Église. Certes, le terme de "socialiste" n'est pas énoncé. Mais la référence à la "haine du bourgeois" - qui revient facilement sous la plume de Block[36], et qui renvoie aux séismes sociaux jusqu'au plus récent, celui de la Commune - suffit en fait à coder le discours. L'évocation de cette haine de classe sert en même temps, ici, à délégitimer, presque à conjurer, l'appareil scientifique du *Capital*, qui tenterait en vain de masquer la volonté pure et simple de "liquidation sociale". Finalement, en dépit de cette science dénaturée, Marx n'innove pas en fait de socialisme : tel est le message principal qu'adresse Block à ses lecteurs.

Mais ayant de la sorte désamorcé la théorie de la plus-value, il peut se permettre maintenant d'affiner son analyse, de préciser plus avant en quoi la doctrine de Marx se laisse penser dans le référentiel des économistes. Il peut même, désormais, s'autoriser à citer, longuement, l'auteur du *Capital*. Et il le fait avec une habileté certaine, en donnant la parole au fabricant de Marx. Celui-ci, qui n'a pas encore décidé d'allonger la journée de travail de ses ouvriers, se pose en disciple de J.B. Say et de Bastiat afin de justifier la nécessité de son profit. Par sa bouche, Marx ironise alors sur le "service" rendu par le patron qui fournit les moyens de production à l'ouvrier, et sur la rémunération qu'il est en droit d'attendre pour son travail de direction. Maurice Block, qui fait mine d'être piqué au vif par cette argumentation, la retourne soudain avec un incontestable brio, pour l'utiliser à ses propres fins. Puisque Marx, nous dit-il, raille les économistes qui estiment que "le service rendu par le capitaliste mérite récompense", c'est donc qu'il prétend que le fabricant "doit prêter gratis" son capital[37]. Et voilà Marx désigné, implicitement mais de façon très évidente, comme disciple de Proudhon, ce que laissait déjà entendre le procès de vol instruit contre la plus-value. De plus, la mise en scène est bien faite pour porter un coup aux prétentions d'économiste de l'auteur du *Capital*. Alors que rien n'a été dit de ses critiques envers les économistes anglais, il apparaît maintenant que toute sa « science"économique se réduit à quelques arguments socialistes éculés à

---

[36] *Ibid.*, p. 33 ; dans la même page, il déclare que "la haine du bourgeois pénètre tout le tissu de son (Marx) argumentation". Le thème est repris p. 36.

[37] *Ibid.*, p. 33-34.

l'encontre de l'économie politique *française* ; des arguments qui ne méritent que la condescendance d'un : "nous ne nous arrêterons pas ici à réfuter la gratuité du capital[38]".

Maurice Block est donc parvenu à faire entrer Marx dans la lignée des socialistes français - les Vidal et les Proudhon, grand pourfendeurs en leur temps d'une économie politique accusée de théoriser l'injustice de la société. Et c'est probablement pour parachever de démontrer cette filiation, que notre auteur décide de citer intégralement la page où Marx expose la théorie de la plus-value, alors qu'il l'a précédemment "résumée" en la falsifiant. La démarche est risquée, puisque Marx y explique comment la force de travail achetée à sa valeur d'échange, "*sans injustice envers le vendeur*", va créer une valeur deux fois supérieure à la sienne propre, et appartenant à l'acheteur. Mais Block fait preuve à nouveau d'habileté, et réussit à instrumentaliser le texte au profit de sa démonstration.

Le passage du *Capital* une fois reproduit, il commente : "C'est donc la faute de l'organisation sociale, de la nature des choses, contre lequel il n'y a rien à faire, et contre laquelle M. Marx ne propose rien - que nous sachions, du moins[39]". Block sait fort bien que Marx est très loin de *ce* fatalisme là. Mais peu lui importe. Il s'agit de renforcer son argumentaire, quitte à décentrer quelque peu la grille de référence habituelle : même si Marx n'échafaude aucun projet de reconstruction artificielle de la société, il ne diffère pas de ses confrères socialistes ; comme eux, il s'insurge contre une injustice de la société - dont il rend responsable la bourgeoisie[40]. Car Block admet maintenant que la "haine du bourgeois", dont transpire à ses

---

[38] *Ibid.*, p. 35.

[39] *Ibid.*, p. 36.

[40] On se rappelle que dans son introduction, Block donne une nouvelle définition du socialisme, qui n'est plus centrée sur l'artificialisme : "les théories ou les systèmes" des socialistes, note-t-il, visent à "démontrer que l'organisation sociale qui s'est formée par la suite des temps et par la collaboration de milliers de générations, n'est fondée ni en droit, ni en justice" (p. 6). Les termes sont là, évidemment, pesés pour y inclure Marx.

yeux *Le Capital*, ne s'adresse pas à l'individu. Marx "n'en veut qu'à la classe des bourgeois, et c'est pour ce but qu'il invente cette théorie que le salaire ne paye que la moitié de la journée de l'ouvrier[41]". La démonstration est donc faite. Derrière ce qui se donne pour une recherche scientifique d'économie politique, se cache un socialiste de la pire espèce, de ceux qui prônent la "liquidation sociale". Et Block peut même se permettre de prévenir les objections d'un lecteur attentif qui soupçonnerait l'honnêteté du critique, en garantissant : "Partout ailleurs dans son livre qu'en cet endroit, il (Marx) proclame que le fabricant commet une exaction, qu'il vole, sans parler des autres gros mots qu'il emploie[42]". N'oublions pas qu'aucun des lecteurs ne connaît *Le Capital* !

S'étant enfin débarrassé, avec assurance, de la délicate question de la plus-value, l'économiste en vient à celle du "capital constant" qui, pour Marx, ne produit pas de plus-value. L'argumentation du critique consiste à ramener le capital constant à "l'instrument de travail", afin de comparer "un ouvrier qui creuse la terre avec ses mains avec un ouvrier qui la creuse avec une bêche". Le second fournira évidemment beaucoup plus de travail que le premier - "de quoi payer la bêche, *et au-delà*". La démonstration est donc censée être faite que c'est la bêche en tant que "capital" qui permet la croissance des richesses. L'économiste en déduit donc qu'"il est faux que le capital ne contribue pas à la production de la valeur[43]". Mais cela lui permet aussi, dans le même mouvement, de réaffirmer le credo libéral : "l'opération de la production a lieu par le concours de l'agent-capital et de l'agent-travail, écrit-il, qui se partagent les résultats conformément à des conventions que la concurrence tend à rapprocher de la justice[44]". On notera, toutefois, la prudence de Maurice Block qui évite de s'aventurer, par une quelconque allusion aux "lois naturelles", sur une position qu'il sait minée. Mais il n'empêche qu'il a réussi à ramener la discussion du *Capital* sur le terrain, bien balisé, du

---

41 *Ibid.*, p. 36.

42 *Ibid.*, p. 36.

43 *Ibid.*, p. 37.

44 *Ibid.*, p. 38.

libéralisme et de sa théorie de la répartition. Marx "donne toujours raison à l'ouvrier et toujours tort au patron (...) Le patron n'a droit à rien" ; alors que, cependant, il "court tous les risques", et assure la bonne marche de l'entreprise par son travail de direction. Et puisqu'il faut une morale à cette affaire, c'est dans le style de Bastiat et de ses "intérêts harmoniques" que Block la tire : "Il faut bien constater que le travail ne peut pas plus se passer du capitaliste que le capitaliste du travail. C'est toujours la fable des membres et de l'estomac[45]".

La figure double de Marx

A lire cette conclusion, on semble en être resté aux débats de 1869 ; ou même vingt ans auparavant, à la controverse fameuse de 1849, lorsque Bastiat rompait des lances contre le crédit gratuit de Proudhon. Or c'est bien là le tour de force que réussit Maurice Block. Lire et critiquer *Le Capital* en le situant *principalement* dans la continuité de la lutte menée, un quart de siècle durant, par les économistes contre les socialistes français n'était pas chose évidente à réaliser. D'autant que notre auteur, en raison même de l'originalité de l'œuvre de Marx, ne pouvait se contenter de reprendre tel quel le vieux canevas. Il l'utilise, mais en l'adaptant, voire en en décentrant l'argumentation - non sans habileté et subtilité - pour pouvoir y inscrire quelque chose de sa nouveauté. D'ailleurs si nous avons tenu à disséquer, quitte à nous y attarder peut-être trop longuement, l' article de Block, c'est pour mettre en évidence les mécanismes par lesquels celui-ci capte véritablement - il capture, en fait - cette nouveauté ; et lui confère une signification acceptable pour le temps et le milieu qui sont les siens.

La marque essentielle du texte ressort, pensons-nous, de ce que Block y dresse d'emblée une figure *double* de Marx. Celle d'un "*socialiste-économiste*" - pour reprendre, en l'inversant, le qualificatif qu'il accole lui-même à Schaeffle[46]. Il ne s'agit pas là, bien sûr, de la représentation que

---

[45] *Ibid.*, p. 38.

[46] Maurice BLOCK, "Les théoriciens..." II. "Lassalle...", *op. cit.*, p. 171.

nous pouvons, aujourd'hui, tirer du *Capital* : celle d'un Marx qui prétend fonder le socialisme à partir d'un travail "d'économiste" – bien que lui-même refuse le terme, son "économie" impliquant la critique de l'économie politique instituée. Car cette image du théoricien allemand, qui est socialiste *en tant* qu'il est un économiste critiquant l'économie politique, se situe en dehors de l'horizon d'attente de Block. Et c'est justement parce qu'il ne peut la penser, que la spécificité, nouvelle pour l'époque, de Marx, est appréhendée par l'économiste comme une *dualité*. Une dualité qu'il perçoit même, plus précisément, comme l'*ambiguïté* de l'auteur du *Capital* - socialiste, et malgré tout, économiste - et avec laquelle il a à se débattre. Mais c'est bien, aussi, dans cette dualité de la représentation de Marx qu'il élabore, que réside le caractère fondateur de son texte.

Celui-ci va en effet servir de cadre de référence principal aux économistes qui s'intéressent à Marx pendant près de vingt ans. L'aspect décisif, dans l'affaire, est évidemment la "reconstruction" du *Capital* qu'il fournit. En l'amputant de la section sur l'accumulation du capital et de sa conclusion, il en élimine, on l'a dit, la dynamique dialectique/historique qui le structure. Et les conséquences qui s'en suivent se manifestent sur les deux plans dans lesquels s'inscrit la figure d'un Marx socialiste *et* économiste.

Le premier, qui est essentiel, est celui du socialisme. Il est clair qu'une fois supprimé ce qui différencie fondamentalement Marx de Proudhon - à savoir cette conception dialectique/historique qui sous-tend la critique du mode de production capitaliste, en même temps que celle de l'économie politique classique qui le théorise - il devient possible de les rapprocher étroitement. Les identifier l'un à l'autre, comme le fait Block, requiert des procédés plus grossiers. Mais la manipulation des textes à laquelle il se livre révèle surtout, là encore, les limites de ce qui est accessible, scientifiquement et idéologiquement, à un économiste libéral de cette époque. La distinction des théories de Marx et de Proudhon - qui aboutissent, pour lui, à la même conclusion : la mise en accusation de la bourgeoisie - échappe en grande partie à Block, encore sous le coup de la vague révolutionnaire où se sont rassemblés mutuellistes et « collectivistes » de diverses obédiences. C'est pourquoi il n'hésite pas à

trafiquer les textes, pour les faire "coïncider " davantage. Ainsi se trouve dessiner, pour longtemps, l'image d'un Marx socialiste, disciple de Proudhon, dont la doctrine se résume à celle de la plus-value ; une théorie de la plus-value coupée du processus historique dans lequel *Le Capital* l'insère, et qui, ainsi réduite au vol de l'ouvrier par le patron, légitimerait - à tort bien sûr pour les économistes - un combat pour la justice dont Proudhon s'était déjà fait le champion.

L'amputation du *Capital* et l'assimilation de Marx à Proudhon sont d'ailleurs à ce point liées qu'on ne s'étonnera pas de les voir, l'une et l'autre, remises en question dans le même temps. Mais il faudra pour cela attendre le début des années 1890, lorsque la conception de l'histoire de Marx commencera à être reconnue dans les milieux académiques. Eugène d'Eichtal est le premier économiste, en 1892, à citer la fin du *Capital*, tout en mentionnant le rôle joué par "la conception matérialiste de l'histoire" dans la doctrine de son auteur[47]. Quant aux différences doctrinales entre Proudhon et Marx, elles ne seront clairement dégagées qu'en 1893, dans un article remarquable de l'économiste Maurice Bourguin. Au cœur du problème, note-t-il, se trouve la question de l'histoire. Là où Proudhon se laisse guider par "un idéal de Justice et d'Égalité", Marx "invoque l'Histoire et ses lois[48]". Et Bourguin, qui résume le mouvement dialectique du *Capital*, en reproduit lui aussi le texte de conclusion.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ces contributions importantes qui renouvellent l'image de Marx. Elles concourent à modifier en profondeur cette première problématique de sa réception qu'est en train d'ébaucher Maurice Block en 1872, et qui va constituer la ligne de défense principale des économistes français à son égard pendant près de vingt ans.

---

[47] Eugène d'EICHTAL, *Socialisme, Communisme et Collectivisme. Coup d'œil sur l'histoire et les doctrines,* Paris, Guillaumin, 1892, p. 102. Le rôle de la théorie de l'histoire est évoqué p. 83, où Eichtal se réfère à l'article pionnier sur ce point de J. BOURDEAU, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1891.

[48] Maurice BOURGUIN, "Des rapports entre Proudhon et Marx", *Revue d'économie politique,* t. 7, 1893, p. 196.

Toutefois, nous le disions, la représentation de Marx qu'édifie Block ne se limite pas à celle d'un socialiste successeur de Proudhon. Notre auteur le considère aussi, en fait sinon explicitement, comme un économiste. Sur ce plan également, la reconstruction du *Capital*, exposée dans le résumé, constitue le dispositif essentiel nécessaire à l'opération, dans la mesure d'abord où elle "formate" l'ouvrage aux dimensions d'un traité classique d'économie politique. Or il était évidemment difficile ensuite de prétendre, comme les économistes l'avaient fait pour Proudhon, que Marx n'était qu'un "amateur" qui ignorait la science économique. Et cela d'autant que le résumé de Block, en éliminant avec l'armature dialectique du *Capital* tout ce qui conduit Marx à la critique des économistes anglais, aboutit à présenter ce dernier comme un héritier de Ricardo. La discussion scientifique que Block engage alors sur cette question ne peut que renforcer, chez le lecteur, l'image d'un Marx économiste. Cependant, rappelons-le, notre auteur s'aventure peu sur ce terrain. Il le quitte rapidement pour celui qu'il a choisi : la théorie de la plus-value, située au centre de sa reconstruction. C'est là que tout se joue ; l'identification de Marx à Proudhon, comme aussi la "réfutation" de sa science fallacieuse. L'entorse faite au texte du *Capital* permet en effet à Block d'agir sur les deux plans. Mais elle révèle aussi son embarras devant l'ambivalence qu'il ressent. Pour attaquer Marx en tant que socialiste, il le décrète piètre économiste, armé d'une fausse science, dénaturée par l'abstraction. Ce qui revient, en fait, à l'inscrire au sein de l'économie politique, mais comme une de ses "branches mortes" qu'évoque Joseph Garnier dans son *Traité*.

Quant à la critique de l'économie politique française que contient *Le Capital*, Block l'expose complaisamment, puisqu'il lui est possible de la présenter comme venant d'un socialiste, et non pas d'un économiste.

Appréhender Marx comme un économiste de la mouvance anglaise, tout en ne le combattant que comme un socialiste héritier de Proudhon, auquel on oppose l'argumentaire de Bastiat, est évidemment une position difficile à tenir. Elle implique, en tous cas, que la figure d'économiste de l'auteur du *Capital* est moins assurée, plus floue, que celle du socialiste. Mais la situation inconfortable de Block signale également qu'un espace restait libre , celui de la critique de l'économie politique anglaise. Il sera utilisé habilement, on le verra, contre les libéraux français, par Émile de

Laveleye, le deuxième commentateur francophone du *Capital*. Cependant ce sera quelques années plus tard, dans une autre conjoncture théorique.

C'est précisément sur le poids de la conjoncture théorique et politique que nous voudrions conclure. *Le Capital* est à coup sûr une œuvre très profondément enracinée dans la culture allemande, et qui se donne parmi ses objectifs majeurs la critique de l'économie politique anglaise, et celle du socialisme français. Que sa lecture conduise le premier économiste français qui s'y attelle à voir en Marx, à côté d'un mauvais économiste adepte des théoriciens d'outre-Manche, un émule de Proudhon, auquel il convient d'opposer "l'harmonie des intérêts" prêchée par Bastiat, peut sembler paradoxal. La chose est pourtant fort logique.

On a cherché à saisir, au plus près de leur émergence, les mécanismes d'appropriation du texte, par lesquels se construit ce qui est, à proprement parler, une *interprétation* - la première en France - du *Capital*. Mais on ne peut la comprendre, dans son contenu même, sans la replacer dans son contexte, celui de la conjoncture théorique et politique locale où vient s'insérer cette œuvre *étrangère* qu'est *Le Capital*, lorsqu'il aborde aux rivages de la France.

Que le "passeur" soit un Allemand d'origine n'est certes pas indifférent. Il est assurément plus motivé, et mieux armé pour la tâche qu'il se fixe. Mais il a été, également, façonné - comme le public d'économistes auquel il s'adresse - par la lutte longue et violente qui a opposé pendant près de trente ans le libéralisme et le socialisme français. Or c'est bien évidemment de cette lutte elle-même que surgit l'interprétation de Block ; c'est elle qui la nourrit, et c'est à elle que renvoie, sans qu'il en ait conscience, sa lecture du *Capital*.

Les "transfert culturels" entre l'Allemagne et la France ont donné lieu à des études importantes menées par Michel Espagne et Michaël Werner. Prenant l'exemple de l'introduction de Kant en France au XIXe siècle, les deux auteurs soulignent qu'elle est "largement fonction du débat intérieur français (...) Chaque courant idéologique se construit son Kant". Puis ils continuent en ces termes :

> "La réception de Kant fournit un exemple modèle de la prédominance de la conjoncture politico-idéologique sur le contenu même du transfert culturel. Cette conjoncture surdétermine l'interprétation en ce sens qu'elle fait dévier l'effort de compréhension en fonction de la logique propre aux antagonismes de la culture de réception[49]".

En 1872, les socialistes français n'ont pas encore construit leur interprétation de Marx. Mais celle de notre premier économiste nous permet déjà de présager que la réception de Marx s'inscrit bien, sur ce point, dans le modèle fourni par celle de Kant. Car c'est effectivement en fonction du débat français - enraciné dans cette conjoncture longue de combats idéologiques et politiques entre libéralisme et socialisme, et sous-tendus depuis 1830 par des luttes sociales aiguës - que *Le Capital* est, d'abord, lu ; et son auteur figuré en un successeur de Proudhon . C'est en tous cas ce dont témoigne Maurice Block qui, en s'en "appropriant" le texte, oriente pour longtemps la lecture que vont en faire les économistes.

---

[49] Michel ESPAGNE et Michaël WERNER, "La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914)", *Annales ESC,* juillet-août 1987, p.977. Par ailleurs Michel Espagne précise en ces termes ce qui constitue à ses yeux un acquis de la théorie des « transferts culturels » de l'Allemagne vers la France : « Le premier point très important que nous avons souligné, c'est que le principal « moteur » de ces transferts, ce n'est pas une sorte de force spontanée, interne à l'objet, mais la conjoncture du pays d'accueil». Voir Gérard NOIRIEL, « Transferts culturels : l'exemple franco-allemand. Entretien avec Michel Espagne », *Genèses*, n° 8, juin 1992, p. 146.

CHAPITRE V **72**

LA STRATEGIE D'APPROPRIATION DE MAURICE BLOCK **72**

1 – Une œuvre extérieure à "l'horizon d'attente" de l'économiste **72**

2 - Maurice Block reconstruit *Le Capital* **76**
L'économiste et les "catégories historiques" 77
Acte de lecture, et réécriture 80

3 - La critique difficile d'un "socialiste-économiste" **83**
Une discussion scientifique 84
La théorie de la valeur 86
La critique de la théorie de la plus-value 89
La figure double de Marx 96

CHAPITRE VI

L'ÉCHO DIFFERE D'UN TEXTE FONDATEUR.

L'article de Maurice Block est, de toute évidence, un texte fondateur. Mais s'il inaugure, dès 1872, la réception de l'œuvre théorique de Marx, celle-ci, pour autant, ne va pas se développer, durant la décennie suivante, selon une courbe régulière et continue. Tout au contraire, la découverte par les économistes de Marx comme théoricien *et* dirigeant politique constitue, en fait, un processus qui s'étire sur une dizaine d'années, et dont les étapes sont scandées tant par la conjoncture d'ensemble que par l'évolution interne de leur propre milieu.

Il est clair en effet que si c'est bien la vague de la Commune qui a fait connaître le nom du socialiste allemand et porté Maurice Block à lire *Le Capital*, le reflux du socialisme en France durant la première moitié de la décennie 1870 n'incite guère les économistes à approfondir cette étude. L'écho du texte de Block est ainsi, en quelque sorte, différé. L'heure est de fait au triomphe du libéralisme français, sans doute à l'apogée de sa puissance. Et aux yeux de celui-ci, durant quelques années, Marx ne reste encore que le chef d'une Internationale dont on cherche - avec un reste d'appréhension, qui sera vite dissipé - à mesurer l'influence déclinante. Il faudra attendre 1876 pour que, à travers l'âpre débat sur le socialisme de la chaire qui secoue le milieu des économistes, certains d'entre eux commencent à prêter intérêt au *Capital*.

1- Le rayonnement du libéralisme français au début des années 1870

Une influence politique réelle

Le coup d'État de 1851 avait choqué nombre d'économistes, attachés aux libertés publiques, et qui s'étaient abstenus de toute activité politique directe sous l'Empire. Le changement de régime n'est donc pas pour leur déplaire. Plusieurs d'entre eux, et non des moindres, vont désormais briguer les suffrages de leurs concitoyens. Cependant en ces difficiles années d'enfance de la République, où le sort des institutions elles-mêmes est en jeu, leurs engagements sont divers. Anselme Batbie - le premier économiste universitaire, qui enseignait depuis 1864 à la faculté de droit de Paris - est en 1871 un député orléaniste convaincu. Il deviendra ministre de l'Instruction publique en mai 1873, sous l'égide de Mac-Mahon.

Le royalisme de Batbie tient pourtant de l'exception. Les autres grands noms du libéralisme se déclarent en effet pour la république, à condition toutefois qu'il s'agisse d'une république très modérée. Gustave de Molinari, notamment, se prononce en ce sens[1]. Et c'est aussi dans ce cadre, celui du centre-gauche où se retrouvent beaucoup d'orléanistes ralliés à la république, que se rejoignent la plupart des économistes qui conquièrent un mandat. Léonce de Lavergne, l'un des vice-présidents de la Société d'économie politique, et Louis Wolowski, l'ancien représentant du peuple à la Constituante de 1848, sont élus députés dès 1871[2]. Joseph Garnier, candidat républicain mais battu cette année là, deviendra

---

1 Gustave de MOLINARI, "La question constitutionnelle, les conditions d'existence de la République", *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1872, p. 429-453.

2 Devant les charges financières liées à la défaite, ils proposent tous deux l'établissement d'un impôt sur le revenu, que Thiers refuse. cf Alexandre ZÉVAES, *Histoire de la Troisième République*, Ed. de La nouvelle revue critique, 1938, p. 60.

sénateur en 1876. Quant à Frédéric Passy - neveu d'Hippolyte Passy, l'ancien ministre de Louis-Philippe - il siégera également au centre-gauche après son élection comme député de Paris en 1881.

Mais la carrière politique la plus brillante est sans conteste celle de Léon Say. Fils du négociant Horace Say, qui contribua fortement à organiser le réseau des économistes, le petit-fils de Jean-Baptiste est administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Nord, et il côtoie de près industriels et banquiers, tout en assurant la diffusion de la science économique à travers articles et conférences. Sur ce plan, son nom reste surtout lié au *Nouveau Dictionnaire d'économie politique,* dont il co-dirigera la publication, en 1891-1892, avec Joseph Chailley-Bert. Il est toutefois significatif que ce dernier - dans l'article du *Supplément* au *Nouveau Dictionnaire* qu'il consacre à Léon Say, après sa mort en 1896 - considère que "la partie la plus durable de sa gloire, il l'a acquise en sa qualité d'homme d'État (...) n'oubliant jamais les enseignements de la science économique[3]". C'est qu'il fut le seul des économistes de la fin du siècle à disposer d'un si réel pouvoir. En effet, élu en février 1871 à l'Assemblée nationale où il siège lui aussi au centre-gauche, Thiers le nomme d'abord en juin, au lendemain de la reconquête de Paris, préfet de la Seine. Mais il n'allait pas tarder - en décembre 1872, dans le cabinet Dufaure - à devenir ministre des finances. Un poste essentiel qu'il occupera à six autres reprises, jusqu'en juillet 1882, servant indifféremment sous la présidence de Thiers, de Mac-Mahon et de J. Grévy.

"A vrai dire, note avec fierté son biographe, de 1872 à 1882, il fut le ministre des finances de la France". Malgré quelque exagération, l'observation n'est pas fausse. Car ses entrées dans le monde de la haute banque - il est ami des Rothschild - permirent à L. Say de "conseiller" Thiers dans le lancement et la gestion des emprunts destinés à financer l'indemnité de guerre. Mais de plus, à la tête du groupe de pression libre-échangiste, il réussit, pour un temps, à écarter les tentations protectionnistes que le poids de cette indemnité avait fait renaître en 1871. De même qu'il parvint, en 1882, à faire échouer les projets de

---

3 Joseph CHAILLEY-BERT, art. "Say, Léon", *Supplément* au *Nouveau Dictionnaire d'économie politique,* **(à compléter)** p. 262.

renforcement du contrôle de l'État sur les compagnies de chemins de fer, voire de leur rachat, qu'envisageait Gambetta[4].

Le rôle joué par Léon Say, qui préside à l'époque la Société d'économie politique, témoigne donc de l'influence politique conquise un moment par le libéralisme. Celle-ci toutefois ne pourra pas résister longtemps aux assauts du protectionnisme qui, s'amorçant dès le début des années 1880, va triompher dix ans plus tard.

Cette reconnaissance politique, au début des années 1870, vient ainsi récompenser, en quelque sorte, l'action opiniâtre des économistes. D'ailleurs, le "groupe de Paris" est sans doute alors à l'apogée de son rayonnement. Ses chefs de file, en effet, connaissent tour à tour l'honneur d'être cooptés à l'Académie des sciences morales et politiques. Joseph Garnier y siège à partir de 1873, aux côtés de Hippolyte Passy - ainsi que de Michel Chevalier, Louis Wolowski, Henri Baudrillart et Émile Levasseur, élus sous le Second Empire. Paul Leroy-Beaulieu y pénètre en 1877, suivi de Léon Say et de Maurice Block, admis en 1880. Courcelle-Seneuil, quant à lui, remplacera en 1882 J. Garnier, décédé l'année précédente. Les autres points d'appui du lobby libéral demeurent solides. La Société d'économie politique s'étoffe, en recrutant notamment dans la haute administration ; tandis que les éditions Guillaumin et le *Journal des Économistes* prospèrent. La *Revue des Deux Mondes* enfin, qui lui est largement ouverte, ainsi que le *Journal des Débats* où il a ses entrées, permettent au libéralisme de toucher le public cultivé.

Reste le problème posé de façon récurrente, et jamais résolu, de l'enseignement universitaire de l'économie politique, où se nouent des implications politiques, idéologiques et corporatistes complexes. La discipline se trouve, il est vrai, dans une situation très paradoxale. Son caractère scientifique - hautement revendiqué, et exposé dans les copieux *Traités* rédigés sous l'Empire - est maintenant largement reconnu par les élites. D'autant que les économistes ne se privent pas de faire ressortir la part qu'ils ont prise dans la défense de la société, en mettant leur science au service de la lutte contre la subversion révolutionnaire. Et pourtant

---

4 Jean-Maris MAYEUR, *Les Débuts de la III eRépublique 1871-1898*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 120.

l'Université reste, pour l'essentiel, fermée à une doctrine libérale qui continue d'inquiéter des traditions économiques et politiques encore puissantes[5].

La reconnaissance scientifique de l'économie politique est d'abord le fait, bien sûr, de l'Académie. C'est elle qui sélectionne les jeunes chercheurs, par son système de concours, et qui assure la promotion des lauréats. Dans les années 1860 elle a fait ainsi connaître, en les distinguant à plusieurs reprises chacun par ses prix, E. Levasseur, A. Batbie, C. Juglar et P. Leroy-Beaulieu[6]. Mais la valeur scientifique de l'économie politique est aussi légitimée par les deux chaires du Collège de France qui lui sont consacrées[7]. Et pourtant, hors de ce prestigieux établissement, la matière

---

5 Cette situation paradoxale ressort clairement d'un article du *Journal des Débats*, à la suite du refus opposé par l'Assemblée nationale à une pétition demandant l'enseignement de l'économie dans les écoles primaires. L'économie politique, écrit l'auteur, est déçue car outre la garantie scientifique dont témoigne le patronage de l'Académie, "elle se glorifiait d'avoir, elle aussi, contribué à défendre la société en combattant les utopies funestes du socialisme et les grossières aberrations du communisme ; elle se flattait d'avoir démontré par des arguments irréfutables que la propriété n'est pas le vol et que le capital ne mérite point d'être signalé à la colère du lion populaire comme l'oppresseur ou le tyran du travail ; elle se croyait donc quelques titres à la reconnaissance des conservateurs". Mais cela s'est heurté, poursuit l'article, à l'hostilité du rapporteur, "membre de l'extrême-droite", envers "cette science prétendue" dont les frontières dont si incertaines qu'elles "permettent des incursions téméraires dans le domaine de la philosophie et de la politique". Article repris dans *L'Économiste français,* 15 nov. 1873, p. 857.

6 Lucette LE VAN-LEMESLE, « La promotion de l'économie politique en France… », *op. cit.*, p. 289.

7 La première est occupée par Michel Chevalier, jusqu'à sa mort en 1879. Toutefois un "Cours d'histoire de l'économie politique" est créé en 1866 pour H. Baudrillart, qui avait suppléé M. Chevalier de 1852 à 1866. La seconde chaire est celle d'Émile Levasseur. Celui-ci assurait depuis 1868 un "Cours complémentaire d'histoire des faits et doctrines économiques", qui sera transformé à son profit, en 1871, en une chaire d'histoire des doctrines économiques. En 1885 cette chaire sera intitulée "Géographie, histoire et statistique économiques".

ne se trouve officiellement enseignée qu'au Conservatoire des Arts et Métiers et à l'École des Ponts et Chaussées[8]. L'accès à l'Université lui demeure donc barré. Hormis, il est vrai, à la faculté de droit de Paris, où A. Batbie officie depuis 1864. Car Victor Duruy, qui a accepté la création de cette chaire, n'a pu vaincre les résistances des professeurs de droit. L'enseignement reste donc limité à Paris, où il n'est d'ailleurs que facultatif, et rapidement déserté.

L'École libre des sciences politiques

La lutte obstinée menée par les économistes pour ouvrir les portes des universités à leur discipline ne réussira pas mieux en 1872, lorsque la question se trouvera à nouveau posée[9]. Mais ils vont néanmoins parvenir à diffuser leurs conceptions dans le milieu étudiant par une autre voie : la fondation d'un établissement d'enseignement supérieur privé, l'École libre des sciences politiques, qui reçoit ses premiers élèves en cette année 1872. L'économie politique s'étant, de longue date, constituée en marge de l'Université, il n' est pas vraiment surprenant de la voir, cette fois, réussir à toucher le public universitaire en contournant l'institution elle-même. Car ce sera bien là l'un des résultats de la nouvelle École - financée par des hommes d'affaires et des banquiers éminents tels Adolphe Eichtal, Henri Germain et Casimir Perier - et dont la création constitue, comme le note Lucette Le Van-Lemesle, "la véritable réussite du lobby libéral[10]".

---

8 Au Conservatoire, la chaire d'"économie industrielle" est celle d'Ad. Blanqui, jusqu'à sa mort en 1854. Après quelques années de vacance, elle sera jointe en 1860 à celle de législation industrielle où enseigne Wolowski depuis 1839. Au décès de celui-ci, en 1876, lui succédera E. Levasseur (qui le suppléait déjà depuis 1871). Quant à la chaire de l'École des Ponts, créée en 1846 pour J. Garnier, elle est occupée par H. Baudrillart de 1881 à sa mort en 1892, où elle revient à Colson.

9 Lucette LE VAN-LEMESLE, "De la Société d'économie politique aux facultés de droit : caractères et paradoxes de l'institutionnalisation de l'économie politique en France au XIXe siècle", *Économies et Sociétés, Cahiers de l'ISMEA*, Sérié P. E., 1986, 6, p. 231.

10 *Ibid.*, p. 229.

En fait le projet qui préside à la naissance de l'École dépasse le cadre strict de l'économie politique. Il s'inscrit dans cette réaction, très largement partagée dans les milieux intellectuels, qui attribue le triomphe de l'Allemagne en 1870 à sa supériorité spirituelle - forgée par la puissance de son système éducatif, et notamment celle de ses universités[11]. L'objectif d'Émile Boutmy - et de son ami Taine, qui va parrainer l'École - est donc tout autant scientifique que politique. Il s'agit de combler le retard français[12], et de former des élites qui, grâce à un enseignement adapté relevant, de fait, des sciences sociales, se trouvent en prise réelle sur le monde contemporain. Des élites qui viennent aussi renforcer les classes supérieures de la société dont l'hégémonie politique se voit menacée ; sauf si - écrit le créateur de l'École, marqué par la Commune - "le flot de la démocratie se heurte à un second rempart fait des mérites éclatants et utiles de supériorités dont le prestige s'impose[13]".

L'organisation d'ensemble des enseignements correspond à ces hautes ambitions. Elle intègre, sur le substrat de la géographie et de l'ethnographie, l'histoire de la diplomatie (qui sera assurée par Albert Sorel), celle de l'économie, ainsi que celle de l'organisation militaire et administrative, que viennent compléter des études de législation comparée et un cours d'histoire morale et sociale, confié au philosophe Paul Janet. Elle répond par là à ce que Guizot, un autre parrain de l'institution, s'adressant aux fondateurs, désigne comme l'objet des

---

11 Voir sur ce point, Claude DIGEON, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959, p. 74-75 et 364-372 (ch VII : "La nouvelle université et l'Allemagne").

12 "La haute instruction libérale, écrit Boutmy, n'existe pas en France ; il faut l'organiser (...). (C'est) le plus urgent de nos problèmes politiques (...) Il peut paraître singulier que je choisisse le lendemain d'une si terrible épreuve pour parler d'institution supérieure. Je le fais à dessein. C'est l'Université de Berlin qui a triomphé à Sadowa". E. BOUTMY, lettre à E. Vinet, 25 février 1871 ; citée par Lucette LE VAN-LEMESLE, "La promotion de l'économie politique...", *op. cit.*, p. 290.

13 *Ibid.*, p. 290 note 105.

sciences politiques : "l'étude des divers faits sociaux, de leurs lois naturelles et de leurs cours historiques[14]". Cette définition éclaire le fait que, contrairement à ce qui sera le cas de la sociologie, l'émergence de la science politique ne se réalise pas en rupture avec l'économie politique. En effet, si l'empreinte du saint-simonisme et du positivisme[15] marque la jeune discipline, celle-ci prend néanmoins fermement appui sur l'économie politique, cette science relativement récente mais déjà installée qui, fondée sur le principe de l'individu et de sa liberté, a su délimiter son domaine et sa méthodologie ; de sorte que, selon Taine, elle aboutit "sur plusieurs points à des conclusions universellement admises".[16]

De fait, l'ancrage libéral de la nouvelle institution est évident. Sur six cours organisés la première année, trois relèvent de la science économique. Émile Boutmy - professeur d'histoire des civilisations à l'École centrale d'architecture, très introduit dans les milieux de la presse où il a commencé sa carrière - est d'ailleurs lui-même membre de la Société d'économie politique. Et pour choisir les titulaires des cours, il s'entoure des conseils du professeur au Collège de France Émile Levasseur. Celui-ci va se charger d'un cours d'histoire des progrès agricoles, industriels et commerciaux. Anatole Dunoyer, conseiller d'État et fils de l'un des fondateurs du libéralisme, professe un cours d'histoire des doctrines économiques. Tandis que Paul Leroy-Beaulieu se voit confier un cours d'histoire des finances publiques, avec lequel il inaugure ses fonctions d'enseignant[17].

---

14 GUIZOT, "A MM. Émile Boutmy et Ernest Vinet, fondateurs de l'École libre des sciences politiques", cité par Pierre FAVRE, "Les sciences de l'État entre déterminisme et libéralisme. Émile Boutmy (1835-1906) et la création de l'École libre des sciences politiques", *Revue française de sociologie,* XXII, 3, p. 451.

15 Pierre FAVRE, "Les sciences de l'État...", *op. cit*. p. 456.

16 TAINE, "De la fondation d'une Faculté libre des Sciences politiques", *Le Journal des Débats,* 17 oct. 1871 ; cité par Pierre FAVRE, *op., cit*. p. 450.

17 Pierre FAVRE, "Les sciences de l'État...", *op. cit.*, p. 450.

Il est donc clair que la fondation de l'École vient ainsi renforcer le rayonnement de l'économie politique. Non seulement son statut scientifique est entériné, mais il est mis à contribution pour légitimer, et fournir certains de ses paradigmes à cette science nouvelle, en cours de constitution, qu'est la science politique. Par ailleurs ces nouveaux enseignements permettent aux économistes d'étendre leur audience. Car l'École libre des sciences politiques a du succès. En effet, Boutmy ayant rapidement compris qu'il lui faut professionnaliser davantage ses cursus, elle acquiert bientôt une sorte de monopole dans la préparation des concours d'accès à la haute fonction publique[18].

Cela ne sera pas sans conséquence sur l'évolution des facultés de droit. Devant cette concurrence et la fuite de leurs propres étudiants qui risque d'en résulter, elles finissent ainsi par accepter, en 1877, l'introduction en leur sein d'un enseignement obligatoire d'économie politique. Nous reviendrons sur les problèmes que ce triomphe apparent du libéralisme ne tardera pas à lui poser. Mais, dans l'immédiat, c'est bien par le biais de cette institution privée qu'est l'École de Boutmy que les économistes se trouvent enfin en mesure d'influer efficacement sur la formation des futurs cadres de l'État.

L'Économiste français , complément et rival du *Journal*

Ce n'est pas là, pourtant, l'unique voie par laquelle s'accroît la diffusion du libéralisme. En avril 1873, en effet, paraît le premier numéro d'un nouvel organe qui devait lui permettre d'élargir son public ; mais qui, dans le même temps, allait mettre un terme à l'hégémonie, jusque là complète, du *Journal des Économistes*. Il s'agit de *L'Économiste français*, lancé par Paul Leroy-Beaulieu dont nous venons de voir la récente nomination à l'École des sciences politiques

Il est vrai que P. Leroy-Beaulieu est un personnage particulièrement brillant et entreprenant. Né en 1843 dans une famille qui compte deux députés - son grand-père et son père - il complète de solides études de

---

18 *Ibid.*, p. 453-454.

droit par un séjour en Allemagne, dans les universités de Bonn et de Berlin, en 1864-1865[19]. Au retour, il se tourne vers l'économie politique, où ses débuts vont vite être remarqués. En 1867 déjà, il obtient un prix de l'Académie pour un mémoire sur la question des salaires qu'elle avait mise au concours. Cette étude paraîtra l'année suivante sous le titre *De l'état moral et intellectuel des populations ouvrières et de son influence sur le taux des salaires*.

Ce premier succès lui vaut d'être coopté très jeune - il n'a que vingt cinq ans - en 1868 à la Société d'économie politique ; tandis qu'il devient, dans le même temps, un collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes.* En 1870 l'Académie distingue à nouveau - et à trois reprises la même année, ce qui est exceptionnel - ses travaux. Il en résulte la publication du *Travail des femmes au XIXe siècle,* en 1873 ; suivi en 1874 de son *De la Colonisation chez les peuples modernes*. Cet ouvrage, où Paul Leroy-Beaulieu défend des thèses originales pour l'époque en faveur de l'entreprise coloniale, connaîtra un très large retentissement.

A 27 ans il est donc le plus prometteur des jeunes économistes, et il rehausse encore son prestige en épousant, en 1870, la fille de Michel Chevalier. Doué, travailleur et ambitieux, Paul Leroy-Beaulieu va s'atteler alors, avec sa chaire de l'École des sciences politiques, au défrichement d'un domaine qu'il connaît encore mal, les finances publiques. Cependant en quelques années, il en devient le spécialiste français reconnu, comme en témoigne le succès de son *Traité de la science des finances* (1877).

Depuis 1871 Paul Leroy-Beaulieu collabore activement au *Journal des Débats*. Mais en 1872-1873, c'est à la création d'un organe qui lui soit propre qu'il travaille. Son projet est d'envergure. Car s'il présente les objectifs de *L'Économiste français* comme essentiellement pratiques, il n'est pas douteux qu'il le conçoive aussi comme le moyen d'affirmer son

---

19 Concernant la biographie de Paul Leroy-Beaulieu, nous nous référons à : Maurice BASLÉ, "Paul Leroy-Beaulieu, un économiste français de la troisième République commençante", dans Y. BRETON et M. LUTFALLA, *L'Économie politique en France...*, *op. cit.*, p.203-246 ; ainsi qu'à : Dan WARSHAW, *Paul Leroy-Beaulieu and Established Liberalism in France,* Dekalb, Northern Illinois University Press, 1991.

indépendance de pensée dans le domaine doctrinal. Sur le plan théorique, en effet, Leroy-Beaulieu est un fervent libéral. Mais il ne se départit pas non plus d'un certain pragmatisme, où l'on peut déceler l'influence de Michel Chevalier, et qui l'oppose à l'ultra-libéralisme dominant au *Journal des Économistes*. C'est ainsi que sa défense de la colonisation implique une intervention de l'État qu'un Molinari, par exemple, refuse absolument. Il en ira de même - beaucoup plus tard, à la fin de sa carrière - de ses positions natalistes.

En outre il fait preuve, aussi, d'un libéralisme plus modéré que d'autres sur la question sociale. Paul Leroy-Beaulieu développe d'ailleurs à son endroit un intérêt marqué, que l'actualité troublée encourage bien sûr, et il lui consacre, on l'a vu, ses premier travaux. En 1872 il publie de plus *La Question ouvrière au XIXe siècle,* qui réunit certains de ses articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1870. L'orientation en est fortement anti-socialiste. Mais en même temps, l'auteur s'oppose à "ceux qui revendiquent l'emploi de la force et de l'intimidation dans la fixation des salaires", en s'appuyant pour ce faire sur un "axiome de la science économique" que lui-même juge dépassé parce qu'il affirme "entre les salariés et les entrepreneurs une inégalité naturelle des conditions toute à l'avantage des derniers[20]". Ce sera ainsi pour lui l'occasion d'amorcer une critique d'Adam Smith, inédite à cette date dans les rangs du libéralisme.

On peut donc penser que cette différence de sensibilité va jouer pour inciter ce jeune homme aux dents longues à prendre l'initiative d'une nouvelle publication économique. Cependant la présentation qu'il en fait à la Société d'économie politique, où il annonce la naissance de *L'Économiste français*, est habile. Celui-ci, explique-t-il, "ne doit pas faire double emploi avec le *Journal des Économistes* qui a rendu tant de services à la science depuis plus de trente ans : ce n'est pas une concurrence, c'est un auxiliaire de la Revue mensuelle de la science économique (...) C'est principalement un organe pratique[21]". Mais l'hommage rendu aux anciens par le tout

---

20 Paul LEROY-BEAULIEU, *La Question ouvrière au XIXe siècle,* Paris, Charpentier et Cie., 1872, p. 54-55.

21 "Société d'économie politique (5 avril 1873). Fondation de *L'Économiste français*", *JDE*, 30 (88), avril 1873, p. 118.

nouveau rédacteur en chef ne trompe personne. D'ailleurs le "Programme" exposé à la une du premier numéro de *L'Économiste français* est plus explicite. Il s'agit, peut-on y lire, d'un "journal économique *pratique*", édité par une société de 250 actionnaires, commerçants et industriels, où se retrouvent aussi - à côté de députés de la Gironde et des Bouches-du-Rhône, départements de grand négoce - nombre de membres des principales chambres de commerce[22]. L'objectif est d'étudier les questions économiques afin d'éclairer une opinion qui ne manquera pas, à son tour, d'influer sur la Chambre des députés et le gouvernement.

On a donc là un projet plus politique (même si le périodique se défend d'une quelconque appartenance partisane) que théorique. D'ailleurs, la création du journal "n'est pas la fondation de quelques savants ou de quelques théoriciens, insiste insidieusement l'éditorial, c'est la fondation d'hommes pratiques, appartenant aux industries les plus diverses" ; ce qui implique toutes "garanties d'impartialité et de compétence à la fois[23]". Cette affirmation d'hommes de terrain dont l'expertise s'opposerait à celle de savants coupés des réalités - et derrière laquelle se profilaient la forte personnalité et le pragmatisme de Leroy-Beaulieu - n'était évidemment pas pour plaire à l'équipe du *Journal des Économistes*. Mais celle-ci doit surtout prendre acte de ce que, avec la naissance de *L'Économiste français*, s'achève son propre monopole idéologique dans la défense du libéralisme.

Pour autant, il est vrai que *L'Économiste français* apporte un sang neuf à la doctrine, et lui donne la possibilité d'approcher un public nouveau. Celui qui est visé est celui des "acteurs" économiques - industriels et négociants, banquiers et rentiers. Le journal, qui est hebdomadaire, met en effet à leur disposition les informations économiques et les statistiques qui

---

22 Outre les députés cités, le conseil d'administration de la société de *L'Economiste français* compte des membres des chambres de commerce de Bordeaux, Paris, Lyon et Reims, le vice-président de la chambre syndicale du commerce d'exportation, ainsi qu'un membre du Conseil supérieur du commerce et des administrateurs de grandes compagnies industrielles ou bancaires.

23 "Programme", *EF*, 19 avril 1873, p. 1-3.

leur sont nécessaires ; l'analyse des marchés commerciaux voisine avec les cours de bourse. Mais le périodique est loin de s'en tenir là. En première page, un article de fond traitant d'une question d'actualité sert d'éditorial. Il est invariablement signé de Leroy-Beaulieu, qui donne ainsi le ton, d'autant qu'il dirige de près, également, chaque rubrique[24]. Puis se succèdent les trois volets - économique, commercial et financier - qui structurent le numéro. Des papiers d'actualité côtoient des études beaucoup plus théoriques, qui se prolongent parfois sur plusieurs semaines. Des chroniques régulières concernant l'agriculture, les chambres de commerce, l'Outre-mer etc., complètent la documentation, qui comprend de plus un bulletin bibliographique étoffé. Au total, l'hebdomadaire réussit à maintenir un équilibre entre l'aspect doctrinal, qui n'est pas sacrifié, et les données pratiques. De sorte que tout en "complétant" le *Journal des Économistes*, *L'Économiste français* entretient aussi, sans conteste, une forme de rivalité avec lui.

Cela n'empêche pas nombre d'économistes - tels que Fr. Passy, Frout de Fontpertuis, G. de Puynode, Courcelle-Seneuil, Eugène Petit et d'autres - qui s'expriment dans le *Journal* de collaborer, à l'occasion, au nouvel organe. Mais l'on retiendra surtout deux cas particuliers, et différents, de participation croisée. Le premier est celui d'Arthur Mangin (1824-1887), un moment attaché à l'Instruction publique, et qui fut longtemps collaborateur du *Journal*. Il y créa dès 1859 la "Revue scientifique et industrielle" qu'il assura durant plusieurs années. Sa participation au périodique se fit plus épisodique, puis s'arrêta à la fin des années 1860. Nous le retrouvons vite, cependant, à *L'Économiste français* où, en 1874, il est chargé des comptes-rendus de la Société d'économie politique, dont il est membre depuis 1862. Il adjoindra rapidement à cette chronique une autre tâche : à partir de 1876, il rédige le "Bulletin du mouvement ouvrier", où il se montre - on le verra - particulièrement caustique, comme il sait l'être également dans les nombreux articles de fond qu'il rédige contre le socialisme. Il devient ainsi un des piliers de l'hebdomadaire, dont il était secrétaire de la rédaction au moment de sa mort[25].

---

24 Dan WARSHAW, *Paul Leroy-Beaulieu...*, op. cit., p. 49.

25 Edmond RENAUDIN, "Nécrologies de l'année 1887", *JDE*, 41 (2), février 1888, p. 333.

L'expérience de Maurice Block est par contre toute autre. On sait le rôle important que celui-ci joue au *Journal des Économistes*. Pourtant, sans se départir de ses fonctions à la revue, il va collaborer activement à *L'Économiste français*. A partir de 1874, il y est en charge d'une rubrique trimestrielle "Le mouvement économique et financier en Allemagne", et signe de plus, à l'occasion, des articles de fond. Son amitié avec Leroy-Beaulieu est certainement solide comme en témoigne, on l'a vu, les honneurs dont le directeur de *L'Économiste français* est chargé lors de son enterrement. En tous cas, il est le seul des économistes qui, présent régulièrement dans les deux rédactions, maintienne en quelque façon un lien de fait entre ces publications concurrentes.

Avec la création de l'hebdomadaire de Leroy-Beaulieu, c'est donc une première fissure dans l'unanimité du libéralisme français qui se fait jour. Encore ne s'agit-il plutôt que de rivalités personnelles et de différences d'approche qui ne remettent pas en cause l'unité sur les fondements théoriques. Il en ira tout autrement dans la seconde moitié de la décennie, quand les économistes libéraux sentiront leur hégémonie menacée par les doctrines venues d'Allemagne. C'est d'ailleurs dans la foulée de la lutte idéologique intense qui les opposera alors aux socialistes de la chaire, que *Le Capital* commencera à intéresser les économistes. Mais d'ici là, il faut bien reconnaître que la conjoncture encourage mal la curiosité à l'égard de son auteur.

2 - L'Internationale : "un corps sans muscle et sans tête"

Certes en 1872 l'article de Maurice Block, tout en confirmant le rôle de Marx dans l'Internationale, a focalisé l'attention sur son œuvre théorique. Mais son écho immédiat a été en fait limité, nous le verrons bientôt. C'est bien en effet le déferlement de passion déchaîné par l'AIT durant la Commune qui fait émerger en France la figure du socialiste allemand. Le texte de Block, porté par cette houle, en constitue pourrait-on dire la crête, bien qu'il s'y inscrive, on l'a vu, d'une manière décalée. Et

de même que la vague de frayeur suscitée par l'Internationale a fait sortir Marx de l'ombre, de même son reflux tend à l'y replonger.

Ce mouvement pendulaire se lit clairement à travers la presse des économistes. De 1873 à fin 1876, Marx n'en est pas totalement absent, mais il est visible qu'il retient peu l'attention. Durant cette période en effet, nous n'avons relevé, dans le *Journal des Économistes* et *L'Économiste français* réunis, que quatorze articles mentionnant son nom. Encore doit-on noter que l'on n'a affaire, en général, qu'à des références courtes, bien que souvent très révélatrices ; trois seulement de ces articles offrant des exposés plus substantiels. Par ailleurs l'analyse de l'ensemble des textes qui évoquent Marx est significative : la moitié d'entre eux concernent l'Internationale en 1873 et 1874[26]. La stature politique de son dirigeant est donc bien ce qui retient malgré tout l'attention des économistes. Toutefois il est évident que la rapide déliquescence de l'AIT ne les encourage pas à se pencher trop longuement sur son chef déchu, ni, surtout, à approfondir son œuvre théorique.

La scission de l'Internationale

Les économistes suivent pourtant avec application les congrès de l'Internationale, comme fascinés par une Association qu'ils ont tant redoutée, mais c'est pour se persuader que le déchirement de l'organisation en scelle bien la mort. Curieusement, l'importance du congrès de La Haye en 1872 - où Marx obtient l'expulsion de Bakounine et de James Guillaume, ainsi que l'installation du Conseil général à New York - semble leur avoir échappée[27]. Ce n'est donc qu'en 1873 que les

---

26 *L'Économiste français* ne mentionne Marx qu'à cinq reprises, dont quatre à propos de l'AIT, et seulement en 1873 et 1874. Le *Journal des Économistes* lui fait référence dans neuf articles, dont trois concernent l'Internationale.

27 La police française, en revanche, s'intéresse vivement au congrès de La Haye. Quinze jours avant son ouverture, alors que des indicateurs colportent de folles rumeurs sur les projets de Marx (attentat contre Thiers, grèves révolutionnaires armées dans toute l'Europe etc.), une note provenant de Genève (17 août) indique : "L'Internationale va

journaux économiques constatent la scission de l'Internationale, lorsque deux congrès internationaux se réunissent, pratiquement en même temps, à Genève. Joseph Garnier, qui tient toujours Marx pour "l'ancien secrétaire de M. de Bismarck", ne manque cependant pas de clairvoyance. Il perçoit dans cette opposition des "autoritaires" et des "anarchistes" - conduits par Bakounine, "cynique théoricien du bouleversement et du gâchis social" - la preuve de ce que "ce mouvement, qui n'a jamais eu l'importance que l'opinion publique effrayée lui a donnée, devient insignifiant[28] "

Quant à Paul Leroy-Beaulieu, il semble d'abord plus circonspect. Il fait la "une" de *L'Économiste français*, quatre semaines de suite, avec un long récit circonstancié des deux congrès parallèles de Genève, auxquels il donne ainsi un relief considérable. Indécis sur le danger que peut encore représenter l'Association, le rédacteur en chef à visiblement fait le voyage pour assister lui-même aux séances. Il est frappé par l'origine géographique des délégués, et en déduit que s'oppose désormais à une "Internationale *germanique*" - formée d'éléments "plus doctrinaires, plus modérés et plus irrésolus" - une "Internationale *latine*[29]". Celle-ci a rompu avec le Conseil général, qui "était sous l'influence d'un homme presque tout puissant, le célèbre Karl Marx[30]". Certes cette Internationale latine - plus radicale, et qui n'hésite pas à envisager une "grève générale universelle[31]" - inquiète davantage l'économiste. Néanmoins, son

---

se diviser en deux grandes branches : la race latine sous la direction de Bakounine, et la race saxonne sous celle de Karl Marx". Cependant les rapports des informateurs sont souvent contradictoires, notamment sur le sens à donner au transfert du Conseil général : victoire de Bakounine, ou ruse de Marx ? Malgré tout s'impose l'idée que Marx représente "la domination allemande dans l'Internationale", et qu'elle est désormais contestée. Voir Jeannine Verdès, *op. cit.*, p. 99-106.

28 Joseph GARNIER, "Chronique économique", *JDE*, 32 (94), oct. 1873, p. 167.

29 Paul LEROY-BEAULIEU, "L'Association Internationale des Travailleurs (4e et dernier article)", *EF*, 18 oct. 1873, p. 733.

30 *Ibid.*, 3e article, *EF*, 11 oct. 1873, p. 705.

31 *Ibid.*, 2e article, *EF*, 4 oct. 1873, p. 673-675. Leroy-Beaulieu discute longuement et avec pragmatisme cette perspective, et conclut qu'une grève internationale, métier par

diagnostic est sans appel. Manquant de cohésion et d'argent, l'Internationale ne doit pas effrayer. "C'est, dit-il, un corps sans muscle et sans tête ; ce je ne sais quoi peut s'agiter, mais d'ici à longtemps il ne pourra agir avec ensemble et décision[32]".

L'année suivante, au congrès de Bruxelles, Leroy-Beaulieu appréhende mieux les divergences politiques qui expliquent le rejet par cette Internationale *latine* du "grand pontificat de Karl Marx, le philosophe socialiste[33]". Ses tenants "s'intitulent collectivistes et anarchistes" et refusent l'État ; c'est pourquoi, ajoute-t-il sans expliciter davantage, ils ont rejeté Marx. Il est clair qu'à nouveau les deux éditoriaux, copieux, de l'économiste ont pour but de rassurer ses lecteurs : l'Internationale n'est plus qu'une "confrérie", insiste-t-il, une simple "réunion de discoureurs qui va s'égrenant d'année en année[34]".

Le *Journal des Économistes* a-t-il été impressionné par l'importance accordée en 1873 par Leroy-Beaulieu au congrès de Genève ? Toujours est-il qu'il charge un expert de suivre le congrès de 1874. L'expert se nomme Charles Mathieu Limousin (1840-1909). Et il présente l'originalité d'avoir siégé, aux côtés de Tolain et Fribourg, dans le premier bureau de la section française de l'AIT en 1865 où il suppléait son père malade[35]. Ch. Limousin

---

métier, "pour n'être pas théoriquement irréalisable, est pratiquement fort improbable".

32 *Ibid.*, 3e article, *op. cit.* p. 707.

33 Paul LEROY-BEAULIEU, "L'Association Internationale des Travailleurs", 1er article, *EF*,19 sept. 1874, p. 341. On notera que Marx est loin d'être pour l'auteur un économiste. Il notait déjà l'année précédente que Marx "est un philosophe ou quelque chose d'approchant" ; *op. cit.*, 27 sept. 1873, p. 346.

34 *Ibid*, 2nd article, 26 sept. 1874, p. 374-375. "Où est la discipline, insiste l'économiste, où sont les trésors que l'imagination bourgeoise prête à cette Association ? Rien de cela n'existe".

35 Jean MAITRON, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, *op. cit.* 2ème partie, T. 7, p. 167-168.

se détache pourtant de l'Internationale dès 1866, tout en continuant à s'intéresser aux questions ouvrières, ainsi qu'au mouvement coopératiste. Publiciste, il dirige à partir de 1872 le *Bulletin du Mouvement social*, fortement teinté de fouriérisme[36], devenu de 1880 à 1887 *La Revue du mouvement social*. L'étrange est que cet ancien mutuelliste, et ce militant coopérateur convaincu, se retrouve membre de ce cercle très fermé qu'est la Société d'économie politique, et collaborateur du *Journal des Économistes*. Il est possible que son appartenance maçonnique (depuis 1869) contribue à l'expliquer. Il est certain, en tous cas, qu'il n'y a pas que des amis[37].

Charles Limousin avait déjà suivi pour *Le Siècle*, en 1868 et 1869, les congrès de l'Internationale et, de plus, il y a certainement conservé des contacts. C'est pourquoi dans son long compte rendu du congrès de Bruxelles de 1874 - qui en vient, lui aussi, à la conclusion que l'AIT est une "association mourante" - il voit mieux que Leroy-Beaulieu l'opposition des idées de Bakounine et de Marx. Ce dernier, dit-il, "représente la doctrine de l'État organisant et dirigeant les diverses fonctions industrielles[38]".

Ch. Limousin et la doctrine politique de Marx

Mais son apport de loin le plus intéressant est ce "Coup d'œil historique sur l'Internationale" qu'il signe dans le *Journal des Économistes* en avril 1875, et dans lequel il retrace, en une vingtaine de pages, la trajectoire de l'AIT. On ne s'étonnera pas de retrouver là une lecture de

---

36 Arthur Mangin, rédacteur à *L'Économiste français*, et qui voue une solide inimitié politique et personnelle à Limousin, considère ce *Bulletin* comme "un honorable débris de ce qui fut naguère la phalange sociétaire". *EF*, 19 février 1876, p. 230.

37 Artur Mangin, toujours lui, qui est l'un des plus virulents anti-socialistes de la Société d'économie politique, le qualifie de "loup socialiste qui s'est introduit, on ne sait comme, dans la bergerie économiste". *EF*, 15 janv. 1876, p. 72.

38 Charles LIMOUSIN, "Le 7ème congrès de l'Internationle", *JDE*, 36 (107), nov. 1874, p. 223 et 219.

l'histoire de l'Internationale proche de celles de Tolain et de Fribourg. Limousin défend le bien-fondé d'une association purement ouvrière, mais déplore qu'à peine née celle-ci ait été "l'objet de tentatives d'embauchage politique". Ce furent d'abord, dit-il, des blanquistes, bientôt rejoints par "MM. Karl Marx et Bakounine, qui furent les principaux instruments de la déviation de l'association hors de son programme économique primitif[39]". Le valeureux mutuellisme parisien doit donc affronter, à chaque congrès, les délégués étrangers, "Anglais, Allemands, Suisses, Belges, tous communistes à des degrés divers[40]".

Quant à la lutte entre Marx et Bakounine, Limousin l'expose en utilisant les documents publiés "par l'ennemi de M. Bakounine, M. Karl Marx, dans un petit volume édité à Londres et fort curieux[41]". Bien qu'il n'en cite pas le titre, il s'agit là sans aucun doute de *L'Alliance de la démocratie socialiste et l'Association internationale des travailleurs*, parue en été 1873, où Marx et Engels (aidés de Lafargue) ont rassemblé les "preuves" des menées fractionnistes de Bakounine. Ces pièces à conviction, dont plusieurs ont été utilisées pour obtenir son exclusion à La Haye, semblent aujourd'hui plus que discutables. Mais elles ont, de fait, impressionné Ch. Limousin. Les citations des textes attribués à Bakounine qu'il y puise l'ont visiblement horrifié. Et les pages qu'il consacre à ces "folies hideuses" font apparaître le dirigeant anarchiste comme un véritable barbare, doublé d'un "fou féroce".

En contraste, Marx semble donc presque un modéré. "M. Karl Marx, écrit Limousin, n'est pas une figure moins curieuse, quoique plus correcte, que celle de M. Bakounine[42]". Au portrait dessiné par Maurice Block, l'auteur ajoute deux éléments nouveaux : Marx est "israélite" et "ancien disciple de Hegel". L'indication de l'origine juive de Marx est ici publiée

---

39 Charles LIMOUSIN, "Coup d'œil historique sur l'Internationale", *JDE*, 38 (112), avril 1875, p. 71-73.

40 *Ibid.*, p. 73.

41 *Ibid.*, p. 80.

42 *Ibid.*, p. 83.

pour la première fois dans la presse économique[43]. L'information n'est pas étonnante sous la plume de Limousin qui connaît de l'intérieur le milieu internationaliste, où "l'argumentation" antisémite de Bakounine contre Marx est fréquente. Ce que relève d'ailleurs l'auteur qui voit dans l'affrontement des deux chefs, outre le heurt des doctrines, "la vieille hostilité de l'Allemand et de l'Israélite contre le Russe, *et vice versa*[44]".

Quant à ses idées, explique l'économiste, "M. Karl Marx est le véritable créateur du socialisme, ou plutôt du communisme allemand", dont Lassalle n'a fait que reprendre les conceptions. On retrouve ici la même affirmation du rôle de Marx exposé dans l'article de Maurice Block. Pourtant il ne semble pas que Limousin connaisse ce texte, car il ne mentionne même pas *Le Capital*. En tous cas, la perspective adoptée par l'auteur est très différente de celle de Block. C'est la doctrine politique de Marx qu'il entend présenter. Et il est, notons le, le premier à le faire - à sa façon évidemment !

> "Le système Lassallien ou Marxiste consiste dans la main mise par l'État sur toutes les terres, sur tous les instruments de travail, sur tous les capitaux et leur exploitation par un procédé non indiqué."

Il ajoute que la différence d'avec Bakounine réside dans le fait que celui-ci

> "veut détruire les États politiques, tandis que M. Karl Marx veut les conserver, s'en emparer, et leur faire décréter l'application de son système[45]".

Limousin n'a sans doute jamais lu directement d'autre écrit de Marx que sa polémique contre l'*Alliance de la démocratie socialiste*. Il n'empêche

---

43 Elle est donnée, également, dans l'article consacré à Marx du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre LAROUSSE publié fin 1873 , mais dont Limousin n'a certainement pas connaissance.

44 *Ibid.*, p. 83.

45 *Ibid.*, p. 83.

que l'on voit ici s'ébaucher - à partir précisément des débats qui ont déchiré l'AIT - la représentation originelle d'un Marx étatiste, tout à fait étrangère à celle qu'en donne M. Block d'après l'analyse du seul *Capital*. D'ailleurs quelque sommaire - et évidemment très discutable - que soit cet exposé qui assimile allègrement l'un à l'autre les deux socialistes allemands, il donne une certaine consistance politique à Marx, en dressant de lui, pour la première fois, le portrait d'un véritable dirigeant, en lutte pour le triomphe d'une doctrine déterminée.

On remarquera en effet que, jusqu'ici, la caractérisation de la stature politique de Marx n'allait guère au-delà de notations formelles sur sa fonction dans l'AIT. Il en est encore de même dans un texte à d'autres égards très intéressant, publié fin 1873. Il s'agit du long l'article que lui consacre le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse. L'auteur, anonyme, y donne à voir un Marx philosophe, disciple de Darwin, qui tranche curieusement avec celui qui se dessine chez les économistes, et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Mais en même temps le texte est très bien renseigné sur les œuvres du socialiste allemand - il mentionne en particulier le *Manifeste du parti communiste*, et le *Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte* - tout comme sur sa vie. Sur ce point le *Dictionnaire* est beaucoup plus fiable que les biographies précédentes. Il évoque de façon précise sa participation à la révolution de 1848 en Allemagne, et il replace la fondation de l'AIT dans la perspective de cette première expérience militante que fut la *Ligue des communistes* en 1847. Grâce à "la supériorité réelle de ses talents", continue l'auteur, Marx exerça "une influence prépondérante" dans l'Internationale. Il lui reconnaît la paternité des statuts de l'organisation, puis de *La Guerre civile en France*, avant d'exposer la création de l'Alliance par Bakounine, puis la riposte de Marx, "chef du parti des autoritaires", au congrès de La Haye[46].

Si les faits et gestes du révolutionnaire sont, on le voit, rapportés avec exactitude, sa doctrine politique, sans nul doute mal connue, est passée sous silence. Limousin est donc bien le premier qui commence à combler cette lacune, en même temps qu'il éclaire avec plus de précision le

---

46 Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^siècle*, T. X, p. 1292-1293.

rôle du dirigeant allemand dans la phase finale de l'Internationale. La perspicacité de l'économiste se révèle là assez remarquable, quand il décortique les manœuvres de Marx visant à exclure les bakouninistes avec l'appui des blanquistes, pour ensuite se débarrasser de ceux-ci par le transfert du siège de l'AIT à New York. C'est en connaisseur, on le sent, que Ch. Limousin apprécie ces manipulations politiciennes, qu'il dénonce cependant à la fin de son article, dans une conclusion assez habile pour être acceptée des libéraux bon teint. Concrétisant à ses débuts la solidarité des travailleurs, l'Internationale, écrit-il, "a versé dans l'utopie". Elle est devenue la proie "des rêveurs et des ambitieux non ouvriers pour tenter l'application de leurs systèmes *à priori* ou escalader le pouvoir[47]".

Autrement dit, il en va de Marx comme de ces "faiseurs de systèmes" français que fustige Joseph Garnier. La critique de "l'utopie" socialiste est on ne peut plus orthodoxe. Et si Limousin a su donner un peu d'âme et de chair à la figure du dirigeant d'une Internationale déchue qui a fait trembler, en son temps, les économistes, on ne voit pas, dans son article, ce qui pourrait les inciter particulièrement à approfondir la théorie du socialiste allemand.

3 - Marx et le mouvement socialiste allemand, vus par les économistes

Les économistes ne se trompent donc pas sur le sort d'une Internationale qui ne va pas tarder à disparaître. Cependant ils font preuve de moins de lucidité quant au dynamisme du mouvement socialiste allemand. On se rappelle que Maurice Block a pourtant attiré l'attention sur sa croissance rapide. Dans ses deux articles de 1872, il a affirmé avec force qu'en matière théorique, en Allemagne, Marx est "incontestablement chef d'école". La chose est d'ailleurs d'autant plus importante que, jusque là, Ferdinand Lassalle – créateur de l'Association générale allemande des travailleurs, en 1863, et décédé l'année suivante - continuait d'incarner le socialisme d'outre-Rhin aux yeux des économistes. Impressionnés en effet par sa personnalité d'un caractère brillant et incisif,

---

47 Charles LIMOUSIN, *Ibid.*, p. 87.

ces derniers n'ont jamais pardonné au socialiste "autoritaire" la victoire qu'il a remportée, pour la direction du mouvement ouvrier, sur Schulze-Delitzch. Car c'est ce bourgeois libéral, initiateur des banques populaires et de coopératives non aidées par l'État, que les économistes avaient plébiscité depuis longtemps[48]. Mais si M. Block présente avec finesse les orientations théoriques du socialisme allemand, ses textes ne permettent pas d'apprécier l'influence réelle de ces doctrines, d'évaluer la vigueur du mouvement ouvrier qu'il rencontre, et de prendre la mesure de sa complexité organisationnelle. Sur ces questions, le *Journal des Économistes* restera, curieusement, muet jusqu'en 1875.

Les indications sont plus concrètes dans *La Revue des Deux Mondes.* Le périodique, par ailleurs très ouvert aux économistes, est depuis toujours un des hauts-lieux du savoir français sur l'Allemagne. Des observateurs scrupuleux et lucides, souvent retour d'un voyage d'étude outre-Rhin, s'y succèdent. Ils livrent leurs analyses dans des séries d'articles qui se prolongent durant parfois plusieurs années. C'est ainsi que l'économiste belge Émile de Laveleye - l'un des introducteurs du *Capital* en France, dont nous reparlerons longuement - signe, de 1867 à 1869 une dizaine d'articles sur "L'Allemagne depuis la guerre de 1866". Après 1870, plusieurs collaborateurs habituels de la *Revue* se partagent l'information sur le nouvel Empire. Louis Reybaud, "l'inventeur" du socialisme, devenu dès avant 1848 l'un de ses critiques les plus acharnés, est de ceux-ci. Il fait ressortir l'ampleur de la vague de grèves qui secoue le pays en 1872, et situe dans ce contexte de fortes tensions sociales le congrès constitutif du socialisme de la chaire[49].

Quelques semaines plus tard, en septembre 1873, Ernest Lavisse inaugure à son tour une série de textes sur l'Allemagne, qu'il poursuivra jusqu'en 1876, par une étude sur "Les partis socialistes et l'agitation

---

48 En témoignent, par exemple, les louanges adressées, dès 1860, au "philanthrope" Schulze-Delitzch par l'économiste Cherbuliez, dans "Des associations ouvrières", *JDE*, 28 (11), nov. 1860, p. 181.

49 Louis REYBAUD, "La politique allemande à propos des grèves d'ouvriers", *RDM*, 15 juillet 1873, p. 439-453.

ouvrière en Allemagne". L'historien attire l'attention sur le rapide développement, dans cette conjoncture de crise sociale, de la presse ouvrière et des syndicats. Mais aussi sur l'influence croissante d'un socialisme de plus en plus radical, pour qui les socialistes de la chaire ne sont que des "socialistes brevetés de sa majesté le roi de Prusse[50]". Surtout, Lavisse est le premier à exposer la division en deux fractions du socialisme allemand, et à mentionner - à côté de l'organisation lassallienne - l'existence des "démocrates socialistes", fortement influencés, note-t-il, par les idées de l'AIT et de Marx[51].

Que les socialistes allemands tiennent à se démarquer de ce "socialisme" universitaire, très modéré, qu'est le socialisme de la chaire, sera d'ailleurs confirmé par Louis Reybaud en 1875[52]. Il le sera aussi la même année par le livre de Victor Tissot, *Voyage au pays des milliards*. Cet ouvrage, qui donnait pour la première fois au grand public une image de l'Allemagne nouvelle, fut un extraordinaire succès de librairie. L'importance que prenait dans l'Empire le socialisme n'y était pas éludée. Mais sans s'attacher à ses orientations idéologiques, l'auteur le présentait avec une certaine bienveillance tout en soulignant sa puissante implantation dans la classe ouvrière[53].

---

50 Ernest LAVISSE, "Les partis socialistes et l'agitation ouvrière en Allemagne", *RDM*, 15 septembre 1873, p. 450.

51 *Ibid.*, p. 452. Lavisse relève également que le matérialisme, "la haine de Dieu", fondé sur les sciences naturelles, est une des spécificités du socialisme allemand qui "cite Linné, Cuvier, Humboldt, Lamarck, Lyell, Darwin". On notera que Reybaud, qui s'en inspire visiblement, va reprendre, en 1875, la même énumération, et l'utiliser pour dénoncer "le pédantisme" des tenants de Marx en Allemagne.

52 Louis REYBAUD, "Les agitations des ouvriers en Allemagne", *JDE*, 37 (109), janv. 1875, p. 16. "On devine également, écrit l'auteur, de quel œil les socialistes en blouse regardent les socialistes en frac, et surtout ces docteurs émérites que l'on a désignés sous le nom de socialistes de la chaire".

53 Victor TISSOT, *Voyage au pays des milliards,* E. Dentu, 1875, p. 144-153. L'auteur affirme qu'à Leipzig, en tous cas,"la classe ouvrière est complètement gagnée aux idées socialistes". Puis il relate sa visite à Bebel, qui lui fait l'effet d'un "brave artisan"

Il semble donc que si la démarcation entre socialisme de la chaire et socialisme proprement dit est clairement vue en France, la scission organisationnelle de ce dernier, évoquée par Lavisse, l'est beaucoup moins. En fait, l'existence du "Parti social démocrate des travailleurs", crée par Bebel et Liebknecht en 1869 à Eisenach, semble à peine connue. *L'Économiste français* qui, durant cette période, ne consacre qu'un seul article à la question sociale en Allemagne, ne le mentionne pas[54]. Il n'est donc pas étonnant que l'importance du congrès de Gotha en mai 1875, scellant l'unification entre les lassalliens et les socialistes "marxistes" d'Eisenach, échappe aux économistes. Joseph Garnier n'accorde que deux lignes, dans le *Journal des Économistes*, à ce qu'il appelle "l'entrée en campagne du parti républicain socialiste[55]". Il est vrai que quelques mois auparavant, le *Journal* avait publié un article de fond sur l'agitation ouvrière en Allemagne, signé de Louis Reybaud, qui traduisait une certaine inquiétude de la situation.

Alerté par le durcissement des grèves, l'économiste l'est davantage encore par l'irruption sur la scène politique des "démocrates socialistes".

---

et d'un "bon père de famille" - à cent lieues de ces socialistes français qui "prêchent l'anéantissement de la famille, et proclament la liberté de l'amour". Dans les paroles qu'il prête à Bebel, celui-ci, tout en défendant les thèses lassalliennes, se démarque du socialisme de la chaire qui "a fait un fiasco complet". "Il représentait les idées modérées, ajoute Bebel ; en effet ces messieurs s'imaginent qu'on fait une révolution comme on fait un article de journal"(p. 149). Le livre de Tissot a eu plus de cinquante éditions en quinze ans (voir Claude Digeon, *op. cit.*, p. 320), dont six tirages l'année même de sa parution.

54 "La question sociale en Allemagne et la législation du Reichstag", *EF*, 14 mars 1874, p. 283-285. Cet article est "signé" anonymement par "R.". Il ne mentionne que l'opposition des lassalliens et de Schulze-Delitzch, tous deux incapables de résoudre la question sociale. De sorte, explique-t-il, que face à la montée des grèves, s'est formé un troisième parti ; le parti "historico-éthique", c'est-à-dire le socialisme de la chaire, présenté ici de façon assez favorable, car il serait appeler "à diminuer l'importance du parti socialiste".

55 Joseph GARNIER, "Chronique économique", *JDE*, 38 (114), juin 1875, p. 520.

Ils viennent en effet de briller dans des élections locales à Berlin, après avoir envoyé une vingtaine de députés au Reichstag. Le panorama que dresse Reybaud fait ressortir le poids des organisations syndicales et du courant lassallien, dont il retrace rituellement le combat fameux de son chef contre Schulze-Delitzsch. L'auteur cependant ne passe plus sous silence le rôle de Marx, comme il le faisait deux ans auparavant dans *La Revue des Deux Mondes*. "Voilà huit ans environ, convient-il, que son nom a acquis en Allemagne une certaine notoriété" à travers l'action de l'Internationale. Mais il semble bien que la passion vienne altérer quelque peu le jugement de l'analyste, qui affirme imprudemment :

> "Karl Marx n'a été, pour les ouvriers allemands, qu'un nom en l'air et une influence de passage. A peine peut-on voir en lui un brouillon mystique, un esprit mal réglé (...) Il n'avait ni le souffle oratoire de Lassalle, ni le patient calcul de Schulze-Delitzsch (...) Le bagage de Karl Marx, comme chef de parti, n'a été ni bien nouveau, ni bien considérable[56] ".

L'économiste évoque aussi, mais de façon confuse , la scission du parti lassallien, puis la victoire du groupe dissident au parlement "sous le nom de *Démocrate-socialiste*, produit aggloméré, pour ainsi dire, des opinions de Lassalle et de Karl Marx, mal tempérées par les bonnes intentions et les actes louables de Schulze-Delitzsch[57]".

La formule n'est, au fond, pas mal trouvée, pour caractériser un parti qui allait se doter, quelques mois plus tard à Gotha, d'un programme dont Marx fustigeait le contenu encore profondément lassallien. Ses critiques cependant n'étaient pas publiques, à l'époque. Et l'on doit admettre que l'influence propre du chef de l'Internationale se manifestant peu au grand jour, la tâche de l'observateur extérieur n'était pas aisée. Toutefois dès l'année suivante, nous y reviendrons, Laveleye va donner une vision autrement plus rigoureuse que celle de Reybaud de l'histoire et de la situation du socialisme révolutionnaire en Allemagne. Il est sûr,

---

56 Louis REYBAUD, "Les agitations des ouvriers en Allemagne", *JDE*, 37 (109), janvier 1875, p. 18-19.

57 *Ibid.*, p. 20.

cependant, que les économistes français, quant à eux, en mesurent mal tant la vigueur que l'affiliation idéologique.

Dans ces conditions, on ne voit donc pas ce qui aurait pu conduire les économistes, durant ces années 1872-1875, à approfondir l'œuvre théorique de Marx. Sa stature de dirigeant de l'Internationle appartient déjà presque au passé, et sa fonction au sein du mouvement socialiste allemand - en réalité occulte - apparaît bien floue. C'est là ce qui explique, pensons-nous, l'écho limité, dans l'immédiat du moins, que rencontre l' article de Maurice Block.

4 - L'écho immédiat limité de Maurice Block

L'impact réel de cet article est évidemment difficile à cerner. Mais il semble pratiquement certain que les économistes qui vont s'exprimer sur *Le Capital* après 1875 ont eu, d'abord, leur attention attirée sur le sujet par le texte du *Journal des Économistes*. En tous cas, il est évident que les commentateurs dont nous aurons à reparler - Laveleye, Cauwès, Jourdan, ou Leroy-Baulieu - le connaissent, et ne manquent pas de le citer avec éloge[58]. L'article de Block continuera d'ailleurs toujours à faire référence dans les années 1890, où il demeurera la base de toute bibliographie en langue française sur Marx[59].

---

58 Emile de Laveleye, dans son article de 1876, mentionne "l'étude brève, mais très substantielle de M. Maurice Block" comme seul titre en français de sa bibliographie sur Marx " (p. 138, note 1). Alfred Jourdan, qui critique Marx dans son livre *Épargne et Capital* en 1879, indique : "Les personnes qui ne sont pas familières avec la langue allemande et surtout avec la manière de penser des Allemands, liront avec profit l'excellente analyse (du *Capital*) donnée par M. Maurice Block" (p.391, note 3). Il est par ailleurs le seul auteur à remarquer que Marx cite lui-même Block, dans la *Postface* de 1873, parmi, écrit Jourdan, "les témoignages favorables de la critique du *Capital*" (p. 395, note 12). (à compléter)

59 Voir Eichtal et Bourdeau. Il n'est pas impossible que Georges Sorel ait pris un premier contact avec la doctrine de Marx à cette occasion.

Pourtant il paraît clair que Maurice Block, comme tout précurseur authentique, n'a pas fait école sur le moment même. A vrai dire, il existe pourtant une exception : dès sa parution, son article a incité un économiste connu, Louis Wolowski, à se pencher sur *Le Capital*. Il n'est pas impossible que ce libéral, modéré et ouvert, ait feuilleté le livre de Marx ; il est par contre très improbable qu'il l'ait lu véritablement. Mais toujours est-il que dans une conférence destinée à un public populaire, en octobre 1872, Wolowski s'élève contre la "doctrine périlleuse et fausse" développée par "M. Marx, le grand pontife de l'*Internationale*". Il s'agit en l'occurrence de la thèse des six heures de travail, qui suffiraient à l'ouvrier pour assurer sa subsistance. Wolowski la critique en la rabattant, plus explicitement encore que Block, sur la théorie proudhonienne selon laquelle "tout le produit de son travail" doit appartenir à l'ouvrier ; et en lui opposant l'argument classique de la nécessaire rétribution des services du capitaliste et de l'entrepreneur[60].

Il est néanmoins symptomatique que le *Journal des Économistes*, qui continue à prémunir ses lecteurs contre les doctrines subversives, ne mentionne pas le nom de Marx dans les deux articles de fond, fort copieux, qu'il consacre au socialisme en 1873[61]. Dans ces conditions, la surprise est grande de découvrir que Marx va cependant faire l'objet de l'une des très sérieuses discussions de la Société d'économie politique. Le *Journal des Économistes* présente en effet le compte rendu de la séance de

---

60 Louis WOLOWSKI, "Sur l'utilité pour les ouvriers d'étudier l'économie politique", conférence organisée le 29 octobre 1872 par la Bibliothèque populaire du 5ème arrondissement de Paris, *JDE*, 28 (83), nov. 1872, p. 200-204.

61 Gustave de PUYNODE, "Les réformateurs d'à présent, leurs principales doctrines et quelques uns de leurs portraits", *JDE*, 30 (88) avril 1873, p. 35-64, et 30 (89), mai 1873, p. 181-195 . L'auteur combat les partisans du crédit gratuit, de la liquidation sociale, du collectivisme et du mutuellisme. Il en va de même de COURCELLE -SENEUIL, dans "État de la question sociale", *JDE*, 32 (69), déc. 1873 . Ce grand pourfendeur du socialisme de la fin de l'Empire estime pourtant que "ces théories antiques sont abandonnées : on n'y croit plus" ; mais il ajoute que "le sentiment socialiste est plus vivant que jamais", et il en voit la preuve dans les associations ouvrières et la participation aux bénéfices (p. 365).

décembre 1874 , où est débattu le thème suivant : "Sous le régime de la libre concurrence, l'ouvrier reçoit-il tout le prix de son travail?". Selon la coutume, la question a été proposée préalablement, par l'un des membres de l'institution, à la discussion de ses collègues. Il s'agit dans ce cas d'Hippolyte Passy, mais celui-ci étant absent ce soir là, c'est Maurice Block qui prend la parole :

> "Il croit, rapporte la revue, que M. H. Passy a pensé, en posant la question, à la doctrine propagée avec tant d'ardeur et de persévérance par M. Karl Marx, et d'après laquelle l'ouvrier ne recevrait pas la totalité du salaire gagné. Tout le système de cet agitateur socialiste est établi sur cette proposition, présentée d'abord comme une hypothèse, mais traitée bientôt en vérité démontrée : que six heures de travail suffiraient à l'ouvrier, mais que le patron le force à travailler douze heures (...) C'est par ces heures supplémentaires que l'ouvrier est *exploité* par le patron[62]".

Ce premier échange de vues, à la Société, sur la doctrine de Marx est intéressant à plus d'un titre. Il témoigne d'abord certainement de l'action personnelle de Block qui, en discutant avec ses collègues, est parvenu à susciter un certain intérêt de leur part pour le théoricien allemand[63]. On notera ensuite que, ayant ainsi résumé à l'extrême la théorie du *Capital*, Block ajoute que son auteur n'a "pas fait l'ombre d'un effort pour prouver sa thèse", dont peuvent cependant s'emparer ceux qui veulent augmenter les salaires par la grève ; alors que les économistes "restent, au contraire, convaincus que le taux des salaires dépend de la situation des marchés[64]". Le débat tourne donc rapidement à la répétition des thèses classiques du libéralisme sur les variations des salaires, le juste partage entre travail et capital etc. A Marx, présenté par Block à la fois comme auteur d'une déplorable théorie économique et agitateur socialiste, il n'est plus fait que

---

62 Société d'économie politique, "Le salaire est-il le juste prix du travail ? ", *JDE*, 36 (108), déc. 1874, p. 490-491.

63 Maurice Block était déjà intervenu brièvement sur Marx lors d'une récente réunion de la SEP, en octobre 1874, touchant au socialisme de la chaire, ce qui avait certainement retenu l'attention de ses collègues.

64 *Ibid.*, p. 491.

de rapides allusions. Celles-ci prouvent, surtout, que les participants - parmi lesquels Clément Juglar, Léon Say, Frédéric Passy et Joseph Garnier - ne retiennent de Marx que ce qu'ils comprennent des explications de M. Block. C'est-à-dire fort peu de choses : essentiellement que Marx, comme tous les socialistes, réclame pour les ouvriers "la totalité de leur produit, en réalité la totalité de leur produit et du produit du travail des autres[65]" ; qu'il ne prend en compte que le travail manuel, refusant de faire droit à l'épargne et au travail intellectuel de l'entrepreneur, violant ainsi la juste répartition du produit.

L'argumentation n'est pas nouvelle, et il en va de même de la conclusion de J. Garnier. Le seul moyen, pour lui, "de mettre à néant les prétentions mal fondées et les théories chimériques de M. Karl Marx et des autres socialistes" consiste à expliquer aux ouvriers le rôle bienfaisant du capital, et de la libre concurrence, ce "principe naturel d'organisation sociale". Car ajoute-t-il, "la doctrine de M. Marx, si doctrine il y a, comme celle des socialistes, n'a pas d'autre fondement que ces multiples ignorances[66]".

De ce premier échange sur la doctrine - hypothétique, pour certains ! - de Marx, il ressort donc surtout que celui-ci n'a encore acquis aucune consistance théorique propre aux yeux des économistes. Rien ne le distingue de ces socialistes français, que les économistes connaissent de longue date. Les choses vont commencer à changer, cependant, avec l'ouverture du grand débat sur le socialisme de la chaire.

---

65 *Ibid.*, p. 493, intervention de Frédéric Passy.

66 *Ibid.*, p. 501.

DEUXIEME PARTIE

EMILE DE LAVELEYE, UN SOCIALISTE DE LA CHAIRE FACE A MARX

CHAPITRE VI.....103

L'ÉCHO DIFFERE D'UN TEXTE FONDATEUR.....103

1- Le rayonnement du libéralisme français au début des années 1870.....104
Une influence politique réelle 104
L'École libre des sciences politiques.....108
L'Économiste français , complément et rival du *Journal* 111

2 - L'Internationale : "un corps sans muscle et sans tête".....116
La scission de l'Internationale 117
Ch. Limousin et la doctrine politique de Marx 120
3 - Marx et le mouvement socialiste allemand, vus par les économistes.....124
4 - L'écho immédiat limité de Maurice Block.....129

CHAPITRE VII

L'ÉMERGENCE DU SOCIALISME DE LA CHAIRE

De 1874 à 1879 les économistes français vont consacrer une grande énergie à lutter contre les socialistes de la chaire. Le terme désigne au départ, on le sait, un groupe de professeurs d'économie allemands qui, face à la montée des luttes sociales, prônent une intervention plus marquée de l'État, et se trouvent ainsi en rupture ouverte avec le libéralisme orthodoxe. Pour les fervents partisans de celui-ci que sont les économistes français, la menace est donc très sérieuse. D'autant que le socialisme de la chaire trouve rapidement des adeptes en Italie et en Angleterre, sans compter l'appui imprévu que lui apporte le ralliement à ses thèses du plus célèbre des économistes belges, Émile de Laveleye.

Or c'est précisément l'intervention de Laveleye, à partir de 1875, qui va donner toute son ampleur à la controverse. Le professeur de Liège met en effet en cause, sans ménagement, le libéralisme français et son dogme des "lois naturelles" de l'économie. De sorte que le débat, très animé, qui s'en suit inaugure une transformation notable de la conjoncture idéologique. Il annonce la fin de l'hégémonisme absolu de l'ultra-libéralisme en France.

Toutefois, il est un autre aspect de cette crise qui concerne plus directement notre propos. Car le débat sur le socialisme de la chaire - s'il

met aux prises, en un conflit interne, deux tendances de l'économie politique instituée - représente également une étape nouvelle de la réception de l'œuvre de Marx. Une étape particulièrement intéressante en ce qu'elle témoigne des modalités originales, voire même paradoxales, de cette réception durant la période. Marx est certes loin de former le centre de la discussion. Mais l'on notera d'abord que face à la "nouvelle école" venue d'outre-Rhin, le principal défenseur des thèses françaises n'est autre que Maurice Block, l'expert du socialisme allemand et de Marx. De plus, c'est dans le cadre précis de la discussion du socialisme de la chaire que vient s'inscrire le long et important article sur *Le Capital* que publie Laveleye en 1876.

C'est ainsi que derrière le débat principal - dans lequel Block et Laveleye s'affrontent sur la "méthode historique", et ce qui en découle en matière de lois naturelles et d'intervention de l'État - s'en esquisse, en filigrane, un second. Celui-ci, fortement conditionné par le premier, concerne bien, cette fois, Marx. Sa figure d'économiste est certes désormais davantage prise en compte. Et surtout la dimension historique du *Capital* ne peut plus être totalement occultée. Cependant, dans la mesure où elle gêne fortement, pour des raisons opposées, tant Block que Laveleye, son auteur se trouve pris dans un véritable processus d'instrumentalisation de sa pensée. On assiste en effet à ce curieux paradoxe où Marx est enrôlé, par chacun des deux protagonistes, à l'appui d'une controverse entre "naturalisme" et "historisme" dont la problématique est extérieure, et même contraire, à la sienne propre.

C'est donc à ces modalités surprenantes de la réception du *Capital* que nous nous attacherons, après avoir examiné le défi que constitue, pour le libéralisme français, le socialisme de la chaire.

1 - Le défi du socialisme de la chaire

La formation de la "nouvelle école"

C'est en octobre 1872, à Eisenach, que se réunit le congrès constitutif de ce qui n'allait pas tarder à s'appeler l'*Association pour la politique sociale*. Il s'agit là de l'institutionnalisation d'un nouveau courant de l'économie politique allemande - s'inscrivant en rupture d'avec le libéralisme orthodoxe - que ses adversaires avaient déjà, depuis plusieurs mois, désigné par dérision comme le "socialisme de la chaire"[1]. Le terme fut toutefois revendiqué au congrès par son principal animateur, Gustav Schmoller. Celui-ci est alors un jeune (il a 34 ans) professeur d'économie à l'université de Strasbourg, et il est déjà reconnu comme le brillant disciple de l'éminent économiste Wilhem Roscher, le fondateur de l'École historique allemande.

Parmi les quelques cent cinquante présents à Eisenach se côtoient en effet de jeunes universitaires - tels Lujo Brentano, l'un des initiateurs du mouvement, qui n'a que 28 ans, ou Adolf Wagner, de l'université de

---

1 Les historiens français s'étant peu intéressés au socialisme de la chaire, nous nous inspirons principalement, dans ce paragraphe, de livres contemporains de l'événement : Emile de LAVELEYE, *Le Socialisme contemporain*, Paris, F. Alcan, 1902, 11ème éd. (1ère éd. Bruxelles, 1881) , et surtout : John RAE, *Contemporary Socialism*, London, Swan Sonnenschein, 1891, 2ème éd. (1ère éd. 1884). Outre la similitude des titres, les deux livres présentent celle de rassembler des études sur les différents courants socialistes de l'époque, qui ont fait l'objet de publication en revues quelques années auparavant. Les deux auteurs sont des économistes. Mais l'Anglais John Rae (1845-1915), à la différence de Laveleye, ne partage pas les vues des socialistes de la chaire. Collaborateur de la *Contemporary Review*, il est considéré par Kirk Willies ("The introduction...", op. cit. p. 430) comme le connaisseur du socialisme le mieux informé et le plus compétent de la fin du XIXe siècle en Angleterre. Son livre, republié jusqu'en 1908, eut un grand rayonnement.

Berlin - et les représentants reconnus de la première École historique, constituée dans les années 1840-1850. De fait outre Roscher, ses collègues Bruno Hildebrand et Carl Knies, célèbres eux aussi, participent au congrès. Si bien que, comme le souligne l'économiste Yves Breton, la continuité est évidente entre la génération initiale des "historistes" allemands et les socialistes de la chaire[2].

Toutefois si l'inspiration théorique principale de ces derniers date du milieu du siècle, c'est bien dans la conjoncture la plus récente que s'enracine vraiment leur mouvement. L'Empire allemand à peine établi est en effet, on l'a vu, le théâtre de luttes ouvrières dures et insistantes. Celles-ci favorisent de plus la diffusion rapide des idées socialistes - lassalliennes d'abord, puis marxistes - déjà bien affermies en Allemagne depuis la fin des années 1860. Et cela en un moment, faudrait-il ajouter, où le spectre de la Commune parisienne hante encore tous les esprits. La "question sociale", selon le terme consacré, est donc brûlante, et c'est elle qui va inciter les socialistes de la chaire à agir. Le discours inaugural de G. Schmoller, au congrès de 1872, est d'ailleurs sur ce point sans ambiguïté :

> "La profonde discorde, affirme-t-il, qui règne dans la société, l'antagonisme violent qui sépare les patrons et les ouvriers, les classes qui possèdent et les classes qui ne possèdent pas, le danger possible, quoique encore éloigné, mais néanmoins perceptible d'une révolution sociale, ont fait naître, dans un assez grand nombre de personnes, des doutes sur la valeur permanent des doctrines économiques régnantes[3]".

Certes, l'orateur se défend de tout alignement sur les positions socialistes. Il se refuse à prêcher le renversement de l'ordre social. Mais

---

2 Yves BRETON, "Les économistes français et les écoles historiques allemandes : rencontre entre l'économie politique et l'histoire ? 1800-1914 ", *Histoire, économie et société*, 1988 (3), p. 404. On notera que l'idée initiale du regroupement de la nouvelle école économique vient, selon Laveleye, de Roscher lui-même (*op. cit.* p. 324)

3 Cité dans Maurice BLOCK, "La question des coalitions et autres questions relatives aux classes ouvrières au congrès d'Eisenach", *JDE*, 29 (85), janv. 1873, p. 27. Le texte est cité également par E. de LAVELEYE, *op. cit.* p. 325.

convaincu de la nécessité de réformes, c'est bien au libéralisme orthodoxe, à "l'école de Manchester", jugée inefficace face au développement de la lutte des classes, qu'il s'en prend.

Ce que les socialistes de la chaire vont reprocher aux orthodoxes, c'est d'abord précisément d'être aveugles face à l'acuité du problème social. Persuadés que les maux de la société se résoudront d'eux mêmes avec le développement de la libre concurrence, les libéraux ne perçoivent pas, pensent-ils, que la classe ouvrière est en train de faire sécession ; ce qui implique que l'urgence est au contraire aux efforts pour l'intégrer dans le processus national[4]. Mais au-delà de cette critique, c'est l'abstraction et le dogmatisme des successeurs d'A. Smith qui sont mis en cause. Ceux-ci, au dire des socialistes de la chaire, n'envisagent que l'intérêt égoïste comme seul mobile de l'homme, oubliant qu'il est un être moral, ancré dans un environnement culturel et politique très divers selon les pays et les époques. Ce schématisme, lié de plus à la méthode déductive de l'école de Manchester, conduit donc celle-ci à l'abstraction ; et tout particulièrement à postuler des "lois naturelles" de l'économie, qu'il ne s'agit que de laisser jouer librement, sans intervention de l'État. Sur ces lois, se fonde ainsi un modèle unique d'organisation économique, censé être seul capable d'apporter la prospérité, et valable pour toutes les nations et en tous temps.

C'est à ce corpus "naturaliste" et universaliste que les socialistes de la chaire opposent d'abord la "méthode historique", qu'ils qualifient aussi de

---

4 F. G. DREYFUS, "A propos du Kathedersozialismus", dans *Conjoncture économique, structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*, EHESS - Sorbonne, Mouton, Paris La Haye, 1974, p. 99. L'historien met l'accent sur ce point, tout en soulignant la forte influence du protestantisme sur le socialisme de la chaire. Un protestantisme soucieux d'engagement social ; et où , pour certains théologiens, la réconciliation du pécheur avec son Seigneur impliquant celle avec son prochain , "la réconciliation théologique a pu prendre facilement une dimension nationale et sociale". Le socialisme de la chaire, ajoute l'auteur, "tient son nom au moins autant de la chaire universitaire que de la chaire évangélique". On verra qu'en ce qui concerne Laveleye, l'horizon religieux du protestantisme est en effet essentiel. Par contre, L. Brentano est catholique.

"réaliste". Elle exige la prise en compte, par un raisonnement inductif partant des faits eux-mêmes, de la diversité des cultures nationales et des époques. Contre l'affirmation des lois naturelles, les économistes allemands mettent alors en évidence le rôle joué par les législations et les institutions civiles, qui conditionnent à leurs yeux les formes diverses du développement économique. Aussi dressent-ils face au "cosmopolitisme" des libéraux, la revendication - dans la foulée de List - de politiques économiques nationales.

Enfin ils critiquent l'économie politique instituée parce qu'elle s'isole tant de la morale que de la politique, pour ne se préoccuper que du développement des richesses. On trouve là d'ailleurs l'un des aspects où se lit le plus clairement la spécificité allemande de la nouvelle école. Car l'économie politique a toujours été rangée outre-Rhin parmi les "sciences camérales" qui ont pour objet l'État[5]. Mais joue également sur ce point l'originalité d'une conception de l'État, dont Hegel s'est fait le penseur, et qui le désigne comme l'instance *éthique* suprême, dans la mesure où il est le lieu d'une synthèse aboutie entre l'individuel et l'universel. Il n'y a ainsi rien d'étonnant à ce que, pour les socialistes de la chaire, la défense obstinée par les libéraux des lois naturelles occulte la fonction éthique, essentielle, de la science économique. Pour eux, loin de s'absorber uniquement dans la question de la production des richesses, cette science a à se soucier de ce qui *doit* être, c'est-à-dire l'équité sociale. Aussi lui faut-il s'inquiéter d'abord de la répartition, et s'efforcer de remédier à son injustice actuelle. C'est dans ce cadre que l'État, en tant qu'instance éthique garante des intérêts d'ensemble de la communauté et de son unité, se doit d'intervenir dans la sphère économico-sociale, afin d'y promouvoir des réformes ; celles-ci permettant d'améliorer la situation du monde ouvrier, ainsi que son intégration dans la nation.

Pour la nouvelle école, désamorcer les risques d'une révolution sociale est à ce prix. En fait il s'agit bien là, comme le fait remarquer un

---

5 Cette question est mise en valeur par E. de LAVELEYE, *op. cit.*,p. 320.

historien de la période, d'"amender le capitalisme pour ne pas avoir à le renverser[6]".

Certes, cette position de "troisième voie", entre libéralisme et socialisme, offre en elle-même de nombreuses variantes possibles et, effectivement, des divergences n'allaient pas tarder à se faire jour parmi les socialistes de la chaire sur les remèdes à mettre en œuvre. Quand un L. Brentano, qui se situe vite à la droite du mouvement, s'attache à promouvoir des syndicats à l'anglaise et à défendre une politique de hauts salaires, un A. Wagner n'hésite pas à flirter avec les socialistes en prônant des formes marquées d'étatisation. Mais il n'empêche que, dans l'immédiat, c'est la cohérence et la "visibilité" de ce nouveau courant - venant briser, bruyamment, l'unité de l'économie politique instituée - qui frappe d'emblée les contemporains.

La résonance de la scission, en France

Le congrès de 1872, même si toute la nouvelle doctrine ne s'y trouve pas encore développée, connaît aussitôt un profond retentissement. Et d'abord auprès des économistes libéraux allemands, qui avaient sous-estimé l'importance du mouvement, et déclenchent maintenant une polémique de grand style à son encontre[7]. De fait, autour de maîtres respectés et de leurs jeunes disciples enthousiastes se sont rassemblés des professeurs d'économie venus de dix-sept universités allemandes. Ainsi que, si l'on en croit Maurice Block qui assistait au congrès, un certain nombre de journalistes et de hauts fonctionnaires, "quelques pasteurs, un grand nombre de libraires, quelques fabricants et grands propriétaires, enfin deux ou trois ouvriers[8]". L'affaire était donc sérieuse : une véritable

---

6 Pierre ANGEL, *Eduard Bernstein et l'évolution du socialisme allemand,* Paris, Didier, 1961, p. 115.

7 On notera en particulier la brochure de l'historien Treitschke, partisan des libéraux, qui dénonce dans les socialistes de la chaire des protecteurs camouflés de la social-démocratie ; voir P. ANGEL, *op. cit.* p. 115, note 61, et J. RAE, *op. cit*. p. 203.

8 Maurice BLOCK, "La question des coalitions...", *op. cit.*, p. 27.

scission déchirait l'économie politique allemande, tandis que le nouveau courant risquait, potentiellement, d'entraîner à sa suite les élites du pays.

Étant donné les thèmes traités à Eisenach, on comprend que les économistes français se soient, à leur tour, inquiétés. Et en effet l'écho du congrès, dans leurs rangs, est fort et prolongé. Le débat va même prendre une ampleur peu commune. La Société d'économie politique lui consacre trois séances en 1874 et 1875. C'est d'ailleurs en 1875, avec le véritable manifeste que publie Laveleye dans la *Revue des Deux-Mondes*, que la polémique prend tout son essor. D'août à décembre 1875, chaque livraison du *Journal des Économistes* apporte de nouvelles pièces. De façon plus générale, de 1874 à 1879 on trouve sept articles de fond sur la question, sans compter les deux dossiers qui, en 1875 et 1878, amplifient la discussion à partir de lettres envoyées à la rédaction et des réponses qu'elle leur apporte[9]. On notera en revanche que - en dehors de la séance de la Société d'économie politique, déjà mentionnée, qui lui est dédiée en 1874 - le *Journal* ne publie aucun article de fond sur Marx durant cette période[10]. Ce qui prouve bien que le débat le concernant, quelque intérêt qu'il présente pour nous, n'apparaît à l'époque que de façon très marginale, et complètement intégré dans celui sur la nouvelle école.

Il faut signaler enfin que *L'Économiste français*, à l'inverse du *Journal des Économistes*, semble se désintéresser de la question. Le socialisme de la chaire n'y est abordé qu'à travers les comptes-rendus de la Société d'économie politique signés par Mangin. Le silence de Paul Leroy-Beaulieu est donc particulièrement remarquable ; d'autant que l'homme

---

9 Il convient d'ajouter à ces chiffres les comptes- rendus de la Société d'économie politique, et les interventions courtes de Maurice Block dans sa chronique.

10 Ces éléments nous conduisent à considérer comme très discutable l'analyse proposée par Evelyne Laurent et Luc Marco sur l'évolution du *Journal* durant la période 1866-1877. Ces auteurs ne mentionnent qu'en passant le débat sur le socialisme de la chaire, et estiment que "l'apparition durant cette période d'un adversaire de taille en la personne de Karl Marx renforce la cohésion du titre autour de la vieille garde". Evelyne LAURENT et Luc MARCO, "Le *Journal des Economistes* ou l'apologie du libéralisme (1841-1940)", *op. cit.*, p. 103.

ne manquera pas de tirer de cette mémorable polémique des conclusions importantes - mais ce, après la bataille.

L'évocation de ce flot d'articles - plusieurs centaines de pages au total - témoigne assez de la gravité d'un débat dont les enjeux sont lourds. Mais elle ne dit rien encore de la dynamique, très instructive, de la controverse. Du départ, le rôle joué par Maurice Block dans cette affaire est éminent. Il a d'ailleurs été le premier, on s'en souvient, à mentionner l'existence des "socialistes en chaire" dans son article d'août 1872, c'est-à-dire avant même la constitution officielle du mouvement. En tant que spécialiste de l'économie et du socialisme allemands, il a donc charge d'informer. Mais par conséquent, dans le même temps, d'interpréter et, ainsi, de suggérer une tactique envers cette dissidence inédite. Or c'est bien là, dès les premiers moments de la discussion, que commencent à se nouer les liens entre le débat sur le socialisme de la chaire et l'appréciation portée sur Marx. Si Block, en effet, n'hésite pas un instant à considérer ces contestataires allemands comme des économistes, et non des socialistes, c'est, nous le verrons, que la comparaison de leurs conceptions avec celles de Marx s'impose à lui. L'originalité de sa position est donc indéniable, et elle tranche fortement avec les réactions beaucoup plus passionnelles de ses collègues.

2 - Les premières réactions des économistes français

Le compte-rendu du congrès d'Eisenach dans le *Journal*

Le congrès d'Eisenach frappe d'abord Block, nous l'avons vu, par le nombre et la notoriété de ses participants. De là la prudence et la subtilité certaines qui se dégagent du compte-rendu qu'il en donne. D'emblée, cependant, son jugement d'ensemble est net et combatif. Ce qui caractérise ce congrès, affirme-t-il, c'est "un esprit d'exclusion". Des professeurs d'économie politique ont voulu exclure d'autres économistes, ceux "qui comptent Adam Smith parmi les maîtres de la science". Il s'agit donc d'une véritable atteinte portée à la science elle-même, et l'économiste français ne recule pas devant le mot : "On a voulu établir un schisme"

s'écrit-il[11]. Le terme, avec sa connotation religieuse, est fort ; et pour le justifier Block retient, on s'en doute, la question de l'intervention de l'État qui a, depuis toujours, nourri les accusations, ou les soupçons, d'hérésie au sein du libéralisme français. Les socialistes de la chaire sont ainsi dénoncés parce qu'ils réclament "l'intervention de l'État pour régler souverainement toutes les difficultés qui peuvent surgir entre patrons et ouvriers, et généralement de manière à favoriser ces derniers, dû (cela dit expressément) la liberté individuelle et même le droit de propriété en souffrir[12]".

Voilà donc la nouvelle école accusée d'étatisme, ce qui ne pardonne pas. Et pourtant M. Block se garde bien d'aller trop loin. Citant longuement le discours inaugural de G. Schmoller, il ne censure pas les passages où celui-ci se démarque des socialistes et notamment, comme le dit l'économiste allemand lui-même, de leur "théorie absolutiste de l'omnipotence de l'État[13]". C'est que, du départ, Block est très ferme sur ce point : les socialistes de la chaire ne sont pas des socialistes, ce sont "les adhérents d'une nouvelle école économique[14]". De fait l'économiste français, qui a étudié de près Marx et Lassalle, perçoit bien que, cette fois, le problème est interne à l'économie politique. Mais du coup, dans cette perspective comparatiste qui est sans nul doute la sienne, l'émergence de ce "schisme" impose de réaffirmer les principes de la science afin d'en préciser clairement les limites. Toutefois il s'agit aussi de manœuvrer avec prudence, car Block ne souhaite visiblement pas envenimer les choses[15].

---

11 Maurice BLOCK, "La question des coalitions....", *op. cit.*, p. 27.

12 *Ibid.*, p. 27.

13 *Ibid.*, p. 29.

14 *Ibid.*, p. 26.

15 Block en vient même à reconnaître que les décisions prises par le congrès "ne renferment, dans leur généralité, rien ou presque rien que les économistes qui avouent A. Smith, Cobden, etc., n'auraient pas pu signer" (p. 27). On notera que les trois questions particulières discutées au congrès, et exposées sans guère de critiques par Block, concernent la réglementation du temps de travail des enfants et des

Sa tactique s'avère en effet habile. C'est ainsi qu'il soutient, contre G. Schmoller qui la critique, l'intervention de l'un des principaux participants, le professeur Gneist. Ce dernier s'oppose à l'idée que l'on puisse *fonder* l'économie politique sur la morale. Mais il estime que l'action des lois économiques doit être limitée, le cas échéant, par les principes moraux que l'État se doit de mettre en œuvre[16] . L'accord de Block avec cette position va lui permettre d'amener la discussion sur ce qui est, pour lui, le fond du problème : celui de la nature et des limites de la science économique. Celle-ci, rappelle-t-il, est basée sur les faits économiques dont l'observation permet de dégager les lois. De là découle que les lois économiques, il y insiste fortement, existent par elles-mêmes. L'économiste "ne *crée* pas les lois (...). La science découvre les faits, les lois, les principes, mais ne les invente pas". On ne saurait donc fonder l'économie politique sur la morale, ou sur autre chose, car "personne ne la fonde, elle se fonde elle-même, et sur ses propres lois, sur ses propres principes, qui sont constatés par l'expérience". Dans cette optique, la morale ne vient qu'en complément ; on y a recours que pour "poser des limites aux faits qui menacent de devenir vicieux[17]".

Ce rappel énergique des principes méthodologiques du libéralisme sous-entend donc clairement que les socialistes de la chaire manquent, pour le moins, de fermeté scientifique[18]. Mais il permet aussi de tracer une

---

femmes, la reconnaissance des syndicats, ainsi que le problème des logements ouvriers.

16 *Ibid.*, p. 35-36.

17 *Ibid.*, p. 36-37.

18 C'était déjà la critique que Block leur adressait dans son article d'août 1872. Il les qualifiait alors d'économistes « sentimentalistes » (d'après le terme employé par J. Garnier, dans son *Traité*, contre « l'École de Paris »), trop prompts à prendre le parti des ouvriers et à prétendre changer les lois économiques ; et il les opposait aux économistes « rationalistes » qui, eux, pensent à bon droit « qu'il y a des lois économiques comme il y a des lois physiques » ; voir « Les théoriciens du socialisme… », 2nd art., *op. cit.*, p. 178.

perspective d'ouverture et de conciliation à leur égard. Dans une longue note, l'auteur laisse en effet entendre que les divergences ne sont peut-être pas aussi profondes qu'il n'y paraît. Car une bonne partie d'entre elles, dit-il, "ont pour cause la confusion entre la science pure est ses applications". Les applications, admet Block, sont affaire d'appréciation ; la décision économique peut, dans ce cas, faire droit à toutes sortes de motifs, moraux ou politiques par exemple, qui sont étrangers à l'économie politique. Mais en revanche, répète-t-il, "les principes fondamentaux de la science ne s'inventent pas, ne se décrètent pas, ils s'imposent". Et de conclure par ce conseil : "Distinguez la science d'avec l'art, vous vous entendrez bien mieux[19]".

Dans cette démarcation d'une économie pure, rationnelle, qui seule est la science, d'avec une économie appliquée qui n'est qu'un art, on voit ainsi s'ébaucher l'un des axes majeurs de la tactique de Block face au socialisme de la chaire. Elle se veut ferme sur les principes, mais en même temps modérée, voire conciliatrice, dans la pratique.

En fait, le recours à cette argumentation s'explique fort bien. Le thème d'une économie politique dualiste - science pure et art - a été élaboré, sur le modèle de la physique, par P. Rossi, le successeur de J. B. Say au Collège de France, dans son *Cours d'économie politique* de 1836[20]. Mais si Maurice Block le retrouve ici, c'est qu'il a été utilisé précédemment par les libéraux français comme justification méthodologique de leur rejet des premiers "historistes" allemands, devanciers des socialistes de la chaire, à la fin des années 1850. À l'époque en effet, des débats serrés sur "la méthode historique" ont déjà eu lieu, à l'occasion de la publication, en 1857, par Louis Wolowski de sa traduction des *Principes d'économie politique* de W. Roscher. Le livre qui faisait connaître en France, avec retard, l'École historique allemande, suscita des remous parmi les ultra-

---

19 *Ibid.*, p. 37, note 1.

20 Jean-Jacques GISLAIN, « Le premier débat sur la « méthode historique » (1857-1868) : Louis Wolowski et Léonce de Lavergne », dans : Pierre DOCKES (et autres) Dir., *Les Traditions économiques françaises* 1848-1939, Paris, CNRS Éditions, 2OOO, p. 1O2.

libéraux. D'autant plus qu'il était accompagné d'une longue préface de Wolowski, favorable à Roscher. Sans nier les principes universels de l'économie politique, le traducteur y préconisait en effet de les défendre à partir d'une approche historique, peu éloignée de celle de Roscher, plutôt que sur la base d'une économie pure, qu'il jugeait spéculative et dogmatique[21].

On comprend donc que, pour affronter les socialistes de la chaire, Block fasse appel à un argumentaire bien rôdé, qui a fait ses preuves dans cette passe d'armes initiale avec les historistes allemands. Il lui permet de combiner fermeté et souplesse, tout en réaffirmant la conception libérale de la nature de la science économique. Mais il faut remarquer aussi que, dès ce premier article à l'encontre de la nouvelle école, on trouve une notation particulièrement intéressante sur les socialistes. Car à l'appui de sa thèse, selon laquelle les principes de la science existent par eux-mêmes, Block ajoute : "Dès qu'ils sont découverts ou constatés, on ne peut plus raisonner comme s'ils n'existaient pas. Par exemple, les effets de l'offre et de la demande, de l'abondance et de la rareté, du monopole et de la concurrence ne peuvent être niés par personne, pas même par le socialiste le plus utopique[22]". On voit ainsi comment, dans la foulée de ce retour sur les fondements méthodologiques du libéralisme, s'ébauche ce raisonnement, à première vue étrange, qui mènera d'ici peu notre économiste à recourir beaucoup plus explicitement à Marx pour légitimer l'existence des lois naturelles, contre l'historisme des socialistes de la chaire.

Cette appréciation balancée, somme toute modérée, qui marque ce compte-rendu du congrès constitutif des socialistes de la chaire, est toujours de mise l'année suivante. En 1874, en effet, dans les différents articles qu'il leur consacre, Block insiste d'abord sur le fait que les contestataires "ne sont pas sortis du domaine économique " - c'est-à-dire qu'ils ne sont pas socialistes. Mais d'autre part, l'accent est mis avec force

---

21 *Ibid.*, p. 1O1-111. Voir aussi : Yves BRETON, « Les économistes français… », *op. cit.*, p. 4OO. La 1ère édition allemande des *Principes* de Roscher date de 1844.

22 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 37, note 1.

sur ce qui constitue, à ses yeux, la spécificité quasi unique de leurs positions : le recours "exagéré" à l'intervention de l'État. D'où la nouvelle dénomination qu'il leur attribue ; ce sont, dit-il, des "économistes autoritaires[23]" - dont certains, même, "semblent reconnaître à l'État des pouvoirs mystérieux et tout-puissants[24]".

Un débat houleux à la Société d'économie politique

Cependant il est évident que Maurice Block n'est pas suivi, dans cette approche nuancée, par la majorité de ses collègues. La preuve en est fournie par la réunion de la Société d'économie politique, qui se tient en octobre 1874, au moment où s'annonce la dissidence d'une partie des économistes italiens, ralliant les socialistes de la chaire allemands. Elle va donner lieu à une radicalisation de la position des économistes français - accompagnée d'une brutale explosion d'anti-socialisme - à l'égard de ceux-ci. Le premier orateur cependant fait exception ; il s'agit de Louis Wolowski. Son attitude envers le socialisme de la chaire n'est évidemment pas sans rapport avec son intérêt marqué pour les propositions de Roscher en 1857. Mais elle renvoie surtout ici à sa défiance coutumière envers l'ultra-libéralisme, sur la question de l'État. En tout état de cause, Wolowski va au-delà même de la position de Block, et défend l'idée qu'un "malentendu regrettable" est à l'origine d'un schisme qu'il déplore. Les nouveaux économistes allemands et italiens, affirme-t-il, ne nient aucun des principes fondamentaux que sont la liberté, l'initiative individuelle, et la propriété "base nécessaire de l'ordre naturel des sociétés[25]". Reste, bien

---

23 Maurice BLOCK, "Le Deuxième congrès d'Eisenach, tenu par les économistes autoritaires", *JDE*, 34 (101), mai 1874, p. 250-251.

24 Maurice BLOCK, "Le mouvement économique et financier en Allemagne", *EF*, 17 oct. 1874, p. 475.

25 SEP (réunion d'octobre 1874), "Le socialisme, le suffrage universel et l'intervention de l'État", *JDE*, 36 (106), oct. 1874, p. 135. Il s'agit là d'une des dernières interventions de Wolowski à la SEP. L'économiste décède en 1876. Et l'on notera que, lors de l'hommage qui lui est rendu devant cette Société, l'orateur (Foucher de Careil) ne

sûr, le problème de l'État. Mais avec une diplomatie étudiée, qui ne trompe en fait personne, l'économiste, tout en dénonçant les véritables socialistes, s'efforce de démontrer que "l'économie politique orthodoxe ne condamne point le pouvoir à l'inaction", et que "l'État a une large mission à remplir[26]".

C'était là agiter le chiffon rouge, et réveiller immédiatement l'anti-socialisme épidermique et passionnel de toujours. Joseph Garnier monte donc au créneau, pour affirmer "qu'en effet les économistes et les socialistes se divisent sur les limites de l'intervention de l'État". Et d'ajouter : "C'est encore sur ce point que les économistes, proprement dits, se séparent des soi-disant économistes organisateurs, autoritaires, dits aujourd'hui "économistes (sic !) de la chaire", et qui s'intitulaient il y a vingt-cinq ans l'école française, avec un programme sentimental et réglementaire qui confinait au socialisme pour les uns, au protectionnisme pour les autres[27]".

L'allusion à "l'école française" est claire. Elle renvoie Wolowski à son passé de disciple d'Adolphe Blanqui, que Garnier dénonçait déjà comme crypto-socialiste. Et du même coup, elle règle le sort de ses héritiers présumés, les socialistes de la chaire, qui ne sont en fait que des socialistes mal déguisés. On notera, par ailleurs, que l'artificialisme, dont J. Garnier a été le héraut, n'est plus convoqué ici comme critère du socialisme - bien qu'il en demeure quelque chose dans le qualificatif d' "organisateurs". Le seul discriminant reste l'étatisme[28], à l'aune duquel ces "soi-disant économistes" sont, sans aucun doute possible, de véritables socialistes.

---

manquera pas de relever que Wolowski "se rapprochait des socialistes de la chaire". *JDE*, 43 (129), sept. 1876, p. 428.

26 *Ibid.*, p. 135-136.

27 *Ibid.*, p. 138.

28 Lors d'une réunion de la SEP en juillet 1870 contre la "liquidation sociale", J. Garnier avait déjà réduit sa définition du socialisme à "l'absorption de l'activité individuelle par l'État". Mais, comme nous l'avons vu, dans l'édition de 1873 de son *Traité*, l'artificialisme demeure central.

Les interventions suivantes vont renchérir dans ce sens. Foucher de Careil refuse de parler d'un "simple malentendu entre gens qui s'entendent au fond". Il aperçoit dans le débat entre socialistes de la chaire et économistes la continuation de celui qui opposa Lassalle, le socialiste, au libéral Schultz-Delitzsch ; et il s'insurge contre "des charlatans déguisés en économistes[29]". Un autre participant s'enflamme contre "le rôle odieux des meneurs socialistes", et dénonce toute intervention de l'État dans l'économie, à commencer par le protectionnisme, au nom de ce "véritable danger social" qu'est le socialisme [30]". Quant à Villiaumé, ancien socialiste "repenti", il voit dans l'opposition de la science qu'est l'économie politique, et du socialisme, celle de la liberté d'avec le despotisme communiste où vient se fondre le socialisme[31].

Ce déferlement de violence verbale est significatif. Derrière le socialisme de la chaire, ramené à l'étatisme, se profilent les fantasmes du protectionnisme et surtout du socialisme - ces deux ennemis de toujours, mêlés l'un à l'autre, du libéralisme français. Face aux menaces qui émanent de la nouvelle école, les économistes se raccrochent ainsi à du "déjà connu". En fait, dans cette première passe d'arme sur le socialisme de la chaire, c'est tout le vieux débat franco-français contre l'étatisme et le socialisme, où s'est forgé l'identité de l'ultra-libéralisme français, qui resurgit ; et avec lui le climat passionnel qui l'accompagne depuis trente ans. Or celui-ci ne se prête guère à la nuance. Dès lors que le spectre de l'interventionnisme de l'État se déploie à nouveau, l'affaire est entendue : socialisme de la chaire et socialisme véritable, tous deux réduits à l'étatisme, ne font quasiment qu'un.

3 - La position de Maurice Block en 1874

---

29 *Ibid.*, p. 140-142.

30 *Ibid.*, p. 142-143.

31 *Ibid.*, p. 143-144.

On est loin, en vérité, des efforts tentés par Maurice Block pour "adapter" la définition du socialisme, en 1872 dans son article sur Marx, ou pour formuler avec mesure son appréciation du socialisme de la chaire en 1873. Sans doute est-ce pour cela que son intervention, à la fin de la séance de la Société d'économie politique, apparaît si décalée. Car Block maintient avec force sa thèse d'un accord avec les socialistes de la chaire sur les principes fondamentaux de la science ; les divergences ne portant que sur les applications. Or les principes fondamentaux constituent l'essence même de la science. Ils sont, dit-il, "le résultat de l'observation, tous ceux qui ne s'aveuglent pas volontairement les voient de la même manière[32] ". Cela lui permet donc d'inverser, en quelque sorte, la problématique de ses collègues. Alors que ceux-ci stigmatisent les socialistes de la chaire en les rejetant du côté du socialisme, Block affirme non seulement que les dissidents sont des économistes, mais que les véritables socialistes eux-mêmes sont obligés - dans les faits, et comme malgré eux - de reconnaître les vérités de la science économique. Rapportant ses propos, le *Journal des Économistes* écrit :

> "Les socialistes les plus prononcés essayent seuls de nier telle vérité économique qui les gêne, mais même en la niant explicitement, ils sont obligés de la supposer vraie implicitement ; elle agit sur leur raisonnement comme un "postulat" ; M. Maurice Block a eu l'occasion de le constater en étudiant le livre de M. Karl Marx, et cette remarque se confirme pour lui chaque fois qu'il voit un travail d'un membre du congrès d'Eisenach[33]".

Une réflexion comparatiste

Il est évident que ce sont les dernières paroles de Block, renvoyant à la comparaison avérée de Marx et des socialistes de la chaire, qui livre la clef d'une position qui ne pouvait que surprendre et choquer. Car il s'agit bien là d'une assertion hautement paradoxale, au regard de ses collègues -

---

32 *Ibid.*, p. 146.

33 *Ibid.*, p. 146-147.

habitués à penser, avec Joseph Garnier, que "le socialisme est l'inverse des vérités économiques". L'économiste l'avait cependant déjà formulée dans la livraison précédente du *Journal*. Il soulignait alors que les professeurs allemands, même s'ils se posent en adversaires d'A. Smith, "enseignent, relativement à la plupart des questions, les doctrines de la science économique". Et il ajoutait : "C'est - quoi qu'on en dise - qu'il existe un noyau de vérités économiques, auxquelles les socialistes les plus déterminés et les plus dogmatiques, comme Lassalle, M. Karl Marx et autres sont obligés de rendre hommage ; ils raisonnent involontairement au moyen des postulats même qu'ils viennent de nier[34]". On a donc là, dans ces deux textes - avec l'énoncé d'un paradoxe, qui semble remettre en cause la définition traditionnelle du socialisme - la preuve de ce que suggérait, dès le congrès de 1872, l'attitude de Block : l'assurance, avec laquelle il ne cesse d'affirmer que les socialistes de la chaire ne sont pas des socialistes, ne peut provenir que de la confrontation - qu'il est seul en France à pouvoir mener - entre *Le Capital* et les thèses de la nouvelle école.

En fait dans les deux cas, qu'il s'agisse de Marx ou des socialistes de la chaire, Block a dû faire face à l'ambiguïté de discours relevant tout à la fois, sous des formes diverses, de l'économie politique *et* du socialisme. Il s'est donc vu obligé, en comparant les deux corpus, de mettre en question les critères du socialisme jusque-là admis par les libéraux, et de réfléchir à nouveaux frais sur la nature, ainsi que sur les limites, de la science économiques ; ce qui veut dire, en même temps, de redéfinir le socialisme. Et c'est assurément le résultat de cette démarche qu'il livre ici, d'une façon si concise qu'elle mérite explication.

On sait que la critique du *Capital*, dans une première étape de sa réflexion, a conduit Block à décentrer et à réorganiser l'argumentaire

---

34 Maurice BLOCK, "Le congrès des économistes allemands à Crefeld", *JDE*, 35 (105), sept. 1874, p. 373. L'auteur précise plus loin : "Les lois fondamentales de l'économie politique s'imposent à l'intelligence de l'homme, et le même socialiste qui vient de nier l'action de l'offre et la demande ne fera pas le moindre raisonnement économique, qui ne suppose le principe établi". Et il ajoute qu'il se propose de démontrer un jour plus avant cette thèse, à savoir que "les socialistes ne peuvent raisonner sans admettre les lois économiques comme postulats"(p.374).

traditionnel des économistes français à l'encontre du socialisme. L'artificialisme, mais aussi l'étatisme, ont disparu de la panoplie. Reconnu piètre économiste - mais donc, malgré tout, "économiste" - Marx est combattu en tant que socialiste. Un socialiste proche de Proudhon et des partisans de la "liquidation sociale" ; parce qu'il prétend que le patron vole l'ouvrier et que, refusant d'admettre le rôle de l'industriel dans la production, il proclame le profit illégitime, et se rallie sans le dire à la thèse du crédit gratuit.

On imagine bien qu'à la lecture des textes de Schmoller et de ses amis, le contraste ne pouvait que sauter aux yeux de Block. Les socialistes de la chaire ne lui apparaissent pas comme des socialistes tout simplement parce que, à la différence de Marx et de Lassalle, ils ne remettent pas en cause le fonctionnement d'ensemble du système économique. Mais il est vrai cependant qu'ils prônent un élargissement de l'intervention de l'état. Or l'interventionnisme relève évidemment pour Block du socialisme. La doctrine de Lassalle le prouve assez. Toutefois il ne peut ignorer, en même temps, que Marx est socialiste sans qu'il y ait la moindre trace d'étatisme dans *Le Capital*. D'un côté, donc, Marx, bien que non étatiste est socialiste, et pourtant il raisonne en économiste ; de l'autre les socialistes de la chaire sont des économistes, mais ils tendent à l'étatisme.

En fait, avec l'émergence de la nouvelle école, les frontières entre économie politique et socialisme, déjà fortement ébranlées par Marx, semblent voler en éclat. L'urgence est donc à une clarification théorique, permettant de caractériser plus précisément la dissidence allemande et de la réduire. Ce qui incite Block, on l'a vu, à chercher des munitions dans le débat déjà ancien contre Roscher. La distinction qu'il y puise, entre la science pure et ses applications, va lui permettre d'abord de ranger l'interventionnisme des socialistes de la chaire dans la catégorie des "applications". Mais elle le renvoie du même coup à la "science pure", et aux "vérités économiques" qui la constitue. L'idée que la reconnaissance explicite de celles-ci représente, seule, la véritable ligne de partage entre économistes et socialistes s'impose alors à l'esprit de Block, parce qu'elle recoupe sa double expérience de Marx et des socialistes de la chaire .

Dès lors il en va, pour lui, de l'étatisme comme de l'artificialisme. Ce sont certes des manifestations du socialisme, mais ce ne sont pas ses

critères discriminants. Ce ne sont pas les faits premiers, essentiels, auxquels on peut réduire le socialisme, pour le distinguer de l'économie politique. Les exemples contraires de Marx et des socialistes de la chaire en font foi. Pour déterminer les limites de la science économique, il faut donc remonter aux "vérités économiques" qui sont ses "principes fondamentaux" ; c'est-à-dire remonter au fondement lui-même, précisément, dans lequel s'est ancrée la critique traditionnelle de l'artificialisme et de l'étatisme socialistes. C'est sur ces vérités premières qu'il faut se replier, et, en prenant appui sur elles, passer à l'offensive.

Redéfinition de l'économie politique et du socialisme

Cette sorte de "repli offensif" implique d'abord que Block approfondisse sa réflexion épistémologique, afin de mieux préciser la nature et les contours d'une science économique attaquée qu'il s'agit de défendre. Celle-ci, il le notait déjà en 1872, est une science d'observation[35], qui, à partir des faits, dégage les lois économiques. Mais dans son compte-rendu du congrès d'Eisenach, on l'a vu, l'économiste a plus fortement insisté sur ce point : ces lois ne se décrètent pas ; elles existent par elles-mêmes, et s'imposent dans la réalité, comme elles s'imposent au chercheur qui, loin de les inventer, les découvre. C'est dire que ces lois, parce qu'elles naissent de la rencontre avec la réalité objective qu'elles expriment, atteignent à la vérité ; elles sont des "vérités économiques".

Mais que sont donc ces lois économiques, dont l'existence objective fonde la science, sinon les "lois naturelles" auxquelles les libéraux français, depuis Bastiat, se réfèrent constamment ? D'ailleurs quand Block déclare à la Société d'économie politique en 1874, à propos des principes fondamentaux de la science économique, que "tous ceux qui ne s'aveuglent pas volontairement les voient de la même manière", il ne fait, d'abord, que proclamer l'évidence, mais aussi la toute-puissance de ce *fait de nature* que sont les lois économiques. C'est donc bien au naturalisme que Block se trouve reconduit par ces considérations méthodologiques. Un naturalisme qui ne dit pas, pour le moment, son nom, mais qui est à

---

35 Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme…(I)", *op. cit.* p. 6.

coup sûr celui sur lequel Bastiat fondait sa dénonciation de l'artificialisme et de l'étatisme socialistes.

Toutefois si le naturalisme qui fait retour avec force dans ces textes de Block est bien celui de l'auteur des *Harmonies économiques*, il est comme épuré, et porté à l'incandescence. Il constitue l'essence de la science à un point tel que l'évidence de celle-ci s'impose à tous, *socialistes compris*. En fait, pour suivre le raisonnement de Block sur cette question importante, il faut noter en premier lieu que la redéfinition de la science économique à laquelle il se livre, face au défi du socialisme de la chaire, implique, dans la foulée, une redéfinition parallèle du socialisme.

Considérons en effet à nouveau la formule que nous venons de citer : "Les principes fondamentaux sont le résultat de l'observation, tous ceux qui ne s'aveuglent pas volontairement les voient de la même manière". Il est clair que, dans le même mouvement où elle affirme l'évidence naturelle des fondements de la science, elle stigmatise les adversaires de celle-ci, les socialistes, pour fait de rébellion à son encontre. Seul un "aveuglement volontaire", un aveuglement idéologique dirions-nous, peut conduire à refuser de reconnaître l'éclat naturel de ces "vérités économiques". On songe bien sûr aux remarques de l'économiste, dans son article de 1872, sur la "haine du bourgeois" qui anime Marx, et qu'il ne retrouve évidemment pas dans le discours des socialistes de la chaire . En vérité, placé devant la nécessité de distinguer les ennemis véritables de l'économie politique de ceux qui n'en sont que des contestataires, il l'espère, passagers, Maurice Block est donc conduit à radicaliser ses positions. Au naturalisme offensif de sa conception de la science économique, correspond une définition du socialisme qui le réduit à n'être qu'une volonté *purement subjective*, puissante et mauvaise, de dénégation des évidences de la science. Le socialisme, il en a fait l'expérience, ne se laisse enfermer ni dans l'artificialisme, ni même dans l'étatisme. C'est donc qu'il "ne propose rien", qu'il n'a pas d'argument. Cela revient à dire qu'il n'est qu'une pure force de négation, refusant la science et s'attaquant à elle à partir de cet *a priori* idéologique qu'est la haine de la bourgeoisie.

On est loin des propos que tenait l'économiste en 1872, lorsqu'il affirmait que les socialistes élaboraient "des théories et des systèmes pour

démontrer que l'organisation sociale (...) n'est fondée ni en droit, ni en justice". Il est manifeste, en effet, qu'une telle caractérisation du socialisme, trop proche du "sentimentalisme" des socialistes de la chaire , ne permet plus, dans la nouvelle conjoncture, de séparer efficacement le bon grain de l'ivraie. C'est pourquoi il lui faut, en radicalisant les enseignements qu'il tire de sa critique du *Capital*, aller plus loin. Et cette radicalisation va l'entraîner jusqu'à considérer que la révolte de Marx contre la science économique est l'hommage, qu'il est obligé de rendre, malgré lui, à la toute-puissance de ses vérités.

Mais avant d'aborder cet aboutissement, audacieux, de la réflexion de Block, il nous faut encore préciser ce qu'implique sa nouvelle définition du socialisme. Il est évident qu'elle exclut catégoriquement de son champ les socialistes de la chaire. Cette largeur de vue à leur égard, de la part de l'économiste, tranche bien entendu sur la position de ses collègues, cramponnés derrière J. Garnier à la question de l'étatisme. Mais en même temps qu'elle "sauve" les dissidents de l'accusation la plus grave, elle tend à les faire rentrer, sans guère de nuances, dans le camp des partisans des "vérités économiques".

Or on touche là, pensons-nous, à ce qui peut expliquer la terminologie employée par M. Block. L'expression de "lois économiques", en lieu et place de "lois naturelles", veut sans doute ménager les susceptibilités. Mais elle vient surtout pour éviter de s'aventurer, à l'encontre des dissidents, dans une discussion sur "la nature" et "l'histoire". Il est en effet très frappant de constater que Block n'a jusqu'ici, dans ses articles de 1873 et 1874, pas dit un seul mot de la "méthode historique" des socialistes de la chaire , au nom de laquelle ils critiquent les "lois naturelles". Il a fait silence sur ce point, et ses lecteurs ne sont pas informés de ce qu'il s'agit là d'un aspect doctrinal essentiel de la nouvelle école. L'hypothèse d'un "oubli" malheureux et inconscient de sa part est fort peu crédible, puisque nous avons vu notre auteur avoir recours, mais sans le dire, à l'argumentation utilisé contre les premiers historistes allemands.

En revanche, il est difficile de ne pas faire le rapprochement avec le silence déjà organisé par Block sur l'aspect historique du *Capital*. A coup

sûr, l'irruption de l'histoire dans l'économie politique le gêne au plus haut point. Toutefois n'a-t-il pas réussi à critiquer le socialisme de Marx, tout en faisant l'impasse sur sa conception historique ? En fait, il nous semble très possible que Block ait tiré de cette expérience la conviction suivante : la tentative de critique historique des lois naturelles relève assurément du socialisme, et elle présente un danger tout à fait réel ; mais en même temps elle ne constitue qu'une manifestation, parmi d'autres (l'artificialisme ou l'étatisme), du socialisme, et la meilleure façon de s'en prémunir est de l'ignorer ; l'essentiel étant de recentrer l'économie politique autour de quelques "vérités économiques" dont l'évidence naturelle s'impose, au-delà de toute critique. A plus forte raison, quand il s'agit des socialistes de la chaire, dont quelques uns sont certes tentés par le socialisme ; mais pour la majorité desquels un simple et vigoureux rappel aux principes fondamentaux devrait suffire à empêcher qu'ils ne dérapent.

Marx, comme garant involontaire des "vérités économiques"

En tout état de cause, c'est bien dans la perspective de ce recentrage offensif sur les "lois économiques" qu'il faut se placer pour saisir pleinement la portée, en ce qui concerne Marx, de ces propos de Block que nous citions tout à l'heure : les socialistes "essayent de nier telle vérité économique qui les gêne, mais en la niant explicitement, ils sont obligés de la supposer vraie implicitement ; elle agit sur leur raisonnement comme un "postulat" ". La formule est d'une grande importance, puisqu'elle modifie l'image de Marx qui se dégageait de l'article de 1872. Pour autant, elle ne signifie pas que Block remette en cause, pour l'essentiel, la lecture qu'il faisait alors du *Capital*, ni l'argumentation qu'il lui opposait. Ce qui se trouve profondément remanié en revanche, on l'a vu, c'est le contexte d'ensemble dans lequel l'économiste dégage les enseignements qu'il tire de cette lecture. L'émergence du socialisme de la chaire l'a obligé, nous le savons, à une démarche comparatiste au terme de laquelle se fait jour un déplacement de la notion de "socialisme" ; déplacement intrinsèquement lié à un repli dogmatique sur les "vérités" de la science économique. La réflexion de Block sur sa première lecture de

Marx a nourri cette élaboration nouvelle, et il en formule ici, en retour, des conclusions, nouvelles elles aussi, sur le socialiste allemand.

En 1872, toute sa difficulté consistait à faire entrer *Le Capital* dans le cadre de référence habituel du libéralisme, et à faire tenir ensemble un Marx considéré implicitement comme un économiste, et explicitement comme un socialiste. De sorte que pour l'attaquer en tant que socialiste proudhonien, Block, on s'en souvient, le présentait en même temps comme un piètre économiste, maniant une science qu'il falsifiait à coup d'abstractions et de suppositions. L'ambiguïté d'un "socialiste-économiste" demeurait donc.

En 1874, l'appréciation se fait beaucoup plus assurée et tranchante. Marx est socialiste, c'est-à-dire que, à la différence des socialistes de la chaire, il rejette les "vérités économiques". Cependant, nous dit Block, la force de celles-ci est telle, qu'il est obligé d'en partir comme d'un postulat, dans la mesure même où il prétend les combattre en raison de la passion idéologique qui l'aveugle. Dans cette optique, la relation de Marx à l'économie politique est plus abrupte : ce n'est plus comme un mauvais économiste que l'on doit le considérer, mais comme un adversaire résolu de la science économique. Cependant, en tant que tel, il doit se placer sur le terrain de l'économie politique pour tenter, sans succès, de la combattre. Et c'est précisément là, dans cette démarche et dans son échec, que se trouve, pour Block, la confirmation du caractère scientifique de l'économie politique. Car la tentative de Marx de nier explicitement les lois économiques vaut, en elle-même, reconnaissance implicite de leur existence objective. La révolte contre ces lois, et sa faillite, viennent ainsi témoigner *a contrario* de leur vérité et de leur toute-puissance.

Ce raisonnement, qui tient moins de la dialectique que du combat théologique du Mal contre le Bien, aboutit donc à faire de Marx, certes à son corps défendant, le garant du naturalisme libéral. En fait, pour Block, la vérité des lois économiques éclate d'autant mieux qu'un socialiste convaincu comme Marx se trouve contraint de les combattre. *Le Capital* devient ainsi l'hommage du vice à la vertu.

On voit comment, dans la foulée d'un tel discours, l'ambivalence gênante de Marx semble se résoudre. En tant que socialiste, il est certes

opposé à la science économique. Mais tous ses efforts pour se dégager des vérités scientifiques qui s'imposent à lui sont vains. Les lois économiques ne peuvent que ressortir du combat plus assurées encore. Toutefois, à y regarder de plus près, la cohérence de l'image de Marx que Block pense avoir atteinte est illusoire. Car en insistant sur le fait que l'auteur du *Capital* est contraint de partir des "postulats" de l'économie politique, il l'inscrit, en fait, plus étroitement qu'en 1872 dans la lignée des économistes, ouvrant ainsi la voie à l'interprétation divergente de cette filiation qu'en donnera, nous le verrons, Laveleye.

Le problème de la dualité de Marx reste donc entier. Les nouvelles formulations de Block font même, au contraire, ressortir davantage que cette dualité ne peut être pensée dans le cadre de référence de notre économiste libéral, que moyennant une interprétation, nouvelle et hautement paradoxale, du *Capital*. Que signifie, en effet, dire que son auteur part des vérités économiques pour s'efforcer de les nier, sinon prétendre que Marx tente, sans succès, de démontrer que les lois du système économique, dégagées par les économistes, ne correspondent pas à la *réalité*, qu'elles n'ont pas d'*existence objective* ?

Le terme de contresens s'impose évidemment pour désigner une telle interprétation. Mais ce contresens est, pour nous, du plus grand intérêt, puisqu'il fait ressortir la distorsion qu'impose au texte de Marx sa lecture à travers le référentiel de Block. C'est, en effet, dans la mesure où la conception *historique* à l'œuvre dans *Le Capital* est entièrement déniée, que l'économiste en arrive à voir dans la critique que mène Marx, non pas la critique historique des catégories économiques - et par là la critique historique, elle aussi, du système économique existant - mais la critique de leur *réalité objective* elle-même. Pour dire les choses un peu schématiquement, là où Marx pense la catégorie de "capital" comme l'expression d'un rapport social-historique déterminé, animé de son processus propre, Block lit le combat mené par un ennemi de la science économique, qui s'efforce de démontrer que la production n'implique pas, dans sa réalité, la participation du capital et du travail, que seul le travail existe.

On comprend qu'il ne soit pas difficile, dès lors, pour Block de déclarer vaine la tentative qu'il prête à Marx ; et que celle-ci puisse devenir la preuve *a contrario* de l'existence objective et de la vérité des "lois économiques". L'impasse faite sur l'aspect historique du *Capital* , et la reconstruction du livre qui en découle, trouvent maintenant - dans cette période de radicalisation de la problématique de Block - une forme d'achèvement. L'économiste est parvenu à construire de l'œuvre de Marx une interprétation qui l'intègre, plus complètement qu'en 1872, dans sa propre grille de référence. La signification qu'il lui confère lui permet donc logiquement - et aussi paradoxale que la chose puisse paraître d'abord - d'enrôler son auteur, dans le débat *contre* le socialisme de la chaire, en tant que garant, malgré lui, de la toute-puissance des "lois naturelles" de l'économie.

Toutefois le combat contre la nouvelle école n'en est qu'à ses débuts. Avec l'entrée en scène de Laveleye, en 1875, la lutte entre naturalisme et historisme va se déployer pleinement ; et dans ce cadre, l'interprétation - comme l'utilisation, pour ne pas dire l'instrumentalisation - du *Capital* ne manqueront pas de connaître de nouveaux développements.

4 - Émile de Laveleye entre en scène

Jusqu'en 1875, en effet, la discussion sur les socialistes de la chaire est restée très limitée en France. Car d'un côté, Joseph Garnier et ses proches les rejettent sans nuance dans le camp des socialistes, au vu de leur tendance étatiste. De l'autre Maurice Block, qui appréhende bien plus finement leur dissidence, cherche à la déminer en les rabattant, au contraire, dans les rangs des économistes. De plus, la tactique de Block, qui veut recentrer la question sur les "vérités économiques", que seuls les vrais socialistes nieraient, a aussi pour fonction d'étouffer les critiques des socialistes de la chaire envers le libéralisme, en les faisant disparaître derrière la façade d'une belle unanimité scientifique. En fait dans le milieu des économistes français, personne ne semble vouloir d'un débat trop approfondi sur les positions exactes de la nouvelle école.

C'est dans ce contexte que la *Revue des Deux Mondes* publie en juillet 1875 un article de l'économiste belge Émile de Laveleye - "Les tendances nouvelles de l'économie politique et du socialisme[36]" - qui va réveiller les passions. Car le texte, qui défend avec brio les thèses du socialisme de la chaire, joue le rôle d'un véritable manifeste. Or le ralliement de Laveleye au nouveau courant est d'autant plus retentissant que le personnage est, à l'époque, célèbre. Appartenant à la même génération que Block (il est de six ans son cadet), il venait d'être invité - et reçu avec tous les honneurs - par la Société d'économie politique dont cependant il n'est pas membre, quelques mois auparavant, pour discuter de l'enseignement de la discipline[37].

Un intellectuel européen

Aujourd'hui bien oublié, la baron Émile de Laveleye (1822-1892) est en effet, en son temps, une personnalité reconnue, écoutée et influente parmi les élites de l'Europe entière. Né à Bruges, ce flamand de langue française termine ses humanités, commencées dans sa ville natale, à Paris, au Collège Stanislas. Il poursuit alors pendant deux ans des études de philosophie, à l'Université de Louvain, avant de s'inscrire à celle de Gand pour faire son droit, qu'il achève en 1846. Désormais il est, selon sa propre expression, "un peu avocat et beaucoup homme de lettres[38]". D'emblée se

---

36 Émile de LAVELEYE, "Les tendances nouvelles de l'économie et du socialisme", *RDM*, 15 juillet 1875, pp. 445-468.

37 *JDE*, 38 (113), mai 1875, p. 332. C'est en raison de sa liberté d'esprit, et notamment d'abord de ses divergences sur le bimétallisme, que Laveleye n'a jamais été membre de la Société.

38 Ernest MAHAIM, "Émile de Laveleye", *Revue d'économie politique*, 1892, p. 93. Les renseignements biographiques sur l'économiste belge sont tirés de cet article nécrologique, rédigé par un disciple et ami de Laveleye, devenu lui aussi enseignant à l'Université de Liège. Nous nous référons également à l'article "Laveleye", de Paul LAMBERT, dans *Biographie nationale*, Bruxelles, Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique, Supplément, T. VI, 1968, colonnes 528-549.

manifestent sa curiosité intellectuelle et la pluralité de ses intérêts, qui vont s'étendre à tous les aspects de la vie sociale et politique. Ses premiers articles d'économie politique, en 1848-1849, concernent déjà les problèmes sociaux qui le mobiliseront sa vie durant. Mais il a aussi le goût de l'histoire, s'intéresse à la politique et aux questions religieuses, sujets sur lesquels il intervient dans des revues belges.

En 1856, il doit renoncer à se présenter aux épreuves du doctorat spécial en droit public et administratif parce que son indépendance d'esprit et ses opinions démocratiques effrayent les professeurs de l'Université de Gand[39]. Outre la mise en valeur de ses terres, Laveleye se consacre alors à des travaux de plume. La position géopolitique de la Belgique lui a sans doute facilité un accès privilégié à la culture allemande et, de plus, il est attiré depuis sa jeunesse par la philologie et la littérature. Cela explique qu'il se lance dans la traduction des *Niebelungen*, qu'il fait ainsi connaître, en 1861, au public français[40] . Mais c'est surtout sur l'économie politique qu'il se concentre. Il se préoccupe des questions monétaires, où il prône le bimétallisme, et se spécialise en économie rurale. A partir de longs voyages en Europe, il publie de 1859 à 1864 dans la *Revue des Deux Mondes* - dont il restera un collaborateur assidu pendant plus de trente ans - des séries d'articles, qu'il réunit en volumes, sur la Lombardie, puis sur *L'Économie rurale de la Belgique, de la Suisse et des Pays-bas.*

Ces études, très remarquées en France, contribuent à sa nomination, en 1864, sur la chaire d'économie politique de l'Université de Liège. Cependant, s'il est désormais un enseignant considéré, Laveleye reste

---

39 *Ibid.*, p. 94.

40 Paul LAMBERT, *op. cit.*, p. 529. Le fait est souligné, d'autre part, par son compatriote G. de Molinari, qui ne l'aimait guère, lors du très bref hommage funèbre qu'il lui rend devant la Société d'économie politique. L'orateur notait d'ailleurs surtout, à cette occasion, la non-appartenance de Laveleye à la Société, en raison de son bimétallisme et de son rattachement au socialisme de la chaire, tout en se contentant de louer "le charme des descriptions" de ses *Études* sur l'économie rurale belge ! voir *JDE,* 9 (1), janv. 1892, p. 92.

avant tout un homme de revues. Il s'exprimera dans plus d'une douzaine de grandes revues, belges et françaises bien sûr, mais aussi anglaises, italiennes et allemandes - témoignant ainsi de l'aspect pleinement européen de sa culture[41]. les sujets qu'il aborde y sont très variés, comme le sont ses préoccupations. Outre l'économie et le socialisme, il traite longuement de l'enseignement - dont il défend le caractère obligatoire dès 1859 - et surtout de la politique internationale, qui le passionne. Le problème des nationalités, et la question d'Orient dans les années 1880, l'ont fasciné. Comme aussi, sur un autre registre, l'examen des formes de gouvernement, et notamment de la démocratie à laquelle il est profondément attaché[42]. Lecteur attentif de Tocqueville, qu'il considère comme « le théoricien le plus clairvoyant de la démocratie[43] », il reste très marqué par l'expérience française des années 1848-1852, et il ne cessera de mettre en garde contre les risques d'un recours à la dictature pour tenter d'échapper à la violence des affrontements sociaux. Ses interventions multiples - dans un style souvent incisif, presque militant - font de lui, selon le mot de son biographe, un grand "remueur d'idées[44]". Elles lui valent une audience à l'échelle européenne, consacrée par de nombreuses institutions académiques[45].

---

41 Ernest MAHAIM, op. cit., p. 96. Parmi la liste donnée par l'auteur, on notera la *Fortnightly Review*, la *Contemporary Review,* le *Giornale degli Economisti*, et les *Jahrbücher für Nationalökonomie,* ainsi que des revues américaines.

42 *Ibid.*, p. 98-99. Son admiration est particulièrement vive pour le système des cantons suisses.

43 Émile de LAVELEYE, *Le Socialisme contemporain,* Bruxelles, 1881, éd. utilisée : 11ème, Paris, Alcan, 1902, p. XXXIV.

44 *Ibid.*, p. 101.

45 Paul LAMBERT, *op. cit.*, p. 548. Laveleye était membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1872, correspondant depuis 1869 de l'Institut de France, et de plusieurs autres Académies étrangères ; il était également docteur *honoris causa* d'une demi-douzaine d'Universités européennes.

Évangile et socialisme

Toutefois, à ce portrait d'une personnalité aux facettes multiples il convient d'ajouter ce qui en est, à coup sûr, l'un des ressorts essentiels : l'engagement religieux de Laveleye ; lequel permet à son tour d'éclairer son attitude envers le socialisme. Sur le plan religieux, le parcours qui le mène du catholicisme au protestantisme n'est pas sans une certaine originalité. L'économiste en effet est né dans une famille catholique, et c'est de sa rencontre avec un philosophe catholique, François Huet, lorsqu'il était étudiant à Gand, que date sa première approche du problème social et du socialisme en 1846[46]. Marqué par l'enseignement direct de son maître, il l'est aussi par l'ouvrage que publie celui-ci en 1852, *Le Règne social du christianisme*, où il verra le fondement initial du socialisme catholique[47]. Cependant, c'est vers le protestantisme qu'évolue Laveleye. S'étant rapproché de cette doctrine depuis plusieurs années, il demande à se faire inscrire parmi les membres de l'Église évangélique en 1878, après la mort de sa mère[48].

L'importance essentielle que revêt cette appartenance chrétienne est évidente, surtout durant la décennie 1873-1882 dans laquelle s'inscrivent les principaux ouvrages qui ont fait sa réputation. Il s'agit là, en effet, d'un moment crucial de son évolution qui, outre l'officialisation de sa

---

46 Laveleye s'est expliqué à plusieurs reprises sur sa dette envers François Huet (1814-1869), un philosophe français, nommé à 22 ans professeur à l'Université de Gand. "Huet, écrit-il,réunit autour de lui un groupe de ses élèves, où, dès avant 1848, nous étudiâmes à fond, et chacun avec ses préférences, les différents systèmes de réforme sociale. C'est dans les discussions de ce cercle d'amis, tous imprégnés des idées égalitaires de notre maître, que se sont formées en moi des convictions qui n'ont guère varié depuis lors et que les événements contemporains n'ont fait que confirmer". *Le Socialisme contemporain, op. cit.*, p. 297.

47 Emile de LAVELEYE, *Le Socialisme contemporain, op. cit.*, p. 137.

48 Paul LAMBERT, *op. cit.*, p. 535.

conversion à l'Église réformée, va voir son ralliement au socialisme de la chaire - que l'on peut, sans trop de doutes, dater de 1874[49]. Or cette période, où s'affirme son double engagement, est particulièrement créative. C'est ainsi qu'en 1875, Laveleye fait paraître *Le Protestantisme et le Catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples civilisés,* suivi en 1876 de *De l'avenir des peuples civilisés*. Ces deux articles - tirés en brochures au chiffre impressionnant de 40 000 exemplaires, et traduits en de nombreuses langues ont fait grand bruit[50]. L'auteur y affirme, en effet, que l'avenir appartient aux nations protestantes, seules capables de concilier l'ordre avec la liberté. De plus, il établit un lien positif entre la religion réformée et la croissance économique[51].

Mais si le protestantisme et la productivité du travail ont ainsi partie liée, c'est aussi au christianisme que se rattache pour lui le socialisme. Les deux affirmations n'ont rien de contradictoire aux yeux de Laveleye. Elles se complètent plutôt, dans la mesure où c'est au sein d'une conception historique de la société qu'elles s'organisent. Une conception où le progrès moral, lié à l'émergence du christianisme, s'incarne dans le progrès de la justice sociale. De sorte que dans son *Socialisme contemporain*, publié en 1881, après donc son adhésion au socialisme de la chaire, l'économiste présente l'Évangile comme la source vive d'un vaste "mouvement d'émancipation des classes inférieures" ; lequel, après avoir détruit peu à peu l'esclavage et le servage, puis proclamer l'égalité civile avec la Révolution française, se prolonge maintenant dans le socialisme. Ce

---

49 Laveleye n'adhère pas encore au socialisme de la chaire en 1873, on le verra en étudiant *De la Propriété*, mais il s'y est rallié en 1875.

50 Ernest MAHAIM, *op., cit.*, p. 97.

51 Laveleye explicite à nouveau ce lien dans ses *Eléments d'économie politique*, Paris, Hachette, 1882. Voir § 6 : "De l'influence des doctrines philosophiques et religieuses sur la productivité du travail", p. 48-49. Cette thèse lui vaudra d'être mentionné par Max Weber, dans des notes de *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, comme l'un de ses devanciers. Cette question est abordée par Reinhard BENDIX, "The Protestant Ehic-Revisited", *Comparative Studies in Society and History*, vol IX, 3 april 1967, p. 266.

mouvement, écrit-il, en tant qu'il vise à améliorer la situation du plus grand nombre, "procède évidemment de l'inspiration chrétienne". Et d'ajouter : "C'est le christianisme qui a fait entrer dans l'esprit des Occidentaux l'idée du "Royaume", c'est-à-dire l'idéal d'un monde complètement différent de celui qui existe. Le socialisme et le christianisme aspirent également à changer les choses jusqu'à ce que la justice y règne en tout[52]".

On a là, pensons-nous, dans cette vision de l'histoire - où la parole de l'Évangile, et son thème du Royaume de Dieu qui doit être préparé dès à présent, animent la lutte pour la justice en ce monde - ce qui permet de clarifier, rétrospectivement, l'itinéraire de Laveleye. Car si la question sociale a toujours interpellé fortement, de façon existentielle, le chrétien qu'il est, son ralliement au socialisme, sous l'aspect certes "atténué" du socialisme de la chaire, s'inscrit dans le cadre de l'élaboration de cette conception historique de la société dont il a posé les bases dans son ouvrage de 1873, *De la Propriété et de ses formes primitives.*

5 - *De la Propriété et de ses formes primitives*

L'économiste Charles Gide, protestant comme Laveleye et qui s'inspirera à maints égards de sa pensée, voyait dans cette œuvre "son livre capital, celui qui restera le titre d'honneur de sa carrière scientifique, celui qui l'a élevé au rang de maître[53]". Et c'est bien effectivement en novateur, qui ne manque ni d'audace, ni de science, que Laveleye s'attaque à la question de la propriété. Celle-ci se révèle véritablement cruciale au regard de la problématique sociale et politique de l'auteur, qui commence par dresser un tableau très sombre d'une époque encore habitée par le spectre de la Commune. La liberté et l'égalité juridique ont certes été conquises, mais au lieu que s'ouvre pour l'humanité une ère de justice et de bonheur, c'est dans l'abîme de la guerre sociale qu'est en train

---

52 Émile de LAVELEYE, *Le Socialisme contemporain*, op. cit., p. 137-139.

53 Charles GIDE, "Émile de Laveleye", *Revue du Christianisme pratique,* 15 juillet 1892, p. 72.

de plonger l'Europe. "Si, lit-on dans la préface, un souffle nouveau de charité chrétienne et de justice sociale ne vient pas calmer toutes ces haines, l'Europe, en proie à la lutte des classes et des races, est menacée de tomber dans le chaos[54]". La revendication de "l'égalité des conditions" débouche en effet sur la guerre des classes, qui ne peut elle-même qu'emporter la démocratie, et aboutir au despotisme instauré par les classes dominantes menacées. L'exemple des démocraties de l'Antiquité, explique Laveleye, devrait nous alerter. D'autant que la situation actuelle est encore plus grave et plus complexe. Car le triomphe du christianisme a consacré l'égalité des hommes. L'ancien esclave est donc aujourd'hui un travailleur libre, un citoyen, reconnu l'égal des plus riches. "Il réclame, ou il réclamera la propriété : or, comment lui résister, avec une philosophie et une religion qui lui donnent pleinement raison? [55]".

La question de la propriété est, on le voit, essentielle. C'est autour d'elle que se noue l'exigence de justice sociale qu'impliquent la démocratie politique et le christianisme, et qui, seule, peut éviter que la société ne sombre dans le chaos et le despotisme. Il faut des réformes en matière de propriété, affirme avec force Laveleye, la justice sociale est à ce prix. Mais comment s'y engager si l'on ne prend pas d'abord conscience du caractère historique, donc plastique et réformable, de la forme actuelle de la propriété ? Ce qui implique en premier lieu de combattre cette "erreur très générale", écrit-il, consistant à parler " de "la propriété" comme si c'était une institution ayant une forme fixe et toujours la même, tandis qu'en réalité, elle a revêtu les formes les plus diverses et qu'elle est encore susceptible de modifications très grandes et non prévues[56]".

---

54 Émile de LAVELEYE, *De la Propriété et de ses formes primitives*, Bruxelles, 1873 ; 2ème éd., Paris, Germer-Baillère, 1877 ; nous utilisons la 4ème éd., Alcan, 1891, Préface de la 1ère éd.,p. XIV. L'auteur précise que, à défaut d'un « partage plus équitable des biens et des produits, la démocratie aboutira fatalement au despotisme et à la décadence à travers une série de luttes sociales dont les horreurs commises à Paris en 1871 peuvent donner un avant-goût ».

55 *Ibid.*, p. XVIII.

56 *Ibid.*, p. 543.

La doctrine ultra-libérale de la propriété

Les économistes sont ici particulièrement visés, et Laveleye se réfère explicitement à l'article "Propriété" de Léon Faucher dans le célèbre *Dictionnaire de l'économie politique*[57]. Il est vrai que l'auteur y présente d'emblée *la* propriété dans sa forme la plus abstraite comme l'une de ces "vérités premières" de l'économie politique, que l'on rencontre dès l'origine des sociétés, qui sont "partout marquées du sceau du consentement universel, et que l'on accepte comme des nécessités de l'ordre civil et de la nature humaine, sans songer à les discuter[58]". L'un des objectifs majeurs, en effet, de Faucher est de montrer que la propriété est un fait de nature, qui existe antérieurement à toute loi d'institution humaine, celle-ci étant destinée seulement à en garantir la sécurité. Dans la foulée de Bastiat, il considère donc qu'il est faux, et dangereux, de fonder la légitimité de la propriété sur la loi . Car cela impliquerait "une prétendue communauté des biens", propre à l'état de nature et antérieure à la société politique ; tandis que cette thèse ouvrirait la voie à l'instauration légale d'une propriété collective supprimant la propriété privée[59].

Face à cette théorie pernicieuse d'une origine conventionnelle de la propriété, Faucher fait ressortir, au contraire, que la propriété est attachée à la nature humaine conçue comme celle de l'individu isolé : "La distinction du tien et du mien, écrit-il, est aussi vieille que l'espèce humaine". Quant à

---

57 *Ibid*. p. 542.

58 Léon FAUCHER, "Propriété", dans Ch. COQUELIN et G. GUILLAUMIN, *Dictionnaire de l'économie politique*, 1852, *op. cit.*, p. 460.

59 *Ibid.*, p. 461-462. L'argumentation emprunte à celle de BASTIAT, "propriété et loi", art. paru dans le *JDE*, 15 mai 1848, voir *Oeuvres complètes, op. cit.* T 4, p. 277.

la légitimité de la propriété, elle est, pour l'auteur, fondée principalement sur le travail de l'individu, selon la doctrine de Locke, reprise ici par Adolphe Thiers et de nombreux économistes[60].

Léon Faucher ne nie pas que la propriété, comme la liberté avec laquelle elle a partie liée, soit passée par "des âges divers et successifs". Mais dans l'optique qui est la sienne, il s'agit plutôt, comme il le dit, de noter le "progrès" de l'institution. Car la propriété, souligne-t-il en citant à nouveau Thiers, "est un fait universel, en même temps qu'elle est un fait croissant[61] ". On n' a donc pas tant à faire à l'évolution de *formes* différenciées de propriété, qu'à la manifestation de plus en plus prégnante d'une propriété *individuelle*, présente dès l'origine.

Sa lente progression s'affirme à travers le temps, en commençant par "le sauvage chasseur" qui, selon Thiers, "a du moins la propriété de son arc, de ses flèches et du gibier qu'il a tué[62]". Certes la terre elle-même, est-il noté en passant, appartenait à l'époque à la tribu, puis elle sera propriété de la famille, avant d'être celle de l'individu. Mais peu importe, en fait. Ce qui compte, c'est que la propriété individuelle - en tant que fait de nature, universelle - était déjà là. La suite ressort d'une "croissance" quasi linéaire, qui voit la diversification des objets possédés, puis le renforcement progressif de la propriété foncière individuelle, toujours mieux assurée, ainsi que de la propriété mobilière. L'ensemble débouchant sur la propriété individuelle héréditaire actuelle, qui est "la conséquence invincible de la nature humaine et de l'état social[63]".

Il est clair que dans cette perspective d'un naturalisme exclusivement individualiste, "l'histoire" de la propriété est fortement téléologique. Elle vient surtout cautionner sa forme actuelle, déclarée intangible puisque conforme à la nature humaine, et la satisfaisant entièrement.

---

60 *Ibid.* p. 464-465. L'ouvrage d'Adolphe THIERS, *De la propriété,* longuement cité par Faucher, est publié en 1849.

61 *Ibid.*, p. 464.

62 *Ibid.*, p. 464.

63 *Ibid.*, p. 467.

La conception de l'homme et de la société de Laveleye

Or c'est précisément cette vision des choses que combat Laveleye. A l'individualisme "absolu" des libéraux, il oppose une conception plus complexe de la propriété qui tient compte de son aspect social. La propriété, note-t-il, comporte deux éléments, "un élément social et un élément individuel". En effet, elle n'est pas instituée seulement pour garantir à l'individu le fruit de son travail, mais "elle l'est aussi dans l'intérêt de la société et pour en assurer la durée et l'action utile[64] ". De son propre aveu, cette dualité de la propriété renvoie à celle de l'homme lui-même, que l'on doit considérer "tantôt comme individu isolé, poursuivant sa fin dans son indépendance, tantôt comme citoyen et membre de la société, relié à ses semblables par des relations multiples et des obligations diverses[65]". Il s'agit là, à coup sûr, d'un énoncé essentiel pour comprendre les positions de Laveleye. Car cette conception de l'homme s'inscrit dans le cadre de la philosophie allemande, et elle diffère profondément de celle qui sous-tend l'économie politique libérale.

L'économiste belge ne fait d'ailleurs pas mystère des sources germaniques de sa pensée. Il se réfère, citations précises de leurs textes à l'appui, aux "juristes philosophes de l'Allemagne" qui l'ont inspiré, de Fichte à Hegel, en passant par Krause et son disciple Ahrens. Il insiste particulièrement sur l'apport du fils de Fichte, Immanuel Fichte, dont le théisme spéculatif est fortement marqué par l'héritage hégélien[66].

---

64 Emile de LAVELEYE, *De la Propriété, op. cit.*, p. XXIII. Laveleye mentionne ici que cette thèse se réfère à celle d'Immanuel Fichte, le fils du célèbre philosophe allemand, dont il reparle plus loin.

65 *Ibid.*, p. XXIII.

66 *Ibid.*, p. 555-557. Sur Immanuel Fichte (1796-1879), voir Henri ARVON, *La Philosophie allemande,* Paris, Seghers, 1970, p. 60 et 72. Sur K. Ch. Krause (1781-1832), voir Emile BREHIER, *Histoire de la philosophie,* éd. Quadrige PUF, 1983, T. 3, p. 701-703. Le philosophe est présenté par Brehier comme "ni individualiste comme Fichte, ni étatiste comme Hegel : le droit se réfère pour lui à une collectivité déterminée, et il se

Dans cette perspective, la dualité de l'homme sur laquelle s'appuie Laveleye conduit à une conception de la société qui l'oppose clairement à celle de l'ultra-libéralisme. Cette dualité ouvre, en effet, sur un espace social lui-même dédoublé. D'une part celui de l'économie proprement dite, tissé par le rapport des hommes aux choses, qui est l'espace du travail, de la production et de la distribution des richesses. L'homme s'y présente comme un individu isolé, œuvrant pour ses fins propres et ses intérêts particuliers, et qui est lié aux autres par le marché. Mais à côté de cet espace économique, il en existe un autre, un espace sociopolitique où l'homme n'est plus réduit à l'*homo œconomicus*. En tant que "citoyen et membre de la société", c'est à présent l'universalité de l'individu qui s'exprime et est prise en compte. La socialité qui se déploie dans cette sphère est donc régulée par des "obligations diverses", au premier rang desquelles figurent les exigences juridiques et éthiques. Celles-ci sont par principe marquées du sceau de l'universalité. De sorte que cet espace constitutif de la cité, l'espace du droit et de l'éthique, tout en restant distinct de la sphère économique, *englobe* celle-ci et y fait prévaloir ses contraintes sur les intérêts particuliers.

On voit bien comment, à partir de cette conception de l'homme et de la société, Laveleye pourra construire une critique d'ensemble de l'économie politique ultra-libérale - en ce quelle est coupée de la morale, du droit et du politique - qui rejoindra, tout naturellement, celle des socialistes de la chaire. Il faut noter cependant que l'économiste belge ne récuse certes pas l'individualisme qui sous-tend la doctrine libérale. Mais il s'oppose à un individualisme abstrait et "absolu", qui réduit le lien social à celui du marché, et la fonction étatique à celle d'un simple garant de l'inégalité sociale qui en résulte.

---

définit l'ensemble des conditions qui rendent possible l'atteinte des buts de cette collectivité : dans sa plus grande généralité, il est donc le droit de Dieu (...) ; par là Krause ne distingue guère le droit de la morale ; mais il le soustrait complètement à l'arbitraire individuel". Ce sont là des conceptions que l'on retrouve clairement chez Laveleye. Par ailleurs, Brehier note que c'est son disciple Ahrens, éditeur de ses œuvres posthumes, qui a introduit la philosophie de Krause en Belgique, où elle est influente.

Mais dans l'immédiat, c'est sur la question de la propriété que s'affichent les différences. Laveleye se refuse à fonder la légitimité de celle-ci sur le travail, comme le font la plupart des économistes, au motif que se serait "la condamnation de toute notre organisation actuelle" où se côtoient des travailleurs misérables et des oisifs opulents[67]. A ses yeux, la propriété ressort du droit naturel, au sens où il s'agit d'un droit attaché à la nature même de l'homme ; c'est-à-dire d'abord qui lui assure les conditions de sa vie, et qui implique donc que tous les hommes ont droit à "une part du fonds productif[68]".

Or c'est précisément cette problématique qui autorise le professeur belge à porter sur l'évolution de la propriété un regard qui, contrairement à celui des libéraux, est véritablement historique. Car il ne s'agit plus de suivre la croissance d'une propriété individuelle, dont on fait l'hypothèse que la cellule embryonnaire existait dès l'origine des temps. De fait, en considérant que la propriété signifie la participation de chacun au fonds productif, et en distinguant ses aspects, individuels et sociaux, dont la combinaison détermine des formes réellement différenciées, Laveleye se donne les moyens de penser les structures premières de la propriété comme des *formes* sociales *autres*. Dans ce cadre en effet, la notion de "formes primitives de la propriété" prend sens ; parce que ces formes acquièrent, à travers ce qui fait tant leur diversité que leur unité, une consistance et une cohérence qui leur sont propres.

La chose est d'importance, car avec la construction de la notion elle-même, se trouvent réunies les conditions permettant d'étudier ces formes sous un angle qui est déjà celui de l'ethnologue. Tandis que s'ouvre, dans le même temps, la possibilité d'une histoire de la propriété qui en soit véritablement une, c'est-à-dire qui soit celle de l'enchaînement de *formes sociales* distinctes les unes des autres.

---

67 *Ibid.*, p. 549. On notera que cette critique ne débouche pas encore sur l'accusation de faire le jeu du socialisme.

68 *Ibid.*, p. 555-559.

Un regard d'ethnologue

L'originalité du livre de Laveleye réside donc d'abord là. Elle est dans cette perspective, radicalement neuve pour un économiste, et dans le point de vue comparatiste qui l'accompagne. Ces éléments aboutissent à mettre en évidence le caractère collectif des structures de la propriété, partout présent dans les temps primitifs. Car l'enquête de l'auteur est vaste. Elle le conduit du "mir" russe aux communautés rurales encore existantes de l'Inde et de Java. Avant que, remontant le temps, il n'explore les formes archaïques de la propriété durant l'Antiquité, la spécificité des communautés de la "Marke" des anciens Germains, puis les communautés de familles du Moyen Âge européen, ainsi que les traces qui en demeurent à l'époque moderne.

L'œuvre est celle d'un juriste et d'un historien, tout autant que d'un économiste. Mais elle situe également Laveleye aux confins de cette discipline, qui est en train de naître : l'ethnologie. Celle-ci se nourrit en effet, parmi d'autres apports, des recherches menées à partir des années 1860 par des juristes, comme lui, qui, en s'appuyant sur des études de droit comparé, cherchent à élucider les structures familiales et sociales des civilisations primitives[69]. Le professeur belge reprend et prolonge ces travaux. Il s'inspire aussi de *La Cité antique* (1864) de Fustel de Coulanges, comme des livres de G. L. Maurer sur la "Marke" germanique (1854-1856). Mais il est surtout proche du juriste anglais Sir Henry Maine. Professeur de droit à Cambridge, celui-ci publie en 1861 *Ancient Law*, un ouvrage qui posait les fondements du droit comparé, avant d'être envoyé en mission

---

69 Il est frappant de constater, durant les années 1860, la multiplication des travaux consacrés aux civilisations primitives. On citera ceux du juriste suisse J.J. Bachofen, *Das Muterrecht* (1861), du juriste écossais J. F. Mac Lennan, *Primitive Mariage* (1865), ou de l'anglais E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind* (1865), qui s'appuie notamment sur l'étude des civilisations indiennes d'Amérique. Cette brusque ouverture à des civilisations encore mal connues amène à repenser l'Antiquité classique dans une optique nouvelle, et sert de base à l'élaboration de schémas unilinéaires d'évolution commune à toutes les sociétés.

auprès du Gouverneur général de l' Inde, en 1862. Son séjour de plusieurs années dans ce pays lui a permis d'y étudier les systèmes de propriété collective traditionnels. Il y retrouve des caractères proches de ceux des communautés germaniques primitives ; ce qu'il expose à son retour dans *Village Communities in the East and West* (1871)[70].

Non seulement Laveleye utilise les études de H. Maine, mais il considère que ses propres recherches viennent parachever les siennes. Et cela en établissant de façon indiscutable que la propriété collective du sol a, chez *tous* les peuples, précédé la propriété individuelle. Ainsi écrira-t-il, en 1891, que c'est là "la thèse que nous avons défendu ensemble (avec H. Maine) depuis 1872, (et qui) est aujourd'hui très largement admise[71]".

---

70 Sur Henry Sumner Maine, voir Robert LÖWIE, *Histoire de l'ethnologie classique,* Payot, 1971, p. 50-53.

71 *Ibid.*, Préface à la 4ème éd. (1891), p. VIII , et p. 2 note 1 : les félicitations adressées par Maine à Laveleye. Dans cette préface, l'auteur revient sur les critiques suscitées par son ouvrage chez les historiens et les économistes. Parmi ces derniers, il cite Paul Leroy-Beaulieu, et Maurice Block ; celui-ci réfutant sa théorie de la propriété dans son livre *Les Progrès de la science économique*, en 1890. Mais il s'attarde davantage (p. VIII-IX) sur le débat qui l'a opposé à Fustel de Coulanges, de 1886 - année où celui-ci expose à l'Académie des sciences morales et politiques ses "Observations" sur l'œuvre de Laveleye - jusqu'à un article sur "Le problème des origines de la propriété foncière" publié en avril 1889, quelques mois avant sa mort.

En effet l'historien , dans *La Cité antique*, admettait que chez les anciens Germains "la terre n'appartenait à personne". Mais, s'étant consacré ensuite à l'étude de la formation du régime féodal, Fustel livre son dernier combat en refusant l'idée d'une propriété collective des premiers Germains, où il voit un avatar d'un "germanisme" dont il se méfie depuis 1870. Voir sur ce point François HARTOG, *Le XIXe siècle et l'histoire, Le cas Fustel de Coulanges*, Le Seuil, Coll. "Points histoire", 2001, p. 99-101.

Une théorie évolutionniste et chrétienne de l'histoire

De fait, cette théorie se retrouve en particulier dans le livre de Lewis H. Morgan publié en 1877, sous le titre éloquent de *Ancient Society, or Research in the Lines of human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*. Un ouvrage qui fera date parce qu'il donne une formulation particulièrement nette de la conception évolutionniste de l'humanité. Mais cette théorie de la propriété collective primitive est également partagée, faut-il le souligner, par Marx et Engels. En réalité, Marx était parvenu à des conclusions proches dès la fin des années 1850. Pour lui aussi, comme pour Maine et Laveleye, la découverte des structures agraires traditionnelles de l'Inde, ouvrant la voie à une lecture renouvelée de l'Antiquité classique, a joué un rôle considérable. L'examen de ses réflexions sur cette question, notamment dans les *Grundrisse* rédigés en 1857-1858, permet de s'en rendre compte. D'une part, en effet, cette documentation nouvelle pouvait être pensée dans le cadre théorique de sa conception de l'histoire ; une conception dont l'évolutionnisme, on l'a vu, était hérité / transformé à partir de celui de Hegel. Mais d'autre part, cet apport de données neuves lui donnait la possibilité d'affiner son schéma initial, et de l'étayer sur des analyses historiques concrètes ; ce en quoi les *Grundrisse* constituent un brouillon qui nourrira *Le Capital*[72].

---

72 Dès le début de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), Marx s'explique dans une note importante sur cette question. Faisant allusion au débat qui vient de s'ouvrir en 1858 sur l'origine du "mir" russe, il indique que "la propriété collective *primitive*" n'est pas spécifiquement russe, ni même slave. "C'est la forme primitive, écrit-il, dont on peut établir la présence chez les Romains, les Germains, les Celtes, mais dont on rencontre encore, aux Indes, tout un échantillonnage aux spécimens variés, bien qu'en partie à l'état de vestiges". Ces formes de propriété indiennes jouent, pour lui, un rôle de matrice. Car, en se dissolvant, elles "ont donné naissance à différentes formes de propriété. C'est ainsi que l'on peut, par exemple, déduire les différents types originaux de propriété privée à Rome et chez les Germains de différentes formes de propriété collective aux Indes" (p. 13, note 1). On

Il semble que le processus soit assez comparable, *mutatis mutandis*, pour Laveleye. Les faits nouveaux concernant la propriété primitive viennent s'intégrer dans une conception de l'histoire qui est, chez lui, avant tout une conception chrétienne. Et en y trouvant leur place, ils lui confèrent ce caractère évolutionniste propre à l'époque - qui veut que les peuples soient censés franchir, certes à des rythmes différents, la

---

notera donc que ce rapprochement entre les structures collectives en Inde et en Occident précède les travaux de H. Maine.

Marx et Engels se sont intéressés à l'Inde à partir de 1853, quand un âpre débat sur la législation à appliquer dans cette colonie agitait le parlement anglais, ce dont Marx a rendu compte dans plusieurs articles du *New York Daily Tribune*. Les études approfondies qu'il a entreprises à cette occasion sur ce pays le conduiront à élaborer le concept de "mode de production asiatique", qui figure dans la formule bien connue de la *Préface* de 1859 : "A grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique" (p. 5). Mais le terme renvoie à une recherche fondamentale menée dans un chapitre, devenu célèbre, des *Grundrisse*, consacré aux "formes antérieures à la production capitaliste" (*Formen*).

Dans ce texte, les structures primitives asiatiques, slaves et germaniques sont pensées comme le stade premier de l'évolution de l'humanité, celui de l'unité immédiate des communautés humaines avec les conditions de la production. Leur dissolution amorce le processus historique conduisant à l'émergence de l'individu et à la séparation des travailleurs d'avec les moyens de production, lesquels finissent par les dominer en tant que capital. Ces analyses conduisent ainsi Marx à préciser sa construction initiale, et à élaborer de façon historiquement plus concrète sa conception théorique de la genèse du capitalisme. Ce travail sous-tend donc *Le Capital*, et nourrit nombre des développements historiques de l'ouvrage. On notera, en particulier, les pages consacrées aux communautés indiennes traditionnelles, dont la lecture n'a pas pu échapper à Laveleye (*Le Capital*,T. 2, p. 46-48).

Les textes de Marx, ainsi que ceux d'Engels qui entourent sa publication, en 1884 , de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* se trouvent dans C.E.R.M., *Sur les sociétés précapitalistes*, préface de Maurice Godelier, Éd. sociales, Paris, 1970.

succession nécessaire des étapes qui les mènent tous, sur la voie d'un progrès assuré, de la "sauvagerie" à la "civilisation".

En tous cas l'évolutionnisme de Laveleye ne fait guère de doute. Ayant rencontré la propriété collective primitive de la terre chez divers peuples d'Asie, d'Europe et d'Afrique du Nord, il conclut, en effet, qu'on « doit y voir une phase nécessaire du développement des sociétés et une sorte de loi universelle présidant à l'évolution des formes de la propriété foncière[73] ». Il se situe donc d'emblée dans la perspective d'un développement identique, unilinéaire, des différents peuples, dont il souligne toutefois qu'ils ne marchent pas tous du même pas.

Comment rendre compte, dans ces conditions, de « cette loi du développement graduel » qui conduit à l'avènement de la propriété individuelle quiritaire ? La propriété foncière, inconnue lorsque les hommes vivaient de chasse et de cueillette, commence à poindre, sous la forme collective, avec les activités pastorales et agricoles. Laveleye note alors les lents progrès de l'individualisation de la propriété, puis ceux des méthodes d'agriculture. A son avis, en effet, « les procédés d'exploitation se sont modifiés à mesure que la propriété s'est dégagée de la communauté[74] ». Ainsi lorsqu'il conclut au « progrès parallèle de la propriété et de l'agriculture », faut-il comprendre que, bien qu'il envisage des interactions entre les deux domaines, le cadre juridique est néanmoins déterminant.

C'est ce qu'il confirme quand, se ralliant à l'opinion de H. Maine, il écrit que les études comparatistes visant à élucider « les origines du Droit » pourraient permettre bientôt de jeter un jour nouveau sur les phases primitives du développement de la civilisation. Car le système juridique est, pour lui, premier. Reflétant certes des nécessités économiques, le système juridique les combine avec « des idées de justice

---

73 Émile de LAVELEYE, *De la Propriété, op., cit.*, p.2. Le titre de ce premier chapitre est d'ailleurs significatif : « Évolution lente et partout identique de la propriété foncière ».

74 *Ibid.*, p. 5.

dérivant du sentiment moral et religieux », et façonne ainsi les institutions, dont celle de la propriété. Le raisonnement implique aussi que les contraintes économiques étant identiques, et le sentiment moral et religieux en tout lieu très semblable, parce que inné, les institutions se retrouvent « partout les mêmes[75] ».

L'histoire de la civilisation se structure donc ici autour de celle du droit, lui-même intimement lié aux aspirations morales et religieuses de l'humanité. Et l'on voit bien comment cette théorie évolutionniste s'intègre dans la conception chrétienne de l'histoire que professe Laveleye. L'articulation de ces deux aspects passe, en effet, par l'affirmation que la structure collective primitive est la concrétisation « d'un sentiment universel de justice instinctive[76] ». Évidemment, il ne s'agit encore là que d'un sentiment immédiat, qui n'est pas conscient de lui-même. Mais c'est lui qui inspire cette organisation, pour laquelle d'ailleurs Laveleye ne cache pas son admiration. Car l'élément social de la propriété primant sur son facteur individuel, chacun peut vivre de son travail ; de sorte que toute tendance à l'inégalité sociale se trouve enrayée[77].

Toutefois, une étape décisive est franchie lorsque ce sentiment primitif de justice se trouve approfondi et explicité avec l'émergence et le triomphe du christianisme. Le message évangélique de justice exige, en effet, d'abord que soit conféré à chaque individu la pleine dignité de la

---

75 *Ibid.*, p. 6 : « Les lois sont, non le produit arbitraire des volontés humaines, mais le résultat de certaines nécessités économiques d'une part, et de l'autre, de certaines idées de justice dérivant du sentiment moral et religieux. Ces nécessités, ces idées, ces sentiments, ont été très semblables et ont agi de la même façon sur les sociétés à une certaine époque de leur développement, en y présidant à l'établissement d'institutions partout les mêmes. Seulement toutes les races n'ont pas marché du même pas ».

76 *Ibid.*, p. XXIX.

77 *Ibid.*, p. XXIX.

personne humaine. C'est donc avec l'accession à la liberté des individus que progresse aussi l'individualisation de la propriété.

Cependant ce n'est là qu'une partie seulement de la parole chrétienne qui se trouve ainsi inscrite dans l'évolution humaine. Car dans ce monde d'individus libres, la consolidation de la propriété quiritaire a rompu l'équilibre. La propriété s'est dépouillée de sa fonction sociale, et elle n'a plus d'autre but que le bien-être de *l'individu*. « En allant trop loin dans cette direction, écrit Laveleye, on a ébranlé les lois de la société ». Si bien que l'inégalité sociale, et l'injustice qu'elle entraîne, n'ont plus de frein. Et elles ont pour résultat « la domination des classes supérieurs et l'asservissement plus ou moins complet du travailleur[78] ».

On sait quelles conséquences Laveleye tire de cette vision évolutionniste chrétienne de l'histoire. A ses yeux le caractère historique, plastique, de la propriété montre qu'elle peut encore se modifier. Et la chose est urgente, si l'on veut éviter le chaos social qui menace d'engloutir l'Europe. Mais il ne s'agir, comme il en sera accusé à tort, de revenir aux formes collectives primitives, ni d'ailleurs, il faut le souligner, de condamner la propriété privée. Pour lui, il faut faire droit à l'exigence de justice sociale proclamée par l 'Évangile. Et pour cela réformer, sans le bouleverser, le système actuel de propriété, en l'ouvrant à tous et à chacun des membres de la collectivité humaine, afin d'instituer « un ordre plus conforme à la justice et au christianisme[79] ».

Il est évidemment important de souligner que la conception de l'histoire de l'économiste belge n'est pas sans présenter une certaine analogie avec celle de Marx ; toutes deux étant marquées, à des titres divers, par le schéma hégélien. Pour les deux théoriciens, en effet, un rythme ternaire anime l'évolution de l'humanité. Dans son stade primitif, l'individu vit d'abord au sein de structures collectives. L'individualisation caractérise ensuite la deuxième phase, celle d'un progrès qui reste profondément imparfait, comme englué encore dans son contraire. Quant

---

78 *Ibid.*, p. XXIV et XXVI.

79 *Ibid.*, p. XXIX.

à la troisième étape, qui est à venir, elle est celle de l'assomption d'une société humaine où l'équilibre se fera entre l'individuel et le collectif. Il est vrai que cette scansion en trois moments est peu originale, puisqu'elle est le fait, dans ses grandes lignes, de beaucoup des doctrines du Progrès qui fleurissent au XIXe siècle ; et l'on peut songer ici, outre celle de Hegel lui-même, à celles de Saint-Simon, ou d'Auguste Comte entre autres.

Cependant, cette similitude ne doit bien sûr pas masquer l'opposition fondamentale de nos deux auteurs. Quand l'un voit le progrès de l'idée de justice façonner l'histoire de l'humanité, l'autre recherche dans la croissance des forces sociales de production le moteur de ce processus évolutif. Ce sont précisément ces différences qui vont passer au premier plan lorsque Laveleye, en 1876, rencontrera *Le Capital*.

Appréciations sur le socialisme

Mais nous n'en sommes pas encore là. Et il nous faut revenir sur les réformes qu'envisage Laveleye. Le principe, très modéré, en est d'élargir l'accès à la propriété, les modalités envisagées restant fort vagues[80]. Toutefois l'économiste justifie les modifications juridiques à apporter en ajoutant : "Il faut arriver à réaliser cette maxime supérieure de la justice : *A chacun suivant ses œuvres*, de sorte que la propriété soit réellement le résultat du travail, et que le bien-être de chacun soit en proportion du concours qu'il apporte à l'œuvre de la production[81]".

Derrière la réforme de la répartition du produit, une inspiration saint-simonienne semble ainsi se profiler. Et pourtant jamais, dans *La propriété,* Laveleye ne se revendique d'un quelconque socialisme. Le terme évoque, au contraire, pour lui la menace d'un ouragan prêt à se déchaîner. Les

---

80 *Ibid.*, p. 559-560. La "propriété légitime" que la société doit garantir à chacun, explique-t-il, peut être un lot de terre, mais aussi bien "un instrument de travail, une part dans une grande entreprise industrielle ou une profession". L'éducation, et une forme d'actionnariat ouvrier semblent donc parmi les remèdes possibles.

81 *Ibid.,* p. XXI.

progrès du socialisme lui font peur, surtout en Allemagne. Le socialisme dans ce pays, note-t-il, se répand partout, "il pénètre de ses idées les masses ouvrières ; et même, chose plus grave, les professeurs d'économie politique deviennent des *Katheder Socialisten*[82]". La formule, avec le recul, fait sourire. Elle témoigne de ce que Laveleye, en 1873, connaît encore sans doute mal la nouvelle école. Mais il est évident que ses propres tendances réformistes, son souci éthique, ainsi que sa conception et sa méthode historiques ne pouvaient que l'en rapprocher rapidement. Et par là transformer le regard qu'il porte sur le socialisme lui-même.

De fait, l'affirmation du socialisme de la chaire est l'occasion de son adhésion à ce qu'il considère dès lors comme une forme de socialisme[83]. Son ralliement à la nouvelle école, qui est effectif en 1875, va donc le conduire à une approche neuve de la doctrine dans son ensemble. Dans la longue étude sur "Les progrès du socialisme", rédigée en 1881, et qui sert d'introduction à son *Socialisme contemporain*, l'économiste fait ressortir la complexité du mouvement, dans lequel il inclut désormais le socialisme de la chaire. Le socialisme, en effet, né des valeurs chrétiennes et porteur des aspirations au progrès de l'humanité, se développe en réponse aux injustices de la société actuelle et à ses blocages. Mais il risque – et il faut lire ici sa peur du socialisme révolutionnaire, marxiste – d'engloutir la société ainsi que la démocratie dans les affres d'une insurrection sanglante . A moins cependant, insiste-t-il, que le « socialisme d'État » et le « christianisme social » ne parviennent à faire inscrire dans les lois et dans la vie économique les principes de la justice sociale[84]. C'est là tracer *au sein même du socialisme* une claire ligne de démarcation, entre un courant destructeur qu'il combat avec énergie, et un autre, pacifique et chrétien, qui porte ses espoirs.

---

82 *Ibid.*, p. XIX.

83 Son biographe confirme que Laveleye se revendiquait du socialisme : " Camille Huysmans, qui fut son élève, note-t-il, a plusieurs fois affirmé : " Il se disait socialiste " " . Voir Paul LAMBERT, *op., cit.*, p. 536.

84 Émile de LAVELEYE, *Socialisme contemporain, op. cit.*, p. LII.

On est donc loin de l'appréciation globale seulement négative que le professeur belge portait en 1873 sur le socialisme. C'est que, dans l'intervalle, il aura conforté ses convictions, favorables au socialisme très modéré des économistes allemands, d'une part en approfondissant, en contraste, sa connaissance de Marx. Mais aussi en se lançant dans un dur combat contre l'ultra-libéralisme français, dont le naturalisme dogmatique ne peut que bloquer les réformes indispensables, dont dépend, pour lui, la survie même de la société.

CHAPITRE VII **135**

L'ÉMERGENCE DU SOCIALISME DE LA CHAIRE **135**

1 - Le défi du socialisme de la chaire **137**
La formation de la "nouvelle école" 137
La résonance de la scission, en France 141

2 - Les premières réactions des économistes français **143**
Le compte-rendu du congrès d'Eisenach dans le *Journal* 143
Un débat houleux à la Société d'économie politique 148

3 - La position de Maurice Block en 1874 ..... **150**
Une réflexion comparatiste 151
Redéfinition de l'économie politique et du socialisme 154
Marx, comme garant involontaire des "vérités économiques" 157

4 - Émile de Laveleye entre en scène 160
Un intellectuel européen 161
Évangile et socialisme 164

5 - *De la Propriété et de ses formes primitives* 166
La doctrine ultra-libérale de la propriété 168
La conception de l'homme et de la société de Laveleye 170
Un regard d'ethnologue 173
Une théorie évolutionniste et chrétienne de l'histoire 175
Appréciations sur le socialisme 180

CHAPITRE VIII

LE DEBAT HISTORISME - NATURALISME

Jusqu'en 1875, les économistes français ne connaissent les socialistes de la chaire qu'à travers la présentation qu'en fournit Maurice Block. Et celle-ci, nous l'avons vue, est très partielle, puisque toute référence à la " méthode historique " en a été gommée. Or il faut également remarquer qu'aucun texte des économistes allemands n'a été traduit dans le *Journal des Économistes*. Aucun d'ailleurs ne le sera tout au long de cette grave controverse. Il est clair que la revue ne veut pas risquer de servir de tribune aux dissidents. Si l'article de Laveleye – publié en juillet dans la *Revue des Deux Mondes*, plus ouverte et plus " libérale ", si l'on n'ose dire, en la circonstance – fait sensation, c'est d'abord qu'il offre une vision inédite, beaucoup plus ample, de la nouvelle école. En fait, il modifie la donne, et engage le débat de fond, celui de l'historisme contre le naturalisme.

1 – Le manifeste de Laveleye

La "défection de M. de Laveleye "

Mais il est une autre raison qui explique la surprise, désagréable, des économistes français. Elle tient à l'auteur de l'article, que l'on n'imaginait pas en porte-drapeau des thèses allemandes. Certes Laveleye a fait

paraître dans la *Revue des Deux Mondes* en 1872-1873 trois articles sur " les formes primitives de la propriété ", tirés de son livre. Mais la publication de *La Propriété* en 1873, en Belgique, n'a pas été remarquée par les économistes parisiens. Il faudra attendre la deuxième édition en 1877, dans un tout autre contexte, et chez un éditeur français, pour que l'ouvrage suscite des polémiques. On comprend donc que la prise de position de son auteur, qui est francophone – au moment où des économistes italiens, anglais puis danois rejoignent les Allemands – ait été perçue comme une véritable " défection ", selon l'expression d'un membre de la Société d'économie politique[1].

Le titre de l'article et sa typographie – " Les tendances nouvelles de l'ÉCONOMIE POLITIQUE et du socialisme " - disent assez que, sur un point au moins, Laveleye est d'accord avec Block : les socialistes de la chaire sont des économistes. Toutefois c'est là aussi que commence le différend. Block évoquait un " schisme ", alors que Laveleye, en Protestant militant, suggère un mouvement de l'ampleur de la Réforme ; un mouvement de lutte contre une économie " orthodoxe " qui, "comme l'Église de Rome ", a son " credo ", et ses "dogmes " poussiéreux. D'ailleurs, continue l'auteur, les socialistes de la chaire sont des savants renommés, et l'on assiste à " une évolution scientifique très sérieuse " débouchant sur " une économie nouvelle (qui) comprend autrement que l'ancienne le fondement, la méthode, la mission et les conclusions de la science[2] ". Voilà donc le cadre de la discussion tracé. Là où Block ne voulait voir qu'un désaccord sur l'application de principes censés être acceptés par tous, Laveleye va montrer qu'il s'agit de deux conceptions de la science économique qui s'opposent sur tous les plans.

Le professeur belge se fait donc d'abord le porte-parole de la nouvelle école, et expose les critiques qu'elle adresse à " l'école de

---

1 H. C. MAIFER, " Lettre " à la rédaction, *JDE*, 4O (118), oct. 1875, p. 149. L'auteur évoque " la houle soulevée au sein de l'orthodoxie économique par ce qu'on a nommé la défection de M. de Laveleye ".

2 Émile de LAVELEYE, " Les tendances nouvelles de l'économie politique et du socialisme ", *RDM*, 15 juillet 1875, p. 445-446.

Manchester ". La première est fondamentale. Elle vise la conception de l'homme poursuivant " partout et toujours son intérêt privé ", à la recherche de " l'utile ". Et elle lui oppose celle d'un être moral, dont l'action répond à des notions historiquement différenciées du droit, de l'éthique et de la justice[3]. C'est pourquoi le recours à l'histoire, à " la méthode historique et réaliste ", s'impose, au lieu de la méthode déductive. Le second point d'achoppement n'est autre que la théorie de Bastiat, qui veut que l'harmonie résulte du libre jeu des égoïsmes individuels. En réalité, c'est sur l'antagonisme qu'il débouche, si la morale d'abord, puis l'État ne sont pas là pour " réprimer " l'égoïsme. Il s'en suit donc que l'État, qui est " le plus puissant agent de civilisation et de progrès ", doit intervenir en matière économique et sociale sans crainte, mais non sans circonspection[4]. En effet, l'auteur insiste sur le fait que, face à la gravité de la question sociale, la nouvelle école récuse " le socialisme, qui vise à un changement radical de l'ordre social " ; tout comme elle refuse l'économie orthodoxe, qui prétend que les choses se régleront d'elles-mêmes " par l'action des lois naturelles[5] ". Il s'agit donc, conclut-il, d'engager des réformes inspirées par " le sentiment du juste et la charité chrétienne[6] ".

Le lecteur attentif pouvait déjà déceler dans ce tableau d'ensemble de la nouvelle doctrine – et notamment dans la perspective historique qui l'anime – tout autre chose que la vision qu'en proposait Maurice Block. Mais Laveleye ne s'arrête pas là. Sous le prétexte de " démêler ce qu'il y a de vrai " dans cette conception, la partie centrale de son article est consacrée à une réfutation véhémente de la position de Block. Certes le nom de celui-ci n'est jamais prononcé. Mais c'est bien lui qui est visé, de façon transparente, dès lors que l'économiste belge s'engage dans une critique incisive de la différenciation entre "l'art" et la "science pure", et de la problématique naturaliste qui la sous-tend.

---

3 *Ibid.*, p. 448.

4 *Ibid.*, p. 449-450.

5 *Ibid.*, p. 450

6 *Ibid.*, p. 451.

Une critique épistémologique et philosophique

On se souvient que Maurice Block, s'inspirant implicitement de Rossi, avait en effet introduit cette différenciation dès 1873, dans le but de rappeler aux contestataires le respect indiscutable dû aux "vérités économiques". Celles-ci, il le répète constamment, sont l'ossature de l'économie politique, qui se définit elle-même comme une science d'observation. Car c'est par l'observation que l'on dégage ces principes fondamentaux, ces lois économiques immuables parce que naturelles. L'observation conduit ainsi aux vérités, incontestables, qui structurent la "science pure", tandis qu'une marge de manœuvre demeure quant à leur application qui, elle, ne relève que de l'art.

Laveleye fait donc lui aussi retour à Rossi. Mais c'est pour démontrer que la distinction de la science et de l'art implique une conception réductrice de l'économie politique, qui correspond, en fait, à une erreur épistémologique. Rossi, puis Coquelin, le co-éditeur du classique *Dictionnaire de l'économie politique,* sont très clairs, explique-t-il, sur la fonction de l'économie politique : "Observer et décrire les phénomènes réels, voilà la science. Elle ne conseille, ne prescrit, ne dirige rien[7]". Toutefois, dès lors que l'on prétend faire ainsi de l'économie politique "une science d'observation comme l'histoire naturelle", on s'expose à de graves difficultés. L'exemple de Bastiat en est la meilleure illustration. Il limite lui aussi l'économie politique à n'être qu'une "science purement descriptive", qui, selon ses propres termes, "n'impose rien, ne conseille rien ; elle décrit comment la richesse se produit et se distribue, de même que la physiologie décrit le jeu de nos organes[8]". Mais alors comment peut-on justifier, au nom d'une telle science, la lutte contre le protectionnisme ? Il est évident, constate l'auteur, que la propagande active pour le libre-échange menée par Bastiat contredit sa propre définition de la science[9].

---

7 *Ibid.*, p. 452, citation de Ch. Coquelin.

8 *Ibid.*, p. 454.

9 *Ibid.*, p. 455.

Le bien-fondé de ce combat pour la liberté économique vient donc à l'appui de la thèse de Laveleye. Réduire l'économie politique à n'être qu'une science d'observation et de description, voire une science exacte, et prétendre y trouver "des lois fixes, immuables, comme celles qui gouvernent l'univers physique[10]", c'est faire fausse route.

L'économie politique est, au contraire, une science morale. Avec la philosophie, le droit et la politique, elle est à ranger parmi cette troisième catégorie – les sciences morales et politiques. Celles-ci n'ont pas pour objet le monde naturel, mais elles s'occupent "des idées, des actes de l'homme et des créations de sa volonté, - les institutions, les lois, le culte[11]". Et c'est précisément parce que l'homme – qui pense et agit – est leur objet, que ces sciences ne peuvent se borner "à décrire ce qui est, elles disent aussi ce qui doit être[12]". Or tel est bien le cas de l'économie politique, dont la mission, au-delà de la description, vise surtout à montrer "comment les hommes doivent s'organiser" ; comment il est possible de modifier la production et la distribution des richesses, afin d'améliorer l' aisance de la société[13].

Science naturelle, ou science morale : l'opposition est donc radicale entre ces deux conceptions de l'économie politique. D'autant que pour rendre compte complètement de cette différence, on est renvoyé à un fondement plus profond, d'ordre philosophique. En conséquence, c'est sur ce registre que Laveleye va porter maintenant la discussion. Il souligne d'abord à quel point les objets de ces deux classes de sciences s'excluent l'un l'autre. Les sciences naturelles ont affaire à des "forces fatales que nous ne pouvons que constater, non modifier". Alors que les sciences morales, y compris l'économie politique, étudient des "faits humains,

---

10 *Ibid.*, p. 453. Laveleye consacre un paragraphe à la critique des méthodes mathématiques de Walras et Jevons, qui lui semblent incompatibles avec la complexité des phénomènes économiques ; lesquels"sont soumis à une infinité d'influences diverses et variables qu'on ne peut représenter par des chiffres".

11 *Ibid.*, p. 453.

12 *Ibid.*, p. 455.

13 *Ibid.*, p. 456.

résultats de notre libre-arbitre, que nous pouvons changer de façon à les rendre plus conformes à ce qu'exigent la justice, le devoir et notre bien-être[14]". Il existe donc d'un côté, un monde de la nature, dominé par la fatalité d'un jeu de forces qui s'impose à l'homme ; de l'autre, une sphère de l'humain, façonnée par la liberté de l'homme, et qui, pour cette raison, demeure ouverte à l'efficace de ses actes. Cette opposition d'un univers naturel où règne une nécessité inéluctable, et d'un monde de l'homme qui est celui de la liberté, rappelle évidemment les sources allemandes, et notamment hégéliennes, de la philosophie de Laveleye que nous avions notées. C'est en tous cas dans cet antagonisme de la "fatalité" naturelle et de la liberté humaine, que s'enracine sa critique épistémologique de l'économie politique orthodoxe.

Car celle-ci, loin de distinguer ces deux sphères, brouille les repères en considérant, avec Adam Smith, que "les faits sociaux sont réglés par des lois naturelles qui, sans les vices des institutions, conduiraient les hommes au bonheur[15]". En fait, on a là une philosophie qui postule "la bonté native de l'homme", et "la perfection de la nature", de l'ordre naturel. Et ce "dogme fondamental", explique l'auteur, nous vient de très loin. Issu de la philosophie grecque, il s'est transmis par les juristes romains, puis la Renaissance ; avant de se déployer, encouragé par le grand souffle de liberté religieuse et civile de la Réforme, en cette doctrine qui réclame l'abolition des institutions humaines iniques, "pour en revenir à un ordre meilleur qu'on appela le droit naturel, la liberté naturelle, le code de la nature[16]". De ces idées sont nées le programme des réformes économiques des physiocrates en France, et d'Adam Smith en Angleterre, comme celui des réformes politiques de la Révolution française. Laveleye convoque alors Rousseau et Leibniz, les grands hérauts de cet optimisme naturaliste qu'il refuse[17].

---

14 *Ibid.*, p. 456.

15 *Ibid.*, p. 457.

16 *Ibid.*, p. 458.

17 *Ibid.*, p. 458. Il évoque aussi Fourier qui, avec son libre jeu des passions, développe jusqu'au bout cette logique de "la liberté naturelle, du règne de la nature".

C'est donc à tout un système philosophique que s'adossent les économistes, quand ils proclament que leur science ne consiste qu'à constater des lois naturelles qui mènent d'elles-mêmes à l'harmonie providentielle de la société ; rendant par là impossible, comme l'affirme l'un de leurs représentants, "de substituer leurs propres conceptions à celles de la sagesse divine[18]".

Mais face à ces envolées lyriques du libéralisme, le verdict du professeur belge tombe, sèchement : "C'est là, commente-t-il, une idée vide de sens, qui ne correspond à rien de réel, et qui est en opposition radicale avec le christianisme et avec les faits[19]".

L'histoire contre les lois naturelles

La critique du Chrétien, qui doit admettre la présence du mal dans l'homme, viendra plus tard. Pour le moment, l'économiste se préoccupe des "faits", et il ironise : "Je cherche ces "lois naturelles" dont on parle toujours, et je ne les découvre pas[20]". Où sont-elles donc en vigueur ? Est-ce dans la propriété collective des tribus primitives, dans le système de l'esclavage antique, ou dans celui de la féodalité médiévale ? Est-ce dans le "mir" russe, ou bien dans les ateliers modernes, peuplés d'ouvriers rivés aux mouvements de la machine à vapeur ? En réalité, les lois qui règlent la production et la distribution des richesses varient, parce que l'homme est un "être perfectible".

C'est, à l'évidence, l'auteur de *La Propriété* qui s'exprime maintenant. Il expose sa conception de l'homme et de son histoire, qui nous est familière mais qui ne l'était pas pour ses lecteurs français. "Sous l'empire d'idées nouvelles de justice, écrit-il, et de certaines nécessités

---

18 *Ibid.*, p. 459. La citation est d'Hippolyte Passy, "l'un des plus éminents et des moins systématiques des économistes contemporains" glisse malicieusement Laveleye.

19 *Ibid.*, p. 459.

20 *Ibid.*, p. 459.

économiques, toutes les institutions sociales se sont modifiées, et il est probable qu'elles se modifieront encore. Il ne doit pas être interdit de chercher à les améliorer si on les croit imparfaites[21]". La perspective dans laquelle se situe Laveleye est bien celle du progrès des idées morales qui, combiné aux contraintes économiques, conduit à la transformation continue des systèmes juridiques, en vue d'accroître la richesse et l'équité de la société.

Mais dans cette optique, c'est toute la problématique naturaliste du libéralisme qui est ébranlée. Les économistes, poursuit en effet Laveleye, "oublient que la base de tout régime économique chez les peuples civilisés, ce sont des lois faites par les législateurs". Le rôle de l'État, et des lois qu'il institue, est de garantir que chacun jouisse, dans la justice et la paix, du fruit de son travail. Le refuser, c'est retomber sous l'empire de la force brute, dans la lutte sans merci pour la vie qui dresse chaque espèce animale contre l'autre. S'en prenant directement aux libéraux, il ajoute :

> "Ceux qui invoquent sans cesse les lois naturelles et qui repoussent ce qu'ils appellent les organisations artificielles, oublient que le régime des pays civilisés est le résultat de l'art politique et économique, et que le régime naturel est celui des tribus sauvages. Là en effet règne la loi de Darwin, comme parmi les espèces animales[22]".

La formule est brillante, et vise au cœur de la conception fondamentale du libéralisme. Le naturalisme – et son antithèse, "l'artificialisme" – renvoient à l'idéal rousseauiste d'un "code de la nature", qui n'est qu'une dangereuse illusion. Laveleye lui oppose sa propre vision, sans doute inspirée de Hobbes, mais façonnée surtout par ses convictions évolutionnistes. Pour lui, la civilisation consiste "dans la lutte contre la nature". Elle est, dans son principe même, l'invention permanente de "moyens artificiels" – perfectionnement des outils, de l'art de guérir, ou de celui de gouverner – qui améliorent la vie humaine. La marche progressive de la civilisation réside essentiellement dans le combat contre

---

21 *Ibid.*, p. 460.

22 *Ibid.*, p. 461.

la nature, parce qu'elle est ce long travail "de la morale, de la religion et des lois" qui dompte et transforme cet "animal égoïste", cette "bête sauvage" qu'est l'homme à l'état de nature ; et qui conduit de la sorte au "perfectionnement des sociétés humaines[23]". L'histoire, l'histoire de la civilisation humaine, témoigne donc contre la doctrine des lois naturelles[24].

Le "socialisme scientifique" prend appui sur les lois naturelles

Ayant ainsi guerroyé contre le naturalisme libéral à partir de sa propre perspective philosophique et historique, l'économiste belge aborde la dernière partie de son article en soulignant l'antagonisme de l'économie politique orthodoxe et du christianisme. L'optimisme du libéralisme, pour qui l'homme est bon par nature, se trouve "en opposition avec le principe fondamental du christianisme[25]". Pour ce dernier, l'homme est "foncièrement" mauvais. Le mal existe en nous, et dans l'histoire. Et il doit être combattu sans relâche, par l'établissement de lois plus justes.

Le fondement ultime de la théorie des lois naturelles une fois atteint, l'auteur revient sur les conséquences de la doctrine, tout en prolongeant l'énumération de ses points d'accord avec les socialistes de la chaire. Il déplore la stérilité d'une science économique qui s'est coupée de

---

23 *Ibid.*, p. 461.

24 Et cela même quand il s'agit d'affronter la nécessité naturelle la plus puissante : la faim. "En économie politique, je ne découvre qu'une seule loi naturelle, semble convenir Laveleye, c'est que l'homme pour vivre doit se nourrir". Mais il fait aussitôt remarquer que les réponses à une telle contrainte naturelle ont évolué historiquement ; et que si l'on songe aux premières d'entre elles, l'esclavage ou le servage, il serait déraisonnable de les proclamer "immuables, seules conformes à l'ordre naturel" (p. 461-462).

25 *Ibid.*, p. 462.

la politique, de la morale, du droit et de la religion. Il reprend également à son compte les reproches de la nouvelle école à l'encontre des "formules abstraites", démenties par les faits, qu'affectionnent les économistes orthodoxes[26]. De même qu'il approuve et justifie la position des socialistes de la chaire sur l'intervention de l'État.

Mais ce sur quoi Laveleye tient surtout à insister, en conclusion de son article, c'est "l'incontestable mérite" dont font preuve les nouveaux économistes quant à la question sociale. Les successeurs de Bastiat, en partant de l'harmonie naturelle des intérêts, ne peuvent que nier l'existence même du problème. La nouvelle école, à l'inverse, sait l'aborder en combinant "un vrai sentiment de charité chrétienne", avec "un esprit rigoureusement scientifique". En se fondant ainsi sur les statistiques et sur l'histoire, elle se préserve de tomber dans "l'utopie". Une utopie qu'elle combat au contraire pas à pas, en "distinguant avec soin les réformes possibles de celles qui ne le sont pas[27]". Et c'est pourquoi, affirme Laveleye, les nouveaux économistes sont

> "beaucoup mieux armés que l'école de Bastiat pour combattre le socialisme scientifique actuel, qui s'appuie précisément sur les formules abstraites et les "lois économiques naturelles" pour battre en brèche l'ordre social et pour en demander la reconstitution intégrale[28]".

Que Marx et Lassalle soient ici directement visés n'est pas douteux, d'autant que l'auteur évoque aussitôt, avec une tonalité très religieuse, "la mission de salut" qui incombe à l'économie politique, face au danger qui résulte "des formes nouvelles et du développement rapide qu'a pris récemment le socialisme, surtout en Allemagne[29]". Le propos de

---

26 *Ibid.*, p. 464. L'exemple pris est celui de Ricardo, et de son "dogme (…) que les salaires tendent à se niveler de même que les profits".

27 *Ibid.*, p. 467-468.

28 *Ibid.*, p. 468.

29 *Ibid.*, p. 468.

l'économiste belge est donc particulièrement intéressant pour nous. Et d'abord parce que c'est la première fois, à notre connaissance, qu'il s'exprime sur Marx ; la première fois également qu'est employé à l'endroit de celui-ci le terme de "socialisme scientifique". On voit bien ce qui, aux yeux de Laveleye, justifie une telle expression. La spécificité du théoricien allemand réside précisément, pour lui, dans le fait qu'il prend appui sur la science économique, et que – en profitant de ses erreurs, qui sont celles de l'économie politique orthodoxe – il l'utilise pour condamner la société existante.

Mais l'on ne peut aussi s'empêcher de penser que cette remarque finale, incisive, de Laveleye accusant les économistes libéraux d'impuissance dans la lutte anti-socialiste, est une réponse directe et calculée à l'argumentation de Maurice Block. Celui-ci affirmait que le combat de Marx contre les "lois économiques" venait conforter leur vérité, celle du naturalisme libéral. L'économiste belge lui réplique que c'est, au contraire, dans cette conception naturaliste – et dans le "fatalisme"qu'elle implique – que Marx puise ses munitions pour subvertir l'ordre social. Ce qui signifie que l'économie politique orthodoxe fait le jeu du socialisme.

Marx se trouve donc ainsi requis, on le voit, des deux côtés ; pour la défense comme pour l'attaque des "lois naturelles". Il est clairement embauché, instrumentalisé, dans un combat qui n'est pas le sien ; à défaut, pour le moment, d'être lui-même au centre des débats.

2 – Les économistes français sur la défensive

En fait Laveleye a bien atteint son objectif. Le caractère approfondi, et polémique à la fois, de son discours oblige les économistes français à ne plus se contenter d'anathèmes. Mais ceux-ci étant maintenant mieux informés des positions de l'adversaire, leur embarras s'accroît. C'est que le texte du professeur belge renvoie à de vieux débats sur la nature de l'économie politique qui, dans les années 1850-1860, ont divisé les économistes, et qu'il tranche maintenant par une condamnation radicale des lois naturelles. L'attaque frontale contre leur credo va donc induire

d'abord, chez les libéraux français, un désarroi marqué[30]. Leur position défensive est évidente, et des divergences notables apparaissent dans leurs rangs. Mais l'on remarquera surtout que la discussion qui s'instaure esquive soigneusement, dans un premier temps, toute allusion à la question centrale de l'historisme de Laveleye.

Une réaction d'humeur

Le premier à monter au créneau est Henri Baudrillart. Il le fait très vite, et visiblement sous le coup d'un violent mouvement d'humeur. Laveleye avait pourtant discrètement souligné, dans son texte, ses mérites de précurseur sur la question des rapports de l'économie politique et de la morale. Et c'est bien ce qui, sans doute, explique la vigueur de sa réaction. Car il n'est pas, il le dit lui-même, de ces " orthodoxes absolus " que vise l'article. Depuis les années 1860 en effet, nous l'avons signalé, il a développé un libéralisme plus modéré que celui de bien d'autres. Il s'est notamment montré soucieux d'élargir quelque peu la sphère d'intervention de l'État, et surtout de concilier la science économique et la morale chrétienne. C'est ainsi qu'il s'est élevé naguère contre l'abstraction d'un Ricardo ou d'un Rossi conduisant à ce que l'homme, écrivait-il en soit "réduit à n'être si je puis dire, qu'un être économique qui disparaît comme être moral[31] ". Mais aujourd'hui la position de Laveleye, attestant précisément de cette contradiction pour construire une "nouvelle économie " en rupture avec un libéralisme auquel Baudrillart est fondamentalement attaché, lui paraît insupportable.

---

30 L'économiste Henri DAMETH, dans un article consacré en 1877 à la réfutation du socialisme de la chaire, écrit que le texte de Laveleye " suscita, au sein de l'école française, une assez vive émotion et y provoqua avec l'auteur une discussion dont le socialisme de la chaire ne sortit pas très glorieusement " ; cette dernière appréciation reflétant, évidemment, l'engagement personnel de l'économiste libéral. " Les nouvelles doctrines économiques désignées sous le titre de Socialisme de la chaire ", *JDE*, 48 (143), nov. 1877, p. 195.

31 Henri BAUDRILLART, " De la méthode en économie politique ", *JDE*, janvier 1866, p. 14. Cité dans Yves BRETON, " Les économistes français et les questions de méthode ", *L'Économie politique en France au XIXe siècle, op. cit.,* p. 404.

Il ne peut s'agir pour l'économiste français, comme l'affirme le titre de son article, que "D'une soi-disant nouvelle économie politique ", qui signe, en réalité, " l'arrêt de mort " de cette science, en répudiant tous ses principes[32]. Face à une attaque aussi radicale, dont il ne comprend pas qu'elle puisse venir d'un " écrivain éminent de l'école libérale ", Baudrillart se sent donc le devoir de défendre " la valeur scientifique de l'économie politique[33] ". Ses arguments pour justifier le " laisser-faire " et l'harmonie des intérêts n'ont rien d'originaux. Mais l'on notera que l'auteur ne se hasarde sur le terrain historique que pour accuser Laveleye d'un relativisme, qui légitimerait " comme s'équivalant tous les faits les plus contraires : propriété individuelle et propriété collective, esclavage et travail libre[34] " ; ou bien pour affirmer que la situation des "peuples plus ou moins enfants ", des "peuples mineurs ", sort du cadre de l'économie politique. Car, conclut-il péremptoirement, " l'économie politique ne légifère pas pour les brutes des forêts[35] ". Dans ces conditions, la question des " lois naturelles ", si elle n'est pas éludée, se trouve rapidement expédiée. Refuser que " les faits sociaux soient réglés par des lois naturelles " revient tout simplement à douter des capacités de l'esprit humain[36].

---

32 Henri BAUDRILLART, " D'une soi-disant nouvelle économie politique. A propos d'un récent article de la *Revue des Deux Mondes* ", *JDE*, 39 (116), août 1875, p. 185. L'auteur ajoute que l'on sort désormais du cadre " d'une querelle de famille " (p. 186). Mais s'il note que parmi les " écrivains étrangers " dont s'inspire Laveleye, " " beaucoup respirent une forte odeur de socialisme ", à aucun moment il n'accuse le professeur belge de faire le jeu du socialisme.

33 *Ibid*., p. 186.

34 *Ibid.,* p. 188.

35 *Ibid*., p. 187.

36 *Ibid*., p. 189. Par ailleurs, H. Baudrillart a été particulièrement choqué, en tant que catholique ardent, par l'antagonisme affirmé par Laveleye entre christianisme et économie politique. Il y répond avec véhémence en soulignant que la confiance dans

De cette première réaction au " manifeste " de Laveleye, il ressort donc surtout que la problématique de celui-ci n'est pas appréhendée, par son contradicteur, dans sa cohérence propre. Certes Baudrillart perçoit bien qu'il s'agit d'une mise en cause radicale du libéralisme français. Mais c'est précisément pourquoi il évite d'entrer dans la logique du professeur belge, et se contente de réaffirmer les dogmes traditionnels. Comme s'il espérait encore convaincre celui que, à la fin de son article, il reconnaît malgré tout comme un économiste, un écrivain " qu'à tant d'égards nous avons droit de considérer comme un des nôtres[37] ".

Flottements idéologiques à la Société d'économie politique

Le même souci d'atténuer les choses se retrouve lorsque, le mois suivant, la Société d'économie politique discute de « la prétendue économie politique nouvelle », et cela dans le cadre d'un débat sur le thème éprouvé de l'économie *pure* et *appliquée*[38]. Le fait que la Société ait recours à la problématique inaugurée par Maurice Block en janvier 1873, dans son compte-rendu du congrès d'Eisenach, témoigne bien du désir des économistes d'esquiver à nouveau le débat de fond soulevé par l'historisme de Laveleye. On notera par ailleurs qu'à cette réunion sont absents les ténors de la Société : J. Garnier, M. Block, ou encore Courcelle-Seneuil, particulièrement attaché à la distinction des deux aspects de l'économie politique et qui avait proposé le sujet à la discussion.

---

le caractère "perfectible " de l'homme délimite, au contraire, un terrain d'entente entre la science économique et la religion.

37 *Ibid.*, p. 190.

38 SEP, Réunion du 6 septembre 1875. *JDE*, 39 (117), sept. 1875, p. 427. En août, la SEP avait déjà abordé brièvement « Les prétentions d'une soi-disant nouvelle économie politique », à propos des économistes italiens dissidents, *JDE*, 39 (116), août 1875, p. 279. Une autre réunion leur sera consacrée en décembre : SEP, « L'intervention de l'État et les économistes italiens », *JDE*, 40 (120), déc. 1875, p. 474.

Dans ces conditions, un flottement certain se fait jour dans l'assistance. Les avis divergent d'abord sur les « néo-économistes », le néologisme lui-même étant entériné. Arthur Mangin, l'acerbe chroniqueur de *L'Économiste français*, est le seul à prétendre qu'ils « tournent le dos à la science pour se rapprocher des rêveries socialistes » ; alors qu'un autre participant prend la défense des économistes italiens dissidents, dont il garantit qu'ils n'ont pas rompu avec le libéralisme[39]. Mais l'unité de vue n'est pas plus solide sur la nature de la science économique, son lien avec la morale et avec la politique, sans parler de la sempiternelle question de l'intervention de l'État.

Villiaumé va jusqu'à affirmer que « l'économie est *soumise* à la politique et à la morale[40] » ; ce qui le rapproche dangereusement de la dissidence. Quant au président de séance, Foucher de Careil, il en vient en résumant la discussion à exposer une position hautement hétérodoxe. Il commence certes par expliquer que l'économie politique fait partie « des sciences expérimentales », ce qui signifie qu'elle s'est affranchie de toute métaphysique et de tout dogmatisme. Mais il en déduit qu'elle est, de ce fait « la science du contingent et du relatif[41] ».

On s'attend évidemment à ce que l'économiste, muni de cette étonnante définition, fasse preuve d'indulgence envers son collègue belge. Mais il va bien au-delà. Alors que l'année précédente, Foucher de Careil voyait dans les socialistes de la chaire rien moins que les continuateurs de Lassalle, il affirme maintenant, à propos de Laveleye :

---

39 *Ibid.*, p. 428-429.

40 *Ibid.*, p.434 (c'est nous qui soulignons). On se rappelle qu'en 1874 Villiaumé considérait, au contraire, les économistes allemands comme des socialistes subversifs.

41 *Ibid.*, p. 436.

> « Sa boutade humoristique contre les principes de l'économie politique ne doit pas être prise dans le sens de schisme et de séparation radicale du tronc de l'économie politique[42] ».

Et à l'appui de ce que nous pourrions appeler à notre tour son étrange « boutade », l'orateur développe une sophistique audacieuse, disjoignant totalement les *principes* des *lois* économiques. Pour lui les *principes* de la science, parce qu'ils sont trop absolus, peuvent être relégués sans dommage, comme des « vierges stériles ». Seules comptent les *lois* de l'économie politique, qui « ne sont que des faits généraux, tirés par l'induction, du domaine expérimental, et élevés à la hauteur de vérités relatives, mais utiles[43] ».

De fait, avec cette bien curieuse version du libéralisme, on semble s'éloigner rapidement d'une défense inconditionnelle des « lois naturelles » de l'économie. Il est donc clair que les chefs de file du libéralisme français ont de quoi s'inquiéter devant pareilles dérives opportunistes, et devant le désarroi idéologique qu'elles révèlent. Dans sa livraison d'octobre, le *Journal* publie donc d'abord une vigoureuse mise au point de Courcelle-Seneuil, l'auteur de la question discutée en septembre, qui s'élève contre « l'éclectisme » de ceux qui « ignorent tout simplement ce que c'est qu'une science[44] » ; Foucher de Careil étant bien sûr le premier visé. Mais la revue rend publique en même temps la lettre d'un membre de la Société d'économie politique, absent lors de cette discussion – le professeur de droit H.C. Mailfer. Or ce texte vient précisément attiser ce qu'il appelle lui-même « la houle soulevée au sein de l'orthodoxie économique par ce qu'on a nommé la défection de M. de Laveleye ».

---

42 Ibid., P. 437. Arthur Mangin, qui signe dans *L'Économiste français* le compte-rendu de la séance, passe sous silence ce passage de l'intervention, jugeant sans doute que cette « boutade humoristique » dépasse les bornes de l'opportunisme. *EF*, 11 sept. 1875, p. 331.

43 *Ibid.*, p. 438.

44 SEP, « Addition à la séance du 6 septembre. Lettre de M. Courcelle-Seneuil », *JDE*, 4O (118), p. 149.

Mailfer prend en effet nettement parti pour la thèse de l'économiste belge. L'économie politique, souligne-t-il, est « une science morale », qui ne doit pas séparer la recherche de l'utile de celle du *juste*. Il se recommande d'ailleurs, sur ce point, également de Wolowski, qui « pourrait bien être hérétique lui aussi ». Et il ne craint pas de déclarer sans ambages : « Si les *Katheder socialisten*, l'école de Milan et M. de Laveleye n'ont pas professé d'autre hérésie que celle-là, je suis hérétique comme eux[45] ».

Recadrer le débat

En fait, derrière les socialistes de la chaire, c'est le spectre de « l'école de Paris », et de la scission du libéralisme français, qui se profile à nouveau. Devant tant de remous, il semble donc urgent de rechercher l'apaisement tout en recadrant le débat. C'est pourquoi le mois suivant le *Journal des Économistes* ouvre un dossier sur " Les nouveaux économistes ". Cette pratique d'un dossier où peuvent s'exprimer les divergences d'appréciations, sans être tout à fait exceptionnelle, est peu fréquente dans la revue. Elle traduit en elle-même l'importance prise par la question, et la volonté de désamorcer des tensions potentiellement dangereuses. Quant au titre, il est éloquent car, succédant à la " soi-disant nouvelle économie politique ", il implique une forme de reconnaissance officielle de celle-ci. Les deux premiers documents qui s'offrent au lecteur sont une lettre de Laveleye adressée à Baudrillart, en réponse à son article du *Journal* d'août ; une lettre suivie des "observations" du destinataire français. Le

---

45 *Ibid.*, « Lettre de M. Mailfer », p. 151. L'auteur, qui « n'a point l'honneur de connaître » Laveleye, constate que les thèses de celui-ci rejoignent ses propres *Recherches historiques du juste et de l'autorité.* Mais il ironise surtout sur les contradictions où s'enferme Foucher de Careil en soutenant que l'économie politique est une science expérimentale ; alors que son exposé le conduit, en fait, à abonder dans le sens de la nouvelle école, car : « Ainsi pourvues du caractère de *faits*, les lois économiques cessent d'être des *lois*, et leur *vérité* n'étant que *relative*, laisse au temps et aux hommes le soin de les modifier ». Mailfer publiera également *De la Démocratie en Europe. Questions religieuses et juridiques*, Guillaumin, 1875.

ton de cet échange est mesuré, et parfois presque cordial. La controverse scientifique tend ainsi à succéder à la polémique.

Laveleye se défend avec véhémence de vouloir la destruction de l'économie politique. Mais il revient à la charge en insistant, l'exemple anglais à l'appui, sur la gravité de la question sociale, à laquelle la doctrine de la loi naturelle ne saurait donner de réponse. Alors que, répète-t-il, dès lors que l'on constate la variation historique des modes de répartition, il s'agit de rechercher le système le meilleur, le plus conforme à la justice. " C'est sur ce point, conclut-il, que les deux écoles divergent[46] " .

Dans sa réponse, Baudrillart à son tour assouplit quelque peu ses propos. Il affirme que son contradicteur " s'éloigne moins" de la science qu'on aurait pu le croire. Mais l'on notera que la formule lui évite, du même coup de reconnaître formellement l'existence de deux écoles. D'ailleurs l'économiste français ne revient pas sur la question historique, et s'en tient à la défense des lois naturelles et de l'harmonie des intérêts, dont Laveleye "restreint trop la portée[47] ". Toutefois il accepte sur ce point un compromis notable. Il admet que les formules de Bastiat ont été trop "absolues ", qu'il fait preuve de quelque "exagération", et que l'on ne peut reconnaître, seulement, que "la tendance à l'harmonie ". Celle-ci, au reste, n'empêche pas de faire intervenir la morale ; ce qui, il en convient, n'a pas toujours été suffisamment le cas. En insistant, comme il le fait, sur cette notion de "tendance à l'harmonie ", Baudrillart fait ainsi une concession de taille destinée à faciliter l'unité. Mais il pose aussi, clairement, des limites. Car " si l'on conteste même cette *tendance à l'harmonie,* il n'y aurait qu'un parti à prendre (…) : reconnaître l'universelle souveraineté de l'État[48] ". Et

---

46 " Les nouveaux économistes. I. Lettre de M. de Laveleye à M. Baudrillart. ", *JDE*, 40 (119), nov. 1875, p. 213.

47 " Les nouveaux économistes. II. Observations de M. H. Baudrillart. ", *Ibid.,* p.214. Et d'expliquer à la page suivante : " Sans lois, point de science ; sans harmonie point de monde".

48 *Ibid*., p. 215.

d'ajouter que ce serait la fin de " l'économie politique et de la liberté". Il faut donc choisir : "tendance à l'harmonie" ou étatisme. Le lecteur comprendra qu'il n'y a pas place pour "deux écoles" d'économie politique. Une seule est scientifique ; mais une fois reconnue, elle peut selon l'économiste modéré s'ouvrir largement "à tous les concepts, à tous les compléments, à tous les progrès désirables[49]".

La souplesse mesurée de Baudrillart ne plait visiblement qu'à demi au rédacteur en chef du *Journal*, qui tient à ajouter ses propres "observations" en conclusion du débat. Joseph Garnier note d'emblée qu'on ne saurait, comme vient de le faire son collègue, taxer "d'exagération" les fondateurs de la science économique. Mais surtout il accuse Laveleye de maintenir son rêve d'une nouvelle économie politique qui inclurait dans son sein protectionnistes et socialistes ; comme il l'a déjà fait "dans l'article un peu fantaisiste de la *Revue des Deux Mondes*[50]". C'est là, bien sûr, une critique à elle seule rédhibitoire. Cependant le gardien de l'orthodoxie n'en continue pas moins à égrener, avec sa raideur habituelle, les dogmes libéraux qu'il oppose aux thèses du professeur belge. Toutefois celui-ci se revendiquant de l'économie politique, J. Garnier veut bien, en conclusion, lui en donner acte du bout des lèvres. Mais non sans ajouter qu'il a cessé d'être "dans le droit chemin" dès lors qu'il s'est perdu dans "les nuages du *Katheder-socialisme*[51]". La ligne de démarcation est donc de la sorte fermement tracée entre l'économie politique d'un côté, et de l'autre des dissidents qui font bloc avec ses ennemis, protectionnistes et socialistes. La discussion est verrouillée, et le rédacteur en chef doit sans doute se flatter d'avoir rétabli l'ordre parmi ses ouailles.

---

49 *Ibid.*, p. 215.

50 "Les nouveaux économistes. III. Observations de M. Joseph Garnier.", *Ibid.*, p. 216.

51 *Ibid.*, p. 219. Garnier, qui rappelle que ce n'est qu'en développant la production qu'on résoudra le problème de la répartition, ne se prive pas de quelques "piques" à l'encontre des conceptions religieuses de Laveleye : "Qu'est ce que les dogmes religieux peuvent ajouter au principe de la justice qui résulte du principe de propriété et du principe de libre concurrence ? Serait-ce le communisme ? Mais M. de Laveleye n'est pas communiste" (p. 218).

3 - Maurice Block combat la "méthode historique"

Mais, en fait, le débat est loin d'être clos. Certes, pendant six mois, les lecteurs du *Journal* n'entendent pratiquement plus parler du socialisme de la chaire, et la Société d'économie politique retourne à ses travaux habituels[52]. Toutefois la trêve va être rompue par un long article, en deux volets, de Maurice Block. La partie initiale paraît en première page du numéro d'août 1876 de la revue, sous le titre : "Les deux écoles économiques. I – La nouvelle école autoritaire ou les socialistes en chaire[53]".

On a pu s'étonner de constater le silence de Block durant la discussion qui a suivi la publication de l'article de Laveleye en 1875. Aucun élément ne nous permet de l'expliquer. Mais ce qui est certain, c'est que l'auteur intervient maintenant avec toute l'autorité d'un expert qui, de plus, a pris le temps d'approfondir la question. Son texte tranche en effet sur les réactions immédiates et défensives suscitées par le manifeste de l'économiste belge. Et il en constitue la véritable réponse, bien que son nom ne soit jamais prononcé ; comme pour mieux faire ressortir qu'il ne s'agit que d'un disciple tardif de ses maîtres germaniques. Car l'article se présente comme une étude de fond, méthodologique et doctrinale, qui s'appuie sur des citations et analyses de textes des socialistes de la chaire allemands, ainsi que de l'économiste anglais Cliffe Leslie, proche de l'école. Mais à travers ce corpus, c'est bien du problème soulevé par Laveleye – la confrontation de l'historisme et du naturalisme – qu'il traite.

---

52 Nous n'avons relevé que deux allusions au débat dans le *Journal des Économistes*, durant la première moitié de l'année 1876. L'une d'elles est la présentation à la Société d'économie politique de Paris d'une brochure contenant le rapport fait devant la Société politique de Lyon, sur le thème : "Les Katheder-Socialisten, M. de Laveleye et l'économie politique orthodoxe", édité à Lyon en 1875 . Ce qui témoigne de l'écho en province du débat parisien. *JDE*, 42 (126), juin 1876, p. 469.

53 *JDE*, 43 (128), août 1876, p. 153-174. La seconde partie ne paraîtra qu'en juin 1877.

Une nouvelle tactique

Que Block se situe sur un registre théorique nouveau, nul ne peut en douter dès les premières pages de l'article, consacrée à la "méthode historique". Mais tout aussi frappant est le fait que la tactique déployée à l'encontre du socialisme de la chaire se trouve profondément modifiée. On se souvient que fin 1874, Block soutenait, seul contre tous, que les socialistes de la chaire étaient bien des économistes, dont les divergences ne portaient que sur les "applications" et non sur les principes eux-mêmes. Nous avions tenté de montrer alors comment cette position s'inscrivait dans le cadre d'une étude comparatiste des économistes allemands et de Marx, qui le poussait à radicaliser ses définitions tant de l'économie politique que du socialisme.

Mais si la science économique consiste à reconnaître "les lois économiques", c'est-à-dire les lois *naturelles* de l'économie, comment prétendre que la revendication de la "méthode historique" ne relève que de "l'application" des principes ? Maurice Block avait prudemment éludé le sujet, en gardant le mutisme sur cet aspect, pourtant essentiel, de la nouvelle école.

Cependant il est clair que cette posture n'est plus tenable depuis que Laveleye s'est livré à une attaque explicite des lois naturelles, au nom précisément de la méthode historique. L'économiste français se trouve donc obligé de mettre fin au silence qu'il avait soigneusement organisé sur cette question de l'histoire, que se soit à propos du *Capital* ou de la doctrine des socialistes de la chaire. Il se doit maintenant d'aborder de front le problème. Il va le faire en approfondissant son travail méthodologique de 1874, qui lui donne – et à lui seul, pour le moment, parmi les libéraux français – les moyens d'intervenir.

Le premier résultat de cette nouvelle réflexion est de faire ressortir , à propos de l'histoire, l'influence du socialisme – et de Marx – sur les économistes allemands. Cela conduit ainsi notre auteur à modifier son appréciation, nettement plus négative maintenant, à leur égard. En outre, Block pense avoir désormais les munitions pour combattre les socialistes de la chaire sur leur propre terrain, celui de la méthode historique. Il se

sent donc autorisé à passer à l'offensive. Et il ne s'en prive pas, bien qu'il évite soigneusement de rompre les ponts[54].

Cet article, d'un abord érudit et parfois subtil, est donc avant tout un texte de combat, à la tactique étudiée. Le temps n'est plus, en effet, à s'embarrasser, comme l'a fait la Société d'économie politique, dans les méandres d'une discussion sur l'application de principes supposés communs. L'objectif de Maurice Block est maintenant plus radical. Il est de dénoncer la scientificité revendiquée par les socialistes de la chaire.

Certes le titre annonce : "Les deux écoles économiques". Mais l'auteur s'interroge immédiatement – "Y a-t-il réellement deux écoles économiques ? " – avant de prévenir qu'il n'a adopté cette terminologie que par commodité, parce qu'elle est désormais "reçue". Block explique, sur un ton conciliant, qu'il préfère parler de "tendances différentes[55]". Mais en réalité son raisonnement est le même que celui de Baudrillart : reconnaître deux écoles, l'ancienne et la nouvelle, c'est déjà admettre que les tenants de la seconde agissent en "réformateurs de la science[56]". Or tout l'enjeu du texte est là. La vérité, et la science, ne sauraient se partager entre deux écoles rivales. Il faut donc désamorcer les prétentions de la "nouvelle école" – qui "n'a jamais pu rien réfuter ni rien édifier[57] " – à un quelconque renouvellement de la science. Il faut démontrer qu'elle a, au contraire, abandonné toute exigence scientifique, pour se contenter d'un "empirisme sentimental très bien intentionné sans doute, mais

---

54 La dénonciation de "l'autoritarisme" des socialistes de la chaire auquel mène le refus des lois naturelles est l'axe central de l'article ; celui-ci ne mentionnant leur collusion avec le socialisme qu'à propos de l'histoire. En revanche, le second volet du texte de Block, un an après, sera beaucoup plus dur, dans la mesure où il présente la nouvelle école comme profondément gangrenée par le socialisme. Les économistes allemands y sont même appelés les "protecteurs en chaire" des socialistes. Voir "Les deux écoles. 2ème étude", *JDE*, (138), juin 1877, p. 340.

55 Maurice BLOCK, "Les deux écoles économiques …", *op.cit*. p. 153-154 ; de même p. 159 et 174.

56 *Ibid*., p. 153.

57 *Ibid*., p. 154.

impuissant[58]". La conclusion de l'économiste est donc sans surprise. Seule "l'école libérale" relève de la science, et de la liberté. Quant à celle qui se veut la "nouvelle école" – "l'école empirique, dite aussi école autoritaire" – elle "se passe de principes" au profit d'une "vague sentimentalité". C'est dire qu'elle n'est que la résurgence d'anciennes aberrations, centrée sur la toute-puissance de l'État[59]. De sorte qu'elle s'exclut ainsi elle-même de la science.

On ne pouvait, certes, imaginer péroraison plus orthodoxe. Notre économiste en revient, pour penser le socialisme de la chaire, aux bonnes vieilles catégories de Joseph Garnier, destinées à foudroyer, dans les années 1850, le "sentimentalisme" de "l'école de Paris".

Mais pour ce faire, il lui a fallu, paradoxalement, innover. Car ce "retour" à l'orthodoxie la plus rigide s'accompagne, en réalité, d'une tentative d'*adaptation*, de "mise à jour" des dogmes traditionnels, indispensable pour relever le défi lancé par l'historisme de Laveleye. On peut évidemment considérer que la première phase de l'argumentation de Block contre la méthode historique, qui la réduit à l'étatisme, n'est pas des plus originales. Sinon, et c'est là tout son intérêt pour nous, par sa façon d'intégrer Marx au débat, en explicitant - pour la première fois – la conception de l'histoire qu'il lui prête. Quant au second point qu'il développe, on verra qu'il révèle mieux, en un sens, la créativité de l'économiste ; puisqu'il ne s'agit de rien moins que de tenter de concilier l'existence des lois naturelles avec les variations historiques de l'organisation des sociétés.

4 - Marx et l'histoire

Maurice Block pénètre d'emblée sur le terrain de l'adversaire. Il décide en effet de consacrer, en forme d'introduction, les premières pages de son article à une sorte de généalogie du socialisme de la chaire qui le rattache à l'École historique allemande. Il souligne donc que parmi les

---

58 *Ibid.*, p. 174.

59 *Ibid.*, p. 174.

fondateurs du nouveau courant se trouvent ceux de l'École historique, les professeurs Roscher, Hildebrand et Knies ; le rôle de W. Roscher, "qui a inventé (…) l'expression de *méthode historique*[60]" en 1838, étant particulièrement mis en valeur. La chose, on l'a dit, n'avait évidemment pas échappé à l'attention de Block dès le congrès d'Eisenach fin 1872. Mais cette "révélation" vient à son heure. Elle s'inscrit dans la tactique nouvelle de l'auteur, qui entend maintenant démontrer que la méthode historique est née du protectionnisme et qu'elle mène tout droit au socialisme. Autrement dit qu'elle relève fondamentalement d'une doctrine unique, opposée tant à la liberté qu'à la science, celle de la toute-puissance de l'État. Une doctrine qu'il va désormais imputer, également, à Marx lui-même.

La théorie de l'histoire prêtée à Marx

L'analyse de certains textes de Roscher et Hildebrand, datant des années 1840-1850, est donc conduite dans cette perspective. On y trouve la preuve, d'après l'économiste – qui "simplifie", pour le moins, beaucoup – que pour ces auteurs "il n'y a pas de lois économiques" ; mais tout juste quelques "préceptes" *relatifs*, dégagés des faits[61]. La méthode historique telle que l'explique Knies en 1853, ajoute Block, consiste d'ailleurs à affirmer que chaque peuple, à chaque époque relève de son économie politique propre ; et "qu'au lieu de déduire la science des principes généraux et des lois naturelles, il faut l'induire de faits contemporains (…) Ces faits, l'homme les produit et ne les subit pas[62]".

Ayant de la sorte caractérisé la méthode historique – et le refus, théorique et pratique, des lois naturelles qu'elle implique – l'économiste français se fait fort à présent de retracer, en deux simples phrases, sa trajectoire. Dans un brillant raccourci de l'histoire des idées, il affirme

---

60 *Ibid.*, p. 154.

61 *Ibid.*, p. 154.

62 *Ibid.*, p. 157.

donc que Knies s'est contenté de donner une version philosophique des propositions du protectionniste Frédéric List ; propositions dont s'étaient aussi emparés des socialistes, "car c'était, comme on dit, "amener de l'eau à leur moulin" [63]". La conclusion s'impose alors d'elle-même : s'il "n'y a pas de loi économique, œuvre de la nature, c'est l'État qui fait les lois[64]".

Protectionnisme et socialisme sont ainsi frères jumeaux, animés par le même étatisme dont relève, également, l'École historique. On retrouve évidemment là le dogme fondateur du libéralisme français. Pourtant Block se doit, on l'a dit, de l'adapter plus précisément à ce terrain mouvant qu'est l'histoire. Aussi se trouve-t-il obligé de développer quelque peu son propos. Et son objectif étant d'apporter la preuve que, avec leur méthode historique, les socialistes de la chaire aboutissent au socialisme lui-même, notre économiste a donc recours explicitement à Marx .

Le fait est loin d'être anodin, puisque les lecteurs du *Journal des Économistes* n'ont encore *jamais* entendu parler d'une quelconque conception de l'histoire du socialiste allemand. C'est pourquoi il nous semble indispensable de citer intégralement ce texte, relativement court, où s'ébauche une nouvelle facette de l'auteur du *Capital*. Block qui vient d'évoquer le protectionnisme de List, n'explique pas immédiatement en quoi les thèses historiques de ce dernier apportent "de l'eau au moulin" socialiste. Mais il enchaîne :

> "Pour les socialistes, la société actuelle est le résultat d'une longue suite de violences, de spoliations, d'injustices ; ils n'ont qu'un désir, la changer du tout au tout. L'un des principaux arguments qu'on fait valoir contre eux, c'est que, la société comme les hommes, obéissent à des lois naturelles. En vain, leur dit-on, chercheriez-vous à réorganiser la société selon vos vues, elle résisterait à tous vos efforts, et vos victoires même n'auraient qu'un effet momentané ; le lendemain de votre triomphe, s'il était possible, les choses reprendraient leur train. Vous pouvez démolir, mais vous ne sauriez édifier. Les socialistes répliquent :

---

63 *Ibid.*, p. 157.

64 *Ibid.*, p. 157.

> Vous niez l'histoire. De même qu'une société comprenant des esclaves a été suivie d'une société où florissait le servage, et qu'après celle-ci est venue une société où règne le capital, de même verrons-nous se réaliser le régime du travail universel. Il n'y a pas de loi économique, œuvre de la nature ; c'est l'État qui fait les lois, il ne dépend que de lui de changer l'organisation sociale actuelle. L'État est tout puissant. – Deux hommes d'un talent incontestable se sont chargés de répandre ces vues, Lassalle parmi les ouvriers, M. Karl Marx parmi les savants, car son ouvrage : *Le Capital*, n'est pas à la portée de tous. Les savants, et spécialement les professeurs d'économie politique, l'ont lu ; nous ne savons dans quelle mesure ce livre a influencé leurs idées, ce qui est certain, c'est qu'ils font usage d'une partie de sa nomenclature[65]".

Que les socialistes de la chaire allemands connaissent Marx, la chose est avérée, pour plusieurs d'entre eux en tous cas. Block n'a donc pas tort sur ce point. Mais l'intérêt principal du passage est, pour nous, ailleurs. A le lire, en effet, on comprend mieux pourquoi l'économiste français s'autorise maintenant à lever le voile sur la théorie de l'histoire de Marx . C'est, pensons-nous, parce qu'il a médité l'article de Laveleye, et que les thèses de celui-ci lui ont permis de s'approprier, à sa façon, cette question plus que délicate de l'histoire.

Il faut d'abord noter, dans cette optique, une évidence : la conception historique que Block prête à Marx a peu à voir avec celle du *Capital*. Mais elle s'en rapproche pourtant, on doit en convenir, sur un point important ; à savoir l'énumération des stades successifs de la société, qui se déduit facilement de l'ouvrage. Avec toutefois une nuance. La caractérisation de la phase ultime – "le régime du travail universel" – semble plutôt renvoyer ici à une interprétation du texte de Lassalle, prouvant que la lecture de celui-ci "parasite" en partie, pour Block, celle de Marx lui-même[66]. Cependant, si l'on revient à la succession des stades passés de la société,

---

65 *Ibid.*, p. 157.

66 (à faire)

on constate qu'elle se trouve également chez Laveleye. Ce qui relève du fait que, comme on a tenté de le montrer, les deux théoriciens partagent, sur *ce point précis,* un même schéma d'ensemble évolutionniste du développement de la société. Or quand Block prétend dégager, de ce recensement des étapes de l'évolution, l'idée qu'il "n'y a pas de loi économique, œuvre de la nature ; c'est l'État qui fait les lois", on est loin de Marx, ou même de Lassalle. C'est bien plutôt la conception de l'histoire de Laveleye – celle d'une histoire des sociétés dont rend compte l'action du système juridico-étatique, parce que le droit est l'élément premier et déterminant de toute société – et non celle de Marx qu'il évoque. Et cela quoiqu'il la prête explicitement à l'auteur du *Capital*.

Un amalgame significatif

On peut évidemment s'interroger sur cette sorte d'amalgame. Block est-il de bonne, ou de mauvaise foi lorsqu'il attribue à Marx et à Lassalle une théorie qui est, en gros, celle de Laveleye ? La question est plus complexe à trancher qu'il n'y paraît. Elle renvoie en tout cas d'abord à ce que nous avions noté dans l'article consacré par l'économiste, en 1872, au *Capital*. La conception de la dialectique de la société, qui constitue le "noyau dur" de la théorie de l'histoire de Marx, disions-nous alors, n'était pas pensable dans le référentiel de Block. Elle sortait à ce point de son horizon d'attente qu'il avait dû supprimer toute allusion à l'histoire dans sa "reconstruction" du *Capital*. Pour autant l'économiste ne méconnaissait pas l'existence, dans l'œuvre de Marx, d'une conception historique, qu'il évoquait dans son second article à propos de Lassalle. Il y notait que, pour les deux auteurs, le capital était une "catégorie historique", qui n'existait pas dans les sociétés de l'Antiquité et du Moyen Âge. Cependant ce point de vue historique de Marx et Lassalle était, pour Block, l'élément subversif par excellence de leur doctrine. Il le savait lié au socialisme, mais selon des modalités qu'il ne parvenait ni à maîtriser ni à combattre.

Le même silence perdurait, sur la question de l'histoire, en 1874. Pour mieux tracer la frontière entre l'économie politique et un socialisme aux manifestations (étatisme, artificialisme, et recours à l'histoire)

fluctuantes, Block affirmait ainsi que l'essence du socialisme ne résidait que dans son refus pur et simple de reconnaître les lois naturelles.

Mais l'on peut penser que sur cette base doctrinale radicalisée, la lecture de l'article de Laveleye, en 1875, est pour l'économiste très éclairante. Car, à la différence de celle de Marx, la conception de l'histoire du professeur belge lui est parfaitement intelligible. Elle l'est parce que, *dans la forme qu'en adopte Laveleye*, l'évolutionnisme se présente comme l'antithèse exacte du naturalisme de Block ; et qu'il s'inscrit précisément *à l'intérieur* de l'opposition des lois naturelles et de l'artificialisme de l'État, qui structure sa grille de référence libérale. Le texte de Laveleye lui a donc sans doute permis de "s'approprier" ce qu'il perçoit comme le problème de l'histoire – c'est-à-dire la critique de l'ordre social actuel, par les socialistes, à partir d'une conception historique, évolutionniste, de la société. Autrement dit, Block peut désormais expliciter, en l'intégrant dans son propre référentiel ultra-libéral, comment s'articulent ce recours à l'histoire – le recours à l'histoire des stades successifs de la société – et le socialisme.

Cette articulation implique pour lui, dès lors, l'antagonisme des lois naturelles et de celles dont le caractère historique découle de ce qu'elles sont mises en place, artificiellement, par la suite continue des organisations étatiques pour servir de fondement au développement économique et social. Ainsi se trouvent nouées entre elles les diverses manifestations du socialisme – l'artificialisme, l'étatisme, et la conception historique des étapes de la société. Elles apparaissent comme autant d'aspects qui se structurent nécessairement entre eux à partir du rejet, fondamental, des lois naturelles.

Cette nouvelle élaboration représente certainement pour Block un approfondissement important de son argumentaire. Car elle éclaire d'un coup, à ses yeux, le champ entier du socialisme, de Laveleye à Marx. Certes l'économiste n'ignore pas que *Le Capital* ne développe aucune thèse étatiste. Mais il n'en est pas de même de Lassalle. Or sa lecture interfère, on l'a vu, avec celle de Marx. Et tout spécialement sur la question de l'histoire ; puisque c'est dans l'article qu'il lui consacre, en 1872, que Block signale la thèse, commune aux deux théoriciens allemands, du capital

comme "catégorie historique". Mais si cette thèse implique des stades sociaux spécifiques, qui ne connaissent pas encore l'existence du capital, Block à l'époque n'explique pas comment ses auteurs envisagent l'évolution elle-même, le passage d'un état de la société à un autre[67]. Cette lacune n'est évidemment pas fortuite. Elle correspond à ce qui s'éloigne le plus complètement du référentiel de notre économiste libéral. Celui-ci, on l'a dit, a sans doute perçu dès 1872 mais d'une façon confuse, que pour Marx et Lassalle, c'est la dynamique historique du capitalisme qui engendre sa mort. Mais il ne peut pas *penser* réellement, expliciter une telle proposition à partir de sa propre conception des lois naturelles. C'est certainement pourquoi la théorie de Laveleye – qui fait de l'État, créateur et garant du corpus juridique, un instrument privilégié de l'évolution des sociétés – lui paraît soudain si lumineuse. Elle vient s'insérer à l'endroit précis de ce trou, de ce non-pensable, et elle le comble. Elle *englobe* désormais, en s'y superposant et en le recouvrant entièrement, ce que Block parvenait à discerner confusément des conceptions historiques de Lassalle et de Marx . Elle constitue ainsi un ciment qui vient rassembler ces briques disjointes, et qui permet de leur conférer un sens, de les penser.

Dans cette optique, on pourrait donc envisager que Block ne fasse pas acte ici de mauvaise foi, puisqu'il n'attribuerait pas de propos délibéré à Marx une théorie, celle de Laveleye, qu'il saurait lui être étrangère. Et de fait, nous pensons que la différence des deux conceptions n'existe pas véritablement pour lui, parce que seule celle de Laveleye lui permet d'expliciter, de façon cohérente, ce qu'il saisit du point de vue historique de Marx. Mais du coup, c'est la question même de la bonne ou de la mauvaise foi de Block qui perd de sa pertinence.

En réalité ce qui importe bien davantage, pour nous, c'est de constater que l'économiste ne s'autorise à mentionner comme telle la conception de l'histoire de Marx – au-delà de ses remarques marginales de 1872 – que lorsqu'il en a *construit une interprétation* qui lui donne sens, qui lui permet de se l'approprier. Or cette interprétation pouvait difficilement

---

67 (cf art. sur Lassalle p. 163). Il en va de même dans les quelques lignes consacrées à l'histoire en introduction de son article sur Marx.

surgir de sa première lecture. Et cela d'abord parce qu'elle est très profondément étrangère à la lettre et à l'esprit du *Capital*. Mais aussi parce que Block, à l'époque, découvre l'œuvre à partir d'une problématique directement issue des luttes du libéralisme contre les socialistes *français*. Dans ce cadre, c'est le combat du naturalisme contre *l'artificialisme* socialiste qui s'impose. Block, on l'a vu, est donc obligé, face à Marx, de manœuvrer pour décentrer d'abord cette problématique ; puis pour, finalement, y rattacher malgré tout le théoricien allemand, dont il fait le successeur de Proudhon. Les contraintes auxquelles répond l'interprétation initiale de l'économiste s'inscrivent donc dans un contexte spécifique. C'est la question de la *société de l'avenir*, et non celle de son évolution historique passée, qui domine le paysage idéologique du moment. L'entreprise de Block en est d'ailleurs l'illustration parfaite, puisqu'il réussit à lire *Le Capital* sans même aborder le problème de l'histoire.

Mais il en va tout autrement dès lors que les socialistes de la chaire entrent en scène. L'affirmation de la nouvelle école implique un déplacement, l'émergence d'une conjoncture radicalement neuve. Le combat contre l'historisme, lié en l'occurrence à l'étatisme des dissidents allemands, passe alors nécessairement au premier plan pour l'économiste libéral, créant ainsi les conditions de l'élaboration d'une interprétation différente de Marx. Celle-ci met donc à nouveau en lumière l'un des aspects essentiels du processus de réception d'une œuvre : le poids de la conjoncture idéologique, qui conditionne très fortement sa lecture, parce qu'elle interfère directement dans la construction du sens qui lui est dévolu.

Effet de reconstruction et instrumentalisation

Le mécanisme est, bien sûr, particulièrement frappant ici. On constate en effet que le "noyau dur" de la conception de l'histoire de Marx demeure hors de portée de l'économiste. La dialectique socio-économique interne propre à un stade de la société qui constitue, dans *Le Capital*, le moteur fondamental du développement de celui-ci et de son "dépassement", reste impensée, et impensable, pour Block. En lieu et

place, il lui substitue une vision de l'évolution de la société, inspirée de celle de Laveleye ; et dont l'État, dans sa toute-puissance, serait le maître d'œuvre. L'élaboration de cette interprétation entraîne donc, comme en 1872, un puissant effet de reconstruction.

Certes un point de vue historique est maintenant attribué à Marx. Mais il est entièrement intégré à l'étatisme supposé du *Capital*. On voit ainsi une nouvelle facette venir s'ajouter à la représentation que Block dessine de son auteur. L'étatisme, qu'il n'avait jamais évoqué auparavant, fait désormais partie du tableau. On notera cependant qu'aucun élément concret sur la doctrine politique du socialiste allemand – parmi ceux, par exemple, que lui prêtait récemment Charles Limousin – n'est avancé par Block. C'est donc bien au Marx du *Capital* qu'est conféré ce visage historico-étatiste, censé servir de modèle aux socialistes de la chaire, et que Block utilise en manière de repoussoir.

Car son objectif est évidemment plus vaste. Il est, en complétant ainsi l'image de Marx, de parfaire en quelque sorte la conception qu'il s'est forgé du socialisme, afin de la rendre plus opérationnelle à l'encontre des socialistes de la chaire. L'économiste reprend en effet, dans le texte que nous avons reproduit, les considérations qu'on lui connaît. Les socialistes, dit-il, en s'appuyant sur ce qu'ils considèrent comme des "injustices" de la société, n'ont en fait qu'un "désir", dicté par leur aveuglement idéologique : la détruire. C'est dans ce cadre que se situe leur recours à l'histoire. Il vient justifier, tenter de rationaliser leur passion destructrice ; en même temps qu'il révèle la toute-puissance de l'État sur laquelle débouche nécessairement leur révolte désespérée contre les lois naturelles. Face à la science économique, celle précisément de ces lois naturelles, on voit donc se dégager une représentation du socialisme plus complète et mieux structurée qu'en 1874. Une représentation qui prétend que la doctrine rejette viscéralement toute "loi économique, œuvre de la nature" et que son instrument de combat privilégié, sur ce terrain, est l'histoire ; celle-ci supposant par elle-même l'étatisme, et l'artificialisme qui lui est inhérent. Cette configuration réussit donc à nouer entre elles toutes les manifestations du socialisme, en les rattachant à son fondement – le refus purement idéologique des lois naturelles. La définition s'inscrit, bien entendu, dans la lignée de celles de Bastiat et de Garnier. Mais elle est

plus complète, moins unilatérale, tout en étant aussi dogmatique. Elle présente avant tout l'avantage, en y introduisant l'histoire, de tenter de désamorcer sa charge subversive à l'encontre du naturalisme. En fait, elle se veut la "mise à jour", le perfectionnement, d'une doctrine qui permettent de lui conserver tout son tranchant – dans la mesure où celle-ci inclue les évolutions les plus récentes de l'adversaire et en intègre les données. Il en ressort d'ailleurs d'emblée que les socialistes de la chaire - avec leur "méthode historique", et ce qui la sous-tend – sont pleinement engagés sur une pente des plus dangereuses, celle du socialisme lui-même.

Mais dans le cadre de cette dénonciation polémique, la référence explicite à Marx vient aussi, pensons-nous, se charger, de propos délibéré, d'une signification supplémentaire. Car il s'agit également, pour Block, de répondre au coup d'épée que lui porte Laveleye à la fin de son article de la *Revue des Deux Mondes*. A l'économiste français qui avait prétendu que la lutte de Marx contre les "lois économiques" venait, *a contrario*, en conforter la vérité, le professeur belge avait, en quelque sorte, renvoyé la politesse. Selon lui, le "socialisme scientifique" – celui de Marx – prenait précisément appui sur les lois naturelles. Autrement dit, il accusait le libéralisme de faire le lit du socialisme révolutionnaire ; celui-ci utilisant à son profit le fatalisme des lois naturelles pour détruire l'ordre social. Or il est clair que Block prolonge ici cette controverse. Ce n'est pas sur la science et ses lois naturelles, répond-il en substance à Laveleye, que se fonde Marx. C'est au contraire au nom de l'histoire qu'il se dresse contre elles, et les défie. D'où il résulte que, par leur "méthode historique", les socialistes de la chaire lui servent de cheval de Troie dans son assaut contre la science, et contre la société.

En fait, chacun des deux protagonistes accuse l'autre de faire le jeu de Marx, et de nourrir, par sa doctrine, son socialisme subversif. La référence à l'auteur du *Capital* sert donc surtout, ici, à "diaboliser" l'adversaire. Cette passe d'armes entre les deux économistes peut sembler anecdotique dans la polémique globale qui les oppose. Elle est en tout cas très marginale. Mais cette marginalité, précisément, est intéressante. Car elle caractérise le statut de Marx dans l'ensemble du débat sur le socialisme de la chaire. L'échange entre Block et Laveleye fait d'abord

ressortir que le socialiste allemand est, pour le moment, le jouet d'une controverse qui ne le concerne pas. Il est en effet bien évident que les doctrines en présence, le naturalisme libéral et l'historisme de la nouvelle école, sont toutes deux profondément étrangères à sa propre problématique. Tout comme lui sont étrangers les enjeux d'un combat qui vise la toute-puissance de l'ultra-libéralisme français.

Marx est ainsi utilisé, instrumentalisé, tour à tour par chacun des deux camps. Et les mécanismes qui conduisent à cette instrumentalisation apparaissent clairement. Le poids du contexte, de la polémique elle-même, est déterminant, comme on l'a déjà remarqué. Mais il l'est précisément dans la mesure où la conception de l'histoire de Marx relève d'une telle innovation théorique qu'elle ne peut être pensée dans son originalité intrinsèque. Il n'est possible de l'appréhender qu'à travers les présupposés qui structurent chaque école et façonnent sa représentation du courant adverse. C'est dans ce cadre que chacun en vient donc à construire "son" Marx , en lui prêtant la conception philosophico-historique qu'il attribue à l'autre. Laveleye voit en lui le tenant d'un fatalisme naturaliste repris du libéralisme. Quant à Block, il le situe comme l'initiateur de la doctrine historique, juridico-étatique, des socialistes de la chaire. Chacun rabat ainsi le nouveau sur du déjà-connu ; et de telle manière que l'image de Marx vienne s'encadrer au mieux, pour la servir, dans la stratégie offensive qu'il a choisie contre son adversaire du moment.

Le résultat est sans surprise. Les contresens sur la théorie du socialiste allemand et l'instrumentalisation de sa pensée se combinent, si l'on ose dire, harmonieusement. Dans cette période où l'auteur du *Capital* est encore à peine connu, on a là, certes, une modalité originale et inattendue de sa réception. Elle est loin, toutefois, de s'être révélée sans conséquences, comme nous aurons l'occasion de le voir.

5 - Des lois méta-historiques

Avec son développement sur Marx que nous venons d'analyser, Block n'en est toutefois qu'à l'introduction de son texte contre le socialisme

de la chaire. On a pu constater que sa confrontation avec la méthode historique de la nouvelle école le conduisait d'abord à mettre en place une nouvelle variante de sa représentation de Marx. Mais ce n'est là qu'un aspect du travail théorique auquel l'économiste est contraint. Pour défendre les lois naturelles face au recours à l'histoire – qu'il soit le fait des socialistes de la chaire, ou de Marx lui-même (qui cependant n'est plus cité dans le reste de l'article) - il lui faut maintenant expliciter davantage sa méthodologie, et adapter la doctrine libérale d'une façon qui se veut créatrice.

Sur le plan de la méthode, l'auteur défend en premier lieu sa conception de l'économie politique comme science d'observation. Celle-ci cherche, au-delà des faits, les rapports qui les lient entre eux. De sorte que les lois ainsi énoncées ne concernent pas seulement l'époque où elles ont été dégagées, comme le voudraient les tenants de l'historisme. Aux yeux de ces derniers, en effet, la théorie économique étant fille de son temps, elle ne peut parvenir à des vérités "absolues". Block s'élève contre ce point de vue, et ne craint pas de déclarer que, de l'Antiquité à nos jours, si les faits sont autres, il y a "identité des rapports de causalité". Qu'il s'agisse d'une société d'esclaves ou d'hommes libres, écrit-il, les marchandises rares sont chères, et leur abondance en fait baisser le prix. Les lois économiques sont donc ainsi véritablement trans-historiques[68].

L'économiste s'attache également à réfuter d'autres critiques méthodologiques formulées par les socialistes de la chaire. L'abstraction, reprochée à la "méthode philosophique" de l'économie politique, relève pour lui d'un mauvais procès. Car "la science ne peut pas se passer d'abstractions", et les nouveaux économistes ne sont pas les derniers à les manier. Il en va de même du primat de l'induction sur la déduction. Celle-

---

68 *Ibid*., p. 162-163 : "De ce que, à une époque donnée, la société était organisée autrement que de nos jours, il ne s'ensuit pas que les principes vrais de notre science, n'aient pas été vrais en tout temps".

ci demeure indispensable et chacun l'emploie, en la combinant avec l'induction, fut-ce de façon automatique et inconsciente[69].

Toutefois ces problèmes de méthode n'épuisent pas la question des lois économiques. Block en est conscient, et déclare : "Pour l'approfondir complètement, il faudrait peut-être faire une excursion dans le domaine philosophique et rechercher dans quelle mesure l'homme est libre, et combien il est soumis à la nécessité ; mais nous avons un but spécial, et nous nous efforcerons de l'atteindre par la voie la plus courte[70]". La réflexion de l'économiste ne manque pas d'habileté. La profession de foi philosophico-religieuse de Laveleye est, bien sûr, visée. Mais tout en en prenant acte, Block refuse de suivre le professeur belge sur un terrain purement philosophique, qui est extérieur à la science économique. C'est donc sur le registre propre de l'économie politique qu'il entend replacer la question de la liberté humaine.

D'ailleurs Laveleye lui-même en avait convenu : l'homme est soumis à une nécessité naturelle puissante ; pour vivre, disait-il, il lui faut se nourrir. Block reprend le thème, pour développer la conception libérale. L'homme est d'évidence soumis à la nécessité de satisfaire ses besoins essentiels. Or la satisfaction de ces besoins

> "dépend de conditions matérielles, de lois physiques, d'une part ; de conditions intellectuelles et morales, de l'autre. Ce sont ces dernières qui renferment les éléments de liberté. On ne saurait nier que l'homme est soumis à des conditions matérielles qui constituent sous ce rapport, les lois de sa nature. Les lois qui président à la satisfaction de l'homme vivant en société sont d'ordre économique[71]".

---

69 *Ibid.*, p. 164-165. Block ironise sur ces économistes qui "semblent considérer l'abstraction comme l'ennemi du genre humain" ; ce qui ne manque pas de sel, quand on se rappelle sa propre critique contre l'abstraction de Marx.

70 *Ibid.*, p. 167.

71 *Ibid.*, p. 167.

La première étape de son raisonnement consiste donc à séparer, dans la satisfaction des besoins, les "conditions matérielles", c'est-à-dire le rapport nécessaire de l'homme à la nature extérieure, qu'il doit transformer pour s'en nourrir – des "conditions intellectuelles et morales", où s'exprime une marge de liberté. Toutefois a-t-il prévenu quelques lignes plus haut, "*loi* et *nécessité* peuvent être considérées comme des synonymes". Il en résulte que l'essentiel réside dans le fait qu'aux nécessités biologiques de l'homme répond la nécessité de sa dépendance envers la nature extérieure. C'est là - dans cette double nécessité, qui définit pour l'homme "les lois de sa nature" – que se *fonde l'existence* même des lois économiques. Tandis que "les conditions intellectuelles et morales", qui sont en fait inscrites dans l'historicité, et par là marquées par la liberté humaine, donc contingentes, échappent à toute loi, et sortent en conséquence du domaine de la science économique.

Cependant, lorsque Block explique que l'existence des lois économiques découle des lois de la nature humaine, il lui faut encore préciser. Ces lois sont "d'ordre économique", mais elles sont "complexes". On doit y distinguer deux éléments. Le premier relève de "l'action des forces naturelles, qui contribuent à la production". Or cette action est régulée par des lois physiques et chimiques qui sont extérieures à l'économie politique. Si bien qu'en définitive, celle-ci

> "n'examine que l'action de l'homme, ses mobiles et son but. Elle veut savoir comment l'homme vivant en société parvient à produire les objets dont il a besoin, ou qu'il s'imagine avoir besoin (…) S'il en est ainsi on peut considérer comme prouvée cette première loi économique que l'*homme désire satisfaire à ses besoins*, loi que les économistes anglais rendent par : l'homme désire la richesse[72]".

La démonstration est donc censée être faite, et elle témoigne d'une cohérence certaine. Block a d'abord soustrait de la science économique "les conditions intellectuelles et morales" qui entrent en jeu dans le rapport de l'homme à la nature, et qui sont évidemment variables historiquement. Il retranche maintenant de l'économie politique, suivant d'ailleurs en cela

---

72 *Ibid.*, p. 168.

J.B. Say, les lois physiques qui gouvernent la nature ; ce qui lui permet de ne pas prendre en compte l'évolution sociale-historique des sciences et des techniques, qui pourtant conditionne la maîtrise et l'utilisation par les hommes de ces lois. Que reste-t-il, dans ces conditions, pour définir le contenu des lois économiques ? Uniquement ce qui découle de ce face à face, effectivement immuable dans sa totale abstraction, d'un "homme" dominé par ses nécessités biologiques, affrontant une "nature" dont il dépend pour vivre.

Dans cette perspective, l'énoncé des trois "lois économiques" fondamentales n'a donc rien de surprenant. Nous avons déjà cité la première : "*L'homme désire satisfaire à ses besoins*", ce que Block assimile immédiatement à un intemporel appétit de "richesse". La deuxième loi déclare que "*C'est par le travail que l'homme produit*". Quant à la troisième, elle renvoie à l'utilitarisme, reformulé par Bastiat : "*Chacun veut obtenir le plus grand résultat possible avec le moindre effort*". Et Maurice Block de conclure avec assurance : "Voilà déjà trois lois tirées de l'observation et qui s'imposent à l'esprit humain. La preuve de l'existence des lois économiques est donc faite[73]".

On voit en quel sens nous pouvons conclure de ce texte que la lutte contre l'historisme a conduit notre économiste à innover. Ce n'est certes pas sur le fond que s'exerce sa créativité. Cependant pour passer à l'offensive contre la "méthode historique", il a dû approfondir l'anthropologie naturaliste et individualiste qui sous-tend tacitement la doctrine libérale. Il a dû surtout l'expliciter, afin d'élaborer ces "lois" méta-historiques qui ne figuraient pas encore, sous cette forme, dans l'arsenal idéologique de l'ultra-libéralisme. Ces "invariants" de la nature humaine, qu'elles exposent, viennent maintenant compléter, sur un plan en fait philosophique, le référentiel des économistes. Ceux-ci vont pouvoir désormais y puiser pour lutter contre l'argumentation historique des socialistes, celle de Marx comprise.

---

73 *Ibid.*, p. 168.

CHAPITRE IX

ÉMILE DE LAVELEYE RENCONTRE *LE CAPITAL*

Nous venons de voir dans quelles conditions et sous quelle forme Maurice Block est amené à évoquer – pour la première fois, dans le *Journal des Économistes* d'août 1876 – la conception historique qu'il prête à Marx. Or il s'avère qu'un mois plus tard, et pour la première fois là aussi, l'auteur du *Capital* figure en bonne place au sommaire de la prestigieuse *Revue des Deux Mondes*, le signataire de l'article n'étant autre qu'Émile de Laveleye[1]. La coïncidence précise des dates tient très probablement des hasards de l'édition. Mais il n'empêche que la proximité des textes des deux protagonistes de la discussion sur le socialisme de la chaire témoigne, à nouveau, de ce que l'attention qu'ils portent – seuls, à l'époque – à Marx se trouve étroitement mêlée aux importantes questions théoriques soulevées par ce débat.

En l'occurrence, l'article dont Laveleye publie la première partie sous le titre "Le socialisme contemporain en Allemagne. - I - Les théoriciens", est presque entièrement consacré au *Capital*. On peut ainsi considérer que, quatre ans après l'étude rédigée par Block pour le *Journal des Économistes*, il constitue la deuxième étape de la réception de l'œuvre en France. Or ce texte s'avère particulièrement intéressant pour nous parce que la présentation du livre de Marx que propose l'économiste belge est, à la fois, proche *et* profondément différente de celle de son collègue français.

Émile de Laveleye ne manque d'ailleurs pas de reconnaître sa dette envers son devancier, en soulignant dans une note bibliographique les mérites de "l'étude brève, mais très substantielle, de M. Maurice Block" –

---

1 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain en Allemagne - I – Les théoriciens", *RDM*, 1er sept. 1876, p. 121-149.

la seule analyse des idées de Marx qui existe en français[2]. Toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que le titre de son article – à peine démarqué de celui de Block, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne" – est comme un clin d'œil au lecteur : l'annonce d'un vin nouveau, dans une outre ancienne. De même que l'économiste français, Laveleye structure en effet son travail sur le socialisme d'outre-Rhin en deux volets. Le premier, "les théoriciens", concerne avant tout Marx, tandis que le second, "les agitateurs", publié trois mois plus tard, est entièrement dédié à Lassalle[3]. Du reste, les deux auteurs sont également d'accord pour voir en Marx un "chef d'école", comme disait Block, et en Lassalle son disciple[4]. Enfin ils se retrouvent à nouveau pour estimer nécessaire de fournir au lecteur, dans leur premier article, un résumé du *Capital*, avant d'en aborder la critique. Mais au-delà de ces ressemblances formelles, c'est aussi sur le fond de leurs analyses que Laveleye et Block se rejoignent souvent. Sur ce point, l'aspect le plus frappant, on le verra, est que – après s'être tous deux abstenus d'exposer la conclusion de l'ouvrage - ils en arrivent l'un et l'autre à prêter à Marx la problématique de Proudhon.

---

2 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.*, p.138. La bibliographie en allemand mentionnée, en outre, par Laveleye comporte quatre titres , de Heinrich von Sybel, Eugen Jäger, Schäffle (*Le socialisme et le capitalisme*), ainsi que *L'Émancipation du quatrième État* de Rudolphe Meyer, qui est alors en cours de publication.

3 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain en Allemagne -II – Les agitateurs", *RDM*, 15 déc. 1876, p. 867-896. On se rappelle que Block, cherchant à dresser un panorama des idées socialistes en Allemagne, l'avait organisé en deux articles : l'un consacré à Marx, le second à Lassalle et à d'autres écrivains (Schaëffle et Marlo notamment).

4 Le fait n'est pas aussi évident, à l'époque, qu'il n'y paraît. On se souvient que Reybaud prétendait encore, l'année précédente, que Marx n'avait été "pour les ouvriers allemands, qu'un nom en l'air et une influence de passage". *JDE*, janv. 1875, p. 18.

Et pourtant, ce qui se révèle derrière le parallélisme apparent de leurs démarches, c'est une profonde différence dans l'approche et l'appropriation de la pensée de Marx. Car si Block aborde *Le Capital* à travers la grille de lecture d'un libéral orthodoxe, Laveleye quant à lui met en œuvre celle d'un socialiste de la chaire - c'est-à-dire, en fait, d'un libéral réformateur, adversaire de l'orthodoxie. Cette opposition idéologique explique que des éléments de référence importants, que Laveleye partage pourtant avec Block et qu'il puise à l'occasion directement dans son article, se trouvent réorganisés par lui dans une perspective d'ensemble profondément dissemblable, et qui en modifie la signification. De fait, c'est toute la problématique à travers laquelle est appréhendé *Le Capital* qui, avec Laveleye, s'avère autre. De cela résultent la complexité et la richesse de son texte, dont les enjeux sont, à l'évidence, pluriels.

1 - Le projet de Laveleye

En effet, pour mieux saisir ce qui fait l'originalité de la démarche de Laveleye il n'est sans doute pas inutile de s'interroger sur ce qui a pu précisément l'inciter à publier cet article. Il faut rappeler ici que son écrit précédent dans la *Revue des Deux Mondes*, en juillet 1875, s'intitulait "Les tendances nouvelles de l'économie politique et du socialisme". Or si ce "manifeste" développait longuement les thèses de la nouvelle école économique – celles du socialisme de la chaire - le socialisme proprement dit n'y était qu'à peine abordé. Le temps seulement, pour l'auteur, d'affirmer que les nouveaux économistes se trouvaient mieux préparés que les libéraux pour combattre "le *socialisme scientifique* actuel, qui s'appuie précisément sur les formules abstraites et les "lois économiques naturelles" pour battre en brèche l'ordre social[5]" – et dont le développement spectaculaire, affirmait-il, menaçait l'Allemagne. Il est donc clair que le texte que nous allons étudier se présente comme le prolongement, à un an d'écart, de cette première analyse. Il en constitue, en réalité, le second volet, consacré cette fois aux "tendances nouvelles" du socialisme. C'est-à-dire à ce socialisme allemand dont l'auteur va justement s'efforcer de démontrer qu'il est un socialisme "de savants".

---

5 Émile de LAVELEYE, "Les tendances…", *op. cit.*, p. 468. C'est nous qui soulignons.

On notera cependant que dans cet article de septembre 1876 aucune référence n'est faite, malgré l'usage, à celui de 1875. Nous avancerions volontiers l'hypothèse que Laveleye a pu préférer supprimer au dernier moment tout renvoi à son texte précédent. Et cela parce que l'acuité du débat que celui-ci avait soulevé en France risquait de "parasiter", en quelque sorte, la réception de son travail sur Marx[6].

Il est certain en effet que ce serait limiter la portée de celui-ci que de ne le considérer que comme une pièce nouvelle, ajoutée au dossier que Laveleye instruit contre le naturalisme libéral. Cette dimension est certes bien présente, nous y reviendrons. Mais l'enjeu de ce texte n'est pas purement conjoncturel. C'est une nécessité plus profonde qui pousse l'économiste belge à s'intéresser à Marx - ce qu'il n'avait pas fait, à notre connaissance, jusqu'ici. Et cette nécessité découle, logiquement, de son ralliement au socialisme de la chaire, qui lui impose, d'une certaine manière, cette confrontation avec l'auteur du *Capital*. Car si l'adhésion aux thèses de la nouvelle école suppose une rupture d'avec le libéralisme pur de "l'école de Manchester", elle implique tout autant qu'une ligne de démarcation soit clairement tracée avec le socialisme révolutionnaire. Or c'est bien à cela - à dessiner cette frontière – que va s'employer Laveleye en commentant les œuvres de Marx, puis de Lassalle.

La tâche est d'autant plus indispensable qu'il professe une tout autre conception de l'économie politique que les libéraux. Elle est pour lui, on le sait, une "science morale" qui doit prendre la mesure des maux de la société, afin d'indiquer les réformes qui s'imposent. Mais pour autant la science économique ne saurait, à partir du constat des inégalités et de la misère, déboucher sur la mise en cause radicale de l'ordre social. Or il n'empêche que c'est précisément ce que réalise Marx : partant de l'économie politique, il en arrive à la révolution. Block s'est borné à entériner le fait, en disjoignant les deux aspects du personnage. Laveleye,

---

6 Il faut remarquer en effet que le dernier épisode en date de ce débat, la "réponse" de Block, étant parue le mois précédent, cela ne laissait aucun délai à Laveleye pour lui permettre de prendre en compte l'argumentation de l'économiste français ; et tout particulièrement, bien sûr, celle concernant Marx.

lui, ne saurait s'en contenter. Il lui faut donc *repenser Le Capital* , sur un mode différent de celui de l'économiste français.

2 – L'apport des Britanniques : Marx dans la *Fortnightly Review,*

C'est dans ce contexte que doit être replacé un dernier élément susceptible d'avoir encouragé l'économiste belge à s'exprimer sur Marx. Il s'agit d'un article signé de John Macdonell, "Karl Marx et le socialisme allemand", paru en mars 1875 dans la revue britannique de référence qu'est la *Fortnightly Review*. Cet homme de revues qu'est Laveleye collabore régulièrement au périodique, dans lequel il va d'ailleurs publier un texte quelques mois plus tard[7]. Dans ces conditions, il paraît très peu probable que l'important article de Macdonell lui ait échappé ; d'autant qu'il sera suivi en juillet 1875 d'un papier de Cliffe Leslie, abordant également Marx – et auquel Laveleye fait directement allusion[8]. Nous ne disposons cependant d'aucune preuve indiscutable pour affirmer que Laveleye connaissait l'article de Macdonell. Tout au plus quelques ressemblances de formulations, sur des questions mineures, vont dans ce sens[9]. Mais notre conviction tient plutôt à ce qui fait le fond de l'affaire.

---

7 Émile de LAVELEYE, "The european situation", *Fortnightly Review*, XVIII, juillet-décembre 1875.

8 T. E. CLIFFE LESLIE, "The history of German political economy", *Fortnightly Review,* XVII, juillet 1875. Laveleye y fait référence, sans citer toutefois la revue, dans "Le socialisme…I ", *op. cit*. p. 134.

9 La plus convaincante de ces similitudes concerne le début de chacun des articles. Macdonell écrit : "Le socialisme est un élément (...) latent dans la vie de l'Allemagne. En lui et dans l'ultramontanisme l'ordre présent des choses, du point de vue politique, religieux et économique trouve ses plus formidables ennemis" (p. 382). Quant à l'article de Laveleye, il commence par ces mots : "Dans un discours vigoureux, mais étrange, M. de Bismarck disait récemment au parlement de l'empire que l'Allemagne avait deux ennemis à combattre : l'ultramontanisme et le socialisme" (p. 121). L'allusion commune à l'ultramontanisme, que rien ne vient justifier par ailleurs, est évidemment frappante. Bien qu'on ne puisse exclure la référence

Car l'article de la *Fortnightly Review,* est la toute première étude consacrée au *Capital* à paraître en Angleterre. Et à un moment où, dans les milieux intellectuels, les lecteurs de Marx sont si peu nombreux, il semble presque impossible que Laveleye, un fidèle de la revue de surcroît, n'en ait pas eu connaissance. Au demeurant, et même si par extraordinaire le texte avait été sans influence sur le professeur belge, il mériterait que l'on s'y attarde quelque peu. Précisément parce qu'il tranche, de façon tout à fait remarquable, sur les analyses de l'œuvre rédigées par nos économistes continentaux.

La première analyse anglaise du *Capital*

L'historien de la réception de Marx en Angleterre, Kirk Willis, nous présente Sir John Macdonell comme un avocat, qui étudie "en amateur éclairé la politique et l'économie politique allemandes". Bien qu'il ne soit donc pas économiste, l'auteur est à coup sûr très au fait de la science économique. Et son "excellent" article est le premier qui aborde de façon détaillée les "écrits économiques techniques" de Marx[10]. Ainsi, trois ans

---

"accidentellement" simultanée à une même source ; ne serait-ce qu'au discours particulièrement brillant de Bismarck.

10 Kirk WILLIS, "The introduction and critical reception of marxist thought…", *op. cit.*, p. 428. L'édition allemande du *Capital*, en 1867, a été signalée en Angleterre, à la différence de la France, dans deux revues importantes. Les extraits de ces comptes-rendus que donne Willis (p. 439), montrent que la *Saturday Review* tout comme la *Contemporary Review* ont classé Marx d'emblée parmi les économistes. La seconde d'entre elles faisant remarquer, non sans arrogance, que, si les Anglais avaient à apprendre des Allemands dans de nombreux domaines, ce n'était certainement pas le cas dans celui-ci : "En économie politique, c'est nous, en Grande- Bretagne, qui avons pris l'initiative, et nous faisons toujours la course en tête" (*Contemp. Rev.*, juin 1868). Quelques indications sommaires sur les principes économiques de Marx ont ensuite été mentionnées dans certains des nombreux articles consacrés à l'Internationale. Mais ce qui distingue Macdonell, écrit Willis, c'est "sa familiarité évidente" avec les principaux arguments du *Capital*, ainsi que "la présentation lucide et substantielle" qu'il en donne (p. 428).

après celui de Block et plus d'un an avant celui de Laveleye, ce travail a le même objectif : faire connaître *Le Capital* à un public cultivé qui en ignore pratiquement tout.

On ne s'étonnera donc pas que Macdonell commence, lui aussi, par évoquer l'importance méconnue de ce mouvement socialiste où se mêlent les influences croisées venues d'Angleterre, et des socialistes français Fourier, Louis Blanc et Proudhon. Un mouvement qui met en cause l'ordre présent des choses, et se concentre sur la critique des institutions économiques. Il aligne cependant des tendances très diverses, de la coopération prônée par Marlo, à l'étatisme qui s'oppose à Schulze-Delitzsch. Les socialistes allemands, écrit l'auteur, "ont plus de savoir et de solidité, ils sont moins intempérants et légers qu'Owen, Fourier ou Babeuf[11]". Ils s'abstiennent aussi des "sophismes puérils et bruyants" qui ont gâché les facultés de compréhension de Proudhon et de nombre de ses compatriotes. En fait deux figures, annonce Macdonell, dominent le mouvement. Celle de Lassalle est relativement bien connue des Anglais. Mais elle a "éclipsé un esprit plus important, plus agile et solide - celui de Karl Marx - son successeur, mais non son élève[12]". De sorte que - bien que celui-ci ait vécu longtemps en Angleterre, et qu'il ait tiré de l'expérience de ce pays les illustrations et les preuves principales de son œuvre majeure – il n'est presque ici, déplore-t-il, que "l'ombre d'un nom[13]".

"Le capitalisme nourrit le germe du socialisme"

Macdonell utilise la *Préface* de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, un texte qui n'est pas connu de nos économistes francophones,

---

11 John MACDONELL, "Karl Marx and german socialism", *Fortnightly Review,* XVII, March 1875, p. 382.

12 *Ibid*., p. 383.

13 *Ibid*., p. 384. Et d'ajouter :"Les gens peuvent lui faire l'honneur de l'injurier ; mais pas celui de le lire".

pour retracer la biographie du théoricien allemand. Celui-ci s'est tourné dès 1842-1843, souligne-t-il, vers les questions économiques, tout en manifestant un intérêt marqué pour Hegel[14]. Marx est donc d'emblée présenté comme un économiste, qui développe dans *Le Capital* des idées élaborées dans la *Contribution* (dont le plan est cité), et défendues déjà dans sa critique de Proudhon.

Toutefois ce qui importe avant tout à l'auteur, c'est de faire sentir l'influence de ces idées en Allemagne, ce que les Anglais, mêmes les plus cultivés dit-il, ne soupçonnent pas. C'est ainsi qu'un abrégé du *Capital* – qui, il le note avec humour, "traduit sa phraséologie hégélienne en langue vernaculaire" – circule outre-Rhin[15]. Mais l'importance de l'ouvrage ressort surtout du discours de l'un des "disciples enthousiastes" allemands de Marx, auquel l'écrivain anglais cède la parole. *Le Capital*, affirme celui-ci, a fourni des armes invincibles au socialisme. L'œuvre en effet, scelle la mort de toute illusion optimiste, au sens où elle établit que la société ne saurait être améliorée en suivant le plan d'un quelconque réformateur individuel. Mais d'un autre côté, elle procure aux sociaux-démocrates une entière confiance en leur victoire, dans la mesure où elle met en évidence "que le capitalisme nourrit le germe du socialisme, et que le premier doit, par une nécessité naturelle et en accord avec sa propre loi, se transformer dans le second[16]".

Le lecteur des textes de Block et de Laveleye ne peut qu'être très profondément surpris de trouver ainsi exposé - avec autant de simplicité, et avant même toute analyse détaillée de l'ouvrage - le thème central du

---

14 *Ibid.*, p. 383. L'auteur cite l'introduction de Marx à une "révision critique de la *Philosophie du droit* de Hegel.Cet ouvrage n'est mentionné ni par Block ni par Laveleye. Ces derniers ne signalent pas non plus l'intérêt précoce de Marx pour l'économie politique, car ils n'ont visiblement pas lu la *Préface* de la *Contribution*.

15 *Ibid.*, p. 383. De façon très proche, Laveleye notera que les "abstractions" hégéliennes de Marx, " traduites en langage vulgaire dans les petits journaux socialistes, sont devenus le catéchisme des ouvriers allemands" (*op. cit*. p. 137)

16 *Ibid.*, p. 384.

Capital – celui du nécessaire "dépassement" du capitalisme - que les économistes francophones s'avèrent incapables d'expliciter.

Macdonell, quant à lui, continue sa démonstration de la portée du livre de Marx en se référant, cette fois, aux adversaires de celui-ci. Après avoir lu les "critiques respectueuses" de Von Sybel, ajoute-t-il, on ne saurait douter de l'éclatante influence du *Capital*. Et de citer encore l'ouvrage du Dr. Jaeger sur le socialisme moderne. Pour ce dernier, l'importance du livre de Marx réside dans le fait "que tous les premiers socialistes, allemands, français ou anglais, ne sont plus maintenant bons qu'à l'oubli, ou du moins n'ont-ils plus guère qu'une valeur historique[17]". Là encore notre étonnement est grand de voir indiquer si clairement la rupture de Marx d'avec ses devanciers.

Une grille de lecture "pessimiste"

Ce n'est évidemment pas par hasard que Macdonell a donné d'abord la parole à un disciple de Marx pour caractériser *Le Capital*. Rien ne permet de penser qu'il partage lui-même l'espérance sociale-démocrate. Il semble, au contraire, porter au plus haut point le pessimisme inhérent aux doctrines économiques anglaises. Mais il se pourrait bien que ce soit précisément là, dans ce qui fait l'une des spécificités de la culture économique et sociale d'outre-Manche, que se trouvent les éléments majeurs expliquant l'accueil que le collaborateur de la *Fortnightly Review* réserve à l'œuvre de Marx.

Macdonell n'a bien sûr aucune peine à identifier d'emblée celui-ci comme un économiste, héritier de Ricardo. Surtout il ne semble pas, non plus, dérouté outre mesure par le fait que ses analyses, fondées sur la valeur, puissent conduire à affirmer la nécessité du socialisme. On doit peut-être y voir une certaine familiarité de l'auteur avec les "socialistes ricardiens" – Thomas Hodgskin, ou William Thompson – qui, dans les

---

17 *Ibid.*, p. 384. Von Sybel, et le Dr. Eugen Jäger – qui a publié en 1873 *Le Socialisme moderne : Karl Marx, l'Association Internationale des Travailleurs, Lassalle et les socialistes allemands* – sont également deux des principales sources allemandes citées par Laveleye.

années 1820-1830, instruisaient déjà le procès du capitalisme à partir de la doctrine de Ricardo[18]. Mais le fait que les théoriciens anglais soient ainsi aux avant-postes de la critique sociale ne peut être disjoint d'un trait culturel plus général, propre à la Grande-Bretagne du XIXe siècle. L'extraordinaire croissance du capitalisme industriel s'y est, en effet, accompagnée d'un effort remarquable – inconnu sur le continent – pour scruter avec efficacité et précision les conditions et les conséquences sociales de son développement. Nulle part ailleurs en Europe n'existent ce réseau d'inspecteurs de fabriques, rattachés au ministère de l'Intérieur, et dont les rapports semestriels sont publiés par ordre du Parlement, ni ces innombrables commissions d'enquêtes officielles sur la santé, ou sur le travail des enfants.

Ces textes jettent sur la classe ouvrière britannique une lumière crue. Leur regard est d'une acuité telle, confinant souvent au cynisme, qu'aucune illusion n'est permise, pour qui veut bien s'informer, sur la réalité de la société industrielle. De sorte qu'ils ont très certainement contribué à répandre, dans une partie du public cultivé anglais, ce pessimisme social lucide dont témoigne Macdonell.

Or ce sont précisément ces multiples rapports officiels qui viennent étayer la théorie du *Capital*. Tout se passe donc comme si notre auteur – en retrouvant dans ce livre l'écho d'une réalité qu'il connaît bien, et qu'il déplore – parvenait ainsi à accéder à la logique de Marx. Macdonell est en effet, tout son article le prouve, particulièrement sensible à l'ampleur de la misère sociale et aux fléaux qui accompagnent la croissance du système industriel. Et c'est sans doute à partir de sa propre vision, très critique, de ce système qu'il se trouve suffisamment en résonance avec Marx – ce

---

18 On sait que Marx lui-même connaissait bien les socialistes ricardiens. La notion de plus-value, désignant une "valeur additionnelle" ou "surplus value" retirée aux travailleurs par les capitalistes, est élaborée par Thompson dans son ouvrage *An Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth* de 1824. Marx a lu cet ouvrage en 1845. Cependant, comme le fait remarquer Christian Laval, il ne mentionne pas cette origine anglaise du concept, bien qu'il prenne en compte, à plusieurs reprises, l'apport de ces socialistes ricardiens. Voir Christian LAVAL, *L'Ambition sociologique*, *op. cit*. p. 338-342.

"Schopenhauer des économistes[19]", comme il le qualifie – pour l'*entendre*. Aucun des présupposés "optimistes" des écoles continentales ne vient s'interposer entre lui et le texte du *Capital*. Ni celui, évidemment, des héritiers français de Bastiat. Ni celui, plus subtil, de la "nouvelle école" pour laquelle le capitalisme est parfaitement viable, à condition que des réformes viennent en améliorer la répartition de la richesse.

Macdonell est, quant à lui, d'un pessimisme beaucoup plus radical. La conclusion de son article en témoigne. "La société, écrit-il, est une sorte d'organisme sur la croissance duquel les efforts conscients ne peuvent exercer qu'un petit effet[20]". De fait c'est bien, pensons-nous, ce pessimisme désabusé qui lui permet d'entrer de plain-pied dans la cohérence du *Capital*. Il lui donne, en tous cas, la possibilité de la *penser*, bien qu'il le garde, aussi, d'adhérer à la logique de Marx.

Le Capital, lu par un Britannique

S'il insiste sur la violence des polémiques du socialiste allemand à l'encontre des économistes de tous bords, Macdonell ne s'étend pas sur sa méthode. Il n' a pas un mot pour dénoncer ses "abstractions", ni d'ailleurs sa dialectique. Il n'aborde jamais sa conception de l'histoire en tant que telle (bien qu'il connaisse et utilise, on le sait, la *Préface* de la *Contribution*). En réalité il se "contente", pourrait-on dire, d'exposer, avec un pragmatisme tout britannique, ce que *dit* Marx. Écoutons la présentation qu'il donne de son œuvre :

> "Son thème est le *capitalische Produktionsweise,* ou la production dans les circonstances où le capital n'est pas possédé par les travailleurs ; et sa thèse est que le capital, quand il est la propriété d'une classe comparativement petite, comme c'est le cas actuellement, est le plus terrible fléau de l'humanité ; qu'il s'engraisse sur les misères du pauvre, la dégradation de l'ouvrier, ainsi que sur le labeur abrutissant de sa femme et de ses enfants ;

---

19 *Ibid*., p. 385.

20 *Ibid*., p. 391.

> que, exactement comme se développe le capital, se développent aussi le paupérisme – ce boulet que traîne à son cou la civilisation – les cruautés révoltantes de notre système d'usine, les conditions sordides des grandes cités, et la présence de la pauvreté la plus profonde assise aux portes même de la richesse la plus immense[21]".

Aucun de nos économistes francophones n'évoquera en des termes aussi précis le tableau que trace Marx de cette déchéance humaine, perdue dans le sillage du capital. Aucun, surtout, ne mettra en lumière, avec cette évidence, qu'elle découle pour lui du *mode de production* capitaliste, de cette forme sociale où les travailleurs sont séparés des moyens de travail, devenus capital. Aux yeux de Macdonell, cependant, il s'agit bien là de la problématique centrale de Marx. Il y revient quelques pages plus loin : "C'est la séparation du capital et du travail, l'existence d'une classe séparée, d'une caste, de capitalistes, que Marx déplore ; ce sont les tristes conséquences de ce divorce qu'il entreprend d'expliquer[22]". Cette problématique implique que ces fléaux sociaux que l'auteur, dans la foulée de Marx, vient d'énumérer, ne sont pas "des défauts accidentels de notre civilisation qui disparaîtront peu à peu. Ils sont inévitables. Ils suivent le capitalisme aussi sûrement que la nuit suit le jour". Et d'ajouter que c'est là ce que Marx entend "prouver avec une rigueur scientifique", éloignée de tout sentimentalisme[23].

Macdonell a donc mis en place, avec une clarté remarquable, ce qui constitue pour lui l'axe central du *Capital*. Il annonce maintenant que "la clef du système (de Marx), en tant que tel, consiste dans sa théorie de la valeur[24]". Celle-ci est en substance, dit-il, celle de Ricardo. Mais il cherche aussi à préciser en quoi sa conception se démarque de celle de l'économie

---

21 *Ibid.*, p. 385.

22 *Ibid.*, p. 390.

23 *Ibid.*, p. 385.

24 *Ibid.*, p. 385.

politique classique, en relevant notamment la notion de "temps de travail socialement nécessaire[25]". Macdonell poursuit alors le résumé du *Capital*, la théorie de la plus-value se trouvant donc rattachée à celle de la valeur-travail. Puis il évoque "le début du capital moderne", que l'on ne peut expliquer, selon Marx, ni par la frugalité ni par l'abstinence, mais par la spoliation qui caractérise l'accumulation primitive[26].

Point n'est besoin de suivre Marx plus avant, annonce enfin le commentateur, sinon pour dire quelques mots de "la perspective sociale qu'il attend avec impatience". La misère va s'accroître, et tous les maux dont nous avons parlé, écrit-il, vont atteindre un niveau extrême.

> "Au cours du temps, les choses vont devenir intolérables, et la misère ayant créé une vaste classe d'ouvriers disciplinés et mécontents, il va bientôt se développer une communauté de travailleurs libres possédant la terre et les moyens de production ; ils profiteront eux-mêmes de tous les avantages que la science et l'organisation industrielle peuvent conférer, et ils les utiliseront, non pas comme aujourd'hui pour l'enrichissement de quelques uns, mais pour le bien commun et le confort du plus grand nombre. La *Ausbeutung* (exploitation) du travail, le système de production fondé sur le parasitisme, laisseront place à une forme de coopération scientifique et bienfaisante[27]".

Pour la première fois, nous trouvons donc ainsi révélée la conclusion du *Capital*. Elle n'est pas taboue pour Macdonell, comme elle l'est pour nos auteurs francophones engagés dans des référentiels profondément différents. De plus l'exposé en est conduit, ici, avec une intelligence remarquable, qui permet à l'auteur de préciser, en les développant, les formulations très concises de Marx, même s'il les "allège", en même temps, de ses références explicitement dialectiques.

---

25 *Ibid.*, p. 385-386.

26 *Ibid.*, p. 390.

27 *Ibid.*, p. 390-391.

Et pourtant Macdonell ne commente pas cette vision d'avenir. Il se contente de souligner que son but n'est pas d'examiner "les erreurs qui sous-tendent ce pessimisme, conduisant par degré à l'optimisme[28]". La critique est superflue, à ses yeux, car ceux qui sont "sous le charme" des enseignements de Marx n'entendront pas. Quant à ceux qui sont en désaccord avec lui, ils jugeront sans doute ses erreurs trop "grossières" pour mériter une longue réfutation. Là encore Macdonell se distingue d'un Block et d'un Laveleye, consacrant une bonne moitié de leurs articles à la critique du *Capital*. Notre auteur anglais se borne à affirmer en quelques lignes que de "simples étudiants" en économie politique repéreront ce qu'il y a de "puéril" dans cette analyse de la production, qu'ils verront d'eux-mêmes que "le capital est aussi essentiel que le travail pour la production", et que l'épargne a droit à rémunération[29].

En fait, au moment de conclure, son souci premier est plutôt d'alerter les économistes anglais. La phraséologie inaccoutumée de Marx, leur dit-il, masque des vérités qui, formulées autrement, en viendront à être reconnues et acceptées. Ne doit-on pas, par exemple, admettre que dans certaines circonstances le prix du travail est si bas qu'il porte préjudice à l'ouvrier, et le conduit même à la dégradation ? Mais surtout, ajoute-t-il pour finir, "peut-être (les économistes anglais) apprécieraient-ils un peu mieux l'économie politique de Marx, s'ils considéraient avec lui que la société est une sorte d'organisme sur la croissance duquel les efforts conscients ne peuvent exercer qu'un petit effet[30]".

Cette conclusion, d'ordre quasiment philosophique, souligne, on l'a dit, le pessimisme personnel de Macdonell. Celui-ci donne à coup sûr sa coloration propre à son analyse du *Capital*. C'est en effet sur le déterminisme, sur la *nécessité* qui gouverne l'évolution de l'ordre socio-économique actuel, que l'auteur insiste avec force. Et cela, certes, à la suite de Marx, même s'il faut remarquer que celui-ci affirme aussi, de façon très

---

28 *Ibid.*, p. 391.

29 *Ibid.*, p. 391.

30 *Ibid.*, p. 391.

explicite, que l'ancienne société, qui porte dans ses flancs la nouvelle, peut "abréger la période de gestation, et adoucir les maux de (son) enfantement[31]". Mais Macdonell, on l'a déjà noté, n'a visiblement pas été convaincu par le versant "optimiste" de Marx.

Par contre, il est un autre aspect de l'œuvre que l'auteur met peu en lumière, au risque de fausser son économie d'ensemble. Il s'agit de la méthode dialectique du *Capital* sur laquelle repose le projet même de Marx : celui d'une *critique* de l'économie politique. Macdonell a parfaitement compris que le terme de *mode de production* capitaliste recouvre une forme sociale-historique spécifique. Mais, avec un pragmatisme très britannique, il évite toute référence au substrat dialectique qui fonde le concept. Il ne s'aventure pas dans l'analyse du fétichisme des catégories marchandes, ni même dans celle de la forme de la valeur d'où découle le fétichisme. Or c'est pourtant sur cette conception de la *forme* de la valeur, en tant qu'elle est spécifique du mode social actuel de la production, que Marx fonde sa critique de Ricardo, et celle du naturalisme de l'économie politique. Du coup, pour le lecteur, il apparaît que c'est en tant qu'héritier direct de Ricardo – *et non en tant qu'il le critique* – que Marx élabore sa théorie, et qu'il met en évidence la nécessité de ces lois qui président au fonctionnement et au destin du mode de production capitaliste. On peut imaginer, dès lors, comment va réagir à la lecture d'un tel texte un économiste qui, comme Laveleye, met déjà en doute l'existence des "lois naturelles" de l'économie proclamée par la science reconnue.

L'opposition du socialisme de la chaire et de Marx, selon Cliffe Leslie

Le détour par l'article de Macdonell n'était pas, on le constate, inutile. Notre avocat anglais trace en effet de Marx un tout autre portrait que Block. Il le dépeint, lui, avant tout comme un économiste, qui, prenant appui sur la théorie de la valeur-travail, s'efforce de démontrer que le

---

31 Karl MARX, *Le Capital*, *Préface* de la 1ère édition, *op. cit.*, p. 20. Macdonell passe cette formulation sous silence.

mode de production capitaliste marche nécessairement à sa perte. Laveleye y a très certainement puisé matière à réflexion, nous allons le voir.

Mais auparavant, il faut encore signaler qu'un second article témoigne de l'actualité de Marx dans la *Fortnightly Review.* "L'histoire de l'économie politique allemande", en juillet 1875, est signée d'un économiste anglais connu, T.E. Cliffe Leslie, dont le ralliement à la cause des économistes allemands a fait du bruit. Il s'agit là du compte-rendu du livre de W. Roscher, récemment paru sur le sujet, et que l'auteur britannique replace dans le vaste débat qui divise actuellement les économistes européens. Cliffe Leslie s'attache donc, à la suite de Roscher, à pointer ce qui différencie outre-Rhin les diverses tendances de l'économie politique. Il ne retient, parmi les cinq courants que distingue Roscher, que les trois principaux : les libre-échangistes, les socialistes, et l'école "réaliste" ou école historique.

Dans cette optique, il indique donc d'abord que, pour Roscher, les libre-échangistes se montrent "trop abstraits, trop optimistes et trop indifférents à l'histoire et à la réalité". Quant au second groupe, les socialistes ou sociaux-démocrates, dont Marx et Lassalle sont les représentants, il signale qu'ils "ont pour but tout à la fois une révolution politique et l'abolition de la propriété privée de la terre et du capital[32]". On notera que ces objectifs radicaux n'empêchent nullement nos auteurs de les ranger au sein de l'économie politique. Et la chose est d'autant plus frappante que Cliffe Leslie continue, immédiatement, dans ces termes :

> "Roscher fait remarquer qu'ils sont encore plus non historiques (*more unhistorical*) dans leur méthode, et qu'ils s'adonnent encore davantage aux abstractions trompeuses – par exemple l'argument que le capital est du travail accumulé, et que donc le travail devrait avoir tout son produit – que les plus extrêmes des anciens libre-échangistes[33] ".

---

32 T.E. CLIFFE LESLIE, "The history of german political economy", *Fortnightly Review,* XVIII, juillet 1875, p. 99.

33 *Ibid*., p. 99.

Voilà donc Marx et Lassalle classés, parmi les économistes, aux côtés des ultra-libéraux, au motif qu'ils surenchérissent avec eux dans le maniement de l'abstraction, et d'une méthode "a-historique" ! L'appréciation est si surprenante que l'on s'étonne d'abord de ne pas trouver ici la moindre réserve de la part de Cliffe Leslie. Mais en fait c'est bien là - dans cette opposition méthodologique forte, perçue en ces termes - que réside pour lui l'un des aspects essentiels permettant de distinguer les socialistes des partisans de la nouvelle école[34]. C'est pourquoi l'économiste anglais enchaîne directement, sans autre commentaire, en engageant une polémique contre l'auteur italien d'un récent article de la *Fortnightly Review,* coupable de confondre les deux courants.

Cet Italien fait une erreur manifeste, écrit-il, en classant la nouvelle école allemande, "l'école réaliste", avec les socialistes. L'école réaliste n'est autre que l'école historique, qui s'est beaucoup développée, et dont il expose longuement les principales idées[35]. Aussi rien n'est-il plus infondé, poursuit-il, que d'imputer "des tendances socialistes ou destructives" à l'école historique des économistes allemands, sous prétexte de leur surnom de *Catheder-Socialisten*, car "la philosophie historique n'a, assurément, aucune tendance révolutionnaire[36]".

---

34 Laveleye, dans son article de 1876, mentionne Cliffe Leslie précisément lorsqu'il s'engage lui-même dans la critique méthodologique du *Capital*. Cependant, il faut remarquer dès maintenant que si l'économiste belge reprend à son compte les imputations d'abstraction, il passe sous silence l'allusion à la méthode "non historique" de Marx. La chose est évidemment délibérée, et très significative, puisque la question de l'histoire dans *Le Capital* est une de celles qui préoccupent le plus vivement Laveleye, comme nous allons le voir.

35 *Ibid*., p. 99-100. Après avoir mentionné les ouvrages allemands majeurs qui illustrent la nouvelle tendance, l'auteur signale que "la méthode historique n'a pas été non plus improductive en Angleterre". Il cite alors les travaux de Sir Henry Maine – qui "ressortent en fait autant de l'histoire économique que de celle du droit". Ils témoignent, ajoute-t-il, de l'étendue du champs des recherches qui s'ouvrent, pour ceux des économistes anglais "qui ne se satisfont pas de l'abstraction stérile".

36 *Ibid*., p. 100.

Les objectifs révolutionnaires, tout autant que la méthode abstraite et a-historique, voilà donc ce sur quoi, aux yeux de Cliffe Leslie, s'opposent Marx et la nouvelle école allemande. Mais il ressort également de cet article que la distinction du socialisme de la chaire et du socialisme lui-même n'allait pas de soi en 1875. Si bien que cette passe d'armes ne pouvait que souligner, pour Laveleye, l'urgence d'une mise au point.

Toutefois quelque ait pu être l'influence de ces deux articles de la *Fortnightly Review* – influence plus conjoncturelle pour le second, sûrement plus décisive dans le cas du premier – il paraît évident que l'économiste belge n'a pas attendu ces publications pour se plonger dans *Le Capital*. Quand en a-t-il véritablement entrepris la lecture ? Il semble logique que ce soit après la rédaction de *La Propriété,* qui n'évoque jamais Marx. C'est-à-dire vers 1873-1874, au moment où, se ralliant aux économistes allemands, il éprouve le besoin d'approfondir ce qui les distingue du socialisme.

En tout cas, à l'époque, Laveleye a sans aucun doute lu l'article de Block de 1872. De sorte qu'il importe, pour cerner la singularité de sa position sur Marx, d'examiner en quoi son approche du *Capital* diffère de celle de l'économiste français dans la mesure même où le référentiel dans lequel elle s'inscrit est autre.

3 – Le socialisme allemand : un "socialisme de savants"

Le professeur belge considère *Le Capital* comme "un livre étrange[37]". Et pourtant il s'est trouvé certainement moins dérouté par sa lecture que ne l'avait été son collègue français. Pour ce dernier, l'œuvre, dans sa texture même, sortait totalement de son horizon d'attente. Elle était inclassable. Et le critique se trouvait en quelque sorte piégé, capturé dans la dualité de son auteur. Celle d'un socialiste, emboîtant le pas aux partisans de la "liquidation sociale", tout en prétendant à la science économique. Le problème ne se pose pas dans ces termes pour Laveleye, même si la facture du *Capital* le surprend. A ses yeux l'économie politique

---

37 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.*, p. 136.

doit être éthique et "réaliste", mais elle est aussi d'emblée liée à l'histoire. Elle a à tenir compte des faits et de l'évolution historique dans laquelle ils s'inscrivent ; elle doit prendre la mesure des injustices de la société, et suggérer des interventions pour y remédier. En ce sens les économistes se doivent d'être des réformateurs. Mais du coup, il n'a pas de mal à accepter l'idée que *les socialistes eux-mêmes*, qui visent également à améliorer la société, *sont des économistes* – une idée d'ailleurs admise également, on l'a vu, par Roscher. Au demeurant, c'est dans cette perspective qu'il replace l'histoire du socialisme outre-Rhin, et qu'il en dégage la spécificité.

Le programme de Gotha

Laveleye est de loin l'écrivain francophone le mieux informé sur la force et le développement du mouvement socialiste en Allemagne. Alors que, dans ce pays, écrit-il, "naguère encore le socialisme militant n'existait pas, en peu d'années il s'est répandu avec une rapidité incroyable[38]", multipliant les moyens de propagande et les victoires électorales. Le congrès de Gotha de mai 1875 l'a visiblement impressionné, alors qu'il était passé presque inaperçu, on s'en souvient, en France. Laveleye explique qu'il marque la fusion du parti lassallien, qui compte sur l'État pour une transformation graduelle de la société, et de l'*Association démocratique des ouvriers* dirigée par Bebel et Liebknecht, lesquels misent au contraire sur une révolution. Puis il cite de larges extraits du programme de Gotha, exposant ses principes et ses revendications politiques immédiates[39]. Celles-ci, ajoute-t-il, n'ont rien de "très subversif" puisqu'on les trouve déjà, pour l'essentiel, réalisés en Suisse. Quant au but final, "l'organisation socialiste du travail", les termes en sont bien vagues.

---

38 *Ibid.*, p. 121

39 *Ibid.* p. 122-124. Au premier rang de ses principes, figure le fait que "le produit total du travail appartient à la société". Par ailleurs, aucune référence n'est faite par Laveleye à l'influence de Marx sur les dirigeants de l'*Association*.

L'auteur se propose donc d'examiner "les écrits dont ces idées sont sorties". Car c'est là ce qui fait la particularité de cette nation "spéculative" qu'est l'Allemagne : non seulement le socialisme "entraîne presque tous les ouvriers", mais il a aussi pénétré dans les classes supérieures de la société. "Il siège dans les Académies, fait-il remarquer, il s'est glissé dans les chaires des universités, et ce sont des savants qui ont donné les mots d'ordre que répètent maintenant les associations ouvrières (…) Ailleurs rien de pareil ne se voit[40]". La perspective que propose l'économiste belge est donc celle, spécifiquement germanique, d'une communauté d'inspiration reliant *savants* et militants. Une communauté qui est fondée sur la *science*, d'où la nécessité de passer en revue "les livres qui ont préparé cet étrange mouvement". L'auteur va ainsi consacrer près d'une dizaine de pages, soit le tiers de son article, à cette analyse, tant cette question du caractère *scientifique* du socialisme allemand est pour lui essentielle.

L'immaturité économique de l'Allemagne durant la première moitié du XIXe siècle explique les débuts tardifs et timides du socialisme dans ce pays. Les idées de réforme et de révolution sociales sont venues de France, indique Laveleye, qui montre leur influence sur Weitling, et qui note que Marx "le plus instruit des socialistes allemands" le reconnaîtra lui-même[41]. Mais au lendemain des révolutions de 1848, l'évolution des deux pays diverge. Alors que la créativité théorique du socialisme semble épuisée en France, les idées socialistes commencent "à prendre un caractère scientifique en Allemagne[42]".

Un initiateur : Marlo

---

40 *Ibid*. p. 124.

41 *Ibid*. p. 124. Laveleye cite alors ce passage connu des *Annales franco-allemandes*, où Marx prévoit que l'insurrection, en Allemagne, "n'éclatera qu'au chant de réveil du coq gaulois".

42 *Ibid*., p. 126.

La preuve en est d'abord la publication dans les années 1850 par le professeur Winkelblech, sous le nom de Marlo, de ses *Recherches sur l'organisation du travail, ou Système d'économie politique universelle*. L'objectif de Marlo est de comprendre pourquoi, en pleine prospérité, persiste la misère. Et, note Laveleye, il pense en découvrir la raison "non dans la nature et ses lois nécessaires, mais dans les institutions et dans les lois humaines". Il s'agit donc de les réformer pour les améliorer, ce qui implique que, pour Marlo, l'économie politique est "la science la plus importante de toutes à notre époque[43]".

La sympathie de Laveleye pour Marlo – figuré presque, ici, en précurseur de ses propres recherches – est évidente. D'autant plus que ce dernier oppose au "principe païen" en économie politique, lequel sacrifie le bien-être des masses à la domination de quelques privilégiés, le "principe chrétien (qui) fera régner l'équité et relèvera les classes déshéritées[44]". Mais sa proximité avec Marlo transparaît également lorsqu'il évoque la théorie "remarquable" de la propriété élaborée par celui-ci. Le système de propriété doit permettre au travailleur individuel de jouir des fruits de son labeur. Dans ce but, Marlo envisage l'avènement d'une propriété "sociétaire" – "c'est-à-dire, explique Laveleye, la propriété telle qu'elle s'est constituée dans la société anonyme moderne". Celle-ci en se généralisant permettra d'augmenter la productivité, tout en améliorant la situation des travailleurs devenus propriétaires. L'économiste belge émet toutefois quelques réserves sur le projet de Marlo, où se marque trop fortement l'influence de l'utopie phalanstérienne de Fourier[45].

Il n'empêche, insiste-t-il, que Marlo "connaît bien l'économie politique", et qu'il "n'en méconnaît presque jamais les principes[46]". Cela conduit notre économiste à une réflexion plus générale sur les socialistes allemands, avant même qu'il n'aborde un deuxième de ses représentants,

---

43 *Ibid.*, p. 127.

44 *Ibid.* p. 128.

45 *Ibid.*, p. 128.

46 *Ibid.*, p. 129.

Rodbertus. Cette réflexion est du plus grand intérêt, parce qu'elle tranche nettement sur l'appréciation de Block. En effet, ce dernier a lui aussi rendu compte, en 1872, de l'œuvre de Marlo, dont il écrit qu'il veut "réconcilier" le capitalisme et le socialisme, en faisant des concessions à ce dernier. En fait Marlo illustre à ses yeux cette catégorie nouvelle, proposée par Schaeffle, sur laquelle il ironise, mais qui, au fond, le désoriente : celle d' "*économiste-socialiste* ou d'économiste qui ne l'est qu'à demi, ou aussi de socialiste qui ne l'est qu'à demi, au choix du lecteur[47]".

Il n'est pas impossible que Laveleye, tandis qu'il résumait les idées de Marlo, ait gardé en tête cette approche hésitante et déconcertée de Block. Toujours est-il qu'il se montre, lui, tout à fait assuré. Il ne s'agit là ni de concession, ni de réconciliation entre l'économie politique et le socialisme. Mais il en va de ce qui fait la spécificité même du socialisme allemand. Celui-ci est élaboré par des *savants*, c'est-à-dire en fait par des économistes ; par des hommes qui loin de se perdre dans les rêveries de l'utopie, partent de la réalité, et se réfèrent explicitement à la science - notamment à celle de l'économie.

Une problématique nouvelle

> "Les socialistes allemands qui ont un nom, écrit ainsi Laveleye, n'ont pas dressé le plan d'une société nouvelle. Ils ne nous présentent pas, comme Morus, Babeuf, Fourier ou Cabet, un idéal, une utopie, une cité parfaite qui serait le paradis sur terre. Ils connaissent à fond l'économie politique et les faits constatés par la statistique. Ils ont étudié l'histoire, le droit, les anciennes langues, les littératures étrangères ; ils appartiennent à la classe aisée. Ce sont des savants de profession. Ils ne se laissent pas prendre aux chimères des autres ni à celles que pourraient enfanter leur propre imagination. Ils se contentent de faire la critique des ouvrages classiques des économistes et de mettre en relief les maux de l'état social actuel. Leurs écrits ont ainsi le même caractère que ceux de Proudhon, mais, quoique moins bien écrits, moins brillants, ils ont

---

47 Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne", II, *op.cit.*, p172.

plus de suite et plus de solidité. Pour démêler leurs erreurs, il faut une attention soutenue et une connaissance approfondie des principes économiques[48] ".

Le texte méritait d'être cité intégralement, parce qu'il marque avec vigueur la distance qui sépare Laveleye de Block, et qu'il indique les lignes de force de la problématique nouvelle dans laquelle s'inscrit, pour l'économiste belge, sa lecture du *Capital*. Car Marlo n'est évidemment pas, ici, le seul visé ; Lassalle, et surtout Marx, sont, bien sûr, les premiers concernés.

Or ces hommes ne relèvent pas d'une sorte de "mixte" indéterminé, mi-économistes, mi-socialistes. Ce sont des socialistes, mais des socialistes qui parviennent aux conclusions qui sont les leurs à partir d'une science qu'ils maîtrisent parfaitement – l'économie politique. Laveleye n'emploie pas dans cet article de 1876 l'expression qu'il utilisait l'année précédente (et dont il usera à nouveau plus tard) de "socialisme scientifique". Toutefois l'idée est la même : le socialisme allemand est un "socialisme de savants". Des savants à la culture étendue – on notera en particulier la référence à l'histoire – mais qui sont, avant tout, des spécialistes de la science économique.

Block avait à se débattre avec un Marx qui n'entrait pas de bon gré dans la grille de référence du libéralisme français. Celle d'un socialisme "artificialiste", où toute volonté de transformer la société est une utopie, qui s'oppose à la science, conçue comme l'énoncé des "lois naturelles" de l'économie. C'est pourquoi à partir de cette problématique, il ne parvenait pas à surmonter le dualisme, à penser Marx comme socialiste, en tant qu'il est un économiste. Laveleye change, lui, radicalement de perspective. Parce qu'il récuse le naturalisme ultra-libéral, il lui est possible de reconnaître que *le socialiste qu'est Marx est aussi, en même temps, un économiste,* qui part de l'économie politique et se situe pleinement sur le terrain de la science. Il lui est possible, en fait, de considérer l'auteur du *Capital* comme un "*socialiste scientifique*".

---

48 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit*. p. 130.

Cela le conduit, dans le même mouvement, à tracer une ligne de démarcation nette entre Marx et ses devanciers, les utopistes français ; une question que Block évitait soigneusement d'aborder. Laveleye refuse, en effet, l'opposition d'une utopie reconstructrice et d'une science naturaliste, sur laquelle fonctionnent les économistes français. Pour lui, l'utopie ne renvoie pas à tout projet de transformation sociale en tant que tel. Elle relève seulement des chimères d'une imagination qui échappe à la discipline d'une pensée scientifique. Dans ce cadre, son diagnostic est clair. Les socialistes allemands, et Marx en particulier, parce qu'ils sont des économistes, se distinguent radicalement des Fourier et Cabet qui les ont précédés.

On remarquera que, sur ces points essentiels, Laveleye rejoint l'appréciation de Macdonell, qui voyait en Marx un économiste dont l'œuvre tranchait sur celles des précurseurs utopistes du socialisme. Cependant, une différence d'approche entre les deux auteurs est déjà perceptible. Car l'insistance que met Laveleye à présenter le socialisme allemand, dans son ensemble, comme un socialisme de "savants" signale aussi la difficulté qu'il rencontre. S'il est, en effet, à ce point sensible à ce foisonnement de recherches scientifiques qui marque le socialisme germanique depuis les années 1850, c'est qu'il réagit en socialiste de la chaire. Comme tel, il perçoit clairement le parallélisme du projet des socialistes allemands avec celui de la nouvelle école économique d'outre-Rhin. Dans les deux cas, il s'agit de "faire la critique des ouvrages classiques des économistes et de mettre en relief les maux de l'état social actuel", comme il le dit lui-même à propos des socialistes. Mais alors comment expliquer que, de cette même démarche – celle qui consiste à rechercher dans la science économique les moyens d'améliorer la société – puissent résulter des conclusions aussi radicalement destructrices que celles de Marx ?

La question se pose avec beaucoup plus d'acuité pour Laveleye que pour Macdonell. Car l'économiste belge ne porte pas sur le système économique et social le même regard, désabusé et profondément pessimiste, que son collègue anglais. À ses yeux, ce n'est pas le système dans son ensemble qui est en cause. Il a la conviction qu'il "suffit", en quelque sorte, d'en réformer le mode de *répartition* des richesses. Il confère

donc à l'économie politique cette fonction essentielle : permettre que soient élaborées des réformes progressives, capables de "réparer" une distribution inégale, et par là d'éliminer la misère et l'injustice qui en résultent. Or dans cette perspective, qui est précisément celle du socialisme de la chaire, il est évident que l'entreprise de Marx pose une question redoutable. Comment est-il possible que le recours à la *science* économique débouche, ainsi, non sur des réformes constructives, mais sur la prédiction du bouleversement radical de l'ordre social et de la disparition du système économique lui-même ?

En réalité, c'est l'existence même d'un socialisme à la fois *scientifique* et *révolutionnaire* qui fait problème. C'est pourquoi non seulement il importe de marquer nettement la frontière de ce socialisme et de la nouvelle école ; mais surtout, il faut rechercher la trace et les raisons de ce qui ressemble à un "dérapage".

Quelles sont donc les "erreurs de parcours" qui peuvent rendre compte d'une pareille dérive, conduisant des principes de l'économie politique aux énoncés subversifs de Marx ? Laveleye se sent encore de plain-pied avec Marlo. Mais de Marlo à Marx, en passant par Rodbertus, que s'est-il donc passé ? Telles sont les questions qui sous-tendent sa démarche, laquelle requiert "pour démêler leurs erreurs, comme il le note, une attention soutenue et une connaissance approfondie des principes économiques". Car dès lors qu'il est reconnu que Marx comme ses devanciers allemands fondent leurs travaux sur les principes de l'économie politique, ce sont ceux-ci qu'il convient d'interroger. Leur mise en question s'impose, dans la mesure même où ils conduisent les auteurs germaniques qui s'en réclament aux conclusions fausses et funestes du socialisme révolutionnaire.

Or c'est bien sur ce point – la critique de l'économie politique – que Laveleye innove, de façon radicale. A peine a-t-il en effet balisé ainsi le champ de sa recherche, que, abordant l'étude de Rodbertus, il annonce ce qui va constituer l'axe de son analyse du *Capital* : la critique de la théorie de la valeur-travail, sur laquelle repose l'ouvrage. C'est elle qui va lui permettre de tracer de son auteur un portrait beaucoup plus unifié que celui qu'en dessinait Block. Le portrait d'un "socialiste scientifique", c'est-à-dire d'un véritable économiste, mais qui s'appuie sur des principes faux,

puisés pourtant dans la science économique, pour justifier son projet révolutionnaire.

Ni Block, ni Macdonell ne mentionnent Rodbertus. Quant à Laveleye, suivant en cela Rudolf Meyer[49], il considère que "Marx lui a emprunté le fond de ses théories[50]". Au reste, précise-t-il, l'œuvre très originale de Rodbertus relève pleinement de l'économie politique. Son auteur n'est pas un socialiste, "mais, comme Ricardo, il a élevé l'arsenal scientifique où le socialisme est venu prendre ses armes[51]". Le problème est donc bien là : la science économique comporte des principes qui doivent être critiqué parce que, étant faux, ils sont également dangereux dans la mesure où ils fournissent des munitions aux socialistes. C'est le cas, avant tout, de la théorie de la valeur-travail, amorcée par Smith et développée par Ricardo. Rodbertus se fonde sur celle-ci pour expliquer que la hausse de la productivité du travail social ne peut que s'accompagner de ce que la masse des salaires ouvriers constitue une part décroissante du produit national. En réalité, écrit Laveleye, "l'erreur capitale de Rodbertus, que les autres socialistes allemands lui ont empruntée, c'est qu'il fait du travail la source unique de la valeur[52]". Cela le conduit à envisager une institution de crédit, proche de ce que propose Proudhon, gérant en place d'argent un système de bons de travail ; de sorte que "le producteur pourrait alors racheter son produit. Nous allons retrouver, ajoute Laveleye, les mêmes idées dans Karl Marx[53]".

À travers la critique de Rodbertus, qui renvoie elle-même à celle des économistes anglais, on voit ainsi s'amorcer celle de Marx, que le professeur belge inscrit, sans nuance, dans la même perspective. Il est probable que l'article de Macdonell lui a été, dans ce sens, d'un grand

---

49 (note à faire)

50 *Ibid.*, p. 130. (cf Engels, Andler.. à faire)

51 *Ibid.*, p. 130.

52 *Ibid.*, p. 133.

53 *Ibid.*, p. 133.

secours. Maurice Block, en effet, critiquait lui aussi la théorie de la valeur de Marx , en la rattachant à l'économie classique. Mais il ne percevait pas son lien avec le socialisme. Macdonell, au contraire, a souligné fortement que la logique du *Capital* s'ordonne tout entière – la conception de la plus-value comprise – à partir de la définition de la valeur reprise de Ricardo. Mais alors que l'auteur anglais ne formule *aucune critique* sur cette prémisse, Laveleye va y voir, au rebours, l'origine de cette dérive qui conduit de l'économie politique au socialisme révolutionnaire. Pour lui la théorie de la valeur-travail est précisément la pierre d'achoppement. C'est elle qui rend compte, de Rodbertus à Marx, du "dérapage" des socialistes allemands.

En bâtissant de la sorte la cohérence de Marx, à la suite de Macdonell, à partir de son héritage ricardien, Laveleye semble en mesure de dépasser le dualisme de Block. Et pourtant, dès cette présentation du socialisme scientifique allemand que nous citions tout à l'heure, il éprouve le besoin de réintroduire l'idée d'un rapprochement de Marx et de Proudhon. Ce faisant, il s'éloigne sensiblement, et de façon certainement très délibérée, de Macdonell. Celui-ci classait en effet Proudhon parmi ces socialistes immatures dont Marx, en tant qu'économiste, se détachait. Or Laveleye, dans le texte que nous venons d'étudier, effectue la démarche inverse. Il insère en quelque sorte Proudhon dans la lignée de ce socialisme savant construit par les auteurs allemands, en déclarant que leurs écrits ont le même caractère que les siens. La référence faite au socialiste français dans ce contexte semble, à première vue, très surprenante. Car pourquoi rattacher Proudhon au socialisme allemand, si ce n'est pour sauvegarder la filiation de Marx établie par Block, alors que Laveleye est en train de rompre avec la problématique de celui-ci ?

On remarquera d'abord que le Proudhon convoqué ici par l'économiste belge n'est pas seulement celui que vise Block – ce promoteur du "crédit gratuit", qui est aussi pour lui l'archétype des partisans de la "liquidation sociale". Le Proudhon auquel renvoie Laveleye est tout autant l'auteur des *Contradictions économiques*. Le connaisseur critique de l'économie politique, qui fait de la théorie de la valeur l'axe de sa réflexion, et en cela précède, indiscutablement, Marx. Mais au-delà, il se pourrait bien que ce soit, également, parce que le socialiste français

critique le système économique, et d'abord la propriété, au nom de la *justice* – plutôt qu'en celui de *l'histoire* – qu'il trouve ici sa place. Tant ces deux questions mêlées, celles de la propriété et de l'histoire, sont celles auxquelles se heurte Laveleye, de façon cruciale, dans sa lecture du *Capital*. Des questions qui l'incitent lui aussi, mais à l'issue d'un autre cheminement que Block, à se représenter Marx en successeur de Proudhon. Et qui impliquent donc que celui-ci soit, dans un premier temps, rattaché à la généalogie allemande de l'auteur du *Capital*.

Laveleye qui vient ainsi de consacrer le premier tiers de son article à dresser ce tableau inédit du "socialisme de savants" qui s'est constitué en Allemagne, aborde enfin *Le Capital*. On ne s'étonnera donc pas que la présentation qu'il fait de son auteur vise d'abord à l'insérer pleinement dans ce mouvement, sans cacher toutefois ce qui en constitue le prolongement logique – l'action militante de Marx.

La biographie d'un savant militant

Block, en 1872, montrait en Marx avant tout un théoricien. Il ignorait, semble-t-il, son activité révolutionnaire des années 1848, et n'évoquait que d'un mot sa direction de l'AIT. Trois ans plus tard, Charles Limousin s'attardait, au contraire, sur les idées et l'activité politiques du chef de l'Internationale, sans même mentionner *Le Capital*. Le portrait qu'en dresse Laveleye, en 1876, apparaît d'emblée plus complet et plus équilibré.

Marx, écrit l'économiste belge, est "l'un des chefs du socialisme européen" en tant qu'il est "le fondateur et l'organisateur de l'*Internationale*". Mais il ajoute aussitôt cette réflexion, en apparence paradoxale : "Cependant il n'a rien, ni dans ses écrits, ni dans sa carrière de l'agitateur révolutionnaire. Ses livres ont la prétention d'être absolument scientifiques, et sa vie, après quelques incidents orageux, a été celle d'un érudit[54]". Agitateur, Marx ne l'est pas au dire de Laveleye, car celui-ci réserve le terme pour Lassalle. Pour cet homme au charisme

---

54 *Ibid.*, p. 134.

exceptionnel, "considéré par ses adhérents comme le messie du socialisme" ; et dont, "en deux ans, (la) parole et (la) plume enflammées remuèrent toute l'Allemagne et y créèrent le parti démocrate socialiste[55]". A la figure du prophète flamboyant qu'est Lassalle, Laveleye oppose donc, quand il s'agit de Marx, celle de l'érudit. Mais, à ses yeux, c'est précisément en cela que l'auteur du *Capital* témoigne de la puissance redoutable de ce socialisme savant d'outre-Rhin : sa science, ou ce qu'il prétend telle, est en elle-même subversive.

L'économiste belge est mieux renseigné que les auteurs précédents sur la vie familiale de Marx. Son origine juive, déjà notée par Limousin, est ici précisée – son père étant "israélite baptisé". Et mention est faite de son mariage avec Jenny von Westphalen, dont le frère fut ministre. Toutefois il faut remarquer que Laveleye n'utilise pas, comme le faisait Macdonell, les indications autobiographiques contenues dans la *Préface* de la *Contribution*, un texte qu'il ne connaît visiblement pas. Il est donc très rapide sur les années de jeunesse de Marx, consignant ses études de droit, puis son intérêt pour l'économie politique, mais non pas celui qu'il porte à la philosophie de Hegel. Il évoque aussi de façon seulement allusive les causes de son exil à Paris. Cependant, à la différence de Block, Laveleye signale le retour de Marx en Allemagne, en 1848, et sa publication d'un "journal où il malmène rudement "la bourgeoisie"[56]". Son activité militante, précédant sa "direction occulte" de l'Internationale est donc mise en évidence. Et c'est dans ce cadre qu'est signalée la publication du *Manifeste du parti communiste*.

Il s'agit là certainement de l'aspect le plus novateur de cette biographie de Marx, puisque, on le sait, l'existence même du *Manifeste* est jusqu'ici pratiquement inconnue en France. On doit cependant noter que le titre de l'ouvrage est cité dans l'article du *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse, remarquablement informé sur toute cette première période de la

---

55 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…" -II -Les agitateurs, *op. cit.*, p. 867-868.

56 "Le socialisme contemporain…" I , *op. cit.* p. 135. Il s'agit de la *Neue Rheinische Zeitung*. Cet épisode était déjà rapporté dans l'article du *Figaro* de septembre 1871

vie du socialiste allemand[57]. De plus, Block, qui n'avait jamais encore entendu parlé de ce texte, en apprend l'existence en avril 1875, mais sans en connaître précisément la teneur[58]. Laveleye est donc le premier en France à mettre véritablement en valeur le *Manifeste*.

> "Déjà en 1847, écrit-il, dans un manifeste rédigé avec son ami Fr. Engels, au nom des communistes allemands de Londres, (Marx) avait formulé les deux principes qui guident encore aujourd'hui le socialisme allemand et européen".

Le premier de ces principes, ajoute-t-il, implique que la lutte des ouvriers contre les capitalistes "s'élève au-dessus des distinctions de nationalité" ; le second indique que les travailleurs "doivent conquérir les droits politiques pour briser le joug des capitalistes[59]". Il est donc clair que Laveleye perçoit l'importance politique du *Manifeste*, où il voit l'affirmation du caractère politique et international de la lutte du

---

57 Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX siècle, op. cit*;, T. X, p. 1292. L'auteur indique que le *Manifeste*, publié avec Engels en 1848, "avait été adopté par un congrès d'ouvriers de diverses nations, tenu à Londres en 1847". Par ailleurs, rien n'indique que Laveleye connaissait cet article du *Dictionnaire*.

58 Maurice BLOCK, "Revue des principales publications économiques de l'étranger", *JDE*, 38 (112), avril 1875, p. 91. Block, faisant là le compte-rendu de la revue américaine *Journal of Social Science*, signale un article sur l'Internationale du Dr D.F. LINCOLN. Ce dernier indique, écrit Block, "une publication de l'année 1850, un "manifeste", qu'on attribue à M. Karl Marx et ses amis. Dans ce manifeste, il est dit que les communistes doivent faire alliance avec la démocratie pour détruire l'ennemi commun ; après la victoire, les communistes doivent se défaire des démocrates, car ces derniers deviendraient les défenseurs de la propriété, et la propriété, c'est le mal !".

59 Émile de LAVELEYE, " Le socialisme contemporain…", *op. cit*., p. 135. L'économiste belge est ainsi le premier à mettre en valeur le rôle de Fr. Engels. Quelques pages auparavant, il a signalé, parmi les écrits socialistes antérieurs à 1848, le livre d'Engels de 1845 – *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* - , en indiquant que "c'est en partie la source des idées de Karl Marx" (p. 126, note 1). Macdonell ne citait pas Engels ; Block le mentionnait parmi ceux qui ont "assisté" Marx lors de la publication des *Annales franco-allemandes*, mais sans autre précision.

prolétariat qui spécifie le socialisme révolutionnaire. Et pourtant, il nous semble très probable que notre auteur ne connaît l'ouvrage que de seconde main, à partir d'exposés venant d'auteurs allemands. Plusieurs éléments plaident en faveur de cette hypothèse. Le premier est qu'il n'en cite pas le titre exact (ni la date de publication, 1848). Mais surtout, il n'évoque pas – ni dans cette analyse du livre, ni dans le reste de son article – la conception de l'histoire du *Manifeste*, qui, s'il l'avait lue directement, l'aurait très certainement frappé.

Cependant Laveleye ne veut pas s'attarder davantage sur l'activité militante de Marx - "ce serait faire l'histoire de l'Internationale" dit-il – alors que son but est clairement de faire connaître sa doctrine. Aussi termine-t-il sa biographie du socialiste allemand en citant les deux ouvrages "économiques" qui précèdent *Le Capital* : *Misère de la philosophie* et la *Critique de l'Économie politique* (sic). Pour le dernier d'entre eux, il s'agit là encore, sans aucun doute, d'une connaissance indirecte. Le titre n'en est pas exact, et, on l'a déjà dit, la *préface* dont l'importance est essentielle pour la conception de l'histoire de Marx, n'est pas utilisée par Laveleye. Mais il en va tout autrement de *Misère de la philosophie*. Laveleye a lu, à coup sûr, cette "critique très piquante et souvent très juste des *Contradictions économiques* de Proudhon". D'ailleurs, il ajoute, en forme de commentaire, "Marx n'aime pas Proudhon, quoiqu'il s'en rapproche en bien des points[60]".

Cette dernière remarque nous renvoie à la difficulté que nous avons déjà mentionnée. Comment comprendre que Laveleye, qui aborde Marx dans une conjoncture idéologique nouvelle et avec une grille de lecture profondément distincte de celle de Block, ne parvienne pas mieux que celui-ci à différencier l'un de l'autre les deux socialistes, l'Allemand et le Français ? Cette forme de paradoxe s'éclaire, croyons-nous, si l'on prend en compte les obstacles que rencontre l'économiste belge dans son interprétation du *Capital*, et qui vont le conduire, lui aussi, à "reconstruire" l'œuvre.

---

60 *Ibid.*, p. 135.

, en

CHAPITRE IX 220

ÉMILE DE LAVELEYE RENCONTRE *LE CAPITAL* 220

1 – Le projet de Laveleye ..... **Erreur ! Le signet n'est pas défini.**

Les indices d'une interprétation différente ..... **Erreur ! Le signet n'est pas défini.**

Le projet de Laveleye 222

2 – Un autre précédent : Marx dans la *Fortnightly Review,* 224

La première analyse anglaise du *Capital* 225

"Le capitalisme nourrit le germe du socialisme" 226

Une grille de lecture "pessimiste" 228

Le Capital, lu par un Britannique 230

L'opposition du socialisme de la chaire et de Marx, selon Cliffe Leslie 234

3 – Le socialisme allemand : un "socialisme de savants" 237

Le programme de Gotha 238

Un initiateur : Marlo 239

Une problématique nouvelle 241

La biographie d'un savant militant 247

-

CHAPITRE X

UN SECOND RÉSUME DU *CAPITAL*

On a vu que le premier résumé du *Capital*, celui de Block, était révélateur des difficultés de son auteur face à un ouvrage très extérieur à son horizon d'attente. Pour réussir à se l'approprier, Block s'était en fait trouvé contraint à tout un processus de reconstruction de l'œuvre, dont témoignait précisément son résumé. Il en va de même avec celui qu'élabore Laveleye, mais avec une différence majeure : le référentiel à travers lequel l'économiste belge s'efforce d'appréhender le livre de Marx est beaucoup plus complexe que celui de son collègue français. Il en résulte que le travail d'appropriation/reconstruction dans lequel il s'engage est lui même plus difficile à élucider. C'est donc à tenter d'en dégager les axes que nous nous attellerons d'abord, avant de suivre Laveleye dans son effort pour résumer *Le Capital*.

1 – Les axes d'une autre reconstruction de l'œuvre

De fait, dire que le référentiel de Laveleye est celui d'un socialiste de la chaire, c'est dire qu'il est celui d'un économiste qui, tout en adhérant aux fondements essentiels du libéralisme, remet en cause, en même temps, des aspects cruciaux de son orthodoxie doctrinale. Ainsi, la problématique nouvelle dans laquelle le professeur belge inscrit Marx, en en faisant la figure de proue de ce qu'il désigne comme ce "socialisme de savants" qui règne en Allemagne, répond au souci, que nous avons relevé, de se démarquer d'un socialisme révolutionnaire qu'il refuse avec énergie. On a donc là la confirmation de ce qu'il est lui-même attaché, fondamentalement, à la conception libérale d'une société organisée autour de la propriété privée et régie par le jeu du marché. Son opposition au libéralisme "pur" se situe sur un autre plan. Elle se concentre dans son rejet des "lois naturelles" de l'économie qui viennent heurter tant sa foi

chrétienne que son projet de réformes sociales. Et l'on sait que, en lieu et place de ce naturalisme, Laveleye développe une vision historique de l'évolution et du progrès des sociétés ; celles-ci étant pensées comme ouvertes à l'action volontaire, morale et politique, des individus et des États. Une perspective qui débouche, à son tour, sur l'injonction de réformes nécessaires, indispensables pour remédier à l'injustice sociale qui entache le monde présent.

Or c'est bien à travers le prisme de cette orientation et de ces engagements divers que Laveleye lit *Le Capital*. Son résumé en réfracte, en quelque sorte, les lignes de force multiples. On ne peut donc se contenter de pointer ce qui différencie de la façon la plus apparente son texte de celui de Block : cette problématique du "socialisme de savants" qui lui permet de voir dans le principe de la valeur-travail un axe théorique majeur de l'œuvre de Marx. La place centrale accordée à cette doctrine et la critique sans concession qu'il en fait sont assurément, pour Laveleye lui-même, ce qui le distingue de façon explicite de Block. Mais pour le lecteur actuel, il ne s'agit que de l'un des aspects qui différencient les deux économistes.

Il en existe un autre, d'une importance cruciale, puisqu'il tient à la question de l'histoire et, au-delà, à la problématique même de Marx. En tant que socialiste de la chaire, et auteur de *La Propriété*, Laveleye n'éprouve aucune des réticences de Block pour aborder l'économie selon une méthodologie historique. Et c'est d'ailleurs pourquoi il est sensible, davantage et autrement, que l'économiste français à la conception historique qui sous-tend *Le Capital*. On ne peut certes l'accuser, nous le verrons, de la passer sous silence comme le faisait son devancier. Cependant, les deux économistes, bien qu'ils abordent l'œuvre avec des grilles de lecture opposées sur ce point, se heurtent, en fait, à la même difficulté. Ce qui fait la nouveauté théorique propre du *Capital* leur échappe. Ni l'un ni l'autre ne parviennent à appréhender pleinement la conception historico-dialectique de Marx, qui lui permet de saisir, à travers le dynamisme immanent au mode de production capitaliste, l'annonce de son "dépassement" nécessaire. Et c'est bien parce que cette problématique historico-dialectique inédite n'est pas pensable dans leurs référentiels qu'ils en arrivent tous deux, mais selon des voies différentes, à lui en substituer une autre, censée être celle de Marx : une problématique

de *l'injustice* de la répartition et de *l'illégitimité* du capital, qui le rapproche dès lors, inévitablement, de Proudhon.

C'est en ce sens que l'on peut parler, de la part de Laveleye, d'une "reconstruction" du *Capital*, comme on l'a fait pour Block. Toutefois le texte de l'économiste belge présente une complexité que l'on ne trouvait pas chez son collègue français, dans la mesure justement où celui-ci s'était contenté de supprimer toute référence à la perspective historique de son auteur. Il n'en est pas de même, évidemment, pour Laveleye. Son investissement personnel dans la question de l'histoire, notamment celle de la propriété, est tel qu'il ne peut être question, pour lui, de faire l'impasse sur cette dimension du *Capital*. Et cela d'autant plus que le débat entre historicisme et naturalisme, qu'il a lui-même lancé, bat son plein, et que ce qu'il entrevoit de la conception de l'histoire de Marx vient heurter de plein fouet ses convictions philosophiques personnelles.

Ce sont précisément ces éléments qui nous permettent de saisir la démarche et la méthode propres de Laveleye. Bien loin de couper l'analyse économique de Marx de son soubassement historique comme le faisait Block, il va s'efforcer de repenser celui-ci. Ce qui revient en fait à le transformer, à *le façonner pour le rendre – en partie, du moins – compatible avec la problématique historique qui est la sienne.* Cette question essentielle de l'histoire est d'ailleurs celle qui permet au mieux de dégager ce qui fait la spécificité de sa méthode d'appropriation de l'œuvre. Alors que la difficulté majeure à laquelle se heurte notre économiste dans sa lecture de l'ouvrage tient en tout premier lieu à la question de la propriété et de son histoire, il va en quelque sorte *investir de l'intérieur* le texte de Marx. Tout en le déminant de sa puissance subversive, il réussit ainsi cette opération étonnante qui consiste à *substituer* à la conception de l'histoire dialectique et révolutionnaire de son auteur, une forme d'*évolutionnisme réformiste*, proche du sien. Cet évolutionnisme constitue dès lors la perspective d'ensemble dans laquelle Laveleye peut insérer, sans grande difficulté, ce qui représente à ses yeux le "noyau dur", l'armature proprement théorique de l'argumentation du *Capital* : la théorie de la valeur-travail, que Marx est censé reprendre, sans la moindre critique, de l'arsenal des économistes pour en faire l'arme privilégiée du renversement de l'ordre social. Ce en quoi, en s'avérant disciple tant de Ricardo que de Proudhon, il s'inscrit

pleinement, à la suite de Rodbertus, dans le courant de ce socialisme de savants propre à l'Allemagne dont le professeur belge vient de tracer les contours et de dénoncer le danger.

La version du *Capital* que nous présente Laveleye est donc, à coup sûr, plus complète et plus cohérente que celle de Block. Et elle présente surtout cet intérêt remarquable de laisser voir comment le livre de Marx – étudié certes avec beaucoup de sérieux, mais entièrement reconstruit – se trouve doté d'une signification inédite. Celle-ci transparaîtra mieux encore lorsque Laveleye explicitera la critique qu'il en fait, dans la partie finale de son article.

Toutefois, l'on s'en doute, une reconstruction aussi profonde a ses contraintes. Elle met en jeu des dispositifs complexes d'appréhension/transformation du texte de Marx, où chaque détail de formulation compte. Ce qui nous impose, à notre tour, une analyse précise, parfois même très minutieuse, du résumé puis de la critique de Laveleye, dont nous espérons néanmoins qu'elle permettra au lecteur de percevoir ce qu'il y a de surprenant dans cette nouvelle métamorphose du *Capital*. Dans ce chapitre, nous suivrons donc l'économiste belge dans cette sorte de corps à corps qu'il engage avec l'œuvre, et à l'issue duquel il parvient malgré tout à la "formater" dans les cadres de pensée qui sont les siens. Pour ce faire, il lui faut d'abord, en contournant une dialectique qu'il ne veut ni ne peut pénétrer vraiment, affronter ces difficultés redoutables que représentent pour lui les conceptions de Marx sur l'histoire et la propriété.

2 - Les difficultés de Laveleye : la question de la propriété et de son histoire

On discernera mieux pourquoi ces questions sont précisément celles qui posent problème à Laveleye, si l'on garde en tête qu'il est l'auteur de ce livre important qu'est *De la propriété et de ses formes primitives*. Il va de soi en effet que les idées qu'il y expose, tant sur la propriété que sur l'histoire elle-même, - mêlées aux apports propres du socialisme de la chaire – définissent l'outillage intellectuel avec lequel il aborde le texte de Marx. Or ces idées sont, sur des points essentiels, tellement opposées à

celles de l'auteur du *Capital* qu'il est très probable qu'elles ont contribué fortement à lui barrer l'accès à la cohérence propre de l'œuvre.

Propriété et mode de production

Examinons d'abord sa position sur la propriété. Certes, on s'en souvient, Laveleye considère, à la différence des libéraux, que la propriété privée n'a pas toujours existé. Elle est le fruit d'une lente progression, et marque, pour lui, l'achèvement d'un processus de libération des individus. De façon plus précise, la propriété privée est une institution juridique, dont la légitimité repose sur un droit attaché à la nature même de l'homme – celui qui assure les conditions de la vie de l'individu. Dans cette perspective, *son existence même ne saurait être mise en question.* Bien sûr, les hommes ont la liberté, et même le devoir, de modifier les règles de la répartition, afin d'éviter les injustices qui peuvent résulter de sa mise en œuvre. Mais tout projet révolutionnaire visant sa suppression doit être combattu.

On n'a évidemment aucun mal, dans ces conditions, à comprendre le rejet énergique, par le professeur belge, de la doctrine de Marx. Mais il faut rappeler, de plus, que dès *La Propriété*, Laveleye s'en prend, tout particulièrement, aux théories qui fondent la légitimité de la propriété privée à partir du travail. Si l'on suit cette argumentation – qui est celle, dit-il, d'un grand nombre d'économistes – on signe du même coup "la condamnation de toute notre organisation actuelle" où des riches oisifs dominent des travailleurs pauvres[1].

Le même raisonnement s'applique, bien sûr, à la théorie de la valeur fondée sur le travail. Et cela suffit à expliquer pourquoi Laveleye – qui de plus, on le sait, a certainement lu Macdonell – fait de cette question l'axe central, et exclusif, de l'argumentation de Marx. Tel est, en effet, ce qui ressort de cette page d'introduction – très intéressante à d'autres égards, nous aurons donc à y revenir – qu'il rédige pour présenter à ses lecteurs *Le Capital*, avant de commencer à le résumer.

---

1 Émile de LAVELEYE, *De la Propriété…, op. cit.* p. 549. A. Thiers est, notamment, cité.

"Marx, écrit-il, fonde son système sur des principes formulés par les économistes de la plus grande autorité, Adam Smith, Ricardo, de Tracy, Bastiat et la légion de leurs adhérents. Comme on le sait, (…) Smith prétend que la source unique de la valeur est le travail. Il veut même faire du travail la commune mesure des valeurs. (….) Presque tous les économistes et M. Thiers, qui se fait en ce point l'organe de l'opinion aujourd'hui généralement reçue, soutiennent que l'origine légitime de la propriété est le travail. Si l'on admet ces prémisses, Marx prouvera, avec une logique irréfutable, que le capital est le produit de la spoliation. En effet, si toute valeur vient uniquement du travail, la richesse produite doit appartenir entièrement aux travailleurs, et si le travail est la seule source légitime de la propriété, les ouvriers doivent être seuls propriétaires. Marx expose ce raisonnement d'une façon scientifique très spécieuse, quoique d'après moi absolument fausse. Comme Proudhon, il échafaude ses déductions sur une définition de la valeur[2]".

Voilà donc le lecteur prévenu. Marx s'intègre dans la lignée des économistes qui prônent la valeur-travail. Et ce principe suffit à le mener, comme Proudhon, au rivage de la subversion. Car les deux auteurs partagent une même doctrine : celle qui, ne voyant dans le capital que le produit du vol de l'ouvrier, vise à dénoncer son illégitimité.

Cependant, cette formule de Laveleye, exposant la perspective qu'il prête à Marx, doit retenir plus particulièrement notre attention : "Si le travail est la seule source légitime de la propriété, *les ouvriers doivent être seuls propriétaires*". Nous soulignons la proposition, car elle est hautement significative de la démarche de l'économiste. On a déjà signalé qu'il n'expose pas, dans son résumé, la conclusion du *Capital*. Il s'agit donc là de l'unique énoncé, dans tout l'article, qui y renvoie. Ou, du moins, qui l'évoque devrions-nous plutôt dire, puisque, en même temps, il inscrit cet écho de la célèbre prophétie de Marx – "L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés" – dans une

---

2 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain en Allemagne. I – Les théoriciens", *op. cit.*, p.136-137.

problématique qui n'est pas la sienne parce qu'elle est relève de l'illégitimité du capital, et non pas de sa dialectique propre.

Mais ce faisant, la formulation de Laveleye nous fournit un précieux indice. Elle témoigne en effet de ce que l'économiste, dans le même mouvement, perçoit *et* reconstruit la problématique de Marx. Elle signale donc exactement le lieu où se noue le problème. Elle donne à voir, en creux, ce qui, du *Capital*, n'est pas pensable dans le référentiel de l'économiste belge. Et ce qui sort à tel point de son horizon d'attente qu'il ne peut l'appréhender véritablement, n'est autre que ce qui constitue, pour Marx, l'ossature même de son œuvre – la conception historico-dialectique du *mode de production* capitaliste, animé d'un dynamisme qui lui est propre. C'est donc, pensons-nous, parce que notre commentateur vient buter sur *cette* problématique, qui lui échappe, qu'il en reconstruit une autre – celle de l'illégitimité du capital – fabriquée à partir de sa "boîte à outils" personnelle, et qui vient s'intégrer, elle, sans problème dans son paysage intellectuel.

Deux théories de l'histoire antagoniques

Il est certain, néanmoins, que Laveleye s'efforce de comprendre la théorie de l'histoire de Marx. Et cela d'abord parce qu'il est lui-même persuadé qu'on ne saurait séparer la science économique de l'histoire sans retomber dans le mythe des "lois naturelles". Toutefois, la distance qui sépare la conception de l'histoire de Marx de la sienne va s'avérer infranchissable. En réalité, on peut même penser que ses propres idées en la matière viennent faire obstacle et lui interdire de conceptualiser celles de Marx, dans la mesure où elles en sont pratiquement antithétiques.

Il faut bien constater en effet – et ce n'est pas le moindre des paradoxes – que nos deux auteurs se situent, en fait, sur un terrain proche. Tous deux raisonnent en économistes, mais aussi en philosophes, soucieux tant d'examiner l'évolution des réalités économiques prosaïques que de penser, à partir de là, cette longue marche qu'est le progrès de l'humanité. Car la philosophie de l'histoire de Laveleye, telle qu'elle se dégage de *La Propriété* est, elle aussi, on s'en souvient, évolutionniste comme l'est celle de Marx. Remarquant que la propriété collective

primitive de la terre a existé sur tous les continents, l'économiste belge n'a-t-il pas affirmé que l'on doit y voir une phase nécessaire du développement des sociétés et une sorte de loi universelle présidant à l'évolution positive des formes de la propriété foncière[3] ? La formulation n'aurait sans doute pas choqué Marx, puisqu'elle dénote une approche qui voit dans l'histoire de la propriété l'enchaînement nécessaire et le progrès de formes sociales distinctes. Cette problématique évolutionniste rapproche donc, incontestablement, les deux penseurs, en même temps qu'elle les oppose au naturalisme des économistes orthodoxes.

Mais en revanche, c'est au sein même de cette perspective commune que surgissent, entre eux, des différences, débouchant sur une contradiction radicale des points de vue. Pour Laveleye, en effet, le *système juridique est premier.* Il examine donc la propriété en tant qu'institution juridique qui définit les conditions de la vie économique et qui, en réalité la détermine. Cette position se situe, évidemment, à l'opposé de celle de Marx puisque celui-ci envisage la forme juridique de la propriété comme une sorte de construction idéelle, d'enveloppe super structurelle, entièrement conditionnée par les rapports sociaux, réels, de la production, dont elle n'est que l'expression.

En outre, cette discordance se prolonge, en se radicalisant, dès lors qu'il s'agit d'analyser les ressorts de l'histoire elle-même, de saisir ce qui constitue le moteur de la marche de l'humanité vers le progrès. Sur cette question essentielle, il faut d'abord remarquer que Laveleye s'attache à l'histoire de la propriété parce que le système juridique dont elle relève est, pour lui, l'espace où vont s'articuler les contraintes résultant de nécessités économiques avec les "idées de justice dérivant du sentiment moral et religieux[4]". C'est donc dans la succession des lois, particulièrement de celles qui régissent la propriété, que vient se concilier, s'actualiser, ce qui constitue pour lui le moteur vrai de l'évolution de l'humanité : le progrès de ses conceptions morales et religieuses, et notamment celle de *l'idée de justice.* Son combat contre le "fatalisme" des

---

3 Émile de LAVELEYE, *De la Propriété…, op. cit.* p. 2.

4 *Ibid*, p. 6.

"lois naturelles" de l'économie, tout comme son programme de réforme du capitalisme, s'enracinent dans cette conception chrétienne et morale de l'histoire. Car celle-ci implique que le droit positif peut et doit être modifié pour incarner toujours mieux l'idéal de justice apporté par le christianisme, et témoigner ainsi des progrès moraux de l'humanité[5].

Que l'évolution de la propriété procède de l'idée de justice, telle est donc la conviction profonde de Laveleye qui, venant faire écran, l'empêche de comprendre vraiment la problématique de Marx. Celle-ci, en effet, est quasiment antagonique de la sienne dans la mesure où, dans *Le Capital,* l'évolution de la propriété – plus précisément le passage nécessaire de la propriété privée à l'appropriation collective par les travailleurs des moyens de production – résulte non pas d'un progrès moral, mais du "jeu des lois *immanentes* de la production capitaliste[6]".

Or cette conception d'un dynamisme immanent de la production capitaliste présuppose que la propriété n'est pas saisie d'abord comme une forme juridique "abstraite", séparée, mais en tant qu'elle émane des *rapports sociaux* de la production, cristallisés dans une forme donnée d'appropriation. Ces rapports sociaux conditionnent l'activité de production, en déterminant la forme sociale qu'elle revêt, mais ils en sont aussi, nécessairement, les produits. C'est ce qui conduit Marx à construire le concept de *mode de production*. Ce concept définit la forme sociale, historiquement délimitée, du processus de production, en tant que celui-ci implique l'unité dialectique des rapports des hommes entre eux (les rapports de production) et de ce qui détermine la puissance de l'activité qu'ils déploient dans cette transformation de la nature qu'est l'acte même de production (les "forces productives matérielles") . Le mode de production possède ainsi *en lui-même*, dans la différentiation et

---

5 Cette conception exposée dans *La Propriété* est aussi reprise par Laveleye dans son article-manifeste de 1875 : "Sous l'empire d'idées nouvelles de justice, et de certaines nécessités économiques, toutes les institutions sociales se sont modifiées, et il est probable qu'elles se modifieront encore. Il ne doit pas être interdit de chercher à les améliorer si on les croit imparfaites". (p. 460)

6 Karl MARX, *Le Capital, op. cit*;, T. III, p. 204.

l'opposition des moments qui le constituent, le moteur *interne* de son développement.

C'est cette approche *dialectique* du *mode de production* capitaliste – en tant que forme sociale particulière du processus de production, dont le dynamisme est, en quelque sorte, *endogène*, *inhérent* à la spécificité même de cette forme sociale – qui échappe à Laveleye. Il est d'ailleurs hautement significatif qu'il n'emploie jamais, dans son article, le terme de "mode de production"[7]. Cette conception, en effet, ne peut pas être pensée à travers le référentiel de l'économiste belge, parce qu'elle représente l'exact opposé de la sienne sur deux points essentiels. En premier lieu, elle suppose d'envisager la propriété comme une réalité sociale, dont la forme est *organiquement* et nécessairement liée à celle du processus de production, avant même qu'elle ne s'inscrive dans le droit. Et elle implique ensuite, dans la foulée, une théorie de *l'autoproduction de la société.* C'est-à-dire la conception d'un développement *immanent* de la sphère socio-économique, celle-ci étant conçue comme *autonome*, de sorte que son processus échappe donc, fondamentalement, à toute *détermination* morale ou religieuse.

C'est en ce lieu précis que viennent s'articuler les aspects philosophiques et économiques de la pensée de Marx. Car cette théorie de l'autoproduction de la société, animée d'un dynamisme immanent, - si elle prend appui sur les catégories de l'économie politique que Marx "historicise" par un traitement "critique" – relève d'abord d'une conception philosophique de l'histoire. Une conception qui confère au travail humain une véritable consistance ontologique, dans la mesure où elle résulte de la combinaison d'un matérialisme naturaliste et athée avec la dialectique héritée de Hegel. Que Laveleye ne discerne pas cette alchimie de la pensée de Marx, et le lien qu'elle implique entre les aspects philosophiques et économiques du *Capital*, on en aura la confirmation un peu plus loin, quand il évoquera, pour le critiquer, son matérialisme.

---

7 En réalité, Laveleye n'utilise qu'une fois le terme, en reprenant la phrase initiale du *Capital*, au début de son résumé (p. 137). On notera que Block ne mentionne pas non plus l'expression "rapports de production".

La démarche d'appropriation du texte

Mais ce qu'il importe de souligner, pour l'instant, c'est la complexité du rapport que l'économiste entretient avec la conception de l'histoire de Marx. Nous retrouvons ici la difficulté qui se présentait déjà avec Block. Comment faire la part entre ce que l'auteur ne comprend pas pleinement, et ce qu'il décide de passer sous silence parce qu'il manque d'arguments théoriques pour s'en distancer ? Le problème est d'autant plus délicat que les procédures sont rarement aussi tranchées. La stratégie d'appropriation du texte passe aussi, peut-être surtout, par des intuitions, des contraintes et des réélaborations qui gauchissent, à l'insu ou non du commentateur, les énoncés de l'auteur, au point d'en transformer les significations.

En l'occurrence, Laveleye nous en fournit un bon exemple. Sa propre conception de l'histoire des sociétés, et en particulier celle de la propriété, le sensibilise à l'évidence fortement à celle de Marx. Mais l'hypothèse que nous formulons est que cette conception – parce qu'elle est à la fois parallèle et opposée à celle de Marx – induit une véritable tension dans son rapport au texte du *Capital*. D'un côté, en effet, il est très probable que Laveleye *pressent* la dynamique propre au capitalisme qui, pour Marx, conduit au "dépassement" nécessaire de la propriété privée. Il la devine en tout cas suffisamment pour supprimer, de propos délibéré, les passages qui l'expriment le plus clairement. Néanmoins, pris dans cette relation de proximité/antagonisme avec son auteur, il ne *veut* ni ne *peut* en pénétrer la logique. De façon immédiate, Laveleye refuse ses thèses, qu'il juge subversives. Mais dès lors qu'il s'agit de les analyser pour les combattre, il ne peut se distancier suffisamment de son propre évolutionnisme pour entrer dans celui de Marx dont les fondements sont inverses du sien. Habitué à penser l'évolution des sociétés en termes de progrès moral, il épingle, en contraste, le matérialisme du *Capital*, comme on va le voir. Mais il ne peut aller plus loin. Car sa propre conception de l'histoire vient faire écran. Elle l'empêche d'appréhender vraiment et d'expliciter la dialectique marxienne du mode de production.

Laveleye se trouve donc, sur cette question essentielle, dans la même configuration que Block. Faute de saisir que l'auto-développement du mode de production capitaliste est l'objet même de la recherche de Marx,

les deux économistes ne peuvent que lui prêter une problématique qui le rapproche de Proudhon. Et pourtant Laveleye réussit ce tour de force de combiner l'assimilation de Marx à Proudhon avec la prise en compte du fondement historique du *Capital*. C'est que sa théorie de l'histoire, évolutionniste et réformiste, l'autorise – à la différence de Block – à affronter la dimension historique de l'œuvre. Elle constitue le système de référence à travers laquelle Laveleye se rapporte au texte, s'y confronte, et finalement se l'approprie en attribuant à Marx une conception de l'histoire proche de la sienne.

3 - La préface du *Capital* revisitée

Ce sont les modalités et les résultats de ce travail d'accommodement avec le texte que nous allons maintenant examiner. Il ne va pas sans difficultés. Celles-ci se concentrent dans la présentation de l'ouvrage, où Laveleye entend concilier le portrait de Marx en un nouveau Proudhon et l'exposé de la conception de l'histoire à l'œuvre, selon lui, dans *Le Capital*. Que l'économiste oscille entre son propre principe de lecture du livre et ce qu'il pressent de l'objectif défini par son auteur n'a donc rien d'étonnant.

L'objectif de Marx

Dès l'abord, Laveleye s'engage avec détermination sur la voie ouverte par Block, en affirmant :

> "Tout le système de Marx et les 830 pages de petit texte que contient son volume n'ont qu'un seul but : démontrer que le capital est nécessairement le résultat de la spoliation. La conclusion est au fond la même que celle résumée dans le fameux aphorisme de Brissot et de Proudhon : "la propriété, c'est le vol."[8]".

On ne saurait être plus clair ! Alors que Block, dans son article, ne désignait jamais Proudhon autrement que par des allusions, certes parfaitement transparentes, l'économiste belge explicite avec force la problématique que les deux économistes attribuent à Marx. Il semble donc que, comme son devancier, Laveleye ne voit dans *Le Capital* – derrière la

---

8 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.* p. 135.

prétention scientifique – que la condamnation morale du capital, pour vol de l'ouvrier, et la dénonciation de son illégitimité.

Toutefois l'économiste belge prend immédiatement ses distances avec son collègue français dont l'interprétation polémique, en "personnalisant" par trop le débat, n'a pas fait assez ressortir la vision d'ensemble de l'œuvre. C'est pourquoi il ajoute :

> "Cependant, quoiqu'il y ait de temps à autre des mots amers à l'adresse des fabricants et des financiers, Marx n'en veut pas aux individus : ce qu'il attaque, c'est le système. Du moins il l'affirme dans sa préface. "Il ne s'agit, dit-il, des personnes qu'autant qu'elles sont la personnification de catégories économiques ; mon point de vue, d'après lequel le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire, ne peut moins que tout autre rendre l'individu responsable de rapports dont il reste socialement la créature, quoi qu'il puisse faire pour s'en éloigner"[9]".

Ce n'est donc pas aux individus, fabricants ou autres, que Marx s'en prend, mais au système dans son entier dont le développement échappe à la responsabilité des individus. Avec habileté, Laveleye utilise pour le démontrer cette citation de la fin de la préface du *Capital*, qu'il n'a certainement pas choisie au hasard. Car il aurait été évidemment plus logique d'avoir recours d'abord à cet autre passage, très clair, où Marx, au début de cette préface, expose son projet :

> "J'étudie dans cet ouvrage, explique-t-il, le *mode de production capitaliste* et les *rapports de production et d'échange* qui lui correspondent (…) Il ne s'agit point ici du développement plus ou moins complet des antagonismes sociaux qu'engendrent les lois naturelles de la production capitaliste, mais de ces *lois elles-mêmes*, des *tendances* qui se manifestent et se réalisent avec une nécessité de fer[10].

---

9 *Ibid*., p. 135-136.

10 Karl MARX, *Le Capital, op. cit.*, T. 1, p. 18.

On comprend bien, toutefois, pourquoi Laveleye ne peut que passer sous silence ce paragraphe-clef. Dans la mesure où il vient de définir, à sa façon, le but du *Capital*, on imagine mal qu'il puisse donner directement la parole à l'auteur, pour l'entendre déclarer que son travail se déploie sur un tout autre registre. Que son objectif n'est précisément pas de fustiger l'immoralité du capital, mais de mettre en évidence les lois qui régissent nécessairement l'évolution du mode de production capitaliste.

En fait, c'est le terme même de *mode de production*, qui induit une problématique de la propriété privée opposée à la sienne, et qu'il ne parvient pas à maîtriser, qui gêne Laveleye. Il en va de même des *rapports de production.* Une expression dont il perçoit sans aucun doute qu'elle renvoie à l'antagonisme irréductible, pour Marx, des "rapports de classes", et qu'il n'utilisera jamais dans son article. Il en expurge même la citation de la préface qu'il vient de reproduire[11].

Cette citation, qu'il a donc sélectionnée avec soin, reprend, par contre, l'idée que le développement de la société relève d'une nécessité quasi-naturelle, qui en exclue la responsabilité des individus. C'est précisément en cela que le choix de Laveleye se révèle judicieux. Car *cette* caractérisation de la théorie de Marx lui évite de s'aventurer plus avant sur ce qui constitue le véritable terrain de celui-ci – la problématique de lois inhérentes au mode de production capitaliste, qui rendent compte de son déploiement. Tandis qu'elle l'autorise, en "rebondissant" sur cette question de la responsabilité, à rabattre *directement* le caractère nécessaire de l'évolution sociale sur l'option *philosophique* de Marx.

La philosophie prêtée à Marx

Laveleye commente donc le passage qu'il vient de citer en ces termes :

---

11 La formulation exacte de Marx est la suivante : "Il ne s'agit ici des *personnes*, qu'autant qu'elles sont la *personnification de catégories économiques,* ***les supports d'intérêts et de rapports de classes déterminés***" (p. 20). La dernière partie de la phrase, que nous soulignons, est supprimée par Laveleye.

"On le voit, Marx se fait ici l'organe de ces doctrines matérialistes si répandues aujourd'hui, qui suppriment la liberté et la responsabilité des individus et des sociétés. Tous les événements, tous les actes individuels ne sont que le "processus" de forces fatales[12]".

On notera d'abord que Laveleye n'identifie pas davantage les conceptions matérialistes qu'il évoque. Sans doute s'agit-il des doctrines évolutionnistes élaborées - à partir des sciences physiques et biologiques, incluant les apports du darwinisme – durant les années 1860, par des savants allemands tels Büchner, Moleschott et Vogt. Leurs ouvrages ont été assez rapidement traduits en France, et différents travaux de philosophes français qui s'y sont intéressés viennent d'être republiés au moment où Laveleye écrit. Ce qui dénote une actualité éditoriale certaine[13].

---

12 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.*, p. 136.

13 Il s'agit du livre de E. CARO, *Le Matérialisme et la science* (1868) réédité en 1870, et surtout de celui de Paul JANET reprenant ses articles de 1863-1864 dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre *Le Matérialisme contemporain* (1864). L'introduction de la nouvelle édition, parue en 1875, retrace l'évolution de la philosophie allemande depuis Hegel. L'auteur insiste sur l'athéisme de l'extrême gauche hégélienne, parmi laquelle il cite Feuerbach, B. Bauer et Arnold Ruge, mais non pas Marx. Cependant, quelques pages plus loin il explique que le "matérialisme abstrait" de Feuerbach est "né de la dialectique", et que c'est encore "l'hégélianisme extrême qui, chez Lassalle et ses disciples" a conduit au socialisme révolutionnaire. (cf *Le Matérialisme contemporain*, G. Baillière, 1875, p. 5-11).

Par ailleurs, la "vogue" du matérialisme qu'évoque Laveleye peut se trouver confirmée par le fait que, l'année suivante, allait paraître, chez Reinwald, la traduction de l'importante *Histoire du matérialisme* de Friedrich Albert LANGE, dans laquelle Marx est cité parmi les Jeunes hégéliens. Il n'est pas impossible que Laveleye en connaisse l'édition allemande (1866), d'autant qu'il utilise un autre des ouvrages célèbres de Lange, *La Question ouvrière*, dans son article sur Lassalle (p. 880). Mais rien ne permet non plus de l'affirmer.

En réalité, la forme précise de matérialisme à laquelle notre économiste rattache la pensée de Marx importerait moins si son commentaire ne faisait ressortir le fait suivant : la dialectique ou, à tout le moins, l'héritage hégélien sont absents de l'horizon philosophique qu'il prête ici à l'auteur du *Capital* ; hormis, sans doute, par cette allusion au "processus". Une allusion très voilée et ambivalente, puisqu'elle renvoie tout aussi bien au matérialisme des savants naturalistes. Certes, rien ne permet d'établir avec évidence ce que Laveleye connaît effectivement du parcours de Marx sur ce plan[14]. Il est clair, néanmoins, qu'il ne reconnaît ouvertement la dette de celui-ci envers la dialectique hégélienne que moyennant une conception purement formelle de cette dernière, réduite à un "enchaînement de syllogismes" et relevant de sa critique méthodologique d'ensemble, celle de "l'abstraction"[15]. Il ne prononce d'ailleurs le terme de *dialectique* qu'une seule fois, en toute fin de son article, pour lui régler son compte ironiquement : "Ce n'est pas, s'exclame-t-il, en fendant des cheveux au moyen de la dialectique, fût-elle acérée comme un rasoir, que l'on prépare une transformation sociale[16]".

Cette dialectique, assimilée à une sophistique spécieuse, semble donc dénuée de tout lien, dans l'esprit de Laveleye, avec le contenu philosophique de la conception historique de Marx. Elle en est explicitement disjointe. Et pourtant, force est de constater que l'origine hégélienne de la théorie de l'histoire ne lui a pas échappé – du moins, faut-il ajouter, quand il s'est agi de celle de *Lassalle*. En effet, dans le second volet de son article, consacré à celui-ci, il écrit : "Hegel lui avait enseigné la théorie de l'évolution organique et des "moments" successifs que doit

---

14 La biographie de Marx qu'il retrace ne mentionne pas, rappelons-le, l'intérêt de celui-ci pour la philosophie et pour Hegel que relevait Macdonell.

15 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.*, p. 137. "Suivons l'enchaînement de ces syllogismes, où l'on reconnaît un disciple d'Hegel", écrit Laveleye, avant d'inciter à l'effort nécessaire pour comprendre "ces abstractions à l'allure mathématique".

16 *Ibid.*, p. 149.

parcourir le "procès" historique[17]". De façon plus précise, il indique même, toujours à propos de Lassalle :

> "Sa conception panthéiste de l'histoire le portait à croire que, par suite d'une loi immanente de l'humanité, celle-ci était destinée à arriver, de progrès en progrès, à un état où le travailleur jouirait des avantages de la bourgeoisie actuelle et où par conséquent il n'y aurait plus qu'une classe qui, grâce à la science, obtiendrait la large satisfaction de tous ses besoins, moyennant un travail modéré et salutaire[18]".

Laveleye repère donc clairement l'influence hégélienne dans cette doctrine "panthéiste", opposée au christianisme, d'un progrès immanent à l'humanité prise en elle-même. Il n'ignore pas davantage que Lassalle est un disciple de Marx, auquel il emprunte sa "critique de l'économie politique". Et cela bien que notre économiste évite, pourtant, d'établir formellement tout lien entre cette critique et la conception de l'histoire de Marx[19].

Dans ces conditions, il semble difficile d'imaginer que Laveleye n'ait rien soupçonné de l'apport hégélien dans la conception de l'histoire de Marx lui-même. D'autant que, dans la première note de la préface du *Capital*, Marx accuse Lassalle de le plagier, précisément sur cette

---

17 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain… II – Les agitateurs", *op. cit.*, p. 805.

18 *Ibid.*, p. 894. Laveleye semble s'inspirer ici fortement du texte de Macdonell résumant la fin du *Capital*. Il ajoute d'ailleurs : "Chacun pourrait ainsi atteindre tout le développement intellectuel et moral dont la nature l'a rendu capable. L'organisation sociale ne serait plus pour personne une entrave, elle serait pour tous un appui et un moyen d'avancement".

19 *Ibid.*, p. 894. Après avoir exposé sa théorie de l'histoire, Laveleye ajoute que Lassalle ne fait pas preuve d'une grande originalité, empruntant ses idées de reconstruction sociale à Saint-Simon et à Louis Blanc, et "sa critique de l'économie politique à Karl Marx". Toutefois, il reconnaît que "sa discussion sur le mode de formation du capital est très remarquable, son tableau des origines et du développement économique ne l'est pas moins". Or ces éléments sont directement repris de Marx par Lassalle.

question[20]. Dès lors, l'hypothèse la plus plausible est que Laveleye écarte *délibérément* toute référence à l'héritage dialectique hégélien quand il évoque la conception philosophique de Marx, parce qu'il sent bien qu'il risque de se trouver entraîné sur un terrain dangereux et qu'il veut tout spécialement éviter : celui de la dynamique inhérente au mode de production capitaliste.

Cependant - malgré cette occultation de la dialectique, dont les conséquences sont lourdes - il reste que le professeur belge est le premier à restituer une dimension philosophique au *Capital*. Une dimension que l'on ne trouve ni chez Block, ni chez Macdonell. En abordant l'ouvrage sous cet angle, Laveleye témoigne, on l'a vu, de ce qu'il est atteint dans ses propres convictions philosophiques – en tant que socialiste de la chaire, mais aussi en tant qu'historien et que chrétien "militant" – par ce qu'il désigne comme le "fatalisme" de son auteur. Mais c'est précisément parce qu'il est lui-même traversé par un questionnement philosophique du même type que celui de Marx qu'il perçoit si vivement la réponse apportée par *Le Capital*. Sa critique touche ainsi à un problème crucial que soulève la théorie de Marx. Celui qui résulte de son approche de la réalité socio-économique à travers une philosophie de l'histoire matérialiste et dialectique, et dont procède le déterminisme rigoureux qu'il pense déceler dans cette sphère, considérée, dans son autonomie, comme le fondement ultime de l'évolution historique de toute vie en société. Laveleye fait donc, incontestablement, figure de pionnier en mettant en cause, avec ce déterminisme, la conception proprement philosophique de Marx, en l'occurrence son matérialisme[21]. Pour autant, sa référence au seul

---

20 Lassalle, écrit Marx, "a emprunté à mes écrits presque mot pour mot, toutes les propositions théoriques générales de ses travaux économiques, sur le *caractère historique* du capital, par exemple, *sur les liens qui unissent les rapports de production et le mode de production,* etc., et même la terminologie créée par moi" (Préface du *Capital*, p. 17 note 1). On notera, de plus, que Maurice Block attribuait déjà la même conception de l'histoire aux deux socialistes allemands, en évitant d'ailleurs, comme le fait aussi Laveleye, de l'exposer dans son article sur Marx.

21 L'accusation de "matérialisme" à l'encontre des socialistes se trouve, dès les années 1860, chez les économistes. Mais elle ne recouvre que la priorité qu'ils sont censés

matérialisme – excluant, on l'a dit, toute interférence avec l'approche dialectique hégélienne – ne lui permet pas de délimiter plus avant le problème. Mais cherche-t-il d'ailleurs à le faire ? Rien n'est moins sûr. Car il faut bien reconnaître que la formulation de l'économiste – "Tous les événements, tous les actes individuels, ne sont que le "processus" de forces fatales" – reste très imprécise.

Tactique d'évitement et reconstruction

En fait, tout se passe comme si, quelle que soit la pertinence de sa critique philosophique et morale du déterminisme, celle-ci lui permettait, en même temps, d'*éviter* la question qui le dérange. Car cette question – celle de la nécessité qui régit, pour Marx, l'évolution immanente du mode de production – n'a plus à être cernée avec précision. Elle reste informulée, et se dissout d'elle-même, dès l'instant où elle se trouve prise, et comme masquée, dans cette évocation d'un "processus de forces fatales" aussi vague que général.

Cette stratégie d'évitement se confirme, quand Laveleye ajoute, en citant la préface du *Capital* :

> "L'influence que l'écrivain peut espérer exercer est dès lors très modeste, car "lors même qu'une société est arrivée à découvrir la voie de la loi naturelle qui préside à son mouvement, elle ne peut ni dépasser d'un saut, ni abolir par décrets les phases de son développement naturel ; elle peut seulement abréger la période de gestation et adoucir les maux de leur enfantement"[22]".

On ne s'étonnera pas que Laveleye, en socialiste de la chaire, soit plus sensible que Macdonell à la marge d'action, quelque limitée qu'elle soit, que Marx accorde au théoricien. Le commentateur anglais, on s'en souvient, avait passé sous silence ce passage, alors que notre économiste

---

donner aux seuls intérêts matériels immédiats – à la "question de l'estomac", comme on l'appellera quelques années plus tard. Ce n'est évidemment pas sur ce plan, mais bien sur celui de la *philosophie* matérialiste, que Laveleye a le mérite de placer ici le débat.

22 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…', I, *op. cit*. p. 136.

s'attache, au contraire, à souligner la difficulté qui en ressort. Force est de constater, toutefois, qu'à nouveau, il "allège" en quelque sorte la citation de Marx d'une formule pourtant essentielle. Celle par laquelle l'auteur du *Capital* réitère l'objectif de sa recherche, et précise du même coup ce qu'il entend par "la loi naturelle qui préside (au) mouvement" de la société, en ajoutant immédiatement : "et le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne[23]". Rien ne peut expliquer une telle censure de la part de Laveleye, sinon, bien sûr, cette stratégie d'évitement de la problématique précise du *Capital*, qui le pousse à ne pas expliciter ce que son auteur entend par "loi naturelle".

Et pourtant, quelque chose l'impressionne dans cette vision, proposée par Marx, de la marche majestueuse de l'Histoire, imposant son long déploiement à l'impatience des hommes. Laveleye y perçoit certainement l'écho de ses propres préoccupations : comment insérer l'action humaine, l'action réformatrice, dans le temps long des évolutions historiques ? De sorte que son commentaire se termine en une sorte d'hommage, à première vue inattendu, à celui qui apparaît presque, dès lors, comme un "frère ennemi".

> "Quoiqu'il y ait, écrit-il, bien des réserves à faire au sujet de ce fatalisme, qui n'est même pas logique jusqu'au bout, il donne cependant un avertissement très sensé à ces utopistes révolutionnaires et enthousiastes qui, comme ceux du XVIIIe siècle, espèrent qu'il suffirait de quelques lois pour supprimer tous les maux dont souffre la société et d'un bon décret pour faire régner l'âge d'or sur la terre[24]".

L'économiste ne traitera qu'à la fin de son article des "réserves" qu'il oppose au "fatalisme" du *Capital*. En l'entraînant trop avant sur le terrain philosophique et religieux, elles auraient déséquilibré son résumé. Et surtout, il aurait été contraint d'évoquer un aspect qu'il se refuse à aborder dès maintenant : ce qui dans ce "fatalisme" rapproche Marx du

---

23 Préface du *Capital*, p. 19.

24 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.* p. 136.

naturalisme des économistes orthodoxes. Au contraire, il est très remarquable qu'il ne cherche pas, ici, à exploiter le "naturalisme" de la préface de Marx pour rabattre celui-ci dans le camp des ultra-libéraux, comme l'ont fait Roscher et Cliffe Leslie[25]. Il a compris, sans pouvoir le dire explicitement, que la "loi naturelle" du *Capital* est profondément historique. Et c'est de cette historicité, que Block a niée, qu'il sait gré, malgré tout, à Marx. En elle, reconnaît-il, réside son originalité, et ce qui le

---

25 On se rappelle que Cliffe Leslie, à qui Laveleye a fait référence quelques pages auparavent, reprenait à son compte le jugement de Roscher considérant que Marx et Lassalle "sont encore plus non-historiques dans leur méthode (…) que les plus extrêmes des anciens libre-échangistes". La position, très différente, de Laveleye traduit bien l'embarras des socialistes de la chaire envers la conception de l'histoire de Marx. Il est clair qu'ils cherchent, selon des méthodes diverses, à dénier *ou* à désamorcer sa dialectique historique parce que, face à une propriété privée qu'ils ne veulent pas remettre en question, ils perçoivent bien que, comme le souligne Marx lui-même, "elle est essentiellement critique et révolutionnaire" (Postface du *Capital*, *op. cit.* p. 29).

Toutefois nous pensons que ces divergences d'interprétation sont également intéressantes, pour un lecteur actuel du *Capital*, à un autre niveau. Elles sont en effet révélatrices d'une difficulté majeure inhérente à la pensée de Marx lui-même, et que signale le caractère "naturaliste" de la préface du *Capital*. Certes, l'expression de "loi naturelle" de la production et/ou de la société capitaliste ne recouvre pas sous la plume de Marx la "loi naturelle" des économistes libéraux, comme semble le penser Roscher. Elle est à entendre dans l'optique hégélienne, opposant à une "*nécessité* de fer" semblable à celle qui régit la sphère de la nature, la *liberté* à venir d'une société véritablement humaine, où les individus-universels, associés, maîtrisent, avec leur production sociale, leur propre destin. C'est précisément cette problématique dialectique, reprise de Hegel, qui permet à Marx d'"historiciser" l'économie politique. Mais cette reprise/transformation de la dialectique hégélienne, à laquelle il se livre, aboutit aussi à ce que le déterminisme "moniste" qui la structure soit conservé, tandis que le *travail*, par lequel l'humanité s'autoproduit, acquiert la fonction d'un *invariant naturel universel* (voir sur ce point notre paragraphe sur "L'originalité du *Capital*"). Il en résulte que l'économie politique, *tout comme sa critique marxienne*, appuient leurs déterminismes – aussi rigoureux l'un que l'autre, malgré leurs différences évidentes – sur ce fondement anthropologique commun, *naturaliste*, qu'est le travail.

distingue de l'impatience et du volontarisme de ces "utopistes révolutionnaires", successeurs de Babeuf – qui menacent toujours, comme en témoigne la Commune.

Toutefois, cet hommage rendu à Marx est plus qu'ambigu. Car il indique que – tout en écartant l'accusation de naturalisme telle qu'elle a été formulée par Roscher et Cliffe Leslie – Laveleye est en train d'interpréter de façon tout à fait inédite la théorie de l'histoire du *Capital*. En réalité, c'est précisément à cet endroit, en dressant la figure de ce Marx "très sensé" qui mise sur le temps long de l'évolution "fatale" des sociétés pour sermonner les activistes de la révolution, que l'économiste confère à sa doctrine une signification nouvelle. De fait, il rebâtit la conception de l'histoire du *Capital* en lui en *substituant une autre*.

Car s'il est vrai que Marx se différencie des socialistes précédents par sa problématique historique, c'est qu'*il tire de celle-ci* la certitude qu'un nouveau système économique et social doit nécessairement surgir de l'effondrement, inévitable, du capitalisme. Or c'est exactement ce que Laveleye n'expose jamais dans son texte sur *Le Capital*, et qu'il cherche même sciemment à éluder. On a vu, certes, que notre économiste comprend plus de choses qu'il ne veut bien en dire. Et qu'il a parfaitement perçu, chez Lassalle en tout cas, ce qui est en cause : la dynamique d'une "loi immanente à l'humanité". Mais c'est précisément cette loi, cette nécessité historique, qui le saisit d'une sorte de vertige. Parce qu'elle met en question la pérennité d'un système économique auquel il est profondément attaché, et parce que cette doctrine de l'évolution – s'inspirant d'un "panthéisme" athée qui élimine toute causalité spirituelle – se situe à l'exact opposé de la sienne, venant ainsi le troubler dans ses convictions les plus intimes. D'ailleurs, Laveleye avoue lui-même son malaise : "Quand on lit le livre de Marx, note-t-il, et qu'on se sent enserré dans les engrenages de sa logique d'acier, on est comme en proie au cauchemar[26]".

Recouvrir du terme de "fatalisme" ce que Marx désigne comme "le jeu des lois immanentes de la production capitaliste" lui permet ainsi

---

26 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.*, p. 143.

"d'apprivoiser" le texte. La catégorie s'inscrit dans son propre horizon philosophique et religieux[27]. Et elle lui donne la possibilité de prendre en compte la dimension historique du *Capital*, en même temps qu'elle le dispense d'essayer de pénétrer plus avant la logique dialectique du mode de production.

En fait, on voit bien comment *cette* problématique du fatalisme – que Laveleye construit à travers l'espèce de "montage" des citations de la préface qu'il fabrique – représente une sorte de compromis qui rend possible son appropriation de l'œuvre. Elle l'autorise, en effet, à la fois à se saisir de la conception de l'histoire de Marx, et dans la foulée, à la transformer en court-circuitant sa dialectique, de sorte que le tranchant subversif de sa doctrine s'en trouve totalement émoussé. En effet, alors que la vision de l'histoire qui sous-tend *Le Capital* relève d'une dialectique qui, au dire même de Marx, est "essentiellement critique et révolutionnaire" – et cela "parce que dans la conception positive des choses existantes, elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire[28] – la signification que lui prête Laveleye est entièrement différente. Désormais, cette conception de l'histoire se résume à la thèse d'une *évolution*, *lente et inévitable*, des sociétés, impliquant seulement l'affirmation générale d'une succession nécessaire et progressive de formes différenciées des structures socioéconomiques, et donc dépourvue par elle-même de tout efficace révolutionnaire. C'est donc bien à la *reconstruction* de la théorie de l'histoire de Marx que nous assistons.

En travaillant de l'intérieur le texte de la préface, Laveleye a ainsi abouti à substituer à la conception révolutionnaire de Marx un évolutionnisme réformiste proche du sien. C'est ce qui permet à l'économiste belge de faire coup double. En circonscrivant sa critique au "fatalisme" et en évitant soigneusement ici toute allusion au naturalisme, il

---

27 Il faut remarquer que ce caractère "fataliste" de la doctrine de Marx sera repris particulièrement par les commentateurs protestants de l'œuvre, tels Charles Gide et Raoul Allier.

28 Karl MARX, *Le Capital*, Postface à la 2ème édition allemande, *op. cit.*, p. 29.

parvient en effet, dans le même mouvement, à "sauver" le recours à l'histoire qui oppose les socialistes de la chaire aux économistes orthodoxes. Car le contraste qu'il établit entre Marx et les utopistes a, également, cette fonction. Les utopistes, affirme-t-il, ne pêchent pas par "artificialisme", mais par impatience. L'histoire est donc le seul rempart contre leur aventurisme. Et c'est, paradoxalement, sur ce thème qu'il réussit à embaucher Marx dans son propre combat. Puisque, dans ce recours à l'histoire, il s'agit pour Laveleye, *comme pour Marx prétend-il,* de jouer *l'évolution* contre la révolution.

Ayant ainsi débarrassé la théorie de l'histoire qu'il prête à Marx de toute scorie dialectique potentiellement séditieuse, Laveleye se réserve même, comme nous le verrons, la possibilité ultérieure de puiser dans le matériel historique mis en œuvre dans *Le Capital* pour défendre ses propres positions évolutionnistes réformistes. Mais dans l'immédiat, il faut surtout remarquer qu'avec cette nouvelle conception de l'histoire se trouve brisée l'unité organique, qui figure au cœur du *Capital*, entre la dialectique historique et l'analyse économique, entre la perspective révolutionnaire et la critique de l'économie politique. Pour l'économiste belge, au contraire, l'évolution longue des sociétés n'est qu'un cadre d'ensemble, à l'intérieur duquel il peut, sans rupture de ton apparente, en revenir à son projet initial. Celui de faire entrer l'ouvrage dans une problématique qui lui est familière. Ce n'est évidemment pas celle d'un changement révolutionnaire du mode de production qu'il va attribuer à Marx, mais bien une problématique de *la répartition des richesses*, au regard de laquelle la doctrine de la valeur-travail est le véritable fondement de la subversion, parce qu'elle aboutit à proclamer l'illégitimité du capital.

Notre économiste est donc en passe de réaliser ce qui pouvait sembler un véritable tour de force. Grâce à sa tactique d'évitement/reconstruction, il lui est possible de ne pas faire silence sur la dimension historique du *Capital*, à la manière de Block, tout en marchant sur les traces de l'économiste français pour conférer à l'ouvrage une problématique proudhonienne. À peine a-t-il noté, en effet, que le mérite et l'originalité de Marx résident dans sa vision historique, qu'il enchaîne sur ce paragraphe que nous avons déjà évoqué où, inscrivant l'auteur du *Capital* dans la lignée des Smith et Ricardo, il explique que la valeur-

travail lui permet de prouver "avec une logique irréfutable que le capital est le produit de la spoliation", tout comme l'a déjà fait Proudhon[29].

4 – *Le Capital*, sans la dialectique

Nous nous sommes attardés sur le traitement que Laveleye réserve à la préface du *Capital* parce qu'il révèle, tout autant que son embarras face à l'approche historico-dialectique de Marx, la façon assez remarquable dont il parvient, malgré tout, à intégrer quelque chose de cette innovation théorique majeure dans son propre référentiel. Cette appropriation, on l'a vue, passe par l'occultation de la dialectique et la transformation de la conception de l'histoire de Marx en une simple perspective évolutionniste dont le tranchant critique a été émoussé – bien davantage compatible, sous cet angle, avec celle de Laveleye. C'est sous cette forme que nous allons la retrouver à travers le résumé du *Capital* lui-même. D'un côté, elle confère à ce résumé un caractère nettement plus substantiel que celui de Block. Mais par ailleurs, elle explique aussi les difficultés que rencontre Laveleye, qui vient buter inévitablement sur l'armature et les articulations dialectiques du texte.

Le premier chapitre du *Capital*

Cela est particulièrement sensible dès l'abord, quand l'économiste se lance dans l'exposé du chapitre inaugural, spécialement ardu, consacré à la marchandise. L'importance de ce texte, Marx s'en explique dans la préface, tient à ce qu'il voit dans la *forme marchandise* des produits du travail l'élément de base, la "forme cellulaire", de l'économie capitaliste. À travers l'analyse dialectique de cette forme élémentaire, spécifique du mode de production bourgeois, qu'est la marchandise, on assiste donc, en fait, à la mise en place de la problématique d'ensemble du *Capital*. Ce premier chapitre en pose les fondements, qu'il s'agisse de la méthode historico-dialectique de Marx, ou de la critique de l'économie politique qui lui est consubstantielle. C'est pourquoi il nous paraît nécessaire de rappeler au lecteur la trame de ce texte essentiel, avant d'examiner ce qu'en retient Laveleye.

---

29 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.*, p. 136-137.

La valeur

Marx part de la marchandise en tant qu'elle est l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Mais il souligne que ce qui se manifeste comme valeur d'échange est la *valeur*, c'est-à-dire la coagulation d'une quantité déterminée de "travail humain en général" – de "*travail abstrait*", détaché des particularités concrètes et diversifiées de l'activité des producteurs. Dans ces conditions, se contenter de dire, comme le fait Ricardo, que la valeur d'une marchandise se mesure par la *quantité* de travail nécessaire à sa production, se révèle notoirement insuffisant et fausse totalement la perspective. Car encore faut-il analyser la *forme* de la valeur. Le travail abstrait qui se cristallise dans la valeur signale, en effet, que la forme de celle-ci est purement *sociale*, et par là strictement limitée à une étape donnée de l'évolution. Elle caractérise, en fait, un mode de production - un stade de cette évolution de la production dont les modalités sociales sont historiquement déterminées – puisque ce n'est que lorsque les individus travaillent comme producteurs privés, indépendants les uns des autres, que leurs produits revêtent nécessairement, dans l'échange, la forme valeur des marchandises. Cette forme renvoyant à celle de travail abstrait qu'acquièrent, en même temps, à travers l'échange lui-même, les multiples travaux concrets de ces producteurs privés.

Marx veut donc ainsi montrer que la marchandise – qui recèle dans l'universalité abstraite de sa valeur "le germe de la forme argent", forme qui est elle-même celle, originelle, du capital – constitue la forme première, l'élément "cellulaire", de la production, dès lors que celle-ci se déroule selon des modalités sociales spécifiques qui sont déjà celles du mode de production capitaliste, c'est-à-dire le travail privé de producteurs indépendants.

L'enjeu d'une telle démonstration est pour lui essentiel. Il s'agit en effet de mettre en évidence, dès les premières pages du *Capital*, que *la pérennité de la forme valeur – et avec elle, celle du mode de production capitaliste lui-même –sont limitées dans le temps*. Et cela à l'encontre de l'économie politique, et notamment de Ricardo qui, bien qu'il en soit le théoricien le plus profond, n'a pas su percer "le secret" de la marchandise. C'est pour faire ressortir ces enjeux que Marx complète son analyse, jusque là d'une

technicité assez aride, par un paragraphe à la tonalité nettement plus philosophique consacré au "caractère fétiche de la marchandise et (à) son secret".

Le fétichisme de la marchandise

Les marchandises, explique-t-il, semblent douées d'une puissance intrinsèque, tant elles s'échangent entre elles selon des rapports sans cesse variables, "indépendants de la volonté et des prévisions des producteurs, aux yeux desquels leur propre mouvement social prend ainsi la forme d'un mouvement des choses, mouvement qui les mène bien loin qu'ils puissent le diriger[30]". C'est là le "caractère mystique" des marchandises, qui fait d'elles des fétiches – des objets produits de mains d'hommes, et pourtant animés d'une vie propre, qui échappent ainsi à la maîtrise de ceux qui les ont fabriqués.

Mais cette domination des marchandises renvoie pour Marx, en réalité, au rapport social des producteurs entre eux, dont elle marque, tout en le masquant, la spécificité. En effet, dès lors que les individus travaillent à titre privé, indépendamment les uns des autres, le caractère *social* du travail *individuel* ne peut plus se manifester *immédiatement*, de façon transparente, comme il le fait dans d'autres formes de collectivités sociales où les producteurs sont *directement* liés entre eux, chacun concourant alors par le produit de son travail concret à la satisfaction des besoins de tous. S'il s'agit, au contraire, de producteurs privés indépendants, le caractère social de leur travail individuel n'est validé qu'à travers cette forme spécifique de l'échange dans lequel, les travaux venant s'égaliser comme travail abstrait, les produits acquièrent la forme valeur des marchandises.

Les rapports des producteurs entre eux ne s'établissent donc que par la médiation des choses, par l'échange de ces "choses sociales" que sont les marchandises. Mais du coup, pour les producteurs, leur propre rapport

---

30 Karl MARX, *Le Capital, op. cit.*, p. 87. La notion de "fétichisme" entretient, on le voit, des liens étroits avec celle d'"aliénation du travail" employée par Marx dans ses écrits de jeunesse.

social revêt "la forme fantasmatique d'un rapport des choses entre elles[31]". Il en résulte que la valeur semble *être inhérente aux choses*, à la matérialité des marchandises. Si bien qu'elle *paraît* être une donnée *naturelle*, intemporelle, de la vie sociale.

La critique de l'économie politique

C'est d'ailleurs là, précisément, ce qui explique que la *forme* valeur ait échappé, jusqu'ici, à l'économie politique. À cet égard, Marx se fait très explicite. Si la forme de la valeur, note-t-il, n'a pas retenu l'attention, même de "ses meilleurs représentants, tels qu'Adam Smith et Ricardo", ce n'est pas seulement que leur intérêt était focalisé sur l'aspect quantitatif de la valeur.

> "La raison, explique-t-il, en est plus profonde. La forme valeur du produit du travail est la forme la plus abstraite et la plus générale du mode de production actuel, qui acquiert par cela même un caractère historique, celui d'un mode particulier de production sociale. Si on commet l'erreur de la prendre pour la forme naturelle, éternelle, de toute production dans toute société, on perd nécessairement de vue le côté spécifique de la forme valeur, puis de la forme marchandise, et à un degré plus développé, de la forme argent, forme capital, etc.[32]".

Il est clair que, pour Marx, la question de la forme de la valeur est décisive en ce qu'elle révèle la spécificité historique du mode de production capitaliste. Les économistes, en cherchant à comprendre le prix des marchandises, sont certes parvenus à déterminer la *quantité* de la valeur par la durée du travail[33]. Mais leur "naturalisme" fait que la *forme* de la valeur s'est dérobée à eux et, avec elle, la réalité du mode social actuel de la production, sa vérité.

On est donc là à l'endroit précis où se joue le rapport de Marx avec ses devanciers. Il aborde d'ailleurs lui-même la question sur le plan

---

31 *Ibid.*, p. 85.

32 *Ibid.*, p. 83, note 1.

33 *Ibid.*, p. 87.

épistémologique pour préciser sa position critique envers l'économie politique.

> "Les catégories de l'économie politique, affirme-t-il, sont des formes de l'intellect qui ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent des rapports sociaux réels, mais ces rapports n'appartiennent qu'à cette époque historique déterminée où la production marchande est le mode de production social[34]".

En fait, dans l'approche dialectique qui est celle de Marx, les catégories de l'économie politique, telles que la valeur, l'argent ou le capital, parviennent à cerner les abstractions séparées qui apparaissent à la surface de la vie sociale et à appréhender leur substance commune – le travail humain. Mais elles s'avèrent incapables de les penser pleinement, *conceptuellement*. Elles ne peuvent, en effet, saisir ces abstractions comme la *manifestation* sensible nécessaire du processus socio historique – celui de la production sociale – qui en constitue *l'essence*. C'est pourtant dans ce processus lui-même, parce qu'il est parvenu à un stade déterminé de son développement - le mode de production bourgeois - que se trouve la clef qui rend compte de l'abstraction inévitable des rapports sociaux capitalistes, et de cette "chosification" des relations humaines qui le caractérisent.

Les économistes restent ainsi, à ses yeux, pris au piège du fétichisme marchand, inhérent à un mode historique spécifique de la production qu'ils n'identifient pas dans sa vérité. Qu'il s'agisse de la marchandise, de la monnaie ou du capital lui-même, ils ne peuvent percer l'illusion qui en résulte, et voir dans ces *choses* une réalité qui n'est pas seulement naturelle, mais avant tout sociale – l'expression même d'un rapport social spécifique[35].

---

34 *Ibid*., p. 88.

35 *Ibid*., p. 93. Si les mercantilistes, précise-t-il, sont prisonniers "du caractère fétiche que la forme monnaie imprime aux métaux précieux", il en va de même de l'économie moderne : "N'est-ce pas son premier dogme que des choses, des instruments de travail, par exemple, sont, par nature, capital, et qu'en voulant les dépouiller de ce caractère purement social, on commet un crime de lèse-nature ?". Marx note ailleurs

D'autres modes de production historiques

La critique formulée à l'encontre de l'économie politique et de son naturalisme est ainsi fort claire. À travers la forme valeur, le clivage porte bien sur cette question essentielle qu'est la nature *historique*, et donc *transitoire*, du mode de production actuel. Et c'est pour expliciter davantage, en même temps que sa propre conception, la distance qui le sépare de ses prédécesseurs, que Marx se lance dans l'évocation de modes de production autres. Les exemples sur lesquels il s'appuie sont ceux du système médiéval, et de la famille rurale patriarcale ; celle-ci étant considérée comme une association de production dont la forme dérive de celle des communes primitives, qu'elles soient slaves, romaines, germaniques ou indiennes[36]. Dans les deux cas – qu'il y ait hiérarchie et dépendance personnelle comme au Moyen Âge, ou simple division du travail à l'intérieur de la famille selon l'âge et le sexe – les rapports sociaux de la production sont des rapports *directs* entre les personnes "au lieu de se déguiser en rapports sociaux des choses, des produits du travail[37]". Ce sont des travaux et des produits concrets et diversifiés, ayant d'emblée un caractère social, qui sont ainsi échangés directement entre les producteurs, sans qu'apparaissent ces abstractions – celles de la marchandise, et de sa valeur cristallisant du travail abstrait – qui médiatisent le lien social dans le mode de production bourgeois.

On retrouvera la même immédiateté, ajoute Marx, si l'on se représente une société "d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social[38]". Le produit social se trouve alors partagé – une partie servant de moyens de production nouveaux, tandis que l'autre est répartie

---

que, "au lieu d'être une chose, le capital est un rapport social entre personnes, lequel rapport s'établit par l'intermédiaire des choses".(*Le Capital* T. III, p. 207)

36 *Ibid*., p. 89 note 1.

37 *Ibid*., p. 89.

38 *Ibid*., p. 90.

entre les producteurs, selon le temps de travail de chacun, pour la consommation personnelle.

Le passage est évidemment crucial, puisqu'il est le seul dans le Livre I du *Capital* où Marx se risque à évoquer la société à venir. Il le fait, certes, très brièvement. Mais sa conclusion ne laisse pas de doute sur son objectif.

> "Les rapports sociaux des hommes, écrit-il, dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution[39]".

Ce texte appellerait certainement bien des commentaires – et plus que des réserves - ne serait-ce que sur cette "transparence" des rapports sociaux, et le rationalisme très radicalisé qu'elle implique de la part de Marx. Mais pour en rester à notre propos, on notera seulement que cette brève incursion dans le mode de production de l'avenir a pour but de montrer que l'abstraction de la valeur et de la marchandise en est bannie.

La conclusion s'impose d'elle-même. Si la valeur n'existait pas dans les modes de production du passé, et si elle s'avère inutile dans l'organisation socio-économique future, c'est bien que loin d'être une réalité naturelle, intemporelle et intangible comme le pensent les économistes, elle est circonscrite à une époque historique limitée – celle du mode de production bourgeois. De façon plus précise, elle constitue, avec la médiatisation et l'abstraction des rapports sociaux qu'elle implique, *la* spécificité de ce mode de production – dont toutes les autres caractéristiques procèdent, par un développement tant historique que logique. Si bien que, dans le même mouvement, l'existence de la valeur signale déjà le caractère éphémère du mode de production dont elle est la clef de voûte.

Le premier chapitre, reconstruit par Laveleye

On voit comment ce premier chapitre pose les bases et dessine les contours de la problématique d'ensemble du *Capital*. Dans la mesure où, à

---

39 *Ibid.*, p. 90.

travers l'analyse dialectique de la marchandise, se trouve d'emblée affirmé le caractère historique et transitoire du mode de production capitaliste, c'est toute la nouveauté théorique et méthodologique de Marx qui s'y déploie, dans un double rapport de filiation *et* de rupture avec l'économie politique.

Or ce sont, précisément, ces innovations qui déroutent Laveleye. Il entame son résumé en recopiant la phrase inaugurale du livre : "La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une immense accumulation de marchandises". Et il la commente, dans ce qui semble en gros l'optique de Marx, en ajoutant : "La marchandise, c'est-à-dire le produit destiné à l'échange, est la forme élémentaire de la richesse dans les sociétés modernes[40]". On pourrait donc penser que l'économiste belge va suivre de près *Le Capital*, comme le faisait Block. Mais alors que ce dernier citait un peu laborieusement un texte qu'il avait, à coup sûr, du mal à déchiffrer, Laveleye, qui semble beaucoup plus à l'aise, opte pour une présentation différente. Son projet est visiblement de rendre accessible, dans un style plus léger que des exemples concrets viennent illustrer, ce qu'il juge l'essentiel. Mais cette liberté d'allure se retrouve, aussi, dans les significations qu'il attribue au texte.

C'est ainsi que notre économiste – qui veut faire comprendre que la marchandise possède une valeur d'usage *et* une valeur d'échange – en vient très vite à noter : "Ces deux valeurs sont loin de correspondre toujours (…) Un pain qui peut me nourrir un jour conserve sa valeur comme objet de consommation, mais comme objet d'échange il vaudra plus ou moins d'après l'abondance du blé récolté et le prix du blé[41]". L'exemple est peut-être parlant, mais il est très loin de la dialectique de la valeur que développent les premières pages du *Capital*.

Cependant le plus intéressant, dans cette discordance que Laveleye souligne entre valeur d'usage et valeur d'échange, est qu'elle le conduit,

---

40 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.*, p.137.

41 *Ibid.*, p. 137.

dès ces définitions initiales, à exposer ce qui distingue, à ses yeux, les sociétés primitives des sociétés modernes.

> "Dans les sociétés primitives, écrit-il, comme dans l'Inde, suivant sir Henry Maine ou au Moyen Âge, c'est la valeur en usage que l'on considère principalement, parce que chaque groupe de familles produisant à peu près tout ce qu'il consomme, il y a très peu de ventes et d'achats. Voyez une villa de Charlemagne ou une communauté de village en Russie et en Serbie : les hommes récoltent les denrées alimentaires et les matières textiles, fabriquent les outils, les instruments aratoires et les meubles, tandis que les femmes préparent les aliments et les vêtements, filent la laine, le chanvre, le lin, et font même les chaussures. Il ne se fait presque pas d'échanges. Dans les sociétés où règne la division du travail et des métiers, c'est la valeur en échange qui est la chose principale, parce que personne ne produisant ce qu'il consomme, chacun doit vendre pour acheter. Tout produit devient marchandise, et le point important est alors de savoir ce qui fait la valeur de ces objets destinés à l'échange. À cette question, Marx n'hésite pas à répondre avec Smith et Ricardo : c'est uniquement le travail[42]".

Le passage mérite attention parce que l'on y voit Laveleye continuer d'édifier, comme il le faisait pour la préface du *Capital*, ce compromis qui lui permet de rendre compte d'un texte qu'il ne peut pourtant comprendre entièrement, dès lors que la dialectique en est exclue, et que, au surplus, il en refuse la logique politique. En l'occurrence, l'économiste, on le constate, n'a pas encore abordé dans son résumé, la théorie de Marx sur la valeur, et le travail créateur de valeur. Mais c'est bien dans les pages que celui-ci consacre à ces questions, et notamment dans celles qui expliquent le fétichisme de la marchandise, que Laveleye vient puiser les exemples dont il nourrit son exposé, à commencer par celui de l'Inde.

Nous avons dit, dans un chapitre précédent, que Marx s'était intéressé, tout comme Laveleye, aux communautés rurales indiennes. Il y fait plusieurs allusions dans *Le Capital*, et il est évident que celles-ci ont

---

42 *Ibid.*, p. 137-138.

trouvé écho auprès de l'économiste belge. Dans une section ultérieure de son ouvrage, lorsque Marx analyse la division du travail dans la manufacture, il expose, en contrepoint et de façon détaillée, la division du travail limitée et figée qui structure, depuis toujours, ces petites communautés indiennes. "La plus grande masse du produit, écrit-il, est destinée à la consommation immédiate de la communauté ; elle ne devient pas marchandise[43]". C'est sur ce point précis, et important, que Laveleye reprend la pensée de Marx. Ses recherches propres sur la propriété dans les communautés primitives, ainsi que les travaux de son maître et ami Henry Maine, lui permettent de saisir ce que Marx veut montrer ici : la marchandise n'a pas toujours existé ; elle est une réalité historique, en ce sens que ce n'est que dans les sociétés modernes que, comme l'écrit Laveleye, "tout produit devient marchandise".

Toutefois, on a là un premier exemple de ce que nous indiquions tout à l'heure. Laveleye n'hésite pas à intégrer le matériel historique fourni par *Le Capital* dans une argumentation qui n'est pas celle de son auteur. En l'occurrence, l'analyse qui conduit l'économiste à affirmer ici le caractère historique de la marchandise diffère de celle de Marx. Les exemples qu'il évoque, le domaine médiéval ou les communautés de village slaves, ont beau être tirés du chapitre sur le fétichisme, c'est pourtant cette question, liée à celle de la *forme* de la valeur, que Laveleye ne comprend pas. Restant lui-même prisonnier de ce fétichisme, il ne voit pas que, pour Marx, la marchandise exprime, tout en le masquant, un *rapport social de production particulier*. Dans la forme valeur de la marchandise se révèle en effet une forme sociale spécifique de la production, celle de producteurs indépendants, qui sont donc des *propriétaires privés* des moyens de production. C'est d'ailleurs en rattachant la forme valeur de la marchandise à la propriété privée, que cette forme de l'échange présuppose, que Marx peut laisser entrevoir la fin de l'une comme de l'autre.

---

43 Karl MARX, *Le Capital*, *op. cit.*, T II p. 47. La même idée est évoquée dès le premier chapitre : "Dans la vieille communauté indienne, le travail est socialement divisé sans que les produits deviennent pour cela marchandises" (T. I , p. 57). Une autre allusion est faite aux communautés indiennes dans le paragraphe consacré au fétichisme marchand (*Ibid*, p. 89, note 1).

Mais Laveleye, au contraire, parce qu'il ne veut ni ne peut entrer dans la démarche dialectique de Marx, ne relie pas le règne de la marchandise et de sa valeur à celui de la propriété privée. Pour lui, seule compte l'émergence de la division du travail, attachée au développement du commerce. Dans le tableau historique, très schématique, qu'il trace, la généralisation de la marchandise ne renvoie qu'à ce seul aspect *quantitatif* de la croissance des échanges. Or, dans cette optique, il n'y a évidemment pas place pour le moindre questionnement sur la pérennité de la marchandise, en tant qu'elle caractérise cette modalité sociale spécifique de la production marchande qu'est la propriété privée. On pourrait même avancer que la perspective historique tracée par l'économiste vient *conforter cette pérennité*, puisque l'avènement de la valeur d'échange y figure comme un progrès, lié seulement à celui du commerce, et que rien ne vient ternir. En tout état de cause, Laveleye, qui n'a pas touché mot de la propriété privée, n'évoque donc bien sûr pas davantage la perspective de sa disparition, pourtant explicite dans ce premier chapitre du *Capital*. Par là, il vient s'inscrire parfaitement parmi ces économistes dont Marx écrit que, pour eux, "il y a eu de l'histoire, mais il n'y en a plus[44]".

C'est ainsi que l'on retrouve ici la profonde tension qui marquait déjà son résumé de la préface du *Capital*. D'un côté, en effet, le texte présente le mérite, à la différence de celui de Block, d'introduire d'emblée le lecteur dans cette dimension historique qui est, effectivement, constitutive de l'ouvrage. Mais, dans la mesure où Laveleye cherche maintenant à articuler cette perspective historique avec l'analyse économique de la valeur - tout en court-circuitant, en quelque sorte, la construction dialectique de Marx – il en arrive déjà à *reformuler, à sa façon, la problématique d'ensemble* de l'œuvre en l'insérant strictement dans les limites de celles des économistes anglais. Sous sa plume, en effet, la

---

44 *Ibid.*, T. I, p. 92, note 1. On notera que les économistes classiques placent la division du travail dès l'origine de l'humanité. Laveleye cherche à affiner l'analyse historique, mais sans en passer par la forme de la valeur comme le fait Marx. C'est ce qui le conduit à des formules embarrassées, où la division du travail dans la commune primitive n'est pas désignée comme telle, alors que c'est la "division des métiers" qui apparaît comme spécifique de la modernité.

société actuelle présente certes une spécificité historique. Mais si celle-ci tient au règne d'une valeur d'échange dont la définition est réduite à la quantité de travail qu'elle cristallise, sans qu'aucune attention ne soit portée à sa forme sociale, le cadre théorique dans lequel s'inscrit la recherche de Marx *ne diffère guère, fondamentalement, de celui de Ricardo.*

Avec la dialectique, et la critique de l'économie politique qui lui est liée et dont nulle mention n'a encore été faite, disparaît donc aussi, dans le résumé de Laveleye, la fonction critique et subversive que comporte la mise en perspective historique du *Capital*. Celle-ci a été déminée – voire même retournée contre son auteur, dans la mesure où elle atteste du progrès, et donc de la *permanence*, du système marchand. De sorte qu'elle n'apparaît plus que comme un simple contexte, inoffensif, pour une étude qui semble seulement prolonger celle des économistes anglais sur la valeur-travail.

C'est donc désormais à l'intérieur de ce cadre nouveau, qu'il vient de dessiner, que Laveleye reprend le résumé du premier chapitre du *Capital*. La valeur, explique-t-il, n'est, pour Marx, que du "travail cristallisé". Le concept de "travail abstrait" dont on a dit l'importance est, on ne s'en étonnera pas, passé sous silence, comme le sont les développements sur la forme de la valeur et sur le fétichisme marchand, ainsi que la critique fondamentale de Ricardo que ces conceptions induisent. À la place, pourrait-on dire, l'économiste admet pourtant que "Marx introduit une rectification dans la théorie de Smith et de Ricardo". Mais il ne s'agit que de la notion de "travail nécessaire en moyenne[45]", censée perfectionner la théorie de la mesure de la valeur. Toutefois, aux yeux de l'économiste belge, elle témoigne surtout de ces "abstractions" que dénonçait déjà Block, de "ces moyennes (qui) manquent de rigueur scientifique". Et il conclut que "même ainsi rectifiée, la théorie qui fait du travail la source de la valeur est une erreur complète, ainsi que je le montrerai bientôt[46]". Il

---

45 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.*, 138. C'est aussi sur cette question du "temps de travail socialement nécessaire" que Macdonell distingue Marx de Ricardo ("K. Marx and german socialism", *op. cit.*, p. 385).

46 *Ibid.*, p. 138.

annonce par là ce qui sera le pivot de sa critique face à un texte qu'il range, sans autre questionnement, dans le droit-fil de l'économie politique classique. Car c'est bien dans ce sens que le premier chapitre du *Capital* est reconstruit, sans que Laveleye ne s'interroge un instant, il faut le souligner, sur le terme de "*Critique de l'économie politique*", qui constitue pourtant le sous-titre de l'ouvrage – ce qu'il ne mentionne jamais dans son article.

L'origine et le développement du capital

De ce chapitre inaugural, Laveleye retient donc principalement, à la différence de Block, que la théorie de la valeur-travail, reprise de Ricardo, constitue le principe et l'axe du *Capital*. Son exposé s'en trouve davantage structuré, et c'est aussi en contraste avec l'économiste français qu'il fait ressortir l'articulation suivante de l'ouvrage, soulignant ainsi que le capital n'a pas toujours existé :

> "Voyons maintenant, écrit-il, comment naît le capital. Suivant Marx, ce n'est pas par l'épargne et par le renoncement, comme le prétend "l'économie politique vulgaire", et ce n'est pas non plus par l'échange, comme se l'imaginent les badauds, en voyant des négociants faire rapidement fortune[47]".

Laveleye est choqué, comme l'était Block, par cette idée que, dans l'échange, "aucune valeur nouvelle n'est créée", et il prend, contre Marx, la défense de Condillac qui développe la thèse contraire. Mais sans s'attarder sur ce qui en découle, et où Marx voit "les contradictions de la formule générale du capital", il en arrive aux questions cruciales abordées dans les chapitres suivants, consacrés à l'achat de la force de travail ainsi qu'à la production de la plus-value.

---

47 *Ibid.*, p. 139. Les termes d'*épargne* et de *renoncement* évoquent ceux de "frugalité" et "d'abstinence" employés par Macdonell quand il résume les chapitres sur l'accumulation primitive (p. 390). Marx raille cette théorie de l'abstinence développée par "l'économie politique vulgaire" dans le chapitre consacré à la production de la plus-value (T. I, p. 192).

Sur ces points, l'économiste résume avec une clarté remarquable les analyses de Marx, et notamment celle de la spécificité de la *force de travail*. Le fabricant, note-t-il, en utilisant son capital de départ pour acheter machines et force de travail, n'a fait que des échanges, qui ne créent pas de valeur. Comment expliquer alors qu'après la vente des produits ainsi fabriqués son capital se soit accru ? Et de répondre :

> "Voici l'explication du mystère : l'homme à l'argent paie au travail sa valeur d'échange et obtient ainsi sa valeur d'usage. La force du (sic) travail a ce caractère unique de produire plus qu'il ne coûte à être produit. Celui qui l'achète et qui la met à l'œuvre à son profit jouit donc de la source de toutes richesses[48]".

Il est vrai, cependant, que Laveleye en revient vite à employer l'expression "valeur du travail", au lieu de valeur de la force de travail. De sorte qu'il assimile complètement la conception du salaire de Marx à celle de Ricardo. Mais, s'agissant de la plus-value elle-même, il reprend la terminologie du *Capital*, et explique que "le capitaliste paie la force de travail, l'*Arbeitskraft*, à sa valeur, c'est-à-dire en donnant la quantité d'or qui, représentant six heures de travail, permet à l'ouvrier d'acheter de quoi vivre". Tandis que le fabricant, qui a obtenu ainsi la libre disposition de cette force de production pendant la journée entière, "met donc dans sa poche, comme profit net, le produit des six heures au-delà du travail nécessaire. De ce surplus"empoché" par le maître naît le capital[49]".

L'économiste est donc parvenu, on le constate, à résumer de façon brève et accessible l'essentiel de la théorie de la plus-value de Marx. Il réussit même à insérer dans son exposé le caractère historiquement déterminé de ce processus de production de la plus-value.

> "L'esclave antique, écrit-il, devenu le serf du Moyen-Âge, en conquérant la liberté dans la société actuelle n'a pas acquis du

---

48 *Ibid.*, p. 140.

49 *Ibid.*, p. 141.

même coup la propriété ; il est donc forcé de se mettre au service de ceux qui possèdent la terre et les instruments de production[50]".

La séparation des travailleurs et des moyens de production, qui est pour Marx, en tant que résultat de l'évolution historique, la condition fondamentale de l'exploitation capitaliste, est donc mentionnée de façon beaucoup plus explicite que dans le résumé de Block[51]. Cependant, il faut remarquer que Laveleye évite soigneusement d'insister – comme le faisait Macdonell, qui y voyait à juste titre l'un des axes majeurs de la problématique du *Capital* – sur l'importance de cette disjonction du travail et des moyens de production devenus capital. Celle-ci relève pour Marx de l'essence même du *mode de production* capitaliste – et c'est là une notion que notre économiste n'aime pas, on le sait. Nous allons d'ailleurs retrouver bientôt cette même "retenue" de Laveleye sur la question, quand il abordera la fin du *Capital*. Mais évoquons d'abord la suite de son résumé.

"Le capitaliste a différents moyens d'augmenter son bénéfice" écrit-il, avant de condenser les analyses de Marx sur la plus-value absolue, puis relative[52]. Toutefois l'économiste ne mentionne pas le chapitre sur le salaire, où Marx explicite à nouveau la différence entre travail et force de

---

50 *Ibid*., p. 141.

51 Block se contentait de citer le passage où Marx déclare que l'achat de la force de travail nécessite l'existence de travailleurs libres et privés de moyens de production. Il passait sous silence la suite du texte, lequel explique qu'il s'agit là du "résultat d'un développement historique préliminaire", qui a préalablement détruit "toute une série de vieilles formes de production sociales" (*Le Capital*, p. 172). Les conditions sociales du procès de valorisation du capital sont de nouveau évoquées par Marx quelques pages plus loin (*Ibid*., p. 187).

52 *Ibid*. p. 141. À propos de la plus-value absolue, obtenue en prolongeant la journée de travail, Laveleye souligne que les exemples très détaillés, que Marx "emprunte à l'histoire de l'industrie et de la législation industrielle en Angleterre", montrent qu' "il a fallu l'intervention de l'État et des bills successifs limitant les heures de travail". On devine ainsi que la question du rôle de l'État a particulièrement retenu son attention de socialiste de la chaire.

travail, ainsi que la critique de la position de Ricardo sur le salaire qui en découle. Cet "oubli" est très certainement délibéré, d'autant que Laveleye fait allusion, une fois encore, à la similitude supposée des points de vue des deux économistes sur cette question[53].

Reste, pour le professeur belge, à introduire la différence que Marx établit entre le capital constant et le capital variable. Cette différence le choque visiblement, et il y reviendra dans sa critique de l'ouvrage. Pour le moment, il explique que "suivant Marx, le capital par lui-même ne crée pas de valeur (…)Le bénéfice viendra donc uniquement du travail, source de toute valeur[54]". Puis il termine le résumé de cette partie du livre en enchaînant deux citations, dont la célèbre image du capital en vampire se nourrissant du sang des ouvriers.Ces citations, déjà convoquées par Block, et mises ainsi bout à bout, ne peuvent manquer de ramener l'esprit du lecteur vers cette problématique fondamentale de l'immoralité du capital que nos deux économistes prêtent à Marx [55].

De "l'accumulation primitive", et de ses avatars

Toutefois, à la différence notable de Block, Laveleye n'arrête pas là son travail. Alors que son collègue français se contentait de signaler que la dernière partie du *Capital* est "consacrée à l'accumulation des capitaux", tout en jugeant "inutile" d'en divulguer le contenu, il accepte, quant à lui, le défi d'analyser cette ultime section sur "l'accumulation primitive". Il s'agit bien là d'un défi, en effet, si l'on considère que les cinq chapitres qui la composent constituent une sorte de machine de guerre, dressée par

---

53 *Ibid*., p. 142.

54 *Ibid*., p. 142.

55 *Ibid*., p. 142 : "Le mystère du capital productif se résout en ce fait qu'il dispose d'une certaine quantité de travail qu'il ne paie pas" – "Par lui-même le capital est inerte, c'est du travail mort qui ne peut se revivifier qu'en suçant, comme le vampire, du travail vivant, et qui s'engraisse d'autant plus vigoureusement qu'il en absorbe davantage". La première citation se trouve dans *Le Capital*, T. II, p. 205 ; la seconde, T. I, p. 229.

Marx tout autant contre le système capitaliste lui-même que contre l'économie politique. Car c'est d'abord à elle qu'il s'en prend, lorsqu'il annonce ce qu'il se propose ici de démontrer. Les "manuels béats" des économistes, déclare-t-il, offrent une vision idyllique de l'histoire, où "il n'y eut jamais d'autres moyens d'enrichissement que le travail et le droit". Mais, ajoute-t-il, "dans les annales de l'histoire réelle, c'est la conquête, l'asservissement, la rapine à main armée, le régime de la force brutale, qui l'a toujours emporté[56]". Ces méthodes caractérisent "le mouvement historique qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures[57]". C'est donc dans ce processus violent et cruel, par lequel les moyens de production sont arrachés aux producteurs, qu'il faut rechercher "le secret de l'accumulation primitive"- et, avec elle, celui de l'émergence du capitalisme lui-même, puisque cette séparation des producteurs et des moyens de production est, précisément, ce qui le spécifie[58].

La dialectique de Marx se fait, ici, très concrète. "L'ordre économique capitaliste, écrit-il, est sorti des entrailles de l'ordre économique féodal. La dissolution de l'un a dégagé les éléments constitutifs de l'autre[59]". Les chapitres qui suivent seront ainsi consacrés à analyser les mécanismes à l'œuvre dans cette transformation, en étudiant successivement l'expropriation des paysans et "la genèse du fermier capitaliste", puis "la genèse du capitaliste industriel.

La teneur, comme le style, de cette dernière section du *Capital* tranchent, à coup sûr, sur le reste de l'ouvrage. À l'analyse proprement dialectique succède celle de la réalité historique elle-même. La construction dialectique sous-tend et structure, certes, cette plongée dans le monde vivant de l'histoire. Mais l'accent est mis désormais sur l'analyse

---

56 Karl MARX, *Le Capital*, *op. cit*. T. III, p. 154.

57 *Ibid*. p. 155.

58 *Ibid*., p. 154. "Au fond du système capitaliste, écrit Marx, il y a donc la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production".

59 *Ibid*., p. 155.

concrète du processus socioéconomique[60]. En s'appuyant sur une documentation historique abondante, Marx décrit donc avec minutie et véhémence la brutalité des mécanismes qui président à cette "métamorphose" du mode de production et, dans la foulée, à celle de "la forme de l'asservissement" passant de "l'exploitation féodale à l'exploitation capitaliste[61]".

Mais ce qui frappe également, à la lecture de ces chapitres, c'est qu'à la violence des processus historiques évoqués répond, en quelque sorte, celle des mots – la virulence d'un discours qui, tout à la fois, démontre et dénonce. S'il est un passage du *Capital* où Marx n'hésite pas à fustiger les vols et les crimes des classes possédantes, ce sont bien ces pages

---

60 À travers les chapitres précédents, il s'agissait pour Marx d'exposer la représentation "scientifique" du mode de production capitaliste. Cette représentation, comme il l'explique lui-même dans la Postface, est le résultat d'un travail "d'investigation" de la réalité, qui lui a permis de penser le processus du mode de production capitaliste. Ce qui signifie, dans la problématique dialectique qui est la sienne, d'élaborer le *concep*t de "capital". Cette méthode, qui passe par la critique et le "dépassement" des catégories abstraites de l'économie politique, est en effet la seule, à ses yeux, qui peut rendre compte de la réalité socioéconomique dans sa plénitude concrète - qui permet de la penser comme "totalité concrète" en tant qu'elle est le produit de son propre processus (cf *Introduction* de 1857, p. 165). Jusqu'à cette dernière section, le livre I – en analysant le procès du capital, qui se constitue en dépassant d'abord les formes embryonnaires de son existence que sont la marchandise et l'argent – se veut donc l'exposé de cette représentation conceptuelle et de la dynamique qui lui est propre. Ce qui, en référence à la dialectique hégélienne, lui confère un caractère *scientifique*. Cependant désormais, le *concept* de capital ayant acquis sa consistance théorique, Marx peut faire retour à la réalité sociohistorique dont il est parti, pour en expliciter le mouvement réel, dans sa concrétude. L'analyse de cette réalité est alors comme "informée" par la construction conceptuelle, dialectique. Tandis que, dans le même mouvement, cette ossature dialectique se recouvre de chair, et prend vie de par son immersion dans le récit historique qu'elle structure. C'est dans cette démarche, pensons-nous, que s'inscrit le changement de registre et de ton qui caractérise cette ultime section du *Capital*.

61 *Ibid*., p. 155.

enflammées où éclatent l'immoralisme et le cynisme des propriétaires, des États et des Églises. Tour à tour sont mis en scène les propriétaires fonciers qui s'enrichissent par "le vol systématique des terres communales[62]" ; les rois d'Angleterre décidant par décret, depuis le XVIe siècle, de marquer au fer rouge les vagabonds qu'ils réduisent en esclavage, avant de pendre les récalcitrants[63] ; ou ces "austères intrigants du protestantisme, les Puritains", qui organisent légalement en 1703 la destruction des indigènes d'Amérique en allouant "une prime de 40 £ par scalp d'Indien[64]". Avec les horreurs de la période manufacturière, affirme Marx, se déchirent "les derniers lambeaux de conscience et de pudeur" d'une Europe qui se fait "une gloire cynique de toute infamie propre à accélérer l'accumulation du capital". Une Europe qui pratique le vol des enfants et leur asservissement pour remplir ses ateliers, et qui bâtit la fortune de ses ports sur "le trafic de chair humaine" des bateaux négriers[65].

Le ton, cinglant, épingle au passage le naturalisme des économistes, et semble faire écho à celui des anciens prophètes fustigeant les péchés d'Israël. "Voilà de quel prix nous avons payé nos conquêtes, tonne Marx, voilà ce qu'il en a coûté pour dégager les "lois éternelles et naturelles" de la production capitaliste, pour consommer le divorce du travailleurs d'avec les conditions de travail". Et de conclure que le capital est venu au monde "suant le sang et la boue par tous les pores[66]".

Mais Marx, on le sait, ne s'arrête pas là. Son chapitre de conclusion vise à dégager la dynamique d'ensemble du mode de production capitaliste - ce qu'il désigne comme "la tendance historique de l'accumulation

---

62 *Ibid.*, p. 165.

63 *Ibid.*, p. 176-177.

64 *Ibid.*, p. 195. Marx commente ces "atrocités du régime colonial" par ces mots : "Le caractère chrétien de l'accumulation primitive ne se démentait point".

65 *Ibid.*, p. 200-201.

66 *Ibid.*, p. 201-202.

capitaliste". Ayant retracé "cette douloureuse, cette épouvantable expropriation du peuple travailleur" qui constitue "la genèse du capital", il prophétise maintenant la mort de celui-ci. Car dès lors que s'est achevé le procès historique qui a arraché aux producteurs leurs moyens de travail, transformant les premiers en prolétaires et les seconds en capital, dès lors que ce nouveau mode de production s'est affermi et développé, sa logique propre s'impose.

Ce qui est à l'ordre du jour, désormais, c'est l'élimination de la propriété capitaliste. "Cette expropriation, annonce-t-il, s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste[67]". Cette dernière, en effet, entraîne la concentration des capitaux dans les mains de quelques-uns, tandis qu'elle se développe sur une échelle toujours croissante, bénéficiant des apports de la science aux techniques, de la rationalisation des méthodes et de l'extension mondiale du marché. Cependant, tant que la production reste aux mains de ces quelques "potentats du capital" qui en "usurpent" les fruits, elle implique l'accroissement de "la misère, de l'oppression, de l'esclavage" de la classe ouvrière, bien que celle-ci – toujours plus nombreuse et disciplinée, "unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste" – résiste. C'est pourquoi, prévient Marx, "le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices". La socialisation du travail et la centralisation des moyens de production sont telles qu'"elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés[68]".

C'est donc bien, aux yeux de Marx, du développement même du mode de production capitaliste que surgit la nécessité d'un mode de production nouveau, fondé sur "la coopération et la possession commune de tous les moyens de production". À la puissance prodigieuse des moyens et des

---

67 *Ibid.*, p. 204, chapitre XXXII "La tendance historique de l'accumulation capitaliste". Ce chapitre, on le sait, se trouve être l'avant dernier de l'ouvrage, pour des raisons qui tiennent sans doute aux risques de la censure.

68 *Ibid.*, p. 205.

capacités de production, à leur universalité, comme à celle du travail, déjà en fait socialisé, doit nécessairement correspondre une nouvelle forme de propriété, qui permette aux producteurs jadis expropriés de se réapproprier – collectivement, cette fois – leurs moyens de production. Telle est la dialectique immanente du mode de production capitaliste qui, de son émergence, conduit inéluctablement à sa disparition :

> "La production capitaliste, conclut-il engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature. C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée du travailleur, mais sa propriété individuelle, fondée sur les acquêts de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol[69]".

Pour prendre la mesure du résumé qu'en donne Laveleye, il nous fallait commencer par relire ces chapitres du *Capital* où la dialectique s'empourpre de passion. Ces pages où se révèle la double personnalité d'un Marx savant *et* militant, et qui tirent leur indéniable puissance – à défaut, sans doute, de leur infaillibilité théorique – de ce qu'en elles fusionnent la logique inflexible d'un économiste dialecticien et l'élan enflammé vers la justice sociale d'un philosophe qui est d'abord un combattant.

Écoutons maintenant l'économiste belge retracer la formation et l'évolution du capitalisme. En contraste avec la virulence accusatrice du *Capital*, la sobriété et la retenue de son texte sont évidentes :

> "D'après Marx, écrit-il, le régime capitaliste est d'origine récente. Il commence au XVIe siècle, quand les grands propriétaires envahissant peu à peu les domaines des petits cultivateurs, envoient dans les villes une population surabondante, libre, mais privée des moyens de travail, et forcée par conséquent de se mettre au service de ceux qui disposent du capital. La suppression des métiers et l'invention des machines a favorisé le développement de la grande industrie, où quelques

---

69 *Ibid.*, p. 205.

> capitalistes de plus en plus puissants emploient un nombre sans cesse croissant de prolétaires. Chaque augmentation du capital appelle un accroissement proportionnel du nombre des travailleurs. "L'accumulation de la richesse à l'un des pôles de la société marche du même pas que l'accumulation à l'autre pôle, de la misère, de l'asservissement et de la dégradation morale de la classe qui de son produit fait naître le capital."[70]".

Laveleye a, certes, lu cette ultime section du *Capital*, et il pénètre assez dans la logique de Marx pour indiquer que l'émergence même du capitalisme implique la constitution d'une masse flottante de travailleurs, privés de tout moyen de production. Mais, pour autant, on doit convenir qu'il s'agit là d'une version "minimum", et singulièrement aseptisée de l'œuvre. Ce n'est pas seulement, en effet, de leur architecture dialectique que ces chapitres ont été amputés. Mais le réquisitoire implacable de Marx contre la violation de toute morale et de toute justice qui marque l'avènement du capital en a, également, été expurgé. Étonnant paradoxe, en vérité, de la part d'un auteur qui prétend pourtant que l'immoralité et l'illégitimité du capital constituent la problématique centrale du socialiste allemand !

Ce paradoxe, cependant, n'est pas pour nous surprendre. Car on retrouve, en fait, dans le texte de Laveleye l'indice de ce rapport tendu et complexe que l'économiste entretient avec la conception de l'histoire de Marx, et qui se manifestait déjà dans son résumé de la préface du *Capital*. Une subtile stratégie d'évitement, centrée d'abord sur l'occultation de la dialectique, lui avait alors permis d'esquiver la question cruciale, celle du dynamisme immanent au mode de production capitaliste. Mais l'opération impliquait aussi, on s'en souvient, que Laveleye reconstruise la théorie de l'histoire de Marx pour en faire la version "fataliste" d'une doctrine de l'évolution lente des sociétés. Ce qui lui permettait, dans la foulée, d'enrôler Marx sous sa propre bannière, celle de *l'évolution* historique *contre la révolution*. C'est de cette même configuration – et du souci d'atténuation des conflits qui l'imprègne - que relève le passage que nous venons de citer, par lequel Laveleye termine son résumé du *Capital*.

---

70 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.*, 142-143.

Toutefois nous sommes ici, avec le chapitre de conclusion de l'ouvrage, au cœur même du problème. La confrontation directe de l'évolutionnisme réformiste de notre économiste avec la doctrine historico-dialectique de Marx – c'est-à-dire avec son évolutionnisme *révolutionnaire* – semble inévitable.

Et pourtant, on peut le constater, cette confrontation tourne court. L'embarras de Laveleye n'est guère perceptible. C'est que la solution qu'il imagine ne manque pas, il faut le reconnaître, d'une certaine audace. Car s'il évoque, très schématiquement, l'histoire passée du capital et son accroissement actuel, il se refuse à indiquer l'avenir que Marx, en fonction même de cette croissance, lui assigne. Pas plus que ne le faisait Block, il ne dévoile la fin du *Capital*, la disparition du capitalisme dont l'annonce constitue la conclusion du livre. Mais alors que l'économiste français avait la franchise de signaler que son résumé était incomplet, son collègue belge procède de manière plus fine, pour ne pas dire plus insidieuse. À la place de celle de Marx, il *reconstruit*, pour l'ouvrage, une conclusion *autre*. En effet, la citation du *Capital* avec laquelle Laveleye achève son résumé apparaît nécessairement au lecteur de l'époque comme étant la conclusion de l'œuvre – alors qu'il n'en est rien, nous le savons[71]. Le lecteur en déduit donc que Marx, ayant retracé la longue épopée du capitalisme, se contente en fin de compte de dénoncer *l'accroissement des inégalités* que celui-ci produit – l'accumulation sans frein de la richesse à un pôle de la société, induisant celle de la misère de la classe ouvrière. Un épilogue qui n'est en rien original – tant le thème en a déjà été développé par les socialistes précédents, comme d'ailleurs par certains économistes - et qui laisse un goût d'inachèvement, puisque l'auteur ne semble proposer aucune des réformes que son diagnostic inquiétant imposerait.

---

71 La citation de Marx qui termine le texte de Laveleye que nous avons reproduit se situe dans l'avant-dernière section (*Le Capital,* T. III, p. 88) - et non dans le chapitre de conclusion. Marx ajoute au passage cité par Laveleye que "ce caractère antagoniste de la production capitaliste a frappé même des économistes", et il relève à ce propos les noms de Sismondi, Cherbuliez et Destutt de Tracy. Laveleye se retrouve donc, on le voit, en terrain connu.

En fait, dans cette conclusion inédite que Laveleye accole au *Capital* se révèlent tout à la fois son habileté et les limites de sa démarche. Certes, il a réussi à neutraliser l'impact de la dialectique critique de Marx. La vision de l'histoire qu'il lui prête, ici, ne semble pas différer beaucoup de la sienne propre, et comme elle, en tout cas, appeler une politique de réformes sociales. Au demeurant, cette vision ne peut que contribuer à ancrer dans l'esprit du lecteur que le recours à l'histoire n'a, en lui-même, rien de subversif[72]. La conception historique qui est au fondement du *Capital* ayant été reconstruite, elle peut donc maintenant être quasiment *instrumentalisée* au profit d'une perspective réformiste, celle du socialisme de la chaire. En cela, la conclusion du résumé prépare directement l'argumentation que Laveleye va développer dans sa critique de l'ouvrage.

Toutefois, pour que la démonstration tienne, l'économiste n'a pas le choix. Il doit user d'un procédé plus que discutable. Ce n'est pas seulement, en effet, que les dernières pages du *Capital* sont, en elles-mêmes, précisément trop subversives, dans la mesure où elles pronostiquent la transformation du régime de la propriété privée en celui de la propriété collective des travailleurs. Mais de plus elles rendent évident le fait que l'œuvre se situe sur un registre autre, qui n'est pas celui sur lequel Laveleye cherche à la cantonner. En vérité, c'est parce qu'elles relèvent directement d'une dialectique historique et révolutionnaire du mode de production, et entrent par là en contradiction ouverte avec la problématique que l'économiste prête à Marx, qu'elles doivent être, discrètement, escamotées. À leur place, notre auteur construit donc une conclusion axée sur la critique de l'inégalité et de l'injustice sociales - et qui est ainsi compatible tant avec la problématique proudhonienne, qu'avec la filiation essentiellement ricardienne que Laveleye attribue toutes deux au *Capital*.

---

72 Laveleye porte d'ailleurs au crédit de Marx "son érudition aussi vaste que sûre", notamment quand il s'agit de "l'histoire industrielle et agricole de l'Angleterre". *Ibid.*, p. 143.

Un résumé plus cohérent que celui de Maurice Block

Cette conclusion originale qu'il assigne au livre vient évidemment confirmer ce qui se dégage de l'étude d'ensemble de son résumé. À travers celui-ci, c'est une version nouvelle de l'œuvre de Marx que propose Laveleye. Sur ce point, le rapprochement avec Maurice Block s'impose. D'autant que la difficulté à laquelle les deux économistes se heurtent, dans leur lecture du *Capital*, est la même. Aucun d'eux ne peut penser véritablement ce qui constitue "l'invention théorique" de son auteur : son approche historico-dialectique du mode de production capitaliste, qui lui confère sa puissance révolutionnaire. C'est pourquoi ils se trouvent tous deux obligés, en voulant condenser le livre, d'en transformer profondément la problématique.

Toutefois, derrière cette contrainte commune, l'originalité de Laveleye réside avant tout dans ses modalités d'appropriation de l'ouvrage. Sa conception historique personnelle lui permet d'entrer davantage dans celle de Marx, et d'investir son œuvre en quelque sorte de *l'intérieur*. En ce sens, son travail sur le texte nous apparaît comme beaucoup plus subtil. Alors que Block se contente de séparer brutalement la dialectique historique, qu'il rejette, de l'analyse économique, Laveleye s'attache au contraire à mettre hors-jeu cette dialectique, en lui substituant une théorie de l'évolution lente et "fatale" des sociétés qui s'acheminent inexorablement vers une inégalité plus profonde de la distribution des richesses. Cette représentation inédite de l'histoire qu'il prête au *Capital* semble même tendre, parfois, à conforter sa propre conviction de la *pérennité* des structures socio-économiques du capitalisme, que des réformes suffiraient à améliorer. En tout cas, dans cette nouvelle configuration, la dimension historique et l'analyse proprement économique ne sont donc plus disjointes, mais c'est l'architecture d'ensemble de l'ouvrage qui s'avère déconstruite, et rebâtie de telle sorte que son incompatibilité avec le référentiel du critique en est fortement réduite.

En fait, comme on l'a vu, c'est précisément par tout ce travail d'accommodement et de reconstruction de la conception de l'histoire de Marx - qu'il s'agisse de la préface du livre, ou du résumé de la marche du capitalisme – que Laveleye parvient ainsi à faire basculer *Le Capital.* Dans la mesure, en effet, où celui-ci ne s'inscrit plus dans la perspective d'une critique radicale du mode de production capitaliste, mais dans celle de l'accroissement inévitable de l'inégalité sociale résultant de l'injustice de la répartition, Laveleye peut introduire, dès son résumé, le second élément qui le distingue de Block : sa critique, très affirmée, de la théorie de la valeur-travail. À ses yeux c'est bien dans cette théorie, et non dans celle de l'histoire, que se condense le caractère subversif du *Capital*.

Cependant, sur ce point, la position de l'économiste se révèle à nouveau traversée par une forte tension. D'un côté il est clair que, par l'importance qu'il accorde au principe de la valeur-travail, il est mieux à même de transcrire, dans sa propre "adaptation" de l'œuvre, quelque chose de la logique de Marx. Son résumé du livre tire ainsi sa cohérence, plus forte que celui de Block, de ce que l'économiste belge fait de cette notion son pivot. Mais c'est aussi parce qu'il attribue à Marx la doctrine de Ricardo, en évacuant sa critique dialectique de l'économiste anglais, qu'il parvient à identifier, encore plus étroitement que ne le faisait Block, le socialiste allemand à Proudhon. Ce sera d'ailleurs l'un des enjeux majeurs de la réfutation du *Capital*, dans laquelle Laveleye va maintenant se lancer.

CHAPITRE XI

LA CRITIQUE D'UN SOCIALISTE DE LA CHAIRE

On ne s'étonnera pas que la critique du *Capital* qu'expose Laveleye diffère profondément de celle de Block, dans la mesure où elle est celle d'un socialiste de la chaire qui veut tracer une démarcation nette d'avec un socialisme révolutionnaire qu'il rejette. La présentation et le résumé du livre lui ont déjà permis de déminer sa dialectique historique, et par là de modifier totalement l'axe de l'œuvre, tandis que commençait à se dégager une figure de son auteur plus unifiée que celle dessinée par son collègue français. Il ressort en effet de ce résumé que Marx fonde sa doctrine sur des principes reconnus par les plus grands économistes – et en particulier sur la théorie de la valeur-travail de Ricardo – ce qui l'autorise à proclamer, dans la foulée de Proudhon, que le capital résulte du vol de l'ouvrier.

C'est donc sur cette question essentielle de la valeur-travail, puisqu'elle explique aux yeux de Laveleye la dérive subversive du socialisme, que va se développer l'essentiel de sa critique. Celle-ci contribuera d'ailleurs à unifier plus encore la stature de Marx, que le professeur belge considère comme un économiste à part entière. La preuve en est que la discussion des thèses qu'il lui prête se veut purement scientifique, et menée sur un ton plus mesuré que Block. Mais elle est également, il faut le noter, très offensive. En effet, Laveleye ne se contente pas de fustiger un principe économique qui, repris par des socialistes, menace l'ordre social. Face aux économistes orthodoxes qui ne se soucient guère de l'injustice sociale, il entend témoigner aussi de ce qu'il existe une alternative au socialisme révolutionnaire – celle de la réforme sociale. Sa critique de Marx est donc l'occasion, pour notre économiste, de chercher à démontrer, avec la pertinence de ses propres propositions, que les tenants des réformes sociales sont seuls à même de combattre efficacement le danger

révolutionnaire. C'est sur ce point, bien sûr, que sa critique du *Capital* s'oppose le plus radicalement à celle élaborée par Block.

1 – La question de la plus-value

Cependant, sur le plan méthodologique, les critiques formulées par Laveleye dès sa présentation du *Capital* se distinguent peu de celles de son devancier. "L'abstraction", qui s'accompagne de "subtilités spécieuses", est constamment soulignée[1]. L'économiste fait même explicitement référence à Cliff Leslie – signe qu'il connaît bien son article de la *Fortnightly Review* – pour déclarer avec lui que "*das Kapital* est un exemple frappant de l'abus de la méthode déductive trop souvent employée par beaucoup d'économistes[2]". Marx se trouve ainsi pleinement confirmé en tant qu'économiste, ne serait-ce que par les défauts de sa méthode. Ses chaînes de déductions, précise Laveleye, le conduisent à des conclusions qui se donnent comme "aussi irréfutables que celles des sciences exactes". Et il en profite pour réaffirmer, contre Block aussi cette fois, ses propres convictions sur la nature de l'économie politique, en condamnant cette méthode trompeuse, "qui a séduit de bons esprits", mais qui ne saurait convenir à cette "science morale et politique" qu'est l'économie politique[3].

---

1 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.*,p. 133. *Le Capital*, écrit Laveleye, "est aussi abstrait qu'un traité de mathématiques, et il est d'une lecture bien plus fatigante. C'est un vrai casse-tête, parce qu'il se sert de termes pris dans un sens particulier, et qu'il contient, de déductions en déductions, tout un système basé sur des définitions et des hypothèses".

2 *Ibid.*, p. 134.

3 *Ibid.*, p. 134. Cet aspect épistémologique, décisif pour Laveleye, sera développé plus longuement dans sa conclusion.

Néanmoins, c'est sur une autre question que l'écart se creuse entre les deux commentateurs. À peine a-t-il terminé de résumer *Le Capital* que Laveleye en souligne avec insistance la cohérence logique.

> "Quand on lit le livre de Marx, avoue-t-il, et qu'on se sent enserré dans les engrenages de sa logique d'acier, on est comme en proie au cauchemar, parce qu'étant admises les prémisses qui sont empruntées aux autorités les moins contestées, on ne sait comment échapper aux conséquences4".

Or, cette "logique d'acier", Laveleye a clairement conscience d'en avoir percé le mystère. Elle se déploie à partir du principe – faux, mais adopté par les économistes les plus autorisés – de la valeur-travail. De sorte que, ajoute-t-il, "si l'on admet la théorie de la valeur si répandue de Smith, de Ricardo, de Bastiat et de Carey, on est perdu[5]". Le constat sera repris, presque dans les mêmes termes, à la fin de l'article[6]. Il prouve que Laveleye est certain de tenir là *la* clef de lecture du *Capital*, le principe qui lui confère sa cohérence et qui, en lui donnant une puissance apparente, signe en fait l'erreur et l'échec de son auteur.

C'est donc autour de cet axe, que constitue la théorie de la valeur que Laveleye va organiser sa critique de l'ouvrage, en commençant par la question centrale de la plus-value. Mais avant de s'y engager, il insiste à nouveau sur la difficulté de la tâche. L'érudition de Marx, "aussi vaste que sûre", complique l'affaire, car il s'appuie sur "des faits nombreux et poignants" autant qu'avérés. De sorte que son texte se présente comme "un habile tissu d'erreurs et de subtilités entremêlées de quelques vérités[7]". Et c'est bien dans ce piège qu'est tombé Maurice Block. Pour n'avoir pas su voir, derrière les multiples errements de l'ouvrage, celui

---

4 *Ibid.*, p. 143.

5 *Ibid.*, p. 143.

6 *Ibid.*, p. 148.

7 *Ibid.*, p. 143.

qui en est au fondement – la doctrine de la valeur - il n'est pas parvenu non plus à reconnaître les "quelques vérités" qu'il contient.

Marx et Proudhon : même combat

Or, au nombre de ces vérités, il en est une de grande importance puisqu'elle touche directement à la question de la plus-value. On se rappelle sans doute que Block, bien qu'ayant émis les plus extrêmes réserves sur la doctrine de la valeur-travail de Marx, en avait disjoint celle de la plus-value. Pour critiquer cette dernière, il prêtait à l'auteur du *Capital* la volonté de démontrer que la plus-value, en tant que partie de la journée de travail non payée, est un vol de l'ouvrier. Ce à quoi Block se contentait de répliquer que le temps de travail gratuit était une pure "supposition", et que l'idée de cette partie de la journée de l'ouvrier qui "lui a été enlevée de force par le patron, qui ne le paye pas, (était) une assertion qui ne s'appuie sur rien[8]".

Laveleye est à coup sûr sensible à la faiblesse de cet argumentaire fondé sur le déni pur et simple d'un temps de travail non payé. Écoutons, sur cette question décisive, sa propre position :

> "M. Maurice Block a essayé de réfuter la base principale du système de M. Marx, qui consiste à prétendre que l'ouvrier produit sa subsistance en travaillant seulement une partie de la journée et que l'autre partie est accaparée par le patron, lequel s'en réserve le produit sans compensation. Le fait invoqué par Marx est cependant incontestable. Le maître ne peut donner à celui qu'il emploie la pleine valeur du produit, ou l'équivalent de la journée entière, car où prendrait-il, s'il le faisait, de quoi payer l'intérêt du capital, la rente du fonds et le profit ou la rémunération de ses risques et de son activité ? Proudhon a soutenu comme Marx, et bien avant lui, que le dénuement des classes inférieures provient de ce que l'ouvrier avec son salaire ne peut racheter son produit.

---

8 Maurice BLOCK, *op. cit*. p. 31-33.

> La remarque est juste, mais il n'en peut être autrement, à moins que le travailleur ne soit comme le petit cultivateur exploitant son propre bien, en même temps propriétaire de la terre, des machines, des subsistances et des matières nécessaires à la production. S'il doit emprunter ces différents agents, il faut qu'il prenne sur son produit de quoi les payer, car on ne les lui prêtera pas gratuitement. Si c'est le fabricant qui en fait l'avance, il doit prélever sur le produit total du travail de l'ouvrier de quoi payer l'intérêt de ces avances. Qui donc accumulerait du capital et qui emploierait un seul ouvrier s'il n'en tirait un certain profit ? Comme Proudhon, Marx arrive, mais sans le dire, à la chimère tant de fois réfutée du crédit gratuit[9]".

La première remarque qui s'impose est que Laveleye n'emploie pas l'expression de "plus-value", ni celle de "force de travail". Ce n'est évidemment pas dû au hasard, puisqu'il a utilisé les termes appropriés lorsque, dans son résumé du *Capital*, il a présenté la théorie de son auteur. En fait, ce dont témoigne maintenant cet exposé de "la base principale du système de M. Marx" – qui pourtant ne reprend pas la terminologie de celui-ci – c'est que, par des glissements sémantiques successifs, Laveleye transforme de l'intérieur le texte du *Capital* pour pouvoir en faire la critique à l'aune de son propre référentiel. La méthode est donc la même que celle qu'il a mise en œuvre pour reconstruire la théorie de l'histoire. Avec cette différence, toutefois, que la question de la plus-value ayant été traitée par Block, la démarche de l'économiste belge prend appui d'abord sur la critique de son devancier.

L'habileté de Laveleye n'en est que plus remarquable. En quelques lignes, il parvient à désavouer Block pour donner raison à Marx, tout en gratifiant ce dernier, dans le même mouvement, d'une problématique qui n'a jamais été la sienne ! Block, explique en substance Laveleye, a nié qu'il y ait prélèvement d'une partie du temps de travail de l'ouvrier au profit du patron. Mais il a tort, et c'est Marx qui est dans le vrai quand il souligne ce "fait", l'existence de ce prélèvement. On pourrait alors à bon

---

9 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", I, *op. cit.* p. 143-144.

droit se demander si l'économiste n'est pas en train de légitimer la doctrine de la plus-value. Mais dès la phrase suivante, il réussit le tour de force de transposer la théorie de Marx dans le référentiel libéral de la répartition du produit, ce qui l'autorise dans la foulée à attribuer au socialiste allemand la problématique de Proudhon. "Le maître, affirme en effet Laveleye, ne peut donner à celui qu'il emploie la pleine valeur du produit", car sinon il n'aurait rien pour rétribuer le foncier, le capital qu'il emprunte, ainsi que ses propres activités de direction. Nous voilà donc en pleine argumentation libérale, avec ce paradoxe que Marx sert de caution à Laveleye pour rappeler à Block ce principe fondamental de l'économie politique qui veut que le produit soit légitimement partagé entre les différents agents de la production.

Mais du coup, on le voit, ce que Marx désigne comme mécanisme de la plus-value est entièrement reconstruit, *transcrit dans la problématique de la répartition* qui est celle de Laveleye. Par là le concept marxien est *vidé de sa substance propre.* Il ne s'agit plus, en effet, du processus résultant de l'achat, à sa valeur, de la force de travail par le propriétaire des moyens de production, lequel dispose désormais de l'ensemble de la valeur produite par sa mise en œuvre – un processus qui est au fondement du mode de production capitaliste et de la dynamique qui lui est immanente. Mais dans la version du *Capital* qu'a rebâti l'économiste belge et qui sous-tend sa critique, Marx se contente de dénoncer, avec le prélèvement accaparé à tort par le patron, l'injustice de la distribution. Il est clair que, dans cette configuration, le salaire ne renvoie pas, pour Laveleye, à la valeur de la force de travail, mais à celle du "travail" objectivé dans le produit. Pourtant, il n'abordera la réfutation de la théorie du salaire qu'il prête à Marx que dans la deuxième partie de sa critique. Cette disjonction, en effet, lui laisse la possibilité d'user maintenant d'un simple : "Proudhon a soutenu comme Marx et bien avant lui…", pour *identifier entièrement l'un à l'autre les deux socialistes*.

Pour eux, c'est à ce prélèvement effectué par le patron à son profit qu'est due la misère de l'ouvrier, car le salaire qui lui est versé est trop

faible pour qu'il puisse "racheter son produit"[10]. Autrement dit, *la justice sociale* voudrait qu'à l'ouvrier revienne, en tant que *salaire*, l'intégralité de la valeur du produit. Marx est donc censé, tout comme le faisait Proudhon, exiger la suppression de ce prélèvement illégitime. Ce qui implique, en conséquence, que le patron doit mettre gratuitement à la disposition de l'ouvrier un capital dont il fait l'avance et pour l'emprunt duquel il paye lui-même des intérêts. Dans cette perspective, effectivement, Marx en arrive – "mais sans le dire", ajoute Laveleye avec un humour involontaire – à la thèse du crédit gratuit de Proudhon.

L'idée que Marx reprend la revendication proudhonienne du crédit gratuit a déjà été avancée par Block. Cependant son collègue belge donne incontestablement à ce thème une ampleur nouvelle. D'autant qu'il n'est pas en train de discuter un élément secondaire de la doctrine de Marx, mais bien la question centrale de la plus-value. En refusant le simple déni que lui opposait Block pour rebâtir cette théorie dans l'optique de Proudhon, c'est donc *la problématique d'ensemble qu'il attribue au Capital que révèle Laveleye*. Il en avait certes posé les jalons dans sa présentation de l'ouvrage, et elle est parfaitement compatible avec la nouvelle conclusion,

---

10 On sait que cette problématique du rachat de son produit par l'ouvrier est constamment réaffirmée par Proudhon, de ses premières œuvres jusqu'à ses derniers écrits. Dans les *Contradictions économiques*, il écrit : " C'est par l'effet du monopole que dans la société, le produit net se comptant en sus du produit brut, le travailleur collectif doit racheter son produit pour un prix supérieur à celui que ce produit coûte; ce qui est contradictoire et impossible" (*Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère*, Marcel Rivière, 1923, p. 273). Il en va de même dans son ouvrage posthume, *De la Capacité politique des classes ouvrières*, où l'on peut lire : "De tout temps le droit à son propre produit a été dénié à l'esclave : même pratique à l'égard du serf féodal, à qui le seigneur prenait jusqu'à cinq jours de travail par semaine (…). La concession faite à tout travailleur du droit de disposer de son travail et des produits de son travail date de 89". Toutefois, ajoute-t-il, ce droit est violé. Et les "abus" constatés – notamment "le prélèvement en pure perte et toujours croissant d'une partie de la richesse créée chaque année, sous forme d'intérêts" – justifient, à ses yeux, l'établissement du crédit mutuel. *De la Capacité,* A. Lacroix et Cie , 1873, p. 90 et 125.

réformiste, qu'il lui a imputée. Mais il n'en est pas moins étonnant de le voir assimiler si totalement Marx au socialiste français qu'il en vient à lire son œuvre sous les auspices du droit de l'ouvrier au "rachat de son produit".

Pour l'expliquer, il faut évidemment rappeler que le rapprochement des deux socialistes tient, pour Laveleye, à leur commune adhésion au principe de la valeur-travail. La question sous-tend bien sûr toute l'analyse de l'économiste, mais elle n'apparaît ici qu'en filigrane. Car pour qu'une telle interprétation de la théorie de la plus-value demeure un tant soit peu plausible, mieux vaut ne pas s'appesantir sur la théorie du salaire du *Capital*. D'où la disjonction, déjà signalée, qu'effectue Laveleye entre ces deux éléments. Par ailleurs, il est juste de mentionner un autre facteur qui a pu inciter l'économiste à rabattre ainsi complètement Marx sur Proudhon : le thème du "rachat de son produit" par l'ouvrier est également repris par Lassalle, dont Laveleye connaît bien sa proximité avec Marx[11].

Pourtant, l'enchevêtrement complexe des différentes théories socialistes, certes difficile à démêler pour un contemporain, n'est pas seul en cause. Ce nouveau chapitre de la métamorphose du *Capital* s'inscrit avant tout dans la logique du travail d'appropriation du livre déjà mené par le professeur belge. Après avoir écarté la dialectique révolutionnaire du mode de production en réduisant la conception de l'histoire de Marx à une forme d'évolutionnisme réformiste proche du sien, l'économiste se trouve presque naturellement ramené à Proudhon et à son combat contre l'injustice de la répartition. Mais là encore, il faut le souligner, la philosophie du socialiste français – son espoir passionné d'établir sur cette terre le règne de la justice – n'est finalement pas si éloignée, sous cet angle, de celle de Laveleye[12]. Or c'est bien sur ce point qu'il se distingue

---

11 (note à faire, art. 2)

12 Voir sur cette question les analyses de la "philosophie du progrès" et de la conception de l'histoire de Proudhon exposées par Pierre HAUBTMANN, dans *La philosophie*

fortement de Block. En effet, qu'il s'agisse de sa conception de l'histoire ou de ses propositions de réformes sociales, ses convictions personnelles conduisent Laveleye à établir un *rapport de proximité et d'antagonisme* avec la pensée de Marx qui n'est pas à la portée d'un libéral orthodoxe comme l'est Block. D'un côté il peut entrer plus avant dans l'œuvre, de l'autre la cohésion interne de son propre système de référence vient faire écran. Cette tension gouverne, pensons-nous, le travail auquel il soumet le texte du *Capital*. En l'investissant de l'intérieur, il y projette ses propres références. De sorte que non seulement il le réécrit plus complètement, mais il lui assigne une signification et une cohérence nouvelles qui réduisent du même coup la distance qui l'en séparait. L'ouvrage se trouve ainsi entièrement remanié. Ses aspects les plus subversifs sont gommés[13], tandis qu'il est formaté à la mesure du référentiel de l'économiste. Il est désormais *plus proche de ses conceptions*, et pourtant *autre*. L'efficacité d'une telle méthode est indéniable, car c'est précisément ce dispositif qui permet au critique de passer à l'offensive et même, comme nous allons le voir, d'utiliser sa propre version du *Capital* à l'appui de ses convictions personnelles.

---

sociale de P.J. Proudhon, Presses universitaires de Grenoble, 1980, -notamment p. 141-144.

13 On remarquera que, en tant que socialiste de la chaire et auteur de *La Propriété*, Laveleye se refuse à discuter une quelconque remise en question révolutionnaire de la propriété privée. C'est pourquoi il a passé sous silence la conclusion du *Capital*. Et c'est pourquoi, dans le texte que nous étudions, il se dispense de *mentionner* même, seulement, les formes de propriété collectives envisagées par Marx, bien sûr, mais aussi par Proudhon. Le prélèvement sur la journée de travail est peut-être injuste, accorde-t-il, mais il est nécessaire, et "il n'en peut être autrement". À moins de faire de l'ouvrier, tranche-t-il sèchement, à l'égal du petit paysan propriétaire, un petit entrepreneur. La démarche de Laveleye est donc ici très frappante. Ayant réduit Marx à Proudhon, et la doctrine de celui-ci à ses formulations les plus réformistes, il en arrive à accepter implicitement cette protestation contre l'injustice sociale. Mais à condition, toutefois, de la *reformuler* immédiatement dans le référentiel qui est le sien, et d'utiliser ainsi la confrontation – dès lors presque entièrement biaisée – pour affirmer haut et fort ses propres solutions à la question sociale.

Le Capital à l'appui du socialisme de la chaire

La seconde partie de la démonstration de Laveleye constitue l'illustration de cette démarche. L'économiste vient d'affirmer que Marx exige, comme Proudhon, que soit supprimé le prélèvement patronal sur le produit, ce qui revient à prôner le crédit gratuit. Mais à peine a-t-il fait allusion au vieux débat qui a opposé sur ce point, depuis les années 1850, les économistes à Proudhon, qu'il enchaîne en replaçant, de façon originale, cette question dans le contexte de l'évolution historique.

> "L'histoire des sociétés, écrit-il, prouve que le prélèvement d'une partie du temps de travail au profit de celui qui dispose des choses indispensables pour produire, a toujours eu lieu sous une forme ou sous une autre[14]".

Le thème est de toute évidence emprunté au *Capital*, et il en va de même – sans qu'aucune référence explicite ne soit faite à l'ouvrage – des exemples sur lesquels s'appuie notre auteur. En effet, qu'il s'agisse du régime de l'esclavage ou de celui de la corvée seigneuriale, puis des systèmes de métayage ou de fermage, l'analyse de Laveleye suit ici - fidèlement, mais sans le dire, répétons le – celle de Marx[15]. Puis il ajoute :

> "Dans le salariat, le même fait se reproduit. Une partie de la journée l'ouvrier travaille pour obtenir l'équivalent de sa subsistance, c'est-à-dire son salaire, le reste du temps pour le capitaliste. Le fait constaté par Marx est donc bien réel ; mais ce n'est point par des subtilités économiques sur la plus-value qu'on peut attaquer un partage du produit qui résulte des lois civiles. Vous pouvez dépouiller un homme de son bien, mais vous ne ferez jamais qu'il en cède la jouissance sans recevoir en échange des services, des produits ou de l'argent. Voulez-vous, comme le

---

14 *Ibid.*, p. 144.

15 Voir *Le Capital*, T. I, p.231-232. (Ch. X, "La journée de travail", II "Le capital affamé de surtravail")

désirait Proudhon, que le producteur puisse racheter son produit ou qu'il le conserve en entier ? faites-en un capitaliste[16]".

On voit comment c'est précisément à partir d'une argumentation historique puisée dans *Le Capital* que Laveleye entreprend maintenant de critiquer Marx. Puisque l'histoire des sociétés prouve, explique-t-il en substance, que ce prélèvement a toujours existé, c'est qu'il est impossible de le supprimer. Il est donc chimérique de vouloir le faire, en imaginant que les patrons vont prêter gratuitement leur capital. Le seul moyen pour le travailleur de conserver à son profit la pleine valeur de son produit, c'est donc qu'il s'établisse lui-même comme producteur indépendant, comme capitaliste [17].

Cette solution a déjà été évoquée par Laveleye dans le paragraphe précédent. Mais ce qui est particulièrement intéressant, dans le texte que nous commentons, c'est la façon dont, en quelques lignes très concises, il réussit à retourner contre son adversaire une analyse qu'il lui a empruntée, mais dont il a transformé la signification afin de l'inscrire à l'appui explicite de sa propre doctrine.

En l'occurrence, il s'agit de l'idée que le surtravail, au profit du propriétaire des moyens de production, prend historiquement les formes les plus diverses. Le "fait", pour reprendre son expression, est bien puisé dans *Le Capital*. Mais il est, en même temps, immédiatement coupé de la

---

16 *Ibid.*, p. 144.

17 Il est significatif que ce raisonnement soit repris par Laveleye dans ses *Éléments d'économie politique*, Hachette, 1882. Le seul passage qu'il consacre à Marx est le suivant : "Avec la rémunération de son travail, disent Proudhon et Karl Marx, l'ouvrier ne peut racheter le produit de son travail ; donc il est spolié par le capital. Les socialistes qui parlent ainsi font une erreur de calcul. L'objet n'a pas été produit par le seul effort de l'ouvrier, mais par cet effort aidé d'instruments, et s'exerçant sur des matières premières. Le travail est seul "actif", soit ; mais il n'est "productif" que grâce au concours du capital et de la nature. Ce concours doit aussi être rémunéré. L'ouvrier peut-il se rendre propriétaire de l'outil et de la matière, il gardera tout le produit. Le salarié doit donc acquérir la propriété." (p. 160-161)

perspective historique de son auteur, pour être transposé dans celle de Laveleye. Car si Marx évoque la permanence historique du surtravail, c'est pour mieux souligner les *spécificités* de sa forme actuelle, la plus-value, liée à la généralisation de la forme valeur des produits du travail ; et, par là, fondement du développement inédit d'un capitalisme qui conduit nécessairement, pour lui, à la destruction révolutionnaire de la propriété privée, ainsi qu'à la mise en place d'un mode de production basé sur la propriété collective des travailleurs. Or qu'en est-il pour Laveleye ? Ce "fait", qu'est la permanence historique du surtravail, se voit doté d'une signification exactement *contraire*. Il renvoie, désormais, à la *pérennité* de la propriété privée, et notamment du capitalisme, dont il vient renforcer, à ses yeux, l'évidence indiscutable.

Cependant, il est vrai que l'existence transhistorique du surtravail révèle aussi, pour Laveleye, un autre trait du système de la propriété privée qui ne contrevient pas à sa propre vision des choses. Elle dénote, en effet, la persistance de l'injustice qui préside à la répartition des richesses. Et c'est pourquoi l'économiste peut résumer la "critique" qu'il adresse à Marx dans cette affirmation étonnante, en forme de profession de foi : "Ce n'est point par des subtilités économiques sur la plus-value qu'on peut attaquer un partage du produit qui résulte des lois civiles". On a là l'indice le plus sûr de ce que Laveleye a ainsi entièrement transposé le "fait" relevé dans *Le Capital* dans son propre référentiel. Il peut dès lors écarter d'un revers de main ces "subtilités économiques", qui ne renvoient à rien moins qu'à l'intégration de la théorie de la plus-value dans la conception historico-dialectique et révolutionnaire de Marx. Ce qui importe, pour l'économiste, c'est que la permanence historique du surtravail vient valider son *credo* de socialiste de la chaire, et par là lui permettre de faire coup double.

Car si c'est bien Marx, en tout cas la conception qu'il lui prête, qu'entend réfuter Laveleye, sa déclaration s'adresse également à Block. Tout à l'heure il s'en prenait à lui, pour lui rappeler que la science économique rend parfaitement compte de la nécessité et de la légitimité d'un prélèvement au profit du fabricant. Mais, maintenant, il lui signifie que le naturalisme des économistes orthodoxes est incapable de répondre

à l'argumentation historique qu'invoquerait Marx pour revendiquer, contre ce prélèvement, le crédit gratuit. Il est clair que Laveleye veut prouver ici que le socialisme de la chaire est la seule arme disponible pour contrer cette solution utopiste et dangereuse que l'auteur du *Capital*, dans la foulée de Proudhon, est censé prôner. Et cela parce que, à l'inverse de la doctrine des "lois naturelles", le socialisme de la chaire part du principe que la répartition des richesses "résulte de lois civiles". C'est-à-dire de lois issues d'un acte volontaire, historiquement déterminées et par là modifiables, qui peuvent et doivent être améliorées par des réformes.

C'est donc cet évolutionnisme réformiste qui est le meilleur rempart contre l'aventurisme révolutionnaire, et que Laveleye oppose aux "chimères" de Marx et de Proudhon visant à "dépouiller" le fabricant "de son bien" sans contrepartie. Et c'est lui, également, ce réformisme conséquent, qui le conduit à lancer à ses auteurs cette préconisation : faites du travailleur un "capitaliste". La brutalité de la formule vise d'abord à dédouaner l'économiste de toute connivence avec le socialisme révolutionnaire. Et elle est quelque peu atténuée lorsque Laveleye enchaîne sur l'évocation de la quiétude de ces petits paysans propriétaires, nombreux en France et plus encore dans cette Suisse qu'il admire tant. Ainsi, comme dans son livre sur *La Propriété*, il prône un élargissement de l'accès à la propriété privée, favorisé par le développement de l'instruction et "l'habitude de l'épargne". De sorte que, affirme-t-il, "le moment viendra où tous auront une part de la propriété soit foncière, soit industrielle". Puisque la rente et l'intérêt sont des "faits nécessaires", conclut mais le travailleur peut se les voir attribuer en conquérant la propriété[18]".

L'horizon qu'ouvre Laveleye est bien celui d'une conquête progressive mais assurée de la propriété privée par les travailleurs. Ce programme réformiste se présente ainsi comme la critique en acte tant du naturalisme de l'économie orthodoxe que du socialisme révolutionnaire. À l'égard de ce dernier, l'économiste affirme clairement qu'il n'y a pas d'alternative à la propriété privée. Mais, en même temps, son habileté consiste précisément à n'aborder la question de la propriété que pour

---

18 *Ibid*. p. 144.

prêcher sa propre conviction. Il a en effet jusqu'ici refusé de s'engager dans toute discussion sur les formes de propriété collective envisagées par Marx ou même par Proudhon. Mais s'il réussit à faire l'économie d'un tel débat, c'est que la problématique qu'il attribue au *Capital*, débouchant sur la revendication du rachat par l'ouvrier de son produit et par là sur le crédit gratuit, lui suffit pour tracer une démarcation claire entre ce projet révolutionnaire d'atteinte à la propriété privée, – et la perspective de réformes contre l'injustice sociale, passant par l'extension d'une propriété privée dont l'histoire vient confirmer la légitimité et l'intangibilité.

De plus, cette opération autorise, du même coup, Laveleye à déplacer l'axe de la critique inaugurée par Block. Ce n'est plus ni dans la perspective historique de Marx, ni dans sa dénonciation d'un prélèvement patronal, considéré d'ailleurs comme imaginaire par l'économiste français, que gît le caractère subversif de son œuvre. La puissance révolutionnaire de la doctrine marxienne est tout entière concentrée dans la conception de la valeur-travail, qui vient justifier la nécessité du rachat par l'ouvrier de son produit. C'est pourquoi il déclare maintenant : "L'erreur fondamentale de Marx réside dans l'idée qu'il se fait de la valeur, qui est toujours, d'après lui, en raison du travail[19]".

Mais avant d'examiner les arguments qu'il développe dans ce deuxième temps, il faut souligner à nouveau la profonde originalité de l'économiste : la première partie de sa critique lui a permis d'achever de rebâtir *Le Capital*, en mettant en lumière la problématique totalement proudhonienne qu'il lui confère, et à laquelle il peut opposer sans difficulté ses propres convictions d'économiste réformateur. Aussi étrange que cette lecture de l'ouvrage nous apparaisse aujourd'hui, elle a sa cohérence. Car derrière le discours de Laveleye se dessine en creux la figure d'un Marx qui serait en quelque sorte *son autre* : un économiste s'appuyant sur une conception évolutionniste de l'histoire des sociétés, et soucieux – comme lui-même – de justice sociale ; mais qui, fondant son raisonnement sur un principe économique faux, celui de la valeur-travail, aurait dérivé vers le socialisme révolutionnaire. C'est dans cette logique,

---

19 *Ibid.*, p. 144-145.

pensons-nous, que s'inscrit le professeur belge au moment de s'attaquer, avec beaucoup de véhémence, à la question de la valeur.

2 - Contre la valeur-travail

Que Marx ait rendu "la théorie de Smith et de Ricardo beaucoup plus plausible" par sa définition du travail "socialement nécessaire", déclare d'abord Laveleye, ne change rien à l'affaire. "Même ainsi amendée, la notion est fausse, qu'on nous permette d'insister sur ce point, il est essentiel", ajoute-t-il avant de faire appel à la bonne volonté du lecteur. Celui-ci ne manquera pas d'aborder avec patience la discussion, parfois aride, qui s'impose sur la question de la valeur, quand il "songera qu'il s'agit des bases mêmes de l'ordre social[20]". La formule peut sembler quelque peu emphatique, mais cette dramatisation des enjeux correspond sans nul doute à la conviction profonde de l'auteur.

Une démarche ambitieuse

C'est bien, en effet, dans la conception de la valeur-travail que Laveleye a repéré la dérive qui, depuis Rodbertus, conduit les théoriciens allemands de la science à la subversion sociale. La question de la valeur lui apparaît donc comme ce qui fonde réellement l'opposition entre les vérités de la science économique, et un socialisme révolutionnaire qui met en péril l'ordre social. Mais encore faut-il reconnaître, avec les socialistes de la chaire, que l'économie politique établie n'est pas infaillible, et qu'elle doit, en l'occurrence, bannir de ses principes celui de la valeur-travail. La critique du *Capital*, en tant qu'il repose sur cette théorie, prend alors toute son importance, puisqu'il s'agit de démontrer que c'est au sein de l'économie politique reconnue, et en raison même de ses erreurs, que s'enracine le socialisme révolutionnaire. Avec la mise en cause de la valeur-travail, Laveleye a donc le sentiment d'atteindre au cœur la doctrine de Marx. Mais il a aussi pleinement conscience de continuer le combat engagé par le socialisme de la chaire contre les économistes

---

20 *Ibid.*, p. 145.

orthodoxes. Pourtant, on ne peut s'empêcher de penser qu'un décalage existe entre l'ambition proclamée de l'économiste et les limites, très réelles, de son texte.

Certes, il est clair que Laveleye innove en axant sa critique du *Capital* sur la question de la valeur, ce que n'avait fait aucun de ses deux prédécesseurs. Et si l'on prend en compte l'ampleur et la vivacité des débats que suscitera, pendant plus d'un siècle, la théorie de la valeur de Marx, on ne peut manquer d'être frappé du caractère pionnier de sa démarche. Dans l'immédiat, en tout cas, elle permet au professeur belge de dépasser la représentation dualiste de Marx qu'avait dessinée Block. Elle le conduit à reconnaître pleinement l'auteur du *Capital* comme un économiste, et à inscrire la critique de son œuvre dans le cadre d'un débat interne à l'économie politique. La chose est suffisamment importante pour qu'on y insiste. Mais, pour autant, Laveleye réussit-il à élaborer une critique véritablement approfondie et cohérente du *Capital* en partant de celle de la valeur-travail ? Rien n'est moins sûr.

Ce qui frappe, en effet, le lecteur, c'est que si cette approche est incontestablement novatrice, la théorie de la valeur que Laveleye développe, longuement, en opposition à celle de Marx ne l'est guère. Car en usant d'exemples rebattus[21], il veut démontrer que "la valeur n'est pas en proportion du travail", mais qu'elle "vient de l'utilité", à laquelle, précise-t-il, il faut ajouter "comme condition de la valeur, la rareté[22]". Or, à définir ainsi la valeur en termes d'utilité et de rareté, Laveleye se range, sans le dire, dans l'exacte continuité de J.B. Say. C'est donc bien en libéral convaincu, puisant dans les principes de l'école française d'économie politique, que notre socialiste de la chaire va s'attaquer au *Capital*, considéré, de fait, comme une émanation de l'école anglaise.

---

21 *Ibid.*, p. 145. La valeur d'un chevreuil ou d'un lièvre, abattus à la chasse, est-elle la même, interroge-t-il, avant de comparer la valeur d'un cru de Château-Lafitte avec celle d'une piquette locale.

22 *Ibid.*, p. 145.

Cela nous oblige d'abord à relativiser l'écart théorique entre les économistes orthodoxes et ceux qui le sont moins. Mais surtout, dès lors que Laveleye se contente de puiser ses munitions dans l'héritage de ce que Marx désigne comme "l'économie vulgaire", on voit mal comment il pourrait avoir prise sur une théorie dont la complexité même lui échappe. Une théorie qui, considérant que cette économie vulgaire n'atteint qu'à l'apparence des choses, est construite – de façon explicite, mais selon des procédures qu'il n'a visiblement pas saisies – sur la *critique* d'une approche considérée, elle, comme réellement scientifique, bien qu'encore inconséquente, qui est celle de Ricardo. Aussi ne doit-on pas s'étonner de ce que la tentative de l'économiste belge tourne court lorsqu'il s'efforce de relier la critique de la théorie du salaire de Marx avec celle de la valeur-travail.

La question du salaire

La preuve la plus évidente de l'embarras de Laveleye se lit dès le début de ce qui se voudrait une démonstration.

> "Marx prétend, écrit-il, que la valeur de la force de travail du salarié est égale à ses frais de production, c'est-à-dire à l'entretien de l'ouvrier et par conséquent aux heures de travail "socialement" nécessaires pour reproduire cet entretien. S'il en est ainsi, on ne voit pas pourquoi Marx fait le procès au capital, qui paie le travail à sa juste valeur en lui donnant le "salaire minimum" de Ricardo. La vérité est que la valeur du travail est comme celle de toutes choses, en proportion de son utilité[23]".

La formulation ne se contente pas de souligner la filiation de Marx et de Ricardo. Elle implique que Laveleye assimile, de façon quasiment complète, Marx à l'économiste anglais, et cela sans plus de nuance que précédemment, quand il l'assimilait à Proudhon.

---

23 *Ibid.*, p. 146.

En fait, il est clair que l'économiste belge vise avant tout à frapper le lecteur en faisant ressortir ce qui est présenté comme une *contradiction interne* du *Capital*. Comment Marx peut-il affirmer, d'un côté, que le capital est *injuste*, tandis qu'il admet, de l'autre, qu'en versant à l'ouvrier un salaire qui ne couvre que les frais de production de sa force de travail, l'industriel paye "le travail" à sa *juste* valeur ? Exposé sous cet angle, le "procès fait au capital" – censé être celui de l'injustice sociale de la répartition – semble effectivement s'écrouler de lui-même.

Le procédé est habile, mais force est de constater qu'il s'agit là d'un effet rhétorique facile, pour ne pas dire d'un véritable tour de passe-passe, et que cette supposée contradiction interne permet surtout à Laveleye d'éviter toute critique tant soit peu sérieuse de la théorie du salaire du *Capital*. On remarquera, en effet, que sa "démonstration", dans le passage que nous étudions, repose sur la confusion systématique de la thèse de Marx – le salaire renvoyant à la valeur de la *force de travail* – avec celle de Ricardo, qui y voit la valeur du *travail*. Cette confusion était déjà présente, on l'avait notée, dans son résumé du *Capital*, mais elle n'avait pas, alors, empêché Laveleye, dans le paragraphe suivant, de formuler clairement la théorie de la plus-value, et par conséquent celle du salaire[24]. Cependant, dans la première partie de sa critique de l'ouvrage, il avait déjà, sans l'expliciter, attribué à Marx la conception ricardienne du salaire. Ce qui explique qu'il ait pu alors si facilement vider le concept de plus-value de sa substance et le réécrire à la mode proudhonienne.

Le passage que nous avons cité s'inscrit dans cette continuité. À la faveur de ce glissement sémantique, entre force de travail et travail, *la question de la plus-value est, cette fois, complètement évacuée*, tandis qu'avec elle, la conception du salaire propre à l'auteur du *Capital* s'évanouit. En lieu et place d'une quelconque critique, l'économiste en est ainsi réduit à tenter de faire coïncider, de façon purement sophistique, la théorie de Marx avec celle de Ricardo, et à faire surgir de ce salmigondis une hypothétique inconséquence de son œuvre.

---

24 *Ibid.*, p. 140 et 141.

Le résultat le plus significatif de ce curieux montage est donc de *dissoudre* purement et simplement le problème épineux de la plus-value. Et par là, de contourner l'obstacle. La méthode est certes différente de celle de Block, qui voyait dans la plus-value une pure "supposition" ; de sorte que la théorie de Marx, prétendait-il, s'écroulait comme un château de sable. Mais elle n'est guère plus convaincante. On voit bien cependant pourquoi Laveleye a recours à ce procédé expéditif. Il est évident, en effet, que, dans la mesure où il ne veut ni ne peut entrer dans la démarche dialectique par laquelle Marx s'attaque au fétichisme des catégories marchandes – dans la critique de Ricardo qu'elle implique, tout autant que dans la mise en cause radicale du règne de la propriété privée à laquelle elle aboutit – il se trouve fort démuni lorsqu'il s'agit de critiquer sa théorie du salaire[25]. Il ne peut donc, en fait, que la transformer.

Pourtant, si l'on considère que l'objectif affiché de l'économiste est de mettre en évidence que *Le Capital* puise sa cohérence et sa puissance subversive dans le principe de la valeur-travail, il faut bien admettre que ce tour de passe-passe peut suffire pour l'atteindre, surtout face à des lecteurs qui ne connaissent pas l'œuvre. Certes, cette cohérence n'est ici que suggérée, et par un sophisme dont l'auteur sait certainement lui-

---

25 On notera que Laveleye n'aborde ni dans son résumé, ni bien sûr ici, le chapitre du *Capital* qui est consacré au salaire. Marx y insiste sur la spécificité historique de cette forme "qui fait apparaître la rétribution de la force de travail comme salaire du travail". Cette forme, dit-il, "qui n'exprime que les fausses apparences du travail salarié, rend invisible le rapport réel entre capital et travail", et en donne même une représentation inversée. En effet, avec son salaire, l'ouvrier "paraît avoir reçu toute la valeur due à son travail". Si bien que "l'excédent de la valeur de son produit sur celle de son salaire prend la forme d'une plus-value, créée par le capital et non par le travail". De cette "forme phénoménale" qu'est le salaire, dérive donc, pour Marx, "toutes les mystifications de la production capitaliste, toutes les illusions libérales et tous les faux-fuyants apologétiques de l'économie vulgaire". *Le Capital*, T. II, p.210-211 (Ch. XIX, "La transformation de la valeur ou du prix de la force de travail en salaire").

même les limites[26]. Mais, en définitive, peu lui importe sans doute. Car la force de la démarche de Laveleye consiste à passer, très vite, à l'offensive. C'est ainsi qu'en contrepoint de ce qu'il présente comme la théorie de Marx, il affirme, en guise de critique, sa propre conception du salaire.

Ce qui se veut une discussion du *Capital* se déroule donc maintenant sur un autre registre, celui bien balisé du libéralisme le plus convenu. La vérité, proclame Laveleye, est que la "valeur du travail" est "en proportion de son utilité". Cela implique qu'elle varie d'une part selon la qualification de l'ouvrier et, de l'autre, selon l'offre ou "la rareté des bras". Le but de l'économiste belge est alors de souligner que le salaire correspondant aux frais d'entretien de l'ouvrier n'est qu'un minimum, qui peut être dépassé à condition que la concurrence liée au nombre des ouvriers ne soit pas trop forte. On a d'ailleurs là l'axe principal de l'argumentation qu'il développera longuement, en une discussion qui ne manque pas d'intérêt, dans son second article, pour réfuter la "loi d'airain" de Lassalle qu'il attribue, du reste, tout aussi bien à Marx[27]. Cependant, la notion n'étant pas évoquée ici, la discussion est éludée, et l'économiste se contente d'affirmer :

> "La rémunération du travail flottera donc entre un maximum qui sera égal à la valeur de ce qu'il crée, intérêt et rente déduits, et un minimum correspondant aux frais d'entretien nécessaires. C'est la loi de l'offre et de la demande qui déterminera les oscillations entre les deux extrêmes[28]."

Ce faisant, Laveleye se retrouve exactement, mais sans s'en rendre compte, sur le terrain précis que vise la critique de Marx. Le terrain d'une économie politique qui, d'après les termes mêmes du *Capital*, étant préoccupée avant tout des oscillations du "prix du travail" liées à l'offre et à la demande, ne parvient pas, même avec Ricardo, à voir dans la forme

---

26 Laveleye n'a jamais recours à ce sophisme quand il combat la théorie du salaire de Lassalle, qu'il assimile pourtant à celle de Marx, dans son second article.

27 (à faire, en incluant pourquoi le terme n'est pas repris ici)

28 *Ibid.*, p. 147.

salaire autre chose que l'apparence – la valeur du *travail*. Alors que, pour Marx, cette forme cache, et révèle en même temps, la réalité de rapports sociaux qui impliquent nécessairement la vente, et l'exploitation, de la *force de travail* de l'ouvrier[29].

Dans ce cadre purement libéral où s'inscrit ainsi la critique de Laveleye, la suite de son argumentaire n'a rien d'inattendu. Si une augmentation de la productivité du travail, poursuit-il, combinée avec une offre de bras abondante, dégage une plus-value, "ce n'est pas, comme le dit Marx, le capitaliste qui "l'empoche". Car la concurrence – et l'on retrouve là un thème rebattu des économistes – en limitant les profits, conduit à une baisse des prix qui profitera finalement aux consommateurs[30].

La concurrence, telle est donc bien le problème central, et le reproche majeur adressé à Marx : il oublie "la concurrence, cet agent de nivellement toujours actif des profits, des salaires, de la rente et de l'intérêt". C'est là "une des bizarreries" du *Capital*, note Laveleye, qui a pourtant l'honnêteté de signaler que Marx se propose d'aborder la question dans le deuxième tome de l'ouvrage. Mais puisque les fondements même de la démarche dialectique du *Capital*, et donc aussi son plan, lui échappent totalement, l'économiste ne voit dans "ce procédé d'analyses successives, admissibles en mathématique" que le signe d'une méthode spéculative abstraite, vouée à l'échec s'il s'agit d'économie politique.

> "Prétendre, écrit-il, donner une idée juste des phénomènes économiques sans parler de la concurrence, qui en est généralement le ressort, c'est vouloir exposer le système du

---

29 Karl MARX, *Le Capital,* T. II, chapitre XIX, p. 208-211.

30 *Ibid*., p. 147. La formulation est très proche de celle de J.B. SAY, qui dans son *Traité d'économie politique*, note : "Il n'est pas vrai que ce soient les entrepreneurs d'industrie qui profitent des bas salaires", car, par suite de la concurrence, ce sont les consommateurs qui tirent profit de la baisse des prix des produits. (p. 384)

monde en faisant abstraction de la gravitation, qui en est le moteur[31]".

La conclusion est évidemment sans appel. Mais elle témoigne avant tout de ce que la tentative de Laveleye, prenant la critique de la théorie de la valeur- travail comme principe de sa critique du *Capital*, ne lui permet guère d'échapper aux poncifs habituels du libéralisme, dans la mesure où il ne dispose, pour fonder sa réflexion, que de la doctrine française de la valeur-utilité. Toutefois, on doit remarquer également qu'en centrant son argumentation, de la façon la plus orthodoxe qui soit, sur ce thème fédérateur entre tous de la concurrence, notre socialiste de la chaire donne aussi des gages de bonne conduite. Tout dérapage, notamment sur la question des lois naturelles, a été soigneusement évité. Et cela parce que, face au socialisme révolutionnaire de Marx, Laveleye se présente d'abord ici comme le défenseur pugnace et constructif d'une économie politique dont il est urgent, selon lui, d'apurer les fondements pour mieux la renforcer. Il se veut le rempart d'une science que Block, en s'enfermant dans une critique inconséquente, ne peut ni protéger de la subversion, ni promouvoir de façon positive.

3 - "Une autre erreur" de Marx

Qu'il s'agisse donc, pour Laveleye, de parvenir à une critique plus construite et cohérente que celle de son collègue français ne fait aucun doute. Mais on constate de nouveau, à lire la suite de son développement, que le résultat n'est pas à la hauteur de ses ambitions. Le premier signe en est qu'il se contente, après ces considérations sur la concurrence, de leur juxtaposer sans autre lien logique "une autre erreur de Marx ". Celle-ci consiste à "prétendre que le capital est du travail mort qui ne se vivifie et ne s'engraisse qu'aux dépens du capital vivant[32]".

---

31 *Ibid.*, p. 147.

32 *Ibid.*, p. 147.

La question du "capital constant" chez Block et chez Laveleye

Laveleye s'inspire ici de près du texte de Block. Toutefois, l'économiste français commençait par expliciter plus clairement la thèse du *Capital*, sur le "capital constant" qui "ne produit aucune plus-value et ne contribue même pas à la produire[33]". Puis il se proposait d'examiner, "*en restant dans le système de M. Marx,* si réellement la proposition que toutes les valeurs sont le produit du travail renferme nécessairement la conséquence que le capital constant n'ajoute rien à la valeur du produit[34]". Il s'en suivait une discussion fort confuse, il faut le reconnaître, où l'économiste s'efforçait de démontrer que - puisque le produit d'une journée de travail est "à peu près égal pour tous", qu'il s'agisse d'un maçon ou d'un tailleur - l'importance plus ou moins grande de la plus-value créée ne peut provenir que du capital investi en machines. Finalement, son argument décisif consistait à comparer un ouvrier qui creuse la terre à main nue avec celui qui est armé d'une bêche. Il devient dès lors évident, expliquait-il, que c'est l'outil lui-même qui, en augmentant la quantité de travail produit, génère une plus-value.

Il est probable que Laveleye, en méditant ce texte, découvre ce qui en constitue à ses yeux la faiblesse. Certes Block veut montrer, contre Marx, que le capital constant est productif de valeur nouvelle. Mais, parce qu'il reste dans le cadre de la valeur-travail, il demeure prisonnier de la problématique du *Capital*, celle de la formation de la plus-value. C'est pourquoi l'économiste belge se propose de développer une argumentation nouvelle, qui vise elle aussi à démontrer que le capital est productif, mais qui, parce qu'elle est fondée sur une autre théorie de la valeur, permet d'échapper à la perspective même de la plus-value délimitée par *Le Capital*. On remarquera d'ailleurs que Laveleye évite soigneusement de prononcer le terme de "capital constant", ainsi que celui de "plus-value" qui lui est organiquement lié dans la notion qu'en développe Marx – comme s'il cherchait à exorciser une réalité qui le gêne.

---

33 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 36.

34 *Ibid.*, p. 37. C'est nous qui soulignons.

Pour autant, le point de départ de nos auteurs est le même, en ce que – selon la conception traditionnelle – *ils réduisent tous deux le concept de capital à celui, purement technique, de l'instrument de travail.* C'est pourquoi Laveleye ne se prive pas de reprendre, presque dans les mêmes termes, la comparaison initiée par Block. Et il n'a pas plus de peine que son devancier n'en avait à vérifier "qu'un homme muni d'une hache d'acier fera dix fois plus de besogne qu'un sauvage avec sa hache de silex[35]". Toutefois, les économistes divergent sur les conclusions à tirer d'un fait aussi évident. Block, on s'en souvient, en déduit que le travail supplémentaire effectué grâce à l'outil laisse "de quoi payer la bêche. ET AU-DELÀ[36]". C'est donc bien, à ses yeux, l'instrument seul, en tant que capital, qui permet de dégager une plus-value. Mais il n'empêche que la formulation est ambiguë, et qu'elle ne permet pas de rompre radicalement avec les termes du débat sur l'origine de la plus-value posés par Marx.

Or c'est précisément cette rupture que se propose Laveleye, et la comparaison qu'il vient de faire lui en fournit l'occasion. Il lui suffit pour cela de déplacer, légèrement en apparence, l'accent, en soulignant que la supériorité de la hache d'acier se révèle en ce qu'elle fournit "beaucoup plus de produits". La terminologie est ici décisive, car elle signale le basculement de la problématique. Laveleye s'en explique d'ailleurs lui-même. S'il concède à Marx que "les produits affectés à une production nouvelle ne sont pas doués de vie", qu'ils sont en eux-mêmes "inertes", il ajoute : "mais si grâce à eux les mêmes efforts musculaires de l'homme livrent plus de choses utiles, ne peut-on dire qu'ils sont productifs ? [37]". En d'autres termes, Marx a tort de considérer que le capital n'est pas productif de valeur nouvelle puisque, au contraire, les outils et machines qui le constituent permettent de multiplier les objets "utiles" – c'est-à-dire les *valeurs d'usage*. On voit donc comment, en rejetant la valeur-travail,

---

35 Émile de LAVELEYE, *op. cit.*, p. 147.

36 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 37. Les majuscules sont de l'auteur.

37 Émile de LAVELEYE, *op. cit.*, p. 147.

Laveleye en vient à "court-circuiter" la valeur elle-même – la valeur marchande - , et à *se placer délibérément sur le seul plan de la valeur d'usage.*

L'actualité d'un vieux débat : Ricardo contre J. B. Say

La suite de son texte confirme, en l'explicitant davantage, ce changement de référentiel.

> "Pour prouver que le capital ne produit pas de valeur, Marx montre que, si au moyen d'une machine nouvelle on fabrique deux fois plus d'objets, chacun de ces objets ne valant plus que la moitié, la valeur reste la même. C'est spécieux, mais c'est faux, parce que le point à atteindre, c'est de multiplier les objets utiles sans considérer leur estimation en numéraire. Voilà la véritable production[38]".

Remarquons d'abord que Laveleye ne relève aucune des analyses dialectiques qui, dans ce chapitre sur "le capital constant et le capital variable", conduisent Marx a modifier profondément la problématique, et la terminologie même de Ricardo. Au contraire, il n'en retient qu'une formule de facture purement ricardienne, constatant qu'une machine nouvelle qui produit deux fois plus d'objets n'accroît pas la valeur d'ensemble de la production[39]. Mais il est vrai que cette proposition renvoie à une difficulté épineuse à laquelle s'est trouvé confronté J.B. Say, le héraut de la valeur utilité. Or c'est au fondateur de l'économie politique française, on l'a dit, que Laveleye emprunte l'essentiel de sa théorie de la valeur. Ce problème, qui touche à la conception même de la valeur, est au cœur d'un affrontement avec Ricardo, et l'on peut donc difficilement imaginer que Laveleye ne l'a pas en tête puisque le débat s'était déjà cristallisé précisément sur la question des machines. Cela est d'autant plus improbable, d'ailleurs, que plusieurs notes du *Capital* rapportent et commentent cette polémique.

---

38 *Ibid.*, p. 147.

39 Karl MARX, *Le Capital, op. cit.*, T. I, p. 200.

Il n'est évidemment pas possible de reprendre ici l'ensemble de la discussion des thèses de Say à laquelle Ricardo consacre presque tout un chapitre de ses *Principes de l'économie politique*. Il suffit d'indiquer que l'économiste anglais reproche à son collègue français de ne pas distinguer clairement entre les deux aspects de la valeur : "M. Say, dit-il, méconnaît toujours la différence entre la valeur en échange et la valeur d'utilité[40]". En raison de cette confusion, il en vient à considérer qu'une meilleure utilisation des forces naturelles grâce au perfectionnement des machines, "donne de la valeur aux choses". Un point de vue que Ricardo conteste vivement, en expliquant que l'emploi de machines accroît, certes, la valeur d'utilité de la production qu'elles livrent, mais sans augmenter sa valeur d'échange[41]. Bien que J.B. Say ait modifiées certaines formulations dans les éditions ultérieures de son *Traité d'économie politique* en fonction de cette polémique, on peut penser en effet que l'ambiguïté demeure, sans même parler de la position qu'il développe dans une lettre à Malthus que cite Marx dans une note[42].

---

40 David RICARDO, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt,* (1817), Paris, Flammarion, 1971, p. 251.

41 *Ibid*., p. 251-252. Cette proposition est aussi exposée dès le début de ce chapitre XX ("Des propriétés distinctives de la valeur et des richesses"), cf. p. 241.

42 Jean-Baptiste SAY, *Traité d'économie politique,* Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 67. Après avoir indiqué que grâce aux machines, "nous parvenons à faire exécuter, au moyen des services gratuits de la nature, une plus grande part des produits", l'auteur indique en note : " Cette production, qui est le fait de la nature, ajoute au revenu des hommes, non seulement une valeur d'utilité, la seule que lui attribuent Smith et Ricardo, mais une valeur échangeable". Par ailleurs, dans les *Lettres à M. Malthus* (1820), il déclare : "Nous sommes d'autant plus riches, nos services productifs ont d'autant plus de valeur, qu'ils obtiennent dans l'échange appelé production, une plus grande quantité de choses utiles" (p. 168-169). Cité par Marx, *Le Capital*, T. III, p. 47, note 2.

Ces notes du *Capital*, qui fustigent J.B. Say, sont du reste à prendre en compte pour bien saisir la conception qu'élabore Laveleye. Elles viennent régulièrement ponctuer les différents chapitres où Marx évoque sa théorie de la composition du capital et où il analyse la fonction des machines. Il y fait constamment référence au débat que nous venons de rappeler, et dans lequel il soutient fermement Ricardo qui "a vainement essayé de faire comprendre à J.B. Say la différence qu'il y a entre valeur d'usage (que Ricardo appelle ici *wealth*, richesse matérielle) et valeur d'échange[43]". C'est l'occasion de plus, pour l'auteur, d'ironiser sur la thèse bien connue de J.B. Say – qui veut que les machines, en tant que valeur d'usage, par les "services productifs" qu'elles fournissent, soient productrices de plus-value[44]. Mais tout cela n'empêche pas Marx, néanmoins, de souligner les insuffisances, à ses yeux, de Ricardo lui-même. Celui-ci, explique-t-il en effet, n'est pas parvenu à penser la double nature du travail, travail utile d'un côté, et travail "abstrait", créateur de valeur, de l'autre. Il n'a pas su distinguer clairement "le travail représenté dans la valeur, du même

---

43 Karl MARX, *Le Capital*, T. III, p. 47, note 2 (Ch.. XXIV "La transformation de la plus-value en capital").

44 *Ibid*., T. I, p. 205, note 1 (Ch. VIII "Le capital constant et le capital variable") : "On peut juger d'après cela, écrit Marx, de l'idée lumineuse de J.B. Say qui veut faire dériver la plus-value (intérêt, profit, rente) des "services productifs" que les moyens de production : terre, instruments, cuirs, etc., rendent au travail par leurs valeurs d'usage". La suite de la note ironise, cette fois, sur le professeur Roscher parce que l'économiste allemand, fondateur de l'École historique, soutient la théorie de J.B. Say contre "l'école de Ricardo". De même, T. II p. 72-73, note 1, dans le Ch XV "Le machinisme et la grande industrie", Marx évoque à nouveau la polémique de Ricardo contre Say. Il appuie le texte de Ricardo expliquant, contre Say, que les machines "n'ajoutent rien à la valeur d'échange" du produit. Marx précise : "L'observation de Ricardo est naturellement très juste si on l'applique à J.B. Say qui se figure que les machines rendent le "service" de créer une valeur qui forme une part du profit du capitaliste".

travail en tant qu'il se représente dans la valeur d'usage du produit[45]. C'est pourquoi il ne parvient pas non plus à différencier précisément le procès de production du procès de valorisation, et donc à concevoir celui-ci avec rigueur[46]. Il en résulte que, pour Marx, l'ensemble des économistes reste victime du "fétichisme" du capital, en accordant à celui-ci les "vertus prolifiques" d'enfanter une plus-value qui ne provient, pour lui, que du travail[47]. Tandis qu'ils s'avèrent incapables de distinguer "l'instrument de travail et son caractère de capital – qui lui est imprimé par le milieu social actuel[48]".

Que Laveleye ignore, parce qu'il ne les comprend pas, les critiques que Marx adresse à Ricardo, est une évidence. Il n'empêche que la lecture

---

45 *Ibid*., T. I, p. 91-92, note 1 (Ch. I "La marchandise, § IV Le caractère fétiche de la marchandise et son secret"). La suite de la note explique, à partir de cette confusion, les difficultés de Ricardo dans sa polémique contre J.B. Say. On remarquera que celle-ci se trouve ainsi exposée dès le début du *Capital*.

46 *Ibid*., T. II, p. 72, note 1 : Ricardo ne se rend pas compte "de la différence générale entre le procès de travail et le procès de formation de la plus-value. De même, T. III, p. 47, note 2, Marx remarque que "faute d'une analyse exacte du procès de production et de valorisation", l'économie politique classique n'a jamais bien apprécié le fait que le travail, en conservant la valeur des moyens de production, conserve "une conserve "une ancienne valeur-capital toujours grossissante". Ricardo, ajoute-t-il, s'est trompé sur ce point dans son débat avec J.B. Say.

47 *Ibid*., T. III, p. 47 : "C'est la propriété naturelle du travail qu'en créant de nouvelles valeurs, il conserve les anciennes (…)Mais dans le système du salariat, cette faculté naturelle du travail prend la fausse apparence d'une propriété qui est inhérente au capital et l'éternise ; de même les forces collectives du travail combiné se déguisent en autant de qualités occultes du capital, et l'appropriation continue de surtravail par le capital tourne au miracle, toujours renaissant, de ses vertus prolifiques".

48 *Ibid*., p. 49. Voir aussi T. I, p. 93 : "N'est-ce pas son premier dogme (celui de l'économie politique) que des choses, des instruments de travail, par exemple, sont, par nature, capital, et, qu'en voulant les dépouiller de ce caractère purement social, on commet un crime de lèse nature ?".

de ces passages, réactivant l'ancien débat contre J.B. Say, n'est certainement pas sans effet. Il nous paraît probable que, pour répondre à la théorie de Marx, assimilée à celle de Ricardo, l'économiste belge, conscient des difficultés que soulèvent les formulations de Say, n'hésite pas à les clarifier. Mais cette clarification s'avère en être, en l'occurrence, une véritable radicalisation.

En effet, lorsque Laveleye écrit dans le texte que nous avons cité : "le point à atteindre, c'est de multiplier les objets utiles sans considérer leur estimation en numéraire. Voilà la véritable production", il développe une conception pour le moins inattendue de la part d'un économiste, fût-il disciple de J.B. Say. Certes, on voit bien comment Laveleye peut s'autoriser du *Traité d'économie politique,* puisque Say, dans son premier chapitre, y déclare qu'il n'y a "véritablement production de richesse que là où il y a création ou augmentation d'utilité". Toutefois il est clair que si, pour lui, "l'utilité (des choses) est le premier fondement de leur valeur[49]", c'est que cette utilité étant ce qui s'évalue dans l'échange, elle confère aux choses une valeur échangeable, donc un prix. Cela explique pourquoi, dès le début de son ouvrage, il exclut du terme de "richesses" les biens accordés gratuitement par la nature, comme la lumière du soleil ou l'eau, pour le réserver aux biens "qui ont une valeur qui leur est propre et qui sont devenus la propriété exclusive de leur possesseurs[50]". D'ailleurs ces biens, qui se trouvent dotés d'une valeur d'échange, sont désignés plus loin comme "richesses sociales", et explicitement distingués des "richesses naturelles" telles que l'air ou l'eau, "que la nature nous fournit gratuitement" et qu'elle "DONNE indifféremment à TOUS", de sorte qu'elles "n'ont donc point de valeur échangeable". J.B. Say ajoute alors, sans aucune ambiguïté, que l'objet de l'économie politique se limite à ces

---

49 Jean-Baptiste SAY, *Traité d'économie politique, op. cit.,* p. 52, et p. 51 : "Créer des objets qui ont une utilité quelconque, c'est créer des richesses, puisque l'utilité des choses est le premier fondement de leur valeur, et que leur valeur est de la richesse".

50 *Ibid.*, p. 49.

richesses sociales : elles sont les seules, dit-il, "qui puissent devenir l'objet d'une étude scientifique[51]".

Il est donc clair que si Say privilégie fortement l'utilité, considérée comme le fondement de la valeur, il n'envisage, en même temps, la production que *dans le champ de la valeur marchande.* Pour lui, comme pour l'ensemble des économistes, la sphère de l'économie politique est celle des valeurs d'échange. Et c'est précisément parce qu'il veut exclure la détermination de la valeur par le travail, parce qu'il veut la définir par la valeur d'utilité, que la confusion s'instaure chez lui, comme le souligne Ricardo, entre les deux termes.

En conséquence, lorsque Laveleye prétend, lui, par une sorte de coup de force théorique, définir la production des biens en faisant abstraction de "leur estimation en numéraire", donc en sortant de la sphère de la valeur marchande, le moins que l'on puisse dire est qu'il gauchit et radicalise la doctrine de J.B. Say. Sa propre conception de la valeur invalide, certes, les critiques de Ricardo, puisqu'elle la réduit à la seule valeur d'utilité. Mais surtout elle autorise une réfutation de "l'erreur" de Marx beaucoup plus drastique que celle de Block, dans la mesure où l'économiste belge entend, par un raccourci audacieux, *penser la "productivité" du capital sur le mode unique de la valeur d'usage.* Cela ne manque pas, il est vrai, d'une certaine logique, dès lors que la notion de capital ne renvoie qu'aux instruments techniques de la production, fussent-ils ceux de l'âge de pierre. Il n'empêche que le bénéfice le plus évident d'une telle argumentation est qu'elle permet à Laveleye d'éluder à nouveau purement et simplement le problème de la plus-value, de le dissoudre – et cette fois de la façon la plus radicale qui soit – en mettant hors-jeu le champ de la valeur marchande où celui-ci s'enracine et prend sens.

Dans la mesure où l'argumentaire de Laveleye se veut une démonstration de "l'erreur" de Marx, on ne peut donc que constater que celle-ci est biaisée, puisqu'en abstrayant ainsi le capital-machine des

---

51 *Ibid.*, p. 319. Les majuscules sont de l'auteur.

rapports de propriété et d'échange dont il est partie intégrante, l'économiste fait abstraction dans la foulée du caractère proprement capitaliste d'un système économique qui se déploie sous le signe de la valeur, entendue comme l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange.

Le machinisme, facteur d'utopies

Cependant, on aurait sans doute tort de ne voir dans l'exposé de Laveleye que cet aspect. Au-delà du schématisme tant de la théorie qu'il attribue à Marx que de l'argumentation qu'il lui oppose, le texte que nous étudions présente, pensons-nous, un autre intérêt. En effet, le projet de l'économiste est de dépasser la critique essentiellement négative du *Capital* rédigée par Block, et de promouvoir, contre Marx, la cohérence d'une autre perspective, fondée sur la valeur-utilité. En l'occurrence, ce qui se joue dans cette discussion de la notion de capital constant, c'est l'élaboration par Laveleye de sa propre réflexion sur les machines et leur fonction dans la solution du problème social.

Lorsqu'il affirme, en effet, que la véritable production est celle qui vise à multiplier les objets utiles en faisant abstraction de leur valeur marchande, il donne libre cours à une conception, certes paradoxale au regard de l'économie politique, mais qui semble avant tout répondre à ses préoccupations sociales. On peut également penser que sa familiarité d'historien-ethnologue, versé dans l'étude de sociétés primitives régies par la seule valeur d'usage, n'est pas étrangère à sa démarche. Toujours est-il qu'il en vient, pour préciser ce que signifie sa formule : "Voilà la véritable production", à prendre appui sur Bastiat, en ajoutant :

> "Comme l'a très bien dit Bastiat, chaque fois qu'on transforme des valeurs onéreuses en valeurs gratuites, l'humanité s'enrichit[52]".

---

52 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", p. 148.

La référence à l'auteur des *Harmonies économiques*, que d'ordinaire il n'aime guère, peut paraître bien étrange sous la plume de Laveleye. Elle s'explique cependant. Car dans un texte qui s'attache à cerner les fondements anthropologiques de l'économie politique en élucidant les notions de besoins, d'activités et d'efforts, Bastiat conteste la rigidité de la distinction entre richesses "naturelles"et "sociales", telle que J.B. Say l'avait codifiée. Pour ce dernier, on l'a vu, les richesses naturelles, précisément parce qu'elles sont gratuites, n'entrent pas dans le champ de l'économie politique. Quant à Bastiat, il reprend d'abord l'analyse, classique, des mécanismes qui, en utilisant mieux ces agents naturels que sont le vent et l'eau, économisent l'effort humain. Ces progrès permettent de remplacer du travail qui a un coût par la force gratuite de la nature. Ainsi, poursuit l'auteur, "en substituant de l'utilité gratuite à de l'utilité onéreuse, de la richesse naturelle à de la richesse sociale", une portion de valeur, attachée au travail humain économisé, a été "anéantie", et elle "sort du domaine de l'économie politique". Mais la science se fourvoierait, ajoute-t-il, si elle ne comptait pour rien "cette portion de *valeur* successivement anéantie et recueillie sous forme d'*utilité gratuite* pour l'humanité tout entière", et qui témoigne de ses "plus fortes tendances communautaires et égalitaires[53]". La conclusion que tire Bastiat de cette analyse est la suivante. Le service rendu gratuitement, le don, - s'il "semble qu'il n'appartienne pas à l'économie politique (qui est la théorie de l'échange), mais à la morale" – démontre néanmoins que "ces deux branches de connaissances ont des points de contact infinis" et que, en fait, elles "se vérifient l'une par l'autre[54]".

---

53 Frédéric BASTIAT, *Harmonies économiques, op. cit.,* p. 59-60. Les termes soulignés le sont par l'auteur.

54 *Ibid.*, p. 61. On notera que ce texte est l'un de ceux où Bastiat défend avec énergie sa conception des "lois naturelles" assurant l'harmonie de la société. Cela n'empêche pas Laveleye d'y puiser son inspiration. L'économiste belge semble en effet entretenir avec l'œuvre de son collègue français un rapport ambivalent d'attirance et de répulsion. C'est que pour tous deux l'économie politique est sous-tendue par des conceptions morales et religieuses fortes, tandis que leurs divergences sur les "lois

On imagine bien que ce thème ne pouvait laisser Laveleye indifférent. Mais en ne retenant de l'analyse de Bastiat que cette formulation générale et synthétique – "chaque fois qu'on transforme des valeurs onéreuses en valeurs gratuites, l'humanité s'enrichit" - il en radicalise la portée. Sous cette forme, la proposition est en effet d'une audace surprenante. Ne laisse-t-elle pas entendre, si l'on pousse au bout sa logique, que la richesse de l'humanité se mesure à l'aune de l'extension de la gratuité ?

À tout le moins, signale-t-elle que Laveleye transgresse ici les limites reconnues de l'économie politique. Car ce qu'il esquisse est une autre conception de la richesse. Une conception qui privilégie les préoccupations sociales aux dépens de toute contrainte économique, puisqu'elle s'affranchit des catégories marchandes pour n'envisager que la seule satisfaction des besoins humains.

C'est dans ce cadre, induit pas la référence à Bastiat, que l'économiste en vient maintenant à évoquer un avenir résolument optimiste, en ajoutant :

> "Si toutes les choses nécessaires à l'existence étaient aussi abondantes que l'air et l'eau, leur valeur intrinsèque, c'est-à-dire leur qualité de satisfaire nos besoins, ne serait pas diminuée ; seulement elles s'échangeraient contre beaucoup moins d'argent, et leur valeur en numéraire aurait presque totalement disparu. Le capital, les machines, agissent en ce sens. Celles-ci multiplient les objets utiles et en diminuent les frais de production. Elles contribuent ainsi prodigieusement à augmenter le bien-être ; elles sont donc essentiellement productives de richesses, car, comme le dit très bien Voltaire, la richesse consiste dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à l'existence[55]".

---

naturelles" relèvent essentiellement, pensons-nous, de leur adhésion à des interprétations profondément différentes du christianisme.

55 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain…", *op. cit.*, p. 148.

Le patronage de ce non-économiste qu'est Voltaire peut sembler incongru. Mais il témoigne, pensons-nous, de ce que Laveleye, très consciemment, s'échappe des frontières traditionnelles de l'économie politique. Celle-ci, dès Smith et Ricardo, désigne comme richesses "les choses nécessaires, utiles ou agréables dont (on) peut se procurer la jouissance[56]". Elle considère ainsi, certes, la richesse sous l'angle de la valeur d'usage, mais sans oublier les contraintes proprement économiques liées à son appropriation et donc aussi à l'échange. En revanche, le recours à la définition qu'en donne Voltaire, dans le contexte que nous avons mentionné, vise à souligner le caractère *purement social* que Laveleye, quant à lui, attribue à la richesse. Dans l'abondance des produits, à laquelle renvoie le terme, seule compte la satisfaction des besoins vitaux des hommes, sans qu'aucune référence aux modalités de leur possession et de leur échange ne puisse l'entraver. C'est donc à l'universalité de l'humanité et de ses besoins essentiels que vient répondre ici celle de la richesse ; tout autre considération est jugée superflue.

En fait, la résonance du texte de Bastiat a permis à Laveleye de radicaliser la conception de la valeur-utilité de J.B. Say. Et cette démarche l'autorise maintenant à penser le rôle éminent des machines dans la solution du problème social, en envisageant que, dans l'avenir, celles-ci puissent rendre possible une profusion des produits telle que leur quasi-gratuité serait assurée, et que *seule compterait leur valeur d'usage*.

Ce qui ne laisse pas d'étonner, dans cette vision du progrès lié à la toute-puissance du développement technique, c'est qu'il semble bien que Laveleye, à son corps défendant, retrouve quelque chose de l'utopie marxienne. Une convergence se dessine, en effet, puisque les deux auteurs estiment que le plein déploiement du machinisme ouvre sur un monde si opulent que l'impératif sera désormais la satisfaction des besoins humains, et non plus l'argent. Pour l'un comme pour l'autre, la puissance des sciences et des techniques est garante d'un progrès décisif de l'humanité, capable dès lors de *s'affranchir du règne dictatoriale de la valeur*. Sur ce point, il nous semble clair qu'une inspiration commune se fait jour.

---

56 David RICARDO, *Des Principes de l'économie politique et de l'impôt, op. cit.*, p. 241.

Les deux économistes la puisent sans conteste dans l'ampleur de la révolution scientifique et technique à l'œuvre, qui nourrit les théories du progrès et encourage les utopies.

Toutefois, la nature de celles qu'élaborent les deux penseurs diffère. L'utopie de Laveleye est plus circonscrite, limitée. Et surtout, elle s'inscrit dans la perspective d'un évolutionnisme réformiste et chrétien, qui n'entend pas toucher fondamentalement à la propriété privée. C'est donc par un raccourci audacieux et volontariste que le professeur belge tente de sortir de la sphère de la valeur, en en faisant tout simplement *abstraction*. Tandis que par une sorte de raisonnement inductif, il imagine que la multiplication des machines et l'abondance qu'elles promettent déboucheront sur un monde essentiellement régi par la valeur d'usage, un monde de quasi-gratuité. La réserve qu'il formule à cet égard, en notant que l'estimation en argent aura *presque* totalement disparu, est d'ailleurs significative d'une espèce d'effet de rappel de la réalité. De sorte qu'utopie et réformisme viennent se télescoper sous la plume de l'économiste lorsqu'il s'aventure ainsi au-delà des confins ultimes de sa propre science, celle de la valeur marchande[57].

---

[57] Il n'est pas impossible que Laveleye ait en tête un texte assez inattendu de J.B. Say, où celui-ci explore lui-même cet au-delà de l'économie politique qu'est l'univers de la gratuité. Say vient d'expliquer que le progrès technique, impliquant une meilleure utilisation des forces naturelles, permet d'augmenter le nombre des produits tout en en diminuant la valeur, ce qui profite au consommateur sans nuire au fabricant. Pour éprouver la justesse de sa proposition, il imagine alors de la pousser à l'extrême, et il écrit : "*Si d'économies en économies*, dira-t-on, *les frais de production se réduisaient à rien, il est clair qu'il n'y aurait plus ni rente pour les terres, ni intérêts pour les capitaux, ni profits pour l'industrie : dès lors plus de revenus pour les producteurs.* Dans cette supposition, je dis qu'il n'y aurait même plus de producteurs. Nous serions, relativement à tous les objets de nos besoins, comme nous sommes relativement à l'air, à l'eau, que nous consommons sans que personne soit obligé de les produire, et sans que nous soyons obligés de les acheter. Tout le monde est assez riche pour payer ce que coûte l'air ; tout le monde serait assez riche pour payer ce que coûteraient tous les produits imaginables : ce serait le comble de la richesse. Il n'y aurait plus d'économie politique ; on n'aurait plus besoin d'apprendre par quels moyens se forment les richesses : on

Quant à l'utopie communiste de Marx, faut-il rappeler qu'elle se place, elle aussi sous le signe du triomphe de la valeur d'usage ? Pour lui, en effet, lorsque l'époque de la production marchande sera révolue, les forces de *travail utile*, individuelles et diversifiées, des membres de la communauté seront directement unifiées en "une seule et même force de travail social". Et celle-ci fournira un "produit social" auquel les travailleurs se rapporteront *immédiatement* en fonction de son *utilité*, sans plus avoir à passer par la médiation de la valeur et du "travail abstrait" qu'elle implique. Cependant, et c'est là le point essentiel qui le sépare de Laveleye, cette société – où les hommes entretiennent des rapports "simples et transparents" entre eux, "dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent[58]" – s'inscrit, pour Marx, dans le cadre d'un évolutionnisme révolutionnaire qui exige la transformation radicale du mode de production et de la propriété capitalistes. L'utopie de Marx se différencie donc essentiellement de celle de Laveleye en ce qu'elle relève, pensons-nous, d'un ultra-rationalisme, déterministe et athée. De sorte que, bien loin de nier abstraitement la valeur, il affirme au contraire déchiffrer, dans le processus dialectique de sa constitution et de sa domination, la nécessité même de son "*dépassement*". La différence, certes, est de taille, entre les deux auteurs, mais elle n'en donne que plus de relief aux convergences de leur pensée[59].

---

les aurait toutes formées." *Traité d'économie politique, op. cit.,* p. 334. Les termes sont soulignés par l'auteur.

58 Karl MARX, *Le Capital*, T. I, Ch. I, p. 90.

59 Il ne s'agit pas, bien sûr, d'exagérer cette convergence. Mais elle nous semble intéressante parce qu'elle conduit à souligner le très profond enracinement des problématiques du *Capital* dans celles de l'économie politique. Il n'est pas indifférent de constater que des économistes, tels que J.B. Say, Bastiat ou Laveleye, s'aventurent eux-mêmes, à l'occasion, dans un "au-delà" du règne de la valeur. Cela met fortement en évidence que la valeur et son "envers" – la valeur d'usage, la gratuité, le don – sont immédiatement unis, comme l'avers et le revers d'une même médaille. Dans cette perspective, la *critique* de l'économie politique que Marx entend produire ne le conduit pas tant à sortir radicalement de l'horizon de celle-ci, comme il pense le faire,

On a déjà vu que Laveleye réussit à greffer sur le texte de Marx , en le retravaillant de l'intérieur, une théorie de l'histoire proche de la sienne, ce qui lui permet de transférer, en partie, *Le Capital* dans son propre référentiel. Ce qui se passe ici s'inscrit dans le prolongement de cette démarche, gouvernée par un rapport à l'œuvre fait de proximité et

---

qu'à explorer ses propres lignes de fuite ; à approfondir et à *fonder* par la dialectique, c'est-à-dire d'une façon qui se veut scientifique, les intuitions que l'économie politique secrète d'elle-même, et que les premiers socialistes ont déjà développées dans des constructions utopiques cohérentes et diversifiées.

Que Marx se soit illusionné sur la portée réelle de sa critique de l'économie politique n'est pas très étonnant, si l'on considère que ce "point aveugle" de sa pensée procède d'un autre, plus fondamental, que nous avons déjà évoqué : le "point aveugle" de sa philosophie. Dès lors, en effet, que dans sa conception philosophique, il demeure prisonnier de cet invariant naturaliste qui l'autorise à poser l'essence de l'homme comme travail, et à faire, dans la foulée, de la production le fondement, invariant lui aussi, des rapports sociaux, il se trouve *enfermé sur le terrain même de l'économie politique*. C'est-à-dire d'une science qui postule la séparation, et le primat anthropologique, de la production sociale par rapports aux autres activités humaines. De plus, si la dialectique permet d'historiciser la problématique de l'économie politique, elle implique en même temps un espace homogène, et donc en fait unilatéral, qui tend à renforcer encore la séparation et le primat de la sphère de la production. De sorte que la problématique *critique* qu' induit la dialectique est celle d'une "émancipation" qui est un "dépassement" de la valeur d'échange *à l'intérieur même de cette sphère de la production.* Ce dépassement de la valeur ne peut, en effet, être pensé que sous les auspices de "son autre" : une valeur d'usage dans laquelle viendrait se réaliser *immédiatement* l'unité de la singularité et de l'universalité des individus humains. Et qui serait ainsi le support matériel de rapports sociaux pleinement *humains*, c'est-à-dire assurant la reconnaissance réciproque de chacun à titre d'individu humain singulier-universel – mais cela en tant, *essentiellement et uniquement, que producteur*. Cette transformation radicale des rapports entre les hommes présupposant, bien sûr, que les modalités de la production, ainsi que celles de la propriété de ses instruments, soient devenues elles aussi "humaines" : qu'elles soient donc celles de la *communauté* des individus *singuliers*.

d'antagonisme. L'économiste a certainement saisi que, pour Marx, c'est le développement même du capital, fortement stimulé par le progrès des sciences et des techniques, qui crée les conditions de son "dépassement". La preuve en est qu'il évite soigneusement d'exposer au lecteur la conclusion du livre. Il la rebâtit. Il en va de même avec le chapitre sur le "fétichisme", où Marx esquisse certains des traits du monde à venir qui ne figurent pas dans la conclusion de l'ouvrage. Laveleye, on s'en souvient, passe aussi sous silence ce chapitre dans son résumé. Mais ce n'est pas pour autant qu'il ne l'a pas lu, ; d'ailleurs les notations qu'il y puise sur les communautés traditionnelles en témoignent. Et rien ne permet d'affirmer que cette vision d'une société régie à nouveau par la valeur d'usage – alors qu'elle produit sur la base d'un développement technologique tout autre que celui des communautés primitives – n'a éveillé en lui aucune résonance.

En tout état de cause, c'est au processus d'ensemble du capital, tel que Marx le conçoit, que fait écho, à sa façon, le texte que nous venons d'analyser. Ce processus est déconstruit, tandis que certains de ses éléments, servant de point d'appui à la réflexion de Laveleye, se retrouvent intégrés sous une forme nouvelle dans son propre référentiel. La méditation critique du *Capital* conduit ainsi l'économiste belge à envisager une évolution qui, grâce à la puissance des machines, réformerait en profondeur la vie économique, en généralisant la quasi-gratuité des produits. Une évolution qui, sans bouleverser le mode social de la production et de la propriété, serait capable de résoudre la question ouvrière, et qui représenterait donc, de fait, une alternative au socialisme révolutionnaire de Marx.

4 - La conclusion de l'économiste

La critique du capital constant, on le voit, a pris une tout autre ampleur et un tour beaucoup plus offensif que chez Block. L'économiste français avait tenté, avec maladresse, de démontrer que le capital-machine est créateur de plus-value. Laveleye, au contraire, en s'appuyant sur la théorie de la valeur utilité qu'il radicalise, transfère le débat sur le plan

unique de la valeur d'usage. Ce qui lui permet d'esquisser, en contre point de la conception à ses yeux catastrophiste de Marx, une vision "optimiste" de la croissance du machinisme. C'est également à partir de cet hymne au progrès scientifique et technique qu'il va parvenir à rassembler les fils quelque peu disparates de sa critique du *Capital*, et à formuler sur l'ouvrage une première conclusion, celle de l'économiste ; avant qu'il ne développe, pour terminer son article, un point de vue qui lui tient tout aussi fortement à cœur, celui du réformateur social.

Ce qui a rendu l'homme "maître du globe" explique donc maintenant Laveleye, ce n'est pas la force musculaire, que "le sauvage" déploie tout autant que "le civilisé". Mais c'est bien plutôt "la force intellectuelle" qui, en s'incarnant dans les machines et les divers procédés scientifiques, permet de décupler la production des "objets utiles". Ce thème, déjà évoqué par Block, débouchait sous sa plume sur l'affirmation gratuite que Marx "exclut (la science) de son monde économique[60]". Laveleye sait bien qu'il n'en est rien. Mais ce qui est en cause, à ses yeux, c'est à nouveau la théorie de la valeur-travail, qui conduit à ne prendre en compte que le travail manuel, celui de l'ouvrier. Le lien se trouve ainsi solidement noué, à travers la valeur-travail, entre les aspects ricardiens et proudhoniens du *Capital*, et il permet à notre économiste de synthétiser sa critique d'ensemble de l'ouvrage en ces termes :

> "Marx, mesurant toutes les valeurs d'après le travail moyen ordinaire qu'elles ont coûté, semble vouloir réserver pour l'ouvrier tout le produit, et celui qui a apporté à l'œuvre commune le capital et l'intelligence, c'est-à-dire le principal producteur, n'aurait droit à rien. Voilà comment une analyse imparfaite conduit à la plus criante iniquité et à une impossibilité démontrée. Si vous ne rétribuez pas exceptionnellement les chefs d'industrie, vous en aurez un qui sera malhonnête ou incapable, et vous

---

60 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 26 : "La science ? Marx semble l'exclure de son monde économique ; sa marchandise est un objet matériel, son travail est du travail manuel".

anéantirez votre avoir. Quand les sociétés coopératives ont échoué, ç'a toujours été par la faute des gérans (sic)[61]".

La force de la formulation vient de ce que Laveleye réussit à raccorder les éléments qu'il a abordés en ordre dispersé, et à les unifier autour d'une idée simple, dont la logique apparente semble s'imposer. Dès lors que Marx part de la valeur-travail puisée chez Ricardo, affirme l'économiste, il ne peut qu'accorder tout au travail. C'est donc à l'ouvrier que doit revenir l'intégralité du produit, comme l'avait déjà pensé Proudhon. Tandis que la part due "au capital et à l'intelligence", qui constituent ensemble le principal facteur de la production, est déclarée illégitime.

Nous ne reviendrons pas, pour l'avoir déjà trop longuement analysé, sur tout ce qui mine la validité de cette "réfutation", et qui tient autant à la reconstruction du *Capital* qu'entreprend Laveleye qu'à la conception de la valeur qu'il oppose à celle de Marx. Ce qu'il importe, par contre, de souligner c'est que la conclusion de l'économiste belge rejoint sur un point essentiel celle de Block, tout en s'en distinguant très nettement.

Lorsque Laveleye reproche à Marx de "réserver pour l'ouvrier tout le produit", alors que le capital "n'aurait droit à rien", il reprend, quasiment dans les mêmes termes, l'article de Block. Ce dernier terminait en effet sa critique du *Capital* en accusant son auteur de donner "toujours raison à l'ouvrier et toujours tort au patron (…).Le patron n'a droit à rien[62]" – et en lui opposant ce principe fondamental du libéralisme qu'est le partage équitable du produit entre capital et travail. Laveleye ne dit pas autre chose lorsque, pour résumer sa propre critique, il se place sur le seul terrain de la *répartition*, où Marx fait preuve de "la plus criante iniquité". Que nos deux auteurs partagent la même perspective d'ensemble n'a, évidemment, rien d'étonnant. Puisque la dialectique du mode de production capitaliste que développe Marx n'entre pas dans leur horizon d'attente, ils en viennent tous deux à transformer son œuvre – que ce soit

---

61 Émile de LAVELEYE, *op. cit.*, p. 148.

62 Maurice BLOCK, *op. cit.*, p. 38.

de façon délibérée sur certains points, ou plus inconsciemment sur d'autres – afin de pouvoir l'appréhender à travers leur propre référentiel libéral. Le résultat le plus marquant de cette opération étant d'attribuer à Marx la problématique de Proudhon, et de ne voir dans *Le Capital* qu'un réquisitoire contre l'injustice de la répartition.

Sur ce point, Laveleye est d'ailleurs beaucoup plus explicite que Block et son identification de Marx à Proudhon est plus profonde. Nous l'avons noté à plusieurs reprises dans son article, et cela transparaît à nouveau dans sa conclusion. En effet, lorsque l'économiste écrit que les analyses erronées de Marx le conduisent à "une impossibilité démontrée", il fait bien sûr référence à la thèse du "rachat" par l'ouvrier de son produit, et à celle du "crédit gratuit"qui en découle. Laveleye a effectivement déjà "démontré" que le prélèvement d'une part du produit par le propriétaire des moyens de production - loin de devoir être supprimé parce qu'illégitime, comme le prétendrait Marx - a toujours existé, et qu'il est inévitable. Mais il estime maintenant utile de renforcer son argumentation théorique en faisant appel, de façon plus pragmatique, au domaine de l'expérience. Il est nécessaire, dit-il, d'accorder une forte rétribution au "chef d'entreprise" pour éviter le risque de ne trouver, dans cette fonction, que des hommes incapables ou véreux. Et d'ajouter que lorsque les sociétés coopératives échouent, c'est par la faute des gérants.La remarque semble marginale, mais elle est en fait importante.

Jusqu'ici, en effet, Laveleye s'est refusé à seulement mentionner les formes de propriétés collectives qu'envisagent Marx ou Proudhon. Or la référence aux coopératives, dans le contexte que nous avons évoqué, semble concerner tout autant les deux socialistes, rendant par là leur affinité de pensée encore plus forte. En l'occurrence, cette allusion aux coopératives signale, certes, que Laveleye accepte maintenant de prendre en compte ce projet de transformation collective de la propriété, suffisamment en tout cas pour amorcer une discussion critique de son fonctionnement, qu'il développera d'ailleurs longuement dans son second article sur Lassalle[63]. Mais il ne le fait ici que pour souligner l'un des

---

[63] (note sur Lassalle ; cit. p. 893)

points majeurs de l'argumentation libérale, héritée de J.B. Say : l'utilité éminente de la fonction patronale, qui vient légitimer le profit de l'industriel. Toutefois, l'on sent déjà poindre le jugement du réformateur social qui s'exprimera plus amplement dans la dernière partie de l'article. De fait, c'est bien à ce titre, parce qu'il est plus concerné – et autrement - que Block par les différentes formes du socialisme, que l'assimilation de Marx à Proudhon revêt pour Laveleye une importance décisive. Faut-il rappeler, en effet, que c'est elle qui lui a permis de désamorcer et même d'éluder le problème de la plus-value, en en transposant les éléments disjoints dans un référentiel qui n'est plus celui de la dialectique marxienne ?

Cependant, quelle que soit l'insistance avec laquelle Laveleye rapproche Marx de Proudhon, Block a été l'initiateur sur ce point. Et nos deux économistes sont bien à l'unisson quand il s'agit de saisir *Le Capital* à travers la grille de référence libérale qui incite à ce rapprochement. Par contre, l'économiste belge innove à coup sûr lorsqu'il relie directement et fortement la problématique que les deux auteurs prêtent à Marx, celle de l'illégitimité du profit, à la théorie de la valeur-travail. Certes, Block avait déjà relevé que Marx empruntait sa conception de la valeur à Adam Smith et à Ricardo. Mais l'articulation de cette conception et de la théorie de la plus-value lui échappait. C'est pourquoi l'image qu'il donnait de l'auteur du *Capital* restait floue. Elle venait buter sur la dualité du personnage, oscillant entre celle d'un économiste à la mode anglaise, pétri d'abstraction – et celle d'un socialiste disciple de Proudhon. Embarrassé par cette ambivalence, Block en arrivait cependant à inscrire finalement, et par priorité, Marx dans la longue lignée des socialistes français qui, en prétendant lutter contre l'injustice de la société, en venaient, à la veille de la Commune, à prêcher la "liquidation sociale".

Mais bien que quatre ans seulement séparent l'article de Block de celui de son collègue belge, la conjoncture s'est transformée. Laveleye appartient à ce courant nouveau du socialisme de la chaire qui, depuis l'Allemagne, modifie la donne en matière d'économie politique et de socialisme. Cela contribue à expliquer que la figure de Marx qui se dégage de sa conclusion diffère profondément de celle que traçait Block. Laveleye

n'est pas le premier à faire de la théorie de la valeur-travail le pivot du *Capital*. On se rappelle que le britannique Macdonell a déjà fait ressortir la logique de l'ouvrage sur ce plan. Mais le collaborateur de la *Fortnightly Review* ne remettait pas en cause ce fondement théorique propre à l'École anglaise. Laveleye, lui, n'hésite pas à franchir le pas. En socialiste de la chaire, attaché à pourfendre les erreurs de l'économie politique orthodoxe pour mieux assurer la fiabilité de la science, il fait de la critique de la valeur-travail l'axe même de sa critique du *Capital*. Peu importe, ici, les difficultés auxquelles il se heurte, et les procédés – parfois discutables, on l'a vu – qu'il emploie pour tenter de les résoudre. Ce que met en évidence sa conclusion, c'est que cette démarche lui permet de conférer à l'œuvre *une unité* qu'elle n'avait pas pour Block.

Laveleye perçoit, en effet, dans la valeur-travail ce qui rattache Marx *dans le même mouvement* tant à Ricardo qu'à Proudhon. Du coup, il peut intégrer *pleinement* Marx au sein de l'économie politique, parce qu'il a les moyens de le penser *comme socialiste en tant qu'il est économiste.* Cela découle du seul constat que, comme économiste, Marx s'appuie sur cette erreur majeure, bien que largement partagée, de l'économie politique qu'est le principe de la valeur-travail. Laveleye voit ainsi en Marx un *véritable économiste*, mais un économiste qui se trompe, qui fait preuve, dit-il avec mesure, d'une "analyse imparfaite". Peut-être, d'ailleurs, le meilleur signe de cette nouvelle stature d'économiste *à part entière* qu'il confère à Marx se trouve-t-il dans la discussion scientifique approfondie de ses thèses qu'il vient de mener. Que la critique du *Capital* l'ait de la sorte amené, sur les questions de la valeur, du salaire et des machines, à revisiter les théories de J.B. Say, Ricardo et Bastiat prouve assez que, pour lui, Marx s'inscrit avec évidence, et non de façon marginale, au sein de l'économie politique. C'est pourquoi, du reste, il y a urgence, pense-t-il, à élaguer cette science de ses fondements erronés.

La suite de sa conclusion, qui n'est pas dénuée d'une certaine admiration pour l'audace du *Capital*, va donc être entièrement dirigée contre les tenants les plus célèbres de la valeur-travail – Ricardo, bien sûr, mais aussi Bastiat, le maître dont se recommandent en toute occasion Block et les économistes français. C'est ainsi qu'il poursuit :

> "En résumé, on peut dire que la puissante et spécieuse tentative de Marx, de renverser les bases de la société actuelle en s'appuyant sur les principes mêmes de l'économie politique, a échoué, parce qu'il n'a entassé que des formules abstraites, sans aller jusqu'au fond des choses. Toutefois tous ceux, et ils sont encore nombreux, qui admettent les théories de Ricardo et de Bastiat sur le travail n'échapperont aux conclusions du socialiste allemand que par des inconséquences. Ses déductions sont d'une logique irréprochable ; ce qui est faux, ce sont les points de départ de son raisonnement, qu'il a empruntés aux économistes les plus orthodoxes[64]".

Il ressort clairement du texte que c'est en tant qu'économiste, mais parce qu'il part d'un principe faux de l'économie politique, que l'auteur du *Capital* en arrive à un socialisme hautement subversif. Là où Block achoppait sur la dualité ambiguë de Marx, économiste *ou* socialiste, Laveleye tranche. C'est une image beaucoup plus unifiée de Marx qu'il dessine. Il y parvient parce que sa lecture de l'ouvrage est guidée, on l'a dit, par une préoccupation forte : tracer une ligne de démarcation entre ses propres positions de socialiste de la chaire, et le socialisme révolutionnaire. Cette démarche l'a conduit à esquisser une catégorie nouvelle, qui se révèle plus pertinente que celle de "socialiste-économiste" dont usait Block. Il s'agit de la notion de "socialisme de savants", qu'il construit dans la première partie de son article pour caractériser le socialisme allemand de Marlo, Rodbertus, Marx et Lassalle – mais auxquels, rappelons le, il adjoint aussi Proudhon. Pour lui, ces théoriciens ont en commun, on s'en souvient, le mérite de chercher dans la science, et d'abord dans l'économie politique qu'ils maîtrisent parfaitement, l'instrument nécessaire pour "mettre en relief les maux de l'état social actuel". Mais s'ils dérivent, à partir de Rodbertus, vers des conceptions dangereuses, potentiellement révolutionnaires, c'est qu'ils trouvent dans la science économique elle-même des principes faux, qu'il leur suffit de brandir contre l'ordre social.

---

64 *Ibid.*, p. 148.

Cette catégorie de "socialisme de savants", ou celle qu'il emploie parfois de "socialisme scientifique[65]", permet donc à l'économiste belge de dégager beaucoup plus nettement que ne le faisait Block la spécificité de Marx, en indiquant qu'elle relève précisément de son rapport particulier – un rapport de pleine appartenance – à l'économie politique. Cependant, s'il en arrive ainsi à penser l'auteur du *Capital* comme socialiste en tant qu'il est économiste, ce n'est évidemment pas dans le sens que celui-ci revendique pour son œuvre lorsqu'il la présente comme "critique de l'économie politique[66]". Mais bien plutôt parce que, en faisant de Marx la figure accomplie de ce socialisme de savants, la notion l'autorise à rendre compte du caractère séditieux de sa doctrine en rabattant de façon primordiale celui-ci sur les erreurs graves qui entachent encore le corpus de la science économique, et dont il convient de la débarrasser au plus vite.

En fait, en centrant la lutte contre la théorie de la valeur-travail, principale responsable de cette dérive subversive du socialisme allemand, Laveleye réussit à faire de Marx un économiste à part entière, tout en se démarquant fortement de son socialisme. Mais il va au-delà, puisque cette

---

65 On sait que le terme figure dans son article de 1875. Cet article est repris dans *Le Socialisme contemporain*, publié en 1883 à Paris. La conclusion en a été modifiée, et elle est encore plus claire sur ce thème, puisque Laveleye y parle explicitement du "socialisme scientifique de Saint-Simon, de Marx et de Lassalle" (p. 332). Il avait d'ailleurs expliqué, dans l'introduction du volume, que "c'est l'économie politique qui a fourni au socialisme une base scientifique et qui lui a permis de sortir de la région des aspirations communistes et des rêves de l'utopie" (p. XXXIX). Toutefois, on trouve trace des difficultés qu'entraîne pour lui cette notion. Car, dans le même texte, évoquant les formes diverses qu'a revêtues le socialisme, il écrit, en référence cette fois au *socialisme de la chaire* : "Sous une forme scientifique, il (le socialisme) transforme l'économie politique et il occupe la plupart des chaires en Allemagne et en Italie" (p. X).

66 Il faut rappeler que le terme de "critique de l'économie politique", qui constitue le sous-titre du *Capital*, n'est jamais mentionné comme tel par Laveleye – ni d'ailleurs, bien sûr, par Block.

démarche implique, dans le même mouvement, que le procès instruit contre l'auteur du *Capital* se retourne, d'une façon spectaculaire, en procès contre l'orthodoxie libérale. C'est ainsi qu'au moment de conclure, l'économiste belge se retrouve – aussi paradoxal que cela puisse sembler d'abord – en *parfait désaccord* avec Block, auquel il a pourtant emprunté la trame même de son analyse de l'œuvre de Marx.

5 - La conclusion du réformateur social

L'article de Laveleye pourrait se terminer avec cette admonestation vigoureuse à l'adresse des économistes orthodoxes, mais il n'en est rien. Le professeur belge pense avoir montré – en tant qu'économiste, disciple de J.B. Say – que Marx a partie liée avec l'économie politique, comme avec ses manquements, et que l'on peut, en combattant sa théorie sur le terrain de la science véritable, faire la preuve de son "échec". Mais s'il est indispensable d'épurer l'économie politique de ses principes viciés, cela ne suffit pas pour éradiquer le socialisme révolutionnaire. C'est à un autre niveau, plus fondamental, qu'il faut porter la réflexion. Laveleye s'apprête à le faire, en se positionnant, cette fois, comme réformateur social. Car c'est à ce titre que l'existence même de ce socialisme de savants, dont Marx est la figure de proue, l'interpelle.

Comment expliquer, en effet, que, ayant mis en évidence les injustices qui minent la société, des économistes versés dans leur science, comme l'est Marx, ne cherchent pas d'abord, avant toute chose, à y remédier par des réformes sociales ? En réalité, la lecture du *Capital* réactive, pour Laveleye, les questions les plus essentielles. Des questions existentielles même, pourrait-on dire, puisqu'elles touchent aux convictions qui nourrissent son action militante de chrétien et de socialiste de la chaire – sa lutte pour une transformation pacifique de la société, qui prend appui, elle aussi, sur les acquis de la science économique. On comprend donc que sa lecture de Marx le reconduise aux thèmes qui lui sont chers et qu'il a déjà abordés dans son "manifeste" de juillet 1875. Il s'agit en premier lieu de la question proprement épistémologique de la nature de la science économique, et de ses rapports avec ces hautes

aspirations à la justice et au droit qui sont, pour lui, le moteur fondamental du progrès des sociétés. C'est sur ce plan qu'il entend discuter, maintenant, la doctrine de Marx, en la replaçant dans une vision d'ensemble de l'évolution du socialisme.

Science et spiritualité

Son analyse part de la comparaison des socialistes français et allemands, et du "grand contraste" entre eux qui, pour lui, s'y révèle. Le texte doit être cité en entier parce que s'y trouvent articulés les éléments majeurs de sa réflexion.

> "Comme le disait Lassalle en parlant de lui-même, ils (les théoriciens du socialisme allemand) sont armés de toute la science de notre époque. Mais ils l'emploient pour démontrer sèchement des sophismes. Il leur manque le grand souffle spiritualiste du XVIIe et du XVIIIe siècle. Jamais ils n'invoquent, comme les héros de la réforme ou de la révolution française, ces grands principes de vérité, de droit, de justice qui vont au cœur des hommes. Ce n'est pas en fendant des cheveux au moyen de la dialectique, fut-elle acérée comme un rasoir, que l'on prépare une transformation sociale. Attachés à la terre par leurs doctrines matérialistes, ils ne nous présentent point un idéal à réaliser, car pour eux tout ce qui existe est le résultat de lois nécessaires qui gouvernent les sociétés humaines comme les corps célestes[67]".

La comparaison entre les théoriciens allemands et français du socialisme se structure donc, pour Laveleye, autour de la question de la science. Celle-ci est l'apanage des socialistes allemands tels Lassalle et Marx, mais elle se révèle stérile, enfermée dans ses sophismes. C'est qu'il manque au discours des socialistes allemands de reconnaître la puissance de ces aspirations spirituelles à la justice et au droit, qui ont marqué les deux siècles précédents, et dont l'héritage constitue le terreau du socialisme français. Cette spiritualité est le propre de l'homme. C'est

---

[67] *Ibid.*, p. 148-149.

pourquoi ses hérauts ont su trouver le cœur de leur contemporains, et les entraîner dans ces grands combats fondateurs que furent la Réforme et la Révolution française, jalons majeurs du progrès de l'humanité. Il ressort donc de cette analyse que la science seule, *séparée*, coupée de ce "grand souffle" spirituel, ne peut réussir. Elle est *inefficace*, parce qu'elle ne peut mobiliser les hommes.

Il est évidemment frappant de voir Laveleye se référer pour la première fois à la dialectique – au sens, il est vrai, d'une argumentation sophistique – et de l'entendre la condamner au motif qu'elle ne saurait "préparer une transformation sociale". C'est donc bien sur le plan de l'efficacité "militante" que se situe notre auteur. Mais cette efficacité renvoie avant tout à une philosophie qui mise sur "la liberté et la responsabilité des individus[68]", sujets moraux acteurs de leur propre histoire – ce qu'il reprochait précisément à Marx de dénier quand, pour commencer son résumé du *Capital*, il commentait sa préface. Laveleye reprend d'ailleurs maintenant la critique qu'il a déjà amorcée à cette occasion. Mais il l'articule plus précisément autour de sa propre thèse - la complémentarité nécessaire entre science et spiritualité – qui est fondée sur la conception d'une essence spirituelle de l'homme. La science de Marx dégénère en sophistique stérile parce qu'elle est dissociée de toute spiritualité. Amputée de cet horizon, sa pensée reste donc prisonnière du monde terrestre, et privée de tout ressort éthique. Il n'est point d'"idéal à réaliser" pour ce matérialisme qui, en ne différenciant pas les sociétés humaines de l'univers naturel, ne sait les penser que comme "le résultat de lois nécessaires". Le terme de "fatalisme" n'est pas repris ici, mais la critique est la même : une telle doctrine met hors-jeu l'action humaine, elle transforme le monde habité en un univers quasi-minéral, livré à la seule spéculation froide de savants "secs et durs comme un syllogisme[69]".

Pour autant, en insistant sur le caractère pernicieux de la philosophie de Marx – à laquelle il oppose, en fait, une autre conception de l'homme –

---

68 *Ibid.*, p. 136.

69 *Ibid.*, p. 149.

Laveleye reconnaît du même coup son importance. Il nous faut le souligner à nouveau, puisque cette dimension du *Capital* demeurera inexplorée pendant longtemps dans les milieux académiques français[70].
Il n'empêche que la façon dont il aborde ici la conception philosophique qui sous-tend l'œuvre en oriente la lecture dans un sens bien précis : celui du naturalisme, qui rapproche indéniablement, à ses yeux, Marx des économistes orthodoxes. La formule qu'il emploie se démarque en effet à peine de celle qu'il utilisait, dans son "manifeste" de 1875, à l'encontre de ces derniers. À l'époque il leur reprochait, en réduisant l'économie politique au statut d'une science d'observation, de prétendre découvrir "des lois fixes, immuables, comme celles qui gouvernent l'univers physique[71]". Il est donc clair que, pour Laveleye, le matérialisme de Marx conduit à ranger celui-ci du côté des économistes orthodoxes et de leur naturalisme.

Mettre en cause le naturalisme de Marx pour critiquer son déterminisme relève, pensons-nous, d'une démarche pertinente[72]. Mais il n'en va pas de même si l'on rabat purement et simplement, comme le fait l'économiste belge, le naturalisme du *Capital* sur celui des économistes partisans des "lois naturelles". Car cela implique de faire l'impasse sur la

---

70 À l'exception, toutefois, des disciples directs de Laveleye, dont le plus notable est Charles Gide.

71 Émile de LAVELEYE, "Les tendances nouvelles de l'économie politique et du socialisme", *op. cit.*, p. 453-456. Ce texte, rappelons le, voit dans la coupure de l'économie politique d'avec la politique, la morale et la religion la source de cette conception réductrice. Celle-ci conduit à confondre les objets des deux types de sciences. D'un côté, le monde naturel, dominé par des "forces fatales que nous ne pouvons que constater, non modifier", pour les sciences d'observation ; et de l'autre, pour les sciences morales et politiques, dont fait partie l'économie, les sociétés, où s'exerce le "libre arbitre"des hommes, et "que nous pouvons changer de façon à les rendre plus conformes à ce qu'exige la justice, le devoir et notre bien-être".

72 Nous avons eu l'occasion, dans une note du chapitre précédent, d'exposer en quel sens nous pensons que le problème doit être posé.

théorie de l'histoire qui sous-tend l'œuvre. Or cette théorie de l'histoire constitue bien, nous le savons, l'un des problèmes majeurs que rencontre Laveleye et qui explique son approche différenciée de la philosophie qu'il prête à Marx.

Au moment où il commençait son résumé du *Capital*, il s'est abstenu de toute allusion précise au naturalisme de la préface du livre. De même qu'il a refusé de reprendre l'opinion de Cliffe Leslie, qui rejetait Marx dans le camp ultra-libéral en raison de ses conceptions "a-historiques". C'est que l'économiste était alors occupé à "repenser" la théorie de l'histoire de Marx pour la rendre acceptable, et la présenter comme un rempart à l'égard des activistes de la révolution. Mieux valait, dans cette perspective, ne pas évoquer un quelconque rapprochement avec les "lois naturelles" des économistes orthodoxes, sous peine de brouiller les cartes. Mais les choses sont différentes maintenant, dans cette conclusion où le professeur belge s'autorise à exposer ses conceptions les plus personnelles. Dans le cadre de la question épistémologique, décisive pour lui, des rapports de la science et de l'éthique, la philosophie qu'il attribue à Marx se colore ainsi d'un accent naturaliste nettement plus appuyé. Son objectif n'est pas seulement d'embarrasser les économistes libéraux, que leur propre naturalisme met en fâcheuse posture pour combattre celui du "socialisme scientifique", comme il l'affirmait en 1875. Mais surtout, en concentrant sa critique explicitement sur ce naturalisme, Laveleye se dispense, par là même, de toute référence à la conception de l'histoire de Marx.

Celle-ci est donc, clairement, le "chaînon manquant", entre sa critique de la théorie économique du *Capital* et celle d'une philosophie présentée comme un naturalisme dépourvu d'éthique. Le matérialisme de Marx est pernicieux, dit-il, au même titre que l'est le naturalisme des économistes orthodoxes, parce qu'il empêche l'action réformatrice des hommes – parce qu'il paralyse les élans de leurs cœurs, porteurs de tout progrès, vers la justice.

Utopisme et christianisme

Dans la foulée, c'est tout le rapport de Marx aux socialistes qui le précèdent qui apparaît sous un jour très particulier. On se rappelle peut-être que Macdonell, le devancier anglais de Laveleye, soulignait la supériorité de Marx – auquel il accordait "une rigueur scientifique" dénuée de tout sentimentalisme – sur les premiers socialistes français et anglais, dont il disait qu'ils "ne sont plus maintenant bons qu'à l'oubli, ou du moins n'ont-ils plus guère qu'une valeur historique[73]". Laveleye, tout en gardant quelque chose de l'argumentation, rejette une telle conclusion. Il en renverse même les termes.

En effet, à peine a-t-il achevé de dénoncer la stérilité de la science et du matérialisme de Marx, qu'il se lance dans un éloge chaleureux des socialistes français. Parmi eux, il faut le noter, il inclut maintenant Proudhon, témoignant ainsi de l'ambivalence qu'il ressent à son égard. Certes, écrit-il, ces socialistes sont "généralement ignorants, naïfs et dupes de leurs propres chimères (…). Mais tous sont humains ; ils rêvent à leur façon le bonheur universel[74]". Même si leurs connaissances sont limitées, ce sont bien des hommes au grand cœur, des êtres moraux et qui considèrent l'homme comme un être moral. C'est de cette conception de l'homme que Laveleye se sent proche. Il les décrit comme des "philanthropes égarés", dont le noble but est "de faire régner la fraternité parmi les hommes". Ces aspirations élevées font leur valeur, quelles que soient par ailleurs leurs erreurs et leurs utopies. Car notre économiste est loin d'entonner un hymne à l'utopie en tant que telle. Mais il constate que celle-ci est portée par des hommes animés d'un idéal puissant, qui leur fait refuser la violence. Il termine en effet son tableau des socialistes français par cette notation importante : "Ce sont des rêveurs et des utopistes qui ont toujours condamné les violences des jacobins, tandis que les socialistes allemands sont secs et durs comme un syllogisme". Il est certain que ni Babeuf ni Blanqui n'ont la faveur de Laveleye. Mais la remarque est intéressante parce qu'elle laisse transparaître son propre rejet d'une violence révolutionnaire qui lui fait horreur. Un rejet qui conditionne à

---

73 John MACDONELL, *op. cit.*, p. 384-385.

74 Émile de LAVELEYE, op. cit., p. 149.

coup sûr le jugement d'ensemble qu'il porte sur Marx et qui sous-tend, comme on l'a vu, son approche et sa reconstruction du *Capital* - bien qu'il n'évoque la question de la violence que dans son second article, lorsqu'il valorise le réformisme de Lassalle en l'opposant aux conceptions révolutionnaires de Marx[75].

La sympathie dont témoigne Laveleye envers les socialistes français n'est évidemment pas sans rapport avec celle qu'il leur vouait déjà quand, en 1846, encore étudiant à Gand, il s'investissait fortement dans un cercle d'étude de leurs textes animé par le philosophe chrétien François Huet. Tout son parcours personnel a été marqué par cette rencontre de jeunesse, qui a décidé pour une large part de ses engagements politiques et religieux. Or c'est précisément au nom de ces engagements que l'économiste parle maintenant. La lecture du *Capital*, on l'a dit, l'a renvoyé à ses convictions les plus intimes. Et ce sont elles qu'il exprime, d'une façon à la fois personnelle et, dirons-nous, "militante", puisqu'il a choisi de conclure son étude critique de l'ouvrage en exposant, en contrepoint, la voie positive qui lui semble devoir être suivie.

Cette voie est en contraste évident avec celle de Marx, car elle est celle d'un réformateur social guidé avant tout par l'espérance chrétienne. Celle-ci se dit ici avec éloquence certes, mais surtout avec une véhémence qui témoigne des convictions personnelles de l'auteur. C'est ainsi qu'ayant souligné le mérite des socialistes français face aux théoriciens allemands, Laveleye s'écrit :

> "Combien le christianisme, même considéré seulement au point de vue d'une réforme sociale, est supérieur à tous ces systèmes, où manque tantôt l'appréciation juste de la réalité, tantôt la véritable charité ! Dans l'Évangile règne partout une tendresse infinie pour

---

75 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme…" -II- "Les agitateurs ", p. 894-895 : "Marx croit qu'aucune réforme sociale n'est possible dans un État isolé : c'est seulement quand la révolution généralisée aura abattu partout les trônes et les autels que l'égalité pourra s'établir. Lassalle au contraire voulait introduire les réformes, pacifiquement, dans un seul État qui aurait servi de modèle aux autres et dont l'imitation se serait imposée".

> les déshérités en même temps qu'un sentiment sublime de justice sociale. La vérité capitale qui ressort de tous les enseignements du Christ, c'est que nulle amélioration n'est possible si l'on n'a pas d'abord rendu l'homme lui-même meilleur[76]".

La tonalité, quasiment homélitique, du discours est peu habituelle, on en conviendra, de la part d'un économiste. Mais il est aussi un autre sujet d'étonnement : l'exorde du texte suffirait à prouver que Laveleye est beaucoup moins ignorant de la dialectique hégélienne qu'il n'a pu le paraître. Il s'avère, en effet, que le tableau qu'il en train de dresser de la marche des idées sociales est soigneusement organisé selon un rythme ternaire qui renvoie à la succession des trois "moments" de la dialectique allemande. Ainsi, si la science coupée de la spiritualité, a d'abord expliqué Laveleye à propos de Marx, est stérile, c'est qu'il lui manque "la véritable charité". Ce "moment" est donc principalement négatif, bien qu'il inclue en lui la connaissance scientifique comme élément positif. En contradiction avec cette première étape, l'économiste a présenté un deuxième "moment", celui du socialisme français. Sa positivité tient à la vigueur de ses idéaux et de ses aspirations "humanistes", qui préfigurent déjà, mais sur un mode inaccompli, ceux du christianisme. C'est d'ailleurs cet élément, spécifiquement dialectique, qui explique que l'exposé, attaché à montrer le mûrissement des idées, ne respecte pas la chronologie de l'évolution réelle, historique. Ce moment est donc celui de l'émergence du positif, bien que le négatif qui l'affecte réside, en particulier, dans ce "manque" d'une "appréciation juste de la réalité" qui caractérise précisément l'utopie. Vient enfin le troisième "moment", celui du "dépassement" des moments contradictoires sur lesquels il prend appui. C'est le temps de la synthèse et de l'accomplissement – celui de la "réforme sociale" inspirée par le christianisme. Elle seule pourra combiner la connaissance de la réalité et la charité, la science et la spiritualité ; parce qu'elle vise à répandre, comme il est dit quelques lignes plus loin, "dans toutes les classes de la société plus de *lumières* et plus de *moralité*[77]". Cet accomplissement n'est possible que parce que l'Évangile – auquel cette réforme doit, en quelque sorte, donner

---

76 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme…" - I –", *op. cit.*, p. 149.

77 *Ibid.*, p. 149. C'est nous qui soulignons.

une forme d'effectivité – unit déjà en lui-même cette double dimension de charité, d'amour pour les déshérités, culminant dans "un sentiment sublime de justice sociale", et de vérité.

Dans son article de 1875, Laveleye s'exprimait déjà explicitement en chrétien, pour critiquer la doctrine des "lois naturelles" de l'économie et son fondement philosophique, la théorie de la bonté native de l'homme. Mais il va plus loin ici, puisqu'il *inscrit le socialisme et le christianisme dans la même lignée.* Certes, tout au long de sa critique du *Capital*, le professeur belge s'est appliqué à se démarquer très nettement du socialisme révolutionnaire. Il n'empêche que sa position est pour le moins inédite dans le milieu des économistes, et qu'elle a du en heurter plus d'un. Car s'il présente le christianisme comme le "dépassement" seulement du socialisme, il est clair que les deux doctrines ont, pour lui, partie liée. Il faut d'ailleurs noter que quelques années plus tard, dans la longue introduction de son *Socialisme contemporain*, dont nous avons déjà dit qu'il fera scandale en France, ses formulations seront encore plus radicales. Dans ce texte, en effet, il va jusqu'à considérer que les prophètes d'Israël ainsi que les Évangiles constituent les sources mêmes du socialisme, et que le christianisme "a formulé dans les termes les plus nets, les principes du socialisme[78]".

En tout cas, dans la conclusion de son article sur Marx que nous étudions, c'est bien dans l'Évangile que vient s'ancrer la réforme sociale que prône Laveleye. Et plus spécialement dans cette "vérité capitale" qu'il y lit : rien n'est possible si l'homme ne commence pas, d'abord, par s'améliorer.

---

78 Émile de LAVELEYE, *Le Socialisme contemporain, op. cit.*, p. XIX. Ces pages (p. XII à XIX) sont consacrées à une étude, très intéressante, des sources chrétiennes du socialisme. On remarquera également que, dans ce texte, Laveleye oppose d'un côté les darwinistes et les économistes "qui prétendent que les sociétés humaines sont régies par des lois naturelles auxquelles il faut laisser libre cours", et de l'autre "le christianisme et les socialistes" qui "soumettent les prétendues lois naturelles à la loi de la justice" (p. XVII).

> "La rénovation morale, proclame-t-il, voilà la source de tout progrès véritable. Ce n'est ni par la critique des doctrines économiques, quelque subtile qu'elle soit, ni par une forme nouvelle d'association, fût-ce le phalanstère ou la société coopérative, que l'on guérira les maux de la société actuelle ; c'est en répandant dans toutes les classes de la société plus de lumières et de moralité[79]".

Cette perspective de la "rénovation morale" s'oppose, bien sûr, radicalement à celle de la révolution sociale. Mais dans la mesure où Laveleye a réussi à ne jamais exposer la position de Marx sur ce point, l'expression se doit d'être, en quelque sorte, atténuée. L'économiste ne s'en prend donc, concernant Marx, qu'à sa "critique des doctrines économiques". C'est-à-dire –puisqu'il a également passé sous silence la critique de Ricardo et de ce que Marx considère comme les fondements de l'économie politique – à sa mise en question du dogme de la répartition équitable du produit entre capital et travail. Ni cette critique purement théorique de Marx, ni le projet pratique de coopératives de Lassalle ne sauraient donc, pour l'auteur, résoudre le problème social, dès lors que les deux socialistes allemands dénient la dimension fondamentale de ce problème – sa dimension morale. Celle-ci est pourtant essentielle aux yeux de Laveleye. Car, ajoute-t-il en référence directe à sa conception de l'histoire, de même que c'est "uniquement par des influences morales que le christianisme a brisé les chaînes de l'esclavage", de même en sera-t-il du joug de la misère.

La rénovation morale que Laveleye appelle de ses vœux concerne d'abord "les classes supérieures", qui devront connaître mieux leurs devoirs, et les remplir davantage[80]. Mais elle s'adresse aussi aux ouvriers,

---

79 *Ibid.*, p. 149.

80 L'idée est centrale pour Laveleye, qui la développera à nouveau dans l'introduction de son *Socialisme contemporain,* p. LII. Il y écrit que les socialistes modérés qui s'appuient sur la science économique seront écoutés par les classes dirigeantes, car celles-ci "ne peuvent se soustraire aux sentiments de justice égalitaire que l'Évangile met dans leurs âmes". C'est donc par l'intermédiaire de ces classes dirigeantes que les

qui "plus instruits, plus moraux, moins esclaves des sens, (arriveront) à la propriété par le travail et par l'épargne[81]". Ce progrès moral, censé déboucher sur une plus grande justice sociale, est ainsi le principal élément pris en compte par l'économiste. Toutefois il n'est pas le seul. S'y ajoute les espoirs qu'il place, on le sait, dans le développement des sciences et des techniques, qui vont "accroître la productivité de l'agriculture et de l'industrie". C'est donc de l'ensemble combiné de ces différents facteurs qu'il attend la solution de la question sociale. Grâce à eux, conclut-il finalement, "le paupérisme, le dénuement, disparaîtront, en tant qu'ils atteignent toute une catégorie de familles et qu'ils constituent une des plaies de notre ordre social[82]".

Telle est la voie "alternative" au socialisme révolutionnaire de Marx qu'envisage Laveleye en conclusion de son article. Elle dénote à l'évidence une très grande modération. Une ambiguïté demeure, d'ailleurs, autour de ce christianisme social que propose l'économiste. S'agit-il, pour lui, d'une forme de socialisme ? Bien qu'il inscrive son programme de "réforme sociale" dans la continuité du socialisme, il le présente ici, on l'a vu, comme son "dépassement" et il ne se réclame pas directement de cette doctrine. Mais il le fera cependant, quelques années plus tard, dans le *Socialisme contemporain*[83]. En tout état de cause, ce qui lui importe avant tout, c'est de montrer que la misère sociale n'est pas une fatalité, qu'elle n'est inscrite dans aucune "loi naturelle", que donc l'on peut, et que l'on doit, la combattre activement par une politique volontariste de réformes. Le progrès de l'humanité, même s'il est lent, est pour lui assuré, mais il passe par une implication plus forte, plus active des hommes, acquérant toujours davantage de connaissances et de sens de la justice[84]. Car une

---

réformes passeront dans la loi, instaurant une forme de "socialisme d'État" qu'il appelle de ses vœux.

81 *Ibid*., p. 149.

82 *Ibid*., p. 149.

83 (à faire)

84 (cf conclusion de l'art sur Lassalle.)

chose est sûre : aussi modérée qu'elle soit la position de Laveleye s'oppose directement, il ne faut pas l'oublier, à celle des économistes orthodoxes qui, quand ils acceptent de reconnaître l'existence d'un problème social, se contentent de miser sur les "lois naturelles" de l'économie et du marché pour le résoudre.

6 - Les deux premiers interprètes du *Capital* en France

Comme nous l'avons déjà noté à propos du texte de Block, le poids de la conjoncture s'impose pour apprécier cette nouvelle lecture de Marx. La critique du *Capital* qu'élabore Laveleye, tout autant que le volet "constructif"de cette critique que représente cette conclusion très personnelle, sont étroitement conditionnés par la situation du moment, et notamment par le conflit qui déchire le milieu des économistes. Celui-ci n'était qu'en germe, en 1872, lorsque Block rédige son article sur Marx. L'économiste, observateur hors pair de l'évolution sociale et politique d'outre-Rhin, fera d'ailleurs immédiatement écho à l'émergence de la nouvelle tendance. Mais la polémique entre économistes orthodoxes et réformateurs ne prendra vraiment son essor en France qu'en 1874 –1875. Elle s'impose alors avec force, et l'on sait que les deux principaux protagonistes en seront, précisément, Block et Laveleye.

De là vient l'intérêt majeur que revêt pour l'historien la confrontation de leurs deux lectures du *Capital*, rédigées à quelques années d'intervalle, mais dans des contextes profondément différents qui les conduisent l'un et l'autre – et eux seuls, faut-il le rappeler, dans les milieux intellectuels français – à s'intéresser véritablement à Marx. L'analyse "croisée" de leurs textes permet, en effet, de mettre en évidence d'une part ce qui tient à ce que l'on pourrait appeler la "tendance lourde" de l'époque ; et d'autre part, ce qui relève de la conjoncture elle-même – de l'aiguisement de cette querelle des économistes, où nos deux auteurs se positionnent comme des figures de proue opposées l'une à l'autre.

Block et Laveleye sont tous deux fondamentalement attachés au libéralisme économique, en un temps où planent sur lui les ombres de la

Commune et de l'Internationale, le spectre de la guerre sociale et celui d'un socialisme devenu particulièrement menaçant. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ni l'un ni l'autre ne puissent entrer dans la problématique de Marx. La dialectique révolutionnaire du mode de production capitaliste est trop étrangère à leur horizon d'attente pour qu'ils puissent la concevoir vraiment – même s'ils en pressentent, et sans doute plus clairement pour Laveleye, la portée dévastatrice. Contraints donc de faire entrer, de gré ou de force, *Le Capital* dans leur propre référentiel – quitte à l'amputer, notamment de sa conclusion - ils sont obligés aussi de rattacher son auteur à du "déjà connu". Ils en viennent de la sorte, logiquement, à le voir comme un disciple de Proudhon, et son œuvre comme un réquisitoire contre l'illégitimité du profit. Sur le fond, leurs interprétations du *Capital* sont ainsi très proches. Pourtant, elles diffèrent profondément, parce que diffèrent tant la personnalité intellectuelle que les orientations politiques des deux économistes, et par conséquent la démarche qui permet à chacun d'eux, dans une conjoncture donnée, de s'approprier l'œuvre.

Celle que met en œuvre Laveleye présente la spécificité, pensons-nous, d'être très fortement conditionnée par le double rapport de proximité et d'antagonisme qu'il entretient, en tant que socialiste de la chaire, avec la pensée de Marx. Sa lecture du *Capital* est en effet gouvernée par ce questionnement, qui l'a amené à faire de son auteur la figure emblématique du "socialisme de savants" qui se développe en Allemagne : comment un économiste, soucieux comme il l'est lui même, de lutter contre l'injustice sociale, en arrive-t-il à des positions révolutionnaires que, pour sa part, il rejette de tout son être ? On connaît la réponse qu'il apporte à cette interrogation. En repérant dans la valeur-travail – ce principe faux, mais qui, à la suite de Ricardo, domine une large fraction de l'économie politique – l'axe même de l'ouvrage, il trace de Marx un portrait beaucoup plus unifié que ne le faisait Block. Le socialiste allemand est bien pour lui un économiste à part entière, mais un économiste qui sait, sur la lancée de Proudhon, s'appuyer sur ce fondement vicié de l'économie politique pour le retourner contre l'ordre social.

De plus, il est un autre volet de son approche du *Capital* où s'exprime, avec peut-être encore davantage de vigueur, cette relation contradictoire et tendue que Laveleye noue avec Marx, et qui signe son originalité. L'intérêt que l'économiste porte à la philosophie et à l'histoire nourrit ses engagements religieux et politiques les plus intimes. Or ce sont clairement eux qui l'obligent à aborder de front ces aspects essentiels de l'œuvre de Marx – et donc à les mettre en évidence, à sa façon bien sûr, alors que Block avait jugé plus prudent de les éviter.

Peut-être est-ce d'ailleurs cette sorte de corps à corps avec le texte, auquel se trouve contraint Laveleye sur ces questions, qui constitue pour le lecteur d'aujourd'hui l'aspect le plus stimulant de son travail. Parce qu'il partage avec Marx une conception à la fois commune, et opposée, de l'évolution des sociétés humaines et de leur progrès, sa reconstruction du *Capital* est, en effet, particulièrement instructive. Elle permet d'abord de mieux prendre la mesure de cette puissante invention théorique que constitue la dialectique marxienne, qu'un esprit aussi aiguisé que celui de Laveleye, frotté de philosophie allemande, ne réussit pourtant pas à pénétrer véritablement. Mais elle laisse voir également, comme en creux, les angles morts de l'édifice. Car à partir du moment où l'économiste parvient malgré tout – au prix, il est vrai, de toute une alchimie – à rebâtir l'œuvre en référence à son propre évolutionnisme, l'ancrage du *Capital* dans "l'esprit du temps", tout comme les contraintes et les limites de la pensée de Marx que cela implique, se laissent saisir avec force. En ce sens, l'une des raisons majeures de l'intérêt que suscite l'interprétation de Laveleye est qu'elle oblige à décentrer le regard. L'approche qu'elle impose, inhabituelle pour un lecteur moderne du *Capital*, fait ressortir certains des points aveugles de la pensée de Marx : ceux qui relèvent de son propre évolutionnisme où se combinent le naturalisme, apparenté à celui des économistes, de sa conception du travail comme essence de l'homme – et les limites spécifiques du mode de penser dialectique. Que le texte de l'économiste belge puisse ouvrir ainsi une perspective inédite, et riche d'enseignements, pour les lecteurs actuels de Marx peut contribuer, pensons-nous, à justifier l'analyse détaillée que nous en avons menée.

Cependant, il est une autre raison qui appelait de notre part une étude particulièrement approfondie de cet article, comme d'ailleurs de celui de Block. Il s'agit de la situation très singulière de ces deux auteurs. En effet, ils ne sont pas simplement parmi les tous premiers en France à prendre connaissance de l'œuvre théorique de Marx. Ils en sont ses *interprètes* initiaux, au sens plein du mot. C'est-à-dire au double sens que revêt ce terme qui implique en même temps que l'on *traduise* un texte, et qu'on lui *confère une signification*. Certes, seul Block, dont l'allemand est la langue d'origine et qui rédige son travail avant que *Le Capital* ne soit publié en français, traduit - au sens littéral. Mais dans une acception plus large, les deux résumés de l'œuvre, le sien et celui de son collègue belge, en sont bien des traductions. En tout cas, il est indéniable qu'ils vont jouer ce rôle, pendant de longues années, pour ceux qui, dans les milieux intellectuels, vont prêter attention à Marx. Que *Le Capital* soit d'une lecture difficile contribue évidemment à expliquer cette fonction essentielle attribuée à leurs résumés, comme d'ailleurs un peu plus tard, et dans les milieux socialistes, à celui de Gabriel Deville[85]. À cela il faut ajouter le sérieux incontestable avec lequel nos deux auteurs ont étudié l'ouvrage de Marx, de sorte que la solidité de leur travail sera largement appréciée. Toujours est-il que la plupart des "lecteurs" de Marx, et même plusieurs de ses commentateurs, n'iront pas voir au-delà, dans un livre dont la complexité rebute. Il n'est donc sans doute pas exagéré d'affirmer que c'est à travers ces deux résumés que l'œuvre va se faire connaître, et pour longtemps, qu'elle va en quelque sorte "transiter" pour tenter, difficilement, de trouver sa place dans la culture des intellectuels français.

Mais si Block et Laveleye sont les interprètes de Marx en tant qu'ils sont ses traducteurs, et par là ses "passeurs", ils le sont aussi dans l'autre sens du terme. On a vu, en effet, que rien n'est moins "neutre" que ces résumés. Et il n'en peut être autrement tant la simple lecture, et plus encore le fait de condenser un ouvrage étranger aussi exigeant, implique dans le même mouvement la construction de sa signification. De fait, ces

---

85 Celui-ci est certes beaucoup plus volumineux, car il aborde systématiquement tous les chapitres du livre de Marx, mais il est explicitement défini dans son sous-titre comme un "résumé". (noter les références)

résumés induisent déjà en eux-mêmes des interprétations, que les critiques ajoutées par chacun des économistes corroborent et développent. Or sur ce registre où l'interprétation renvoie à l'explicitation du sens que l'on attribue à l'œuvre, Block et Laveleye se retrouvent à nouveau en position originale. Ils incarnent, en effet, les deux courants de pensée qui vont continuer à coexister en s'affrontant, chez les économistes, durant les années 1880 : l'orthodoxie libérale d'un côté, et de l'autre un libéralisme moins rigide et plus ouvert aux réformes. Il en résulte que, si les affiliations idéologiques opposées des deux économistes conditionnent très directement leurs interprétations du *Capital*, celles-ci constituent également, dans leur dualité même, un dispositif efficace d'approche de l'œuvre qui va être repris par leurs successeurs. En ce sens, ces deux articles sont véritablement fondateurs. Il nous a donc paru d'autant plus nécessaire d'approfondir leurs contenus que leurs interprétations préfigurent, dans une large mesure, celles des commentateurs suivants de Marx. Le nombre de ces derniers va s'accroître au tournant des années 1880, mais ils ne feront souvent que développer - ou même simplement recopier, avec plus ou moins de bonheur – les analyses de Block et de Laveleye.

de s'aventurer plus avant dans une critique serrée de la logique de Marx. C'est que celle-ci impliquerait d'expliciter la cohérence du mouvement d'ensemble qui, partant de sa théorie de la valeur-travail, relie la théorie du salaire à celle de la plus-value, et au-delà à la dialectique révolutionnaire qui, pour lui, doit emporter le capitalisme. Or c'est précisément dans cette entreprise que Laveleye ne saurait se lancer, puisque sa reconstruction du *Capital* a eu pour résultat d'en masquer et d'en transformer la cohésion interne.

À cet égard, la différence de traitement que l'économiste belge réserve à Lassalle, dans son second article, est très significative, et elle n'est pas sans rappeler celle que l'on avait relevée chez Block. La démarche de nos deux auteurs est en effet la même. Ayant assimilé, à tort, la doctrine de Lassalle avec celle de Marx, ils se trouvent évidemment plus à l'aise pour critiquer Lassalle, dont la problématique les déroute moins. En l'occurrence, dans son second article, Laveleye se livre d'abord à une analyse précise de "la loi d'airain", une théorie du salaire que Lassalle lui-même démontre comme étant "celle des maîtres de l'économie politique" – dont bien sûr Ricardo – et qui, ajoute Laveleye, "contient tout le système de Marx et de Lassalle[86]". Il n'est pas très étonnant de voir ainsi attribuer, sans nuance, la loi d'airain de Lassalle à Marx. Mais il l'est bien davantage d'examiner la critique qu'en élabore Laveleye.

---

86 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain… II – Les agitateurs", op. cit., p.878-879.